APOLLONIOS DE RHODES

ARGONAUTIQUES

CHANT IV



Il a été tiré de cet ouvrage:
100 exemplaires sur papier pur fil Lafuma
numérotés de 1 à 100

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

APOLLONIOS DE RHODES

ARGONAUTIQUES

TOME III

CHANT IV

TEXTE ÉTABLI ET COMMENTÉ
PAR
FRANCIS VIAN
ET
TRADUIT
PAR
ÉMILE DELAGE ET FRANCIS VIAN
Recteur honoraire — Professeur à l'Université de Paris X

Ouvrage publié avec le concours du C.N.R.S.



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
95, BOULEVARD RASPAIL
—
1981

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique qui a chargé M. J. Martin d'en faire la révision et d'en surveiller la correction en collaboration avec MM. É. Delage et F. Vian.

ISBN : 2-251-00353-3 cartonné
2-251-10353-8 relié

AVANT-PROPOS

D'après le plan initial, les Chants III et IV des Argonautiques *auraient dû constituer un tome unique comme les deux premiers chants. L'abondance de la matière a obligé de les dissocier. Le lecteur voudra bien se reporter au* Complément *relatif à l'histoire du texte ainsi qu'aux* addenda *aux « éditions et études citées dans l'apparat critique » qui figurent en tête du tome II (p.* IX-XII*).*

Le Recteur É. Delage a dû, en raison de son état de santé, interrompre sa traduction au v. 769. Afin de ne pas retarder l'achèvement de l'ouvrage, il a bien voulu nous confier le soin de poursuivre sa tâche; mais il a relu notre traduction tout de même que, précédemment, nous avions collaboré à la mise au point de sa propre traduction. Ainsi, malgré les circonstances, l'œuvre entreprise en 1967 demeure commune jusqu'à son terme.

Le Chant IV est le plus long du poème; il est aussi, sinon le plus difficile, du moins celui qui exige le plus de commentaires. Comme pour les autres chants, nous avons largement mis à profit les précieux hypomnemata *du regretté Hermann Fränkel ainsi d'ailleurs que la traduction annotée de H. de La Ville de Mirmont qui, vieille de près d'un siècle, n'en conserve pas moins toute sa valeur par sa qualité littéraire et sa rigueur. Nous avons eu en outre constamment sous les yeux l'excellente édition du Chant IV publiée par Enrico Livrea en 1973. Son auteur nous en avait libéralement communiqué une copie avant impression et, depuis lors, s'est institué entre nous un amical dialogue dont le présent commentaire constitue en quelque sorte le prolongement. C'est dire la*

dette que nous avons contractée à l'égard de notre savant collègue de l'Université de Messine.

Au moment de mettre un point final à cette édition, il n'est que juste de rappeler la part prise par Jean Martin qui en a révisé les trois tomes comme il l'avait fait précédemment pour les trois tomes de Quintus de Smyrne. Nous le remercions d'avoir bien voulu consacrer de nombreuses heures à cette tâche aussi nécessaire qu'ingrate: grâce à sa compétence et à son acribie, il a largement contribué à rendre ce travail moins imparfait.

F. V.

SIGLA

I. CODICES DEPERDITI

Ω codicum omnium communis stirps[1].
m prototypus unus e quo LA*k* descripti sunt (s. X).
w prototypus alter e quo SG descripti sunt (s. XIII ?).
k prototypus e quo E descriptus est (s. XIV ?).

II. CODICES SERVATI

L Laurentianus gr. 32, 9 (a. 960-980).
A Ambrosianus gr. 120 (s. XV ineunte).
S Laurentianus gr. 32, 16 (a. 1280).
G Guelferbytanus Aug. 4° 10.2 (s. XIV).
E Scorialensis gr. Σ III 3 (circa a. 1480-1485).
L^1 textus a scriba ipso iteratus.
L^2, L^3, L^4, A^2... Codicis L (A...) manus recentiores (de codicis L manibus diuersis, uide t. I, pag. XLVI-XLVII).

Codices recentiores qui nonnumquam respiciuntur:

1. Codices stirpis m et w.

I Matritensis gr. 4691 (a.1465), ex cod. S descriptus.
U Urbinas gr. 146 (s. XV), ex cod. A stirpe.
V Vaticanus Pal. gr. 186, ex L descriptus (a. 1423-1459).
Y Vaticanus gr. 36 (s. XV), ex cod. A stirpe.

2. Codices stirpis E.

B Bruxellensis 18170-73 (a. 1489).
H Parisinus gr. 2728 (circa a. 1490).
J Estensis gr. 112 [nunc α.P.5.2] (a. 1485-1489).

1. Vide p. XI, quid sibi uelit hoc siglum in tertii carminis ultima parte.

3. *Codices Demetrii Moschi, ex E stirpe orti et contaminati.*

d CDQR consensus (s. XV ex.-s. XVI).
C Casanatensis gr. 408 (a. 1490-1510).
D Parisinus gr. 2729 (a. 1490-1510).
Q Vaticanus gr. 37 (a. 1491-1514).
R Vaticanus gr. 1358 (circa a. 1505).

4. *Codices contaminati.*

F Parisinus gr. 2846 (s. XV ex.).
N Ambrosianus gr. 477 (s. XV ex.).
W Vratislaviensis Rehdigeranus 35 (a. 1488).
Z Parisinus gr. 2844 (anno 1498 perfectus).

III. Scholia

Σ^{L} : uox in codicis L (A, ...) scholiis disertim citatur.
$^{*}\Sigma^{L}$: uocem cognouisse uel subaudire uidentur codicis L (A, ...) scholia.
Σ^{Ω} : uox adest apud Σ^{L} et Σ^{A}.
$\Sigma^{L\ lem}$: uox adest in Σ^{L} lemmate.
$\Sigma^{L\ par}$: uox adest in Σ^{L} paraphrasi.
$\Sigma^{L\ gl}$: uox adest in Σ^{L} glosa.
$\Sigma^{L\ \gamma\rho}$: uox ut uaria lectio (γράφεται) apud Σ^{L} laudata est.
$\Sigma^{LJ\ lem}$ uel simile : uox adest apud $\Sigma^{L\ lem}$ et $\Sigma^{J\ lem}$.

N.B. — Quod attinet ad J(BPK), corpus scholiorum semper respicitur nisi scriptum est $\Sigma^{J(t)}$ (i. e. scholion ad textum adscriptum).

IV. Testimonia

*EG*ᴬ Etymologicum Genuinum : Vaticanus gr. 1818.
*EG*ᴮ Etymologicum Genuinum : Laur. S. Marc. 304.
*EM*ᴰ Etymologicum Magnum : Bodl. Dorvill. X.1. 1.2.
*EM*ᴹ Etymologicum Magnum : Marcianus gr. 530.
*EM*ᴾ Etymologicum Magnum : Parisinus gr. 2654.
*EM*ˢ Etymologicum Magnum : Laur. S. Marc. 303.
*EM*ⱽ Etymologicum Magnum : Vossianus gr. Q 20.
EGud Etymologicum Gudianum.
Tz. (H) Tzetzes ad Lycophronem : Palat. gr. 18.
Tz. (P) Tzetzes ad Lycophronem : Parisinus gr. 2723.
Tz. (Q) Tzetzes ad Lycophronem : Parisinus gr. 2403.

V. Papyri

Π^{16} P. Oxy. 34, 2694 (s. II) : 2, 917-953 ; liber III (uersus adhuc inediti) ; 4, 317-322, 416-461, 468-512. Cf. *Bull. Institute of Class. Studies, Univ. of London*, 1960, 45-56 ; H. Fränkel, *Einleitung*, 12-21 ; id., *Noten*, 648.
Π^{29} P. Oxy. 4, 692 (s. II) : 4, 77-90.
Π^{30} P. Oxy. 34, 2691 (s. I exeunte ante J.-C.) : 4, 348-356, 1128-1135.
Π^{31} P. Berol. 17011 (s. IV-V) : 4, 607-614. Cf. W. Müller, *Forschungen u. Berichte Staatl. Museen zu Berlin, Arch. Beitr.*, 10, 1968, 126.
Π^{32} P. Columbia inv. 437 (s. III) : 4, 675-696, 724-744. Cf. C. W. Keyes, *Amer. Journ. Philol.*, 50, 1929, 263-265.
Π^{33} P. Oxy. 34, 2701 (s. III exeunte) : 4, 1175-1180, 1187-1197.

CHANT IV

NOTICE

La fuite de Médée Médée a été en proie à des sentiments si contradictoires jusqu'au moment où elle a quitté la scène (3, 1162) qu'Apollonios renonce à expliquer lui-même les raisons profondes de sa fuite[1]. Il s'en remet à la Muse dont la réponse constitue le récit qui commence au v. 6 : Médée fuit par peur et non par amour. Persuadée que son père a tout compris (v. 14 s.), craignant la trahison de ses servantes (v. 16), elle songe d'abord à se donner la mort (v. 18 s.). Puis elle décide soudain de fuir « avec les fils de Phrixos » (v. 22). Comme après sa première tentative de suicide, un éclair de joie succède à son désespoir ; mais la pensée de Jason est absente ; elle le maudit même (v. 32 s.)[2], quand la tristesse la reprend au moment de partir pour l'exil. Elle ne consent plus désormais à sa passion ; elle en subit, malgré elle, les conséquences, telle une captive arrachée à sa demeure par l'ennemi (v. 35-40). Quand elle atteint le fleuve, son appel (v. 70-72), puis ses premiers mots (v. 83-85) sont pour les fils de Phrixos. Le discours qu'elle adresse ensuite à Jason a pour seul objet de demander une confirmation solennelle des promesses passées : il se situe sur un plan juridique et, s'il est lourd de reproches implicites (v. 90 s.), il ne fait aucune place aux sentiments. Sans doute cette réserve

1. Ἀμφασίη est très fort. Le poète feint d'être incapable de parler.
2. Comparer 3, 465, 639, 778.

est-elle justifiée par la pudeur[1] ; mais il est significatif qu'Apollonios mette quelque complaisance à évoquer la magicienne dans ce début du chant IV[2]. Seule Méné, égarée par sa joie maligne, s'abuse sur les sentiments véritables de la jeune fille (v. 57-65) : en fait, l'amour de Médée appartient déjà au passé[3].

La réponse de la Muse est donc sans équivoque[4]. Si le poète a commencé par feindre l'embarras, ce doit être pour avertir le lecteur qu'il s'oppose à la tradition[5]. Ses prédécesseurs semblent s'être contentés de peindre une Médée soumise à l'amour par la volonté d'Aphrodite[6]. Lui, au contraire, entend démonter le mécanisme de la passion (cf. 4, 445-451). Une fois que l'âme a cédé à l'égarement des sens, elle est prise dans un engrenage où l'amour lui-même n'intervient plus : Médée a dû trahir les siens ; elle est maintenant contrainte de fuir dans sa panique et devra bientôt commettre le crime le plus abominable. Le choix fait par Apollonios au début du chant prépare et justifie psychologiquement le meurtre d'Apsyrtos.

Il faut ajouter que le thème du δέος donne sa tonalité à l'ensemble du chant. A l'aller, l'initiative appartenait aux Argonautes : ils progressaient d'escale en escale vers la Colchide, triomphant des obstacles les uns après les autres, soit par eux-mêmes soit grâce aux dieux. Le retour, au contraire, n'est que fuite et

1. Voir la *N. C.* à 4, 72.
2. Cf. 4, 21, 24 s., 41 s., 50-65.
3. Noter que Médée plaidera dans le même sens devant Arété (4, 1014-1025), alors qu'elle s'accuse — faussement — de μαργοσύνη devant Jason (4, 375).
4. Cf. H. Fränkel, *Noten*, 453.
5. Le procédé est fréquent : cf. t. 1, p. 171 ; t. 3, p. 19, 34-35, 37-38.
6. Dans les *Naupactica*, c'est Aphrodite qui mène le jeu : cf. ci-dessous p. 6. Selon Pind., *Pyth.*, 4, 213-223, Médée a été envoûtée par Jason et celui-ci l'emmène « avec son consentement », σὺν αὐτᾷ (v. 250). Le Jason d'Apollonios déclare aussi que Médée est ἐθέλουσα (4, 194) ; mais le terme a ici valeur juridique : le héros signifie par là qu'il ne commet pas de rapt et donc qu'il n'enfreint pas le droit.

errances : fuite improvisée devant la flotte d'Apsyrtos, errances à la recherche de la demeure de Circé, puis à travers une Libye inconnue. L'homme n'est plus que le jouet des événements et du ciel. La condition actuelle de Médée préfigure celle qui attend tous les Argonautes[1].

La conquête de la toison

La conquête de la toison est une première illustration de cette démission des hommes. A dire vrai, bien qu'elle soit le but même de l'expédition, elle paraît n'avoir constitué le plus souvent qu'un épisode secondaire. La victoire sur les taureaux était déjà l'épreuve majeure dans les *Naupactica* et même chez Pindare[2]. Cependant, dans la vulgate illustrée par l'iconographie, le combat contre le dragon tendait à passer au premier plan : on voit Jason marcher, l'épée nue, contre le monstre, parfois assisté des autres Argonautes et protégé par Athéna[3]. Il s'agit bien là d'un exploit héroïque qui s'achève par la mort du dragon[4], même si Jason a pour auxiliaire Médée, figurée au second plan, avec sa cassette de magicienne dans la main[5]. Cette nouvelle épreuve lui a d'ailleurs été imposée par Aiétès selon Pindare et Hérodoros[6].

1. Tout au long du retour, prédominent la peur (4, 584 s., 594 s., 619-626, 636 s., 641 s., 1155-1157, 1165-1169, 1245-1304, 1528, 1650, 1695) et l'ignorance (4, 561, 638-643, 1251 ss., 1334, 1356 s., 1537-1547, 1699-1701). Cf. H. Herter, *Jahresber. ü. die Fortschr. d. Kl. Alt.-wiss.*, 285, 1944/1955, 285 ; H. Fränkel, *Noten*, 510-512.
2. Cf. *Naupactica*, fr. 5-6 Kinkel ; Pind., *Pyth.*, 4, 220-241.
3. Cf. F. Brommer, *Vasenlisten* (³1973), 490 s. ; principaux documents reproduits par L. Radermacher, *Mythos u. Sage bei den Griechen* (³1968), fig. 8, 12, 13. Sur le cratère de New-York 34.11.7 (G. Richter-L. Hall, *Red-fig. Ath. Vases*, 1936, 118-120, n° 88, pl. 90, 170 ; Radermacher, fig. 9), un Jason gringalet s'avance sans arme vers la toison ; du moins est-il protégé par Athéna.
4. Versions de Pind., *Pyth.*, 4, 249 ; Phérécyde, 3 F 51 Jacoby ; Hérodoros, 31 F 52 Jac.
5. Pind., *Pyth.*, 4, 249, note que Jason a vaincu grâce à des « sortilèges » (τέχναις).
6. Sur le cratère de New-York, le personnage barbu, drapé

Apollonios a préféré suivre la version d'Antimaque[1]. Chez lui, c'est Médée qui mène l'action de bout en bout. Quand elle survient, les héros sont en train de fêter la victoire avec une naïve insouciance (v. 68 s.). D'elle-même, elle offre à Jason de lui « donner » la toison — à titre de dot —, s'il confirme par serment ses promesses[2]. Puis elle l'emmène, terrifié (v. 149), dans le bois d'Arès ; elle endort le monstre par ses drogues et ses incantations et son compagnon n'a que la peine de prendre la toison ; peut-être même couvre-t-elle sa retraite[3].

Le choix de cette version « anti-héroïque » s'explique aisément. Il est conforme aux tendances générales du poème et il permet à Apollonios de revenir à l'esprit, sinon à la lettre, du récit des *Naupactica*. Selon cette épopée archaïque dont Hérodoros conservait encore en partie l'affabulation[4], Aiétès, après la victoire de Jason sur les taureaux, avait invité les Argonautes à un banquet pour leur tendre un traquenard : il entendait mettre la nuit à profit pour brûler le navire dépourvu de défenseurs[5]. Mais Aphrodite veillait : une fois les convives endormis, renouvelant la ruse de la Διὸς ἀπάτη, elle inspirait au roi le désir de rejoindre son épouse. Les Argonautes, avertis par le devin Idmon, prenaient alors la fuite en pleine nuit ; au bruit de leurs pas, Médée se levait à son tour et se joignait à eux en emportant la toison qu'Aiétès gardait dans son palais.

dans un himation, peut être Aiétès (*sic*, Beazley). Mais, comme il est placé près de la proue d'Argô, il s'agit plutôt d'un Argonaute (*sic*, Richter), peut-être le devin Idmon.

1. Fr. 65 Wyss. D'après la schol. Ap. Rh., 4, 156, Apollonios semble avoir scrupuleusement suivi son prédécesseur.
2. Cf. 4, 87 s. et la *N. C.* au v. 91.
3. Cf. la *N. C.* à 4, 166.
4. Cf. *Naupactica*, fr. 7-9 Kinkel (= schol. Ap. Rh., 4, 66 *a*, 86, 87) ; Hérodoros, 31 F 52-53 Jacoby. Le texte des scholies est gâté ; nous suivons les restitutions proposées par Wendel, bien que certaines soient hardies, notamment pour le fr. 7.
5. Comparer la délibération nocturne occupée à ourdir un stratagème contre les Argonautes en 4, 6-10. A deux reprises, Aiétès projette de brûler le navire : 3, 581-583 ; 4, 223.

La version d'Antimaque, reprise par Apollonios, élimine le romanesque de ce récit et fait place à l'épisode du dragon, devenu traditionnel au ve siècle ; mais elle laisse à Médée le rôle principal dans l'enlèvement de la toison.

On ne sait pourquoi Antimaque épargnait le dragon[1] au lieu de le faire périr comme dans les autres versions[2]. Du moins cette variante s'accorde bien avec le propos d'Apollonios. Au début du chant IV, Médée n'est pas encore la meurtrière qu'elle deviendra par nécessité : il lui suffit de recourir à la magie blanche. Son attitude contraste avec celle qu'elle aura en face de son frère.

Le départ

En général, la conquête de la toison ne marquait pas la fin des aventures de Colchide : Aiétès tentait de se venger. Selon une tradition attestée par Denys de Milet, mais peut-être ancienne, il interceptait Argô et livrait en rase campagne une bataille qui tournait à son désavantage : il tombait lui-même sous les coups de Méléagre[3]. Dans la plupart des versions classiques, Médée et les Argonautes couvraient leur retraite en s'emparant d'Apsyrtos, qui était un tout jeune enfant ;

1. Cette tradition, admise par Lycophron, 1313, est connue de l'iconographie : cf. le cratère de Naples H. 3248, dans A. D. Trendall, *Paestan Pottery* (1936), 131, 380, fig. 62. Elle est supposée de Timée et de Lycos qui font venir le monstre jusqu'à Corcyre : cf. ci-dessous, p. 33, n. 4.
2. Cf. ci-dessus, p. 5, n. 4. Chez Euripide aussi (*Méd.*, 480-482), Médée déclare avoir tué le dragon. Peu importe qu'elle l'ait empoisonné elle-même (cf. Diod. Sic., 4, 48, 3) ou qu'elle ait seulement permis à Jason de le tuer en le paralysant par ses sortilèges.
3. Cf. Denys de Milet, 32 F 10 *ab* Jacoby ; Diod. Sic., 4, 48 (= 32 F 14 Jac.). C'était peut-être Jason à l'origine qui tuait Aiétès : cf. Hygin, *Fables*, 245 ; C. Robert, *Griech. Heldensage*, 799 s. On notera cependant que, pour Apollonios, Méléagre est presque l'égal d'Héraclès (1, 197 s.), le seul héros capable de tenir tête à la pique d'Aiétès (3, 1232-1234). Les v. 189-235 laissent supposer une source où intervenait un affrontement armé entre Aiétès et les Argonautes ; mais on ne peut alléguer Pind., *Pyth.*, 4, 212 s. : la bataille (ou la compétition ?) dont il est question se situe au moment du débarquement et Aiétès n'y prend pas part en personne.

ils dépeçaient son corps et disséminaient ses membres sur le Phase ou sur la mer afin de retarder la course d'Aiétès[1] : le roi, contraint de recueillir les restes de son enfant, puis de les ensevelir, laissait finalement échapper les fugitifs[2]. Selon Antimaque, l'union de Médée et de Jason avait lieu au bord du Phase, ce qui signifie que les Argonautes ne partaient pas tout de suite, si, comme on peut le présumer, les noces faisaient suite à la conquête de la toison[3].

Aucune de ces versions ne convenait à Apollonios. Une bataille rangée était contraire à sa conception de l'épopée et la disproportion des forces rendait invraisemblable une victoire des Argonautes[4]. Soucieux d'autre part de bâtir un récit incluant le plus grand nombre possible de vestiges argonautiques, il se devait

1. Sur la signification ancienne de ce *diasparagmos*, cf. M. Delcourt, *Studi e Mater. di Storia d. Rel.*, 34, 1963, 1-25 ; H. S. Versnel, *Mnemosyne*, 26, 1973, 62 s.

2. Le meurtre a lieu au palais selon Sophocle (*Colchid.*, fr. 343 Pearson [= Radt]), Euripide (*Méd.*, 1334 s.) et Callimaque (fr. 8 Pfeiffer). La variante peut remonter aux *Naupactica* où Apsyrtos est un enfant en bas âge (fr. 4, 7, 8 Kinkel, d'où il ressort qu'Apsyrtos est le fils de la dernière épouse d'Aiétès) ; c'est du moins ce que suggérerait l'expression ἐφ' ἑστίαν de la schol. Ap. Rh., 4, 66 *a* : cf. Eur., *l.c.*, et la schol. *ad loc.*, παρὰ τὴν ἑστίαν γὰρ ἀνεῖλε τὸν Ἄψυρτον (s.e. ἡ Μήδεια). Il faudrait alors supposer une importante lacune dans le texte ; mais une corruption paraît plus plausible. Selon Phérécyde, 3 F 32 *ab* Jac., Médée avait seulement enlevé son demi-frère à la demande de Jason et les Argonautes l'avaient dépecé sur le Phase quand ils s'étaient vus poursuivis. Selon d'autres, son démembrement avait eu lieu sur le Pont et ses restes étaient ensevelis soit à Apsaros sur la côte sud-est (Hygin, *Fables*, 26 ; Procope, *Guerre des Goths*, 4, 2, 12 et 14 Haury) soit à Tomi au sud des bouches de l'Istros (Apollod., *Bibl.*, 1, 9, 24, peut-être d'après les *Femmes scythes* de Sophocle, d'après A. Pearson, *Soph. fragm.*, 2, 185-187).

3. Antimaque, fr. 64 Wyss. Le texte parle d'« union » et non de « mariage ». La nuance n'est peut-être pas indifférente : Médée a pu se donner avant même que Jason ne soit en possession de la toison.

4. Le thème anti-héroïque du « rapport des forces » apparaît à maintes reprises : cf. surtout 4, 338 s., 396 ss., et déjà 2, 985-1000. Il est illustré par le manteau de Jason (1, 747-751).

de remettre à plus tard le meurtre d'Apsyrtos et les noces de Médée. Il a donc imaginé un départ précipité des Argonautes qui leur permît de prendre une avance suffisante sur leurs poursuivants. C'est seulement à cause d'une erreur ultérieure d'itinéraire, due à leur méconnaissance de la région, qu'Apsyrtos réussira à les devancer sur le cours de l'Istros et à leur couper l'accès à l'Adriatique.

Un lecteur exigeant regrettera quelques invraisemblances. Aiétès avait ordonné de surveiller navire et occupants (3, 607 s.). Or la surveillance est inexistante aussi bien pendant les deux jours précédant l'épreuve des taureaux que pendant la nuit suivante. Le poète se garde d'attirer l'attention sur cette défaillance. Tout au plus peut-on dire qu'Aiétès n'avait aucune raison de redoubler de vigilance après la victoire de Jason : la toison était sous bonne garde et tout donnait à penser que Jason viendrait le lendemain au palais réclamer son dû (cf. 3, 418 s.). On peut s'étonner aussi qu'Aiétès ait besoin d'une nuit entière de délibération pour ourdir une ruse (4, 6-8) dont il ne sera plus question ensuite. Mais ce temps mort, nécessaire à l'action, se justifie mieux. En 3, 602-605, le roi ne se méfiait que de ses petits-fils ; après les épreuves, ses soupçons se portent — vaguement — sur ses filles (4, 9-10). Ce n'est qu'à l'aube que les servantes s'apercevront du départ de Médée, trouveront la boucle de cheveux abandonnée sur le lit (4, 27-33) et révéleront l'entrevue au temple d'Hécate (4, 16). Une fois découverts l'amour et la fuite de Médée, Aiétès va perdre encore un temps précieux ; mais désormais les événements se succèdent d'une façon logique. Faute d'être renseigné sur les mouvements du navire[1], il le croit encore au mouillage : dans le tumulte, il mobilise une immense armée et accourt en personne au rivage sur son char, juste à temps sans doute pour voir disparaître le navire à l'horizon

1. Chez Denys de Milet, des messagers rescapés du massacre apprennent au roi le rapt de la toison.

(4, 214-227). Nouveau contre-temps : sa flotte, suivant la coutume, est échouée sur la grève ; il faut mettre les navires à l'eau et les armer : quelle que soit la célérité de ses sujets (4, 236 s.), la flotte ne pourra appareiller que vers la fin de la journée et ignorera la direction prise par les fugitifs.

Malgré ses légères imperfections, le diptyque du départ, savamment équilibré[1] et contrasté[2], constitue une jolie scène pleine d'humour. Jason, avec une autorité et une détermination qui ne lui sont pas habituelles, harangue ses troupes en des termes que ne désavouerait pas un grand capitaine et qui évoquent d'ailleurs ceux qu'Eschyle prêtait aux Athéniens au matin de Salamine[3]. Mais son discours et les préparatifs guerriers qui suivent n'ont d'autre objet que d'organiser une fuite ; la tactique préconisée par Jason n'est elle-même que la réédition ironique de celle qui avait réussi... contre les oiseaux d'Arès[4]. L'ire d'Aiétès, l'évocation de son arroi guerrier, ses menaces d'autant plus outrancières qu'elles sont vaines sont, de leur côté, des rappels intentionnels de scènes antérieures[5]. A travers ce tableau aux traits fortement accusés, on devine la réaction amusée d'un Grec en face des formidables cohues barbares, hurlantes et terrifiées par un despote, qui ont été incapables de résister soit pendant les guerres médiques soit face à Alexandre[6].

1. Les deux parties (v. 183-211, 212-240) ont chacune vingt-neuf vers.
2. Le discours d'Aiétès au style indirect s'oppose à celui de Jason.
3. Voir la *N. C.* à 4, 205.
4. Comparer 4, 199-202 et 2, 1060-1062, 1069-1076.
5. 4, 214 ∾ 3, 576 ; 4, 219-225 ∾ 3, 1225-1245 ; 4, (231-)234-235 ∾ 3, 607 s. Le discours que Callimaque prête à Aiétès dans les mêmes circonstances (fr. 7, 25-34 Pf.) a inspiré Apollonios au chant III (cf. la *N. C.* à 3, 582) comme au chant IV (cf. la *N. C.* à 4, 213).
6. Philostr. le J., *Imag.*, 11, paraphrase la scène du départ (v. 183-235), en faisant quelques emprunts aux scènes antérieures.

Le retour des Argonautes

Le calendrier du retour est plus vague que celui de l'aller. Toute indication chronologique précise fait défaut entre l'escale en Paphlagonie et l'arrivée chez Circé[1]. Le poète ne disposait, et pour cause, d'aucun élément pour le voyage fabuleux sur les fleuves d'Europe. Il paraît mal renseigné aussi, ce qui surprend davantage, sur les distances en Méditerranée occidentale : les navigations sur l'Adriatique et sur la mer Tyrrhénienne jusqu'à Aiaié ne comportent aucune chronologie. Au-delà, la première journée, nettement délimitée par deux aurores (4, 885, 981), suffit à conduire les héros à Drépané-Corcyre : malgré un zéphyr favorable et l'aide des dieux, le trajet paraît trop long pour que le cadre temporel soit autre chose qu'une fiction poétique[2]. On observera en outre que deux données chronologiques sont de pure convention : la tempête en Méditerranée qui jette le navire sur les rivages d'Afrique dure neuf jours et neuf nuits comme la tempête odysséenne correspondante[3] ; le portage d'Argô en Libye dure douze jours et douze nuits comme chez Pindare[4]. L'absence de toute indication après Anaphé s'explique autrement : le Retour s'achève et ne comporte plus qu'un fait notable, l'escale à Égine ; le poète résume la fin du trajet, hâtivement, et son silence sur la chronologie souligne son désir de concision.

Voici le tableau qui ressort du texte. Pour la clarté, nous y incluons les événements du chant III afin qu'il prenne exactement le relais des deux tableaux antérieurs[5] :

1. Dans le tableau ci-dessous, nous sommes contraint d'adopter une numérotation nouvelle à partir de cette escale ; pour éviter toute confusion, les chiffres sont suivis d'un astérisque.
2. On peut noter qu'il n'est pas dit expressément que l'arrivée à Drépané a lieu à l'aube du jour indiquée au v. 981. Cette partie du périple comporte des obscurités (localisation des Planctes) et des omissions étonnantes (fondation du sanctuaire d'Héra sur le Silaris) : cf. ci-dessous p. 38, 43-46.
3. ι 82 s. ; cf. κ 28 s. ; μ 447 ; ξ 314 s.
4. Pind., *Pyth.*, 4, 25-27.
5. Cf. t. 1, p. 18 et 117 s.

Jours	Journées de navigation	Vers	Événements
99		2, 1285-3, 827	En Colchide : ambassade chez Aiétès.
100		3, 828-1172a	En Colchide : entrevue de Jason et de Médée.
101		3, 1172b-1223a	En Colchide : préparatifs des épreuves.
102		3, 1223b-4, 182	En Colchide : les épreuves et la conquête de la toison.
103-104	20-21	4, 183-240	Navigation vers la Paphlagonie.
105	22	4, 241-302	Escale, choix de l'itinéraire, départ vers l'Istros.
n	n	4, 303-337	Navigation sur l'Istros.
1 jour		4, 338-506	Meurtre d'Apsyrtos, fuite nocturne.
n	n	4, 507-660	Navigation en Adriatique et en Celtique ; escales aux Stoichades et à Aithalia[1].
1*		4, 661-884	Escale chez Circé[2].
2*(+n ?)	1*(+n ?)	4, 885-981	Navigation : les Sirènes, les Planctes, la Thrinacie[3].
3*		4, 982-1169	A Drépané : arrivée des Colques ; noces de Jason et de Médée.
4*-8*		4, 1170-1222	A Drépané : jugement d'Alkinoos ; séjour (durée totale : 6 jours).
9*	2*	4, 1223-1231	Navigation le long des côtes grecques.
10*-18*	3*-11*	4, 1232-1234a	Neuf jours de tempête.
19*		4, 1234b-1295	Échouement dans la Syrte : jour d'inaction.
20*		4, 1296-1380	Épiphanie des Héroïnes libyennes[4].

1. Indications chronologiques : 592 κνέφας, 621 et 624 ἤματα μὲν ... νύκτας δ' αὖ, 645 δηναιοί, 648 πάντ' ἤματα.
2. Malgré les v. 856 et 884, le séjour à Aiaié ne dure qu'un jour.
3. Sur cette très longue « journée », cf. ci-dessus p. 11.
4. Indications chronologiques : 1296 φάος (désignant l'aube ou le matin), 1312 ἔνδιον ἦμαρ.

Jours	Journées de navigation	Vers	Événements
21*-32*	(12*-23*)[1]	4, 1381-1392	Portage d'Argô pendant douze jours.
33*		4, 1393-1536	Chez les Hespérides : quête d'Héraclès ; mort de Canthos et de Mopsos[2].
34*	24*	4, 1537-1619	Recherche d'une passe ; épiphanie de Triton[3].
35*		4, 1620-1622a	Érection de deux temples ; jour de repos.
36*	25*	4, 1622b-1624	Navigation le long des côtes libyennes.
37*-38*	26*-27*	4, 1625-1636a	Traversée de la Méditerranée jusqu'à Carpathos.
39*	28*	4, 1636b-1690a	Mort de Talôs ; escale en Crète.
40*	29*	4, 1690b-1713a	Érection du sanctuaire d'Athéna ; navigation nocturne jusqu'à Anaphé.
41*		4, 1713b-1730	Érection de l'autel d'Apollon ; songe nocturne d'Euphémos (v. 1732).
42* +n	30* +n	4, 1731-1781	Fin de la navigation : Théra, Égine, etc.

N.B. — Le voyage a donc duré en tout 150 + (3 × n) jours, soit, sans doute, un peu moins de six mois ; il n'en aurait exigé que quatre selon Apollod., *Bibl.*, 1, 9, 26 ; mais, si l'on retranche les quarante jours d'inaction chez Phinée, les durées sont comparables. Compte tenu du séjour de durée indéterminée chez les Lemniennes, on peut imaginer que les Argonautes ont quitté Iôlcos vers le début du mois de juin et qu'ils rentrent vers la mi-novembre : cf. t. 1, p. 119.

Le Retour se compose de deux grandes parties : les errances en Europe et les aventures libyennes. Les premières (4, 183-1231) s'insèrent naturellement dans

1. « Navigation » terrestre.
2. Indications chronologiques : 1502, 1505, 1532.
3. La reprise de δήν (1540) par δηναιόν (1547) suivie d'αὐτίκα (1547) suggère que l'épiphanie a eu lieu pendant le jour 34*, malgré πανημέριοι (1540).

l'ordonnance générale du poème : elles sont la suite normale de l'épisode colque et, sur le plan divin, le passage des Planctes, œuvre d'Héra, fait pendant au franchissement des Symplégades, œuvre d'Athéna[1]. Les secondes, au contraire, se présentent, au moins en apparence, comme une véritable digression que rien ne prépare ni ne justifie : Aiétès n'a plus le moyen d'intervenir ; le courroux de Zeus est apaisé ; il n'est plus question de la toison, sauf incidemment au v. 1319. Héra elle-même, jusqu'ici pressée de châtier Pélias[2], cesse de veiller sur les héros et ne se soucie plus des nouveaux délais qui retardent sa vengeance. Nous examinerons plus loin les raisons qui ont conduit Apollonios à introduire ce rebondissement[3].

Les navigations à travers l'Europe constituent un drame à la structure aussi cohérente que complexe. L'escale en Phéacie (D) consacre l'échec définitif du plan d'Aiétès (A) : la seconde flotte lancée à la poursuite d'Argô est obligée de renoncer à son entreprise. A l'intérieur de ce cadre se noue l'épisode d'Apsyrtos : son meurtre (B) et la purification des meurtriers par Circé (C) qui en marque la conclusion. Les deux actions sont donc emboîtées l'une dans l'autre. Elles sont en outre reliées entre elles par des analogies de composition qui font, dans une certaine mesure, de D la réplique antithétique de B : en particulier, les discours de Médée en Phéacie sont l'écho de celui qu'elle adresse à Jason dans les îles Apsyrtides. Ces quatre actes majeurs (dans le tableau suivant, titres en petite capitale) sont séparés par trois récits de navigations (titres en italique dans le tableau) dont les deux derniers au moins sont remarquables par leur unité et l'habileté de leur composition. Voici le schéma qu'on peut proposer pour mettre en évidence la composition de cette partie :

1. Cf. la Notice du ch. III, t. 2, p. 11-12.
2. Cf. 4, 242 s., 578.
3. Cf. ci-dessous p. 53-55.

A. LE PLAN D'AIÉTÈS ; DÉPART DES DEUX FLOTTES COLQUES (v. 212-240).

I. *Le début de la poursuite* (v. 241-337) :
- a) Les Argonautes (v. 241-302).
- b) La flotte colque d'Apsyrtos (v. 303-337).

B. LE MEURTRE D'APSYRTOS (v. 338-521) :
- a) Préliminaires (v. 338-349).
- b) Remontrances de Médée à Jason (v. 350-410).
- c) Plan de Médée; meurtre d'Apsyrtos (v. 410-491 [-506]).
- d) Dispersion du premier contingent colque (v. 507-521).

II. *Les errances d'Argô* (v. 522-653) :
- a) Préambule : poursuite du voyage (v. 522-551).
- b) « Titre » annonçant les errances (v. 552-556).
- c) Zeus exige une purification chez Circé (v. 557-561).
- d) Poursuite du voyage (v. 561-576).
- e) Première intervention d'Héra (v. 576-580)[1].
- f) Avertissement d'Argô (v. 580-591).
- g) Intervention des Dioscures (v. 592-594).
- h) Errances (v. 594-639).
- i) Cri d'avertissement d'Héra (v. 640-644)[2].
- j) Navigation (v. 645-648).
- k) Actions de grâces aux Dioscures (v. 649-653).

C. PURIFICATION CHEZ CIRCÉ (v. 659-752).

III. *Passage des Planctes* (v. 753-963 [-979]) :
- a) Triples instructions d'Héra à Iris (v. 757-769).
- b) Triple mission d'Iris (v. 770-779).
- c) Instructions d'Héra à Thétis (v. 780-841).
- d) Mission de Thétis auprès des Argonautes (v. 842-884).
- e) Épisode des Sirènes (v. 891-919).
- f) Passage des Planctes (v. 920-963).
- g) Épisode des troupeaux du Soleil (v. 963-979).

D. ESCALE EN PHÉACIE (v. 982-1222) :
- a) Préliminaires (v. 982-1010).
- b) Prières de Médée à Arété et aux Argonautes (v. 1011-1067).
- c) Plan d'Arété (et d'Héra) ; les noces de Médée (v. 1068-1205).
- d) Abandon, puis dispersion du second contingent colque (v. 1206-1215).

1. Le courroux de Zeus et la première intervention d'Héra constituent une espèce de « prologue dans le ciel ». Les Argonautes n'en ont pas connaissance.
2. Noter ἴαχεν (581) et ἰάχησεν (592) auxquels répond ἰάχησεν (640) ; comparer aussi les v. 584 et 641 s.

Le choix de l'itinéraire

Aussitôt qu'ils sont en possession de la toison, les Argonautes fuient sans perdre un instant. Poussés par le vent et leur instinct, ils reprennent la route de l'aller, en coupant au plus court, par la haute mer[1]. Quand ils se sentent hors d'atteinte, ils font une brève escale pour accomplir deux actes qu'ils avaient négligés dans leur précipitation. Par l'entremise de Médée, ils fondent un culte d'Hécate en remerciement de l'aide que la déesse leur avait apportée pour endormir le dragon[2]. Puis ils tiennent conseil pour découvrir la route dont Phinée leur avait parlé en termes voilés[3]. Argos la leur révèle au cours d'une longue et érudite leçon de géographie, carte à l'appui. Il est manifeste que le poète s'exprime par sa bouche et justifie ainsi le parti qu'il a adopté contre la plupart de ses prédécesseurs.

En effet, aucune des voies attestées dans ses sources ne lui donnait satisfaction. Les auteurs les plus anciens avaient imaginé un circuit oriental par le Phase, l'Océan, la mer Rouge, le désert de Libye avec portage d'Argô (Pindare, Antimaque) ou le Nil (Hécatée), la Méditerranée[4]. Si l'on ne contestait pas encore l'existence d'une voie fluviale reliant le Pont à la Caspienne[5], on savait du moins que celle-ci était une mer fermée, sans communication avec l'Océan[6]. D'autres se contentaient

1. Cf. 4, 238 πόντον. Deux jours leur suffisent pour effectuer un trajet qui en a exigé près de six à l'aller.

2. Sur le *temenos* d'Hécate en Paphlagonie, voir la *N. C.* à 4, 252.

3. Ἐμνήσατο (v. 253) ne signifie pas que les prescriptions du devin ont été d'abord oubliées. On doit le traduire par « penser à », « faire mention de », comme dans les passages parallèles (2, 1051 ; 3, 556).

4. Hésiode, *Cat.*, fr. 241 Merk.-West ; Pind., *Pyth.*, 4, 9-58, 251-262 ; Hécatée de Milet, 1 F 18 Jacoby ; Antimaque, fr. 64-65 Wyss. Selon Phérécyde (3 F 32 Jac.), les membres d'Apsyrtos étaient dispersés sur le Phase, ce qui suggère que les Argonautes fuyaient vers l'amont : cf. S. Czarnowski, *Annales Sociol.*, série B, *Soc. Rel.*, 4, 1940, 21.

5. Voir la *N. C.* à 4, 135.

6. Cf. déjà Hérod., 1, 103 s. ; Aristote, *Météor.*, 2, 1, 10 (354 *a*).

de faire passer les Argonautes par le Bosphore, comme à l'aller[1] ; mais ils devaient négliger, ainsi que les auteurs précédents, les stations argonautiques de l'Adriatique et de la mer Tyrrhénienne, qui avaient la caution d'Homère et d'autorités plus récentes, à moins de recourir à des expédients[2]. Pour inclure certaines de ces stations, Timée avait conçu un circuit en sens inverse du circuit archaïque : les héros remontaient le Tanaïs ; puis, après avoir halé leur navire, ils longeaient les rivages de l'Océan du nord vers l'ouest jusqu'au détroit de Gadès ; ils suivaient alors la côte tyrrhénienne avant d'être emportés vers la Libye[3]. Mais l'historien avait dû, semble-t-il, omettre les stations de l'Adriatique.

Pour échapper à ces difficultés, Apollonios a tenté une vaste synthèse en utilisant de son mieux les connaissances géographiques de son temps[4]. Au IVe siècle, Timagétos, auteur d'un Περὶ λιμένων, conduisait les Argonautes par l'Istros : ce fleuve prenait, selon lui, sa source en Celtique[5], puis, après avoir traversé un

Cet argument est allégué contre le circuit oriental par Ératosthène (III B 74-75 Berger), puis par Artémidore d'Éphèse : cf. schol. Ap. Rh., 4, 257-262 *b*, 282-291 *b*. On n'en continua pas moins à considérer la Caspienne comme un golfe : Strabon, 11, 6, 1 (507) ; 11, 7, 1 (508) ; Pomp. Mela, 1, 9 ; Pline, *Hist. Nat.*, 6, 36 ; Plut., *Alex.*, 44. Divers vestiges du passage de Jason étaient signalés à travers l'Asie : Strabon, 1, 2, 39 (45) ; 11, 4, 8 (503) ; Justin, 42, 2-3.

1. Soph., *Femmes scythes*, fr. 547 Pearson (= Radt) ; Eur., *Méd.*, 431-434, 1261-1264 ; Callim., fr. 9 Pf. Cette thèse prévalait chez les historiens d'Héraclée (cf. t. 1, p. 162 s.), Hérodoros (31 F 10 et 54 Jac.) et Nymphis, dont Apollonios se souvient encore au ch. IV (voir la *N. C.* au v. 252). Elle avait cours aussi à Byzance : cf. F. Vian, *Mél. R. Dion* (*Caesarodunum*, IX bis, 1974), 103 s.

2. On ne sait pour quelle raison Argonautes et Colques se retrouvent à Corcyre chez Callimaque. Pour Hérodoros, cf. ci-dessous p. 40, n. 3.

3. Timée, 566 F 85 Jacoby (= Diod. Sic., 4, 56) ; Skymnos, fr. 5 Gisinger (dans *Real-Encykl.*, 3 A [1927], *s.* Skymnos) ; Pline, *Hist. Nat.*, 3, 22.

4. On ne peut accorder à L. Pearson, *Amer. Journ. Philol.*, 59, 1938, 443-459, qu'Apollonios a voulu composer un récit de pure fantaisie en s'inspirant avec humour des anciens logographes.

5. C'est l'opinion d'Hérod., 2, 33 ; 4, 49.

lac, il bifurquait vers le Pont-Euxin et la mer Tyrrhénienne[1]. Sa théorie fut bientôt amendée : la source de l'Istros fut située au nord dans les monts Rhipées[2] et l'un de ses estuaires transféré au fond de l'Adriatique, là où une région porte encore le nom d'Istrie[3]. Ainsi corrigée, cette conception est restée couramment admise jusqu'à une date assez tardive[4]. Callimaque s'est fondé sur elle pour faire passer les Colques les uns par l'Hellespont, les autres par l'Istros[5]. Son disciple s'est inspiré de lui tout en prenant le contre-pied de son récit et en le complétant à l'aide de Timagétos : il mène, comme ce dernier, les Argonautes par l'Istros et il les confronte successivement aux deux flottes colques, alors que, selon Callimaque, la flotte de l'Istros avait dû renoncer à ses recherches. En outre, grâce à un remaniement de Timagétos, il les conduit en Celtique, puis en mer Tyrrhénienne. L'Istros bifide est remplacé par un Rhône doté de trois bras divergeant eux aussi à partir d'un lac, l'un coulant vers l'Océan (notre Rhin), l'autre vers la mer Tyrrhénienne (notre Rhône), l'autre rejoignant l'Éridan (notre Pô) et se jetant dans l'Adriatique (voir la carte hors-texte I). Grâce à ce système, Apollonios retrouve le périple occidental de Timée.

Ses contemporains ne pouvaient être choqués par une connexion entre *Rhodanos* et *Eridanos* : Eschyle avait confondu ces deux fleuves presque homonymes et

1. Timagétos, fr. 1 Müller (*Fragm. Hist. Graec.*, t. 4, 519) = schol. Ap. Rh., 4, 257-262 *b*, 282-292 *b*.

2. Cf. 4, 287 et la note p. 82, n. 3.

3. Hécatée de Milet, 1 F 91 Jac., mentionne déjà le peuple des *Istroi*.

4. Elle est admise par [Skylax], Théopompe, Aristote (cf. G. Aujac, éd. de Strabon, C.U.F., t. 1, p. 211, n. 7), sans doute aussi par Hipparque et Ératosthène (cf. Strabon, 1, 3, 15 [57]; 7, 5, 9 [317]). On ne la trouve critiquée qu'à partir de Diod. Sic., 4, 56 (peut-être à la suite de Timée : cf. le commentaire de Jacoby à 566 F 85) et de Strabon, 1, 2, 39 (46); 1, 3, 15 (57). Hipponax la connaissait déjà sans doute : cf. la *N. C.* à 4, 326 *(d)*.

5. Callim., fr. 9-11 Pfeiffer; cf. Strabon, 1, 2, 39 (46); 5, 1, 9 (216).

Euripide les faisait confluer près des rives de l'Adriatique[1]. L'existence en Celtique d'un réseau fluvial évoquant un immense delta à trois ramifications ne devait pas non plus paraître invraisemblable : cette région lointaine était mal connue et il était aisé et séduisant de réunir en un seul les grands lacs alpestres qui alimentent le Pô, le Rhône et le Rhin[2]. Strabon fait encore état d'un lac dans le Brenner dont les eaux s'écoulent à la fois dans l'Istros pontique par l'Inn (Ainos) et dans l'Adige adriatique par l'Eisack (Isara)[3]. De semblables connexions fluviales étaient supposées un peu partout sur la terre[4].

On ne peut dire cependant qu'Apollonios ait pleinement réussi à rendre plausible cette navigation fantastique. Outre les anomalies concernant le passage de l'Istros sur lesquelles on reviendra[5], il lui faut un *deus ex machina* pour ramener Argô vers l'Éridan (v. 576-580). Il est vrai qu'il s'en justifie par une opportune invocation aux Muses : les traces des Argonautes à l'ouest de l'Italie sont irrécusables et exigent pareil détour (v. 552-556). En outre, contrairement à sa coutume, il s'abstient de toute indication chronologique et évite de préciser le

1. Pline, *Hist. Nat.*, 37, 31 s., citant Eschyle (*Héliades*, fr. 107 Mette) et Euripide.

2. Apollonios imagine d'ailleurs une vaste zone lacustre comportant plusieurs λίμναι. Cf. É. Delage, *Géographie*, 224-236, et la bibliographie donnée par E. Livrea, à 4, 635. Cf. aussi la carte dressée par R. Senac, *Bull. Ass. G. Budé*, 1965, fasc. 4, face à la p. 472; mais il est exclu de rationaliser la géographie d'Apollonios en supposant, avec cet auteur, des portages successifs à travers les cols des Alpes.

3. Strabon, 4, 6, 9 (207). Voir les notes de F. Lasserre, C.U.F., t. 2, p. 220, et sa carte III.

4. L'Himéras se jette dans deux mers différentes selon Stésichore, fr. 270 Page. On a supposé une jonction fluviale entre le Nil et l'Aithiops (Esch., *Prom.*, 807-815) ou entre le Kydnos et le Choaspe qui arrose Suse (Damastès de Sigée, 5 F 8 Jac.; cf. Strabon, 1, 3, 1 [47]). Cf. S. Mazzarino, *Acta Ant. Acad. Hung.*, 7, 1959, 94-99; A. Peretti, *Studi Class. e Orient.*, 12, 1963, 65, 68-70; H. Fränkel, *Noten*, 507-509.

5. Cf. ci-dessous p. 20-21.

mode de navigation sur l'Istros, sinon sur l'Éridan[1]. Peut-être faut-il mettre ce silence sur le compte des scrupules de l'auteur qui avait conscience de disposer de sources peu sûres et peu explicites.

La navigation sur l'Istros et le meurtre d'Apsyrtos

Rompant avec ses prédécesseurs les plus notoires, Apollonios fait d'Apsyrtos l'aîné de Médée et il transfère sa mort dans les îles Apsyrtides, en Adriatique[2]. Cette version est née d'un rapprochement entre le nom du fils d'Aiétès et celui des *Absortes*, habitants de l'île d'Absoros[3], de même que d'autres jeux étymologiques avaient fait localiser le tombeau d'Apsyrtos dans l'île d'Apsaros ou à Tomi[4]. Apollonios a dû l'emprunter soit à Théopompe soit aux traditions locales, d'origine corcyréenne, qu'il suit dans le périple adriatique[5]. Le temple d'Artémis, où il situe le drame (4, 330-333), n'est pas non plus de son invention : d'après le Pseudo-Aristote, Médée était venue l'édifier pour permettre à Argô de franchir les Planctes[6].

Le poète a été visiblement gêné pour introduire l'épisode d'Apsyrtos. Les Colques, qui avaient réussi à

1. Le vent, qui a conduit les Argonautes jusqu'à l'embouchure du fleuve (v. 579, 581 θεόντων), paraît continuer à souffler sur l'Éridan (v. 596), jusqu'au moment de la traversée des grands lacs qui a dû s'effectuer à la rame (voir 4, 635 et la note p. 98, n. 2).

2. Les deux modifications sont complémentaires. Sur l'âge d'Apsyrtos, voir la *N. C.* à 3, 246.

3. Cf. Pline, *Hist. Nat.*, 3, 140.

4. Sur ces deux traditions, cf. ci-dessus p. 8, n. 2.

5. Cf. Théopompe, 115 F 130 Jac. (= [Skymnos], 370-374), et ci-dessous p. 29-33. On rapprochera la *Fable 23* d'Hygin qui présente avec le récit d'Apollonios des similitudes et des divergences également remarquables. Il est probable, mais non certain, que cette variante est tributaire des *Argonautiques*. Cf. à son sujet R. Pfeiffer, *Kallimachosstudien* (1922), 52 ss.

6. [Aristote], *Mir. Ausc.*, 105, dont la source est Théopompe plutôt que Timée qui ne fait pas passer les Argonautes par l'Adriatique (cf. p. 17). D'après Hygin, *Fables*, 23, Apsyrtos est tué dans l'« île de Minerve » où les Colques fondent ensuite Absoros à proximité de Pola.

devancer Argô sur le cours de l'Istros, pouvaient à tout moment lui barrer le passage ; contre toute logique, ils attendent d'être arrivés à la mer pour établir un vaste dispositif de bouclage (4, 327-337) qui se révélera inefficace. La description géographique des pays traversés tente de masquer l'invraisemblance[1]. Mais, une fois les acteurs en place, l'action se déroule sans incohérence.

Wilamowitz et F. Stoessl ont cru y découvrir des maladresses qui trahiraient une adaptation des *Femmes scythes* de Sophocle[2]. En réalité, seule l'extrême concision du récit le rend parfois obscur[3]. La situation initiale peut être reconstituée comme suit[4] : Apsyrtos envoie auprès des Argonautes une délégation qui ne repartira qu'avec les présents de Jason et de Médée[5]. Après avoir peut-être adressé des sommations aux héros, les envoyés acceptent un compromis dont les termes sont rapportés en détail (4, 341-349), mais sans qu'on connaisse les arrière-pensées des deux parties. Apsyrtos, malgré sa supériorité numérique, consent à s'en remettre à un arbitre parce qu'il est persuadé de son bon droit : Médée lui « appartient » juridiquement[6]. Sans doute espère-t-il aussi trouver le moyen de recouvrer la toison qu'il feint de concéder : c'est pourquoi il tombera plus tard si facilement dans le panneau. Les Argonautes, de leur côté, veulent avant tout éviter le combat (4, 338 s.). Il est moins sûr qu'ils soient prêts à livrer Médée, comme celle-ci le reprochera à Jason. Il n'y

1. Sur ce développement et ses sources, voir les *N. C.* à 4, 308, 313, 326, et p. 84, n. 3.

2. Wilamowitz, *Hell. Dichtung* (1924), 2, 194-197 ; F. Stoessl, *Apollonios Rhodios* (1941), 95-126.

3. Cf. H. Herter, *Rhein. Mus.*, 91, 1942, 237-244.

4. Nous résumons ci-dessous l'analyse plus détaillée que nous avons faite dans les *Studi in on. di A. Ardizzoni* (1978), 1033-1036.

5. Cf. 4, 417, 435. C'est à cause de sa présence que Médée conduit Jason à l'écart des oreilles indiscrètes : cf. 4, 352-354, où l'insistance est remarquable.

6. Il est son ἀοσσητήρ (4, 407).

a pas lieu, croyons-nous, de douter de la sincérité du héros (4, 395 ss.) : il a envisagé d'emblée — à l'insu de Médée, par délicatesse — de tuer son frère, mais il ignore comment. Dans son ἀμηχανίῃ, c'est Médée en définitive qui lui fournit le μῆχος espéré[1]. Bref, au moment où l'on scelle l'accord (4, 340), on s'observe et on ruse de part et d'autre pour attendre l'occasion favorable[2].

Après cette mise en scène sur laquelle les épisodes ultérieurs jettent quelque lumière, le drame atteint à une sauvage grandeur. On y trouverait sans doute la marque de Sophocle si nous connaissions mieux les deux pièces qu'il a consacrées à ce sujet, les *Colchidiennes* et les *Femmes scythes*[3]. L'influence d'Euripide est en tout cas visible dans le discours de Médée[4]. Le guet-apens évoque la mort d'Agamemnon, abattu, selon Homère, « comme un bœuf à la crèche »[5] ; comme chez Eschyle, le sang de la victime rejaillit sur ses meurtriers[6] ; puis le cadavre est mutilé, le *maschalismos* se substituant au

1. H. Fränkel, *Noten*, 485, pense que ce que Jason dit des indigènes (4, 405-409) a été inventé pour la circonstance, ce qui ferait douter de sa sincérité. A tort, selon nous. Les indigènes croient pour le moment que Médée est une prise de guerre et qu'Apsyrtos la revendique à bon droit en qualité d'ἀοσσητήρ. Celui-ci mort, Médée n'a plus de tuteur légal et ils peuvent se désintéresser de l'affaire. Quelle que soit la validité juridique du raisonnement, Jason a vu juste, comme le prouve le revirement des Hylléens : cf. 4, 526 s. et la note p. 93, n. 3.

2. Comparer l'attitude de Médée dans Eur., *Méd.*, 389 ss.

3. Les κήρυκες sont un emprunt évident à la technique tragique.

4. 4, 358 s. (Jason viole ses serments) ∾ *Méd.*, 21-23, 160-163, 439 s., *al.* ; — 360-362 (Médée a abandonné sa patrie pour lui) ∾ *Méd.*, 166 s., 255, 431-438, 483 ; — 363 s. (ses errances en mer) ∾ *Méd.*, 209-212 ; — 364-368 (elle a sauvé Jason) ∾ *Méd.*, 475-482 ; — 376-381 (que peut-elle devenir ?) ∾ *Méd.*, 502-505. Le présent fait à Apsyrtos rappelle celui qui cause la mort de la fille de Créon.

5. 4, 468 s. ∾ δ 535 ; λ 411. La comparaison se retrouve dans Esch., *Ag.*, 1126 ; cf. aussi Eur., *Él.*, 1143.

6. 4, 472-474 ∾ Esch., *Ag.*, 1390. Le geste de Médée se voilant le visage évoque d'autre part les scènes figurant le sacrifice d'Iphigénie : cf. E. Livrea, note au v. 466.

diasparagmos traditionnel d'Apsyrtos[1] ; la mention de l'Érinys et le terme de δολοκτασίαι ont eux aussi une allure eschyléenne[2]. La scène finale (4, 482-489) esquisse rapidement quelques thèmes de la prise de Troie : le signal lumineux agité par Hélène ou Sinon, le retour de la flotte embusquée à Ténédos et le massacre des Troyens. Apollonios a voulu réaliser une synthèse de la tragédie et de l'épopée dans cet épisode essentiel du chant IV[3].

Le périple adriatique

Ce périple est scindé en deux parties par la navigation en Europe occidentale ; mais il convient de l'examiner dans son ensemble. Il s'articule de part et d'autre des monts Kérauniens, limite naturelle entre l'Illyrie et l'Épire : la côte, orientée nord-sud, s'infléchit au-delà vers le sud-est et même, pour les géographes anciens, franchement vers l'est. Le détroit d'Otrante, entre ces montagnes et la Calabre, sépare l'Adriatique de notre mer Ionienne et il constituait une passe dangereuse pour la navigation antique ; les monts Kérauniens, qui culminent à 2 050 m, étaient redoutés à cause des orages auxquels ils doivent leur nom[4]. C'est là que les Argonautes sont contraints de rebrousser chemin à cause d'une saute de vent (4, 575 s.). C'est là aussi qu'aboutissent les éléments les plus avancés des contingents colques venus l'un du nord (4, 518-521), l'autre du sud (4, 1214 s.). L'importance attribuée à ces montagnes est justifiée par la géographie comme par la légende[5].

1. 4, 477 ∾ Esch., *Choéph.*, 439. Voir la *N. C. ad loc.*

2. L'*hapax* δολοκτασίαι (v. 479) fait écho à Esch., *Ag.*, 1129 δολοφόνου, et 1495 = 1519 δολίῳ μόρῳ δαμείς.

3. Le passage retraçant l'histoire du péplos d'Hypsipylé (4, 423-434) est d'inspiration homérique : cf. par ex. B 101-108. L'invocation à l'Amour (4, 445-449) est un *stasimon* en raccourci.

4. Cf. l'*aition* rapporté en 4, 518-521.

5. On y trouvait des traces du passage des Argonautes selon Strabon, 1, 2, 10 (21). Sur ces montagnes, cf. Oberhummer, dans *Real-Encykl.*, 11, 1 (1921), 268 s. *s. Keraunische Berge.* Le cap Carambis joue un rôle analogue dans le périple du Pont-Euxin : cf. t. 1, p. 193, n. 5 ; 221, n. 2 ; et Ap. Rh., 4, 300 s.

La terminologie maritime du poète est cohérente. L'Adriatique, au nord de cette région, est appelée mer ou mieux golfe Ionien[1] ; elle est considérée comme un golfe de la mer de Trinacrie, traversé par l'Istros[2]. Sa partie septentrionale (cf. 4, 308) est qualifiée de « mer de Cronos »[3]. Au sud du détroit d'Otrante ou « détroit ionien »[4], la mer qui baigne Drépané-Corcyre prend le nom de mer Kéraunienne d'après les montagnes voisines[5] ; au-delà s'étend la mer de Sicile, dite mer de Trinacrie ou de Thrinacie, qui correspond à notre mer Ionienne[6].

Le périple terrestre est fragmenté en sept développements au gré des allées et venues des Argonautes et des Colques[7]. Pour le reconstituer, il faut préciser quelques points.

1. Les Nestes sont localisés en deux régions différentes : certains habitent les monts Kérauniens (4, 1215) ; mais la « terre Nestienne » (4, 337) est proche des bouches de l'Istros adriatique ; elle correspond au pays des Nestes que le Ps.-Skylax situe entre le Nestos

1. 4, 308, 632. Cf. Hécatée, 1 F 91 Jacoby ; Phérécyde, 3 F 156 Jac. ; Hellanicos, 4 F 4 Jac. ; Hérod., 6, 127. Apollonios ignore l'appellation Ἀδρίας attestée chez Hérodote.

2. Voir la *N. C.* à 4, 291.

3. 4, 327, 509, 548. C'est le « golfe de Rhéa » dont parle Esch., *Prom.*, 837 (les deux dénominations sont réunies par Tzetzès, à Lycophron, 630). Ce nom est sans rapport avec la légende de la faux de Cronos localisée plus au sud, à Drépané-Corcyre (4, 984 s.) ; elle peut remonter à une époque où on situait les îles des Bienheureux dans l'Adriatique. La « mer de Cronos » deviendra plus tard la Mer du Nord (depuis Posidonios ou Polémon). Cf. E. Wikén, *Die Kunde der Hellenen* (1937), 101 s., 149 ; H. Treidler, dans *Real-Encykl.*, Suppl. 10 (1965), 352 ss. *s.* Κρόνιον πέλαγος (erroné pour Apollonios).

4. 4, 982. Cf. Pind., *Ném.*, 4, 53 Ἰόνιον πόρον.

5. 4, 983.

6. 4, 291, 994. Pour le sens d'εἰσανέχοντα dans le premier passage, voir la *N. C.* à 4, 168.

7. 4, 327-337 (Colques), 503-506 (Argonautes), 507-521 (Colques), 522-551 et 562-580 (Argonautes), 982-994 (Argonautes), 1209-1215 (Colques), 1223-1231 (Argonautes).

(Krka ou Cetina ?) et le Narôn (Narenta, Neretva)[1]. Le Salangôn, nommé au même vers, pourrait être le Salôn (Jadro) arrosant la ville de Salona (Solin, près de Split)[2]. L'existence de deux groupes distincts de Nestes n'est pas surprenante, car ce terme est largement répandu dans les Balkans : il existe en Thrace un fleuve Nestos qui se jette dans la mer Égée en face de Thasos[3].

2. La localisation des Hylléens est controversée. Il ressort du moins des v. 562 s. que leur pays se trouve au nord des îles Liburniennes au nombre desquelles Apollonios compte Issa[4]. Il ne s'agit donc pas de la presqu'île de Pelješac (anciennement Sabbioncello, Hyllis sur la carte de Kiepert), voisine de Corcyre la Noire. Le Ps.-Skymnos (v. 405-414) paraît le placer entre Šibenik et Trogir en face d'Issa[5]. Mais le texte d'Apollonios comme les indications de certains géographes anciens invitent plutôt à le chercher plus au nord dans la péninsule de Ravni Kotari où se trouve Jadera (Zadar)[6].

1. [Skylax], 23. Cf. schol. Ap. Rh., 4, 1215, citant Skylax, fr. 11 Gisinger (= 709 F 9 Jacoby) et Ératosthène, III B 112 Berger. Sur l'identification du Nestos, cf. A. Peretti, *Studi Class. e Orient.*, 12, 1963, 30-39, qui donne de bons arguments en faveur de la Cetina.

2. Cf. Vulić, dans *Real-Encykl.*, 1 A (1920), 1819, *s.* Σαλάγγων ; P. Lisičar, *Crna Korkira* (1951), 15, n. 46. Pour l'onomastique, on aimerait rapprocher les Σάλαγγες, peuple italien que Lycophron 1058, situe près du Garganon, donc en face de Salona.

3. Sur les Nestes, cf. M. Fluss, dans *Real-Encykl.*, 18, 1 (1936), 107, *s. Nesti* ; D. Detschew, *Die thrac. Sprachreste* (1957), 330 s.

4. L'actuelle Vis. Dyskélados (4, 565) pourrait être identique aux *Celadussae* de Pline, *Hist. Nat.*, 3, 152, qu'on situe au large de Zadar ; P. Lisičar, *op. cit.*, 144, incline pour Brač, plus au sud. Pityeia *(ibid.)*, graphie poétique pour Pityoussa selon le scholiaste, serait Pharos (Hvar) selon R. Hanslik, dans *Real-Encykl.*, 20, 2 (1950), 1878, *s. Pityeia* (2).

5. Punta della Ploccia. Cf. M. Fluss, dans *Real-Encykl.*, Suppl. 6 (1935), 115-118. La localisation est sans doute en rapport avec celle d'Héracleia qui fait problème : cf. J. et L. Robert, *Rev. Ét. Gr.*, 67, 1954, 143, n° 154.

6. C'est là que C. Müller, *Geogr. Gr. Min.*, 3, pl. 3, situe l'*Hyllica Chersonnesus* selon le Ps.-Skylax. Celle-ci est comparée

3. Le Ps.-Skylax (§ 20) situe en Istrie l'estuaire occidental de l'Istros. Il s'agit en réalité d'une petite rivière, homonyme de l'Istros pontique, dont le cours était long tout au plus de quarante stades[1]. A son embouchure, on localisait les îles Apsyrtides, aujourd'hui Lošinj et Cres, où le mont Osor conserve l'appellation antique[2]. Non loin de là, deux villes passaient pour être des fondations colques, Polai (Pula)[3] et, plus au nord, Aquileia[4]. Mal éclairé par ses sources, Apollonios se fait une idée inexacte de la région. Il ignore, comme ses contemporains, que l'Istrie est une péninsule et il confond les deux golfes qu'elle sépare, à l'ouest, celui de Tergeste (Trieste) et d'Aquileia, à l'est, celui de Rijeka (Fiume), qui est parsemé d'îles. Il considère donc comme voisins les estuaires de l'Éridan (Pô) et de l'« Istros » ; l'île d'Électris, qu'il situe en avant des bouches de l'Éridan, se trouve être aussi l'île la plus nordique de l'archipel du golfe de Kvarner[5]. A partir

au Péloponnèse ([Skylax], 22 ; [Skymnos], 405 s.), ce que justifie la configuration de cette péninsule à trois caps. Même avis, en ce qui concerne le Ps.-Skylax, chez Lisičar, *op. cit.*, 144 ; Peretti, *loc. cit.*, 30-39 (sur les Hylles chez Ps.-Skylax et Ps.-Skymnos, *ibid.*, 73-75).

1. Cf. Diod. Sic., 4, 6, 10 ; Pline, *Hist. Nat.*, 3, 127 s. C'est peut-être le Dizéros de Lycophron, 1026, où les Colques avaient cherché Médée ; cf. Ét. Byz., *s.* Δίζηρος. On peut y reconnaître la Raša à l'est de Pula.

2. Selon Lisičar, *op. cit.*, 10 s., 144, l'île Δυύρτα de [Skylax] serait une mélecture pour Ἀψύρτα.

3. Cf. Callim., fr. 11 Pf. ; Lycophron, 1022 ; et le commentaire de R. Pfeiffer.

4. Cf. Strabon, 4, 6, 10 (207) ; 7, 5, 2 (314) ; Pline, *Hist. Nat.*, 3, 127 s. ; Justin, 32, 3, 13. Aquileia, ainsi que Tergeste, est l'aboutissement d'une voie de communication qui reliait l'Istros à l'Adriatique par la Save et la Ljublianica ; selon Pline et Justin, les Argonautes auraient porté leur navire de Nauportos (Vrhnika) jusqu'à la mer. R. Senac, *Bull. Ass. G. Budé*, 1965, fasc. 4, 458 (carte face à p. 456), envisage une route différente par le Colapis (Kupa) et le col de Denice qui mène dans le golfe de Kvarner ; mais les témoignages antiques ne confirment pas cette hypothèse.

5. Cf. 4, 505 s., 580. Sur les îles Électrides, voir la note à 4, 506 (p. 92, n. 3).

des indications fournies par les géographes, il croit que les deux Apsyrtides (ou Brygéides) sont encerclées par un chapelet d'îles depuis Électris jusqu'au pays des Nestes[1]. Les distances aussi sont mal appréciées : le cordon insulaire que la flotte colque a dû occuper pour interdire le passage d'Argô s'étend en réalité sur 210 km en ligne droite[2] !

Ces points précisés, on peut donner une vue d'ensemble du périple adriatique (voir carte hors-texte II). Nous notons en regard les éléments communs fournis par le Ps.-Skylax en les laissant dans l'ordre où ils sont énumérés par le géographe[3] :

Apollonios	Ps.-Skylax
Mer Ionienne (mer de Cronos).	
1. Estuaire de l'Éridan, île Électris (505, 580).	§ 19. Éridan.
2. Estuaire de l'Istros. Par devant, un archipel (327-335) entourant les deux îles Brygiennes (330) devenues plus tard Apsyrtides (514 s.). La partie sud de	§ 20. Istros. § 21. Liburnes. Ile Istris (= Ἄψωρος : cf. les Apsyrtides) ; îles Électrides ;

1. 4, 329-335 ; sur ces îles, voir la *N. C.* à 4, 481. D'après Théopompe, 115 F 129-130 Jacoby (= [Skymnos], 370-374 ; Strabon, 7, 5, 9 [317]), les îles Apsyrtides, Électrides et Liburniennes forment un arc de cercle de 500 stades. La topographie d'Apollonios serait correcte si l'on considérait que l'« Istros » est la Zrmanja, petit cours d'eau qui naît près de Sučevići, non loin des sources de l'Unac, affluent de la Save et de l'Istros. Cette rivière se jette dans la « mer de Novigrad », fjord dont l'aspect rappelle celui d'un estuaire. Par devant, les îles de Pag et de Vir sont effectivement, comme les Apsyrtides d'Apollonios, au centre d'un arc insulaire qui se déploie depuis Rijeka (Fiume) jusqu'à Šibenik à l'embouchure de la Krka. Les manœuvres des Argonautes se comprennent bien dans cette hypothèse : ils commencent par remonter vers le nord jusqu'à Électris (Krk, la Kyrictiké des Anciens), puis reviennent près de leur point de départ en abordant chez les Hylléens (péninsule de Ravni Kotari) qui vont les guider à travers les passes méridionales encombrées d'îles et de récifs : cf. 4, 504-506, 522-528.

2. [Skylax], 20-22, compte plus de trois jours de navigation de l'« Istros » au Nestos.

3. Cf. aussi [Skymnos], 369-469.

l'archipel est formée par les îles Liburniennes dont l'île d'Issa (563-565)[1].	
3. En face, sur le continent, les Bryges (470) ; puis, au voisinage des Mentores (550 s.), les Hylléens établis par Hyllos fils d'Héraclès (523-551, 562)[2] ; enfin le Salangôn et la terre Nestienne (336 s.) marquant la limite de l'occupation colque avant la mort d'Apsyrtos.	îles Mentorides. § 22. Hylles, établis par Hyllos, fils d'Héraclès. § 23. Nestes ; fleuve Nestos ; île d'Issa.
4. Corcyre la Noire, Mélité, Kérôssos[3] (566-573).	Corcyre la Noire, Mélité.
5. Sur le continent, les Enchéléens, le fleuve illyrien ; la tombe de Cadmos et d'Harmonie (516-518).	§ 24. Pierres de Cadmos et d'Harmonie; Rhizôn (= fl. illyrien). § 25. Enchélées.
6. Nymphaié, île de Calypsô, proche des monts Kérauniens (574 s.)[4].	§ 26. Ile Sasôn (?)
DÉTROIT IONIEN, puis MER KÉRAUNIENNE.	
7. Monts Kérauniens où les Colques venus du nord (518-521) seront rejoints par les Colques exilés de Drépané (1213-1215) ; Amantes, Nestaiens, Oricos *(ibid.)*.	§§ 26-27. Amantia, Oricos, monts Kérauniens.
8. Drépané (982-1223).	§ 29. Corcyre.
MER DE TRINACRIE (ou de THRINACIE)	
9. Golfe d'Ambracie, terre des Courètes (Acarnanie), Échinades (1223-1231).	§§ 33-34. Ambracie, Acarnanie, Échinades.

1. Ces îles sont déjà mentionnées en 4, 524 s. : puisqu'« elles avaient été auparavant occupées par les Colques », elles font partie de l'archipel anonyme mentionné aux v. 333-335.

2. Les Hylléens sont au nombre des indigènes qui, d'abord alliés aux Colques, font défection après la mort d'Apsyrtos : voir la note à 4, 527 (p. 93, n. 3).

3. Ile inconnue par ailleurs.

4. Ile inconnue comme Kérôssos. On a rapproché son nom du cap Nymphaion voisin du Drilôn et du mont Nymphaios près d'Apollonia ; sur ces lieux, cf. *Kleine Pauly, s.v.*, n°s 5-6. Les indications topographiques font plutôt penser à l'île Sasôn

Les sources du périple : a) traditions corcyréennes

L'un des traits remarquables du périple adriatique est l'importance attribuée à la Phéacie. Apollonios suit les traditions locales de Corcyre qui, tout à la fois, corrigent Homère et s'opposent aux prétentions de Corinthe, l'ancienne métropole de la cité devenue son ennemie. S'il admet, avec la plupart des auteurs anciens, que les Phéaciens de l'*Odyssée* habitent Corcyre[1], il s'interdit de donner à l'île son nom homérique de Schérié, à plus forte raison celui, plus récent, de Κέρκυρα. Bien plus, alors que le nom de l'île était expliqué par la venue de l'Asôpide Kerkyra, mère de Phaiax[2], il transfère celle-ci dans l'île homonyme de Corcyre la Noire, comme pour mieux justifier son refus[3]. Il ne retient que la dénomination la plus ancienne[4], celle de Drépané, la Faucille, dont il propose deux *aitia* (4, 984-991) : l'île devrait son nom soit à la faux avec laquelle Cronos mutila son père Ouranos[5] soit à celle dont se servit Déméter quand elle enseigna l'agriculture aux Titans[6]. Dans les deux cas, les Phéaciens sont donc antérieurs à l'ère des Olympiens. Apollonios, qui adopte en fin de compte le premier *aition*, souligne qu'ils sont autochthones (4, 548), nés du sang d'Ouranos tombé

aux abords immédiats des monts Kérauniens : cf. [Skylax], 26 ; Polybe, 5, 110, 2 ; Strabon, 6, 3, 5 (281) ; *al.* ; telle est l'opinion de Ch. Vellay, *Légendes du cycle troyen*, 1, 229.

1. Premières attestations : Hellanicos, 4 F 77 Jacoby ; Thuc., 1, 25, 4. Cette localisation peut remonter aux *Naupactica* (cf. ci-dessous p. 33) ; elle sera combattue par Apollodore d'Athènes (244 F 157 Jac.), tenant de l'ἐξωκεανισμός des lieux odysséens.

2. Cf. Hellanicos, 4 F 77 Jac., et sans doute Corinne, fr. 654 a II, 36-38 Page. Eumélos parlait déjà abondamment des filles d'Asôpos : fr. 2-4 et 8 Kinkel.

3. 4, 566-571. Il semble donc supposer que c'est Corcyre la Noire qui a donné son nom historique à l'île des Phéaciens.

4. Aristote, *Const. de Corcyre*, fr. 512 Rose[3] ; cf. aussi Hellanicos, 4 F 77 Jac. ; Callim., fr. 14 Pf.

5. Version d'Acousilaos, 2 F 4 Jac., et d'Alcée, fr. 441 Lobel-Page. Selon Timée, 566 F 79 Jac., c'est Zeus qui avait mutilé Cronos : cf. Lycophron, 761 s., et Tzetzès, *ad loc.*

6. Cf. Aristote, *loc. cit.* ; Callim., fr. 14 Pf. (?) ; *Etym. Gen.*, *s.* Δρεπάνη ; Tzetzès, à Lycophron, 762, 869.

sur le sol (4, 991 s.). Leur cité se comporte en métropole capable de fonder une colonie en Adriatique du nord sous le règne de Nausithoos (4, 546-550)[1]. Chez Homère, au contraire, c'est seulement au temps de ce même Nausithoos qu'ils sont venus s'installer, tels des colons, en Schérie (ζ 4-10).

Deux événements ont marqué le règne du père d'Alkinoos. L'île a accueilli Macris, une fille d'Aristée, chassée d'Eubée par Héra pour avoir élevé Dionysos[2]. L'héroïne avait peut-être donné son nom à l'île[3] ; elle s'y était du moins établie à demeure dans l'antre où Jason et Médée célèbrent leurs noces et avait apporté la prospérité à sa nouvelle patrie (4, 1131-1140). Cette tradition semble être en rapport avec la précolonisation des Érétriens qui furent chassés par les Corinthiens[4] et, à ce titre, elle reflète une tendance anticorinthienne comme le transfert de Kerkyra à Corcyre la Noire. Les Corinthiens n'interviennent qu'une fois dans le poème : ce sont eux qui délogent plus tard de Drépané

1. Λαὸν ἀγείρας se réfère au départ d'une troupe de colons comme en 1, 893.

2. L'Eubée est l'un des nombreux lieux qui ont abrité les enfances de Dionysos : le dieu y a été élevé par Aristée ([Opp.], *Cyn.*, 4, 268-270), par Macris (Nonnos, *Dion.*, 21, 193-195) ou par les Corybantes (*ibid.*, 13, 135-170). On a parfois situé Nysa en Eubée : cf. Soph., fr. 255 Pearson (= Radt) et les textes allégués par les éditeurs.

3. Cf. schol. à 4, 540-549 *a*, 982-992 *h* (scholie « parisienne »). Le texte est moins explicite. Macris désigne sûrement l'héroïne en 4, 540, 1131. L'expression de 4, 990, est ambiguë et de toute façon gênante : elle suppose soit que les Titans habitaient Corcyre au temps de Nausithoos soit que l'île reçoit anachroniquement le nom de Macris pour une époque antérieure à la venue de l'héroïne eubéenne. Μακριδίη χέρνησος (4, 1175) est aussi équivoque : on peut comprendre soit « la presqu'île située dans l'île de Macris (= Drépané) » soit « la presqu'île de Macris », ainsi nommée parce que Macris y a sa grotte. La presqu'île a été parfois localisée sur le continent : voir la *N. C.* à 4, 1175.

4. Cette colonisation eubéenne n'est attestée que par Plut., *Quaest. gr.*, 11, 293 *ab*. Il s'agit sans doute d'une tradition erronée d'origine relativement récente : état de la question dans Éd. Will, *Korinthiaka* (1955), 330, n. 6.

les Colques à qui Alkinoos avait accordé l'hospitalité[1] ; il n'est peut-être pas fortuit que les exilés se réfugient chez les Amantes, descendants des Abantes eubéens (4, 1210-1216)[2].

Nausithoos a reçu un autre visiteur de marque en la personne d'Héraclès. Celui-ci, après avoir tué ses enfants dans un accès de folie, a dû se rendre à Drépané pour se faire purifier, peut-être par Macris[3]. Là, il s'éprenait de la fille du fleuve Aigaios, Mélité, éponyme de la montagne où le fleuve prend sa source (cf. 4, 1149 s.). Hyllos, né de cette union, donnait son nom à un port de l'île (4, 1125)[4] ; par la suite, supportant mal l'autorité de Nausithoos, il s'en allait, avec son assentiment, fonder la colonie des Hylléens en Illyrie (4, 537-549). Cette légende est manifestement corcyréenne. Elle met en œuvre des toponymes locaux[5] et vise à établir les droits de Corcyre sur l'Adriatique septentrionale. Près de Corcyre la Noire, fondation commune des Cnidiens et des Corcyréens[6], se trouve l'île de Mélité. Non loin de

1. Allusion à la fondation de la colonie corinthienne de Corcyre vers 734 par le Bacchiade Chersicratès. Apollonios est tributaire à la fois de Timée, 566 F 80 Jac., et de Callim., fr. 12 Pf., qui suit la même source. Voir le commentaire de Pfeiffer *ad loc.*

2. Une sympolitie unit encore Corcyre et Oricos à l'époque historique : cf. L. Robert, *Rev. Ét. Gr.*, 84, 1971, 450, n° 382.

3. C'est ce qui expliquerait la mention spéciale qui est faite de l'héroïne au v. 540. La démence d'Héraclès est placée au début des épreuves du héros conformément à la tradition la plus ancienne : cf. Apollod., *Bibl.*, 2, 4, 12. La légende était contée dans les *Cypria* (cf. le *Sommaire* de Proclos, l. 116 Severyns), chez Stésichore (fr. 230 Page) et Panyassis (fr. 22 Kinkel).

4. Sur le port Hyllaïque, cf. Thuc., 3, 72, 3 ; schol. à Denys le Pér., 493 ; sur sa localisation, cf., après Gomme, J. de Romilly, éd. de Thuc., C.U.F., *ad loc.*, p. 52, n. 1.

5. A l'exception du port Hyllaïque, ils sont mal connus. Cependant Callim., fr. 712 Pf., mentionnait le pays illyrien Hyllis et une Nymphe éponyme fille d'Aigeia (*codd.* Ἀργείας) dont le nom peut évoquer celui de l'Aigaios. Le rapprochement souvent établi entre la Mélité corcyréenne et l'éponyme attique du dème de Mélité, autre amante d'Héraclès (schol. à Aristoph., *Gren.*, 501), est peut-être fortuit.

6. Cf. A. Gitti, *Parola del Passato*, 7, 1952, 183-185. Cette fondation peut remonter au VI[e] siècle selon P. Lisičar, *Crna Korkira* (1951), 66-83 (résumé en français, p. 140).

là habitent sur le continent les Hylles considérés tantôt comme des barbares illyriens ([Skylax], 22), tantôt comme un peuple hellénique devenu barbare ([Skymnos], 405-412)[1]. A partir de ces données onomastiques, les historiens locaux ont échafaudé une construction savante. Hyllos est le nom d'un fils illustre d'Héraclès et de Déjanire, l'ancêtre d'une des trois tribus doriennes. Déjà Panyassis avait joué sur les homonymies pour prétendre qu'Héraclès avait donné ce nom à l'un de ses fils en souvenir du fleuve lydien Hyllos dont les eaux l'avaient guéri d'une « maladie », lors de son séjour chez Omphale[2]. La version corcyréenne est analogue, mais elle est mise en relation avec une autre « maladie » du héros. C'est sans doute chez Timée qu'Apollonios l'a recueillie[3].

Les Corcyréens, qui se prétendaient les héritiers des Phéaciens homériques, ont dû avoir à cœur de retrouver dans leur aire d'influence d'autres stations odysséennes, en particulier l'île de Calypsô. Ce sont eux vraisemblablement qui ont localisé l'île au nord des monts Kérauniens, comme l'admet Apollonios[4]. D'autres variantes installaient Calypsô plus près encore de Corcyre dans les îles Othronoi[5] ou, à l'ouest, près de Crotone[6], dont le héros éponyme était frère d'Alkinoos[7].

1. Sur la localisation contestée des Hylles, cf. ci-dessus p. 25. Sur la polémique qui opposait à leur sujet Timée et Théopompe, cf. F. Atenstädt, *Rhein. Mus.*, 82, 1933, 133. C'est ce peuple illyrien qui a dû donner son nom à l'un des ports de Corcyre ; la légende a ensuite inversé l'ordre des choses. Le statut des Hylléens présente la même ambiguïté chez Apollonios : ils sont originaires de Drépané, mais comptés parmi les περιναιέται indigènes qui épousent d'abord la cause d'Apsyrtos.

2. Panyassis, fr. 17 Kinkel ; V. J. Matthews, *Panyassis of Hal.* (1974), 96-99.

3. On la retrouve d'une façon moins explicite chez [Skylax], 22, et [Skymnos], 405-412. Ce dernier auteur allègue comme sources Timée (566 F 77 Jac. ; mais voir les réserves faites par l'éditeur dans son commentaire) et Ératosthène (III B 113 Berger).

4. Cf. ci-dessus p. 28, n. 4.

5. Procope, *Guerre des Goths*, 4, 22, 19-21 Haury.

6. [Skylax], 13 ; Pline, *Hist. Nat.*, 3, 96 ; *al.*

7. Schol. à Théocr., 4, 32.

L'escale des Argonautes est également une invention locale. Contrairement à une opinion répandue[1], l'épisode n'avait pas sa place chez Eumélos : les aventures de Médée s'achevaient à Corinthe (fr. 3 Kinkel) ; tout au plus peut-on supposer que le poète avait transféré dans sa patrie, en même temps que l'Éphyra thesprote, le héros homérique Merméros pour en faire un fils de Médée[2]. Corcyre apparaît avec les *Naupactica*, mais seulement vers la fin du récit : Jason et Médée s'y réfugient avec leurs enfants, Merméros et Phérès, après avoir quitté Iôlcos ; Merméros, devenu adulte, sera tué par une lionne sur le continent, donc en Thesprotie[3]. L'épisode, où l'on discerne à la fois des souvenirs homériques et l'intention de contredire Eumélos, semble exclure une escale corcyréenne préalable. Cet épisode, élaboré après les *Naupactica*, n'est attesté qu'à partir du ɪᴠᵉ siècle, peut-être chez Aristote[4] et sûrement chez Timée[5], source commune des poètes hellénistiques qui ont situé à Corcyre les noces de Médée, Philitas[6], Callimaque[7] (?) et Apollonios.

1. Bibliographie dans H. Herter, *Jahresber. ü. die Fortschr. d. klass. Alt.-wiss.*, 285, 1944/1955, 395 ; cf. encore G. Capovilla, *Rend. Ist. Lomb.*, 91, 1957, 739-809. Nous suivons l'excellente interprétation de C. Robert, *Heldensage* (1921), 862-865.

2. En admettant qu'Apollod., *Bibl.*, 1, 9, 28, suit en partie Eumélos, ce qui n'est pas certain. Sur Merméros et l'Éphyra thesprote, célèbre par ses φάρμακα, cf. α 259 ; β 328 ; et peut-être B 659 ; O 531.

3. *Naupactica*, fr. 10 Kinkel. Apollodore d'Athènes, 244 F 180 Jac., établit Jason et Médée en Thesprotie où ils ont pour petit-fils Merméros. D'après Cn. Gellius (?), fr. 9 Peter (= Solin, 2, 30), Médée était ensevelie à Bouthrote.

4. D'après Héraclide (Lembos ?), fr. 27 Müller (*Fragm. Hist. Graec.*, 2, 220), à compléter par Timée (566 F 53 Jac.) et Lycos de Rhégion (570 F 3 Jac.). Si le dragon de Colchide vient tourmenter les Corcyréens, c'est que ceux-ci ont accueilli Jason et Médée ; mais nous ignorons en quelles circonstances.

5. Timée, 566 F 87-88 Jacoby.

6. Philitas, fr. 15 Powell, selon qui les noces de Médée sont célébrées au palais d'Alkinoos. Cette version était inadmissible pour Apollonios, puisque le roi doit rendre un verdict impartial dans le conflit qui oppose les Colques aux Argonautes.

7. Les fragments conservés ne font pas état des noces de

b) Callimaque

Si Apollonios doit beaucoup à Timée pour l'escale de Corcyre et l'ensemble du périple occidental[1], il est aussi tributaire de Callimaque. Les deux poètes admettent l'existence de deux flottes colques (fr. 9 Pf.) ; ils dressent un catalogue des fondations colques en Adriatique (fr. 11-12 Pf.) ; ils s'accordent sur la description de Corcyre (fr. 15 et peut-être 712 Pf.) ainsi sans doute que sur les événements qui s'y déroulent[2]. Apollonios use volontiers des expressions de son prédécesseur[3] ; mais il prend soin aussi de se démarquer de son modèle et donne même l'impression de vouloir le corriger.

Callimaque, qui faisait périr Apsyrtos en Colchide (fr. 8 Pf.), devait passer sous silence les îles Apsyrtides et mentionnait à leur place Polai sur la côte voisine; au mépris de la géographie, il semble avoir situé aux alentours la pierre d'Harmonie que toutes les traditions localisent plus au sud[4]. Apollonios rectifie cette erreur[5] ; il modifie l'itinéraire des Argonautes pour introduire

Médée : cf. le commentaire de R. Pfeiffer au fr. 13. Mais l'établissement des Colques en Phéacie après leur rencontre avec les Argonautes (fr. 9 et 12) suppose un jugement d'Alkinoos ; en outre, comme chez Apollonios, Médée reçoit d'Arété des servantes en ξείνιον (fr. 21, 5-7).

1. Cf. ci-dessus p. 31, n. 1 ; 32, n. 1 et 3 ; 33, n. 4-5. Pour le périple à travers l'Europe et la mer Tyrrhénienne, voir ci-dessous p. 38-46.

2. Cf. ci-dessus, p. 33, n. 7.

3. Callim., fr. 10 μαστύος ∾ Ap. Rh., 4, 1003 (et 303) ; — fr. 11, 3-4 ∾ Ap. Rh., 4, 516 s. ; — fr. 12 ∾ Ap. Rh., 4, 1209-1216 (et 1, 1309, qui répète intégralement un vers de Callimaque); — fr. 15 ἀμφίδυμος ∾ Ap. Rh., 4, 983 (et 1, 940).

4. Callim., fr. 11 Pf. Sur les localisations illyriennes de Cadmos, cf. F. Vian, *Origines de Thèbes* (1963), 124-128.

5. L'erreur n'est peut-être qu'apparente. Callimaque dit seulement que la pierre d'Harmonie se trouve près de l'*Illyricos poros*, c'est-à-dire de l'Adriatique ; il n'est pas sûr qu'il la croie voisine de Polai; le *fr. inc. auct.* 744 Pf., qui pourrait être de lui, s'accorde avec la tradition courante. En tout cas, Apollonios reprend ses termes pour leur donner un sens nouveau : Ἰλλυρικοῖο ... ποταμοῖο désigne chez lui un fleuve situé au sud des Apsyrtides, dans le pays des Enchéléens. D'après [Skylax], 25, il s'agit du Rhizôn (qui est en fait le fjord de Kotor), l'un des domaines de Cadmos.

l'*aition* attendu des îles Apsyrtides et, en revanche, il omet Polai[1]. Callimaque donnait indifféremment à l'île des Phéaciens les noms de Drépané et de Kerkyra[2] : comme on l'a vu, Apollonios se garde de cet anachronisme et le dénonce en transférant la légende de Kerkyra à Corcyre la Noire[3]. Callimaque situait à Zancle la faux de Cronos (fr. 43, 69-71 Pf.) ; il devait donc écarter cet *aition* pour Drépané et lui préférer celui de la faux de Déméter[4]. Apollonios rapporte les deux *aitia*, mais adopte le premier[5], en glissant entre parenthèses une adresse aux Muses (4, 984 s.) qui a une valeur polémique. Il déclare s'en tenir au récit des Anciens (προτέρων ἔπος) que les modernes (*i.e.* Callimaque) ont indûment écarté. S'il le fait « malgré lui », ce n'est peut-être pas parce que la version archaïque lui paraît impie, puisqu'il la fait sienne, mais par une condescendance ironique vis-à-vis de Callimaque. La mention de l'île de Calypsô elle-même n'est pas innocente, car Callimaque situait celle-ci à Gaudos près de Malte (fr. 470 Pf.). Faut-il voir dans ces divergences un simple jeu d'érudit, soucieux de broder des variations sur une œuvre récente ? On croirait plus volontiers que le disciple entend pour le moins affirmer son indépendance vis-à-vis de son ancien maître, voire le critiquer à mots couverts : d'autres indices épars dans le chant IV orientent vers la même conclusion[6].

Le périple occidental

Phaéthon occupe une place privilégiée dans les navigations sur les fleuves d'Europe occidentale. Apsyrtos était un autre Phaéthon (3, 245, 1236), descendant lui aussi du Soleil et, comme lui, faisant fonction d'aurige (3, 1235 s. ;

1. L'omission est étonnante, car cette fondation colque était célèbre : voir le commentaire de R. Pfeiffer au fr. 11. Sur les itinéraires de Callimaque et d'Apollonios, cf. ci-dessus p. 17-18.

2. Callim., fr. 12,4 ; 13 ; 14 Pf.

3. Cf. ci-dessus p. 29.

4. Voir le commentaire de Pfeiffer au fr. 14.

5. Cf. ci-dessus p. 29 s.

6. Cf. ci-dessous p. 37 s., 66 s.

4, 224 s.). Apollonios n'établit pourtant aucune relation explicite entre le sort des deux héros. C'est la mention de l'Éridan qui lui a suggéré celle de Phaéthon et les larmes d'ambre charriées par le fleuve l'intéressent plus que la mort du cocher présomptueux. La légende était célèbre au moins depuis Eschyle[1]. Apollonios est surtout tributaire de la source d'[Aristote], *Mir. Ausc.*, 81, qu'il s'agisse de Timée ou plutôt de Théopompe[2]. Les deux auteurs s'accordent à considérer que le lac de Phaéthon est « proche du fleuve » (*sic*, [Aristote]), dans lequel il déverse ses eaux par des effluents[3]. Mais Apollonios innove sur un point important. Selon le Ps.-Aristote, le lac est situé près de l'embouchure de l'Éridan[4] ; il se trouve au contraire dans le bassin supérieur du fleuve d'après les *Argonautiques*. Les héros se sont *engagés dans* l'Éridan en direction de son cours *le plus reculé*, μύχατον (4, 596) et, pendant la remontée du fleuve qui dure plusieurs jours et plusieurs nuits[5], ils subissent les effets des vapeurs méphitiques qui se déversent en amont par les ἐπιρροαί du lac[6]. Le poète

1. D'après Pline, *Hist. Nat.*, 37, 31 s., elle est attestée depuis Esch., *Héliades* (fr. 101-107 Mette), Philoxénos (fr. 834 Page), et Euripide (*Hipp.*, 735-741 ; *Phaéthon* : cf. J. Diggle, *Euripides Phaethon*, 1970). Il n'est pas sûr qu'elle remonte aux *Catalogues* hésiodiques malgré le fr. 311 Merk.-West : cf. J. Schwartz, *Ps.-Hesiodeia* (1960), 301-306.

2. Cf. J. Geffcken, *Timaios' Geogr. d. Westens* (Phil. Unt., 13, 1892), 93, 129-133 ; F. Jacoby, *Fragm. Griech. Hist.*, III b (Noten), p. 334, n. 352 (*ad* 566 F 68), en faveur de Théopompe.

3. Ap. Rh., 4, 610 s., 623 ἐπιρροαί. Cf. Esch., fr. 412 Mette, où le même terme désigne les affluents du Caïque.

4. Cf. aussi Polybe, 2, 16, 13, et, plus explicitement, Diod. Sic., 5, 23, d'après la même source.

5. 4, 621, 624 ; ou au moins un jour et une nuit, si on préfère le génitif singulier.

6. Cf. H. Fränkel, *Noten*, 504 (à 4, 596), dont l'interprétation s'impose. (1) On ne peut guère donner à μύχατος le sens de « qui se trouve dans le μυχός de l'Adriatique », bien que la mention de ce μυχός se retrouve dans le même contexte : cf. [Aristote], *loc. cit.* ; Polybe, 2, 16, 7. Sur le sens de μύχατος, comparer [Opp.], *Cyn.*, 3, 424, où μυχάτου ποταμοῖο désigne le fond du fleuve par

a peut-être voulu concilier la tradition d'un Éridan se jetant dans l'Adriatique et celle qui situait son cours et son embouchure vers le nord[1]. Quoi qu'il en soit, il a dû, par voie de conséquence, transférer au cœur de la Celtique le confluent avec le Rhône que d'autres auteurs plaçaient à l'estuaire[2].

D'une façon inattendue, un *aition* « celtique » des larmes d'ambre est inséré au milieu de l'épisode des Héliades (4, 611-618). Il s'agit d'un arrangement de la légende de Corônis et d'Asclépios[3]. Le récit, très elliptique, passe sous silence la faute de Corônis et le nom de son fils ; il ne fait qu'une allusion vague au conflit entre Zeus et Apollon et substitue l'exil chez les Hyperboréens à la servitude chez Admète. Bien que cette version soit attribuée aux Celtes, donc aux riverains de l'Éridan, il est clair qu'Apollonios l'estime erronée, d'après l'expérience même des Argonautes[4]. La façon dont la digression est présentée et ses volontaires omissions laissent supposer que le poète polémique contre un contemporain à qui il reproche une fable fausse et inconvenante pour les dieux. On a vu que le nom de

opposition à ses bords. (2) Les v. 619-626 ne font pas allusion à une halte plus ou moins forcée : ἐκ δὲ τόθεν au v. 627 indique que le voyage se poursuit.

1. Cf. par exemple Hérod., 3, 115. Denys le Pér., 289-291, semble situer lui aussi la chute de Phaéthon près de la source de l'Éridan, bien qu'on puisse hésiter sur le sens de πηγάων et de προχοῇσιν.

2. Pline, *Hist. Nat.*, 37, 32, attribue cette conception à Euripide ainsi qu'à Apollonios. Il commet une erreur pour ce dernier.

3. Selon la version courante, dont les variantes importent peu ici, Corônis, fille de Phlégyas, fut aimée d'Apollon. Enceinte d'Asclépios, elle devint infidèle au dieu qui la fit périr, mais recueillit son fils. Celui-ci fut plus tard foudroyé par Zeus pour avoir osé ressusciter des mortels. Dans son courroux, Apollon tua à son tour les Cyclopes, artisans de la foudre. Mais Zeus le châtia en lui imposant une période de servitude chez Admète. Cf. Hésiode, *Cat.*, fr. 59-60 Merk.-West ; Pind., *Pyth.*, 3, 24-60 ; Phérécyde, 3 F 3 Jac. ; Apollod., *Bibl.*, 3, 10, 3-4.

4. Cf. 4, 621-626, et H. Fränkel, *Noten*, 507. L'obscur ἐπὶ ... ἔθεντο (4, 611) peut avoir une nuance péjorative : « établir pour soi », d'où « arranger », « forger » ?

Drépané suscite un débat analogue : Callimaque serait-il visé dans l'un et l'autre cas[1] ?

Après la navigation sur les fleuves de Celtique dont Timagétos semble être la source principale[2], Apollonios rejoint la narration de Timée pour énumérer les stations en Méditerranée qu'il avait annoncées en 4, 552-556. Il lui faut pour cela transférer dans les Stoichades l'instauration du culte des Dioscures que l'historien avait située sur les bords de l'Océan[3]. Il s'accorde ensuite avec lui pour la halte à Aithalia et chez Circé ; mais, en général, il suit sa source avec plus de liberté qu'on ne le dit parfois. S'il retient les grandes lignes de son itinéraire d'Aithalia à Corcyre, ainsi que quelques détails pittoresques (épisode d'Aithalia), il ignore l'escale à Télamon en Étrurie et à Formies (Port-Aiétès ou Caiétès)[4] ; d'une façon plus surprenante, il omet la fondation par Jason du sanctuaire d'Héra Argeia sur le Silaris[5]. En fait, son guide véritable est l'*Odyssée*, interprétée selon les conceptions géographiques de son époque. En outre, il aménage chaque épisode à sa convenance.

Au-delà d'Aithalia, les Argonautes ne débarquent qu'une seule fois, chez Circé, avant d'atteindre Corcyre. Timée justifiait cette escale par le désir qu'aurait

1. Cf. ci-dessus p. 18, 34 s. Callimaque a parlé plusieurs fois d'Apollon chez les Hyperboréens (fr. 186 et 492 Pf.) ; il fait allusion à la faute de Corônis dans l'*Hécalé*, fr. 260, 59-61 Pf. Outre Apollonios, seul Ératosthène fait intervenir les Hyperboréens dans la légende de Corônis : d'après les *Catast.*, 29 (cf. Hygin, *Astr.*, 2, 15), Apollon cachait chez eux la flèche avec laquelle il avait tué les Cyclopes.

2. Cf. ci-dessus p. 17 s. L'Éridan remplace l'Istros celtique de Timagétos.

3. Voir la *N. C.* à 4, 653.

4. Pour Aithalia, Télamon et Formies, cf. Diod. Sic., 4, 56, d'après Timée, au moins en partie (566 F 85 Jac.).

5. Cf. Strabon, 5, 2, 6 (224), dont la source serait Timée selon J. Geffcken, *Timaios' Geogr.*, 94, 146-149. C'est peut-être à cette occasion que Timée mentionnait le Circaion de Colchide (566 F 84 Jac.). Sur ces stations argonautiques de la mer Tyrrhénienne, cf. J. Bérard, *Colonisation grecque* ([2]1957), 389-396.

éprouvé Médée de rendre visite à une parente lointaine[1]. Apollonios construit au contraire une entrevue dramatique qui prolonge l'épisode d'Apsyrtos. L'action est introduite par deux « scènes typiques », le songe de Circé, de caractère plus tragique qu'épique[2], et la scène d'hospitalité où se mêlent à des éléments traditionnels[3] des souvenirs de l'épisode homérique de Circé, « corrigés » au moyen de la théorie d'Empédocle sur l'origine des êtres vivants[4]. Après cette entrée en matière, la cérémonie de purification évoque celle d'Oreste dans la trilogie eschyléenne, de même que le meurtre d'Apsyrtos rappelait celui d'Agamemnon ; les rites, dont l'énumération minutieuse contraste avec le bref récit d'Eschyle[5], servent en quelque sorte de réplique à ceux que Jason avait accomplis sur le cadavre de sa victime. Le dialogue entre les deux femmes qui suit constitue le dénouement du drame des îles Apsyrtides. Circé condamne durement le forfait de Médée et toute sa conduite, puis elle la chasse de sa demeure. Mais elle fait preuve, malgré les apparences, d'une grande mansuétude : tout en menaçant la jeune fille du châtiment d'Aiétès, elle la prend en pitié (v. 738) et promet de ne lui faire aucun mal (v. 744). En effet, les Argonautes seront libres de demeurer dans son île jusqu'au moment où Thétis leur ordonnera de partir. Tout se passe comme si Circé, avertie par le songe, avait conscience que son rôle se

1. Cf. Strabon, 6, 1, 1 (252) et la note de F. Lasserre (C.U.F.) ; Pline, *Hist. Nat.*, 3, 70. Cet épisode est rapporté à Timée par Geffcken, *op. cit.*, 142, ce qui paraît vraisemblable.

2. Cf. cependant les prédictions de Théoclymène : υ 354 ∾ 4, 665 s.

3. Hérod., 1, 35, fournit un excellent parallèle. En outre, Apollonios se souvient des « scènes de visite » homériques : 4, 663 εὗρον, 682 ἥρωας δ' ἕλε θάμβος, 687 χειρὶ καταρρέξασα, 686-692 (invitation à entrer et à s'asseoir), 718 ss. (questions posées au visiteur après le repas) ; cf. W. Arend, *Typische Scenen bei Homer* (1933), 28-53 et pl. 3.

4. Voir les *N. C.* aux v. 675 et 681.

5. Voir la note à 4, 707 (p. 101, n. 1).

limitait à purifier rituellement les meurtriers[1]. Tel était bien d'ailleurs le vouloir de Zeus (4, 559-561, 585-588). Désormais, il ne sera plus question d'Apsyrtos, même à Drépané.

Comme Ulysse, les Argonautes, après avoir quitté le domaine de Circé, longent l'île des Sirènes avant d'arriver à la double passe des Planctes et de Charybde et Skylla. Les sources de cet épisode sont pour la plupart inconnues[2]. D'après l'une d'elles, Chiron, avant même le départ de l'expédition, avait conseillé à Jason d'obtenir le concours d'Orphée, car il était le seul qui pût lui permettre de résister aux sortilèges des Sirènes[3]. Timée avait parlé des femmes-oiseaux à propos de la lampadédromie célébrée à Naples en l'honneur de Parthénopé[4] ; mais on ignore s'il mentionnait les Argonautes à cette occasion[5]. La légende de l'Argonaute Boutès, en tout cas, a dû se constituer au ve siècle. Boutès est à l'origine un Bouvier sicilien, amant d'Aphrodite Érycine[6]. Quand Ségeste, dont dépendait

1. Dans son rêve, Circé voit ses craintes s'évanouir à partir du moment où elle a éteint le feu avec le sang d'une victime (v. 668 s.).

2. Le nom de l'île des Sirènes, Anthémoessa, remonte à Hésiode, *Cat.*, fr. 27 Merk.-West ; mais leur généalogie vient d'une autre source (on a avancé sans preuve le nom de Timée) ainsi que leurs liens avec Perséphone : voir les *N. C.* aux v. 892 et 898.

3. Cf. schol. Ap. Rh., 1, 23-25 *a*. S'agit-il au vrai d'une « version » authentique ? La rédaction de la scholie fait plutôt penser à l'invention d'un grammairien tirée d'Apollonios. La recension « parisienne » allègue Hérodoros (31 F 43 *b* Jac.) ; mais, comme l'a vu Wendel, son témoignage est sans valeur, car elle a contracté deux scholies différentes (1, 23-25 *a* et 31-34 *a*). Selon Hérodoros, les Argonautes revenaient par l'Hellespont et il est vraisemblable qu'ils ne naviguaient pas en mer Tyrrhénienne : cf. H. Herter, *Jahresber. ü. die Fortschr. d. klass. Alt.-wiss.*, 285, 1944/1955, 392, et rectifier notre *N.C.* à 1, 25 (t. 1, p. 240).

4. Timée, 566 F 98 Jac. ; cf. Lycophron, 732-737 ; [Aristote], *Mir. Ausc.*, 103.

5. H. Herter, *loc. cit.*, 392, ne le pense pas ; mais cf. ci-dessous p. 41, n. 3.

6. Cf. Diod. Sic., 4, 23, 2 ; 4, 83, 1.

le sanctuaire de la déesse, devint l'alliée d'Athènes[1], le héros indigène fut intentionnellement confondu avec l'éponyme des Étéoboutades et la légende argonautique fournit un moyen commode pour expliquer la venue en Sicile du héros athénien[2]. Ce n'est peut-être pas un hasard si le fondateur de Naples que Lycophron met en rapport avec la Sirène Parthénopé se nomme Phaléros, comme le second Argonaute athénien chez Apollonios[3].

Le passage des Planctes occupe au retour la même place majeure que celui des Symplégades à l'aller. Préparé par plusieurs scènes comme le précédent l'avait été par les instructions de Phinée[4], il est l'œuvre d'Héra comme l'autre était celle d'Athéna. Le jeu des antithèses accentue ces similitudes. Pour vaincre les Symplégades, les hommes ont dû se surpasser ; ils ont été hantés par la peur et n'ont été sauvés qu'à la dernière extrémité, grâce à un geste d'Athéna. Au chant IV, rien sur l'action ou les sentiments des Argonautes : le lecteur assiste sans la moindre inquiétude à la féerie des Néréides qui guident le navire, comme en se jouant, à travers la passe : seule, paradoxalement, Héra tremble dans l'Olympe (4, 959 s.)[5].

Dans l'ensemble, la narration est claire grâce aux deux « discours-programmes » qui la préparent et l'expliquent selon un procédé cher à l'auteur. Néanmoins elle comporte quelques graves obscurités.

La première concerne cette *crux interpretum* que sont les v. 786 ss. L'énigmatique ἐσάωσα a souvent égaré

1. En 454/3, puis au moment de l'expédition de Sicile. Voir surtout Thuc., 6, 46.

2. Hypothèse différente chez C. Robert, *Heldensage*, 789 s.

3. Ap. Rh., 1, 96. Cf. Lycophron, 717 et Tzetzès, *ad loc.* Notre hypothèse rejoint, d'une façon indépendante, celle de J. Perret, *Mélanges J. Heurgon* (Coll. de l'Éc. franç. de Rome, 27, 1976), 797-803 (sur Phaléros, cf. p. 798, n. 17 ; 800, n. 27).

4. 4, 753-884 ; cf. 2, 317-345.

5. Le paradoxe ne se limite pas à ce vers. Héra met en œuvre une machinerie très complexe et déploie auprès de Thétis toutes les ressources de sa persuasion (voir p. 105, n. 3). Que de peines pour préparer ce qui sera un jeu d'enfant !

les exégètes qui ont cru qu'Héra faisait allusion au passage des Symplégades[1]. L'hypothèse est inadmissible : *(a)* Apollonios ne confond jamais les « Plégades » ou « Kyanées » et les « Planctes » ; *(b)* les « tempêtes de feu » (4, 787) sont toujours en rapport avec les Planctes, chez Apollonios comme chez Homère (μ 68)[2] ; *(c)* même si l'on corrige πυρὸς en πάρος avec Merkel, Héra n'a aucune raison de s'attribuer le mérite d'une action accomplie par Athéna ; *(d)* la mention voisine de Charybde et de Skylla (v. 789) implique qu'il est fait allusion aux Planctes tyrrhéniennes comme aux v. 823-832, 922-925 ; l'association est d'ailleurs de règle depuis l'*Odyssée*[3]. Que doit donc vouloir dire Héra ? Comme la Circé homérique (μ 55-68), elle connaît l'existence de deux voies, l'une par les Planctes (la voie « argonautique » depuis Homère : cf. μ 69-72), l'autre, comportant deux variantes, qui passe par Charybde ou par Skylla (Ulysse affrontera l'une et l'autre). Νῦν δέ, au v. 789, laisse entendre que les Argonautes doivent normalement emprunter l'une ou l'autre de ces variantes (nous dirons pourquoi plus loin) ; or Héra se sait impuissante à les préserver en ce cas du désastre qui les attend[4]. Aussi va-t-elle s'employer à leur ouvrir la voie des Planctes. Tel est le seul sens que peut recéler le v. 786. Peut-être le premier hémistiche est-il corrompu ; mais, faute d'une conjecture vraisemblable, nous préférons admettre avec G. Giangrande qu'ἐσάωσα est un irréel sans particule modale : le tour est insolite, mais attesté[5]. Nous

1. Principales indications bibliographiques dans l'éd. E. Livrea, au v. 786.

2. Cf. aussi [Aristote], *Mir. ausc.*, 105, 3.

3. Tout ceci a été bien vu par H. Herter, *Symb. Osl.*, 35, 1959, 40-43.

4. Les dangers que représentent Charybde et Skylla sont précisés aux v. 825-831, en des termes qui correspondent exactement pour le sens à ceux dont Circé se sert en μ 99-100, 106-110.

5. G. Giangrande, *Sprachgebrauch... des Ap. Rh.* (1973), 37. Cf. R. Kühner-B. Gerth, *Griech. Gramm*[4]., 1, 215 ; E. Schwyzer-A. Debrunner, *Griech. Gramm.*, 2, 353 ; A.S.F. Gow, à Théocr., 16, 43 ; P. Chantraine, *Synt. hom.*, 227, § 335. Les exemples cités

comprenons donc : « Tu sais... que je pourrais les sauver s'ils passaient au travers des Planctes... ; mais... ». L'expression n'est pas en contradiction avec l'aide qui sera demandée à Thétis[1]. Héra veut seulement dire qu'elle dispose de la voie des Planctes pour sauver les Argonautes, alors qu'elle est désarmée en face de Charybde et de Skylla, ces « fléaux éternels » (μ 118). La question des moyens ne sera envisagée que plus loin[2].

Autre difficulté : où se trouvent les Planctes[3] ? Charybde et Skylla ayant été localisées de bonne heure de part et d'autre du détroit de Messine[4], il paraît logique de faire passer l'autre route par les îles Lipari : Thucydide les appelle déjà îles d'Aiolos et il rapporte qu'on situait la forge d'Héphaistos dans l'une d'elles, à Hiéra (= Thermessa, aujourd'hui Vulcano)[5]. Les phénomènes signalés par les géographes dans ces parages illustrent bien le texte d'Apollonios. Selon Strabon, 6, 2, 10-11 (275-277), les éruptions de Thermessa sont liées au régime des vents, ce qui justifie la double intervention d'Héra auprès d'Héphaistos et d'Aiolos. L'île est enveloppée d'un brouillard opaque, ἀχλὺν

ne sont pas tous probants et certains sont aisés à corriger. Le meilleur parallèle est fourni par Eur., *Hél.*, 1658, πάλαι δ' ἀδελφὴν καὶ πρὶν ἐξεσώσαμεν, ..., ἀλλ' ..., où l'on change parfois καὶ en κἂν avec Heath. — Dans notre passage, la correction de τε en κε (A. H. Hart, suivi par H. Herter) introduit une asyndète inacceptable : οἵη (ou οἵως) est coordonné à ὅσσον et δέ (v. 789) est le corrélatif de μέν (v. 784).

1. Malgré H. Fränkel, *Noten*, 534, n. 165, suivi par E. Livrea, *add. ad loc.* (p. 542).

2. C'est pourquoi nous préférons οἵη à οἵως qui ferait allusion à ces moyens : « (Tu sais) que, *étant qui je suis*, je sauvais (= je pouvais sauver) » ; cf. N 449 ; υ 273. Wellauer cite Soph., *Phil.*, 1007 ; mais οἷος est une correction de Triclinios.

3. État de la question dans l'éd. E. Livrea, au v. 921. Mais nous ne pouvons accepter les conclusions de ce savant.

4. Premier témoignage : Thuc., 4, 24, 5. Cf. C. Robert, *Heldensage*, 1384, n. 1-2 ; H. Herter, *Symb. Osl.*, 35, 1959, 45 s. (sur Charybde).

5. Thuc., 3, 88. Callim., *Hymnes*, 3, 47 ; fr. 115, 11 et 20 (?), parle de Lipara, ainsi que Thuc., 2, 133. Aiolos réside d'ordinaire à Strongylé (= Stromboli). Cf. É. Delage, *Géographie*, 242 s.

ὁμιχλώδη[1] ; des flammes courent sur la mer environnante[2]. Il arrive, au cours d'éruptions sous-marines, que des îlots surgissent ou que la mer « se soulève à une hauteur extraordinaire », puis retombe, phénomène que semble traduire le mouvement vertical des Planctes (4, 945-947). En outre, les bœufs du Soleil paissent, selon une tradition bien établie[3], sur les côtes de Myles (= Milazzo) qu'un navire venu du nord longe normalement après être passé par les îles Lipari.

Rien cependant ne suggère que le navire contourne la Sicile par le cap Lilybée : il progresse régulièrement d'ouest en est, poussé par le Zéphyr[4]. Il ressort d'autre part des v. 922-925 que les Planctes sont au voisinage immédiat de Charybde et de Skylla comme dans l'*Odyssée*[5]. Peu importe ici de savoir comment Homère imaginait les lieux dans sa géographie mythique. Apollonios l'interprète comme font les scholiastes[6], en accord avec deux Siciliens, Timée de Tauroménion et Pisistrate de Lipara, qui situaient les Planctes ἐν τῷ πορθμῷ, donc dans le détroit même de Messine[7], ainsi que Charybde et Skylla. Pour lui, le marin qui aborde le détroit par le nord se trouve placé devant un triple carrefour marin (v. 921, μιξοδίῃσιν ἁλός). Il peut pratiquer, comme à l'accoutumée, la navigation côtière : en ce cas, il se heurte d'un côté à Skylla, de l'autre à Charybde (v. 922 s. τῇ μὲν ..., τῇ δὲ ...), selon qu'il

1. Comparer 4, 927 s.
2. Comparer 4, 787, 834, 929. Pythéas, fr. 15 Mette, parle d'une mer en ébullition.
3. Cf. C. Robert, *Heldensage*, 1391, n. 1.
4. Ce qui est conforme en gros à l'orientation que les géographes anciens assignaient aux côtes italiennes. La carte hors-texte I tente d'en donner une idée.
5. Cf. μ 260 s. (où les πέτραι désignent les Planctes) ; ψ 292.
6. Schol. H à μ 73 (Charybde et Skylla se trouvent) ἐν θατέρῳ πλευρῷ τῶν Πλαγκτῶν · οὐ γὰρ δύο πορθμούς φησι ; cf. Eust., à μ 59 et 73 (1711, 8-15) et à μ 61 (1712, 28 ss.). Ce dernier passage concorde avec Justin, 4, 1.
7. Schol. Ap. Rh., 4, 786 s. (= Timée, 566 F 86 Jacoby ; Pisistrate de Lipara, 574 F 1 Jac.). Même opinion chez [Aristote], *Mir. Ausc.*, 105, 3 (d'après Timée).

longe le rivage ausonien[1] (= italien) ou sicilien[2]. Il peut aussi passer « ailleurs » (v. 924 ἄλλοθι), c'est-à-dire par le milieu du chenal entre les Planctes qui forment un étroit corridor où Thétis devra « maintenir » le navire (v. 831s.). Certes, ce corridor est imaginaire[3] : les Planctes n'existent pas plus que les Symplégades du Bosphore ; du moins les Anciens notaient-ils « dans la région du détroit » des exhalaisons de feu et une mer en ébullition comme dans les parages des îles Lipari[4]. Dès lors que les navigations d'Ulysse étaient localisées en Grande Grèce, il fallait bien accorder, vaille que vaille, les lieux réels à la navigation homérique. On reconnaissait les Planctes dans les îles Lipari ; mais on devait les situer, du moins pour les temps héroïques, au beau milieu du détroit de Messine[5]. N'étaient-elles pas d'ailleurs des « Iles errantes » ?

Tel est bien en effet le sens obvie de Πλαγκταί, qui est retenu par certains commentateurs[6], peut-être en accord avec Homère lui-même[7]. Apollonios, en revanche, imagine que les Pierres sont dotées d'un mouvement vertical et que, tour à tour, elles s'élèvent dans l'air,

1. Cf. 4, 828 Σκύλλης Αὐσονίης.
2. Cette alternative, déjà clairement formulée chez Homère, incite à adopter la correction ἠέ au v. 789.
3. Il correspond à la ligne médiane du détroit où se croisent les courants venus du nord et du sud : voir la carte de V. Bérard, *Navig. d'Ul.*, 4 (1929), face à la p. 401.
4. Cf. schol. Ap. Rh., 4, 834, citant Métrodoros et Théophraste.
5. Justin, 4, 1 (cf. aussi Eust., à μ 61 [1712, 28 ss.]), donne un bon exemple de ces collisions entre la réalité et la fiction : les réalités géographiques que sont le détroit, l'Etna et les îles Éoliennes expliquent les fables de Charybde et de Skylla ainsi que les Planctes ; celles-ci, que l'auteur assimile aux Symplégades, seraient nées dans l'imagination des marins par suite d'une illusion d'optique.
6. Schol. Ap. Rh., 3, 31 *a*. Cf. Justin, 4, 1.
7. Les Planctes homériques sont des rochers mobiles ou du moins animés : μ 64, 66 (φύγεν). D'où la confusion entre Planctes et Symplégades qu'Aristarque (?) reproche aux Νεώτεροι : cf. schol. A à Eur., *Méd.*, 2 ; A. Severyns, *Cycle épique* (1928), 181. Au contraire, pour la schol. à Pind., *Pyth.*, 4, 370, les Planctes sont immobiles.

puis s'enfoncent dans la mer (4, 945-947). Cette interprétation de πλάζεσθαι se retrouve dans une scholie homérique où Aristarque l'attribue aux Νεώτεροι[1]. On peut en conclure qu'Apollonios est tributaire d'un poète archaïque[2], à moins qu'Aristarque ne vise Apollonios lui-même[3].

En résumé, le périple des Argonautes à partir d'Aiaié se présente avant tout comme un commentaire de l'*Odyssée* où le poète met à contribution des historiens (notamment Timée), des légendes locales et des exégèses homériques. Les réalités géographiques lui importent peu, contrairement à son habitude : les mentions de l'Éryx et du cap Lilybée (4, 917-919) sont isolées et rejetées dans une digression. Après les Planctes, l'allusion à la « prairie de Thrinacie » où paissent les troupeaux du Soleil manque de précision et le trajet le long des côtes méridionales de l'Italie jusqu'à Drépané est simplement passé sous silence. Ces régions étaient sans doute trop connues pour qu'une description géographique pût offrir quelque intérêt : Apollonios l'a sacrifiée au profit de la mythologie.

1. Schol. H à μ 61. Cf. Severyns, *ibid.*

2. A. Severyns songerait à l'*Aigimios.*

3. Aristarque, pour sa part, dérivait le nom des Πλα(γ)κταί du verbe πλήσσω : les rochers, immobiles selon lui, étaient battus par les flots (προσπλήσσεσθαι) ; opinion analogue à partir d'une étymologie différente chez Cratès : schol. VH à μ 61. H. Fränkel, *Noten*, 544 s., tente sans vraisemblance d'attribuer la même théorie à Apollonios en se fondant sur ἠρήρειν (4, 947) : cf. aussi H. Herter, dans *Real-Encykl.*, Suppl. 13 (1973), 41, 19 ss., qui abandonne son opinion antérieure. S'il est exact que cette forme appartient en principe à ἀραρίσκω, des confusions avec ἐρείδω se sont produites : cf. par ex. Archiloque, fr. 159 Lasserre (et Liddell-Scott-Jones, *s.* ἐρείδω). Ἐρήρεινται en 2, 320, prouve qu'Apollonios rapportait à ἐρείδω ἠρήρειντο en 3, 1398 (*contra*, Fränkel, *Noten*, 451 s., et peut-être la schol. L à 1397 *b*) et ἠρήρειν dans notre passage. Voir les *N. C.* à 4, 947 et 960, et la discussion d'E. Livrea, à 4, 946 et 947.

L'escale à Drépané Nous avons montré plus haut que l'épisode corcyréen est la réplique contrastée de celui des îles Apsyrtides et nous en avons indiqué les sources probables[1]. Il reste à examiner comment Apollonios l'a conçu. Sur le coffre de Kypsélos (Paus., 5, 18, 3), le mariage de Médée figurait la jeune fille trônant en gloire et flanquée de chaque côté de Jason et d'Aphrodite. On voit aussitôt quelle distance sépare cette scène hiératique du récit du poète hellénistique. Au lieu d'une solennelle hiérogamie, on assiste à des noces clandestines célébrées à la hâte sous la contrainte de la nécessité. La cérémonie elle-même n'est qu'un élément du drame, tout à la fois psychologique et juridique, qui se joue à Drépané.

L'état d'esprit de Médée a évolué : la colère, la haine et la menace cèdent la place aux larmes et au désarroi[2]. Si les reproches qu'elle fait aux Argonautes répètent ceux qu'elle adressait à Jason aux v. 355 ss.[3], le ton est devenu celui de la supplication, car elle se sent privée de tout moyen d'action : elle est ἀμήχανος (v. 1049), alors que, précédemment, c'est par son plan qu'elle avait tiré Jason d'embarras. Avant d'implorer ses compagnons, elle s'était jetée aux genoux d'Arété pour justifier ou plutôt excuser sa conduite passée (4, 1014-1028). Son plaidoyer doit reproduire à peu de choses près celui qu'elle avait prononcé devant Circé[4] ; mais le poète a l'habileté de le rapporter au style direct au lieu de se borner à un résumé. Elle reconnaît avoir perdu la raison (4, 1018), mais se défend d'avoir abandonné sa patrie par impudicité : seule, la peur de son père l'a contrainte à l'exil. On retrouve là la thèse adoptée, sous l'inspiration des Muses, au début du

1. Cf. ci-dessus, p. 14-15, 29-35.

2. 4, 1011-1013, 1029 s., 1053, 1058-1067.

3. V. 1031-1035 ∾ 364-367 ; 1036 s. ∾ 360-362 ; 1038-1040 ∾ 381 ; 1040 s. ∾ 362 s. ; 1042 s. ∾ 355-359 ; 1043 s. ∾ 378-381 ; 1045 s. ∾ 368 s. ; 1047 σχέτλιοι ἀτροπίης ∾ 376, 387.

4. V. 1022 s. ∾ 735.

chant[1]. Il y a dans ses paroles un accent de sincérité désespérée qui semble avoir fait défaut dans le discours antérieur : elle ne met plus en cause sa sœur et les fils de Phrixos (cf. 4, 734, 736) ; c'est maintenant l'humaine faiblesse qu'elle incrimine (4, 1015 s.). L'argument portera sur Arété (4, 1081 s.).

En face de Médée et des Argonautes, l'attitude des Phéaciens et du couple royal est heureusement nuancée. Alors que les indigènes des bouches de l'Istros avaient un préjugé favorable pour Apsyrtos, les héros se sentent chez eux en Phéacie : ils bénéficient dès leur arrivée d'une hospitalité affectueuse et empressée[2]. Puis, quand l'arrivée des Colques crée une situation nouvelle, Alkinoos et Arété découvrent chacun leur personnalité propre. Arété réagit en femme sensible : touchée par les malheurs de Médée, confiante dans la loyauté de Jason, elle prend tout de suite leur parti. En qualité de Grecque, elle n'éprouve qu'aversion pour Aiétès qu'au demeurant elle sent trop loin pour avoir à s'inquiéter de lui. Alkinoos est un politique plus avisé : il sait que l'Hellade n'est pas à l'abri du monarque barbare (4, 1103)[3]. Mais, avant tout, dépositaire de la justice de Zeus (4, 1100), il a le souci de se comporter en « roi justicier ». Ce n'est pas par pusillanimité qu'il s'emploie dès le début à éviter un conflit[4] : son seul désir est de rendre un verdict impartial et équitable.

Le débat se trouve de la sorte replacé sur le plan juridique que supposait déjà le pacte conclu avec Apsyrtos, si du moins les deux parties l'avaient respecté loyalement[5]. La situation de Médée est en effet ambiguë.

1. Cf. ci-dessus p. 3-5.
2. 4, 994-1000. Apollonios corrige Homère selon qui le peuple des Phéaciens est plutôt xénophobe, quoique Alkinoos et les siens sachent bien traiter leurs hôtes.
3. Dans ces considérations mesquines d'opportunité politique, il y a une touche peu épique de modernisme.
4. 4, 1009 s. Alkinoos est sûr de sa force : 4, 1098 s., 1176-1181, 1203-1205.
5. Cf. 4, 345-349.

Dès lors qu'elle a rompu avec sa famille, apporté sa dot à Jason et reçu de lui un engagement solennel devant témoins, elle estime n'avoir plus d'autre tuteur légal que son futur époux[1] : tel est le sens des v. 368 s. auxquels font écho, d'une façon plus vague, les v. 1045 s.[2]. C'est oublier qu'un mariage n'a valeur légale qu'après avoir été consommé[3]. Qu'elle le veuille ou non, même après l'*engyesis*, elle demeure sous la tutelle de son père dont Apsyrtos était le représentant légal avant sa mort (4, 407). Elle aurait souhaité différer ses noces jusqu'au moment où elle arriverait au domicile conjugal, ce qui est conforme à l'usage et aux convenances[4] ; mais elle court ainsi le risque de retomber aux mains d'Aiétès. La sauvegarde de sa virginité lui permet de réfuter le grief de μαργοσύνη et lui a valu la sympathie de la reine (4, 1014-1025) ; mais, du point de vue juridique, elle rend nulle l'*engyesis* préalable. C'est pourquoi, une fois connue la procédure envisagée par Alkinoos, le mariage est célébré sans tarder.

Cette célébration rappelle à certains égards les noces fameuses de Thétis et de Pélée que le poète a rappelées naguère[5] ; mais Apollonios doit se souvenir davantage encore des mariages princiers de son temps[6]. Les circonstances exceptionnelles dans lesquelles les noces sont célébrées justifient certaines omissions : la toilette rituelle de l'épousée, le cortège qui la conduit au domicile

1. Voir la *N. C.* à 4, 91.
2. Voir la *N. C.* à 4, 369.
3. Cf. C. Vatin, *Recherches sur le mariage* (1970), 161.
4. 4, 1161-1167. Sur l'importance du domicile conjugal dans la célébration des mariages, cf. Vatin, *op. cit.*, 146.
5. Comme celui de Thétis, ce mariage est τιμήεις ... καὶ ἀοίδιμος (4, 1143). L'un et l'autre ont lieu dans une caverne, celle de Chiron ou celle de Macris ; ils sont célébrés en présence de tous les dieux ou de toutes les Nymphes de la contrée. Le chant d'hyménée est entonné dans un cas par Apollon (ou les Muses), dans l'autre, par Orphée. Cf. encore ci-dessous, p. 51, n. 2. — Sur les noces de Thétis, cf. F. Jouan, *Euripide et les légendes des Chants Cypriens* (1966), 77-85.
6. Cf. C. Vatin, *op. cit.*, 78-81.

conjugal, le festin, voire les torches[1]. Les Argonautes, avertis en pleine nuit par le messager d'Arété, ne disposent que de quelques heures avant le lever de l'aurore. Néanmoins les rites essentiels sont accomplis. On offre aux dieux libations et sacrifice (4, 1128 s.)[2] ; la couche nuptiale est étendue, puis recouverte, en guise de tenture d'apparat, par la toison d'or (4, 1130, 1141-1143)[3] qui suscite l'admiration de l'assistance (4, 1145-1148)[4] ; des tentures sont déployées devant le lit, faisant office de dais nuptial ou *pastos* (4, 1155)[5] ; des fleurs et des feuillages sont apportés pour orner la chambre et couronner les têtes (4, 1143-1145, 1158)[6]. Médée a pour demoiselles d'honneur les Nymphes envoyées par Héra (4, 1143-1152)[7] ; on entonne le chant rituel d'hyménée (4, 1160)[8].

Pour des raisons évidentes, les auteurs anciens s'intéressent en général aux festivités qui précèdent la nuit de noces plus qu'à celles qui suivent. Celles-ci sont néanmoins connues. Les jeunes mariés étaient réveillés par des chants, les διεγερτικά[9] ; puis on célébrait les

1. Cf. ci-dessous p. 51.
2. Cf. M. Collignon, dans Daremberg-Saglio, *Dict. Ant.*, *s. Matrimonium* (1904), 1650. Le sacrifice sanglant a dû être suivi d'un repas au moins rapide.
3. Comparer Théocr., 15, 125-127 ; Catulle, 64, 47-49. Pour la préparation du lit nuptial, voir la note d'E. Livrea à 4, 1141.
4. Thème traditionnel : cf. Catulle, 64, 267 s., et Vatin, *op. cit.*, 225 ss.
5. Le *pastos* est une espèce de baldaquin brodé placé au-dessus et autour du lit : cf. Vatin, *op. cit.*, 211-228, et comparer Ap. Rh., 1, 775. Malgré Vatin, p. 79, n. 4, le *pastos* n'est pas constitué ici par la toison qui couvre le lit (v. 1142 βάλον), mais par les voiles déployés par les Nymphes.
6. Cf. Sappho, fr. 194 Lobel-Page, et Vatin, *op. cit.*, 79, n. 3.
7. Voir la *N. C.* à 4, 1152.
8. L'hyménée est chanté normalement pendant le cortège vers le domicile conjugal, mais aussi devant la chambre nuptiale : cf. Collignon, *loc. cit.*, 1651 ; R. Muth, *Wien. Stud.*, 67, 1954, 23-33. Il s'agit d'un chant choral (cf. v. 1160, 1197), bien que les poètes l'attribuent souvent aux parents de la mariée : cf. K. Kost, *Musaios* (1971), 488, note au v. 278.
9. Cf. Sappho, fr. 30 Lobel-Page ; Esch., fr. 124 Mette ; Théocr., 18, 54 ss. (et la note de Gow au v. 56).

ἐπαύλια au cours desquels un cortège venait remettre à l'épousée les cadeaux offerts par ses parents[1]. Apollonios s'est longuement étendu sur cette partie des cérémonies. Les femmes et le petit peuple de la Phéacie vont rendre visite au couple et lui apportent toutes sortes de présents (4, 1182-1191)[2] ; cependant, au son de la lyre d'Orphée, les Nymphes chantent de nouveau l'hyménée et forment des rondes (4, 1193-1200). H. Fränkel a proposé de transférer tout le développement des v. 1182-1200 après le v. 1169 de manière à l'inclure dans la fête nocturne[3]. Ce bouleversement, que contredit ce que nous savons des usages grecs, introduit des redites et des invraisemblances[4]. Il ruine surtout l'économie du récit. Le mariage est célébré dans la clandestinité avec les Argonautes et les Nymphes pour seuls participants ; c'est peut-être même la raison pour laquelle on n'allume pas les torches qui auraient pu éveiller l'attention au loin. Mais, après la consommation de l'union (noter le πρίν du v. 1156)[5], il convient au contraire qu'elle soit de notoriété publique (cf. 4, 1202). C'est pourquoi Héra en divulgue mystérieusement la nouvelle (4, 1184 s.) dès le réveil des Phéaciens (4, 1173 s.). Les sacrifices dont la fumée est visible au loin (4, 1188), l'hyménée

1. Cf. L. Deubner, *Jahrb. d. deutsch. arch. Inst.*, 15, 1900, 144-154 ; M. Collignon, *loc. cit.*, 1653-1654 ; W. Erdmann, *Die Ehe im alten Griechenland* (1934), 261 ; A. Griffiths, *Quad. Urbin.*, 14, 1972, 18 ss. (qui considère le *Parthénée* d'Alcman comme un *diegertikon*).
2. Le v. 1191 suppose que les Phéaciens se conforment à une pratique courante. Comparer l'« épithalame » par lequel les Thessaliens accueillent Pélée et Thétis après leurs noces dans Hésiode, *Cat.*, fr. 211 (cf. F. Jouan, *Euripide*, 83). Les cadeaux sont apportés par le peuple avant les noces dans Catulle, 64, 31-42.
3. H. Fränkel, *Noten*, 567-573. *Contra*, H. Erbse, *Rhein. Mus.*, 106, 1963, 246-251 ; E. Livrea, éd. du ch. IV, *ad loc.*
4. Cf. Livrea, notes aux v. 1170 et 1193. On ne voit pas pourquoi il serait choquant d'entendre de nouveau le chant d'hyménée après la consommation du mariage, surtout dans les circonstances présentes. En tout cas, Sappho, fr. 112 Lobel-Page, a écrit un épithalame pour un lendemain de noces.
5. L'union a lieu aux v. 1168 s. Même avec l'interversion proposée par H. Fränkel, les Phéaciens arriveraient trop tard.

chanté de nouveau et, cette fois, à pleine voix, puis les danses (4, 1193-1199), outre leur signification rituelle, apportent la confirmation irrécusable qui sera nécessaire au moment où Alkinoos rendra sa sentence (4, 1202 ἐκλήιστο)[1].

Il faut néanmoins reconnaître que la narration a de quoi déconcerter à première lecture. Cette gêne tient au parti adopté par le poète tout au long de l'escale phéacienne. Contrairement à son habitude, il s'intéresse peu au cadre concret de l'action. La première confrontation entre Colques et Argonautes en présence d'Alkinoos se situe en un endroit indéterminé et le détail de l'arrangement conclu est à peine suggéré ; les deux suppliques de Médée forment un diptyque bien qu'elles soient prononcées en des temps et des lieux différents[2]. Le dernier acte est raconté d'une façon aussi elliptique. Il comporte quatre parties juxtaposées plutôt que liées entre elles. Il commence par un tableau de l'île à son réveil (4, 1170-1175)[3] ; le deuxième tableau (4, 1176-1181) montre Alkinoos, escorté par sa garde, se dirigeant vers la place où il rendra la justice, lieu non précisé que le lecteur aura tout loisir d'imaginer d'après Homère (θ 4-7). L'action se transporte ensuite au port d'Hyllos où les Argonautes reçoivent les Phéaciennes et les paysans (4, 1182-1200). Enfin tous les acteurs se retrouvent soudain autour d'Alkinoos, sans qu'on ait jugé nécessaire de signaler leur arrivée sur la place de justice (4, 1201-1210). Cette dernière scène se réduit à une confrontation entre le roi et les Colques[4] et sa chronologie ne peut être reconstituée qu'après coup :

1. E. Livrea rapproche à bon droit ψ 133-136 : Ulysse ordonne des chants et des danses pour faire croire à tout le voisinage que Pénélope prend un nouveau mari. Ces festivités ne se déroulent pas *après* le mariage supposé (*pace* Livrea) ; elles ont néanmoins le même objet que celles auxquelles les Argonautes se livrent à l'aube.

2. Voir la *N. C.* à 4, 1011.

3. L'action ne s'y engage pas : voir la *N. C.* à 4, 1170.

4. Cinq vers sont consacrés à chacun des acteurs : v. 1201-1205, 1206-1210.

(a) Alkinoos lie les deux parties par des serments (v. 1205^{b}) ; *(b)* il prononce son verdict (v. 1201-1202^{a}) ; *(c)* les Argonautes ou plutôt le peuple (ἐκλήιστο) font savoir que Médée est mariée (v. 1202^{b}) ; *(d)* les Colques protestent (ἀντιόωντες) et répètent leurs menaces antérieures (v. 1203^{b}-1205^{a})[1] ; *(e)* le roi ne se laisse pas émouvoir (v. 1203^{a}) et ordonne aux Colques d'accepter sa décision ou de partir (v. 1207 s.) ; *(f)* ceux-ci, constatant leur échec et craignant les menaces d'Aiétès (cf. 4, 234 s.), demandent et obtiennent de vivre en Phéacie (v. 1206, 1209 s.)[2].

Les derniers vers (4, 1217-1222) introduisent un *aition* adapté de Timée[3], puis le motif, emprunté à Callimaque, des douze servantes données par Arété à Médée[4]. Grâce à la générosité de la reine, la fille d'Aiétès retrouve ainsi la suite princière qui l'escortait dans sa patrie (3, 838-840). Ce bref épisode a surtout pour intérêt d'établir un lien avec la fin du poème, puisque les jeunes Phéaciennes y interviendront à trois reprises[5].

Les dernières aventures : composition et signification

Les aventures libyennes appartiennent à la geste argonautique déjà chez Hésiode. Mais, chez Apollonios, elles constituent un rebondissement de l'action que rien ne laissait prévoir : le courroux de Zeus a été apaisé par la purification des

1. Cf. 4, 1005-1007. Τάρβος ... οὐδὲ ... Αἰήταο | μήνιες ne forment pas un *hendiadyn* malgré H. Fränkel, *Noten*, 576.

2. H. Fränkel, *Noten*, 577 s., par un souci excessif de la logique, propose une interprétation compliquée de l'alternative formulée aux v. 1207 s. Les choses sont sans doute plus simples : c'est Alkinoos lui-même qui a dû offrir l'hospitalité aux Colques pour leur permettre d'échapper au châtiment d'Aiétès.

3. D'après Timée, 566 F 88 Jacoby, Médée consacre des autels aux Néréides et aux Nymphes. Ces deux fondations étaient sans doute en rapport avec le passage des Planctes et le mariage de Médée auquel les Nymphes prennent part. Apollonios remplace les Néréides par les Moires, divinités qui ont leur place dans les cérémonies nuptiales.

4. Cf. Callim., fr. 21, 5-7 Pf., et ci-dessus p. 33, n. 7.

5. 4, 1296-1304, 1521 s., 1720-1730.

meurtriers et les Colques ont renoncé à toute poursuite[1]. Pourquoi le destin, c'est-à-dire Zeus, a-t-il voulu infliger aux héros de nouvelles épreuves en Libye (v. 1225-1227) ? Ce n'est certes pas seulement pour qu'ils dédommagent leur « mère », Argô, de ses fatigues en la portant à son tour à travers le désert (v. 1327-1329).

La réponse ressort de la composition même de la fin du poème. L'épisode d'Anaphé (v. 1694-1764), sur le chemin du retour, sert de conclusion à la partie libyenne (v. 1223-1622) en permettant l'accomplissement d'une antique prophétie d'Apollon (v. 1747 s.) : Euphémos jette à la mer la motte, reçue en Libye, d'où naîtra Théra (v. 1757-1764), la métropole de Cyrène. Comme dans la *IV*e *Pythique* de Pindare, la légende thessalienne des Argonautes aboutit donc, contre toute attente, à la glorification de Cyrène[2]. Mais, à la différence de Pindare, dont l'ode entière est bâtie à cette fin, Apollonios s'abstient d'expliciter son intention. Le chant I annonçait la mort de Canthos et de Mopsos (1, 79-85)[3], mais non le destin d'Euphémos (1, 179-184) ; l'épisode lemnien lui-même ignore le héros, malgré la place que les Euphémides de Lemnos tiennent dans la légende cyrénéenne[4]. La Nymphe Kyréné n'apparaît que dans une digression où son fils Aristée tient le premier rôle (2, 498-505). D'une façon encore plus remarquable, l'épisode libyen et son prolongement passent sous silence Cyrène : la relation des événements s'arrête à la fondation de Théra (v. 1757-1764). Apollonios laisse à son lecteur le soin de déchiffrer le symbolisme de la motte qui matérialise les droits des Euphémides sur la

1. On ne peut trouver l'annonce de ces aventures dans les v. 552-556, 559-561, 585-588.

2. La volonté du destin (v. 1226 s.) rejoint le dessein d'Apollon, puisque le dieu de Delphes avait donné à Jason avant le départ le trépied que recevra Triton et les prophéties dont le héros se souviendra à Anaphé.

3. Cf. aussi 1, 1315-1325, 1344-1347, dont les v. 1467 ss. du chant IV constituent la suite naturelle.

4. Cf. t. 1, p. 20, 23 s.

Libye[1]. Le procédé ne surprend pas : il traduit le goût du poète pour l'*arte allusiva*.

Un jeu complexe de correspondances fait ressortir l'unité d'une partie où l'on serait tenté de ne voir d'abord qu'une succession d'épisodes indépendants. Les aventures en Libye s'organisent autour de l'intervention de trois groupes de divinités indigènes[2]. Au cours du premier acte, les Argonautes se préparent à mourir (v. 1223-1304), jusqu'au moment où les Héroïnes leur révèlent la voie à suivre (v. 1305-1380). Après les douze jours de portage dont le récit est remplacé par les réflexions personnelles du poète (v. 1381-1390), les Argonautes parviennent au lac Triton. Ce deuxième acte commence par la rencontre salvatrice des Hespérides (v. 1393-1460) et s'achève sur l'épiphanie de Triton (v. 1537-1622). Mais, entre temps, alors que la joie et l'espoir sont revenus, Canthos et Mopsos meurent (v. 1461-1536) d'une façon aussi inopinée que la troupe avait été sauvée naguère. La recherche d'un contraste est manifeste. Le troisième acte, le retour en Grèce, est centré sur l'épisode d'Anaphé (v. 1694-1764) qui clôt la partie libyenne après une nouvelle épiphanie divine. La scène capitale du songe d'Euphémos (v. 1731-1764) est encadrée de deux joyeux divertissements aitiologiques préludant à la joie du retour : les échanges d'« aischrologies » à Anaphé (v. 1719-1730) et l'hydrophorie d'Égine (v. 1765-1772). Seul l'épisode de Talôs (v. 1622-1693) demeure isolé dans cette architecture, bien que certains traits fassent écho au portage d'Argô[3].

1. La seule expression un peu explicite se trouve au v. 1753 : « Triton t'a offert en présent d'hospitalité cette motte de la terre libyenne. »

2. Cf. H. Fränkel, *Noten*, 608. Noter la reprise avec variation des mêmes thèmes : apparitions (v. 1316, 1428-1430, 1602 s.), disparitions (v. 1330 s., 1407-1409, 1590 s.) ; prières (v. 1333-1336, 1411-1421, 1597-1600) ; rôle déterminant joué par Orphée (v. 1409 ss., 1547 ss.).

3. Dans les deux cas, les héros sont harassés et souffrent de la soif : v. 1385-1388, 1394 ∾ 1633-1635, 1652.

Malgré les apparences, cette dernière partie du poème n'est pas un appendice surajouté ; mais le poète évite de recourir une nouvelle fois au procédé formel de la « composition circulaire » qui avait servi pour l'arrivée en Colchide[1]. Il procède à divers rappels : Héraclès, qu'on avait laissé à la fin du chant I, reparaît, au moins à l'arrière-plan ; l'entreprise de Canthos se réfère à l'abandon de Polyphémos ; sa mort et celle du devin Mopsos sont symétriques de celles de Tiphys et du devin Idmon à Héraclée. Quant au dernier épisode majeur, celui d'Anaphé, il reprend le thème initial de la glorification d'Apollon : la prière que Jason adresse au dieu répète, jusque dans certains termes, celle qui avait précédé l'embarquement (1, 408-424 ~ 4, 1701-1705) ; l'apparition de l'arc divin dans la nuit et le sacrifice d'action de grâces qui suit évoquent, avec de savants contrastes[2], l'épiphanie d'Apollon Matinal dans l'île de Thynie (2, 669-719 ~ 4, 1706-1730). Enfin et surtout, sur le plan théologique, la prophétie que Jason avait reçue avant le départ trouve son accomplissement (4, 1747 s.). Apollon n'est même pas absent de l'hydrophorie d'Égine, car, malgré le silence du poète, le lecteur érudit sait qu'il s'agit d'un rite apollinien[3].

La totale absence des Olympiens pendant les tribulations libyennes peut surprendre : malgré la gravité des périls, les Argonautes ne doivent leur salut qu'à de modestes divinités indigènes. Mais, ici encore, on ne doit pas s'arrêter aux apparences. Comme pour la fondation de Cyrène et pour le destinataire du rite éginétique, Apollonios recourt à une technique allusive. Les Héroïnes ont entouré Athéna à sa naissance et portent comme elle l'« égide »[4] ; si elles sont parfaitement

1. Cf. t. 1, p. 173, n. 6. Seul le tout dernier vers reprend, dans une certaine mesure, 1, 318 s.

2. A Anaphé, les Argonautes ne disposent que d'un peu d'eau et de quelques tisons, alors qu'Apollon Matinal leur avait procuré une chasse plantureuse dans le Pont-Euxin.

3. Voir la *N. C.* à 4, 1772.

4. Cf. 4, 1309-1311, 1348-1349.

informées des aventures des Argonautes (v. 1319-1321), c'est sûrement à Athéna qu'elles le doivent et c'est donc à son instigation qu'elles se manifestent. Triton, de son côté, intervient grâce au trépied-talisman dont Apollon a doté Jason en sa divine prescience. Pour compléter ce tableau, on aimerait se souvenir que les Hespérides sont les gardiennes du jardin où Héra s'était unie à Zeus ou de l'arbre merveilleux que la déesse avait reçu à l'occasion de son mariage[1]. On retrouverait ainsi, à travers les trois groupes de divinités indigènes, les trois Olympiens tutélaires des Argonautes. On sait que les grands dieux n'ont jamais de contact avec les mortels chez Apollonios : ils n'agissent que par signes ou par l'intermédiaire de δαίμονες subalternes[2]. Peut-être ne dérogent-ils pas à cette règle dans l'épisode libyen.

L'itinéraire libyen : ses sources

L'itinéraire libyen des Argonautes a été établi avec certitude par É. Delage et il n'y a pas lieu de revenir sur les discussions antérieures. Le navire s'échoue au fond de la Grande Syrte, non loin de l'autel des Philènes qui marquait la frontière entre les zones d'influence de Cyrène et de Carthage. De là, les Argonautes remontent vers le nord, jusqu'au lac Triton, lagune proche d'Euhespérides-Bérénikè (aujourd'hui Benghazi)[3] ; guidés par Triton, ils accèdent à la mer libre et longent la côte par la droite jusqu'au cap le plus septentrional, le cap Phycous (Ras Sem), au voisinage de Cyrène, avant de faire voile vers la Crète[4].

1. Voir la *N. C.* à 4, 1399. Cette interprétation du rôle joué par les Hespérides reste cependant hypothétique, car les pommes qu'elles gardent sont celles « des déesses » (v. 1434) et non celles d'Héra.

2. Voir la *N. C.* à 4, 1322 *(in fine)*. Apollon ne fait pas exception : il n'adresse pas la parole aux hommes dans ses deux épiphanies.

3. Sur ce lac, voir la *N. C.* à 4, 1391.

4. Cf. É. Delage, *Géographie*, 253-270. R. Senac, *Bull. Assoc. G. Budé*, 1965, 465-469, tente vainement de concilier Apollonios et Hérod., 4, 178, en identifiant le lac Triton avec le Chott-el-

Cet itinéraire se lit clairement sur une carte moderne et mieux encore sur une carte antique qui exagère les accidents de la côte[1].

Apollonios a bâti son récit en combinant pour l'essentiel deux traditions cyrénéennes. D'après la première (I), qui est représentée par Hérodote, Timée (= Diodore de Sicile) et Lycophron, les Argonautes sont jetés par le Borée en Libye, « dans les Syrtes » (Diod.) ou « dans les bas-fonds du lac Triton » (Hérod.)[2]. Ne sachant comment en sortir, ils rencontrent Triton « qui régnait alors sur la Libye » (Diod.). Celui-ci leur montre la voie à suivre pour reprendre leur navigation et il reçoit d'eux un trépied, soit qu'il l'ait exigé pour salaire (Hérod.) soit qu'il l'ait obtenu en remerciement (Diod.)[3]. D'après Diodore, le trépied était demeuré à Euhespérides jusqu'à un passé récent. Hérodote, qui localise le lac Triton dans le sud de la Tunisie, rapporte une variante plus complexe. Le dieu, après avoir installé le trépied dans son sanctuaire, prédit que cent villes grecques seront fondées auprès du lac si un descendant des Argonautes en prend possession ; aussi les indigènes le cachent-ils pour préserver leur indépendance[4]. Il s'agit là d'un arrangement secondaire imaginé

Djerid en Tunisie du sud. On lui concédera seulement que la lagune *(sebkha)* reliée à la mer qu'É. Delage considère comme le lac Triton est trop petite pour s'accorder avec la narration d'Apollonios. Mais la topographie antique a dû être différente. Le mince cordon terrestre qui sépare la petite de la grande *sebkha* est récent : cf. la carte établie par S. Ferri, *Quad. di Arch. d. Libia*, 8, 1976, 12 s., fig. 3. On ne saurait d'autre part se fonder sur les localisations anciennes ou modernes des Lotophages homériques : elles sont toutes arbitraires et n'intéressent pas d'ailleurs Apollonios.

1. Voir la carte d'après Ptolémée que nous reproduisons (pl. hors-texte IV) d'après C. Müller, *Geogr. Gr. Min.*, 3, pl. 20.

2. Selon Hérod., 4, 179, la tempête les surprend au large du cap Malée, alors qu'ils se rendaient à Delphes avant de partir pour la Colchide ; selon Diod. Sic., 4, 56 (cf. Timée, 566 F 85 Jacoby), elle a lieu au retour après le périple de l'Italie (cf. ci-dessus p. 17, n. 3).

3. Diodore ne dit rien sur l'origine du trépied ; selon Hérodote, il avait été embarqué en Thessalie pour être consacré à Delphes.

4. Comparer l'attitude des Hylléens chez Ap. Rh., 4, 526-533.

pour justifier les visées des Grecs de Cyrénaïque sur la Petite Syrte[1]. La version de Lycophron est plus « authentique » en ce sens qu'elle situe l'épisode en Cyrénaïque même : ce sont les habitants du pays, les Asbystes, qui cachent le cratère en or, substitut du trépied, que Médée avait donné à Triton pour prix du passage[2].

A cette tradition, s'oppose la version mythique et hésiodique du portage d'Argô (II), adoptée elle aussi par Cyrène. Le navire, parti de Colchide, contourne les terres habitées par l'est et le sud en suivant le cours de l'Océan ; parvenu en Libye, les héros le portent à travers le désert jusqu'à la Méditerranée[3]. Seule nous est parvenue la narration de Pindare. D'après la *IV*[e] *Pythique*, le portage dure douze jours, chiffre que garde Apollonios[4]. Les Argonautes aboutissent au lac Triton de Cyrénaïque ; ils ne semblent pas avoir éprouvé de difficultés pour gagner la mer ; mais, au moment de lever l'ancre à l'embouchure du lac, ils rencontrent un dieu (= Triton) qui, sous les traits d'Eurypylos[5], leur offre l'hospitalité. Celui-ci, comprenant leur désir de rentrer au plus tôt dans leur patrie, leur remet « le

1. Cf. É. Legrand, dans Hérodote (C.U.F.), t. 4, p. 146 s., 185 (n. 2) ; A. Herrmann, *Rhein. Mus.*, 86, 1937, 70 ss.

2. Lycophron, 886-896. Sur les Asbystes, cf. Hérod., 4, 170 ; Callim., fr. 37, 1, et le commentaire de R. Pfeiffer. Dans les vers précédents, Lycophron mentionne Taucheira (v. 877) et Ausigda (v. 885) qui se trouvent dans la même région ; le Kinyps *(ibid.)* est à distinguer du fleuve proche de Leptis Magna.

3. Schol. Ap. Rh., 4, 259, citant Hésiode (fr. 241 Merk.-West), Pindare (*Pyth.*, 4, 25 ss.) et Antimaque (fr. 65 Wyss).

4. Pind., *loc. cit.* A. Ardizzoni, *Boll. dell'Ist. di Fil. gr.*, 1, 1974, 164-172, voit dans les v. 1381-1392 une critique contre une interprétation « rationalisante » de Pindare. Mais le pindarique φέρομεν implique d'une façon claire que le navire a été porté et non halé.

5. Pind., *Pyth.*, 4, 21, 28 s., 33 s. ; Ap. Rh., 4, 1551 s., 1558-1561. Eurypylos, fils de Poseidon et frère de Triton, est le souverain mythique du pays qui accueillit la Nymphe Kyréné quand celle-ci eut tué le lion qui ravageait ses troupeaux : Callim., *Hymnes*, 2, 91 s. ; Akésandros, 469 F 1, 3-4 Jacoby ; cf. t. 1, p. 271 (*N.C.* à 2, 510, § 2), et ci-dessous p. 63.

premier présent venu », προτυχὸν ξένιον[1], une motte qu'Euphémos s'empresse de saisir[2]. La motte, qui symbolise un droit de propriété sur le sol, donnera naissance à Théra, qui fondera à son tour Cyrène ; sa chute dans la mer résulte, selon Pindare, d'une inadvertance qui a pour effet de retarder l'installation des Euphémides en Libye[3].

Apollonios a concilié ces deux traditions. Les Argonautes sont jetés par la tempête au fond de la Syrte et désespèrent d'en sortir (I) ; après le portage du navire (II)[4], ils arrivent au lac Triton (I-II) ; incapables de nouveau d'en découvrir l'issue (I), grâce à l'offrande d'un trépied (I), ils sont guidés par Triton (I) qui a pris l'apparence d'Eurypylos (II) ; le dieu leur offre une motte que prend Euphémos (II). Comme chez Pindare, elle donnera naissance à Théra (II), mais c'est sur l'ordre exprès d'Apollon (v. 1747-1758) qu'elle est jetée à la mer.

On ignore si cette construction est l'œuvre du poète ou si elle a été puisée à quelque source. Le bronze Trivulzio pourrait offrir une combinaison analogue des légendes : il représente un homme nu portant sur le dos un anguipède (ou un piscipède) qui semble guider sa marche du geste ; l'homme tient dans la main un objet, peut-être une motte de terre. L. Curtius y reconnaît Euphémos conduit par Triton à travers le goulet du lac ; mais cette interprétation demeure

1. Pind., *Pyth.*, 4, 35. L'expression est paraphrasée par Apollonios en 4, 1554 s.

2. Pind., *Pyth.*, 4, 20-37. Comme chez Apollonios, la motte est offerte aux Argonautes en général ; elle revient à Euphémos parce que celui-ci a pris les devants. La traduction de A. Puech fausse le sens en donnant un complément précis à δοῦναι au v. 35 (« offrir à Euphamos »). Voir ci-dessous la *N. C.* à 4, 1748.

3. Pind., *Pyth.*, 4, 4-11, 38-56.

4. Chez Pindare, les Argonautes traversent le désert depuis l'Océan jusqu'à la Méditerranée ; chez Apollonios, ils ne font que longer la côte, en se tenant sans doute à l'intérieur des terres. Les expressions employées sont ambiguës à dessein : cf. v. 1365 ἤπειρον δέ, 1376 ἔνδοθι γαίης, 1379 καθύπερθε ; mais, en revanche, v. 1384 ἀνὰ θῖνας ἐρήμους.

hypothétique[1]. Quoi qu'il en soit, le récit des *Argonautiques* met à contribution diverses traditions locales :

1. Les Héroïnes sont, du point de vue de l'action, un doublet de Triton, puisqu'elles tirent d'embarras les Argonautes dans des circonstances similaires. Or elles lui sont étroitement apparentées : filles de Libyé (v. 1323, 1358) comme Eurypylos dont Triton prend l'apparence (v. 1561) ou comme la vierge issue de la motte donnée par Triton (v. 1742), elles se qualifient d'οἰοπόλοι comme le Triton pindarique[2] ; elles habitent le lac Triton sur les bords duquel elles ont baigné Athéna à sa naissance (v. 1309-1311). Si elles interviennent loin du lac, au fond de la Syrte, c'est que leur domaine, comme celui de Triton, s'étend en réalité sur la Syrte entière dont la limite septentrionale est fixée par les géographes au cap Borée, près d'Euhespérides[3]. Elles règnent en effet, selon Callimaque, sur « les dunes interminables des Nasamons », c'est-à-dire sur toute la région que les Argonautes devront traverser à pied sur leur conseil[4].

2. La légende d'Héraclès est bien implantée en Libye. Les dunes dont il vient d'être question se nommaient les Ἡράκλειοι θῖνες[5]. On situait à Euhespérides le jardin des Hespérides ; plus à l'est, le héros avait vaincu Antée à Irasa[6] ; sans doute montrait-on près du lac Triton la source qu'il avait fait jaillir d'un coup de pied

1. L. Curtius, *Rendiconti della Pont. Accad. Rom. di Arch.*, 20, 1943/44, 255-266, fig. 1-5. Voir les réserves de H. Herter, *Jahresber. ü. die Fortschr. der klass. Alt.-wiss.*, 285, 1944/1955, 398.

2. Pind., *Pyth.*, 4, 28 ; Ap. Rh., 4, 1322 (cf. 1413). Sur le double sens du terme chez Apollonios, voir la *N. C.* à 4, 1322.

3. Cf. Ératosthène, III B 56 Berger (= Strabon, 2, 5, 20) ; Ptol., 4, 4, 2.

4. Callim., fr. 602 Pf. Sur les sources de l'épisode des Héroïnes, voir les *N. C.* aux v. 1311 et 1349.

5. [Skylax], 109 ; Ptol., 4, 4, 5 ; *Stad. Maris Magni*, 66.

6. Cf. L. Vitali, *Fonti per la storia d. Rel. Cyr.* (1932), 85 (monnaie d'Héraclès à Euhespérides), 139-141 ; F. Chamoux, *Cyrène sous la monarchie des Battiades* (1952), 280-285.

(v. 1445-1449). Le nom du dragon, Ladon, pour lequel Apollonios est notre seule autorité, rappelle de toute évidence celui du « fleuve » d'Euhespérides, le Lathôn ou Léthôn[1]. La rencontre manquée entre les Argonautes et Héraclès ne semble pas attestée d'une façon sûre dans les textes en dehors d'Apollonios[2] ; elle pourrait néanmoins ne pas être une invention du poète[3].

3. Canthos et Caphauros ne sont guère connus que par Apollonios (v. 1467-1501). Ce dernier, en tout cas, est inséré dans des traditions indigènes qu'on entrevoit à travers les fragments d'Agroitas[4]. Nous sommes mieux renseignés sur Mopsos (v. 1502-1536). Lycophron situe son tombeau à Ausigda, entre Taucheira et le cap Phycous[5] et précise qu'il était surmonté d'une rame

1. Voir la *N. C.* à 4, 1399, § 3.

2. D'après Tzetzès, à Lycophron, 871 (281, 30-282, 10 Scheer), les Argonautes, après avoir porté Argô, auraient célébré des jeux près du lac Triton et élevé un temple à Héraclès. Cette scholie, qui défigure le texte de Lycophron qu'elle prétend commenter (comparer 283, 10-19 Scheer), combine à la version de Pindare (qui est cité) celle d'Apollonios et le thème des ἀποστλεγγίσματα qu'Apollonios situe à Aithalia (4, 654-658) et Lycophron en Sicile. Elle est probablement dénuée de valeur. Il est néanmoins curieux qu'Apollonios connaisse un λιμὴν Ἀργῷος aussi bien à Aithalia qu'à proximité du lac Triton (4, 1620). Faut-il supposer l'existence d'un authentique doublet ? D'autres sont attestés : cf. p. 63, n. 1 (la mort des deux devins), et la *N. C.* à 4, 533 (les deux trépieds).

3. Une hydrie célèbre du Brit. Mus. E 224, signée de Midias (fin du v[e] siècle), représente Héraclès conversant avec les Hespérides Hygieia, Astéropé, Chrysothémis et Lipara près de l'arbre aux fruits d'or encore gardé par le dragon. Or, au nombre des figures héroïques qui assistent à la scène, on trouve Médée, habillée en orientale, avec sa cassette. Cf. *CVA*, Brit. Mus., fasc. 6, III I c, pl. 91 (366).

4. Voir la *N. C.* à 4, 1497. Une gaucherie du récit suggère qu'Apollonios adapte une source : Canthos part sur les traces d'Héraclès à seule fin d'avoir des nouvelles de Polyphémos ; il abandonne néanmoins sa recherche aussitôt qu'il croit pouvoir capturer un troupeau.

5. Lycophron, 881-886. Sur Ausigda, cf. Callim., fr. 706 et le commentaire de R. Pfeiffer. Cette localisation ne s'accorde pas avec le récit d'Apollonios.

brisée[1]. Il n'est pas sans intérêt d'observer qu'Apollon était honoré à Ausigda[2].

4. On ne signalera que pour mémoire un relief polychrome hellénistique (ou de la fin du IV[e] siècle ?), trouvé à Euhespérides-Benghazi, sur lequel on lit le nom d'Eurypylos. Le relief figurait cinq personnages dont quatre sont conservés ; parmi eux, S. Ferri a d'abord cru pouvoir identifier un Orphée argonaute et en inférer l'existence d'un culte du héros à Euhespérides ; il propose maintenant de reconnaître de gauche à droite Aiglé (Aiglôna [?] d'après une inscription mutilée), Eurypylos combattant, deux divinités indigènes et un Argonaute « symboliquement mort » (?), tué par Eurypylos. Ces deux tentatives d'exégèse sont également hasardeuses[3].

5. Le mélange de réalisme et de poésie qui caractérise l'évocation du monde libyen montre enfin qu'Apollonios a disposé d'une excellente information, à moins qu'il n'ait mis à profit sa connaissance personnelle des lieux[4]. Le tableau qu'il fait de la désolation de la Syrte et des raz de marée qui y déferlent est confirmé par les observateurs anciens et modernes[5]. Poètes et historiens content dans les mêmes termes que lui la marche harassante de trente jours que l'armée de Caton d'Utique a effectuée dans le désert aride et infesté de serpents pour se rendre d'Euhespérides-Bérénikê à Leptis

1. Le tombeau d'Idmon, l'autre devin des Argonautes, porte un rouleau de navire (2, 842-844). Les deux devins, qui ont eu un sort analogue, sont réunis dans Sénèque, *Médée*, 652-655.

2. Et. Byz., *s.* Αὔσιγδα. Autres références à l'épisode de Mopsos dans C. Robert, *Heldensage*, 777, n. 3-5.

3. S. Ferri, *Historia. Studi stor. per l'ant. class.*, 1, 3, 1927, 66-107 ; id., *Quad. di Arch. d. Libia*, 8, 1976, 11-17. Sur les inscriptions conservées, se référer à L. Vitali, *Fonti per la storia d. Rel. Cyr.* (1932), 82 s. ; *Suppl. Epigr. Gr.*, 9, 1938, n° 769 (bibliographie).

4. Cf. H. Fränkel, *Noten*, 593 s.

5. Cf. É. Delage, *Géographie*, 257-261. On comparera en particulier Strabon, 17, 3, 20 (835 s.), et Lucain, 9, 303-347.

Magna[1]. Les vers qui décrivent la ligne blanche d'écume du goulet du lac Triton à l'horizon (v. 1573-1576) sont d'une étonnante vérité. Le merveilleux lui-même fait partie du paysage. Le désert est le domaine des hallucinations ; les dieux changent constamment d'aspect ; on ne sait si Jason est endormi ou éveillé quand les Héroïnes lui apparaissent[2], si les arbres — combien peu africains[3] ! — en qui se métamorphosent les Hespérides, sont réels ou imaginaires ; le sanctuaire des Hespérides est décrit en détail, mais il semble bien que les Argonautes n'aient vu que « terre et poussière »[4]. Constamment le mirage se mêle à la réalité.

Le retour en Grèce Deux jours et deux nuits de navigation sont nécessaires selon Strabon (10, 4, 5 [475]) pour aller du port de Cyrène au Front du Bélier, le cap occidental de la Crète. C'est le même temps que mettent les Argonautes pour effectuer leur traversée (v. 1625-1635) ; mais, au lieu de suivre la voie la plus directe, ils dérivent vers l'est jusqu'à Carpathos. Cette erreur de navigation, qu'explique la direction du vent[5], est seulement destinée à justifier les épisodes de Talôs et d'Anaphé. Il faut en outre se souvenir que les Théréens ont suivi, en sens inverse, la même route, quand ils sont partis pour la Libye, guidés par un pêcheur d'Itanos[6].

Talôs est attesté depuis Simonide et Sophocle[7] ;

1. Cf. surtout Lucain, 9, 368-510, 587-889.
2. Voir les notes aux v. 1314 et 1352 (p. 128, n. 1, et *N. C.*, p. 192).
3. Voir la *N. C.* au v. 1428.
4. Le v. 1408 ne concerne que les Hespérides. Rien ne suggère que les Argonautes aient vu l'arbre privé de ses fruits ou le dragon putréfié couvert de cadavres de mouches, du moins avant la réapparition des Hespérides (cf. v. 1440 τόδε).
5. Voir la *N. C.* au v. 1628.
6. Cf. F. Chamoux, *Cyrène sous la monarchie des Battiades* (1952), 99-103, qui signale des courants marins portant vers l'est le long des côtes africaines. On comprend mal néanmoins le détour par Carpathos qui est purement gratuit.
7. Simonide, fr. 568 Page ; Soph., *Dédale*, fr. 160 s. Pearson (= Radt).

mais sa mort a donné lieu à de nombreuses versions et les sources d'Apollonios restent imprécises. Parmi les variantes recensées par Apollodore[1], on retiendra que Talôs était pour les uns un homme de la race de bronze comme chez Apollonios (I), pour d'autres un automate forgé par Héphaistos (II). De toute façon, il périssait grâce à Médée, soit que celle-ci l'eût rendu fou par ses φάρμακα (variante III, proche d'Apollonios qui fait intervenir des incantations et non des drogues), soit qu'elle eût ouvert sa veine fatale en lui promettant l'immortalité (IV). Le mythographe a pu tirer les variantes I et III d'Apollonios qu'il suit souvent dans son récit de la légende argonautique[2] ; mais il peut aussi transcrire la source du poète.

L'iconographie complique le problème en faisant intervenir les Dioscures à côté ou à la place de Médée. Un vase du IVe s., récemment publié, paraît montrer Talôs défaillant dans les bras des Dioscures, cependant que Jason (?) lui ôte le clou fatal, avec son consentement (?), en présence de Médée qui tient sa cassette magique dans les bras[3]. Le célèbre cratère de Ruvo, contemporain du précédent, figure, d'une façon analogue, Talôs s'affaissant en pleine course dans les bras de Pollux qui s'était lancé à sa poursuite à cheval, en compagnie de son frère ; mais, différence importante, nul ne touche sa cheville sur laquelle on ne discerne aucune clavette et c'est Médée seule qui opère à l'aide de sa cassette[4]. Le premier vase s'apparente à la

1. Apollod., *Bibl.*, 1, 9, 26.
2. C'est l'opinion de M. Van der Valk, *Rev. Ét. Gr.*, 71, 1958, 115 s. Le terme d'ἰχώρ désigne le sang de Talôs chez le mythographe comme chez Ap. Rh., 4, 1679. Selon Van der Valk, Apollonios aurait modernisé la variante IV d'Apollodore qui remonterait à Phérécyde.
3. Cratère trouvé dans la région de Salerne : cf. A. Lesky, *Arch. Anz.*, 88, 1973, 115-119 (qui corrige l'interprétation proposée par D. Gourevitch, *Clio Medica*, 7, 1972, 1 ss.).
4. Coll. Jatta K 14. Cf. A. Furtwängler-K. Reichhold, *Griech. Vasenm.*, 1, 196 ss., pl. 38 s. ; H. Sichtermann, *Griech. Vasen in Unteritalien*, pl. 1, 24-33.

variante IV, alors que le second est plus proche de la version d'Apollonios, en ce sens que Médée agit *à distance* dans les deux cas. Bien plus, si le poète manifeste sa stupeur devant le pouvoir surnaturel de la magicienne (v. 1673-1677), le peintre de Ruvo exprime les mêmes sentiments : les Argonautes spectateurs de la scène font des gestes d'effroi ou d'étonnement ; les Dioscures eux-mêmes semblent éprouver de la surprise, voire de la commisération.

Faut-il faire fond sur ces similitudes pour supposer une version ancienne dont le peintre de Ruvo, Apollonios et Apollodore (variantes I+III) garderaient le souvenir ? Peut-être. Mais les évidentes similitudes que présentent les deux vases suggéreraient plutôt que le peintre de Ruvo, malgré sa maîtrise, a mal compris — ou simplifié — la légende que l'autre peintre traduisait plus fidèlement. En ce cas, les analogies entre le vase de Ruvo et le récit des *Argonautiques* perdraient leur signification. Il paraît sûr en tout cas qu'Apollonios combine des éléments disparates. La fondation du sanctuaire d'Athéna Minoenne au cap Salmônis (v. 1689-1693) n'a aucun rapport avec son propre récit. Cet *aition* doit être emprunté à une version concurrente. Précisément, sur le revers du cratère de Ruvo, on voit la déesse, accompagnée d'une petite Niké, couronner les Dioscures vainqueurs[1].

Les *Aitia* de Callimaque ont fourni le cadre général de l'épisode d'Anaphé[2]. Apollonios en a complété le récit en insérant la scène du songe, qui doit être de son invention, et les prédictions relatives à Théra, qui viennent de Pindare et d'Hérodote[3]. Le passage de Callimaque est trop mutilé pour permettre une utile

1. On retrouve peut-être Athéna et les Dioscures maîtrisant Talôs sur des miroirs étrusques. Cf. L. Curtius, *Jahrb. d.d. Arch. Inst.*, 61/62, 1946/49, 58-64, fig. 3 ; D. Rebuffat-Emmanuel, *Le miroir étrusque* (1973), 510-512, pl. 22, 30.
2. Voir les *N. C.* aux v. 1705, 1708, 1710, 1713, 1714, 1718, 1724, 1726.
3. Voir les *N. C.* aux v. 1761, 1764.

comparaison : tout au plus notera-t-on que les héros des *Argonautiques* sont plongés dans une nuit primordiale d'un caractère plus surnaturel que l'épaisse brume dont parlent les *Aitia*[1]. La version de Conon diffère sensiblement[2]. Le navire est pris dans la tempête et non dans les ténèbres ; Apollon ne se borne pas à faire apparaître Anaphé, il la fait surgir du fond de la mer[3] ; après leur sauvetage, les Argonautes festoient toute la nuit et c'est sous l'effet de l'ivresse que Médée et ses femmes brocardent les hommes, alors que, dans notre poème, il n'y a plus de vivres à bord. Il est clair que les deux récits s'opposent intentionnellement. G. Knaack avait, non sans vraisemblance, supposé que Conon résumait Callimaque ; en ce cas, Apollonios aurait pris délibérément le contre-pied de son maître. Mais les fragments papyrologiques découverts depuis paraissent ruiner cette hypothèse[4]. Le problème demeure donc entier.

Après l'hydrophorie d'Égine empruntée aux *Iambes* de Callimaque[5], le poème s'achève brusquement sur une conclusion de neuf vers. Utilisant un procédé caractéristique de l'hymne, Apollonios prend congé des héros en leur demandant de lui être favorables et d'assurer la pérennité de son œuvre[6]. Puis il se justifie d'écourter son récit en rappelant son programme initial : son seul propos est de conter les épreuves que les Argonautes ont affrontées au cours de leurs navigations[7].

1. Voir la *N. C.* au v. 1698.
2. Conon, 26 F 1, 49 Jacoby. Cf. aussi Apollod., *Bibl.*, 1, 9, 26, qui est plus proche d'Apollonios.
3. Cf. peut-être [Orph.], *Arg.*, 1357 (texte corrompu). De La Ville de Mirmont (note au v. 1711) et R. Pfeiffer (à Callim., fr. 20, *in fine*) attribuent à tort cette variante à Apollonios ; mais ἀναφαίνω signifie seulement « faire apparaître », « découvrir » : cf. Α 62.
4. G. Knaack, *Callimachea* (1887), 1-5 ; cf. R. Pfeiffer, *Callimachus*, 1, p. 17.
5. Voir la *N. C.* au v. 1772.
6. Cf. H. Fränkel, *Noten*, 620 s.
7. 4, 1775-1778 ; cf. 1, 20-22.

Le dernier vers, composé de quatre mots seulement dont les deux derniers comptent cinq syllabes chacun, fournit une clausule appropriée : ἀκτὰς Παγασηΐδας reprend, en la variant, une expression employée au début de la narration, au moment où Jason rejoint ses compagnons au port (1, 318). L'emploi d'ἀσπασίως a fait parfois supposer que le savant poète entendait par là signifier qu'à son avis l'*Odyssée* s'achevait en ψ 296, qui commence par le même adverbe[1]. Mais, comme H. Erbse l'a démontré récemment, après d'autres, les discussions sur la fin de l'*Odyssée* sont un faux débat né d'un contre-sens commis dès l'antiquité sur une expression d'Aristophane de Byzance et d'Aristarque[2]. L'emploi d'ἀσπάσιος ou ἀσπασίως est banal pour marquer la joie qu'on éprouve au moment de parvenir à un but (ou dans sa patrie) après une épreuve[3]. S'il faut chercher un modèle au v. 1781, on le trouvera plutôt en ψ 238 ἀσπάσιοι δ' ἐπέβαν γαίης, κακότητα φυγόντες, à moins qu'on ne préfère y voir une réminiscence de 2, 728.

1. Cf. en dernier lieu L. E. Rossi, *Riv. Fil. e Istr. Class.*, 96, 1968, 151-163. Bibliographie dans E. Livrea, au v. 1781.

2. H. Erbse, *Beiträge zum Verständnis der Odyssee* (1972), 166-177. Cf. déjà, entre autres, E. Bethe, *Hermes*, 83, 1918, 444-446.

3. Θ 488 ; Κ 35 ; Σ 232, 270 ; Φ 607 ; δ 523 ; ι 466 ; λ 431 ; ψ 233, 238, 296 ; Ap. Rh., 1, 1173 ; 2, 728 ; 4, 67, 1391. Dans les passages précédents, ἀσπ. accompagne presque toujours un verbe signifiant « arriver ».

CHANT IV

Dis maintenant toi-même, déesse, les tourments et les pensées de la jeune Colque, ô Muse, fille de Zeus* ; car, en vérité, mon esprit, réduit au silence, se tourne et retourne en moi, quand je me demande si je dois parler du fatal égarement d'une funeste passion[1] ou si ce fut plutôt une épouvante pitoyable* qui lui fit quitter les nations de Colchide.

Entouré de l'élite de son peuple, Aiétès passait toute la nuit à ourdir dans son palais une ruse infaillible contre les héros[2] : l'odieux combat avait soulevé en son âme un violent courroux et il pensait bien que ses filles n'étaient point du tout étrangères à ce qui arrivait*. C'est alors qu'Héra jeta au cœur de Médée le plus atroce effroi : la jeune fille prit la fuite* comme une biche légère qu'épouvantent dans les taillis d'un bois épais les aboiements des chiens*. Elle frémit en effet soudain à l'idée*, qui était exacte, que son père n'ignorait plus son aide et qu'elle allait bientôt se trouver au comble du malheur ; elle redoutait ses servantes qui étaient dans le secret. Ses yeux s'emplissaient de flammes ; ses oreilles bourdonnaient terriblement* ;

1. Litt. « le fléau de la passion qui consiste en un désir funeste ». Ἄτη désigne l'égarement de la passion comme en 3, 973 s. — Pour l'expression, comparer γ 152 πῆμα κακοῖο ; ξ 338 π. δύης ; Soph., *Ajax*, 363 τὸ πῆμα τῆς ἄτης. Δυσίμερον n'a pas besoin d'être corrigé : cf. Soph., *Phil.*, 765 τὸ πῆμα τοῦτο τῆς νόσου τὸ νῦν παρόν.

2. Sur le sens d'αἰπύς dans ces expressions, cf. W. Verdenius, *Mnem.*, 4e sér., 6, 1953, 115 (« insurmontable » plutôt que « profond »).

N. B. Les astérisques placés dans la traduction renvoient aux *N(otes) C(omplémentaires)* sous le numéro du vers.

ΑΡΓΟΝΑΥΤΙΚΩΝ Δ

Αὐτὴ νῦν κάματόν γε, θεά, καὶ δήνεα κούρης
Κολχίδος ἔννεπε, Μοῦσα, Διὸς τέκος· ἦ γὰρ ἔμοιγε
ἀμφασίῃ νόος ἔνδον ἑλίσσεται, ὁρμαίνοντι
ἠέ μιν ἄτης πῆμα δυσίμερον ἦ τό γ' ἐνίσπω
φύζαν ἀεικελίην ᾗ κάλλιπεν ἔθνεα Κόλχων.
Ἤτοι ὁ μὲν δήμοιο μετ' ἀνδράσιν ὅσσοι ἄριστοι
παννύχιος δόλον αἰπὺν ἐπὶ σφίσι μητιάασκεν
οἷσιν ἐνὶ μεγάροις, στυγερῷ ἐπὶ θυμὸν ἀέθλῳ
Αἰήτης ἄμοτον κεχολωμένος, οὐδ' ὅ γε πάμπαν
θυγατέρων τάδε νόσφιν ἑῶν τελέεσθαι ἐώλπει.
Τῇ δ' ἀλεγεινότατον κραδίῃ φόβον ἔμβαλεν Ἥρη·
τρέσσεν δ' ἠύτε τις κούφη κεμὰς ἥν τε βαθείης
τάρφεσιν ἐν ξυλόχοιο κυνῶν ἐφόβησεν ὁμοκλή.
Αὐτίκα γὰρ νημερτὲς ὀίσσατο μή μιν ἀρωγὴν
ληθέμεν, αἶψα δὲ πᾶσαν ἀναπλήσειν κακότητα·
τάρβει δ' ἀμφιπόλους ἐπιίστορας. Ἐν δέ οἱ ὄσσε
πλῆτο πυρός, δεινὸν δὲ περιβρομέεσκον ἀκουαί·

Tᴇsᴛ. **12-13** *EG EM* s. κεμάς (κούφη et ἥντε — ξυλόχοισι om. *EM*).

---

4 μιν ... τόγ' Ω : τόγ' ... μιν Fränkel μὲν ... τόγ' malit Maas ‖ δυσίμερον Ω : -ιμέρου Huet[1] ‖ **10** τελέεσθαι Ω : τετελέσθαι Naber (cf. 3, 1407) ‖ **12** βαθείης Ω Tᴇsᴛ. : -είαις D -είης W ‖ **13** ξυλόχοιο Stephanus : -χοισι Ω Tᴇsᴛ. ‖ **17** πλῆτο Ω : πλῆντο S.

maintes fois, elle porta la main à sa gorge[1] ; maintes fois, s'arrachant de la tête des boucles de cheveux[2], elle hurla, gémissante de douleur. Et la jeune fille aurait alors péri, contre l'arrêt du destin, en buvant du poison, et rendu vains les projets d'Héra, si la déesse ne l'avait poussée à fuir, dans son désarroi, avec les fils de Phrixos. Son cœur s'envola en sa poitrine*, réconforté ; et, se ravisant, elle tira du coffret ses drogues et les versa toutes ensemble dans son sein[3]. Puis elle embrassa son lit et, de chaque côté, les montants de la porte à doubles vantaux[4] ; elle caressa les murs et, coupant de ses mains une longue boucle de cheveux, la laissa dans la chambre pour sa mère, en souvenir de sa virginité*. D'une voix plaintive, elle se lamenta :

« Je te laisse en partant, pour me remplacer, cette longue mèche, ô ma mère ; sois heureuse, c'est mon souhait, quoique je m'en aille bien loin[5] ; sois heureuse, Chalkiopé, toi et toute ma maison. Ah ! étranger, qu'il eût mieux valu que la mer t'eût mis en pièces avant que tu n'arrives en terre de Colchide ! »

Elle dit et, de ses paupières, versait un flot de larmes. Telle une captive qu'on emmène au travers de sa riche demeure — le destin vient de la priver de sa patrie ; elle n'a pas encore l'expérience d'un dur labeur et, jusqu'à ce jour, ignorante de la misère et des tâches serviles*, elle s'en va, pleine d'effroi, pour passer sous la rude autorité d'une maîtresse* — : telle l'aimable

1. 'Επεμάσσατο est une simple *lectio facilior* corrigée par le copiste de L au cours même de la copie.

2. Κουρίξ, *hapax* hom. (χ 188) se retrouve chez Callim., fr. 772 Pf.

3. Sur la correction κόλπῳ, cf. A. Platt, *Journ. of Philol.*, 33, 1914, 36-38 ; et l'app. crit. de Fränkel.

4. Voir les parallèles cités dans l'éd. de Quintus de Sm., C.U.F., t. 2, p. 213 (*N.C.* à p. 118, n. 6).

5. 'Ιούσῃ <μοι> est un datif éthique : cf. Ψ 19 ; Soph., *Oed. Col.*, 1137.

πυκνὰ δὲ λαυκανίης ἐπεμάσσετο, πυκνὰ δὲ κουρὶξ
ἑλκομένη πλοκάμους γοερῇ βρυχήσατ' ἀνίῃ.
Καί νύ κεν αὐτοῦ τῆμος ὑπὲρ μόρον ὤλετο κούρη
φάρμακα πασσαμένη, Ἥρης δ' ἁλίωσε μενοινάς,
εἰ μή μιν Φρίξοιο θεὰ σὺν παισὶ φέβεσθαι
ὦρσεν ἀτυζομένην. Πτερόεις δέ οἱ ἐν φρεσὶ θυμὸς
ἰάνθη, μετὰ δ' ἥ γε παλίσσυτος ἀθρόα κόλπῳ
φάρμακα πάντ' ἄμυδις κατεχεύατο φωριαμοῖο.
Κύσσε δ' ἑόν τε λέχος καὶ δικλίδας ἀμφοτέρωθεν
σταθμούς, καὶ τοίχων ἐπαφήσατο · χερσί τε μακρὸν
τμηξαμένη πλόκαμον, θαλάμῳ μνημήια μητρὶ
κάλλιπε παρθενίης, ἀδινῇ δ' ὀλοφύρατο φωνῇ ·
« Τόνδε τοι ἀντ' ἐμέθεν ταναὸν πλόκον εἶμι λιποῦσα,
μῆτερ ἐμή · χαίροις δὲ καὶ ἄνδιχα πολλὸν ἰούσῃ ·
χαίροις, Χαλκιόπη καὶ πᾶς δόμος. Αἴθε σε πόντος,
ξεῖνε, διέρραισεν πρὶν Κολχίδα γαῖαν ἱκέσθαι. »
Ὣς ἄρ' ἔφη, βλεφάρων δὲ κατ' ἀθρόα δάκρυα χεῦεν.
Οἵη δ' ἀφνειοῖο διελκυσθεῖσα δόμοιο
ληιάς, ἥν τε νέον πάτρης ἀπενόσφισεν αἶσα,
οὐδέ νύ πω μογεροῖο πεπείρηται καμάτοιο,
ἀλλ' ἔτ' ἀηθέσσουσα δύην καὶ δούλια ἔργα
εἶσιν ἀτυζομένη χαλεπὰς ὑπὸ χεῖρας ἀνάσσης ·
τοίη ἄρ' ἱμερόεσσα δόμων ἐξέσσυτο κούρη.

Test. **26** (κῦσε — δικλίδες [sic]) Paris. gr. 2638 s. κεκλιμένος (cf. Herodian. 2, 224, 28 Lentz).

18 λαυκανίης LASE^{2} Σ^{Ω} : λευκ- GE^{ac}D Σ^{J} (cf. 2, 192) ‖ ἐπεμάσσετο Ω (et L^{pc}) : -σσατο L^{ac} ‖ **24** κόλπῳ Platt^{1} : -ων Ω -οις RQ ‖ **26** κύσσε Brunck : κύσε LA κῦσε *w*E Test. ‖ δικλίδας Ω : -δες Test. -δος Campbell^{2} ‖ **27** σταθμούς Ω : -μοῦ Bigot ‖ **28** τμηξαμένη Maas : ῥηξ- Ω ‖ θαλάμῳ Ω : -ων E ‖ **29** ἀδινῇ Ω : ἀδ- L^{4} αἰνῇ E ‖ **32** αἴθε Ω : εἴθε D ‖ **33** Κολχίδα *w* E^{2} : χαλκίδα *m* ‖ **35** διελκυσθεῖσα Ardizzoni^{3} (post διειλκ-Fränkel^{3}) : διειλυσθεῖσα Ω $\Sigma^{\Omega J}$ ‖ **37** οὐδέ νύ πω L^{4}A*w* : οὐδεν ὑπὼ L^{ac} οὐδὲν ὑπαὶ E ‖ **38** ἀηθέσσουσα Ω Σ^{L} : -έουσα Σ^{J} ἀνθέσουσα Σ^{A} ‖ δύην Huet^{1} : δύης Ω δύας Chrestien.

jeune fille s'échappa de sa demeure. Devant elle, les verrous des portes cédèrent d'eux-mêmes, repoussés en arrière par le prompt effet de ses incantations*. Pieds nus, elle courait par les rues étroites, drapant de la main gauche un pan de son péplos au-dessus des sourcils pour couvrir son front et ses belles joues et, de la droite, relevant le bord de sa tunique[1]. Rapidement, par un chemin obscur, elle arriva apeurée hors des remparts de la vaste cité ; aucune des sentinelles ne la reconnut ni ne s'aperçut de sa fuite. Elle réfléchit au moyen d'aller de là jusqu'au temple* : elle n'en ignorait pas les chemins, car elle avait souvent erré autrefois en quête de cadavres et des racines maléfiques de la terre, comme en ont coutume les magiciennes ; mais son cœur battait d'une terreur qui la faisait trembler*. La déesse fille du Titan, qui venait de se lever à l'horizon[2], la Lune, en la voyant aller à l'aventure, se réjouit avec délectation et se dit en elle-même :

« Je ne suis donc pas la seule à m'égarer vers la grotte du Latmos ni la seule à brûler pour le bel Endymion* ! Ah ! que de fois aussi, chienne*, tes perfides incantations m'ont rappelé mon amour, pour que tu puisses, dans la nuit obscure[3], te livrer en paix à ces œuvres de sorcellerie qui te sont chères. Mais maintenant, toi aussi, ce me semble, tu as pour lot pareil égarement : un dieu cruel t'a envoyé Jason pour qu'il

1. Le chiton est la tunique d'intérieur portée à même le corps (1, 744 ; 3, 146). Long, il faut le relever pour courir : 3, 874 ; 4, 45 s. ; cf. 4, 940, 949 (Théocr., 14, 35 ; 26, 16 s., parle de péplos en cette circonstance) ; autres parallèles cités par E. Livrea à 4, 46. Pour sortir, on jette par-dessus un péplos (3, 832 s. ; cf. 4, 474). Apollonios attribue le péplos aussi aux hommes (4, 1294, 1314, 1351) ; c'est avec un pan de ce vêtement qu'on se couvre le visage pour se cacher (4, 44 s., 749 s., 1661-1663) ou se protéger des intempéries (4, 1294, 1314, 1351). Le voile de tête ou καλύπτρη, propre aux femmes, ne semble pas servir à cet usage (1, 760 ; 3, 445, 834 s. ; 4, 473 s.).

2. La Lune est fille du Titan Hypérion : Hésiode, *Théog.*, 371.

3. Cf. Hésiode, *Théog.*, 651 μνησάμενοι φιλότητος ; Aratos, 977 νύκτα κατὰ σκοτίην (*var. lect.* νοτίην).

Τῇ δὲ καὶ αὐτόματοι θυρέων ὑπόειξαν ὀχῆες,
ὠκείαις ἄψορροι ἀναθρῴσκοντες ἀοιδαῖς.
Γυμνοῖσιν δὲ πόδεσσιν ἀνὰ στεινὰς θέεν οἴμους,
λαιῇ μὲν χερὶ πέπλον ἐπ' ὀφρύσιν ἀμφὶ μέτωπα
στειλαμένη καὶ καλὰ παρήια, δεξιτερῇ δὲ
ἄκρην ὑψόθι πέζαν ἀερτάζουσα χιτῶνος.
Καρπαλίμως δ' ἀίδηλον ἀνὰ στίβον ἔκτοθι πύργων
ἄστεος εὐρυχόροιο φόβῳ ἵκετ', οὐδέ τις ἔγνω
τήνδε φυλακτήρων, λάθε δέ σφεας ὁρμηθεῖσα.
Ἔνθεν ἴμεν νηὸν δὲ μάλ' ἐφράσατ' · οὐ γὰρ ἄιδρις
ἦεν ὁδῶν, θαμὰ καὶ πρὶν ἀλωμένη ἀμφί τε νεκροὺς
ἀμφί τε δυσπαλέας ῥίζας χθονός, οἷα γυναῖκες
φαρμακίδες · τρομερῷ δ' ὑπὸ δείματι πάλλετο θυμός.
Τὴν δὲ νέον Τιτηνὶς ἀνερχομένη περάτηθεν
φοιταλέην ἐσιδοῦσα θεὰ ἐπεχήρατο Μήνη
ἁρπαλέως, καὶ τοῖα μετὰ φρεσὶν ᾗσιν ἔειπεν ·
« Οὐκ ἄρ' ἐγὼ μούνη μετὰ Λάτμιον ἄντρον ἀλύσκω,
οὐδ' οἴη καλῷ περιδαίομαι Ἐνδυμίωνι.
Ἦ θαμὰ δὴ καὶ σεῖο, κύον, δολίῃσιν ἀοιδαῖς
μνησαμένη φιλότητος, ἵνα σκοτίῃ ἐνὶ νυκτὶ
φαρμάσσῃς εὔκηλος, ἅ τοι φίλα ἔργα τέτυκται.
Νῦν δὲ καὶ αὐτὴ δῆθεν ὁμοίης ἔμμορες ἄτης,
δῶκε δ' ἀνιηρόν τοι Ἰήσονα πῆμα γενέσθαι

Test. **52** *EG EM* s. δυσπαλέας ῥίζας (δυσπ. ῥ. solum *EM*).

42 ὠκείαις Ω : ὀξεί- Spitzner[1] ‖ ἄψορροι Ω : -ρρον Hölzlin ‖ ἀοιδαῖς L[4]A*w*E : -δῇις L ‖ **43** στεινὰς L[pc]AS[pc]G : τεινας L[ac] στενὰς S[ac]E ‖ **44** χερὶ E : χειρὶ Ω ‖ ἐπ' *m*G : ὑπ' SD ‖ **49** τήνδε [τῆν- L] Ω : τήνγε Headlam ‖ **50** ἔνθεν ἴμεν Hartung : ἔνθ' ἔνι μὲν Ω ἔνθ' ἄρα E ‖ νηόνδε Ω : νειὸν μὲν E νηὸν μὲν D νειόνδε Fränkel ‖ **57** ἄντρον *m* : οὖρος *w* ‖ ἀλύσκω Ω : fort. ἀλύω (de ῡ, uide 3, 866). ‖ **58** περι- Ω : περὶ Fränkel ‖ **59** κύον Ω Σ[Jpar] : κύων E κίον B[2γρ] et Chrestien (cf. Val. Fl. 8, 29) κύθον Fränkel ‖ δολίῃσιν W : -ίαισιν Ω ‖ post u. lac. susp. Campbell[3].

fût ton douloureux tourment[1]. Va donc et apprends, malgré toute ta science, à endurer ta peine lourde de sanglots*. »

Elle parla ainsi ; mais ses pieds emportaient rapidement la jeune fille dans sa hâte[2]. Avec soulagement, elle monta sur les berges du fleuve en voyant sur la rive opposée luire le feu que les héros faisaient brûler toute la nuit pour fêter leur exploit[3]. Alors, à travers les ténèbres, d'une voix forte et perçante, elle héla, depuis la rive d'en face, le plus jeune fils de Phrixos, Phrontis*. Celui-ci, avec ses frères, reconnut, ainsi que l'Aisonide lui-même, la voix de la jeune fille. Leurs compagnons demeuraient muets d'étonnement, dès qu'ils eurent compris toute la vérité. Trois fois, elle lança son appel ; trois fois, à l'invitation de la troupe, Phrontis répondit à son tour par un cri[4] ; pendant ce temps, les héros se hâtaient vers elle en faisant force de rames. Ils ne jetaient pas encore les amarres du navire sur la côte opposée que déjà, d'un pied rapide, Jason avait sauté à terre du haut du tillac ; après lui, Phrontis et Argos, deux des fils de Phrixos, s'étaient élancés sur le rivage. Alors, embrassant leurs genoux des deux mains, elle leur dit :

« Amis, sauvez l'infortunée que je suis et sauvez-vous vous-mêmes d'Aiétès ; car déjà tout est découvert et il n'y a pas de remède à espérer. Allons ! fuyons sur le navire avant qu'il ne monte sur ses chevaux rapides. Je vous donnerai, moi, la toison d'or, après avoir endormi le dragon qui la garde ; mais toi, devant tes compagnons, étranger, prends les dieux à témoin des

1. Cf. 3, 784 s. τότε δ' ἂν κακὸν ἄμμι πέλοιτο | κεῖνος.
2. Πόδες φέρον : l'expression se dit le plus souvent d'une personne qui marche machinalement : 1, 1264 ; 3, 651, 1222 ; sens différent en 4, 1121.
3. Les Argonautes passent d'autres nuits à banqueter (1, 1150 s. ; 2, 307 s.) ou à fêter une victoire (2, 155-158).
4. Cf. Λ 462 s. τρὶς μὲν ... ἤυσεν ..., τρὶς δ' ἄιεν ἰάχοντος ; Théocr., 13, 58 s.

δαίμων ἀλγινόεις. Ἀλλ' ἔρχεο, τέτλαθι δ' ἔμπης,
καὶ πινυτή περ ἐοῦσα, πολύστονον ἄλγος ἀείρειν. »
Ὣς ἄρ' ἔφη · τὴν δ' αἶψα πόδες φέρον ἐγκονέουσαν.
Ἀσπασίως δ' ὄχθῃσιν ἐπηέρθη ποταμοῖο,
ἀντιπέρην λεύσσουσα πυρὸς σέλας ὅ ῥά τ' ἀέθλου
παννύχιοι ἥρωες ἐυφροσύνῃσιν ἔδαιον.
Ὀξείῃ δἤπειτα διὰ κνέφας ὄρθια φωνῇ
ὁπλότατον Φρίξοιο περαιόθεν ἤπυε παίδων,
Φρόντιν. Ὁ δὲ ξὺν ἑοῖσι κασιγνήτοις ὄπα κούρης
αὐτῷ τ' Αἰσονίδῃ τεκμαίρετο · σῖγα δ' ἑταῖροι
θάμβεον, εὖτ' ἐνόησαν ὃ δὴ καὶ ἐτήτυμον ἦεν.
Τρὶς μὲν ἀνήυσεν, τρὶς δ' ὀτρύνοντος ὁμίλου
Φρόντις ἀμοιβήδην ἀντίαχεν · οἱ δ' ἄρα τείως
ἥρωες μετὰ τήν γε θοοῖς ἐλάασκον ἐρετμοῖς.
Οὔ πω πείσματα νηὸς ἐπ' ἠπείροιο περαίης
βάλλον, ὁ δὲ κραιπνοὺς χέρσῳ πόδας ἧκεν Ἰήσων
ὑψοῦ ἀπ' ἰκριόφιν · μετὰ δὲ Φρόντις τε καὶ Ἄργος,
υἷε δύω Φρίξου, χαμάδις θόρον. Ἡ δ' ἄρα τούς γε
γούνων ἀμφοτέρῃσι περισχομένη προσέειπεν ·
« Ἔκ με, φίλοι, ῥύσασθε δυσάμμορον, ὣς δὲ καὶ αὐτοὺς
ὑμέας Αἰήταο · πρὸ γάρ τ' ἀναφανδὰ τέτυκται
πάντα μάλ', οὐδέ τι μῆχος ἱκάνεται. Ἀλλ' ἐπὶ νηὶ
φεύγωμεν, πρὶν τόν γε θοῶν ἐπιβήμεναι ἵππων.
Δώσω δὲ χρύσειον ἐγὼ δέρος, εὐνήσασα
φρουρὸν ὄφιν · τύνη δὲ θεοὺς ἐνὶ σοῖσιν ἑταίροις,
ξεῖνε, τεῶν μύθων ἐπιίστορας, οὕς μοι ὑπέστης,

Test. **77-90** Π^{29}.

68 λεύσσουσα *w*E : λεύσουσαν LA ‖ **70** δἤπειτα L^{2s1}*w*E : δ' ἔπ- LA ‖ **77** τήνγε Ω : τήνδε E ‖ **80** ἀπ' *w* : ἐπ' Π^{29} *m* ‖ **81** om. L, add. L^{2} ‖ **84** πάντα post ἀν. add. S ‖ **85** ἐπὶ Ω (cf. Θ 222 ; β 414) : ἐνὶ Brunck, fort. recte, cl. 2, 397, 960 ; 3, 525 ‖ **86** τόνγ[ε Π^{29} Brunck : τόνδε *w*E τῶνδε LA Σ$^{\Omega}$ ‖ **87** δὲ Ω : δέ τοι E^{ac}.

promesses que tu m'as faites et ne souffre pas qu'en partant d'ici au loin, je sois méprisée et déshonorée, faute d'un défenseur*. »

Elle parlait ainsi dans sa douleur ; mais grande était la joie au cœur de l'Aisonide*. Aussitôt, relevant doucement la suppliante tombée à ses genoux, il lui parla avec tendresse et la réconforta :

« Pauvre incrédule[1], oui, Zeus Olympien lui-même m'en soit témoin* ainsi qu'Héra Conjugale, la compagne de Zeus, je fais serment de t'installer dans ma demeure comme épouse légitime, quand nous serons de retour sur la terre d'Hellade*. »

Il dit et mit aussitôt sa main droite dans la main de la jeune fille*. Celle-ci les invita à mener sans retard la nef rapide vers le bois sacré afin de profiter encore de la nuit pour enlever la toison et l'emporter en dépit d'Aiétès[2]. Aussitôt dit, aussitôt fait, tant ils avaient d'impatience[3] : ils la prirent à bord et repoussèrent sur-le-champ le navire loin du rivage[4] ; grand était le bruit que faisaient les héros en se hâtant de ramer. Elle, s'élançant en arrière, tendait les mains vers la terre, désemparée* ; mais Jason la réconfortait par ses paroles et la retenait malgré sa douleur.

C'était l'heure où le sommeil quitte les yeux des chasseurs qui, se fiant à leurs chiens, ne restent jamais pendant la nuit à dormir jusqu'aux approches de l'aube* pour éviter que la lumière de l'aurore n'efface la trace des bêtes sauvages et leur sauvage odeur en frappant la terre de ses clairs rayons*. Alors l'Aisonide et la

1. Le vocatif de δαιμόνιος implique une idée de commisération (1, 1257), à laquelle s'ajoute un reproche (1, 476, 865 ; 2, 880), souvent affectueux (3, 711, 1120 ; 4, 395). Ici, le reproche reste sous-entendu : « Ne te suffit-il pas de ma promesse ? Mais, puisque tu exiges un serment, je le prêterai. »

2. Les Argonautes, dans leur joie insouciante (v. 68 s.), s'imaginaient sans doute qu'Aiétès tiendrait sa promesse (cf. 3, 418-421). Médée connaît mieux son père.

3. Cf. T 242, et W. Bühler, *Europa des Moschos* (1960), 199, n. 4.

4. Le navire n'a pas été amarré (v. 78 s.) ; l'équipage le repousse loin de la berge avec le pied ou avec une rame utilisée comme gaffe : cf. ι 488.

ποίησαι, μηδ' ἔνθεν ἑκαστέρω ὁρμηθεῖσαν
χήτεϊ κηδεμόνων ὀνοτὴν καὶ ἀεικέα θείης. »
Ἴσκεν ἀκηχεμένη· μέγα δὲ φρένες Αἰσονίδαο
γήθεον. Αἶψα δέ μιν περὶ γούνασι πεπτηυῖαν
ἦκ' ἀναειρόμενος, προσπτύξατο θάρσυνέν τε·
« Δαιμονίη, Ζεὺς αὐτὸς Ὀλύμπιος ὅρκιος ἔστω
Ἥρη τε Ζυγίη, Διὸς εὐνέτις, ἦ μὲν ἐμοῖσι
κουριδίην σε δόμοισιν ἐνιστήσεσθαι ἄκοιτιν,
εὖτ' ἂν ἐς Ἑλλάδα γαῖαν ἱκώμεθα νοστήσαντες. »
Ὣς ηὔδα, καὶ χεῖρα παρασχεδὸν ἤραρε χειρὶ
δεξιτερήν. Ἡ δέ σφιν ἐς ἱερὸν ἄλσος ἀνώγει
νῆα θοὴν ἐλάαν αὐτοσχεδόν, ὄφρ' ἔτι νύκτωρ
κῶας ἑλόντες ἄγοιντο παρὲκ νόον Αἰήταο.
Ἔνθ' ἔπος ἠδὲ καὶ ἔργον ὁμοῦ πέλεν ἐσσυμένοισιν·
εἰς γάρ μιν βήσαντες, ἀπὸ χθονὸς αὐτίκ' ἔωσαν
νῆα· πολὺς δ' ὀρυμαγδὸς ἐπειγομένων ἐλάτῃσιν
ἦεν ἀριστήων. Ἡ δ' ἔμπαλιν ἀίσσουσα
γαίῃ χεῖρας ἔτεινεν, ἀμήχανος· αὐτὰρ Ἰήσων
θάρσυνέν τ' ἐπέεσσι καὶ ἴσχανεν ἀσχαλόωσαν.
Ἦμος δ' ἀνέρες ὕπνον ἀπ' ὀφθαλμῶν ἐβάλοντο
ἀγρόται, οἵ τε κύνεσσι πεποιθότες οὔ ποτε νύκτα
ἄγχαυρον κνώσσουσιν, ἀλευάμενοι φάος ἠοῦς,
μὴ πρὶν ἀμαλδύνῃ θηρῶν στίβον ἠδὲ καὶ ὀδμὴν
θηρείην λευκῇσιν ἐνισκίμψασα βολῇσι·
τῆμος ἄρ' Αἰσονίδης κούρη τ' ἀπὸ νηὸς ἔβησαν

Test. **109-111** *EG*[B] *EM* s. ἀγχαυρόν [sic] (ἀγχ. solum *EG*[B]).

90 ποίησαι *w*E : ποιῆσαι LA ‖ ἐκ[αστέρ]ω Π[29] (?) S*d* : ἑκατ- *m*G ‖ **91** θείης Ω : -ῃς Platt[1] cf. 1087 (et 1015 ?) ‖ **94** ἦκ' G : ῆκ' L ἧκ' ASE ‖ θάρσυνέν Ω : φώνησέν D ‖ **95** ἔστω Ω : ἴστω Chrestien ‖ **97** ἐνιστήσεσθαι *m* : -σασθαι *w* ‖ **104** ἔωσαν Ω : ἔβησαν E ‖ **108** τ' ἐπέεσσι *w*D : τε ἔπεσσι *m* ‖ **111** ἀλευάμενοι Ω : -ευόμενοι *EM*[v] Brunck ‖ **112** θηρῶν Ω : θερμὸν Fränkel, cl. Xen. *Cyn.* 5, 5 ; Theocr. 17, 121 s. ; *Anth. Pal.* 9, 371, 2, frustra ‖ **113** ἐνισκίμψασα *w*E : -σκίψ- LA.

jeune fille débarquèrent dans un pré herbeux qu'on appelle la Couche du Bélier : c'est là que, pour la première fois, celui-ci avait plié ses genoux fatigués, quand il portait sur son dos le Minyen, fils d'Athamas. Tout près se trouvaient, noircies par le feu, les fondations de l'autel qu'autrefois l'Éolide Phrixos avait élevé à Zeus Patron des fugitifs, pour sacrifier ce monstre à la toison tout en or suivant l'ordre qu'Hermès, venu à sa rencontre, lui avait donné en sa bienveillance[1]. Là, sur le conseil d'Argos, les héros laissèrent s'éloigner Jason et Médée. Tous deux, par un sentier, se dirigèrent vers le bois sacré, en quête de l'immense chêne sur lequel était jetée la toison, pareille à un nuage qu'empourprent les rayons enflammés du soleil levant[2]. Mais déjà, droit sur eux, le dragon vigilant tendait son cou démesuré, dès qu'il les vit venir de loin de ses yeux toujours en éveil. Il poussait de monstrueux sifflements et, alentour, les rives du fleuve résonnaient sur toute leur étendue, ainsi que l'immense forêt. On l'entendit jusque chez ceux qui, loin de la Titanienne Aia*, habitaient la terre de Colchide le long du cours du Lycos, ce fleuve qui, se séparant de l'Araxès grondant, réunit au Phase son cours sacré en sorte que tous deux, ne formant qu'un, se déversent ensemble dans la mer Caucasienne*. Les femmes accouchées s'éveillèrent de frayeur ; leurs petits, qui dormaient sur leur sein, tremblèrent à ce sifflement et elles les entourèrent de leurs bras dans leur angoisse*. Comme, au-dessus d'une forêt en feu, de noirs tourbillons de fumée s'enroulent, immenses, et s'élèvent, l'un aussitôt après l'autre, sans cesse depuis

1. Sur le voyage et le sacrifice du bélier, voir au t. 1 les notes à 1, 258 (p. 62, n. 1), 767 (*N.C.*, p. 259) ; 2, 1144-1147 (*N.C.*, p. 282 s.). Au v. 118, θέμεθλα laisse supposer que l'autel de Phrixos est en ruines.

2. Comparer le manteau de Jason en 1, 721-729 (cf. t. 1, p. 84, n. 1). Sur la toison et son gardien aux yeux toujours éveillés, cf. 2, 404-407, 1145-1145 *a*, 1207-1215, 1268-1270. L'arbre est appelé indifféremment φηγός et δρῦς.

ποιήεντ' ἀνὰ χῶρον ἵνα Κριοῦ καλέονται
Εὐναί, ὅθι πρῶτον κεκμηότα γούνατ' ἔκαμψε,
νώτοισιν φορέων Μινυήιον υἷ' Ἀθάμαντος.
Ἐγγύθι δ' αἰθαλόεντα πέλεν βωμοῖο θέμεθλα,
ὅν ῥά ποτ' Αἰολίδης Διὶ Φυξίῳ εἵσατο Φρίξος,
ῥέζων κεῖνο τέρας παγχρύσεον, ὥς οἱ ἔειπεν
Ἑρμείας πρόφρων ξυμβλήμενος. Ἔνθ' ἄρα τούς γε
Ἄργου φραδμοσύνῃσιν ἀριστῆες μεθέηκαν.
Τὼ δὲ δι' ἀτραπιτοῖο μεθ' ἱερὸν ἄλσος ἵκοντο,
φηγὸν ἀπειρεσίην διζημένω ᾗ ἔπι κῶας
βέβλητο, νεφέλῃ ἐναλίγκιον ἥ τ' ἀνιόντος
ἠελίου φλογερῇσιν ἐρεύθεται ἀκτίνεσσιν.
Αὐτὰρ ὁ ἀντικρὺ περιμήκεα τείνετο δειρὴν
ὀξὺς ἀΰπνοισι προϊδὼν ὄφις ὀφθαλμοῖσι
νισομένους · ῥοίζει δὲ πελώριον, ἀμφὶ δὲ μακραὶ
ἠιόνες ποταμοῖο καὶ ἄσπετον ἴαχεν ἄλσος.
Ἔκλυον οἳ καὶ πολλὸν ἑκὰς Τιτηνίδος Αἴης
Κολχίδα γῆν ἐνέμοντο παρὰ προχοῇσι Λύκοιο,
ὅς τ' ἀποκιδνάμενος ποταμοῦ κελάδοντος Ἀράξεω
Φάσιδι συμφέρεται ἱερὸν ῥόον, οἱ δὲ συνάμφω
Καυκασίην ἅλα δ' εἰς ἓν ἐλαυνόμενοι προρέουσι ·
δείματι δ' ἐξέγροντο λεχωΐδες, ἀμφὶ δὲ παισὶ
νηπιάχοις, οἵ τέ σφιν ὑπ' ἀγκαλίδεσσιν ἴαυον,
ῥοίζῳ παλλομένοις χεῖρας βάλον ἀσχαλόωσαι.
Ὡς δ' ὅτε τυφομένης ὕλης ὕπερ αἰθαλόεσσαι
καπνοῖο στροφάλιγγες ἀπείριτοι εἱλίσσονται,
ἄλλη δ' αἶψ' ἑτέρῃ ἐπιτέλλεται αἰὲν ἐπιπρὸ

116 κεκμηότα Ω : -ηκότα E ‖ **117** Μινυήιον E : -νύιον Ω ι supra ο add. L[2] ‖ **119** εἵσατο (sic) Ω : δείματο E[2mg] (ex gl.) ‖ **120** τέρας Ω : δέ- G et Chrestien ‖ **121** Ἑρμείας Ω : -μήεις (i.e. -μείης) D ‖ **127** τείνετο Ω : -νατο *d* ‖ **135** προρέουσι(ν) Fränkel : προχέουσι(ν) Ω ‖ **139** ὕπερ E : ὑπερ- LAS ὑπὲρ G ‖ **140** ἀπείριτοι Ω : ἀπειρίτου legisse *ΣΩ[Jpar] agnoscit Fränkel[3].

le bas jaillissant en volutes bien haut dans les airs[1] : ainsi ce monstre alors faisait onduler ses orbes immenses, couverts d'écailles sèches[2]. Tandis qu'il se roulait ainsi, la jeune fille s'élança, en le fixant dans les yeux*, demandant dans une douce incantation au Sommeil secourable, dieu suprême, de fasciner le monstre ; puis, à haute voix, elle pria la Reine coureuse des nuits, l'Infernale, la Miséricordieuse, de lui donner le moyen d'approcher*. L'Aisonide suivait, terrifié ; mais déjà le dragon, fasciné par l'incantation, relâchait la longue échine de ses spires nées de la terre[3] et étendait ses anneaux innombrables, telle, sur une mer nonchalante, une vague noire roule sans force et sans bruit*. Toutefois il levait encore bien haut sa tête horrible, cherchant à les engloutir tous deux dans ses mâchoires de mort*. Mais elle, avec un rameau de genévrier fraîchement coupé[4] qu'elle trempait dans une mixture, elle aspergeait ses yeux de drogues efficaces tout en chantant des formules magiques et l'odeur pénétrante qui l'enveloppait de tous côtés lui apportait le sommeil*. Il laissa retomber sur place sa mâchoire, tandis que ses anneaux immenses étaient étendus de tout leur long, au loin par derrière, à travers l'épaisse futaie*.

Alors, tandis que Jason ôtait du chêne la toison d'or sur l'invitation de la jeune fille, celle-ci, restant immobile à sa place, enduisait de drogue la tête du monstre jusqu'au moment où Jason lui-même lui ordonnait de retourner vers son navire ; ils quittaient alors les

1. La comparaison s'inspire de Σ 207-214 et de Φ 522-525 ; on en retrouve plusieurs termes en 1, 437 s. ; 2, 133 s. ; 3, 756-760 ; 4, 622 s. Le choix entre ἐξανιοῦσα et ἀίσσουσα est difficile (voir E. Livrea, *ad loc.*) ; il peut s'agir d'une variante d'auteur. Nous adoptons la leçon la mieux attestée : c'est la forme la plus rare et le poète a pu la préférer dans sa dernière édition.

2. Cf. Nic., *Thér.*, 221 ἀζαλέαις ... φολίδεσσι (et 157 s.). Les deux auteurs auraient pour source commune Nouménios selon W. Morel, *Philol.*, 83, 1928, 364.

3. Le dragon est né de la Terre : cf. 2, 1209 s.

4. Le genévrier est un antidote contre les serpents : cf. Nic., *Thér.*, 584 ; Pline, *Hist. Nat.*, 24, 54 ; *Étym. Magn.*, s. ἄρκευθος.

νειόθεν εἱλίγγοισιν ἐπήορος ἐξανιοῦσα ·
ὧς τότε κεῖνο πέλωρον ἀπειρεσίας ἐλέλιζε
ῥυμβόνας, ἀζαλέῃσιν ἐπηρεφέας φολίδεσσι.
Τοῖο δ' ἑλισσομένοιο κατόμματον εἴσατο κούρη,
Ὕπνον ἀοσσητῆρα, θεῶν ὕπατον, καλέουσα
ἡδείῃ ἐνοπῇ, θέλξαι τέρας · αὖε δ' ἄνασσαν
νυκτιπόλον, χθονίην, εὐαντέα, δοῦναι ἐφορμήν.
Εἵπετο δ' Αἰσονίδης πεφοβημένος · αὐτὰρ ὅ γ' ἤδη
οἴμῃ θελγόμενος δολιχὴν ἀνελύετ' ἄκανθαν
γηγενέος σπείρης, μήκυνε δὲ μυρία κύκλα,
οἷον ὅτε βληχροῖσι κυλινδόμενον πελάγεσσι
κῦμα μέλαν κωφόν τε καὶ ἄβρομον · ἀλλὰ καὶ ἔμπης
ὑψοῦ σμερδαλέην κεφαλὴν μενέαινεν ἀείρας
ἀμφοτέρους ὀλοῇσι περιπτύξαι γενύεσσιν.
Ἡ δέ μιν ἀρκεύθοιο νέον τετμηότι θαλλῷ,
βάπτουσ' ἐκ κυκεῶνος, ἀκήρατα φάρμακ' ἀοιδαῖς
ῥαῖνε κατ' ὀφθαλμῶν, περί τ' ἀμφί τε νήριτος ὀδμὴ
φαρμάκου ὕπνον ἔβαλλε. Γένυν δ' αὐτῇ ἐνὶ χώρῃ
θῆκεν ἐρεισάμενος, τὰ δ' ἀπείρονα πολλὸν ὀπίσσω
κύκλα πολυπρέμνοιο διὲξ ὕλης τετάνυστο.
Ἔνθα δ' ὁ μὲν χρύσειον ἀπὸ δρυὸς αἴνυτο κῶας,
κούρης κεκλομένης · ἡ δ' ἔμπεδον ἑστηυῖα
φαρμάκῳ ἔψηχεν θηρὸς κάρη, εἰσόκε δή μιν
αὐτὸς ἑὴν ἐπὶ νῆα παλιντροπάασθαι Ἰήσων
ἤνωγεν · λεῖπον δὲ πολύσκιον ἄλσος Ἄρηος.

Tᴇsᴛ. **144** *EG EM* s. ῥυμβόνας ; (ῥυμβ. solum) Eust. ad Dion. Per. 1134 ‖ **156** *EG*^{A} s. ἄρκευθος.

142 εἱλίγγοισιν Ω Σ^{LJ} : ἰλ- Q ‖ ἐξανιοῦσα Ω : ἀίσσουσα L^{3γρ} ‖ **143** ἐλέλιζε Flor. : -ιξε Ω ‖ **144** φολίδεσσι(ν) Ω *Σ^{J} : βολ- Tᴇsᴛ. ‖ **145** κατόμματον [κατ' ὄμμ- GE] Ω : κατ' ὄμματος E^{2}D -τα Bigot Merkel ‖ εἴσατο G^{3sl}E : -σετο Ω Σ^{Jlem} νίσσετο Merkel, sed cf. ΣΩ^{Jgl} ὥρμησεν ‖ **148** ἐφορμήν Ω : ἐφετμήν D ‖ **152** κυλινδόμενον *w*E : -ος LA ‖ **153** μέλαν Ω : om. E πέλει Damsté ‖ τε om. E ‖ **157** ἀοιδαῖς Ω : -δῇ E -δῇς D ‖ **166** λεῖπον Naber (cf. *ΣΩ^{Jpar}; Val. Fl. 8, 121 ?) : λεῖπεν S*d* λίπεν *m* G.

grandes ombres du bois d'Arès*. Parfois une jeune fille, quand la pleine lune brille au-dessus de sa chambre située sous le toit*, en recueille les rayons sur le fin tissu de sa robe et se réjouit le cœur de voir sa belle lumière : Jason avait alors autant de joie à soulever dans ses mains l'ample toison[1] ; sur la blondeur de ses joues et de son front, l'éclat de la laine mettait une rougeur pareille à une flamme[2]. Aussi grande est la peau d'une génisse d'un an ou celle d'un cerf que les veneurs appellent « daguet »*, aussi grande était la toison tout en or, couverte des flocons de sa laine pesante. La terre reflétait violemment son éclat devant les pieds de Jason à mesure qu'il avançait. Dans sa marche, tantôt il s'en couvrait l'épaule gauche, en la laissant pendre depuis le haut de la nuque jusqu'à ses pieds[3], tantôt il l'enroulait en la palpant de ses mains, tant il avait peur qu'un homme ou un dieu ne vînt la lui ravir.

L'aurore déjà se répandait sur la terre quand ils rejoignirent la troupe. La stupeur saisit les jeunes gens à la vue de la vaste toison qui brillait comme l'éclair de Zeus. Chacun s'élança avec le désir de la toucher et de la prendre dans ses mains[4] ; mais l'Aisonide les

1. La jeune fille déploie sa robe pour l'exposer aux rayons de la lune. Ἐναείρομαι, « emporter dans », s'accorde mieux à l'image qu'ἀναείρομαι, « soulever (de terre) », « enlever », « relever »; mais l'imparfait est mieux en situation : cf. ἶζεν au v. 173.

2. L'éclat de la toison empourpre les cheveux blonds de Jason. Ξανθός n'a pas valeur proleptique (De la Ville de Mirmont, « sur ses joues qui se doraient ») ; il est toujours épithète de nature : pour Jason, cf. 1, 1084 ; 3, 1017 ; comparer en outre 2, 159 ξανθὰ ... μέτωπα. Ληνέων est callimachéen : cf. fr. 722 Pf. Ἶζω transitif est hom. et il ne semble pas nécessaire d'adopter la conjecture μαρμαρυγῇ.

3. Cf. Rhianos, fr. 57 Powell αὐχένος ἐξ ὑπάτοιο. Comparer Ap. Rh., 1, 221 s. ; 4, 1348 s. : le premier passage interdit de donner à ὕπατος le sens d'*imus* que propose G. Giangrande, *Sprachgebrauch... des Ap. Rh.*, 1973, 28.

4. Il semble qu'il soit interdit aux profanes et même aux Nymphes (v. 1147 s.) de toucher à la toison ; pourtant les Argonautes la prendront pour l'étendre sur le lit nuptial aux v. 1141-1143.

Ὡς δὲ σεληναίης διχομήνιδα παρθένος αἴγλην
ὑψόθεν ἐξανέχουσαν ὑπωροφίου θαλάμοιο
λεπταλέῳ ἑανῷ ὑποΐσχεται, ἐν δέ οἱ ἦτορ
χαίρει δερκομένης καλὸν σέλας · ὣς τότ' Ἰήσων
γηθόσυνος μέγα κῶας ἑαῖς ἐναείρετο χερσί,
καί οἱ ἐπὶ ξανθῇσι παρηίσιν ἠδὲ μετώπῳ
μαρμαρυγὴ ληνέων φλογὶ εἴκελον ἶζεν ἔρευθος.
Ὅσση δὲ ῥινὸς βοὸς ἤνιος ἢ ἐλάφοιο
γίνεται, ἥν τ' ἀγρῶσται ἀχαιινέην καλέουσι,
τόσσον ἔην, πάντῃ χρύσεον, ἐφύπερθε δ' ἄωτον
βεβρίθει λήνεσσιν ἐπηρεφές · ἤλιθα δὲ χθὼν
αἰὲν ὑποπρὸ ποδῶν ἀμαρύσσετο νισομένοιο.
Ἤιε δ' ἄλλοτε μὲν λαιῷ ἐπιειμένος ὤμῳ
αὐχένος ἐξ ὑπάτοιο ποδηνεκές, ἄλλοτε δ' αὖτε
εἴλει ἀφασσόμενος · περὶ γὰρ δίεν ὄφρα ἑ μή τις
ἀνδρῶν ἠὲ θεῶν νοσφίσσεται ἀντιβολήσας.
Ἠὼς μέν ῥ' ἐπὶ γαῖαν ἐκίδνατο, τοὶ δ' ἐς ὅμιλον
ἶξον. Θάμβησαν δὲ νέοι μέγα κῶας ἰδόντες
λαμπόμενον στεροπῇ ἴκελον Διός · ὦρτο δ' ἕκαστος
ψαῦσαι ἐελδόμενος δέχθαι τ' ἐνὶ χερσὶν ἑῇσιν.
Αἰσονίδης δ' ἄλλους μὲν ἐρήτυε, τῷ δ' ἐπὶ φᾶρος

Test. **167** *EG* s. διχομήνιδα ‖ **173** (ληνέων — ἔρευθος) *EG* s. ληνέων ‖ **175** (ἥν — καλέουσιν) *EGEM* s. ἀχαιινέα ; (ἀγρωσταί solum) *EM* s. ἀγρ. ; (ἀχαιινέην solum) Eust. ad Θ 248 (711, 42).

167 σεληναίης Test. : -ηναίην Ω -ήνην E ‖ **168** ἐξανέχουσαν E : ἀν- Ω εἰσαν- Campbell[5] (cf. Σ^{Ωgl} εἰσβάλλουσαν) ἀντέλλουσαν Livrea ‖ ὑπωροφίου Bigot : -όφιον Ω -όφιος E ‖ **170** δερκομένης L[4]*w* : -νη *m* ‖ **171** ἐναείρετο Vian : -ρατο *m* ἀναείρετο *w* ‖ **172** παρηίσιν Brunck : -ηιάσιν LA -ηάσιν *w* -ειάσιν E ‖ **173** μαρμαρυγὴ L*w* : -γῇ AE ‖ ληνέων E Test. : -ναίων Ω ‖ ἶζεν [ῑ-L] LS^{pc}*d* : ἵζ- AG Test. ἕζ- E ἶζον S^{ac} ‖ **174** ὅσση Ω : ὅσσος J[2]O ‖ **175** ἀγρῶσται L*w*E Σ^{LJ} : -ῶται AD Test. (s. ἀχ.) -ωσταί Test. (s. ἀγρ.) ‖ **176** ἔην Ω : ἐὸν Chrestien ‖ χρύσεον *m*G : -σειον SD ‖ ἐφύπερθε δ' anon. ap. Merkel[2] : -θεν Ω ‖ **177** βεβρίθει Ω : -ιθὸς Erbse ‖ **181** εἴλει L : εἵ- A*w*E ‖ **182** ἠὲ D : ἠδὲ Ω ‖ **183** μέν om. G ‖ ῥ' om. S ‖ **185** ὦρτο Ω : ὦρσε D.

écartait et jeta sur elle un manteau neuf. Soulevant la jeune fille, il la fit asseoir sur la poupe*, puis il s'adressa à tous en ces termes : « Maintenant, amis, ne tardez plus à regagner votre patrie* ; car déjà l'entreprise pour laquelle nous avons enduré cette périlleuse navigation, cause de pénibles fatigues, nous l'avons accomplie avec succès, grâce aux conseils de cette jeune fille. Elle, avec son consentement, je l'emmènerai chez moi pour en faire mon épouse légitime ; mais vous, pour l'aide généreuse qu'elle apporte à l'Achaïe entière comme à vous-mêmes, veillez à son salut ; car sans doute, je le présume, Aiétès va venir avec son armée vous barrer le passage du fleuve vers la mer. Allons ! tout le long du navire, à raison d'un homme sur deux alternativement, asseyez-vous pour ramer avec les avirons[1] et que l'autre moitié couvre les rameurs de leurs boucliers en peau de bœuf, agile rempart contre les traits ennemis, pour protéger la retraite. Nous avons maintenant entre nos mains le destin de nos enfants, de notre chère patrie et de nos vieux parents[2] ; c'est de notre sortie qu'il dépend que l'Hellade connaisse la honte ou conquière un grand prestige*. »

Il parla ainsi et revêtit ses armes de guerre ; les autres poussèrent un cri, pleins d'une prodigieuse ardeur. Jason, tirant son épée du fourreau, coupa les amarres de poupe du navire* et vint, tout armé, se placer près de la jeune fille, au côté du pilote Ancaios. Le navire forçait l'allure sous les rames, tant ils avaient hâte de le faire sortir du fleuve au plus vite.

Mais déjà l'arrogant Aiétès et tous les Colques

1. L'emploi d'ἑζόμενος pour les rameurs implique sans doute *a contrario* que les porteurs de boucliers se tiennent debout pour assurer une meilleure protection. Pour cette disposition des boucliers autour du navire, comparer une métope du monoptère de Sicyone à Delphes : P. de La Coste-Messelière, *Au musée de Delphes* (1936), 184-192, pl. II, XI, XIII.

2. Γεραρός a toujours le sens de « vieux » chez Apollonios : cf. 1, 620, et surtout 1, 683.

κάββαλε νηγάτεον. Πρύμνῃ δ' ἐνεείσατο κούρην
ἀνθέμενος, καὶ τοῖον ἔπος μετὰ πᾶσιν ἔειπε ·
« Μηκέτι νῦν χάζεσθε, φίλοι, πάτρην δὲ νέεσθαι ·
ἤδη γὰρ χρειὼ τῆς εἵνεκα τήνδ' ἀλεγεινὴν
ναυτιλίην ἔτλημεν, ὀιζύι μοχθίζοντες,
εὐπαλέως κούρης ὑπὸ δήνεσι κεκράανται.
Τὴν μὲν ἐγὼν ἐθέλουσαν ἀνάξομαι οἴκαδ' ἄκοιτιν
κουριδίην · ἀτὰρ ὔμμες, Ἀχαιίδος οἷά τε πάσης
αὐτῶν θ' ὑμείων ἐσθλὴν ἐπαρωγὸν ἐοῦσαν,
σώετε · δὴ γάρ που μάλ', ὀίομαι, εἶσιν ἐρύξων
Αἰήτης ὁμάδῳ πόντον δ' ἴμεν ἐκ ποταμοῖο.
Ἀλλ' οἱ μὲν διὰ νηὸς ἀμοιβαδὶς ἀνέρος ἀνὴρ
ἑζόμενος πηδοῖσιν ἐρέσσετε, τοὶ δὲ βοείας
ἀσπίδας ἡμίσεες δηίων θοὸν ἔχμα βολάων
προσχόμενοι νόστῳ ἐπαμύνετε. Νῦν δ' ἐνὶ χερσὶ
παῖδας ἑοὺς πάτρην τε φίλην γεραρούς τε τοκῆας
ἴσχομεν · ἡμετέρῃ δ' ἐπερείδεται Ἑλλὰς ἐφορμῇ
ἠὲ κατηφείην ἢ καὶ μέγα κῦδος ἀρέσθαι. »
Ὣς φάτο, δῦνε δὲ τεύχε' ἀρήια · τοὶ δ' ἰάχησαν
θεσπέσιον μεμαῶτες. Ὁ δὲ ξίφος ἐκ κολεοῖο
σπασσάμενος πρυμναῖα νεὼς ἀπὸ πείσματ' ἔκοψεν ·
ἄγχι δὲ παρθενικῆς κεκορυθμένος ἰθυντῆρι
Ἀγκαίῳ παρέβασκεν · ἐπείγετο δ' εἰρεσίῃ νηῦς
σπερχομένων ἄμοτον ποταμοῦ ἄφαρ ἐκτὸς ἐλάσσαι.
Ἤδη δ' Αἰήτῃ ὑπερήνορι πᾶσί τε Κόλχοις

188 ἐνεείσατο Ω (et E^{ac} ?) : ἐν κείσ- E^{*} ἔνι εἵ- La Roche || **190** χάζεσθε Ω $Σ^{ΩJlem}$: φράζ- $Σ^{ΩJγρ}$ || **196** ἐσθλὴν om. $A^{ac}G$ || **197** post μάλ' dist. Krevelen[1] : ante μάλ' dist. edd. priores || **199** ἀλλ' οἱ *w*D : ἄλλοι LA ἄλλη E || ἀμοιβαδὶς Ω : -βηδὶς E || **201** ἔχμα S in ras. GE $Σ^{LJ}$: αἶχμα $LAS^{ac}G^{sl}$ $Σ^{A}$ || **202** δ' del. Brunck || **203** φίλην A*w* : φίλοι LE || **204** ἐφορμῇ Ω : ἐφετμῇ G || **205** om. *w* || **208** σπασσάμενος Stephanus : σπασά- Ω || νεὼς Ω (cf. κ 172 ; [Orph.] *Arg.* 442) : ναὸς G νεὸς Rzach[1] || **210** νηῦς Ω : ναῦς E.

avaient appris l'amour et les œuvres de Médée*. Ils se réunissaient pour tenir assemblée, en armes, aussi nombreux que les flots de la mer soulevés par un vent de tempête[1] ou que les feuilles tombées à terre des frondaisons d'une forêt pendant le mois qui fait pleuvoir les feuilles — qui pourrait en faire le compte[2] ? — : aussi immense était la multitude qui arpentait les berges du fleuve, hurlante et belliqueuse[3]. Sur son char solide, Aiétès se distinguait par ses chevaux, présents du Soleil, rapides comme les souffles du vent ; de sa main gauche, il brandissait son bouclier rond, de l'autre, une gigantesque torche de pin ; près de lui était posée, pointée vers l'avant, sa lance énorme ; les rênes de ses chevaux, c'est Apsyrtos qui les avait prises à deux mains*. Mais déjà le navire s'éloignait en fendant la mer, entraîné par la force des rameurs et par le rapide courant du grand fleuve*. Le roi, devant tant de malheurs*, levant les bras, prenait le Soleil et Zeus à témoin de ces forfaits* et, aussitôt, il criait à tout son peuple de terribles menaces : s'ils ne lui amenaient pas sa fille, capturée séance tenante soit à terre soit en découvrant le navire encore sur les flots de la mer navigable, s'il n'assouvissait pas son cœur avide de châtier tous ces crimes, ils apprendraient au prix de leur vie à supporter le poids de toute sa colère et de tout son propre malheur*.

Ainsi parlait Aiétès[4]. Le même jour, les Colques tirèrent leurs nefs à la mer et mirent les agrès aux nefs ; le même jour, ils gagnaient le large. A voir son immen-

1. Cf. B 144-149 ; Δ 422-424 ; Théocr., 25, 93 s. ; Ap. Rh., 2, 70-71.

2. Cf. B 468, 800 ; Z 146 s. ; ι 51. Pour φυλλοχόῳ ἐνὶ μηνί, cf. Hésiode, fr. 333 Merk.-West ; Callim., fr. 260, 12 Pf. Autres parallèles chez E. Livrea, *ad loc.*

3. Cf. 2, 269 κλαγγῇ μαιμώωσαι ἐδητύος. Dans les deux passages, κλαγγῇ est complément de manière.

4. Comme au v. 1121, cette formule est employée après un discours au style indirect : cf. *H. hom. Dém.*, 316 et la note d'Allen-Halliday.

Μηδείης περίπυστος ἔρως καὶ ἔργ' ἐτέτυκτο.
Ἐς δ' ἀγορὴν ἀγέροντ' ἐνὶ τεύχεσιν, ὅσσα τε πόντου
κύματα χειμερίοιο κορύσσεται ἐξ ἀνέμοιο
ἢ ὅσα φύλλα χαμᾶζε περικλαδέος πέσεν ὕλης
φυλλοχόῳ ἐνὶ μηνί — τίς ἂν τάδε τεκμήραιτο ; — ·
ὣς οἱ ἀπειρέσιοι ποταμοῦ παρεμέτρεον ὄχθας,
κλαγγῇ μαιμώοντες. Ὁ δ' εὐτύκτῳ ἐνὶ δίφρῳ
Αἰήτης ἵπποισι μετέπρεπεν οὕς οἱ ὄπασσεν
Ἠέλιος πνοιῇσιν ἐειδομένους ἀνέμοιο,
σκαιῇ μέν ῥ' ἐνὶ χειρὶ σάκος δινωτὸν ἀείρων,
τῇ δ' ἑτέρῃ πεύκην περιμήκεα, πὰρ δέ οἱ ἔγχος
ἀντικρὺ τετάνυστο πελώριον · ἡνία δ' ἵππων
γέντο χεροῖν Ἄψυρτος. Ὑπεκπρὸ δὲ πόντον ἔταμνε
νηῦς ἤδη, κρατεροῖσιν ἐπειγομένη ἐρέτῃσι
καὶ μεγάλου ποταμοῖο καταβλώσκοντι ῥεέθρῳ.
Αὐτὰρ ἄναξ ἄτῃ πολυπήμονι χεῖρας ἀείρας
Ἠέλιον καὶ Ζῆνα κακῶν ἐπιμάρτυρας ἔργων
κέκλετο, δεινὰ δὲ παντὶ παρασχεδὸν ἤπυε λαῷ ·
εἰ μή οἱ κούρην αὐτάγρετον ἢ ἀνὰ γαῖαν
ἢ πλωτῆς εὑρόντες ἔτ' εἰν ἁλὸς οἴδματι νῆα
ἄξουσιν καὶ θυμὸν ἐνιπλήσει μενεαίνων
τίσασθαι τάδε πάντα, δαήσονται κεφαλῇσι
πάντα χόλον καὶ πᾶσαν ἑὴν ὑποδέγμενοι ἄτην.
Ὣς ἔφατ' Αἰήτης. Αὐτῷ δ' ἐνὶ ἤματι Κόλχοι
νῆάς τ' εἰρύσσαντο καὶ ἄρμενα νηυσὶ βάλοντο,
αὐτῷ δ' ἤματι πόντον ἀνήιον · οὐδέ κε φαίης

213 ἔργ' ἐτέτυκτο Ω : ἔργα τέτ- D ‖ 216 περικλαδέος Ω : -έως E ‖ 219 μαιμώοντες E²D : -ώωντες Ω cf. 4, 1544 ‖ εὐτύκτῳ Ω : εὐποιήτῳ E (ex gl.) ‖ 222 δινωτὸν *w*E : δειν- LA ‖ 225 πόντον Ω Σ[J] : -του E ‖ 228 ἀείρας Ω : -ρων VD ‖ 229 ἐπι- *m*G : ἐπὶ SD *Σ[Ωpar] ‖ 232 πλωτῆς Ω : -τὴν Campbell[a] ‖ 233 ἐνὶ πλήσει (sic) D : ἐπιπλήσει Ω -σσει S ‖ 235 ἄτην Ω : ἀρήν West ‖ 237 εἰρύσσαντο Brunck : -ύσαντο Ω.

sité, on n'eût pas dit une armée navale[1], mais une nuée infinie d'oiseaux volant en bandes bruissantes sur les flots[2].

Cependant, comme le vent soufflait avec force, suivant les volontés de la déesse Héra, afin que Médée, fille d'Aia, pour la perte de la maison de Pélias[3], arrivât au plus vite en terre pélasgienne, à la troisième aurore, les héros attachèrent les amarres de leur nef sur les côtes de Paphlagonie, devant l'embouchure du fleuve Halys* : Médée en effet leur ordonnait de faire escale pour se propitier Hécate par des sacrifices. Et certes, tous les préparatifs que faisait la jeune fille pour célébrer le sacrifice[4] — que nul n'en soit instruit et que mon cœur ne me pousse pas à les chanter ! —, j'ai scrupule à les dire* ; en tout cas, depuis lors, le sanctuaire que les héros bâtirent pour la déesse sur le rivage subsiste, visible encore aujourd'hui pour la postérité*. Sur ces entrefaites, Jason pensa, et les autres héros avec lui, que Phinée leur avait prédit qu'ils suivraient une autre voie au retour d'Aia ; mais celle-ci était inconnue de tous également. Alors Argos répondit à leur attente par ces mots[5] :

« Nous nous rendions à Orchomène* par la route que vous ordonnait de prendre l'oracle de ce devin véridique que vous avez rencontré naguère. Il y a bien en effet une autre voie qu'ont révélée les prêtres des immortels nés de Thébé la fille de Triton*. Elles n'existaient pas encore toutes les constellations qui mènent leur ronde

1. Noter le jeu expressif des répétitions : *αὐτῷ ... ἤματι (bis)* ; νῆας, νηυσί, νηίτην.

2. Ἐπιβρομέειν fait allusion moins à des cris qu'au bruit des battements d'ailes ou de rames : cf. par ex. 1, 879, pour le bourdonnement des abeilles.

3. Cf. 3, 1134-1136 et la *N. C.* au v. 1136.

4. Θυηλῇ pourrait être conservé : voir la *N. C.* à 3, 415.

5. Sur cette délibération retardée, voir la Notice, p. 16. Les v. 253-256 résument le début de la discussion au cours de laquelle les Argonautes s'interrogent sur le sens à donner à l'oracle de Phinée (2, 421 s.).

τόσσον νηίτην στόλον ἔμμεναι, ἀλλ' οἰωνῶν
ἰλαδὸν ἄσπετον ἔθνος ἐπιβρομέειν πελάγεσσιν.
Οἱ δ', ἀνέμου λαιψηρὰ θεῆς βουλῇσιν ἀέντος
Ἥρης, ὄφρ' ὤκιστα κακὸν Πελίαο δόμοισιν
Αἰαίη Μήδεια Πελασγίδα γαῖαν ἵκηται,
ἠοῖ ἐνὶ τριτάτῃ πρυμνήσια νηὸς ἔδησαν
Παφλαγόνων ἀκτῇσι, πάροιθ' Ἅλυος ποταμοῖο·
ἤ γάρ σφ' ἐξαποβάντας ἀρέσσασθαι θυέεσσιν
ἠνώγει Ἑκάτην. Καὶ δὴ τὰ μὲν ὅσσα θυηλὴν
κούρη πορσαίνουσα τιτύσκετο — μήτε τις ἵστωρ
εἴη μήτ' ἐμὲ θυμὸς ἐποτρύνειεν ἀείδειν —
ἅζομαι αὐδῆσαι· τό γε μὴν ἕδος ἐξέτι κείνου,
ὅ ῥα θεᾷ ἥρωες ἐπὶ ῥηγμῖσιν ἔδειμαν,
ἀνδράσιν ὀψιγόνοισι μένει καὶ τῆμος ἰδέσθαι.
Αὐτίκα δ' Αἰσονίδης ἐμνήσατο, σὺν δὲ καὶ ὧλλοι
ἥρωες, Φινῆος ὃ δὴ πλόον ἄλλον ἔειπεν
ἐξ Αἴης ἔσσεσθαι· ἀνώιστος δ' ἐτέτυκτο
πᾶσιν ὁμῶς. Ἄργος δὲ λιλαιομένοις ἀγόρευσε·
« Νεύμεθ' ἐς Ὀρχομενόν, τὴν ἔχραεν ὔμμι περῆσαι
νημερτὴς ὅδε μάντις ὅτῳ ξυνέβητε πάροιθεν.
Ἔστιν γὰρ πλόος ἄλλος, ὃν ἀθανάτων ἱερῆες
πέφραδον οἳ Θήβης Τριτωνίδος ἐκγεγάασιν.
Οὔ πω τείρεα πάντα τά τ' οὐρανῷ εἱλίσσονται,

TEST. 243 *E* G^{B} *EM* s. Αἰαίη ; *E* G^{B} s. ἔνει.

240 ἰλαδὸν *w*E : ἰλλ- LA ‖ 243 Πελασγίδα Ω TEST. (s. ἔν.) : -ιδων TEST. (s. Αἰ.) ‖ 244 ἐνὶ S*d* : ἐν *m*G ‖ 245 ἀκτῇσι SD : -ταῖσι *m*G ‖ 246 σφ' Ω Σ^{Jlem} : σφιν E ‖ ἐξαποβάντας $L^{s1}ASG^{s1}E$ Σ^{Jlem} : -ντες LG ‖ 247 θυηλὴν *d* : -λῇ Ω ‖ 248 πορσαίνουσα Bolling (cf. 2, 719) : -σανέουσα Ω ‖ 250 τόγε *w*E : τόδε LA ‖ 252 τῆμος Ω : τηλόσ' Köchly[1], perperam ‖ 253 δ' om. E ‖ 255 δ' ἐτέτυκτο E : δὲ τέτ- Ω ‖ 256 ἀγόρευσε(ν) Ω : -ευεν *d* ‖ post u., lac. susp. Fränkel ‖ 257 νεύμεθ' ἐς E (cf. 2, 1153) : νεισόμεθ' ἐς [νισ- Σ^{L}] LA Σ^{Ω} (= Ω) νισόμεθ' S νεισ- G ‖ τὴν Ω : τῇ G (cum gl. ὁπου) ‖ 260 ἐκγεγάασ(σ)ι(ν) $L^{2s1}A$*w* : ἐγγεγ- LE.

dans le ciel ; il n'aurait pu encore entendre parler de la race sacrée des Danaens, celui qui aurait voulu s'informer[1] ; seuls existaient les Arcadiens Apidanéens, ces Arcadiens qui, d'après la renommée, étaient même antérieurs à la lune et mangeaient des glands dans la montagne* ; la terre des Pélasges n'avait pas encore pour rois les fils illustres de Deucalion[2] en ce temps-là où l'Égypte, mère d'une race précédente, était appelée la Terre des Brumes *(Ééria)* aux riches moissons* et où Triton était le nom du fleuve[3] dont le large cours arrose toute cette Terre des Brumes[4] : bien que Zeus n'y fasse jamais pleuvoir en abondance, grâce à ses eaux, les épis lèvent dans les champs*. C'est, dit-on, en partant de là qu'un homme fit tout le tour de l'Europe et de l'Asie, confiant dans la force, la puissance et l'audace de ses armées. Au cours de sa marche, il fonda des milliers de villes, dont certaines sont encore habitées, d'autres non, car un très long temps s'est écoulé depuis*. Aia du moins demeure encore aujourd'hui, intacte, ainsi que les descendants de ces hommes qu'il avait installés pour peupler Aia*. Ceux-ci conservent des inscriptions gravées par leurs pères, des tables* sur lesquelles se trouvent toutes les routes et des instructions pour ceux qui veulent faire le tour de la terre et de la mer[5]. Or il est un fleuve, bras nordique de l'Océan,

1. En effet la lune n'existait pas encore (cf. v. 264) et Danaos, ancêtre des Danaens, est venu d'Égypte.

2. Argos contredit donc l'opinion exprimée par Jason en 3, 1085-1089 ; voir la *N. C. ad loc.*

3. Le Nil : cf. Lycophron, 119, 576 (et Tzetzès, *ad locc.*) ; Hermippos (grammairien disciple de Callimaque), fr. 77 Müller (*Fragm. Hist. Graec.*, 3, 53) ; Pline, *Hist. Nat.*, 5, 53.

4. Πᾶσα fait peut-être allusion à la polémique d'Hérod., 2, 15, contre les « Ioniens » qui limitaient l'Égypte au seul delta.

5. La carte ne reproduisait pas la configuration de l'*oikouménè* entière, puisqu'une partie seulement du cours de l'Istros y était figurée (v. 284) ; elle devait en revanche donner des indications pratiques pour les voyageurs. Tel est en effet le sens de πείρατα qu'on retrouve en des contextes analogues (1, 413 πεῖραθ' ὁδοῖο ; 2, 310, 411 ; 4, 1201) : cf. H. Fränkel, *Noten*, 72 s. (qui ne cite pas notre passage). — Le v. 281 fait écho aux v. 272 s. ; πέριξ est postposé comme en 1, 1097.

οὐδέ τί πω Δαναῶν ἱερὸν γένος ἦεν ἀκοῦσαι
πευθομένοις· οἶοι δ' ἔσαν Ἀρκάδες Ἀπιδανῆες,
Ἀρκάδες, οἳ καὶ πρόσθε σεληναίης ὑδέονται
ζώειν, φηγὸν ἔδοντες ἐν οὔρεσιν· οὐδὲ Πελασγὶς
χθὼν τότε κυδαλίμοισιν ἀνάσσετο Δευκαλίδῃσιν,
ἦμος ὅτ' Ἠερίη πολυλήιος ἐκλήιστο
μήτηρ Αἴγυπτος προτερηγενέων αἰζηῶν,
καὶ ποταμὸς Τρίτων εὐρύρροος ᾧ ὕπο πᾶσα
ἄρδεται Ἠερίη, Διόθεν δέ μιν οὔ ποτε δεύει
ὄμβρος ἅλις, προχοῇσι δ' ἀνασταχύουσιν ἄρουραι.
Ἔνθεν δή τινά φασι πέριξ διὰ πᾶσαν ὁδεῦσαι
Εὐρώπην Ἀσίην τε, βίῃ καὶ κάρτεϊ λαῶν
σφωιτέρων θάρσει τε πεποιθότα· μυρία δ' ἄστη
νάσσατ' ἐποιχόμενος, τὰ μὲν ἤ ποθι ναιετάουσιν
ἠὲ καὶ οὔ· πουλὺς γὰρ ἄδην ἐπενήνοθεν αἰών.
Αἶά γε μὴν ἔτι νῦν μένει ἔμπεδον υἱωνοί τε
τῶνδ' ἀνδρῶν οὓς ὅς γε καθίσσατο ναιέμεν Αἶαν·
οἳ δή τοι γραπτῦς πατέρων ἕθεν εἰρύονται,
κύρβιας οἷς ἔνι πᾶσαι ὁδοὶ καὶ πείρατ' ἔασιν
ὑγρῆς τε τραφερῆς τε πέριξ ἐπινισομένοισιν.
Ἔστι δέ τις ποταμός, ὕπατον κέρας Ὠκεανοῖο,

Test. **264** schol. Aristoph. *Nub.* 397 || **267-268** *EG EM* s. ἠερία || **282-284** *EG*[A] *EM* s. κέρας (282 solum *EM*).

262 ἱερὸν γένος *m* : γ.ἱ. GD ἱερὸν om. S, sed add. mg. S[1] || **263** οἶοι [οἳ- L[ac]A] Ω Σ[Ω]*Σ[J] : οἳ E || **267** ἠερίη L[4sl]*w*E Test. : ἱερίη [-ρῆϊ L] LA (et ὅθ' A) || ἐκλήιστο Ω Test. : ἐκέκλειστο E || in u. fine comma sustulit Wifstrand[1] || **269** Τρίτων Ω *Σ[ΩJ] : -ωνος E || εὐρύρροος Meineke[2] : ἐύρ(ρ)οος Ω ἠύρροος Hölzlin || **270** ἠερίη L[4sl]*w*E : ἱερ- LA || **271** utrum ante an post ἅλις distinguendum sit dubitat Σ[Ω] : ante ἅ. dist. AGE Σ[J], post ἅ. A quoque || προχοῇσι δ' Q : -οαῖς ἰδ' L*w* -οαῖσι δ' L[4]A -οῇσιν E || **274** σφωιτέρων *m* : -ρῳ *w*D || **275** ἤ SE : οὔ LAG Σ[Jlem] (et cf. *Σ[L]) || **276** ἠὲ Ω Σ[LJ] : ἢ E || πουλὺς L[4]A*w* Σ[L] : πολὺς LE || **277** νῦν Ω Σ[Ω] : om. E || **278** ὅσγε Hölzlin : ὅγε Ω ὧδε Bigot πέρ τε prop. Fränkel || **279** γραπτῦς L(?) Par. : -τὺς Σ[L] γράπτυς E Σ[J] γραπτὰς A*w* Σ[A] || ἕθεν [ἔ- L[ac]] *m* : ἔνθ' S om. G.

large, très profond et navigable même pour un vaisseau à grand tirant d'eau[1] : on l'appelle l'Istros et l'on a tracé son cours fort loin. Celui-ci[2], sur une grande distance, est absolument seul à traverser un immense territoire, car ses sources, par-delà les souffles du Borée, mugissent au loin dans les monts Rhipées[3] ; mais, une fois arrivé aux frontières des Thraces et des Scythes*, il se divise en deux bras : d'une part, il se jette par ici dans la mer Orientale ; du côté opposé, il coule à travers le golfe profond qui prolonge la mer de Trinacrie* située en bordure de votre pays, si c'est vraiment dans votre pays que l'Achélôos prend sa source*. »

Il parla ainsi et la déesse leur envoya un prodige favorable[4] : à sa vue, tous, dans une pieuse clameur, s'écrièrent qu'il fallait suivre la route indiquée. En effet, loin devant eux, un rayon céleste traça son sillon dans la direction qu'ils devaient prendre[5]. Pleins de joie, après avoir laissé sur place le fils de Lycos, ils naviguaient sur la mer, voile déployée, gardant en vue les monts de Paphlagonie. Mais ils ne doublèrent pas le

1. Sur le sens d'ὕπατος, cf. É. Delage, *Géographie*, 195, et t. 1, p. 186, n. 2. — Pour l'expression κέρας Ὠκεανοῖο, cf. Hésiode, *Théog.*, 789 (et la note de M. L. West), à propos du Styx ; selon Apollonios, l'Istros, qui prend sa source dans les monts Rhipées (v. 287), était alimenté souterrainement par les eaux de l'Océan : cf. H. Herter, *Jahresber. ü. die Fortschr. d. klass. Alt.-wiss.*, 285, 1944/1955, 382 (opinion différente dans Delage, 196 s.). — Ὁλκάς ne désigne pas chez Apollonios un lourd vaisseau de charge : cf. t. 1, p. 256 (*N. C.* à 1, 608) ; la traduction proposée est hypothétique, mais paraît ressortir du contexte.

2. Voir la *N. C.* à 3, 959.

3. Vers presque identique dans Denys le Pér., 315. — Les monts Rhipées sont situés au pays des Hyperboréens : cf. Callim., fr. 186, 8 s. Pf. ; témoignages antérieurs réunis et discutés par É. Delage, *Géographie*, 197-199 ; J. Desautels, *Rev. Ét. Gr.*, 84, 1971, 289-296. Apollonios localise au nord les sources de l'Istros en accord avec les Ioniens ; Hérod., 2, 33, les place à l'ouest.

4. Il s'agit d'Héra, l'instigatrice de tous les événements : cf. 4, 11, 21, et surtout 241-243. Le sacrifice à Hécate (v. 246-252) n'est qu'une parenthèse dans le récit : voir la *N. C.* à 4, 250.

5. Cf. Δ 75-77. Ὁλκός se dit pour une étoile filante : cf. 3, 141, 1377 s. ; il s'agit ici d'un météore dont la lueur est plus persistante et qui est visible en plein jour.

εὐρύς τε προβαθής τε καὶ ὁλκάδι νηὶ περῆσαι·
Ἴστρον μιν καλέοντες ἑκὰς διετεκμήραντο·
ὅς δ' ἤτοι τείως μὲν ἀπείρονα τέμνετ' ἄρουραν
εἷς οἶος, πηγαὶ γὰρ ὑπὲρ πνοιῆς Βορέαο
Ῥιπαίοις ἐν ὄρεσσιν ἀπόπροθι μορμύρουσιν,
ἀλλ' ὁπότ' ἂν Θρῃκῶν Σκυθέων τ' † ἐνιβήσεται † οὔρους,
ἔνθα διχῇ, τὸ μὲν ἔνθα μετ' ἠοίην ἅλα βάλλει
τῆδ' ὕδωρ, τὸ δ' ὄπισθε βαθὺν διὰ κόλπον ἵησι
σχιζόμενος πόντου Τρινακρίου εἰσανέχοντα,
γαίῃ ὃς ὑμετέρῃ παρακέκλιται, εἰ ἐτεὸν δὴ
ὑμετέρης γαίης Ἀχελώιος ἐξανίησιν. »
Ὣς ἄρ' ἔφη. Τοῖσιν δὲ θεὰ τέρας ἐγγυάλιξεν
αἴσιον, ᾧ καὶ πάντες ἐπευφήμησαν ἰδόντες
στέλλεσθαι τήνδ' οἶμον· ἐπιπρὸ γὰρ ὁλκὸς ἐτύχθη
οὐρανίης ἀκτῖνος, ὅπῃ καὶ ἀμεύσιμον ἦεν.
Γηθόσυνοι δέ, Λύκοιο καταυτόθι παῖδα λιπόντες,
λαίφεσι πεπταμένοισιν ὑπεὶρ ἅλα ναυτίλλοντο
οὔρεα Παφλαγόνων θηεύμενοι. Οὐδὲ Κάραμβιν

Test. 284-293 respicit Olympiod. in Aristot. *Meteor.* 1, 13, p. 105, 18 s. Stüve ‖ 297 (ὅπῃ — ἦ [i.e. ἦεν]) *EG EM* s. ἀμεύσιμος (ἦ om. *EM*).

283 προβαθής LAS[2] Test.: -θύς *w*E ‖ 284 μιν Ω Σ[Ω] : μὲν Test. ‖ 285 δ' ἤτοι Hermann[3] : δή τοι Ω ‖ τείως *m* : εἵως *w* ‖ τέμνετ' Ω : τέτμετ' D τέμνει malit Fränkel, fort. recte ‖ 286 ὑπὲρ πνοιῆς Ω : ὑπαὶ πνοιῇ D ‖ 288 ἐνιβήσεται Ω : ἐπι- E utrumque de flumine suspectum ‖ 289 ἔνθα (alt.) suspexit Fränkel : ἄντα Bigot ‖ ἠοίην Guyet uel ἠῴην Gerhard (cf. 2, 745) : ἰονίην Ω, ut uid. (sed ἠονίην G, ἠιον- R) ἡμετέρην Wilamowitz[1] (cl. *Σ[LJ] ad 282-291 *b*, perperam) ‖ 290 διὰ suspexit Fränkel, frustra ‖ 291 σχιζόμενος Ω : -ον E[2] *Σ[J] ‖ Τρινακρίου *m* Σ[J] : -κίου *w* Τυρρηνικοῦ (uel Τυρσηνίδος ?) *Σ[L] ‖ 292 ὑμετέρῃ SE Σ[Llem] Σ[Lγρ] : ἡμ- LAGD Σ[L] (ut uar. lect.) ‖ δὴ *m* : γε *w* ‖ 293 ὑμετέρης [ἡμ- G] γαίης Ω Σ[Ω] : γαίης ὑμετέρης [ἡμ- D] ED ‖ -ίῃσιν L solus ‖ 297 ὅπῃ Ω Test. : ὅποι E ‖ ἀμεύσιμον Test. : μόρσιμον Ω ‖ 298 Λύκοιο Ω : λιθόοιο WV[2sl]P[2mg] ‖ κατ- Ω : κατ' A.

Carambis, car les vents et la lueur du feu céleste durèrent jusqu'au moment où ils atteignirent le large cours de l'Istros[1].

Cependant, parmi les Colques, les uns, dans leurs vaines recherches, sortirent du Pont par les roches Kyanées[2] ; les autres se dirigèrent vers le fleuve. Apsyrtos, qui les commandait, les fit passer par la Belle Bouche *(Kalon stoma)*, en coupant au plus court* : c'est pourquoi, après avoir franchi l'isthme de cette région, il parvint avant les héros dans le golfe le plus reculé de la mer Ionienne*. En effet l'Istros enferme une île nommée Peuké (la Pinède), triangulaire[3] : sa base s'étend en largeur dans le prolongement du rivage, alors que l'angle aigu de son sommet est tourné vers le courant ; de part et d'autre, le fleuve se divise en deux bras : l'un s'appelle Narex, l'autre, au sud, la Belle Bouche*. C'est par celle-ci qu'Apsyrtos et les Colques s'élancèrent, en gagnant de vitesse les autres qui passaient au loin par l'extrémité nord de l'île. Dans les prairies humides, les rustiques bergers abandonnaient leurs immenses troupeaux par crainte des navires, croyant voir des bêtes surgir de la mer à la faune monstrueuse[4]. En effet ils n'avaient jamais encore vu auparavant de nefs marines, ni les Scythes mêlés aux Thraces non plus que les Sigynnes, ni les Traucéniens[5] ni les Sindes qui habitaient déjà la vaste plaine déserte du

1. Sur les monts de Paphlagonie, cf. 2, 357 s. ; sur le cap Carambis, considéré comme le plus septentrional de la côte sud du Pont, cf. 2, 360-363 (et t. 1, p. 193, n. 5), 943 s. — Daskylos, le fils de Lycos, s'était embarqué à Héraclée pour servir de guide aux Argonautes : 2, 802-805, 814.

2. On retrouvera ce détachement à Drépané-Corcyre chez Alkinoos : 4, 1000-1007.

3. Cf. Callim., fr. 1, 36 Pf. τριγλώχιν ... νῆσος.

4. Allusion détournée à la tradition, écartée par Apollonios, selon laquelle Argô avait été le premier navire. L'effroi du berger devant les navires est un lieu commun poétique : cf. H. Fränkel, *Noten*, 476 s. ; E. Livrea, à 4, 317.

5. Pour la répétition de οὖν, cf. R. Kühner-B. Gerth, *Griech. Gramm.*[4], 2, 159, § 507, 3 *a*. La dichotomie peut signifier que les

γνάμψαν, ἐπεὶ πνοιαί τε καὶ οὐρανίου πυρὸς αἴγλη
μίμνεν ἕως Ἴστροιο μέγαν ῥόον εἰσαφίκοντο.
Κόλχοι δ' αὖτ', ἄλλοι μὲν ἐτώσια μαστεύοντες
Κυανέας Πόντοιο διὲκ πέτρας ἐπέρησαν,
ἄλλοι δ' αὖ ποταμὸν μετεκίαθον, οἷσιν ἄνασσεν
Ἄψυρτος, Καλὸν δὲ διὰ στόμα πεῖρε λιασθείς·
τῶ καὶ ὑπέφθη τούς γε βαλὼν ὕπερ αὐχένα γαίης
κόλπον ἔσω πόντοιο πανέσχατον Ἰονίοιο.
Ἴστρῳ γάρ τις νῆσος ἐέργεται οὔνομα Πεύκη
τριγλώχιν, εὖρος μὲν ἐς αἰγιαλοὺς ἀνέχουσα,
στεινὸν δ' αὖτ' ἀγκῶνα ποτὶ ῥόον· ἀμφὶ δὲ δοιαὶ
σχίζονται προχοαί· τὴν μὲν καλέουσι Νάρηκος,
τὴν δ' ὑπὸ τῇ νεάτῃ Καλὸν στόμα· τῇδε διαπρὸ
Ἄψυρτος Κόλχοι τε θοώτερον ὡρμήθησαν,
οἱ δ' ὑψοῦ νήσοιο κατ' ἀκροτάτης ἐνέοντο
τηλόθεν. Εἰαμενῇσι δ' ἐν ἄσπετα πώεα λεῖπον
ποιμένες ἄγραυλοι νηῶν φόβῳ, οἷά τε θῆρας
ὀσσόμενοι πόντου μεγακήτεος ἐξανιόντας.
Οὐ γάρ πω ἁλίας γε πάρος ποθὶ νῆας ἴδοντο
οὔτ' οὖν Θρήιξι μιγάδες Σκύθαι οὐδὲ Σίγυννοι,
οὔτ' οὖν Τραυκένιοι, οὔθ' οἱ περὶ Λαύριον ἤδη
Σίνδοι ἐρημαῖον πεδίον μέγα ναιετάοντες.

Tᴇsᴛ. **309** schol. Dion. Per. 301 ‖ **317-322** Π^{16} ‖ **322** (Σινδοί) schol. Dion. Per. 681.

302 μίμνεν *w* *$\Sigma^{\Omega par}$: μεῖνεν [μέν- A^{ac}] *m* ‖ **303** δ' αὖτ' LAS Σ^{L} : δ' αὖ E δή τ' G ‖ **307** ὕπερ Merkel : ὑπὲρ Ω ‖ **308** πανέσχατον L^{2sl}S Σ^{L} : παρέσχ- LG παρ' ἔσχ- AE Σ^{A} ‖ **309** Ἴστρῳ Ω : Ἴ- L^{2} ‖ **310** τριγλώχιν AE Σ^{A} : -ῶχιν L*w* Σ^{L} ‖ **312** -σι Νάρηκος Chrestien : -σιν ἄρηκος Ω $\Sigma^{\Omega J}$ -σιν ἄρηος E Σ^{J} ‖ **313** τῇδε S^{pc}WIF : τῇ δὲ Ω τῇσδε Livrea (in notis) ‖ **315** κατ' Ω : ὑπ' E ἐπ' D ‖ **316** εἰαμενῇσι U : εἰαμεναῖσι(ν) (uel εἰ-) Ω Σ^{Ω} ‖ **319** γε Ω : τε E ‖ ποθι [πό- LG] Ω : ποθε E ποτε D ‖ **320** s. Θρήιξι — οὖν om. D ‖ Θρήιξι L post ras. AGE Σ^{L} : -ιν L^{ac}S ‖ οὐδὲ Ω : οὔτε S*d* ‖ **321** οὔτ' οὖ]ν Π^{16} Ω : οὔτ' αὖ E οὔτε Wellauer ‖ Τραυκένιοι Kassel : Γραυ- Π^{16} Ω ‖ **322** Σίνδοι Σ^{L} Herodian. (secundum Σ^{LJ}) : Σίνδοί L Σινδοί A*w*E Σ^{J} Tᴇsᴛ. ‖ ναιετάοντες Ω : -άουσιν Svensson.

Laurion. Dépassant le mont Angouron[1], puis, loin du mont Angouron, l'éperon du Cauliacos autour duquel l'Istros partage son cours pour se déverser en deux points opposés dans la mer, dépassant enfin la plaine du Laurion*, les Colques débouchèrent alors dans la mer de Cronos[2] et en coupèrent tous les accès pour empêcher les héros de leur échapper. Ceux-ci* descendaient le fleuve derrière eux et parvinrent aux deux îles Brygéides d'Artémis toutes proches[3]. Dans l'une d'elles était la demeure sacrée ; c'est dans l'autre qu'évitant la troupe d'Apsyrtos ils débarquaient : car ces îles, situées au milieu d'un grand nombre, avaient été délaissées, volontairement, par égard pour la fille de Zeus, tandis que les autres, remplies de Colques, fermaient les passages vers la mer. Apsyrtos avait aussi massé des hommes sur les côtes voisines des îles jusqu'au fleuve Salangon et la terre Nestienne[4].

Là, la poignée des Minyens aurait alors succombé sous le nombre dans un combat malheureux[5] ; mais ils

peuples cités au v. 320 habitent en-deçà de la bifurcation de l'Istros et les suivants au-delà.

1. Ἐπεί τε semble confirmé par 4, 366. Il peut s'agir d'un ionisme ; la locution, rare chez Homère, n'est attestée qu'en M 393 en dehors d'une comparaison. Cf. C. J. Ruijgh, *Autour de τε épique* (1971), §§ 412 et 415.

2. Sur la mer de Cronos, voir la Notice, p. 24.

3. Les Bryges ou Briges habitent les uns en Thrace (Strabon, 7, 3, 2 [295] ; fr. 25 ; cf. Hérod., 6, 45 ; 7, 73, 185), les autres à l'ouest des Balkans, au nord des monts Kérauniens selon Strabon (7, 7, 8-9 [326 s.]). Cf. A. Fick, *Hattiden u. Danubier* (1909), 35 s. ; P. Kretschmer, *Miscell. Acad. Berol.*, 2, 1, 1950, 174 ; D. Detschew, *Thrakische Sprachreste* (1957), 91 s. — Les îles mentionnées ici appartiennent à l'archipel liburnien : cf. Notice, p. 25. Sur le sanctuaire d'Artémis (ou d'Athéna selon Hygin), voir la Notice, p. 20, n. 6.

4. Sur ces lieux, voir la Notice, p. 24-25.

5. Cf. N 738 s. οἱ δὲ μάχονται | παυρότεροι πλεόνεσσι. Cette conduite héroïque n'est pas celle des Argonautes d'Apollonios. — Au v. 340, ἐτάμοντο implique que l'accord a été sanctionné par un sacrifice ou des libations (précision qui serait hors de situation en 1, 340, où H. Fränkel conjecture ταμέσθαι d'après 4, 340). La correction συνθεσίην n'est pas indispensable : comme l'a vu

Αὐτὰρ ἐπεί τ' Ἄγγουρον ὄρος καὶ ἄπωθεν ἐόντα
Ἀγγούρου ὄρεος σκόπελον παρὰ Καυλιακοῖο,
ᾧ πέρι δὴ σχίζων Ἴστρος ῥόον ἔνθα καὶ ἔνθα
βάλλει ἁλός, πεδίον τε τὸ Λαύριον ἠμείψαντο,
δή ῥα τότε Κρονίην Κόλχοι ἅλαδ' ἐκπρομολόντες,
πάντῃ, μή σφε λάθοιεν, ὑπετμήξαντο κελεύθους.
Οἱ δ' ὄπιθεν ποταμοῖο κατήλυθον, ἐκ δ' ἐπέρησαν
δοιὰς Ἀρτέμιδος Βρυγηίδας ἀγχόθι νήσους.
Τῶν δ' ἤτοι ἑτέρῃ μὲν ἐν ἱερὸν ἔσκεν ἔδεθλον·
ἐν δ' ἑτέρῃ, πληθὺν πεφυλαγμένοι Ἀψύρτοιο,
βαῖνον· ἐπεὶ κείνας πολέων λίπεν ἔνδοθι νήσους
αὔτως, ἁζόμενος κούρην Διός, αἱ δὲ δὴ ἄλλαι
στεινόμεναι Κόλχοισι πόρους εἴρυντο θαλάσσης.
Ὣς δὲ καὶ εἰς ἀκτὰς πληθὺν λίπεν ἀγχόθι νήσων
μέσφα Σαλαγγῶνος ποταμοῦ καὶ Νέστιδος αἴης.
Ἔνθα κε λευγαλέῃ Μινύαι τότε δηιοτῆτι
παυρότεροι πλεόνεσσιν ὑπείκαθον· ἀλλὰ πάροιθεν,

Test. **324** Καυλιακοῖο respicit Steph. Byz. s. Καυλικοί ‖ **327** (Κρονίην ἅλα) schol. Aesch. *Prom.* 837 ‖ **330** (Βρυγηίδας νήσους) schol. ΩJ Ap. Rh. 4, 1002-1003 *a* ; cf. Βρυγηίς ap. Steph. Byz. s. Βρύξ ‖ **337** *EG* s. μέσφα ; (καὶ — αἴης om.) schol. A ad Φ 141 ; Herodian. 1, 24, 1 ; 2, 116, 24 ; 729, 5 Lentz.

---

323 ἐπεί τ' S : ἔπειτ' Ω ‖ Ἄγγουρον et u. sq. Ἀγγούρου Ω $\Sigma^{\Omega J}$: Ἀγγυρ- (sic) $\Sigma^{LJ\gamma\rho}$ ‖ **324** Καυλιακοῖο $L^{3\gamma\rho}$AE $\Sigma^{L\gamma\rho}\Sigma^{AJ}$ Test. : Καυκασίοιο L*w* $\Sigma^{L}\Sigma^{J\gamma\rho}$ ‖ **325** Ἴστρος corr. L^{2} uide 309 ‖ **326** ἁλὸς Ω : ἅλις Hölzlin, perperam ‖ τὸ Λαύριον E : Ταλ- Ω ‖ **329** ἐκ Ω : fort. ἐς legendum ‖ **330** Βρυγηίδας Test. : Βρυτη- Ω ‖ **331** τῶν δ' Ω (cf. 2, 132 ; 3, 854, 1221 ; 4, 285 ?) : τῶν E (cf. 3, 59, 239) ‖ **333** κείνας Ω : κεινὰς Huet[1] κενεὰς Fränkel ‖ λίπεν et u. sq. ἁζόμενος Fränkel, cl. 336 : λίπον et ἁζόμενοι Ω ‖ ἔνδοθι Ω : ἔκτοθι Livrea frustra ‖ νήσους Ω : -σων Livrea fort. recte μούνας ci. Fränkel ‖ **335** s. post 337-338 G : corr. G^{2} ‖ **335** στεινόμεναι ASE : -νοι LG ‖ **336** ἀκτὰς L^{pc} : αὐτὰς L^{ac} (pace G. B. Alberti, *Studi ... Cataudella*, 2, 1972, 12, n. 9) ἄλλας $L^{3mg\gamma\rho}L^{4sl\gamma\rho}$A*w*E ‖ λίπεν Ω : -πον E ‖ νήσων W^{mg} V^{2sl} : -σους Ω νηῶν Livrea uersus fort. grauius corruptus ‖ **337** μέσφα Σαλ- AS Test. : μέσφ' Ἀσαλ- LE (corrupte G) ‖ Σαλαγγῶνος Ω Test. : -αγκῶνος E.

conclurent auparavant un accord, évitant ainsi le grand affrontement : d'après ses stipulations, la toison d'or, puisque Aiétès lui-même la leur avait promise s'ils accomplissaient ses travaux*, ils la garderaient définitivement de plein droit, l'eussent-ils enlevée de leur propre chef, malgré le roi, soit par ruse soit au vu de tous[1] ; quant à Médée — car là était le litige[2] —, elle serait confiée à la fille de Létô, séparée de ses compagnons, jusqu'à ce que l'un des rois justiciers[3] eût décidé si elle devait regagner la maison de son père [ou aller vers la riche cité du divin Orchoménos]* ou suivre les héros en terre d'Hellade.

Alors, quand la jeune fille eut tout calculé dans son esprit, de lancinantes inquiétudes agitèrent son cœur violemment[4]. Aussitôt elle faisait venir Jason seul, à l'écart de ses compagnons, l'emmenait loin dans un endroit bien retiré et, en tête-à-tête, lui adressait ces paroles lourdes de sanglots* :

« Aisonide, quel est ce plan que vous avez comploté à mon sujet ? Les succès t'ont-ils fait perdre complètement la mémoire ? N'as-tu donc aucun souci de ce que tu me disais quand le besoin te pressait ? Ces serments devant Zeus Suppliant, ces doux engagements, où s'en sont-ils allés[5] ? Me fiant à eux, contre toute décence, par une impudente résolution, j'ai

Wellauer, ἐτάμοντο peut être suivi de l'infinitif (cf. Hérod., 4, 201) et l'on trouve ailleurs des coupes fortes au-delà du quatrième pied (2, 343, 576, 957, 1059 ; 3, 1156 ; 4, 1408).

1. Apsyrtos sait à quoi s'en tenir. L'alternative ne sert qu'à englober tous les cas possibles : « quelles que soient les conditions dans lesquelles la toison a été enlevée ».

2. Cf. 3, 627 et la *N. C.*

3. Cf. *H. hom. Dém.*, 103, 215 θεμιστοπόλων βασιλήων, 473 ; Hésiode, *Cat.*, fr. 10, 1 Merk.-West.

4. Sur le sens de νωλεμές, cf. t. 1, p. 274 (*N.C.* à 2, 554) ; la traduction habituelle « sans cesse » est contredite par αἶψα. — Pour le v. 352, cf. Pind., *Ném.*, 1, 53 ὀξείαις ἀνίαισι τυπείς (Livrea).

5. Allusion au premier discours de Jason en 3, 985-996. Médée reprend les termes des v. 985-988 avec une ironie douloureuse.

συνθεσίῃ μέγα νεῖκος ἀλευάμενοι, ἐτάμοντο
κῶας μὲν χρύσειον, ἐπεί σφισιν αὐτὸς ὑπέστη
Αἰήτης, εἴ κέν οἱ ἀναπλήσειαν ἀέθλους,
ἔμπεδον εὐδικίῃ σφέας ἑξέμεν, εἴ τε δόλοισιν
εἴ τε καὶ ἀμφαδίην αὔτως ἀέκοντος ἀπηύρων,
αὐτὰρ Μήδειαν — τό⟨δε⟩ γὰρ πέλεν ἀμφήριστον —
παρθέσθαι κούρῃ Λητωίδι νόσφιν ὁμίλου,
εἰσόκε τις δικάσῃσι θεμιστούχων βασιλήων
εἴ τέ μιν εἰς πατρὸς χρειὼ δόμον αὖτις ἱκάνειν
[348a] [εἴ τε μετ' ἀφνειὴν θείου πόλιν Ὀρχομενοῖο]
εἴ τε μεθ' Ἑλλάδα γαῖαν ἀριστήεσσιν ἕπεσθαι.
Ἔνθα δ' ἐπεὶ τὰ ἕκαστα νόῳ πεμπάσσατο κούρη,
δή ῥά μιν ὀξεῖαι κραδίην ἐλέλιξαν ἀνῖαι
νωλεμές. Αἶψα δὲ νόσφιν Ἰήσονα μοῦνον ἑταίρων
ἐκπροκαλεσσαμένη ἄγεν ἄλλυδις, ὄφρ' ἐλίασθεν
πολλὸν ἑκάς, στονόεντα δ' ἐνωπαδὶς ἔκφατο μῦθον·
« Αἰσονίδη, τίνα τήνδε συναρτύνασθε μενοινὴν
ἀμφ' ἐμοί ; Ἦέ σε πάγχυ λαθιφροσύναις ἐνέηκαν
ἀγλαΐαι, τῶν δ' οὔ τι μετατρέπῃ ὅσσ' ἀγόρευες
χρειοῖ ἐνισχόμενος ; Ποῦ τοι Διὸς Ἱκεσίοιο
ὅρκια, ποῦ δὲ μελιχραὶ ὑποσχεσίαι βεβάασιν ;
Ἧις ἐγὼ οὐ κατὰ κόσμον ἀναιδήτῳ ἰότητι
πάτρην τε κλέα τε μεγάρων αὐτούς τε τοκῆας

Test. **348-356** Π[30] ‖ **360** (ἀναιδῆ ἰότητι) *EG* s. ἀναίδητος.

340 συνθεσίῃ Ω : -ίας E -ίην Schneider[2] uide adn. ‖ ἀλευάμενοι Ω : -ευόμενοι Brunck ‖ **342** κέν οἱ Fränkel : κεῖνοι Ω κείνῳ Castiglioni[2], perperam ‖ **343** εὐδικίῃ [-ίης S] LAS : εὐδοκ- G εὐθυδικ- E ‖ **345** τόδε RQ : τὸ Ω τόγε S γε, τὸ Wellauer ‖ **348** *a* (= 2, 1186) Ω : ignorat *Σ[L] et del. Ruhnken[2] utrum]τεμι[(= 348) an]τεμε[(= 348 *a*) habeat Π[30] non liquet ‖ ἀφνειὴν Bigot : -ειοῖο Ω -ειοῦ E ‖ θείου Ω : θείην S ‖ **349** εἴτε Ω : καί τε E]ιτε Π[30] ‖ **350** ἐπεὶ τὰ E : ἔπειτα Ω ‖ **351** ἐλέλιξαν Ω : ἀνελέλ- E ‖ **352** Ἰήσονα Ω : Ἰάσ- E ‖ **355** συναρτύνασθε LSE : -νεσθε AG ‖ **356** ἐνέηκαν Ω : ἀν- E ‖ **358** χρειοῖ Ω : χροιοῖ G χροιῇ E[ac]D χρειῇ E[2] ‖ **359** ὑποσχεσίαι Ω : -έσιες E.

abandonné ma patrie, la gloire de ma maison, mes parents mêmes, tout ce qui m'était le plus cher[1] ; et, loin des miens, seule, je suis emportée sur la mer avec les tristes alcyons à cause de tes épreuves[2], pour avoir voulu te voir accomplir, grâce à moi sans péril[3], tes travaux contre les taureaux et les fils de la terre. Et, pour finir, la toison aussi, quand tout fut découvert*, tu l'as conquise par ma folie, pendant que je répandais sur l'espèce des femmes un honteux opprobre[4]. Aussi est-ce en qualité de fille, d'épouse et de sœur que je prétends te suivre sur la terre d'Hellade*. Sois donc, en toute occasion, mon franc défenseur ; au lieu de me laisser seule, loin de toi, pour aller trouver les rois, protège-moi, sans arrière-pensée ; que soient immuables pour toi le pacte et la loi sainte que nous avons acceptés d'un commun accord*. Ou sinon, de ton épée, tranche tout de suite cette gorge par le milieu, que je reçoive la juste récompense de ma folle passion[5]. Misérable* ! s'il juge que j'appartiens à mon frère, ce roi à qui vous confiez tous deux le soin d'appliquer votre pacte cruel[6], comment paraîtrai-je devant les yeux de mon père? La belle gloire pour moi ! Quel châtiment ou quel lourd malheur[7] ne devrai-je pas subir dans mon infortune pour les crimes que j'ai commis, alors que tu goûterais les joies du retour? Qu'elle ne le permette pas, la reine

1. Médée se ressouvient de son drame de conscience : cf. 3, 640 s., 648-653, 779, 785 s.
2. Cf. Alcman, fr. 26, 3 Page (κηρύλος) ὅς τ' ἐπὶ κύματος ἄνθος ἅμ' ἀλκυόνεσσι ποτήται. Sur les plaintes des alcyons, cf. I 563.
3. Cf. 3, 786 ἐμῇ ἰότητι σαωθείς.
4. Cf. 3, 797.
5. Médée ne voulait pas être accusée de céder à une passion impudique (3, 797) ; elle s'en défendra encore devant Arété (4, 1019) ; mais, face à Jason, elle s'adresse à elle-même ce reproche pour lui faire honte. Elle ne doit d'ailleurs pas le prendre à son compte et veut dire plutôt : « l'impudicité dont l'opinion m'accusera ».
6. Litt., « sur qui vous faites reposer l'(exécution du) pacte ». Sur la valeur figurée et sarcastique d'ἐπίσχετε, cf. Livrea, *ad loc.*
7. Ἄτη peut faire allusion à un exil par opposition à un châtiment proprement dit (τίσιν) : cf. H. Fränkel, *Noten*, 482.

νοσφισάμην, τά μοι ἦεν ὑπέρτατα, τηλόθι δ' οἴη
λυγρῇσιν κατὰ πόντον ἅμ' ἀλκυόνεσσι φορεῦμαι,
σῶν ἕνεκεν καμάτων, ἵνα μοι σόος ἀμφί τε βουσὶν
ἀμφί τε γηγενέεσσιν ἀναπλήσειας ἀέθλους·
ὕστατον αὖ καὶ κῶας, ἐπεί τ' ἐπάιστον ἐτύχθη,
εἷλες ἐμῇ ματίῃ, κατὰ δ' οὐλοὸν αἶσχος ἔχευα
θηλυτέραις. Τῶ φημι τεὴ κούρη τε δάμαρ τε
αὐτοκασιγνήτη τε μεθ' Ἑλλάδα γαῖαν ἕπεσθαι.
Πάντῃ νυν πρόφρων ὑπερίστασο· μηδέ με μούνην
σεῖο λίπῃς ἀπάνευθεν, ἐποιχόμενος βασιλῆας,
ἀλλ' αὔτως εἴρυσο· δίκη δέ τοι ἔμπεδος ἔστω
καὶ θέμις ἣν ἄμφω συναρέσσαμεν· ἢ σύ γ' ἔπειτα
φασγάνῳ αὐτίκα τόνδε μέσον διὰ λαιμὸν ἀμῆσαι,
ὄφρ' ἐπίηρα φέρωμαι ἐοικότα μαργοσύνῃσι.
Σχέτλιε, εἰ ⟨γάρ⟩ κέν με κασιγνήτοιο δικάσσῃ
ἔμμεναι οὗτος ἄναξ τῷ ἐπίσχετε τάσδ' ἀλεγεινὰς
ἄμφω συνθεσίας, πῶς ἵξομαι ὄμματα πατρός ;
Ἦ μάλ' ἐυκλειής. Τίνα δ' οὐ τίσιν ἠὲ βαρεῖαν
ἄτην οὐ σμυγερῶς δεινῶν ὕπερ οἷα ἔοργα
ὀτλήσω, σὺ δέ κεν θυμηδέα νόστον ἕλοιο ;
Μὴ τό γε παμβασίλεια Διὸς τελέσειεν ἄκοιτις,

Tᴇsᴛ. **374-375** *EG* ibid. (sed αὐτίκα κτλ. om. EG^{B}).

363 λυγρῇσι(ν) Ω : -γροῖσι GD ‖ **364** ἕνεκεν *w*E : -κα LA ‖ **366** ἐπεί τ' ἐπάιστον ἐτύχθη Mooney : ἐπεί [ἐπι L] τε παιστὸν [-δς L^{pc}] ἐτύχθη LA ἐπείτ' ἐπάιστος ἐτύχθην *w* ἐφ' ᾧ πλόος ὔμμιν ἐτύχθη E ‖ **369** ἕπεσθαι Ω : ἱκέσθαι S ‖ **370** πρόφρων $B^{\gamma\rho}$ Hartung : προφέρων Ω ‖ **371** ἐποιχόμενος suspectum ‖ βασιλῆας E : -ῆος Ω fort. -ῆα, cl. 347, 377 ‖ **374** τόνδε Ω : τόνγε Tᴇsᴛ. ‖ ἀμῆσαι *m* : ἄμησαι *w* ἄμησον Tᴇsᴛ. ‖ **375** φέρωμαι Ω : -ρω E ‖ **376** γάρ κέν με Wilamowitz[3] uel μέν κέν με Campbell (per litt.) : κεν με LA με G (et S^{ac} ?) δη κε (uel με) S^{pc} κεν δή με E ‖ **377** τῷ Ω : ὧ S ‖ ἐπίσχετε Ω : ὑπί- Platt[3] fort. recte ‖ **379** ἦ μάλ' ἐυκλ- anon.[3] ἠὲ μάλ' εὐκλ- Ω ‖ **380** οἷα E : οἷα [-ά S] τ' *w* οἷα θ' LA ‖ **381** σὺ δέ κεν Wellauer, Brunck praeeunte : οὐδέ κε [κεν L ante ras.] LA οὐ δή κε G οὔ κεν SE.

du monde, l'épouse de Zeus de qui tu te réclames[1] ! Puisses-tu un jour te souvenir de moi, quand tu seras en butte à l'adversité, et puisse la toison, tel un songe, s'évanouir dans l'érèbe ! Que toi, loin de ta patrie, mes Érinyes te chassent dès ton arrivée[2], après tout ce que j'ai souffert moi-même par ta cruauté* ! Ces malédictions, il n'est pas permis qu'elles tombent à terre, sans effet, car c'est un bien grand serment que tu as violé, homme sans cœur ! Mais en vérité, si vous continuez à vous rire de moi, vous ne resterez pas longtemps en paix, malgré vos pactes. »

Elle parla ainsi, bouillant d'une lourde colère ; elle avait envie d'incendier le navire, de tout consumer aux yeux de tous*, puis de se jeter elle-même dans l'ardent brasier. Mais Jason, pris de peur, lui adressa ces douces paroles :

« Calme-toi, pauvre folle[3] ! Ce pacte ne me plaît pas, à moi non plus ; mais nous cherchons un moyen de différer le combat, si grande est la nuée des ennemis qui flamboie autour de nous, à cause de toi. Car tous les habitants de ce pays sont désireux de prêter main forte à Apsyrtos afin qu'on te ramène, comme si tu étais notre captive, chez ton père dans ta patrie*. Nous-mêmes, nous péririons tous de male mort si nous en venions aux mains et ton sort serait encore plus atroce si nous devions en mourant te laisser comme butin à ces gens*. Mais ce pacte est l'instrument d'une ruse par laquelle nous mènerons Apsyrtos à sa perte. Or les peuples d'alentour n'auront plus la même hostilité pour complaire aux Colques à ton sujet, une fois disparu

1. Héra est à la fois la protectrice de Jason et la garante du mariage ; en cette dernière qualité, elle est dite Ζυγίη (4, 96), mais aussi Τελεία (cf. v. 382 τελέσειεν).

2. Répétition expressive de σε : cf. Soph., *Oed. Col.*, 1278 s. (et les parallèles cités par Jebb) ; id., *Électre*, 13 (?) ; *Phil.*, 945 (?) ; Aristoph., *Ach.*, 383 s. ; Xén., *Cyr.*, 4, 5, 29 ; 6, 4, 7 ; Démosth., 47, *Contre Éverg. et Mnés.*, 74 (corrigé à tort par Blass) ; *Anth. Pal.*, 6, 308, 3 s. (Asclépiade) (indûment corrigé par Gow).

3. Pour δαιμονίη, voir la note à 4, 95 (p. 74, n. 1).

ᾗ ἔπι κυδιάεις. Μνήσαιο δὲ καί ποτ' ἐμεῖο
στρευγόμενος καμάτοισι, δέρος δέ τοι ἶσον ὀνείρῳ
οἴχοιτ' εἰς ἔρεβος μεταμώνιον · ἐκ δέ σε πάτρης
αὐτίκ' ἐμαί σ' ἐλάσειαν Ἐρινύες, οἷα καὶ αὐτὴ
σῇ πάθον ἀτροπίῃ. Τὰ μὲν οὐ θέμις ἀκράαντα
ἐν γαίῃ πεσέειν, μάλα γὰρ μέγαν ἤλιτες ὅρκον,
νηλεές · ἀλλ' οὔ θήν μοι ἐπιλλίζοντες ὀπίσσω
δὴν ἔσσεσθ' εὔκηλοι ἕκητί γε συνθεσιάων. »
"Ὣς φάτ' ἀναζείουσα βαρὺν χόλον · ἵετο δ' ἥ γε
νῆα καταφλέξαι διά τ' ἀμφαδὰ πάντα κεάσσαι,
ἐν δὲ πεσεῖν αὐτὴ μαλερῷ πυρί. Τοῖα δ' Ἰήσων
μειλιχίοις ἐπέεσσιν ὑποδδείσας προσέειπεν ·
« Ἴσχεο, δαιμονίη · τὰ μὲν ἁνδάνει οὐδ' ἐμοὶ αὐτῷ,
ἀλλά τιν' ἀμβολίην διζήμεθα δηιοτῆτος,
ὅσσον δυσμενέων ἀνδρῶν νέφος ἀμφιδέδηεν
εἵνεκα σεῦ. Πάντες γὰρ ὅσοι χθόνα τήνδε νέμονται
Ἀψύρτῳ μεμάασιν ἀμυνέμεν, ὄφρα σε πατρί,
οἷά τε ληισθεῖσαν, ὑπότροπον οἴκαδ' ἄγοιντο ·
αὐτοὶ δὲ στυγερῷ κεν ὀλοίμεθα πάντες ὀλέθρῳ,
μίξαντες δαῒ χεῖρας · ὅ τοι καὶ ῥίγιον ἄλγος
ἔσσεται, εἴ σε θανόντες ἕλωρ κείνοισι λίποιμεν.
Ἥδε δὲ συνθεσίη κρανέει δόλον ᾧ μιν ἐς ἄτην
βήσομεν. Οὐδ' ἂν ὁμῶς περιναιέται ἀντιόωσι
Κόλχοις ἦρα φέροντες ὑπὲρ σέο, νόσφιν ἄνακτος

Test. 384 (δέρος — ὀνείρων) *EG* s. δέρος.

383 ἔπι S : ἐπι- *m*G ‖ **384** δέρος *w*E Test. : -ροις LA ‖ ὀνείρῳ Miller : -ροις Ω -ρων Test. ‖ **386** ἐμαί σ' Ω : ἐμέ γ' E ἐμαί γ' *d* ἐμαὶ Fränkel ‖ **389** ἐπιλλίζοντες Ω : ἔπειθ' ἴζοντες E ‖ **390** ἔσσεσθ' Wifstrand[1] : ἔσ(σ)εσθε L^{2s1}ASG^{s1}E : ἔσ(σ)εσθαι LG ‖ εὔκηλοι LAG : ἔκ- SE ‖ **391** ἀναζείουσα Ruhnken[2] : ἀνιάζουσα Ω ‖ **392** ἀμφαδὰ Campbell[2] : ἔμπεδα Ω ‖ **395** ἴσχεο Ω : -χε E ‖ **396** ἀμβολίην Ω : -ίαν E ‖ **400** ἄγοιντο Ω : -οιτο D ‖ **402** τοι Ω : που E ‖ **403** εἴ σε *w* : ἠὲ *m* ‖ κείνοισι Ω : κύνεσσι E ‖ **405** ἀντιόωσι *w* : -όωντες *m* εἰσαΐοντες D ‖ **406** φέροντες Ω : -ροιεν E.

le prince qui est à la fois ton tuteur* et ton frère ; et moi non plus, face aux Colques seuls, je n'hésiterai pas à les affronter en un franc combat, s'ils ne me laissent pas le libre passage*. »

Il dit, cherchant à l'adoucir ; elle lui tint alors cet horrible discours :

« Songes-y dès maintenant[1], puisque, après mes honteux forfaits, il me faut encore machiner celui-ci, dès lors que je me suis laissée égarer par une première erreur et que, par le vouloir d'un dieu, j'ai perpétré de coupables desseins. Toi, dans la mêlée, tâche d'écarter les lances des Colques*. Quant à l'homme en tout cas, c'est moi qui l'appâterai pour qu'il tombe entre tes mains. Traite-le en ami, avec de splendides présents, pour que j'arrive à persuader ses hérauts[2] à leur départ qu'il vienne s'aboucher avec moi dans un entretien seul à seul*. Alors, si l'entreprise t'agrée[3], je ne m'y oppose pas, tue[4], puis livre bataille aux Colques. »

Ainsi tous deux, de connivence, tendirent un grand piège à Apsyrtos et lui offrirent maints présents d'hospitalité. Entre autres, ils lui donnèrent la tunique sacrée d'Hypsipylé, de couleur pourpre : des déesses, les Grâces elles-mêmes, l'avaient ouvrée pour Dionysos à Dia que la mer entoure ; puis le dieu en avait fait don à son fils Thoas qui, à son tour, l'avait laissée à Hypsipylé ; celle-ci avait remis ce chef-d'œuvre à l'Aisonide, comme cadeau d'hospitalité à emporter avec beaucoup d'autres objets de prix. Ni à la toucher ni à la contempler, on ne pouvait satisfaire son doux

1. Comparer 3, 1026, dans le premier discours de Médée à Jason ; mais le ton est ici tout différent. Φράζεο, employé absolument, fait anacoluthe et équivaut à « écoute-moi ».

2. Il s'agit des hérauts colques venus négocier la trêve et la sanctionner par un sacrifice (v. 340) ; eux seuls peuvent transmettre sans invraisemblance le message de Médée (v. 435 ss.) : cf. H. Fränkel, *Noten*, 491-493.

3. Cf. 3, 485.

4. Noter l'omission du complément d'objet : cf. la *N. C.* au v. 418.

ὅς τοι ἀοσσητήρ τε κασίγνητός τε τέτυκται·
οὐδ' ἂν ἐγὼ Κόλχοισιν ὑπείξω μὴ πτολεμίζειν
ἀντιβίην, ὅτε μή με διὲξ εἰῶσι νέεσθαι. »
Ἴσκεν ὑποσσαίνων· ἡ δ' οὐλοὸν ἔκφατο μῦθον·
« Φράζεο νῦν· χρειὼ γὰρ ἀεικελίοισιν ἐπ' ἔργοις
καὶ τόδε μητίσασθαι, ἐπεὶ τὸ πρῶτον ἀάσθην
ἀμπλακίῃ, θεόθεν δὲ κακὰς ἤνυσσα μενοινάς.
Τύνη μὲν κατὰ μῶλον ἀλέξεο δούρατα Κόλχων·
αὐτὰρ ἐγὼ κεῖνόν γε τεὰς ἐς χεῖρας ἱκέσθαι
μειλίξω. Σὺ δέ μιν φαιδροῖς ἀγαπάζεο δώροις,
εἴ κέν πως κήρυκας ἀπερχομένους πεπίθοιμι
οἰόθεν οἶον ἐμοῖσι συναρθμῆσαι ἐπέεσσιν.
Ἔνθ' εἴ τοι τόδε ἔργον ἐφανδάνει, οὔ τι μεγαίρω,
κτεῖνέ τε καὶ Κόλχοισιν ἀείρεο δηιοτῆτα. »
Ὣς τώ γε ξυμβάντε μέγαν δόλον ἠρτύναντο
Ἀψύρτῳ, καὶ πολλὰ πόρον ξεινήια δῶρα·
οἷς μέτα καὶ πέπλον δόσαν ἱερὸν Ὑψιπυλείης
πορφύρεον. Τὸν μέν ῥα Διωνύσῳ κάμον αὐταὶ
Δίῃ ἐν ἀμφιάλῳ Χάριτες θεαί, αὐτὰρ ὁ παιδὶ
δῶκε Θόαντι μεταῦτις, ὁ δ' αὖ λίπεν Ὑψιπυλείῃ,
ἡ δ' ἔπορ' Αἰσονίδῃ πολέσιν μετὰ καὶ τὸ φέρεσθαι
γλήνεσιν εὐεργὲς ξεινήιον. Οὔ μιν ἀφάσσων
οὔτε κεν εἰσορόων γλυκὺν ἵμερον ἐμπλήσειας·

Test. **407** *EG* s. ἀοσσητήρ ‖ **416-461** Π[16].

407 τοι Ω Test. : τις E ‖ τε (pr.) om. Test. ‖ τε (alt.) om. *EG*[A] ‖ **408** οὐδ' Ω : καὶ δ' E ‖ ὑπείξω μὴ Gerhard : -ξομαι Ω -ξωμαι G -ξαιμι Brunck ‖ πτολεμίζειν [πολ- S] *w*E : -ίξειν LA -ίζων Platt[3] ‖ **409** διὲξ εἰῶσι Gerhard : διεξίωσι Ω διατμήξωσι E ‖ **412** μητίσ(σ)ασθαι *m* : -ιάασθαι *w* ‖ **413** ἤνυσσα LAE[2sl] : -υσα *w*E ‖ **414** ἀλέξεο Ω : ἀλεύεο Fränkel[1-3], perperam ‖ **416** φαιδροῖς Ω : -δρῶς E ‖ **417** ἀπερχομένους [ἐπ- *d*] Ω : -μένη G ‖ **419** εἴ τοι [εἴ in ras. L] Ω : οὔτι E ‖ τόδε LAS*d* : τόδ' G τόδε τ' E ‖ **421** ἠρτύναντο *wd* : -νοντο *m*]ρτυν[Π[16] ‖ **423** ἱερὸν om. *w*, ante δόσαν D ‖ **425** ἀμφιά[λῳ Π[16] Ω : ἀμφιρρύτω Q ‖ **427** ἡ δ' ἔπορ' Ω : ἠδὲ πόρ' E.

désir ; et elle gardait en plus un parfum divin depuis que le seigneur de Nysa s'y était endormi, ivre à demi de vin et de nectar, en serrant la belle poitrine de la fille de Minos qui jadis quitta Cnossos pour suivre Thésée, mais fut abandonnée par lui dans l'île de Dia*. Quand Médée eut transmis son message aux hérauts* — elle voulait le[1] persuader de venir, une fois qu'elle serait arrivée au temple de la déesse conformément au pacte et que la nuit aurait étendu ses noires ténèbres ; là, il concerterait avec elle une ruse qui lui permettrait, après s'être emparée de la vaste toison d'or, de s'en retourner de nouveau dans la maison d'Aiétès[2] ; car c'était, disait-elle, contrainte et forcée que les fils de Phrixos l'avaient livrée aux étrangers pour qu'ils l'emmenassent[3] — ; quand donc elle les eut abusés par ces perfidies, elle répandit dans l'air, au souffle des vents, des drogues ensorcelantes capables d'attirer, si loin fût-elle, une bête sauvage depuis les cimes d'une montagne.

Funeste Amour, grand fléau, grand objet de haine pour les hommes, c'est de toi que naissent mortelles discordes, gémissements, épreuves*, et puis encore d'autres malheurs sans fin, mer de tourment[4]. Contre les fils de mes ennemis, lève-toi, ô dieu, arme-toi, ainsi que tu jetas dans l'âme de Médée cet odieux égarement*.

Comment donc a-t-elle fait périr d'une mort affreuse Apsyrtos quand il vint à elle ? C'est ce que nous disons dans la suite de notre chant.

Lorsqu'ils l'eurent laissée dans le temple d'Artémis conformément au pacte, tandis que les deux vaisseaux

1. Apsyrtos.
2. La première partie de ce programme sera scrupuleusement respectée : v. 436 s. (→ συνθεσίῃ) ∾ v. 452 s. (→ συνθεσίῃ) ; v. 437 s. (→ ἐλθέμεν) ∾ v. 456-458 ; v. 438 (δόλον) ∾ v. 462 (δόλον).
3. Les fils de Phrixos auraient agi — indûment — en qualité de tuteurs. Δόσαν ἄγεσθαι est à double sens : l'expression peut signifier que Médée a été donnée en mariage.
4. Ταράσσω, τέτρηχα se dit souvent d'une mer agitée : cf. E. Livrea *ad loc.* ; la traduction essaie de rendre l'image.

τοῦ δὲ καὶ ἀμβροσίη ὀδμὴ μένεν ἐξέτι κείνου
ἐξ οὗ ἄναξ αὐτὸς Νυσήιος ἐγκατέλεκτο
ἀκροχάλιξ οἴνῳ καὶ νέκταρι, καλὰ μεμαρπὼς
στήθεα παρθενικῆς Μινωίδος, ἥν ποτε Θησεὺς
Κνωσσόθεν ἑσπομένην Δίῃ ἐνὶ κάλλιπε νήσῳ.
Ἡ δ' ὅτε κηρύκεσσιν ἐπεξυνώσατο μύθους,
θελγέμεν, εὖτ' ἂν πρῶτα θεᾶς μετὰ νηὸν ἵκηται
συνθεσίῃ νυκτός τε μέλαν κνέφας ἀμφιβάλῃσιν,
ἐλθέμεν, ὄφρα δόλον συμφράσσεται ᾧ κεν ἑλοῦσα
χρύσειον μέγα κῶας ὑπότροπος αὖτις ὀπίσσω
βαίη ἐς Αἰήταο δόμους· πέρι γάρ μιν ἀνάγκῃ
υἱῆες Φρίξοιο δόσαν ξείνοισιν ἄγεσθαι·
τοῖα παραιφαμένη, θελκτήρια φάρμακ' ἔπασσεν
αἰθέρι καὶ πνοιῇσι, τά κεν καὶ ἄπωθεν ἐόντα
ἄγριον ἠλιβάτοιο κατ' οὔρεος ἤγαγε θῆρα.
Σχέτλι' Ἔρως, μέγα πῆμα, μέγα στύγος ἀνθρώποισιν,
ἐκ σέθεν οὐλόμεναί τ' ἔριδες στοναχαί τε πόνοι τε,
ἄλγεά τ' ἄλλ' ἐπὶ τοῖσιν ἀπείρονα τετρήχασι·
δυσμενέων ἐπὶ παισὶ κορύσσεο, δαῖμον, ἀερθείς,
οἷος Μηδείῃ στυγερὴν φρεσὶν ἔμβαλες ἄτην.
Πῶς γὰρ δὴ μετιόντα κακῷ ἐδάμασσεν ὀλέθρῳ
Ἄψυρτον ; Τὸ γὰρ ἧμιν ἐπισχερὼ ἦεν ἀοιδῆς.
Ἦμος ὅτ' Ἀρτέμιδος νηῷ ἔνι τήν γ' ἐλίποντο
συνθεσίῃ, τοὶ μέν ῥα διάνδιχα νηυσὶν ἔκελσαν

430 μ[έ]νε[ν Π^{16} : πέλεν Ω πνέεν Fränkel^{2} ‖ **433** ἥν ποτ[ε Π^{16} Ω : ὁππότε prop. Fränkel, frustra ‖ **434** ἐνὶ SE : ἔνι LAG ἐνι- D ‖ **435** κηρύ]κε[σσ]ιν Π^{16} Ω E^{2mg} : κήρεσσιν E ‖ ἐπ[ε]ξυν-[ώσ]α[το Π^{16} LASG^{sl} : -ξειν- GE ‖ **436** θελγέμεν Ω : θέλγουσ' prop. Fränkel ‖ τὰ ante πρῶτα add. E ‖ μετ[ὰ Π^{16} : περὶ Ω παρὰ NC ποτὶ K ‖ **438** δόλον Ω :]ρ Π^{16} (μῆχαρ ci. Kingston) ‖ ᾧ]ι Π^{16} et Brunck : ὥς Ω ‖ **440** πέρι JBOF : περὶ Ω ‖ **446** τ' om. Π^{16} ‖ πόνοι Π^{16} : γόοι Ω (ex π 144 ?) ‖ **450** ἐδάμασσεν Ω : εδαμ[ασ]σας Π^{16} ‖ **452** νηῷ Fränkel (cf. 436 s., 469) : νήσῳ Π^{16} Ω [illegible] γ' ἐλίπ- L^{ac}wE : τήνγε λίπ- L^{2}A τήνδε λίπ- *d* ‖ **453** συνθεσίῃ Ω : -ιην Π^{16} ‖ νηυσὶν Ω et u. sq. σφωιτέρα[ις [αι in ras. L] Π^{16} Ω : νῆσον et σφωιτέρην prop. Fränkel fort. σφωιτέρης cl. 3, 1227.

se séparaient et abordaient chacun de son côté, Jason allait se placer en embuscade pour attendre Apsyrtos et, ensuite, ses compagnons*. Celui-ci, trompé par les plus affreuses promesses, se hâta de traverser sur son navire les flots de la mer et, dans la nuit obscure, il débarqua sur l'île sacrée. Allant tout seul droit au rendez-vous, il se mit à sonder sa sœur par ses paroles — tel un frêle enfant devant un torrent grossi par l'orage que même des adultes n'osent traverser[1] —, pour voir si elle tendrait un piège aux étrangers. Ils s'étaient mis d'accord entre eux sur chaque détail quand l'Aisonide bondit de son habile aguet, brandissant dans sa main son épée nue. Aussitôt la jeune fille détourna les yeux[2] en se couvrant de son voile pour ne pas voir le meurtre de son frère percé de coups[3]. Jason, comme fait un tueur de bœufs pour un grand taureau à la puissante encornure, frappa Apsyrtos qu'il guettait près du temple élevé jadis à Artémis par les Bryges qui habitaient la côte d'en face[4]. Le héros s'écroula à genoux dans le vestibule ; à la fin, en rendant l'âme*, il recueillit dans ses deux mains le sang noir coulant de sa blessure et en rougit le voile d'un blanc immaculé et la tunique de sa sœur, bien

1. Pour l'image, cf. Φ 282 s. La comparaison est faite sur un ton sarcastique et équivaut au qualificatif fréquent de νήπιος.

2. Cf., dans un contexte différent, [Hésiode], *Boucl.*, 145 ; Callim., fr. 80, 11 Pf.

3. Jason, embusqué près du temple (v. 469), surgit derrière Apsyrtos que Médée reçoit dans le pronaos (v. 471). La jeune fille l'aperçoit donc la première ; elle détourne les yeux à la fois par sensibilité et pour éviter une souillure à laquelle d'ailleurs elle n'échappera pas (v. 474).

4. Comparer P 520-523. E. Livrea rapproche l'immolation des deux taureaux en 1, 427-431 ; cf. aussi le combat entre Pollux et Amycos (2, 91, 96). On songe naturellement surtout au meurtre d'Agamemnon : voir la Notice, p. 22, n. 5. — Κερεαλκής fait écho à Callim., *Hymnes*, 3, 179, κεραελκής, « qui tire avec ses cornes ». Les poètes récents adopteront la forme de Callimaque, mais en lui donnant le sens attesté chez Apollonios ; cependant, dans [Opp.], *Cyn.*, 2, 103, les manuscrits se partagent entre κεραα λκέες et κερεαλκέες.

σφωιτέραις κρινθέντες · ὁ δ' ἐς λόχον ᾖεν Ἰήσων,
δέγμενος Ἄψυρτόν τε καὶ οὓς ἐξαῦτις ἑταίρους.
Αὐτὰρ ὅ γ', αἰνοτάτῃσιν ὑποσχεσίῃσι δολωθείς,
καρπαλίμως ᾗ νηὶ διὲξ ἁλὸς οἶδμα περήσας,
νύχθ' ὑπὸ λυγαίην ἱερῆς ἐπεβήσετο νήσου ·
οἰόθι δ' ἀντικρὺ μετιών, πειρήσατο μύθοις
εἷο κασιγνήτης, ἀταλὸς πάις οἷα χαράδρης
χειμερίης ἣν οὐδὲ δι' αἰζηοὶ περόωσιν,
εἴ κε δόλον ξείνοισιν ἐπ' ἀνδράσι τεχνήσαιτο.
Καὶ τὼ μὲν τὰ ἕκαστα συνῄνεον ἀλλήλοισιν ·
αὐτίκα δ' Αἰσονίδης πυκινοῦ ἔκπαλτο λόχοιο
γυμνὸν ἀνασχόμενος παλάμῃ ξίφος. Αἶψα δὲ κούρη
ἔμπαλιν ὄμματ' ἔνεικε, καλυψαμένη ὀθόνῃσι,
μὴ φόνον ἀθρήσειε κασιγνήτοιο τυπέντος.
Τὸν δ' ὅ γε, βουτύπος ὥς τε μέγαν κερεαλκέα ταῦρον,
πλῆξεν ὀπιπεύσας νηοῦ σχεδὸν ὅν ποτ' ἔδειμαν
Ἀρτέμιδι Βρυγοὶ περιναιέται ἀντιπέρηθεν.
Τοῦ ὅ γ' ἐνὶ προδόμῳ γνὺξ ἤριπε · λοίσθια δ' ἥρως
θυμὸν ἀποπνείων χερσὶν μέλαν ἀμφοτέρῃσιν
αἷμα κατ' ὠτειλὴν ὑποΐσχετο · τῆς δὲ καλύπτρην
ἀργυφέην καὶ πέπλον ἀλευομένης ἐρύθηνεν.

Test. **468-512** Π^{16} ‖ **469** respicit schol. Eur. *Med.* 1334.

454 ᾖεν Brunck : ἤ- Ω ‖ **457** διὲ[ξ Π^{16} W : δι' ἐξ Ω ἐξ E ‖ **458** ἐπεβήσετο *m* : -σατο *w* ‖ **459** οἰ]όθι Π^{16} Ω (sed οἰώθη L) : οἶος E ‖ πειρήσατο I in ras. E : -σετο LAS -σαιτο GI^{ac} ‖ **460** εἷο Ω : οἷο S ‖ **461** οὐδὲ δι' Ω : οὐδέ κεν E οὔ κε δι' prop. Fränkel ‖ περόωσιν Ω : -ρόωεν Brunck ‖ **462** τεχνήσαιτο Ω : τεκτήναιτο D ‖ **464** πυκινοῦ LAGD : -νοῖο SE ‖ ἔκπαλτο (cf. Υ 483) Fränkel : ἐπᾶλτο Ω ἐξᾶλτο (cf. 2, 268) uel ἀνεπᾶλτο (cf. 2, 583, 825) Hölzlin ἀνέπαλτο (cf. 4, 873) Livrea ἐπιᾶλτο (cf. Quint. Sm. 2, 248) Campbell[5] res dubia ‖ **467** τυπέντος Ω : πεσόντος D ‖ **468** δ' ὅγε Ω : δέ γε E ‖ κερεαλκέα LA : κεραελ- *w* κεραλ- E ‖ **470** Βρυγ[οὶ Π^{16} Ω Σ^{LJ} : Βριγοὶ D ‖ **472** ἀποπ̣ν[είων Π^{16} : ἀναπνείων Ω ‖ χερσὶν E : -σι Ω ‖ **474** ἀργυφέην Π^{16} S : -υρέην *m*G.

qu'elle fît un geste pour l'éviter. Mais la dominatrice de l'univers, l'implacable Érinys, eut vite fait de voir de son œil torve quel crime horrible ils venaient de commettre*. Le héros Aisonide coupa comme prémices les extrémités du mort* ; trois fois il lécha le sang et trois fois en recracha la souillure* comme doivent le faire les homicides pour expier un meurtre par trahison. Puis il cacha sous terre le cadavre avant qu'il ne fût raide à l'endroit où, aujourd'hui encore, gisent ces os chez les peuples Apsyrtiens*.

Dès que tous ensemble eurent aperçu devant eux la lumière d'une torche, signal levé par la jeune fille pour les faire venir, les héros lancèrent leur navire à l'abordage du navire colque[1] et massacrèrent l'équipage colque comme des milans fondent sur des bandes de colombes[2] ou comme de féroces lions pourchassent un grand troupeau après s'être rués dans les étables[3]. Aucun des ennemis n'échappa à la mort : tel un incendie[4], ils se jetèrent sur toute leur troupe et l'anéantirent. A la fin, Jason les rejoignit, brûlant de leur prêter main-forte ; mais ils n'avaient pas besoin d'aide et, déjà même, ils s'inquiétaient à son sujet[5].

Alors, s'asseyant, ils délibéraient sur le plan le plus sage pour leur navigation ; la jeune fille était venue parmi eux pour la discussion[6]. Pélée prit le premier la parole :

« Je vous invite à embarquer dès maintenant, pendant qu'il fait encore nuit, et à avancer à la rame dans la direction opposée à celle que surveillent les ennemis.

1. C'est le navire qui a conduit Apsyrtos dans l'île d'Artémis (v. 457 s.).
2. Cf. X 139-142 ; Ap. Rh., 1, 1049 s.
3. Cf. O 323 s. (πῶυ μέγ(α), κλονέωσι) ; pour ἀγρότεροι, cf. Pind., *Ném.*, 3, 46 (et Ω 41 ἄγρια οἶδεν).
4. Comparer 1, 1027 s., et voir la note t. 1, p. 98, n. 4.
5. Jason a été retardé par la sépulture donnée à Apsyrtos : voir la *N. C.* à 4, 455.
6. Médée, qui avait été tenue à l'écart des tractations antérieures, siège pour la première fois dans l'assemblée des Argonautes.

'Οξὺ δὲ πανδαμάτωρ λοξῷ ἴδεν οἷον ἔρεξαν
ὄμματι νηλειὴς ὀλοφώιον ἔργον 'Ερινύς.
῞Ηρως δ' Αἰσονίδης ἐξάργματα τάμνε θανόντος,
τρὶς δ' ἀπέλειξε φόνου, τρὶς δ' ἐξ ἄγος ἔπτυσ' ὀδόντων,
ἣ θέμις αὐθέντῃσι δολοκτασίας ἱλάεσθαι.
'Υγρὸν δ' ἐν γαίῃ κρύψεν νέκυν, ἔνθ' ἔτι νῦν περ
κείαται ὀστέα κεῖνα μετ' ἀνδράσιν 'Αψυρτεῦσιν.
Οἱ δ' ἄμυδις πυρσοῖο σέλας προπάροιθεν ἰδόντες,
τό σφιν παρθενικὴ τέκμαρ μετιοῦσιν ἄειρε,
Κολχίδος ἀγχόθι νηὸς ἐὴν παρὰ νῆα βάλοντο
ἥρωες · Κόλχον δ' ὄλεκον στόλον, ἠύτε κίρκοι
φῦλα πελειάων ἠὲ μέγα πῶυ λέοντες
ἀγρότεροι κλονέουσιν ἐνὶ σταθμοῖσι θορόντες.
Οὐδ' ἄρα τις κείνων θάνατον φύγε, πάντα δ' ὅμιλον
πῦρ ἅ τε δηιόωντες ἐπέδραμον. 'Οψὲ δ' 'Ιήσων
ἤντησεν, μεμαὼς ἐπαμυνέμεν — οὐ μάλ' ἀρωγῆς
δευομένοις, ἤδη δὲ καὶ ἀμφ' αὐτοῖο μέλοντο.
῎Ενθα δὲ ναυτιλίης πυκινὴν περὶ μητιάασκον
ἑζόμενοι βουλήν, ἐπὶ δέ σφισιν ἤλυθε κούρη
φραζομένοις. Πηλεὺς δὲ παροίτατος ἔκφατο μῦθον ·
« ῎Ηδη νῦν κέλομαι νύκτωρ ἔτι νῆ' ἐπιβάντας
εἰρεσίῃ περάαν πλόον ἀντίον ᾧ ἐπέχουσι
δήιοι. 'Ηῶθεν γὰρ ἐπαθρήσαντας ἕκαστα

Test. **475-479** *EG*^{A} *EM* s. ἀπάργματα (477-479 solum *EM*) ; (ἐξάργματα — θανόντος) Suda s. μασχαλισθῆναι et schol. Soph. *El.* 445 Papageorgius ‖ **481** *EG EM* s. ἄψυρτοι.

475 ἔρεξαν Ω : -ξεν Test. ‖ **476** νηλειὴς [-ληὴς S] Ω Test. : -λειεῖς Fränkel, perperam ‖ **477** ἐξάρματα *EG EM* ‖ τέμνε(ν) Schol. Soph. et Suda ‖ **478** φόνου [φθό- *EG*] Ω Test. : φόνον E ‖ **480** κρύψεν [-ψε G] νέκυν Ω : -ψε νεκρόν E ‖ **481** κεῖνα Ω *EG*^{A} *EM* : γυμνὰ *EG*^{B} ‖ **483** τέκμαρ *m*G : -μωρ fort. S ‖ **485** Κόλχον *m* : -χων *w* ‖ **488** φ]ύγε · πάντ[α Π^{16} L^{2} in ras. A*w* : -γεν · ἄντα LE ‖ **492** πυκινὴν *w* : πυκινῆς LA*d* πυκνῆς E ‖ **496** ᾧ Π^{16} Ω : ᾧ γ' E ὧ ῥ' D ‖ **497** ἐπαθρ- Ω (cf. Bacchyl. 13, 227 Snell^{8}) : ἐσαθρ- D ‖ -ήσα]ντας Π^{16} L^{ac}E : -ντες L^{pc}A*w*D.

A l'aurore, quand ils se seront rendu compte de tout, je pense qu'il n'y aura pas une voix unanime pour inciter à les convaincre de nous poursuivre plus avant et, comme il arrive en l'absence d'un chef, ils se diviseront après d'âpres querelles[1] ; alors, leurs forces s'étant divisées en deux groupes, le passage nous sera plus facile quand nous reviendrons ensuite*. »

Il dit, et les jeunes gens approuvèrent le langage de l'Éacide. Aussitôt, montés sur leur navire, ils faisaient force de rames, vigoureusement[2], jusqu'au moment où ils parvinrent à l'île sacrée d'Électris, la dernière de toutes, près du fleuve de l'Éridan[3].

Dès que les Colques se furent aperçus du meurtre de leur chef, ils s'élançaient à la recherche d'Argô et des Minyens dans toute la mer de Cronos ; mais Héra les arrêtait du haut du ciel par des éclairs effrayants[4]. Finalement, comme ils avaient pris en horreur le séjour en terre Kytaienne par crainte de la sauvage colère d'Aiétès*, ils partirent, chacun de son côté, et s'établirent dans le pays pour toujours. Les uns débarquèrent dans les îles mêmes où les héros avaient abordé et ils les habitent encore en portant le nom d'Apsyrtos[5]. D'autres, au bord des gorges noires du fleuve d'Illyrie, là où se trouve le tombeau d'Harmonia et de Cadmos, bâtirent une forteresse au cœur du pays des Enchéléens*. D'autres enfin habitent les monts appelés Kérauniens

1. Κεδόωνται a valeur de futur : cf. M. Campbell, *Gnomon*, 48, 1976, 339.

2. Sur le sens de νωλεμές, cf. t. 1, p. 274 (*N.C.* à 2, 554).

3. L'île doit son nom à l'*electrum* (ambre) que charrie l'Éridan (v. 579 s., 605-617). Les géographes anciens parlent de plusieurs îles Électrides. Quand on sut qu'il n'y avait pas d'îles à l'embouchure du Pô, les Électrides furent situées dans la partie nord de l'archipel liburnien ; d'autres auteurs nièrent purement et simplement leur existence : cf. É. Delage, *Géographie*, 213 s., 220 s. ; E. Wikén, *Kunde der Hellenen* (1937), 51 s. ; L. Braccesi, *Grecità adriatica* (1971), 223-233 (bon état de la question, conclusions contestables). — Sur le sens d'ὕπατος, cf. t. 1, p. 186, n. 2.

4. Les dissensions prévues par Pélée ne se produisent donc pas, ce qui oblige Héra à intervenir.

5. Ce sont les Apsyrtiens mentionnés au v. 481.

ἔλπομαι οὐχ ἕνα μῦθον, ὅ τις προτέρωσε δίεσθαι
ἡμέας ὀτρυνέει, τοὺς πεισέμεν · οἷα δ' ἄνακτος
εὔνιδες, ἀργαλέῃσι διχοστασίῃς κεδόωνται.
Ῥηιδίη δέ κεν ἄμμι, κεδασθέντων δίχα λαῶν,
ἧδ' εἴη μετέπειτα κατερχομένοισι κέλευθος. »
  Ὣς ἔφατ' · ᾔνησαν δὲ νέοι ἔπος Αἰακίδαο.
Ῥίμφα δὲ νῆ' ἐπιβάντες ἐπερρώοντ' ἐλάτῃσι
νωλεμές, ὄφρ' ἱερὴν Ἠλεκτρίδα νῆσον ἵκοντο,
ἀλλάων ὑπάτην, ποταμοῦ σχεδὸν Ἠριδανοῖο.
  Κόλχοι δ' ὁππότ' ὄλεθρον ἐπεφράσθησαν ἄνακτος,
ἤτοι μὲν δίζεσθαι ἐπέχραον ἔνδοθι πάσης
Ἀργὼ καὶ Μινύας Κρονίης ἁλός, ἀλλ' ἀπέρυκεν
Ἥρη σμερδαλέῃσι κατ' αἰθέρος ἀστεροπῇσιν.
Ὕστατον αὖ — δὴ γάρ τε Κυταιίδος ἤθεα γαίης
στύξαν, ἀτυζόμενοι χόλον ἄγριον Αἰήταο —
ἔμπεδον ἄλλυδις ἄλλοι ἀφορμηθέντες ἔνασθεν.
Οἱ μὲν ἐπ' αὐτάων νήσων ἔβαν ᾗσιν ἐπέσχον
ἥρωες, ναίουσι δ' ἐπώνυμοι Ἀψύρτοιο ·
οἱ δ' ἄρ' ἐπ' Ἰλλυρικοῖο μελαμβαθέος ποταμοῖο,
τύμβος ἵν' Ἁρμονίης Κάδμοιό τε, πύργον ἔδειμαν,
ἀνδράσιν Ἐγχελέεσσιν ἐφέστιοι · οἱ δ' ἐν ὄρεσσιν
ἐνναίουσιν ἅ πέρ τε Κεραύνια κικλήσκονται

Test. **498** *EG* s. ὅτις ‖ **511** (δὴ — γαίης) *EG* s. Κυταιίδος ; *EM* s. Κύταια ‖ **518** (ἀνδράσιν — ἐφέστιοι) *EG*^{A} *EM* s. Ἐγχέλη.

499 ἡμέας Π^{16} *m* : ἡμᾶς *w* ‖ ὀτρυνέει L*w*ED : -έειν L^{2}AD^{sl} ‖ τοὺς L^{2sl}A*w*E : τὸν L ‖ δ' Ω : τ' E ‖ **500** εὔνιδες Π^{16} LAG : -ιδος S -ιες E ‖ **502** ἧδ' εἴη *w* : ἠδείη *m* ηδειη Π^{16} ‖ μετέπε[ιτα Π^{16} Ω : τέκ' ἔπ- E ‖ **504** ἐπερρώοντ' L^{2} in ras. A*wd* : ἐπιρρ- E ἐπερρώσαντ' L^{ac} ‖ **505** νωλεμές, ὄφρ' Ω : νω[λε]με⟦ω⟧ς. ε[Π^{16} ‖ **511** αὖ · δὴ γάρ τε Merkel : δὴ [δεῖ *EM*] γάρ τε Test. αὐτοὶ δ' αὖτε [αὐτοὶ δ' αὖ L in ras.] Ω ‖ Κυταιίδος Ω *EG* : -αΐδος *EM* -ηίδος I^{2} ‖ **512** στύξαν *w* : τύ- *m* τῆ- E^{2sl} ‖ **513** ἔμπεδον Ω : -δα δ' E ‖ ἀφορμηθέντες L in ras. AS^{pc}GD : ἐφ- L^{ac}S^{ac}E ‖ **517** ἵν' L in ras.

depuis que les foudres du Cronide Zeus les ont détournés de passer dans l'île d'en face*.

Les héros, quand le retour leur parut sans danger[1], se dirigèrent vers la terre des Hylléens et y attachèrent leurs amarres ; car des îles s'avançaient dans la mer en grand nombre, ne laissant entre elles qu'un passage difficile pour les navigateurs[2]. Les Hylléens n'avaient plus comme autrefois des sentiments hostiles à leur égard[3] ; au contraire, ils leur facilitaient eux-mêmes le passage[4], obtenant ainsi pour salaire un grand trépied d'Apollon. Phoibos, en effet, avait donné à l'Aisonide deux trépieds à emporter dans le lointain voyage qu'on lui imposait, quand il était venu dans la sainte Pythô le consulter sur cette navigation même[5]. Selon l'arrêt du destin, la terre où ces trépieds seraient fixés ne serait jamais dévastée par une invasion ennemie*. C'est pourquoi celui-ci est encore caché dans cette contrée, près de l'aimable ville des Hylléens[6], enfoui profondément dans le sol, afin de demeurer toujours invisible aux mortels. Les héros ne trouvèrent plus vivant en ce lieu le roi Hyllos que la belle Mélité avait enfanté à Héraclès au pays des Phéaciens*. Car Héraclès s'était rendu dans les demeures de Nausithoos, chez

1. Cf. δ 519, et Ap. Rh., 1, 1012.
2. Sur la localisation des Hylléens, voir la Notice, p. 25.
3. Ainsi se réalise l'espoir formulé par Jason aux v. 405-407. H. Fränkel, *Noten*, 500 s., tire de ὡς καὶ πρίν un sens opposé, qui est insoutenable : les Hylléens n'ont pu manifester *auparavant* leur sympathie aux Argonautes, puisqu'ils ne les ont jamais vus. Le parallèle fourni par 1, 352, est tout aussi clair : les Argonautes ne pouvaient partir avant d'avoir élu un chef : cf. encore Φ 476 ; *H. hom. Ap.*, 345 ; Callim., *Épigr.*, 5, 9.
4. Les Hylléens font office de passeurs.
5. Sur cette consultation de l'oracle de Delphes, voir le t. 1, p. 4.
6. Certains font d'Agané un nom propre ; mais l'adjectif qualifie parfois un pays : Sappho, fr. 96, 15 Lobel-Page. Apollonios laisse sans doute entendre que la ville portait le nom des Hylléens : Étienne de Byzance (*s.* Ὑλλεῖς) mentionne la ville d'Hyllé. On peut aussi supposer qu'il a préféré une périphrase soit pour piquer l'intérêt (cf. 1, 916) soit par ignorance (cf. 4, 516 ?).

ἐκ τόθεν ἐξότε τούς γε Διὸς Κρονίδαο κεραυνοὶ
νῆσον ἐς ἀντιπέραιαν ἀπέτραπον ὁρμηθῆναι.
Ἥρωες δ', ὅτε δή σφιν ἐείσατο νόστος ἀπήμων,
δή ῥα τότε προμολόντες ἐπὶ χθονὶ πείσματ' ἔδησαν
Ὑλλήων · νῆσοι γὰρ ἐπιπρούχοντο θαμειαὶ
ἀργαλέην πλώουσιν ὁδὸν μεσσηγὺς ἔχουσαι.
Οὐδέ σφιν, ὡς καὶ πρίν, ἀνάρσια μητιάασκον
Ὑλλῆες · πρὸς δ' αὐτοὶ ἐμηχανόωντο κέλευθον,
μισθὸν ἀειρόμενοι τρίποδα μέγαν Ἀπόλλωνος.
Δοιοὺς γὰρ τρίποδας τηλοῦ πόρε Φοῖβος ἄγεσθαι
Αἰσονίδῃ περόωντι κατὰ χρέος, ὁππότε Πυθὼ
ἱρὴν πευσόμενος μετεκίαθε τῆσδ' ὑπὲρ αὐτῆς
ναυτιλίης · πέπρωτο δ', ὅπῃ χθονὸς ἱδρυθεῖεν,
μή ποτε τὴν δηίοισιν ἀναστήσεσθαι ἰοῦσι.
Τούνεκεν εἰσέτι νῦν κείνῃ ὅδε κεύθεται αἴῃ
ἀμφὶ πόλιν ἀγανὴν Ὑλληίδα, πολλὸν ἔνερθεν
οὔδεος, ὥς κεν ἄφαντος ἀεὶ μερόπεσσι πέλοιτο.
Οὐ μὲν ἔτι ζώοντα καταυτόθι τέτμον ἄνακτα
Ὕλλον, ὃν εὐειδὴς Μελίτη τέκεν Ἡρακλῆι
δήμῳ Φαιήκων. Ὁ γὰρ οἰκία Ναυσιθόοιο
Μάκριν τ' εἰσαφίκανε, Διωνύσοιο τιθήνην,

Test. **521** et **524** *EG*^{B} *EM* s. Ὑλλήων (ὑλήων solum *EM*) || **538-543** respicit Steph. Byz. s. Ὑλλεῖς.

Var. **539** *a* :

τυτθὸς ἐὼν ποτ' ἔναιεν · ἀτὰρ λίπε νῆσον ἔπειτα.

Versum habent L (post 540, sed corr. L^{2}) A*w* : om. E || ἀτὰρ *w* : αὐτὰρ LA || Versus conflatus esse uidetur in exemplari ubi, propter homoeoteleuton, 540-547 deerant.

521 ἀπέτραπον Ω Test. : ἐπ- S || **522** s. δή σφιν — τότε om. E || **524** Ὑλλήων L^{4sl}A*w*E Σ^{Ω} (ad 524) Σ^{A} (ad 532) Test. : Ὑλλείων L Σ^{Lw} (ad 532) Ὑλλήνων D || **527** Ὑλλῆνες D cf. 524 || **528** ἀειρόμενοι Ω : -ράμ- E || **530** Πυθὼ *w*E : -θοῖ LA *$\Sigma^{\Omega J}$ || **534** ὅδε *m* Σ^{L} : ὧδε Σ^{J} ὅγε *w* || **539** *a* uide Var.

Macris, nourrice de Dionysos, pour se laver du meurtre atroce de ses enfants[1] ; là, épris d'amour pour elle, il soumit la fille du fleuve Aigaios, la Naïade Mélité qui enfanta le puissant Hyllos. Lui, dès l'adolescence, se refusait à habiter dans l'île même sous l'œil sourcilleux du roi Nausithoos ; il s'en alla vers la mer de Cronos, ayant rassemblé une troupe autochthone de Phéaciens : le roi lui-même, le héros Nausithoos, l'avait aidé à préparer son expédition*. C'est là qu'il s'établit ; mais il fut tué par les Mentores en défendant ses bœufs parqués aux champs*.

Mais, ô déesses[2], d'où vient qu'au-delà de cette mer, dans la région de la terre ausonienne et des îles Liguriennes qu'on appelle Stoichades, des traces nombreuses de la nef Argô soient visibles d'une façon certaine* ? Quelle nécessité, quel besoin a entraîné les héros si loin ? Quels vents les ont conduits ?

Sans doute, quand Apsyrtos fut tombé mort de tout son long*, Zeus lui-même, le roi des dieux[3], fut-il pris de colère à cause d'un tel crime ; il décréta qu'ils devaient, par les soins de Circé d'Aiaié, se purifier d'un sang funeste et subir mille maux avant leur retour. Cela, aucun des héros ne s'en était avisé : ils poursuivaient leur route au loin[4], en quittant la terre des Hylléens ; ils laissaient derrière eux toutes les îles Liburniennes que naguère les Colques avaient occupées, les unes après les autres, sur la mer : Issa, Dyskélados et l'aimable Pityeia. Ensuite, ils longèrent après elles

1. Nausithoos est dès Homère le père d'Alkinoos : ζ 7-11 ; η 56-63. Bien que Μάκριν soit coordonné à οἰκία, le terme désigne l'héroïne eubéenne et non l'île de Drépané qui a reçu son nom. Sur toutes ces traditions corcyréennes, voir la Notice, p. 29-33 ; sur le rôle de Macris dans la purification d'Héraclès, cf. p. 31, n. 3.

2. Cf. Callim., fr. 7, 19 Pf. κῶς δέ, θεαί (pour introduire un épisode argonautique).

3. Cf. *Cypria*, fr. 7, 3 Allen Ζηνὶ θεῶν βασιλῆι.

4. Sur les v. 562-576, voir la Notice, p. 27-28 et la carte hors-texte II.

νιψόμενος παίδων ὀλοὸν φόνον · ἔνθ' ὅ γε κούρην
Αἰγαίου ἐδάμασσεν ἐρασσάμενος ποταμοῖο,
Νηιάδα Μελίτην · ἡ δὲ σθεναρὸν τέκεν Ὕλλον.
Οὐδ' ἄρ' ὅ γ' ἡβήσας αὐτῇ ἐνὶ ἔλδετο νήσῳ
ναίειν κοιρανέοντος ὑπ' ὀφρύσι Ναυσιθόοιο ·
βῆ δ' ἅλα δὲ Κρονίην, αὐτόχθονα λαὸν ἀγείρας
Φαιήκων, σὺν γάρ οἱ ἄναξ πόρσυνε κέλευθον
ἥρως Ναυσίθοος · τόθι δ' εἴσατο · καί μιν ἔπεφνον
Μέντορες, ἀγραύλοισιν ἀλεξόμενον περὶ βουσίν.
'Αλλά, θεαί, πῶς τῆσδε παρὲξ ἁλός, ἀμφί τε γαῖαν
Αὐσονίην νήσους τε Λιγυστίδας, αἳ καλέονται
Στοιχάδες, 'Αργῴης περιώσια σήματα νηὸς
νημερτὲς πέφαται ; Τίς ἀπόπροθι τόσσον ἀνάγκη
καὶ χρειὼ σφ' ἐκόμισσε ; Τίνες σφεας ἤγαγον αὖραι ;
Αὐτόν που μεγαλωστὶ δεδουπότος 'Αψύρτοιο
Ζῆνα, θεῶν βασιλῆα, χόλος λάβεν, οἷον ἔρεξαν ·
Αἰαίης δ' ὀλοὸν τεκμήρατο δήνεσι Κίρκης
αἷμ' ἀπονιψαμένους πρό τε μυρία πημανθέντας
νοστήσειν. Τὸ μὲν οὔ τις ἀριστήων ἐνόησεν ·
ἀλλ' ἔθεον γαίης 'Υλληίδος ἐξανιόντες
τηλόθι · τὰς δ' ἀπέλειπον ὅσαι Κόλχοισι πάροιθεν
ἑξείης πλήθοντο Λιβυρνίδες εἰν ἁλὶ νῆσοι,
Ἴσσα τε Δυσκέλαδός τε καὶ ἱμερτὴ Πιτύεια.
Αὐτὰρ ἔπειτ' ἐπὶ τῇσι παραὶ Κέρκυραν ἵκοντο,

543 Νηιάδα LAS : νηίδα GE ‖ [**544-545** hic inseruit 539 et 539 *a* Brunck] ‖ **546** ὅγ' Ω : ὅδ' E ‖ ἡβήσας Ω : ἀκμάσας E (ex schol.) ‖ αὐτῇ Ω : σθεναρῇ S (ex 543) ‖ ἔνι (ἐνὶ scribendum) ἔλδετο Facius : ἐν ἐέλδ- *m* ἐνεέλδ- L[2] in ras. *wd* ‖ **547** ὑπ' L[2sl]*w* : ἐπ' *m* Σ[AJ] ‖ **550** εἴσατο habuit Ω ‖ **551** ἀλεξόμενον [ἀεξ- L[ac]] Ω : -νος S -νοι Castiglioni[2] ‖ **552** θεαὶ Ω Σ[ΩJlem] : θεὰ *Σ[Ωpar] melius fort., sed cf. Call. fr. 7, 19 Pf. ‖ παρὲξ L*w* : πάρεξ AE ‖ **556** σφ' ἐκόμ- Ω : σφὲ κόμ- A ‖ -ισσε *w* : -ισε E -ιζε LA ‖ **558** ἔρεξαν Ω : -ξε D cf. 475 ‖ **561** τὸ Ω : τὸν E ‖ **563** ἀπέλειπον *w*E : -λιπ- LAD ‖ ὅσαι I[2]E : ὅσοι Ω ‖ **564** Λιβυρνίδες S : Λιγυστίδες LA Λιγυρνίδες L[2sl]GE Σ[J] *Σ[Ω] ‖ **566** παραὶ Ω : παρὰ E.

Corcyre où Poseidon établit une fille d'Asôpos, Kerkyra aux beaux cheveux, que, loin de la terre de Phlionte, il avait ravie par amour : les marins qui, de la haute mer, voient cette île enténébrée de partout par une forêt noire, l'appellent Corcyre la Noire. Après elle, ils dépassaient Mélité[1], tout joyeux de la brise tiède, puis la haute Kérôssos et, bien au-delà, Nymphaié où habitait la puissante Calypsô, fille d'Atlas[2]. Il leur semblait apercevoir déjà dans la brume les monts Kérauniens[3]. Héra comprit alors les desseins de Zeus à leur sujet et sa grande colère. Soucieuse de mener à son terme cette navigation, elle excita des vents contraires qui, emportant la nef, les ramenaient de nouveau vers l'île rocailleuse d'Électris*. Et voici que, tout à coup, au milieu de leur course, retentit une clameur humaine, celle de la poutre parlante du navire qu'Athéna avait tirée d'un chêne de Dodone pour l'ajuster au milieu de l'étrave*. Une crainte mortelle les saisit pendant qu'ils entendaient la voix et le lourd courroux de Zeus* : elle leur disait qu'ils n'échapperaient ni aux dangers de la mer immense* ni aux terribles tempêtes si Circé ne les purifiait du meurtre cruel d'Apsyrtos ; elle ordonnait à Pollux et à Castor de supplier les dieux immortels de leur ouvrir les routes menant à la mer Ausonienne[4] où ils trouveraient Circé, fille de Persé et du Soleil.

1. Callim., fr. 579 Pf., mentionne Mélité ; mais on ne sait s'il s'agit de l'île voisine de Corcyre la Noire ou de Malte : voir le commentaire de Pfeiffer.

2. Sur Nymphaié, voir la Notice, p. 28, n. 4. Apollonios s'oppose à Antimaque qui corrige l'Ὠγυγίη homérique en Ὠγυλίη, île voisine de la Crète (fr. 142 Wyss), et à Callimaque qui installe Calypsô à Gaudos, nom porté par deux îles voisines l'une de la Crète, l'autre de Malte (fr. 13 Pfeiffer). Il garde la généalogie homérique de Calypsô (α 52 ; η 245) que d'autres auteurs contestaient.

3. C'est dans ces montagnes que se sont établis une partie des Colques de la première flotte (v. 518-521).

4. Même confusion entre ἔμπροσθε et ἔντοσθε dans [Orph.], *Arg.*, 954 (voir la *N. C.* à 3, 1034).

ἔνθα Ποσειδάων Ἀσωπίδα νάσσατο κούρην,
ἠύκομον Κέρκυραν, ἑκὰς Φλειουντίδος αἴης,
ἁρπάξας ὑπ' ἔρωτι· μελαινομένην δέ μιν ἄνδρες
ναυτίλοι ἐκ πόντοιο κελαινῇ πάντοθεν ὕλῃ
δερκόμενοι, Κέρκυραν ἐπικλείουσι Μέλαιναν.
Τῇ δ' ἐπὶ καὶ Μελίτην, λιαρῷ περιγηθέες οὔρῳ,
αἰπεινήν τε Κερωσσόν, ὕπερθε δὲ πολλὸν ἐοῦσαν
Νυμφαίην παράμειβον, ἵνα κρείουσα Καλυψὼ
Ἀτλαντὶς ναίεσκε· τὰ δ' ἠεροειδέα λεύσσειν
οὔρεα δοιάζοντο Κεραύνια. Καὶ τότε βουλὰς
ἀμφ' αὐτοῖς Ζηνός τε μέγαν χόλον ἐφράσαθ' Ἥρη.
Μηδομένη δ' ἄνυσιν τοῖο πλόου, ὦρσεν ἀέλλας
ἀντικρύ, ταῖς αὖτις ἀναρπάγδην φορέοντο
νήσου ἐπὶ κραναῆς Ἠλεκτρίδος. Αὐτίκα δ' ἄφνω
ἴαχεν ἀνδρομέῃ ἐνοπῇ μεσσηγὺ θεόντων
αὐδῆεν γλαφυρῆς νηὸς δόρυ, τό ῥ' ἀνὰ μέσσην
στεῖραν Ἀθηναίη Δωδωνίδος ἥρμοσε φηγοῦ.
Τοὺς δ' ὀλοὸν μεσσηγὺ δέος λάβεν εἰσαΐοντας
φθογγήν τε Ζηνός τε βαρὺν χόλον. Οὐ γὰρ ἀλύξειν
ἔννεπεν οὔτε πόνους δολιχῆς ἁλὸς οὔτε θυέλλας
ἀργαλέας, ὅτε μὴ Κίρκη φόνον Ἀψύρτοιο
νηλέα νίψειεν· Πολυδεύκεα δ' εὐχετάασθαι
Κάστορά τ' ἀθανάτοισι θεοῖς ἤνωγε κελεύθους
Αὐσονίης ἔντοσθε πορεῖν ἁλός, ᾗ ἔνι Κίρκην
δήουσιν, Πέρσης τε καὶ Ἠελίοιο θύγατρα.

Test. **583** uide ad 1, 527.

567 κούρην Ω : νύμφην D || **568** Φλειουντίδος Hölzlin (cf. 1, 115) : Φλιουντ- LA Φιλουντ- *w*E || **573** Κερωσσόν L*w*E : -ωσόν AD || **577** αὐτοῖς Ω : -τούς E || μέγαν *m* : βαρὺν *w* || βαρὺν χόλον om. G, add. mg. G^{2} || **578** τοῖο *m* : τοίου L^{2pc}*w* || **579** ταῖς *m* : τοὶ δ' L^{2sl}*w* || **586** πόνους *m* : πόρους $L^{4pc}V^{2}$*wd* || **588** νίψειεν SE : -ψειε L^{2pc}AG -ψε L || **590** ἔντοσθε *w* : ἔμπροσθε(ν) *m* || **591** Πέρσης L^{2sl}A*wd* : Πέρρης LE || Ἠελίοιο *m*S^{pc} : -ίου *w*.

Ainsi clama Argô au crépuscule. Les Tyndarides se levèrent et tendirent les mains vers les Immortels pour leur adresser point par point cette prière[1], tandis que le découragement tenait tous les autres héros Minyens. Mais le navire était entraîné loin en avant par sa voile et ils pénétrèrent dans l'Éridan en direction de son cours supérieur*. C'est là qu'autrefois, la poitrine frappée par la foudre fumante[2], Phaéthon était tombé, à demi brûlé, du char du Soleil dans les eaux d'un profond marais qui, maintenant encore, exhale une lourde vapeur sortie de sa blessure ardente[3] ; aucun oiseau ne peut franchir ces eaux en les survolant de ses ailes légères[4], mais, dans son vol, il pique dans les flammes*. Aux alentours, les jeunes Héliades, battues des vents* (?) dans de hauts peupliers noirs, pleurent, les malheureuses, en plaintifs sanglots, versant de leurs paupières sur le sol des gouttes d'ambre brillantes ; celles-ci, le soleil les dessèche sur le sable* ; puis, quand les eaux du sombre marais déferlent sur les rives sous le souffle du vent qui gronde, alors, toutes ensemble, elles sont roulées vers l'Éridan par le courant grossi. Les Celtes[5], eux, ont inventé cette légende-ci : ce sont les larmes d'Apollon, le fils de Létô, qu'emportent les

1. Les Dioscures sont les mieux placés pour se faire entendre de Zeus leur père ; ils sont surtout les protecteurs des marins dans les tempêtes et autres périls de la mer : cf. 2, 806-810 (et la note *ad loc.*) et 4, 650-653, qui sert de conclusion au présent épisode. Ils interviennent dans des conditions analogues chez Callim., fr. 18, 1-4 Pf., et Diod. Sic., 4, 48 (cf. t. 1, p. 163, n. 3-4).

2. Cf. Hésiode, *Théog.*, 72, *al.* αἰθαλόεντα κεραυνόν.

3. D'après [Aristote], *Mir. Ausc.*, 81, 3, le lac mesure 200 stades de circonférence (35 km) et a une largeur de 10 stades (1,8 km). Comme il est fréquent, προχοαί désigne les « eaux » et non l'« embouchure » : cf. W. Bühler, *Europa des Moschos* (1960), 80, n. 4, et, pour Apollonios, 1, 11 (= 3, 67) ; 2, 356, 743 (?) ; 4, 132, 271, 312, 617.

4. Cf. 4, 771.

5. Sur cette prétendue version celte de la légende de Corônis, voir la Notice, p. 37 s.

Ὣς Ἀργὼ ἰάχησεν ὑπὸ κνέφας. Οἱ δ' ἀνόρουσαν
Τυνδαρίδαι καὶ χεῖρας ἀνέσχεθον ἀθανάτοισιν
εὐχόμενοι τὰ ἕκαστα · κατηφείη δ' ἔχεν ἄλλους
ἥρωας Μινύας. Ἡ δ' ἔσσυτο πολλὸν ἐπιπρὸ
λαίφεσιν · ἐς δ' ἔβαλον μύχατον ῥόον Ἠριδανοῖο,
ἔνθα ποτ' αἰθαλόεντι τυπεὶς πρὸς στέρνα κεραυνῷ
ἡμιδαὴς Φαέθων πέσεν ἅρματος Ἠελίοιο
λίμνης ἐς προχοὰς πολυβενθέος · ἡ δ' ἔτι νῦν περ
τραύματος αἰθομένοιο βαρὺν ἀνακηκίει ἀτμόν,
οὐδέ τις ὕδωρ κεῖνο διὰ πτερὰ κοῦφα τανύσσας
οἰωνὸς δύναται βαλέειν ὕπερ, ἀλλὰ μεσηγὺς
φλογμῷ ἐνιθρῴσκει πεποτημένος. Ἀμφὶ δὲ κοῦραι
Ἡλιάδες ταναῇσιν † ἀείμεναι † αἰγείροισι
μύρονται κινυρὸν μέλεαι γόον · ἐκ δὲ φαεινὰς
ἠλέκτρου λιβάδας βλεφάρων προχέουσιν ἔραζε ·
αἱ μέν τ' ἠελίῳ ψαμάθοις ἔπι τερσαίνονται,
εὖτ' ἂν δὲ κλύζῃσι κελαινῆς ὕδατα λίμνης
ἠιόνας πνοιῇ πολυηχέος ἐξ ἀνέμοιο,
δὴ τότ' ἐς Ἠριδανὸν προκυλίνδεται ἀθρόα πάντα
κυμαίνοντι ῥόῳ. Κελτοὶ δ' ἐπὶ βάξιν ἔθεντο
ὡς ἄρ' Ἀπόλλωνος τάδε δάκρυα Λητοΐδαο

Test. **597-598** latine uertit Varro Atac. fr. 10 Morel ‖ **607-614** Π^{31}.

597 τυπεὶς Ω : πληγεὶς E ‖ **598** Ἠελίοιο Ω : Ἠριδανοῖο E ‖ **599** πολυβενθέος *w* : πολυανθ- *m* ‖ ἡ δ' E : ἠδ' Ω ‖ **600** ἀνακηκίει *w* : ἀνεκήκιεν *m* ‖ **601** τανύσσας Ω : -σσαι E ‖ **603** ἐνιθρῴσκει Damsté : ἐπι- Ω ‖ **604** ταναῇσιν LAG : -αοῖσιν SE ‖ ἀείμεναι L (unde ἀήμεναι prop. Livrea) : ἀειμέναι AE ἐφήμεναι L^{asl}A^{sl}*w* (quod respicit Dion. Per. 292 Κελτῶν παῖδες, ὑφήμενοι [uar. lect. ἐφή-] αἰγείροισι) ἐειμέναι V^{sl}W ἐλιγμέναι D ἐελμέναι Gerhard ‖ **607** ἔπι S : ἐπι- *m*G ‖ **608** δὲ Ω : δὴ Π^{31} ‖ κλύζῃσι [-ησι] Π^{31} *m* : -ζωσι L^{asl}*w* ‖ ὕδατα LAS : οἴδματα G^{ac}D -ατι G^{pc}(?)E ‖ **610** ἐς Π^{31} Ω : ἐπ' E.

tourbillons, ces larmes innombrables qu'il versait jadis en arrivant chez le peuple sacré des Hyperboréens après avoir quitté le ciel lumineux devant la menace de son père, car il était irrité au sujet du fils que, dans l'opulente Lakéreia, la divine Corônis lui avait enfanté sur les rives de l'Amyros[1]. Telle est la tradition répandue chez ces hommes. Les héros n'avaient envie ni de manger ni de boire et leur esprit n'était pas tourné vers les plaisirs. Le jour, ils s'épuisaient, affaiblis et accablés par l'odeur fétide, insupportable du corps fumant de Phaéthon qui se dégageait des affluents de l'Éridan ; la nuit, ils entendaient les plaintes aiguës des Héliades qui poussaient leurs sonores lamentations, et les larmes des pleureuses étaient charriées sur les eaux comme des gouttes d'huile*.

De là, ils pénétrèrent dans le cours profond du Rhône qui se jette dans l'Éridan ; en se mêlant, leurs eaux, au confluent, bouillonnent en mugissant[2]. Ce fleuve vient des confins de la terre, où sont les portes et les demeures de la Nuit[3]. C'est de là qu'il s'élance ; puis,

1. La ville magnète de Lakéreia est située vers l'extrémité septentrionale du lac Boibéis : cf. Pind., *Pyth.*, 3, 34 ; Phérécyde, 3 F 3 Jacoby. Amyros est une ville chez Hésiode, *Cat.*, fr. 59, 2 Merk.-West ; selon Phérécyde, il s'agit d'une rivière qui se jette dans le lac Boibéis. Sur sa localisation chez Apollonios, cf. t. 1, p. 256 (*N.C.* à 1, 596) ; sur le sens de προχοαί, voir la note à 4, 599 (p. 96, n. 3). La légende de Corônis est rappelée d'une façon très elliptique qui a fait supposer une lacune après le v. 615 ; mais cette concision est intentionnelle : voir la Notice, p. 37 s.

2. Comparer le confluent des fleuves infernaux en κ 513-515.

3. H. Fränkel, *Noten*, 507 s. (et n. 107) situe vers le nord les portes de la Nuit. Elles sont plutôt à l'ouest (cf. É. Delage, *Géographie*, 225), symétriques des « portes de l'Olympe » où se lève le Soleil (3, 159-163), conformément à la conception hésiodique qui associe la Nuit ou sa demeure à Atlas et aux Hespérides (*Théog.*, 215 s., 744-757). Apollonios rejoint ainsi Eschyle qui fait naître le Rhône — identifié à l'Éridan — en Hibérie, c'est-à-dire dans les Pyrénées (fr. 107 Mette). D'autres situaient les sources de l'Istros à Pyréné ou dans les Pyrénées : Hérod., 2, 33 ; Aristote, *Météor.*, 1, 13, 350 *b* 1-3 ; Timagétos (?), d'après la schol. « parisienne » à 4, 257-262 *b* (voir l'app. crit. de Wendel, p. 273).

ἐμφέρεται δίναις, ἅ τε μυρία χεῦε πάροιθεν,
ἦμος Ὑπερβορέων ἱερὸν γένος εἰσαφίκανεν,
οὐρανὸν αἰγλήεντα λιπὼν ἐκ πατρὸς ἐνιπῆς,
χωόμενος περὶ παιδί, τὸν ἐν λιπαρῇ Λακερείῃ
δῖα Κορωνὶς ἔτικτεν ἐπὶ προχοῇς Ἀμύροιο.
Καὶ τὰ μὲν ὣς κείνοισι μετ' ἀνδράσι κεκλήισται.
Τοὺς δ' οὔτε βρώμης ᾕρει πόθος οὐδὲ ποτοῖο,
οὔτ' ἐπὶ γηθοσύνας τράπετο νόος. Ἀλλ' ἄρα τοί γε
ἤματα μὲν στρεύγοντο περιβληχρὸν βαρύθοντες
ὀδμῇ λευγαλέῃ τήν ῥ' ἄσχετον ἐξανίεσκον
τυφομένου Φαέθοντος ἐπιρροαὶ Ἠριδανοῖο·
νύκτας δ' αὖ γόον ὀξὺν ὀδυρομένων ἐσάκουον
Ἡλιάδων λιγέως· τὰ δὲ δάκρυα μυρομένῃσιν
οἷον ἐλαιηραὶ στάγες ὕδασιν ἐμφορέοντο.
Ἐκ δὲ τόθεν Ῥοδανοῖο βαθὺν ῥόον εἰσεπέρησαν,
ὅς τ' εἰς Ἠριδανὸν μετανίσεται, ἄμμιγα δ' ὕδωρ
ἐν ξυνοχῇ βέβρυχε κυκώμενον. Αὐτὰρ ὁ γαίης
ἐκ μυχάτης, ἵνα τ' εἰσὶ πύλαι καὶ ἐδέθλια Νυκτός,
ἔνθεν ἀπορνύμενος, τῇ μέν τ' ἐπερεύγεται ἀκτὰς

Test. **627-628** (καὶ Ῥοδανοῖο κτλ.) schol. Dion. Per. 289 ; respicit Plin. *Hist. Nat.* 37, 32.

613 ἐμφέρεται Π^{31sl} Ω : ἐσφ- Π^{31} συμφ- E ‖ ἅ τε — πάροιθεν : ἅτεχ uersu mutilo D ‖ **614** ἦμος Ω : ἔμ[Π^{31} ‖ γένος L in ras. A*w*E : μέ- L^{ac} ‖ **615** post u. lac. susp. Fränkel, cl. $\Sigma^{\Omega J}$, sed uide adn. ‖ **616** τὸν ἐν L^{2pc}*w* : τὸ μὲν LAD τὸν μὲν E ‖ **617** Ἀμύροιο L^{2sl}*w* : -ύνοιο *m* ‖ **618** -σι κεκλήισται Ω Σ^{J} : -σιν ἐκλ- Rzach¹, cl. 267, 990, 1202 ‖ **619** πόθος *m* : πόρος *w* ‖ οὐδὲ *m* : οὔτε *w*D ‖ **620** τράπετο νόος *m* (cf. γ 147) : τρέπετο [τάρπ- ante corr.] ννόος S τέρπε [-εν post corr.] νόος G νόος ἐτράπετ' Hermann¹ ‖ **621** περι- *m*G : περὶ SD ‖ -βληχρὸν Ω : -χροὶ Madvig ‖ **622** ἐξανίεσκον Ω : -σκεν E² ‖ **623** ἐπιρροαὶ Ω : -ὰς E ‖ **624** νύκτας L*w* : νυκτὸς AE ‖ **626** ὕδατα habuit L^{ac} ‖ ἐμφορέοντο Ω : -νται D ‖ **627** ῥόον Ω : πόρον Test. ‖ εἰσεπέρησαν *w* Test. : ἐξεπ- D εἰσαπέβησαν *m* ‖ **628** τ' εἰς Ω : τις ἐς Test. ‖ μετανίσεται Vian : -νείσ- *m* -νίσσ- *wd* τετάνυσται Test. ‖ **631** ἐπερεύγεται *m*G : ἀπ- S*d*.

d'un côté, il se déverse en grondant sur les côtes de l'Océan ; d'un autre, il se jette dans la mer Ionienne, d'un autre enfin dans la mer de Sardaigne et dans son golfe immense[1] où il envoie ses eaux par sept bouches*. Du fleuve, ils s'avancèrent[2] dans les lacs tempétueux qui s'étendent à l'infini sur le territoire des Celtes. Là ils auraient trouvé un destin misérable : en effet un des bras conduisait dans un golfe de l'Océan où ils allaient se jeter à leur insu ; ils n'en seraient pas revenus sains et saufs[3]. Mais Héra, bondissant du ciel, poussa un cri du haut du roc Hercynien[4] : à ce cri, ils frissonnèrent d'effroi, tous à la fois, car l'immensité de l'éther retentissait de manière terrible. Ils étaient ramenés en arrière par la déesse et ils comprirent alors la route qu'ils devaient prendre pour leur retour*. Longtemps après, ils arrivèrent aux rivages baignés par la mer, traversant, selon la volonté d'Héra, les peuples innombrables des Celtes et des Ligures[5] sans être attaqués, car la déesse répandait autour d'eux une brume merveilleuse pendant tous les jours que dura leur traversée*. Quand leur navire eut passé la bouche du milieu, ils débarquèrent aux îles Stoichades, sains et saufs grâce aux fils de Zeus : c'est pourquoi des autels et des rites furent établis en leur honneur pour toujours ; et ce ne fut pas cette seule navigation qu'ils devaient accompagner en protecteurs, mais Zeus leur confia aussi les vaisseaux des hommes à venir*. Puis, laissant les

1. La mer de Sardaigne est la partie de la Méditerranée située à l'ouest de l'île ; son « golfe immense » est le golfe du Lion. Cf. Hérod., 1, 166 ; Théocr., 16, 86 (et Gow, *ad loc.*).

2. À la rame : cf., pour ce sens, v 113 ; Ap. Rh., 2, 672, 1265, 1283.

3. Les Argonautes auraient péri s'ils avaient atteint l'Océan ; Apollonios s'oppose à Timée qui admettait une navigation océanique d'Argô (566 F 85 Jacoby).

4. Sans doute la Forêt Noire en bordure du Rhin. D'après [Aristote], *Mir. Ausc.*, 105, l'Istros prend sa source dans les monts Hercyniens avant de bifurquer vers le Pont-Euxin et l'Adriatique.

5. Les Ligures habitent au sud des Celtes, en bordure de la Méditerranée : les Stoichades sont appelées « îles liguriennes » au v. 553. Cf. É. Delage, *Géographie*, 234-236.

Ὠκεανοῦ, τῇ δ' αὖτε μετ' Ἰονίην ἅλα βάλλει,
τῇ δ' ἐπὶ Σαρδόνιον πέλαγος καὶ ἀπείρονα κόλπον
ἑπτὰ διὰ στομάτων ἱεὶς ῥόον. Ἐκ δ' ἄρα τοῖο
λίμνας εἰσέλασαν δυσχείμονας, αἵ τ' ἀνὰ Κελτῶν
ἤπειρον πέπτανται ἀθέσφατον. Ἔνθα κεν οἵ γε
ἄτῃ ἀεικελίῃ πέλασαν· φέρε γάρ τις ἀπορρὼξ
κόλπον ἐς Ὠκεανοῖο, τὸν οὐ προδαέντες ἔμελλον
εἰσβαλέειν, τόθεν οὔ κεν ὑπότροποι ἐξεσάωθεν.
Ἀλλ' Ἥρη σκοπέλοιο καθ' Ἑρκυνίου ἰάχησεν
οὐρανόθεν προθοροῦσα, φόβῳ δ' ἐτίναχθεν ἀυτῆς
πάντες ὁμῶς· δεινὸν γὰρ ἐπὶ μέγας ἔβραχεν αἰθήρ.
Ἂψ δὲ παλιντροπόωντο θεᾶς ὕπο, καί ῥ' ἐνόησαν
τὴν οἶμον τῇ πέρ τε καὶ ἔπλετο νόστος ἰοῦσι.
Δηναιοὶ δ' ἀκτὰς ἁλιμυρέας εἰσαφίκοντο,
Ἥρης ἐννεσίῃσι δι' ἔθνεα μυρία Κελτῶν
καὶ Λιγύων περόωντες ἀδήιοι· ἀμφὶ γὰρ αἰνὴν
ἠέρα χεῦε θεὰ πάντ' ἤματα νισομένοισι.
Μεσσότατον δ' ἄρα τοί γε διὰ στόμα νηὶ βαλόντες,
Στοιχάδας εἰσαπέβαν νήσους, σόοι εἵνεκα κούρων
Ζηνός· ὃ δὴ βωμοί τε καὶ ἱερὰ τοῖσι τέτυκται
ἔμπεδον· οὐδ' οἶον κείνης ἐπίουροι ἕποντο
ναυτιλίης, Ζεὺς δέ σφι καὶ ὀψιγόνων πόρε νῆας.
Στοιχάδας αὖτε λιπόντες ἐς Αἰθαλίην ἐπέρησαν

Tᴇsᴛ. **640** schol. Dion. Per. 286 ; (σκοπέλοιο — ἰάχησεν) *E G*^{B} *EM* s. Ἑρκύνιος.

632 Ἰονίην L^{a} in ras. *w*E^{a} : ἠον- uel potius ἠων- L^{ac} ἰων- A ἠον- I^{ac}D ἰόννην E^{ac} ‖ **633** ἐπὶ Ω : αὖ ἐπὶ E ‖ κόλπον *m* : πόντον L^{asl}*w* ‖ **634** ἱεὶς L^{ac}*w* : ἵει L^{a} in ras. AE ‖ **636** ἀθέσφατον Ω : -ται E -τοι RQ ‖ **639** εἰσβαλέειν Ω : -βάλλειν E ‖ **640** καθ' Ἑρκ- [Ερκ- L $Σ^{L}$] Ω $Σ^{ΩJ}$ Tᴇsᴛ. : κατ' Ἐρκ- E ‖ **641** ἀυτῆς *w*E : -τῇ LA ‖ **642** ἔβραχεν [αχ in ras. L] Ω : ἔβρεμεν L^{ac} ut uid. cf. 2, 567 ‖ **643** -τροπόωντο *m* : -τρωπῶντο *w* ‖ **644** τὴν LE : τήνδ' L^{apc}AG τὴν δ' S ‖ **648** πάντ' ἤμ- L^{asl}A*w* : πάνθ' ἤμ- LE ‖ **652** ἐπίουροι *w* : ἐπίκουροι *m* ‖ **653** δέ Ω : γάρ S.

Stoichades, ils passèrent dans l'île d'Aithalia où, après des épreuves, ils essuyèrent avec des galets leur abondante sueur ; <depuis lors, ces galets> couvrent le rivage, pareils par leur couleur <aux souillures de leurs corps> ; et, parmi eux, on voit les disques et les vestiges divins de ces héros à l'endroit qui a reçu le nom de Port-Argô*.

De là, en hâte, ils continuaient leur route sur la houle de la mer Ausonienne, en vue des côtes de Tyrrhénie. Ils arrivèrent au port célèbre d'Aiaié[1] et, du navire, jetèrent aussitôt[2] les amarres sur le rivage. Ils y trouvèrent Circé qui se purifiait la tête dans les eaux de la mer, tant l'avaient effrayée ses rêves de la nuit. Elle avait cru voir toute sa demeure, chambres et murs d'enceinte, dégoutter de sang ; le feu dévorait les nombreuses drogues avec lesquelles elle enchantait jusqu'alors chaque étranger à son arrivée ; ce bouillonnement de feu, elle l'éteignait elle-même avec le sang d'une victime qu'elle puisait de ses mains, mettant ainsi fin à sa mortelle frayeur[3]. C'est pourquoi, au lever de l'aurore, dès son réveil, elle purifiait ses cheveux et ses vêtements dans les eaux de la mer. Des bêtes qui n'avaient l'aspect, faute d'un corps homogène, ni de bêtes sauvages ni non plus d'hommes, mais qui étaient faites de membres mélangés des uns et des autres, s'avançaient en foule comme des troupeaux de moutons quittant leurs enclos derrière le berger*. Déjà, dans le

1. La mer d'Ausonie est la mer Tyrrhénienne. Les Ausones, qui habitent au sud du Latium, sont connus depuis Hécatée de Milet (1 F 61 Jacoby ; cf. Pind., fr. 140 *b*, 6 Snell[3]). Le scholiaste reproche un anachronisme au poète : Ausôn passait en effet pour être le fils d'Ulysse et de Calypsô (ou de Circé). Mais Apollonios devait ignorer ou condamner cette version récente ; selon lui, d'ailleurs, Calypsô habite l'Adriatique (4, 574). — Sur Aiaié, tour à tour île ou péninsule, voir la *N. C.* à 3, 313.

2. Sur le sens temporel de σχεδόθεν, voir la *N. C.* à 3, 295.

3. Le sang qui ruisselle sur les murs symbolise le meurtre d'Apsyrtos ; la flamme qui détruit les drogues prédit l'échec de la ruse ourdie par Circé (v. 687) ; le sang avec lequel elle l'éteint annonce le sacrifice expiatoire du porcelet (v. 704-707).

νῆσον, ἵνα ψηφῖσιν ἀπωμόρξαντο καμόντες
ἱδρῶ ἅλις · χροιῇ δὲ κατ' αἰγιαλοῖο κέχυνται
εἴκελοι ⟨. . . . .
. . . .⟩ · ἐν δὲ σόλοι καὶ τρύχεα θέσκελα κείνων,
ἔνθα λιμὴν Ἀργῷος ἐπωνυμίην πεφάτισται.
Καρπαλίμως δ' ἐνθένδε διὲξ ἁλὸς οἶδμα νέοντο
Αὐσονίης, ἀκτὰς Τυρσηνίδας εἰσορόωντες ·
ἶξον δ' Αἰαίης λιμένα κλυτόν, ἐκ δ' ἄρα νηὸς
πείσματ' ἐπ' ἠιόνων σχεδόθεν βάλον. Ἔνθα δὲ Κίρκην
εὗρον ἁλὸς νοτίδεσσι κάρη ἐπιφαιδρύνουσαν ·
τοῖον γὰρ νυχίοισιν ὀνείρασιν ἐπτοίητο.
Αἵματί οἱ θάλαμοί τε καὶ ἕρκεα πάντα δόμοιο
μύρεσθαι δόκεον, φλὸξ δ' ἀθρόα φάρμακ' ἔδαπτεν,
οἷσι πάρος ξείνους θέλγ' ἀνέρας ὅς τις ἵκοιτο ·
τὴν δ' αὐτὴ φονίῳ σβέσεν αἵματι πορφύρουσαν,
χερσὶν ἀφυσσαμένη, λῆξεν δ' ὀλοοῖο φόβοιο.
Τῶ καὶ ἐπιπλομένης ἠοῦς νοτίδεσσι θαλάσσης
ἐγρομένη πλοκάμους τε καὶ εἵματα φαιδρύνεσκε.
Θῆρες δ', οὐ θήρεσσιν ἐοικότες ὠμηστῇσιν
οὐδὲ μὲν οὐδ' ἄνδρεσσιν ὁμὸν δέμας, ἄλλο δ' ἀπ' ἄλλων
συμμιγέες μελέων, κίον ἀθρόοι, ἠύτε μῆλα
ἐκ σταθμῶν ἅλις εἶσιν ὀπηδεύοντα νομῆι.

659-717 respicit paraphrasis B (Coisl. 345) Lycophr. 1274 || **674-675** (μῆλα ὀπηδεύοντα νομῆι) *EM* s. ὀπαδός ; schol. Gen. (suppl.) ad Ξ 358 ; (675 solum) *EG* s. ὀπηδεύω || **675-696** Π[32].

656 χροιῇ Ω : χροιαὶ Platt[1] γλοιοὶ malim || κέχυνται Ω : -ντο E || **657** εἴκελοι E : ἴκ- [ἴκ-] Ω εἴκελαι Brunck fort. ποικίλοι, Matthiae praeeunte, si γλοιοὶ placet ; sed cf. 3, 855 || post uerbum lac. stat. Fränkel || τρύχεα L[3sl]S (?) : τεύχεα *m*G || **658** ἔνθα Beck : ἐν δὲ [ν in ras. L] Ω || Ἀργῷος Ω : -γαῖος E || **662** πείσματ' ἐπ' *m* : πείσματα G πεῖσμ' ἐξ S || **663** ἐπιφαιδρύνουσαν *m* : περιφ- *w* || **668** πορφύρουσαν *m*S[ac] : -σα S[pc]G || **672** ὠμηστῇσιν Ω : -τοῖσι E || **673** μὲν Ω : μιν E || ὁμὸν *m* : ὅλον *w* ὁμοὶ Hölzlin || ἀπ' L[3sl]*w* : ἐπ' *m*G.

passé, la terre avait fait germer spontanément du limon* de tels êtres composés d'un mélange de membres, alors qu'elle ne s'était pas encore condensée sous l'action de l'air assoiffé et que les rayons du soleil desséchant n'avaient pas encore absorbé assez d'humidité* ; mais, ces créatures, le temps les a réparties en espèces en les combinant*. Tout aussi indéfinissable était la forme des êtres qui la suivaient et une immense stupeur saisit les héros[1]. D'emblée, chacun, en observant l'aspect et les yeux de Circé, devina sans peine qu'elle était sœur d'Aiétès[2].

Elle, après avoir chassé les frayeurs causées par ses rêves de la nuit[3], revint aussitôt sur ses pas et, d'un geste affectueux de la main, elle les convia insidieusement à la suivre. Alors, tandis que, sur l'ordre de l'Aisonide, la troupe ne bougeait pas, insensible à l'offre[4], Jason entraîna avec lui la vierge colque. Tous deux suivirent Circé dans sa route jusqu'à sa grand-salle. Elle les invitait à s'asseoir sur des sièges splendides, ignorant la raison de leur venue[5]. Mais, muets et sans voix*, ils bondirent vers le foyer et s'y asseyaient selon la coutume des malheureux suppliants, elle posant son front sur ses deux mains, lui plantant dans le sol sa grande épée à poignée dont il avait tué le fils d'Aiétès* ; aucun d'eux ne levait jamais sur elle

1. Cf. 2, 681. Au v. 681, τώς porte sur ἀίδηλοι.

2. Sur les yeux des descendants du Soleil, cf. t. 2, p. 66, n. 2 ; et p. 138 (*N. C.* à 3,886).

3. Cf. Eur., *Héc.*, 71 s. ; Callim., fr. 75, 13 Pf. Rapprocher l'expression de 1, 979. — Ἄψορρον : Apollonios emploie indifféremment l'adjectif (2, 338 ; 4, 42) et l'adverbe (1, 892 ; 4, 686) ; il n'y a pas lieu de corriger le texte.

4. Les deux corrections homérisantes de E en 1, 239 et 4, 689, illustrent bien la méthode qui a présidé à l'élaboration de l'« édition crétoise » : cf. t. 1, p. LXII.

5. La perfide Circé (cf. v. 666 s., 686 s.) n'est nullement « embarrassée » par la présence des deux « imprudents » qui l'ont suivie ; mais elle « ignore » les raisons de leur venue. Sur les différents sens d'ἀμηχανέω, cf. F. Vian, *Studi in on. di A. Ardizzoni* (1978), 1031, n. 24.

Τοίους καὶ προτέρους ἐξ ἰλύος ἐβλάστησε
χθὼν αὐτὴ μικτοῖσιν ἀρηρεμένους μελέεσσιν,
οὔ πω διψαλέῳ μάλ' ὑπ' ἠέρι πιληθεῖσα
οὐδέ πω ἀζαλέοιο βολαῖς τόσον ἠελίοιο
ἰκμάδας αἰνυμένου · τὰ δ' ἐπὶ στίχας ἤγαγεν αἰὼν
συγκρίνας. Τῶς οἵ γε φυὴν ἀίδηλοι ἕποντο,
ἥρωας δ' ἕλε θάμβος ἀπείριτον. Αἶψα δ' ἕκαστος,
Κίρκης εἴς τε φυὴν εἴς τ' ὄμματα παπταίνοντες,
ῥεῖα κασιγνήτην φάσαν ἔμμεναι Αἰήταο.
Ἡ δ' ὅτε δὴ νυχίων ἀπὸ δείματα πέμψεν ὀνείρων,
αὐτίκ' ἔπειτ' ἄψορρον ἀπέστιχε · τοὺς δ' ἅμ' ἕπεσθαι
χειρὶ καταρρέξασα δολοφροσύνῃσιν ἄνωγεν.
Ἔνθ' ἤτοι πληθὺς μὲν ἐφετμαῖς Αἰσονίδαο
μίμνεν ἀπηλεγέως, ὁ δ' ἐρύσσατο Κολχίδα κούρην.
Ἄμφω δ' ἑσπέσθην αὐτὴν ὁδόν, ἕστ' ἀφίκοντο
Κίρκης ἐς μέγαρον. Τοὺς δ' ἐν λιπαροῖσι κέλευεν
ἥ γε θρόνοις ἕζεσθαι, ἀμηχανέουσα κιόντων ·
τὼ δ' ἄνεῳ καὶ ἄναυδοι ἐφ' ἑστίῃ ἀίξαντε
ἵζανον, ἥ τε δίκη λυγροῖς ἱκέτῃσι τέτυκται,
ἡ μὲν ἐπ' ἀμφοτέραις θεμένη χείρεσσι μέτωπα,
αὐτὰρ ὁ κωπῆεν μέγα φάσγανον ἐν χθονὶ πήξας
ᾧ πέρ τ' Αἰήταο πάιν κτάνεν · οὐδέ ποτ' ὄσσε

676 προτέρους L^{2sl}*w* : -ρης *m* || **677** ἀρηρεμένους L^{2sl}GE : -νη LASD || **678** ὑπ' [ὑ in ras.] L || **679** βολαῖς *m* : -λῆς *w* || **680** αἰνυμένου Wilamowiz[3] : -νη Ω *$Σ^{sgl}$ || **685** πέμψεν *m* : πέμπεν *w* πέμψατ' prop. Fränkel (cf. Eur. *Hec.* 70 ; Call., fr. 75, 13 Pf.) || **686** ἄψορρον Ω : -ος Huet[1] || **689** μίμνεν Ω : -νον E cf. 1, 239 || **690** ἑσπέσθην *w*D : ἑπ- *m* || **691** κ]έλευεν $Π^{32}$ Ω : -ευσεν S^{pc}(?)D || **693** ἐφ' ἑστίῃ Ω : ἐφέστιοι $W^{mg}V^{sl}$ || ἀίξαντε Ω : -ντε]ς $Π^{32}$ (?) || **694-723** post 753 scripsit L : genuinum ordinem restituit L^{3mg} ita lectorem monens ταῦτα σκοπεῖν ἀκριβῶς, μηδὲν τῷ γραφεῖ μεμφόμενον, διὰ τὸ κἀκεῖνον οὕτως εὑρηκέναι καὶ τῷ σφάλματι δι' ἄγνοιαν μὴ προσσχεῖν uide t. I, p. XLVI || **694** λυγροῖς Ω : λυτρ- E || **695** ἀμφοτέραις LA : -ρης *w* ἀκροτέραις E || **697** κτάνεν Ω : -νον E.

ses yeux aux paupières closes*. Circé comprit aussitôt leur infortune de fugitifs et la scélératesse de leur crime. Aussi, par égard pour la justice de Zeus Suppliant qui est le grand punisseur des homicides, mais aussi leur grand recours, elle accomplissait le sacrifice dont on purifie les suppliants criminels, quand ils s'approchent d'un foyer*. D'abord, en expiation du meurtre irréparable, étendant au-dessus d'eux le petit d'une truie aux mamelles encore pleines qui vient de mettre bas, elle arrosait leurs mains de son sang en lui tranchant la gorge[1]; puis, avec d'autres libations, elle propitiait dans ses invocations Zeus le Purificateur, Celui qu'invoquent les meurtriers, Celui qui révère les supplications*. Et, tandis que les souillures étaient toutes ensemble portées hors de la maison par des Naïades, ses servantes qui l'assistaient en tout[2], elle brûlait à l'intérieur, près du foyer, des gâteaux et des libations apaisantes en y joignant des prières sans vin[3] : puissent[4] les terribles Érinyes calmer leur colère et Zeus lui-même être bienveillant[5] et propice pour tous deux, qu'ils eussent les mains souillées du sang d'un étranger ou même de celui d'un parent, eux qui la suppliaient dans leur détresse*.

Après avoir accompli tous ces rites, elle les fit lever et asseoir sur des sièges polis et s'assit à son tour tout près, en face d'eux. Aussitôt, prenant la parole, elle

1. Comparer la purification d'Oreste dans Esch., *Eum.*, 282 s., et le cratère du Louvre qui illustre cette scène : L. Séchan, *Études sur la tragédie grecque* (1927), 97-99, pl. 1, 2.

2. Dans l'*Odyssée* (κ 348-359), Circé a quatre Nymphes pour la servir.

3. Il y a hypallage : νηφαλίῃσιν porte pour le sens sur μείλικτρα. Dans Esch., *Eum.*, 107, les Érinyes reçoivent χοάς τ' ἀοίνους, νηφάλια μειλίγματα. Cf. aussi Callim., fr. 681 Pfeiffer.

4. La prière de Circé est résumée au style indirect comme aux v. 708 s.; la proposition finale tenant lieu d'un optatif de souhait, l'assimilation modale n'a pas à jouer au v. 717, malgré Wilamowitz : l'indicatif présent ἀντιόωσι est légitime comme dans Esch., *Eum.*, 295-297.

5. Pour εὐμειδής, cf. Callim., *Hymnes*, 3, 129.

ἰθὺς ἐνὶ βλεφάροισιν ἀνέσχεθον. Αὐτίκα δ' ἔγνω
Κίρκη φύξιον οἶτον ἀλιτροσύνας τε φόνοιο.
Τῷ καὶ ὀπιζομένη Ζηνὸς θέμιν Ἱκεσίοιο,
ὃς μέγα μὲν κοτέει, μέγα δ' ἀνδροφόνοισιν ἀρήγει,
ῥέζε θυηπολίην οἵῃ τ' ἀπολυμαίνονται
νηλητεῖς ἱκέται, ὅτ' ἐφέστιοι ἀντιόωσι.
Πρῶτα μὲν ἀτρέπτοιο λυτήριον ἥ γε φόνοιο
τειναμένη καθύπερθε συὸς τέκος, ἧς ἔτι μαζοὶ
πλήμυρον λοχίης ἐκ νηδύος, αἵματι χεῖρας
τέγγεν, ἐπιτμήγουσα δέρην· αὖτις δὲ καὶ ἄλλοις
μείλισσεν χύτλοισι, Καθάρσιον ἀγκαλέουσα
Ζῆνα, Παλαμναῖον, Τιμήορον ἱκεσιάων.
Καὶ τὰ μὲν ἀθρόα πάντα δόμων ἐκ λύματ' ἔνεικαν
Νηιάδες πρόπολοι, ταί οἱ πόρσυνον ἕκαστα·
ἡ δ' εἴσω πελανοὺς μείλικτρά τε νηφαλίῃσι
καῖεν ἐπ' εὐχωλῇσι παρέστιος, ὄφρα χόλοιο
σμερδαλέας παύσειεν Ἐρινύας ἠδὲ καὶ αὐτὸς
εὐμειδής τε πέλοιτο καὶ ἤπιος ἀμφοτέροισιν,
εἴ τ' οὖν ὀθνείῳ μεμιασμένοι αἵματι χεῖρας
εἴ τε καὶ ἐμφύλῳ προσκηδέες ἀντιόωσιν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ μάλα πάντα πονήσατο, δὴ τότ' ἔπειτα
εἷσεν ἐπὶ ξεστοῖσιν ἀναστήσασα θρόνοισι,
καὶ δ' αὐτὴ πέλας ἷζεν ἐνωπαδίς. Αἶψα δὲ μύθῳ

Tᴇsᴛ. **708-709** fort. respicit [Aristot.] *De mundo* 7, 401 a 23 s.

700 τῶ Ω : τοῦ E ‖ θέμιν *m* : χόλον *w* (cf. fort. [Orph.] *Arg.* 880) ‖ **701** κοτέει Ω : κρατ- D ‖ **703** νηλητεῖς uel -λιτ- Hölzlin (uel -λειτ- Merkel) : νηλεεῖς LAD -λειεῖς *w*E ‖ **704** ἥγε S : ἦγε Ω ‖ **708** ἀγκαλέουσα Ω E^{2sl} Σ^{J} : ἐγκ- E*d* ‖ **709** Παλαμναῖον $I^{sl}GE^{ac}d$ $*\Sigma^{G}$ Tᴇsᴛ. : -αίων $LASE^{2}$ $*\Sigma^{\Omega}$ (?) uide adn. ‖ ἱκεσιάων *m* $*\Sigma^{J}$: -ίῃσι $L^{2sl}w$ ‖ **710** δόμων Ω : δρόμ- E ‖ λύματ' *m* : δείματ' *w* ‖ **712** πελανοὺς LA : -άνους *w*E Σ^{GJ} ‖ μείλικτρά *m* : μελίκρατά *w* ‖ **717** ἐμφύλῳ Hölzlin : -υλίῳ Ω ‖ ἀντιόωσιν Ω : -όῳεν Wilamowitz[3], frustra ‖ **720** ἐνωπαδίς $L^{2pc}w$E : ὠπ- LA ‖ μύθῳ *m* : -θοις *w*.

leur demanda en détail le motif de leur voyage[1] et pourquoi ils étaient venus dans son pays et dans sa maison pour s'asseoir ainsi à son foyer. L'affreux souvenir de ses rêves envahissait en effet son esprit à mesure qu'elle y pensait ; en outre, elle désirait savoir si la jeune fille parlait la langue de sa race* dès qu'elle la vit lever les yeux du sol, car tous les descendants du Soleil étaient faciles à reconnaître grâce au rayonnement de leurs yeux qui lançaient au loin devant eux des feux pareils à ceux de l'or[2]. Alors, répondant à chaque question, parlant en langue colque[3], la fille du cruel Aiétès, avec douceur, conta en détail l'expédition et les voyages des héros, tout ce qu'ils avaient souffert dans d'âpres épreuves, comment elle avait péché sur les conseils de sa sœur inquiète, comment elle avait fui au loin les terribles menaces de son père avec les fils de Phrixos[4]. Elle évita de parler du meurtre d'Apsyrtos ; mais il n'échappa point à l'esprit de Circé. Cependant celle-ci, apitoyée par ses larmes, lui répondit ainsi :

« Malheureuse ! quel voyage funeste et honteux tu as entrepris[5] ! Je crois que tu n'éviteras pas longtemps le lourd courroux d'Aiétès : il ne tardera pas à venir jusqu'aux demeures de la terre d'Hellade pour venger le meurtre de son fils, car tu as commis un crime intolérable. Du moins, puisque tu es une suppliante et appartiens à ma race, je ne tramerai aucun nouveau malheur contre toi qui es venue ici ; mais sors de cette

1. Hendiadyn : cf. 2, 8 s.
2. Cf. 4, 682-684, et la *N. C.* à 3, 886.
3. C'est le seul passage du poème qui fasse allusion à la diversité des langues.
4. Nouveau recours au style indirect. Βαρύφρονος Αἰήταο | κούρη (v. 731) n'est pas une cheville : Médée, en révélant son nom et celui de son père, met d'emblée en cause la cruauté d'Aiétès : cf. H. Fränkel, *Noten*, 525 s. Outre le meurtre d'Apsyrtos, elle passe sous silence son amour et ne fait pas mention de Jason, même à propos des ἄεθλοι (qui sont évidemment les épreuves imposées par Aiétès et non les « aventures du voyage », comme le pensent Fränkel et Livrea).
5. Sur cet emploi de νόστος, cf. F. Vian, *Rev. Ét. Anc.*, 75, 1973, 92 s.

χρειὼ ναυτιλίην τε διακριδὸν ἐξερέεινεν,
ἠδ' ὁπόθεν μετὰ γαῖαν ἑὴν καὶ δώματ' ἰόντες
αὔτως ἱδρύθησαν ἐφέστιοι. Ἡ γὰρ ὀνείρων
μνῆστις ἀεικελίη δῦνεν φρένας ὁρμαίνουσαν·
ἵετο δ' αὖ κούρης ἐμφύλιον ἴδμεναι ὀμφήν,
αὐτίχ' ὅπως ἐνόησεν ἀπ' οὔδεος ὄσσε βαλοῦσαν.
Πᾶσα γὰρ Ἠελίου γενεὴ ἀρίδηλος ἰδέσθαι
ἦεν, ἐπεὶ βλεφάρων ἀποτηλόθι μαρμαρυγῇσιν
οἷόν τε χρυσέην ἀντώπιον ἵεσαν αἴγλην.
Ἡ δ' ἄρα τῇ τὰ ἕκαστα διειρομένῃ κατέλεξε,
Κολχίδα γῆρυν ἱεῖσα, βαρύφρονος Αἰήταο
κούρη μειλιχίως, ἠμὲν στόλον ἠδὲ κελεύθους
ἡρώων, ὅσα τ' ἀμφὶ θοοῖς ἐμόγησαν ἀέθλοις,
ὥς τε κασιγνήτης πολυκηδέος ἤλιτε βουλαῖς,
ὥς τ' ἀπονόσφιν ἄλυξεν ὑπέρβια δείματα πατρὸς
σὺν παισὶν Φρίξοιο. Φόνον δ' ἀλέεινεν ἐνισπεῖν
Ἀψύρτου, τὴν δ' οὔ τι νόῳ λάθεν· ἀλλὰ καὶ ἔμπης
μυρομένην ἐλέαιρεν, ἔπος δ' ἐπὶ τοῖον ἔειπε·
« Σχετλίη, ἦ ῥα κακὸν καὶ ἀεικέα μήσαο νόστον.
Ἔλπομαι οὐκ ἐπὶ δήν σε βαρὺν χόλον Αἰήταο
ἐκφυγέειν· τάχα δ' εἶσι καὶ Ἑλλάδος ἤθεα γαίης
τισόμενος φόνον υἷος, ὅτ' ἄσχετα ἔργα τέλεσσας.
Ἀλλ' ἐπεὶ οὖν ἱκέτις καὶ ὁμόγνιος ἔπλευ ἐμεῖο,
ἄλλο μὲν οὔ τι κακὸν μητίσομαι ἐνθάδ' ἰούσῃ·
ἔρχεο δ' ἐκ μεγάρων, ξείνῳ συνοπηδὸς ἐοῦσα

Test. **724-744** Π^{32}.

724 ὁρμαίνουσαν *w* : -σα *m* ‖ **728** ἀπο- LGE Σ^{L} : ἀπὸ ASD Σ^{A} ‖ -τηλόθι Ω Σ^{Ω} : -θε G ‖ **729** χρυσέην Π^{32} Ω : -σῆν E Σ^{J} ‖ αἴγλην Ω Σ^{J} : αὐγήν A ‖ **735** ἀπο- Π^{32}(?)G : ἀπὸ Ω ‖ **736** παισὶν L : -σὶ Π^{32} Ω ‖ **737** τὴν ... νόῳ Ω : τῆς ... νόον prop. Fränkel^{3} ‖ **738** τοῖον *w* : τοῖσιν *m* ‖ **741** ἤθεα *m* : ἔσχατα *w* ‖ **742** ἔργα τέλ- Ω : ἔργ' ἐτέλ- E ‖ **743** ἱκέ]τις Π^{32} LGE : -της AS(?)*d* ‖ **744** ἰούσῃ Ω : ἐού- Fränkel ‖ **745** συνοπηδὸς Ω : ξυν- E ‖ ἐοῦσα Ω : ἰοῦ- Chrestien Fränkel.

salle en compagnie de l'étranger, quel que soit cet inconnu que tu as conquis sans l'aveu de ton père[1]. Et ne va pas me prendre les genoux près de mon foyer ; car je ne puis approuver tes desseins ni ta fuite honteuse[2]. »

Elle dit et Médée fut prise d'une violente douleur[3] ; un pan de sa tunique jeté sur les yeux, elle se répandait en sanglots, tandis que le héros, la prenant par la main, l'emmenait hors de la grand-salle, tremblante d'effroi[4]. Puis ils quittaient la demeure de Circé.

Mais ils n'échappèrent pas à l'épouse de Zeus fils de Cronos : Iris les lui montra dès qu'elle les vit sortir de la grand-salle. En effet Héra lui avait ordonné de guetter le moment où ils iraient vers le navire. Alors, de nouveau, elle lui dit ces mots pour l'exhorter :

« Chère Iris, c'est l'heure, si jamais tu as exécuté mes ordres. Allons ! pars sur tes ailes rapides ; commande à Thétis de sortir de la mer pour venir me trouver ici, car j'ai besoin d'elle. Puis va vers les rivages où les enclumes de bronze d'Héphaistos sont frappées par ses durs marteaux[5] ; dis-lui de mettre au repos ses souffles de feu, jusqu'à ce qu'Argô soit passée au-delà*. Va ensuite chez Aiolos, cet Aiolos qui commande aux vents nés de l'éther[6] ; dis-lui aussi ma volonté : qu'il arrête tous les vents sous le ciel[7] ; qu'aucune brise ne soulève la mer et que seul un Zéphyr favorable souffle jusqu'à ce que les héros aient atteint l'île phéacienne d'Alkinoos. »

1. Ἀείραο est hardi (« enlever comme un butin »). La correction ἀνεύραο s'autorise de ζ 277 ποῦ δέ μιν εὗρε ; mais ἀνευρίσκομαι paraît limité en poésie au sens d'« inventer ». En tout cas, les deux verbes renferment un sarcasme.

2. Ἀεικέα introduit et clôt le discours. Cf. 4, 5, et la *N. C.*

3. Cf. 3, 631.

4. Cf. *H. hom. Dém.*, 293 δείματι παλλόμεναι.

5. Cf. Ap. Rh., fr. 12, 21 Powell θαμινῇσιν ἀράσσοντες λιθάδεσσιν.

6. L'épithète hom. du Borée, αἰθρηγενής, est étendue ici à tous les vents. Elle signifie sans doute que les vents descendent de la haute atmosphère : cf. 1, 1203 ὑψόθεν ... καταῖξ ; 2, 1100-1102 ; 4, 886 κατηλυσίη ; et certains emplois de κάτειμι.

7. Voir la *N. C.* à 4, 1247[1].

ὅν τινα τοῦτον ἄιστον ἀείραο πατρὸς ἄνευθεν.
Μηδέ με γουνάσσηαι ἐφέστιος · οὐ γὰρ ἔγωγε
αἰνήσω βουλάς τε σέθεν καὶ ἀεικέα φύξιν. »
Ὣς φάτο · τὴν δ' ἀμέγαρτον ἄχος λάβεν · ἀμφὶ δὲ πέπλον
ὀφθαλμοῖσι βαλοῦσα γόον χέεν, ὄφρα μιν ἥρως
χειρὸς ἐπισχόμενος μεγάρων ἐξῆγε θύραζε
δείματι παλλομένην · λεῖπον δ' ἀπὸ δώματα Κίρκης.
Οὐδ' ἄλοχον Κρονίδαο Διὸς λάθον · ἀλλά οἱ Ἶρις
πέφραδεν, εὖτ' ἐνόησεν ἀπὸ μεγάροιο κιόντας.
Αὐτὴ γάρ μιν ἄνωγε δοκευέμεν ὁππότε νῆα
στείχοιεν. Τὸ καὶ αὖτις ἐποτρύνουσ' ἀγόρευεν ·
« Ἶρι φίλη, νῦν, εἴ ποτ' ἐμὰς ἐτέλεσσας ἐφετμάς,
εἰ δ' ἄγε λαιψηρῇσι μετοιχομένη πτερύγεσσι
δεῦρο Θέτιν μοι ἄνωχθι μολεῖν ἁλὸς ἐξανιοῦσαν ·
κείνης γὰρ χρειώ με κιχάνεται. Αὐτὰρ ἔπειτα
ἐλθεῖν εἰς ἀκτὰς ὅθι τ' ἄκμονες Ἡφαίστοιο
χάλκειοι στιβαρῇσιν ἀράσσονται τυπίδεσσιν ·
εἰπὲ δὲ κοιμῆσαι φύσας πυρός, εἰσόκεν Ἀργὼ
τάς γε παρεξελάσῃσιν. Ἀτὰρ καὶ ἐς Αἴολον ἐλθεῖν,
Αἴολον ὅς τ' ἀνέμοις αἰθρηγενέεσσιν ἀνάσσει ·
καὶ δὲ τῷ εἰπέμεναι τὸν ἐμὸν νόον, ὥς κεν ἀήτας
πάντας ἀπολλήξειεν ὑπ' ἠέρι, μηδέ τις αὔρη
τρηχύνοι πέλαγος · Ζεφύρου γε μὲν οὖρος ἀήτω,
ὄφρ' οἵ γ' Ἀλκινόου Φαιηκίδα νῆσον ἵκωνται. »

746 ἀείραο LSE : ἀνεί- L[2pc]AG ἀνεύραο Köchly[2] ‖ **747** γουνάσσηαι Wellauer : -άσηαι *w* -άσ(σ)η *m* ‖ **749** πέπλον *m* : -ους *w* ‖ **752** λεῖπον *wd* : λίπ- *m* ‖ **755** αὐτὴ E : αὕτη Ω ‖ **758** λαιψηρῇσι *m*S[pc] : -ροῖσι *wd* ‖ **759** ἁλὸς L[pc] (uel L[2]) *w*E : ἐξ ἁλὸς L[ac]A‖ **761** ἐλθεῖν Ω Σ[Ω] : -θέμεν Rzach[1], perperam, cl. Ξ 162, P 709 ‖ **763** μοι post δέ add. E ‖ κοιμῆσαι LE : -μίσαι A*w*D ‖ **764** ἐς S : εἰς *m* om. G ‖ Αἴολον E : αἰό- Ω ‖ **765** Αἴολον E : αἰό- Ω ‖ ἀνέμοις *w*E : -οισιν LA ‖ **767** ἀπολλήξειεν Ω : -ειαν E[ac] ‖ ἠέρι Ω : ἠοῖ Fränkel ‖ **768** τρηχύνοι Ω : τρηχύνει [τραχ- E] GE ‖ **769** οἵγ' Ω : οἵδ' G ‖ Φαιηκίδα Ω : -ήκων E.

Ainsi parla-t-elle. Aussitôt Iris s'élançait de l'Olympe et fendait l'air en éployant ses ailes légères[1]. Elle plongea dans la mer Égée, là où sont les demeures de Nérée[2] et, d'abord, vint trouver Thétis : elle lui parla selon les instructions d'Héra et la pressa de se rendre auprès de la déesse. En second lieu, elle alla chez Héphaistos et lui fit arrêter sur l'heure ses marteaux de fer : les souffles ardents du feu retinrent leur haleine*. En troisième lieu, elle se rendit chez Aiolos, le fils illustre d'Hippotès. Comme elle lui transmettait aussi son message et achevait la course de ses genoux rapides, Thétis, laissant Nérée et ses propres sœurs, quitta la mer pour aller dans l'Olympe auprès de la déesse Héra. Celle-ci la fit asseoir près d'elle et lui dévoila sa pensée :

« Écoute donc, divine Thétis, ce que je veux te dire. Tu sais combien mon cœur a d'affection pour le héros fils d'Aison et pour tous les compagnons de ses travaux[3] ; tu sais qu'il était en mon pouvoir de les sauver s'ils passaient par les Planctes, ces pierres où grondent de terribles tempêtes de feu, où les flots rejaillissent autour d'âpres récifs[4]. Mais, au lieu de cette route, celle qui les attend longe le grand roc de Skylla ou Charybde au terrible rugissement[5]. Mais allons !* Aussi bien, je t'ai élevée moi-même depuis ton enfance et je t'ai prise en affection entre toutes les déesses qui habitent la mer, parce que tu as eu scrupule à dormir dans le lit de Zeus,

1. Cf. 4, 601.
2. Souvenir d'Ω 77 ss. Selon Homère, la demeure de Thétis se trouve entre Samos et Imbros.
3. Cf. 3, 66, 74.
4. Pour ce passage dont le sens est controversé, voir la Notice, p. 41-43. Certaines expressions sont reprises de l'épisode des Symplégades : 2, 550 τρηχείης σπιλάδεσσιν ; 597 βρόμεον.
5. Cf. μ 430 ἐπὶ Σκύλλης σκόπελον δεινήν τε Χάρυβδιν, et ε 403 δεινὸν ἐρευγόμενον, que le poète utilise pour rendre l'hom. ἀνερροίβδησε appliqué à Charybde (μ 431). — Δέχομαι n'est pas employé ici avec sa valeur intransitive de « succéder à », « se trouver à la suite de » (par ex., Hérod., 7, 176) ; il signifie « attendre qqn » (avec une intention hostile) ; avec un sujet non animé, le grec emploie plutôt ἐκδέχομαι. Voir aussi la *N. C.* à 4, 1636.

Ὣς ἔφατ'· αὐτίκα δ' Ἶρις ἀπ' Οὐλύμποιο θοροῦσα
τέμνε, τανυσσαμένη κοῦφα πτερά. Δῦ δ' ἐνὶ πόντῳ
Αἰγαίῳ, τόθι πέρ τε δόμοι Νηρῆος ἔασι·
πρώτην δ' εἰσαφίκανε Θέτιν καὶ ἐπέφραδε μῦθον
Ἥρης ἐννεσίῃς ὦρσέν τέ μιν εἰς ἓ νέεσθαι.
Δεύτερα δ' εἰς Ἥφαιστον ἐβήσατο, παῦσε δὲ τόν γε
ῥίμφα σιδηρείων τυπίδων, ἔσχοντο δ' ἀυτμῆς
αἰθαλέοι πρηστῆρες. Ἀτὰρ τρίτον εἰσαφίκανεν
Αἴολον Ἱππότεω παῖδα κλυτόν. Ὄφρα δὲ καὶ τῷ
ἀγγελίην φαμένη θοὰ γούνατα παῦεν ὁδοῖο,
τόφρα Θέτις, Νηρῆα κασιγνήτας τε λιποῦσα,
ἐξ ἁλὸς Οὔλυμπον δὲ θεὰν μετεκίαθεν Ἥρην.
Ἡ δέ μιν ἄσσον ἑοῖο παρεῖσέ τε φαῖνέ τε μῦθον·
« Κέκλυθι νῦν, Θέτι δῖα, τά τοι ἐπιέλδομ' ἐνισπεῖν.
Οἶσθα μὲν ὅσσον ἐμῇσιν ἐνὶ φρεσὶ τίεται ἥρως
Αἰσονίδης ἠδ' ἄλλοι ἀοσσητῆρες ἀέθλου,
οἵῃ τέ σφ' ἐσάωσα διὰ Πλαγκτὰς περόωντας
πέτρας, ἔνθα πυρὸς δειναὶ βρομέουσι θύελλαι,
κύματά τε σκληρῇσι περιβλύει σπιλάδεσσι.
Νῦν δὲ παρὰ Σκύλλης σκόπελον μέγαν ἠὲ Χάρυβδιν
δεινὸν ἐρευγομένην δέχεται ὁδός. Ἀλλά — σὲ γὰρ δὴ
ἐξέτι νηπυτίης αὐτὴ τρέφον ἠδ' ἀγάπησα
ἔξοχον ἀλλάων αἵ τ' εἰν ἁλὶ ναιετάουσιν,
οὕνεκεν οὐκ ἔτλης εὐνῇ Διὸς ἱεμένοιο

TEST. **777** (αἰθαλέοι πρηστῆρες) *EG EM* s. δειμαλέος.

773 *s.* καὶ — μιν om. E || **775** ἐβήσατο Ω *$Σ^{JB(t)}$ (ἦλθε) : ἐδύσ- E || **778** Αἴολον E : αἰό- Ω || καὶ τῷ L^{a} in ras. AS : καὶ αὐτῷ L^{ac}G καὐτῷ E || **779** παῦεν Platt[3] : παῦσεν Ω || **781** θεὰν Ω : -ὰ E || **782** τε (alt.) L^{2sl}A*w*E : δὲ L || **785** ἠδ' ASE : οἱ δ' LG || **786** οἵῃ *m* : οἵως *w* || post ἐσάωσα lac. susp. Seaton[2] || **787** δειναὶ in u. fine A, om. D || **788** περιβλύει L^{2sl}AE $Σ^{ΩJ}$: -βρύει L -κλύει *w* (ex gl. -κλύζει *$Σ^{ΩJ}$) || **789** ἠὲ Fränkel (cf. 825-827) : ἠδὲ Ω || **791** τρέφον Ω : τράφ- Krevelen[3].

malgré son désir[1] ; car lui, toujours adonné à ces caprices, ne pense qu'à dormir avec des immortelles ou avec des mortelles. Toi, tu eus assez d'égards pour moi et de crainte en ton cœur pour le repousser. Alors il jura par le plus fort des serments que jamais tu ne porterais le nom d'épouse d'un dieu immortel. Il ne renonçait pas pour autant à t'épier, contre ton gré, jusqu'au jour où la vénérable Thémis lui révéla tout en détail, en lui disant que ton destin était d'enfanter un fils meilleur que son père. Aussi, à contre-cœur, renonça-t-il à toi de peur qu'un autre, à sa place, ne régnât sur les immortels : il voulait conserver à jamais son pouvoir ! Quant à moi, je t'ai donné pour époux le plus brave des hommes de la terre pour te permettre d'obtenir un mariage doux à ton cœur et d'avoir des enfants. J'ai convié au festin tous les dieux ensemble et tenu moi-même dans mes mains la torche nuptiale pour prix de cette marque d'affection dont tu m'avais honorée*. Eh bien ! je veux te dire encore une parole qui ne faillira point. Quand il arrivera dans la plaine Élyséenne, ce fils qu'aujourd'hui, sevré de ton lait, des Naïades nourrissent dans la demeure du Centaure Chiron, son destin est d'être l'époux de la fille d'Aiétès, de Médée : va donc au secours de ta bru, toi, sa belle-mère, et de Pélée aussi*. Pourquoi lui garder cette tenace rancune ? Il commit une erreur : les dieux aussi ne sont-ils pas en butte à l'erreur[2] ? Oui[3], sur mon ordre, je pense qu'Héphaistos va cesser d'attiser l'ardeur

1. De La Ville de Mirmont, suivi par E. Livrea, donne une valeur relative à οὕνεκεν (« à cause de quoi »). L'opposition entre l'imparfait τρέφον et l'aoriste ἀγάπησα invite plutôt à le considérer comme une conjonction (« parce que ») : cf. H. Fränkel, *Noten*, 537.

2. Sur Até, fille de Zeus, « qui fait errer tous les êtres » et même Zeus, cf. T 91-113 (noter surtout les v. 91, 95, 113).

3. Héra demande à Thétis un service d'un caractère exceptionnel. Aussi multiplie-t-elle les précautions avant de le formuler. Après avoir marqué que la situation présente paraît sans issue (v. 786 ἐσάωσα irréel ; 789 νῦν δέ), deux ἀλλά ou ἀλλ' ἄγε (v. 790, 810), en apparence injonctifs, introduisent en fait les raisons pour lesquelles Thétis doit agir ; une nouvelle injonction (v. 815

λέξασθαι – κείνῳ γὰρ ἀεὶ τάδε ἔργα μέμηλεν,
ἠὲ σὺν ἀθανάταις ἠὲ θνητῇσιν ἰαύειν –,
ἀλλ' ἐμέ τ' αἰδομένη καὶ ἐνὶ φρεσὶ δειμαίνουσα
ἠλεύω · ὁ δ' ἔπειτα πελώριον ὅρκον ὄμοσσε,
μή ποτέ σ' ἀθανάτοιο θεοῦ καλέεσθαι ἄκοιτιν.
Ἔμπης δ' οὐ μεθίεσκεν ὀπιπεύων ἀέκουσαν,
εἰσότε οἱ πρέσβειρα Θέμις κατέλεξεν ἕκαστα,
ὡς δή τοι πέπρωται ἀμείνονα πατρὸς ἑοῖο
παῖδα τεκεῖν · τῶ καί σε λιλαιόμενος μεθέηκε
δείματι, μή τις ἑοῦ ἀντάξιος ἄλλος ἀνάσσοι
ἀθανάτων, ἀλλ' αἰὲν ἑὸν κράτος εἰρύοιτο.
Αὐτὰρ ἐγὼ τὸν ἄριστον ἐπιχθονίων πόσιν εἶναι
δῶκά τοι, ὄφρα γάμου θυμηδέος ἀντιάσειας
τέκνα τε φιτύσαιο · θεοὺς δ' εἰς δαῖτα κάλεσσα
πάντας ὁμῶς · αὐτὴ δὲ σέλας χείρεσσιν ἀνέσχον
νυμφίδιον, κείνης ἀγανόφρονος εἵνεκα τιμῆς.
Ἀλλ' ἄγε καί τινά τοι νημερτέα μῦθον ἐνίψω.
Εὖτ' ἂν ἐς Ἠλύσιον πεδίον τεὸς υἱὸς ἵκηται,
ὃν δὴ νῦν Χείρωνος ἐν ἤθεσι Κενταύροιο
Νηιάδες κομέουσι τεοῦ λίπτοντα γάλακτος,
χρειώ μιν κούρης πόσιν ἔμμεναι Αἰήταο
Μηδείης · σὺ δ' ἄρηγε νυῷ, ἑκυρή περ ἐοῦσα,
ἠδ' αὐτῷ Πηλῆι. Τί τοι χόλος ἐστήρικται ;
Ἀάσθη · καὶ γάρ τε θεοὺς ἐπινίσεται ἄτη.
Ναὶ μὲν ἐφημοσύνῃσιν ἐμαῖς Ἥφαιστον ὀίω

Test. **800** *EG*^{A} s. πρέσβεια ; (εἰσότε — Θέμις) *EG*^{B} s. πρέσβα ; (πρέσβ. Θ.) *EM* ibid. ‖ **813** (λίπτοντα γάλακτος) *EM* s. λίπτω.

794 ἀεὶ om. L, add. L^1 uel L^2 ‖ **795** ἀθανάταις LE : -της ASD -τοις G ‖ ἠὲ (alt.) *m* : ἢ *w* ‖ θνητῇσιν LASD : -τοῖσιν GE ‖ **796** τ' Ω (cf. K 123) : om. E γ' Wilamowitz[2] ‖ **800** ἕκαστα *w* Test. : ἅπαντα *m* (ex I 591, ψ 309) ‖ **806** ἀντιάσειας Ω : -σηαι E ‖ **807** φιτύσαιο Ω : φυτήσ- (E^2) J^2B^2*d* Σ^J ‖ εἰς Ω : ἐς D ‖ **810** νημερτέα *m* : θυμηδέα L^{2S1}*w*.

de la flamme[1] et qu'Aiolos, le fils d'Hippotès, retiendra les rapides rafales de ses vents, à l'exception d'un Zéphyr régulier, jusqu'à ce qu'ils touchent aux ports de Phéacie. Toi, veille à leur assurer une navigation sans péril ; tu n'as à craindre que les pierres et la fureur des vagues : ces dangers, tu peux les écarter avec l'aide de tes sœurs[2]. Mais ne les laisse pas, en leur ignorance[3], se jeter dans Charybde : elle les emporterait tous en les engloutissant[4]. Qu'ils ne longent pas non plus l'odieux repaire de Skylla, l'Ausonienne Skylla, cette fille meurtrière qu'à Phorcos donna Hécate, la Coureuse des nuits qu'on nomme Crataïs : en bondissant sur eux avec ses horribles mâchoires, elle se choisirait pour proie les meilleurs des héros*. Non ! maintiens le navire dans la passe, si étroite, qui lui fera éviter le désastre. »

Ainsi parla-t-elle et Thétis lui répondit par ces mots : « Si l'ardeur de la flamme brûlante et la violence des tempêtes doivent vraiment s'arrêter, je puis avec confiance te promettre de sauver le navire malgré les vagues contraires, pourvu que se lève un doux Zéphyr*. Mais il est temps de partir : la route est longue, interminable. Il me faut aller trouver mes sœurs qui me viendront en aide, puis gagner le lieu où la nef est amarrée afin que, dès l'aube, ils songent à reprendre leur voyage*. »

Elle dit, se leva d'un bond et, du haut de l'éther, plongea dans les tourbillons de la mer azurée. Elle

σὺ δ' ἄρηγε) demeure vague et sert seulement à lever une objection. Ναί (v. 818) marque une quatrième étape dans cette « préparation psychologique » : Héra a fait tout ce qui était en son pouvoir pour faciliter la tâche de Thétis (v. 818-822). Les instructions proprement dites commencent seulement alors.

1. Sur πρήσσοντα, cf. la *N. C.* à 4, 764. Sur cette forme, cf. G. Marxer, *Sprache des Apollonios* (1935), 50 s.

2. Τρέψαιο = ἀποτρέψαιο. Voir la note à 3, 205 (t. 2, p. 59, n. 1).

3. Sur le sens purement intellectuel d'ἀμηχανέων, cf. F. Vian, *Studi in on. di A. Ardizzoni* (1978), 1031, n. 24.

4. Cf. μ 99 s. φέρει ... ἐξαρπάξασα (pour Skylla), 110 ἅμα πάντας, 240 ἀναβρόξειε (pour Charybde).

λωφήσειν πρήσσοντα πυρὸς μένος, Ἱπποτάδην δὲ
Αἴολον ὠκείας ἀνέμων ἄικας ἐρύξειν
νόσφιν ἐυσταθέος Ζεφύρου, τείως κεν ἵκωνται
Φαιήκων λιμένας. Σὺ δ' ἀκηδέα μήδεο νόστον·
δεῖμα δέ τοι πέτραι καὶ ὑπέρβια κύματ' ἔασι
μοῦνον, ἅ κεν τρέψαιο κασιγνήτῃσι σὺν ἄλλαις.
Μηδὲ σύ γ' ἠὲ Χάρυβδιν ἀμηχανέοντας ἐάσῃς
εἰσβαλέειν, μὴ πάντας ἀναβρόξασα φέρῃσιν,
ἠὲ παρὰ Σκύλλης στυγερὸν κευθμῶνα νέεσθαι —
Σκύλλης Αὐσονίης ὀλοόφρονος, ἣν τέκε Φόρκῳ
νυκτιπόλος Ἑκάτη, τήν τε κλείουσι Κράταιιν —,
μή πως σμερδαλέῃσιν ἐπαΐξασα γένυσσι
λεκτοὺς ἡρώων δηλήσεται. Ἀλλ' ἔχε νῆα
κεῖσ' ὅθι περ τυτθή γε παραίβασις ἔσσετ' ὀλέθρου. »
Ὣς φάτο· τὴν δὲ Θέτις τοίῳ προσελέξατο μύθῳ·
« Εἰ μὲν δὴ μαλεροῖο πυρὸς μένος ἠδὲ θύελλαι
ζαχρηεῖς λήξουσιν ἐτήτυμον, ἦ τ' ἂν ἔγωγε
θαρσαλέη φαίην, καὶ κύματος ἀντιόωντος,
νῆα σαωσέμεναι, Ζεφύρου λίγα κινυμένοιο.
Ἀλλ' ὥρη δολιχήν τε καὶ ἄσπετον οἶμον ὁδεύειν,
ὄφρα κασιγνήτας μετελεύσομαι αἵ μοι ἀρωγοὶ
ἔσσονται, καὶ νηὸς ὅθι πρυμνήσι' ἀνῆπται,
ὥς κεν ὑπηῷοι μνησαίατο νόστον ἑλέσθαι. »
Ἦ, καὶ ἀναΐξασα κατ' αἰθέρος ἔμπεσε δίναις
κυανέου πόντοιο. Κάλει δ' ἐπαμυνέμεν ἄλλας

Tᴇsᴛ. **820** (ὠκείας — ἀικάς) *E*G^{B} *EM* s. ἀικάς (ἀνέμων ἀικάς solum *E*G^{B}).

819 πρήσσοντα LAS : πρήσο- GE πρήθο- Brunck uide 1537 || **820** Αἴολον E : αἰό- Ω || ἄικας Ω Σ^{Ω} : ἀικὰς Tᴇsᴛ. || **824** ἅ Ω : αἵ E || **825** ἐάσῃς *d* : -σσῃς Ω || **826** εἰσβαλέειν *w* : ἐσβ- *m* || ἀναβρόξασα *w* -βρώξ- *m* (quod est edere : cf. 2, 271) || **828** Φόρκῳ Ω Σ^{Llem} : -κυς A Σ^{Alem} -κυι Wellauer || **829** τ' add. post νυκτιπόλος A || **834** ἠδὲ L^{ac}(?)E : ἠὲ L^{s} in ras. A*w*D || **838** δολιχήν *m* : -χόν *w*.

appelait à la rescousse les autres Néréides, ses sœurs ; à sa voix, celles-ci s'assemblaient : Thétis leur expliquait les ordres d'Héra et envoyait aussitôt leur troupe vers la mer d'Ausonie*. Elle-même, plus prompte qu'un éclair de lumière ou que les rayons du soleil quand il se lève au-dessus de l'horizon[1], prit sa course au travers des flots jusqu'à ce qu'elle atteignît le rivage d'Aiaié en terre tyrrhénienne. Elle trouva les héros près du navire, en train de jouer au disque et au tir à l'arc. S'approchant, touchant le bout du bras[2] de l'Éacide Pélée... : n'était-il point son époux* ? Sans qu'aucun autre pût la distinguer clairement du regard[3], c'est à lui seul qu'elle se montra en face et dit :

« Ne prolongez plus cette halte sur les côtes de Tyrrhénie. Dès l'aurore, détachez les amarres de proue de votre nef rapide, obéissant à Héra, qui vous vient en aide. Sur ses ordres, toute la troupe des Néréides accourra pour protéger le navire au travers de ces pierres qu'on nomme les Planctes ; car telle est la route que le destin vous assigne. Mais toi, ne me montre à personne quand tu me verras arriver avec mes sœurs : souviens-t'en bien* ; sinon, tu m'irriterais plus encore que tu ne m'as irritée jadis, sans égard pour moi. »

Elle dit, puis s'évanouit en plongeant dans les abîmes de la mer. Une immense douleur blessa Pélée : jusqu'à ce jour, il ne l'avait plus vue revenir depuis qu'elle avait abandonné sa chambre et son lit, courroucée à cause de l'illustre Achille, encore tout petit[4]. Elle avait

1. Allusion aux théories physiques sur la vitesse de la lumière quand elle se réfléchit sur un miroir (ἀμάρυγμα : cf. 3, 756-759) ou quand le soleil fait son apparition sur l'horizon (cf. Lucrèce, 2, 142-149). Voir H. Fränkel, *Noten*, 538 s. — Pour ὑψόθι γαίης, cf. Aratos, 558.

2. Cf. 1, 1330 s. Le tour signifie « toucher la main » et non « toucher de la main », malgré de La Ville de Mirmont et d'autres traducteurs.

3. Sur le sens d'ἔμπεδον, cf. F. Vian, *Rev. Ét. Anc.*, 75, 1973, 97, n. 1.

4. L'idée sera reprise en des termes analogues à la fin de la digression (v. 879).

αὐτοκασιγνήτας Νηρηΐδας · αἱ δ' ἀίουσαι
ἤντεον ἀλλήλῃσι · Θέτις δ' ἀγόρευεν ἐφετμὰς
Ἥρης, αἶψα δ' ἴαλλε μετ' Αὐσονίην ἅλα πάσας.
Αὐτὴ δ' ὠκυτέρη ἀμαρύγματος ἠὲ βολάων
ἠελίου, ὅτ' ἄνεισι περαίης ὑψόθι γαίης,
σεύατ' ἴμεν λαιψηρὰ δι' ὕδατος, ἔστ' ἀφίκανεν
ἀκτὴν Αἰαίην Τυρσηνίδος ἠπείροιο.
Τοὺς δ' εὗρεν παρὰ νηὶ σόλῳ ῥιπῇσί τ' ὀιστῶν
τερπομένους · ἡ δ' ἆσσον, ὀρεξαμένη χερὸς ἄκρης
Αἰακίδεω Πηλῆος — ὁ γάρ ῥά οἱ ἦεν ἀκοίτης — ·
οὐδέ τις εἰσιδέειν δύνατ' ἔμπεδον, ἀλλ' ἄρα τῷ γε
οἴῳ ἐν ὀφθαλμοῖσιν ἐείσατο φώνησέν τε ·
« Μηκέτι νῦν ἀκταῖς Τυρσηνίσιν ἧσθε μένοντες ·
ἠῶθεν δὲ θοῆς πρυμνήσια λύετε νηός,
Ἥρῃ πειθόμενοι ἐπαρηγόνι. Τῆς γὰρ ἐφετμῇς
πασσυδίῃ κοῦραι Νηρηΐδες ἀντιόωσι,
νῆα διὲκ πέτρας αἵ τε Πλαγκταὶ καλέονται
ῥυσόμεναι · κείνη γὰρ ἐναίσιμος ὔμμι κέλευθος.
Ἀλλὰ σὺ μή τῳ ἐμὸν δείξῃς δέμας, εὖτ' ἂν ἴδηαι
ἀντομένην σὺν τῇσι · νόῳ δ' ἔχε, μή με χολώσῃς
πλεῖον ἔτ' ἢ τὸ πάροιθεν ἀπηλεγέως ἐχόλωσας. »
Ἦ, καὶ ἔπειτ' ἀίδηλος ἐδύσατο βένθεα πόντου.
Τὸν δ' ἄχος αἰνὸν ἔτυψεν, ἐπεὶ πάρος οὐκέτ' ἰοῦσαν
ἔδρακεν, ἐξότε πρῶτα λίπεν θάλαμόν τε καὶ εὐνήν,
χωσαμένη Ἀχιλῆος ἀγαυοῦ νηπιάχοντος.

847 ἠὲ Ω (et *Σ^{J}) : ἠδὲ D (et *Σ^{LJ}) || **850** Αἰαίην Ω : -ης S || **852-951** om. L : in paginae fine 952-975 del., deinde 852-973 in scheda inserta (f° 253) et 974-975 in f° 254 add. L[1] uide t. I, p. XLVI || **852** ἡ Ω : στῆ Fränkel ἴε Schneider || χερὸς I[2]E : χειρὸς Ω || **854** ἔμπεδον Ω : ἀμφαδόν Facius || **855** ἐείσατο Ω : εἴ- E Σ^{J} || **856** Τυρσηνίσιν Ω : -ίδος S || **859** πασσυδίῃ E : πανσ- Ω || **860** νῆα Ω : νῆυν S[2] || διὲκ (δι' ἐκ) *m* Σ^{J} : δ' ἐκ *w*D || πέτρας Ω Σ^{J} : πετράων S || ἅς τε Πλαγκτὰς καλέουσι D || **861** ῥυσόμεναι L[1sl]*w* *$\Sigma^{Lpar,gl}$: -σέμ- *m* Σ^{J} -σάμ- D || **865** ἐδύσατο *m*S Σ^{Ω} : ἐδήσ- GD || **866** οὐκέτ' Ω : οὔποτ' Lloyd-Jones[1], frustra.

en effet coutume de brûler l'enveloppe de ses chairs mortelles au milieu de la nuit, dans la flamme d'un brasier ; puis, chaque jour, elle frottait d'ambroisie son tendre corps[1] pour le rendre immortel et écarter de lui l'odieuse vieillesse. Mais Pélée, sautant de sa couche, aperçut son enfant chéri qui se convulsait dans le feu : il poussa un cri terrible à cette vue, le grand sot ! En l'entendant, Thétis, prenant son fils, le jeta à terre, tout hurlant ; elle-même, changée en souffle, tel un songe, quitta sur-le-champ la demeure et se précipita dans la mer, courroucée*. Depuis ce jour-là, elle ne revint plus. Aussi Pélée avait-il le cœur serré dans son désarroi. Néanmoins, il fit part à ses compagnons de toutes les instructions de Thétis. Alors ils arrêtèrent leurs jeux et y mirent fin aussitôt ; ils préparèrent leur repas et leurs couches sur le sol et là, après avoir mangé, ils passèrent la nuit comme à leur habitude[2].

Comme l'Aurore porteuse de lumière atteignait les confins du ciel, un alerte Zéphyr descendait sur eux[3] et ils quittaient la terre pour gagner leurs bancs ; du fond de l'eau, ils amenaient les pierres-amarres dans l'allégresse, enroulaient comme il convient tous les agrès, puis hissaient bien haut la voile tendue sur les drisses de la vergue[4]. Un vent modéré emportait le navire. Bientôt ils aperçurent une île, la belle Ile-aux-fleurs (Anthémoessa)*, où les mélodieuses Sirènes[5], filles d'Achélôos, faisaient périr de leurs doux chants

1. Pour τέρεν δέμας, voir la note à 3, 1204 (t. 2, p. 101, n. 4).
2. Comparer les scènes analogues en 1, 453-459 (et 516-518), 1182-1185 ; 3, 1193 s.
3. Le Zéphyr est censé descendre des hautes régions de l'atmosphère : voir la note au v. 765 (p. 103, n. 6).
4. Scène analogue en 1, 563-567. Le poète varie l'expression et ne mentionne pas les mêmes manœuvres : les câbles enroulés avec soin sont ici ceux qui attachent les pierres d'ancre et non les écoutes des voiles (κάλωας) comme en 1, 567 ; au lieu du bout du mât (ἠλακάτη), il est question de sa vergue, κεραίη (ἐπίκριον en 2, 1262). Rapprocher Théocr., 13, 68 s. ; *Anth. Pal.*, 10, 2, 5-7 (Antip. Sid.).
5. Cf. Alcman, fr. 30 Page ἁ Μῶσα... ἁ λίγηα Σηρήν.

Ἡ μὲν γὰρ βροτέας αἰεὶ περὶ σάρκας ἔδαιε
νύκτα διὰ μέσσην φλογμῷ πυρός· ἤματα δ' αὖτε
ἀμβροσίῃ χρίεσκε τέρεν δέμας, ὄφρα πέλοιτο
ἀθάνατος καί οἱ στυγερὸν χροῒ γῆρας ἀλάλκοι.
Αὐτὰρ ὅ γ' ἐξ εὐνῆς ἀναπάλμενος εἰσενόησε
παῖδα φίλον σπαίροντα διὰ φλογός· ἧκε δ' αὐτὴν
σμερδαλέην ἐσιδών, μέγα νήπιος. Ἡ δ' ἀίουσα,
τὸν μὲν ἄρ' ἁρπάγδην χαμάδις βάλε κεκληγῶτα,
αὐτὴ δέ, πνοιῇ ἰκέλη δέμας, ἠύτ' ὄνειρος,
βῆ ῥ' ἴμεν ἐκ μεγάροιο θοῶς καὶ ἐσήλατο πόντον
χωσαμένη· μετὰ δ' οὔ τι παλίσσυτος ἵκετ' ὀπίσσω.
Τῷ μιν ἀμηχανίη δῆσεν φρένας· ἀλλὰ καὶ ἔμπης
πᾶσαν ἐφημοσύνην Θέτιδος μετέειπεν ἑταίροις.
Οἱ δ' ἄρα μεσσηγὺς λῆξαν καὶ ἔπαυσαν ἀέθλους
ἐσσυμένως, δόρπον τε χαμεύνας τ' ἀμφεπένοντο,
τῇς ἔνι δαισάμενοι νύκτ' ἄεσαν, ὡς τὸ πάροιθεν.
Ἦμος δ' ἄκρον ἔβαλλε φαεσφόρος οὐρανὸν Ἠώς,
δὴ τότε λαιψηροῖο κατηλυσίῃ Ζεφύροιο
βαῖνον ἐπὶ κληῖδας ἀπὸ χθονός· ἐκ δὲ βυθοῖο
εὐναίας εἷλκον περιγηθέες ἄλλα τε πάντα
ἄρμενα μηρύοντο κατὰ χρέος· ὕψι δὲ λαῖφος
εἴρυσσαν τανύσαντες ἐν ἱμάντεσσι κεραίης.
Νῆα δ' εὐκραὴς ἄνεμος φέρεν· αἶψα δὲ νῆσον
καλὴν Ἀνθεμόεσσαν ἐσέδρακον, ἔνθα λίγειαι
Σειρῆνες σίνοντ' Ἀχελωίδες ἡδείῃσι

Test. **869-872** praue meminit schol. Aristoph. *Nub.* 1058 || **886** (κατηλυσίῃ ζεφύροιο) *EG EM* s. κατηλυσίη.

873 ὅγ' SE : ὅτ' LAG ὁ Wellauer, fort. recte || ἀναπάλμενος Ω : ἀνεσπ- G ἀνεπ- *d* || **875** ἀίουσα Ω (et S²) : ἐσιδοῦσα S || **877** αὐτὴ *m*S : -τῇ IGD || **878** πόντον Ω : -τῳ S || **880** μιν Ω : μὲν E || **884** τῇς AG Σ^A : τῆς L¹S Σ^L τοῖς E || ἔνι Ω Σ^A : ἐνι- E Σ^L || **888** πάντα Ω : πόντῳ E *Σ^Jpar || **890** εἴρυσσαν L¹G : εἴρυσαν S εἴρ- AE.

ensorceleurs quiconque jetait l'amarre auprès d'elles. La jolie Terpsichore, l'une des Muses, les avait enfantées dans le lit d'Achélôos ; jadis, elles étaient au service de la puissante fille de Déô, encore vierge, et partageaient ses jeux* ; mais maintenant elles ressemblaient par leur aspect en partie à des oiseaux et en partie à des jeunes filles ; sans cesse aux aguets sur la vigie du port[1], à combien de marins elles avaient ravi la douce joie du retour[2] en les consumant de langueur ! Pour les héros aussi, sans vergogne, leur bouche faisait entendre une voix de cristal[3] et, de la nef, ils s'apprêtaient déjà à jeter les amarres sur la grève, si le fils d'Oiagros, Orphée le Thrace, n'avait tendu de ses mains sa cithare bistonienne* ; il entonna sur un rythme rapide un air allègre pour brouiller leur chant en assourdissant les oreilles sous les coups du plectre : la force de la cithare triompha de la voix virginale*. Le navire était emporté à la fois par le Zéphyr et la vague sonore qui s'enflait du côté de la poupe : les Sirènes ne laissaient plus entendre que des sons indistincts. Néanmoins, le noble fils de Téléon, seul de ses compagnons, devançant tout le monde, avait déjà sauté de son banc poli dans la mer* ; Boutès, le cœur envoûté par la voix mélodieuse des Sirènes, nageait à travers les flots bouillonnants pour aborder, le malheureux ! Certes elles allaient lui ôter sur l'heure tout espoir de retour[4] ; mais, prise de pitié, la déesse qui règne sur l'Éryx, Cypris, l'enleva

1. Les Sirènes habitent une prairie selon μ 45, 159 ; mais les peintres de vases les figurent juchées sur des rochers : cf. O. Touchefeu-Meynier, *Thèmes odysséens dans l'art antique* (1968), 185, pl. XXIII s.

2. Ἕλοντο = ἀφείλοντο ; cf. F. Vian, *Rev. Ét. Anc.*, 75, 1973, 83 s. (et t. 2, p. 59, n. 1) ; M. Campbell, *Gnomon*, 48, 1976, 338.

3. Litt. « voix de lis » ; cf. Γ 152 ; Hésiode, *Théog.*, 41. Sur cette épithète, outre les commentaires de M. L. West et d'E. Livrea, cf. W. B. Stanford, *Phoenix*, 23, 1969, 3-8 ; M. Kaimio, *Characterization of Sound in Early Gr. Lit.* (1977), 48 s., 113, 115.

4. Expression conventionnelle : de toute façon, Boutès ne reviendra pas dans sa patrie ; il aura du moins la vie sauve. Sur le sens de καταυτόθι, voir la *N. C.* à 3, 889.

θέλγουσαι μολπῇσιν ὅ τις παρὰ πεῖσμα βάλοιτο.
Τὰς μὲν ἄρ' εὐειδὴς Ἀχελωΐῳ εὐνηθεῖσα
γείνατο Τερψιχόρη, Μουσέων μία · καί ποτε Δηοῦς
θυγατέρ' ἰφθίμην, ἀδμῆτ' ἔτι, πορσαίνεσκον
ἄμμιγα μελπόμεναι · τότε δ' ἄλλο μὲν οἰωνοῖσιν,
ἄλλο δὲ παρθενικῇς ἐναλίγκιαι ἔσκον ἰδέσθαι.
Αἰεὶ δ' εὐόρμου δεδοκημέναι ἐκ περιωπῆς
ἦ θαμὰ δὴ πολέων μελιηδέα νόστον ἕλοντο,
τηκεδόνι φθινύθουσαι. Ἀπηλεγέως δ' ἄρα καὶ τοῖς
ἵεσαν ἐκ στομάτων ὄπα λείριον · οἱ δ' ἀπὸ νηὸς
ἤδη πείσματ' ἔμελλον ἐπ' ἠιόνεσσι βαλέσθαι,
εἰ μὴ ἄρ' Οἰάγροιο πάις Θρηίκιος Ὀρφεύς,
Βιστονίην ἐνὶ χερσὶν ἑαῖς φόρμιγγα τανύσσας,
κραιπνὸν ἐυτροχάλοιο μέλος κανάχησεν ἀοιδῆς,
ὄφρ' ἄμυδις κλονέοντος ἐπιβρομέωνται ἀκουαὶ
κρεγμῷ · παρθενίην δ' ἐνοπὴν ἐβιήσατο φόρμιγξ.
Νῆα δ' ὁμοῦ Ζέφυρός τε καὶ ἠχῆεν φέρε κῦμα
πρυμνόθεν ὀρνύμενον · ταὶ δ' ἄκριτον ἵεσαν αὐδήν.
Ἀλλὰ καὶ ὧς Τελέοντος ἐὺς πάις οἶος ἑταίρων
προφθάμενος ξεστοῖο κατὰ ζυγοῦ ἔνθορε πόντῳ
Βούτης, Σειρήνων λιγυρῇ ὀπὶ θυμὸν ἰανθείς ·
νῆχε δὲ πορφυρέοιο δι' οἴδματος, ὄφρ' ἐπιβαίη,
σχέτλιος. Ἦ τέ οἱ αἶψα καταυτόθι νόστον ἀπηύρων,
ἀλλά μιν οἰκτείρασα θεὰ Ἔρυκος μεδέουσα

Test. **894** *EG* s. πίσμα · τὸ σχοινιον ὁ Ἀπολλώνιος διὰ τοῦ ῑ · ὁ δὲ Ὦρος διὰ τῆς ει̅ διφθ. ‖ **897** *EM* s. πορσύνω ‖ **909** *EG* s. κρεγμῶ ; (κρεγμῷ solum) *EM* ibid.

894 ὅτις Ω : ὅστις AE ‖ **896** Μουσέων L^{1}AS : -σάων GE -σῶν D ‖ **897** πορσαίνεσκον Ω Test. : πορσύν- E Σ^J ‖ **901** νόστον Ω : θυμὸν Livrea, frustra ‖ **906** ἐνὶ Ω : ἐν E ‖ **907** κραιπνὸν Ω S^{sl} : τερπνὸν S ‖ **908** ἐπιβρομέωνται L^{1pc} (uel L^1) S : -έονται L^{1ac} (?) AGE ‖ **909** παρθενίην Ω Test. : -ικὴν E ‖ δ' Ω : τ' *EG*^{B} την *EG*^{A} ‖ **913** post 914 A ‖ **914** Βούτης Ω : Μούσης E ‖ **916** κατ- *w*E : κατ' L^{1}AD.

quand il était encore au milieu des remous* et, accourue dans sa bonté, elle lui sauva la vie pour l'établir sur le cap Lilybée[1].

Ses compagnons affligés s'éloignèrent des Sirènes[2] ; mais d'autres périls, plus redoutables pour les navires, les attendaient au carrefour des routes de la mer. D'un côté, s'avançait la falaise à pic de Skylla ; de l'autre, Charybde vomissait avec de furieux hurlements[3] ; ailleurs, sous la grande houle, grondaient les roches Planctes. Naguère, une flamme ardente jaillissait de la cime des écueils, au-dessus de la pierre brûlante* ; la fumée obscurcissait le ciel et l'on ne pouvait apercevoir les rayons du soleil. Alors même, bien qu'Héphaistos eût cessé son travail, la mer exhalait encore une chaude vapeur. C'est là que les filles de Nérée arrivaient de toute part à leur aide ; la divine Thétis, par derrière, avait saisi la pale du gouvernail pour la guider dans les récifs des Planctes[4]. Souvent, par temps calme, des dauphins, sautant hors de l'eau, évoluent en bande autour d'un navire qui vogue ; ils se montrent tour à tour par devant, à l'arrière ou sur le côté, pour la joie des marins* : comme eux, bondissant et courant de l'avant, toutes les Néréides ensemble évoluaient autour de la nef Argô, tandis que Thétis dirigeait sa route. Au moment où ils allaient heurter les Planctes, vite, le bord de leur vêtement relevé sur leurs genoux blancs[5],

1. Sur la légende de Boutès, voir la Notice, p. 40 s.

2. Leit-motiv odysséen qui revient chaque fois qu'Ulysse perd une partie de son équipage : ι 62 s., 105, 565 s. ; κ 77, 133 s. D'autres comprennent : « en proie à l'angoisse » (De La Ville de Mirmont, Livrea).

3. Cf. pour l'expression μ 79 (Skylla), 104 (Charybde) ; pour le sens de λισσή, voir la *N. C.* à 4, 1717. Sur l'interprétation des v. 922-925, voir la Notice, p. 43-46.

4. Les Néréides sont en faction dans les parages depuis la veille (v. 846) ; à l'arrivée du navire, elles se rassemblent autour de lui pour l'escorter : cf. v. 933-938. Malgré H. Fränkel, *Noten*, 537, ἄλλοθεν ἄλλαι ne contredit pas le v. 846. Sur le terme technique de πτέρυξ, cf. L. Casson, *Ships and Seamanship* (1971), 224, n. 2.

5. Pour ce geste, voir la note à 4, 46 (p. 72, n. 1).

Κύπρις ἔτ' ἐν δίναις ἀνερέψατο, καί ῥ' ἐσάωσε,
πρόφρων ἀντομένη, Λιλυβηίδα ναιέμεν ἄκρην.
Οἱ δ' ἄχεϊ σχόμενοι τὰς μὲν λίπον, ἄλλα δ' ὄπαζον
κύντερα μιξοδίῃσιν ἁλὸς ῥαιστήρια νηῶν.
Τῇ μὲν γὰρ Σκύλλης λισσὴ προυφαίνετο πέτρη,
τῇ δ' ἄμοτον βοάασκεν ἀναβλύζουσα Χάρυβδις.
Ἄλλοθι δὲ Πλαγκταὶ μεγάλῳ ὑπὸ κύματι πέτραι
ῥόχθεον, ᾗχι πάροιθεν ἀπέπτυεν αἰθομένη φλὸξ
ἄκρων ἐκ σκοπέλων πυριθαλπέος ὑψόθι πέτρης,
καπνῷ δ' ἀχλυόεις αἰθὴρ πέλεν οὐδέ κεν αὐγὰς
ἔδρακες ἠελίοιο. Τότ' αὖ, λήξαντος ἀπ' ἔργων
Ἡφαίστου, θερμὴν ἔτι κήκιε πόντος ἀυτμήν.
Ἔνθα σφιν κοῦραι Νηρηίδες ἄλλοθεν ἄλλαι
ἤντεον· ἡ δ' ὄπιθεν πτέρυγος θίγε πηδαλίοιο
δῖα Θέτις, Πλαγκτῇσιν ἐνὶ σπιλάδεσσιν ἔρυσθαι.
Ὡς δ' ὁπότ' ἂν δελφῖνες ὑπὲξ ἁλὸς εὐδιόωντες
σπερχομένην ἀγεληδὸν ἑλίσσωνται περὶ νῆα,
ἄλλοτε μὲν προπάροιθεν ὁρώμενοι, ἄλλοτ' ὄπισθεν,
ἄλλοτε παρβολάδην, ναύτῃσι δὲ χάρμα τέτυκται·
ὣς αἱ ὑπεκπροθέουσαι ἐπήτριμοι εἱλίσσοντο
Ἀργῴῃ περὶ νηί. Θέτις δ' ἴθυνε κέλευθον.
Καί ῥ' ὅτε δὴ Πλαγκτῇσιν ἐνιχρίμψεσθαι ἔμελλον,
αὐτίκ' ἀνασχόμεναι λευκοῖς ἐπὶ γούνασι πέζας,

Test. **924** (Πλαγκταὶ πέτραι solum) *EG* s.u. ‖ **924-925** (μεγάλῳ — ῥόχθεον) *EG* *EM*[D] s. ῥόχθεον (μεγάλῳ om. *EM*[D]).

918 ἀνερέψατο Ω : -ρύσατο E ‖ **920** ἄλλα *w*E : ἄλλο L[1]A ‖ **921** νηῶν Ω : νηός D ‖ **922** γὰρ om. E ‖ **925** ἀπέπτυεν Ω : ἀνέ- malit Fränkel ‖ **926** πυριθαλπέος ... πέτρης Ω : -πέας ... -τρας W[s1] Damsté ‖ **932** Πλαγκτῇσιν [Πλακτ- S] Ω : -ῇσι δ' E ‖ ἔρυσθαι Fränkel, cl. 1, 401 : ἐρύσσαι Ω ἔρυσαν E ‖ **933** εὐδιόωντες Ω : -ντος F Arnaud ‖ **934** ἑλίσσωνται Ω : -σσονται E ‖ **937** εἱλίσσοντο *w*E : ἐλ- L[1]A ‖ **938** κέλευθον Ω : κελεύθους E ‖ **939** ἐνιχρίμψεσθαι L[1]AS : -μψασθαι G -μπτεσθαι E uide adn. ad 4, 1000 (p. 182) ‖ ἔμελλον Ω : -λλεν malit Fränkel.

elles se juchaient prestement sur les récifs eux-mêmes et sur les brisants du flot[1], échelonnées de part et d'autre de la passe. Le courant secouait le navire en le prenant de flanc. Des deux côtés, des paquets de mer, projetés avec force, claquaient sur les rochers ; ceux-ci[2] tantôt se dressaient dans le ciel, tels des falaises, tantôt, engloutis, reposaient au plus profond de la mer, recouverts par la masse d'un flot sauvage*. Les Néréides faisaient penser à ces jeunes filles* qui, sur le sable d'une grève, le repli de leur tunique roulé sur les hanches, jouent en deux camps avec une balle bien ronde[3] ; chacune alors[4] la reçoit de sa compagne et la lance en l'air pour qu'elle vole bien haut sans jamais toucher le sol : c'est ainsi qu'à tour de rôle elles se renvoyaient de l'une à l'autre le navire dans sa course et le maintenaient à travers les airs sur le flot, toujours à l'écart des roches autour desquelles bouillonnait l'onde mugissante*. Le seigneur du lieu en personne se dressait au plus haut de la cime abrupte[5] : sa lourde épaule appuyée sur le manche du marteau, Héphaistos contemplait leur œuvre ; l'épouse de Zeus aussi, debout au faîte du ciel lumineux : elle serrait Athéna dans ses bras, tant le spectacle lui causait de frayeur*.

Aussi brève est la durée dont s'allonge le jour au printemps, aussi court fut le moment où elles durent

1. Κύματος ἀγῆς : cf. 1, 554. E. Livrea relève la même expression chez Nouménios (dans Athénée, 7, 305 a), poète didactique contemporain d'Apollonios : cf. encore la *N. C.* à 4, 1680.

2. La correction de Merkel αἵ θ' introduirait un emploi anormal du relatif ὅστε : cf. C. J. Ruijgh, *Autour de τε épique* (1971), 942, n. 2. — Pour ἠέρι κῦρον, cf. t. 1, p. 270 (*N.C.* à 2, 363).

3. Περιηγέι semble être une épithète ornante, peut-être suggérée par Empédocle, 31 B 27, 4 (= 28, 2) Diels-Kranz : cf. A. Traglia, *Misc. Rostagni* (1963), 392. De La Ville de Mirmont lui donne une valeur descriptive (« qu'elles se lancent à la ronde ») qui est plus satisfaisante, mais manque de parallèle.

4. Ἔπειτα a valeur logique et non temporelle : « alors », « dans ces conditions » ; cf. par ex. N 586 ; T 113 (et la note de W. Leaf) ; sens voisin en δ 354 ; ι 116.

5. Sur le sens de λισσάδος, voir la *N. C.* à 4, 1717.

ὑψοῦ ἐπ' αὐτάων σπιλάδων καὶ κύματος ἀγῆς
ῥώοντ' ἔνθα καὶ ἔνθα διασταδὸν ἀλλήλῃσι.
Τὴν δὲ παρηορίην κόπτεν ῥόος · ἀμφὶ δὲ κῦμα
λάβρον ἀειρόμενον πέτραις ἐπικαχλάζεσκεν ·
αἳ δ' ὁτὲ μὲν κρημνοῖς ἐναλίγκιαι ἠέρι κῦρον,
ἄλλοτε δὲ βρύχιαι νεάτῳ ὑπὸ πυθμένι πόντου
ἠρήρειν, τὸ δὲ πολλὸν ὑπείρεχεν ἄγριον οἶδμα.
Αἱ δ', ὥς τ' ἠμαθόεντος ἐπισχεδὸν αἰγιαλοῖο
παρθενικαὶ δίχα, κόλπον ἐπ' ἰξύας εἱλίξασαι,
σφαίρῃ ἀθύρουσιν περιηγέι · αἱ μὲν ἔπειτα
ἄλλη ὑπ' ἐξ ἄλλης δέχεται καὶ ἐς ἠέρα πέμπει
ὕψι μεταχρονίην, ἡ δ' οὔ ποτε πίλναται οὔδει ·
ὣς αἱ νῆα θέουσαν ἀμοιβαδὶς ἄλλοθεν ἄλλη
πέμπε διηερίην ἐπὶ κύμασιν, αἰὲν ἄπωθεν
πετράων · περὶ δέ σφιν ἐρευγόμενον ζέεν ὕδωρ.
Τὰς δὲ καὶ αὐτὸς ἄναξ κορυφῆς ἐπὶ λισσάδος ἄκρης
ὀρθός, ἐπὶ στελεῇ τυπίδος βαρὺν ὦμον ἐρείσας,
Ἥφαιστος θηεῖτο, καὶ αἰγλήεντος ὕπερθεν
οὐρανοῦ ἑστηυῖα Διὸς δάμαρ, ἀμφὶ δ' Ἀθήνῃ
βάλλε χέρας, τοῖόν μιν ἔχεν δέος εἰσορόωσαν.
Ὅσση δ' εἰαρινοῦ μηκύνεται ἤματος αἶσα,
τοσσάτιον μογέεσκον ἐπὶ χρόνον, ὀχλίζουσαι

Tᴇsᴛ. **952** (πιλνᾶται [sic]) *EM* s. πῖλος.

941 ἀγῆς Ω Σ^{J} *Σ^{ΩJ} : αὐγῆς S^{mg} || **943** τὴν Ω S^{s1} Σ^{Ω} : ἡ S || παρηορίην Ω S^{s1} Σ^{ΩJ} : -ίη S || ῥόος L^{4s1}S^{s1}E (= Ω uar. lect.) : -ον Ω || **945** δ' Ω : θ' Merkel^{3} || **946** πυθμένι Ω : κευθμῶνι G || **947** ἠρήρειν, τὸ δὲ UY : -ρειντο δὲ Ω -ρεινθ' ὅθι E || οἶδμα Ω G^{γρ} : κῦμα G || **949** post δίχα dist. Vian : ante δ. edd. priores || **950** αἱ Flor. : ἡ Ω τὴν E || **951** ὑπ' ἐξ L^{1}*w*D : ὑπὲξ AE || **952-975** scripsit L, deinde del. et in altera scheda denuo scripsit L^{1} (uide 852) || **953** ἄλλοθεν L^{1}A*w*E : -οτε τ' L || **955** ζέεν Facius, cl. Φ 365 : θέεν Ω || **956** κορυφῆς L^{1}A*w*E : -φῆι L || **957** ἐρείσας LL^{1}AS^{pc}E^{2}*d* : ἐρύσας *w*E^{ac} || **961** ὅσση Ω Σ^{Ω} : ὅσσον I^{s1} ὅσσῳ prop. Fränkel.

peiner à porter le navire à travers les roches retentissantes*. Puis les héros, de nouveau secondés par le vent[1], poursuivaient leur course : bientôt ils longeaient la prairie de Thrinacie qui nourrit les vaches du Soleil. Alors, tandis que, telles des mouettes, les Néréides plongeaient dans l'abîme[2] après avoir accompli les ordres de l'épouse de Zeus, l'air apportait aux navigateurs le bêlement des brebis et, dans le même temps, le meuglement des vaches, tout proche, frappait leurs oreilles. Les brebis, dans des taillis humides de rosée*, avaient pour bergère Phaéthousa, la plus jeune des filles du Soleil, qui tenait à la main une verge d'argent ; Lampétié, la gardienne des vaches, menait leur troupeau en brandissant sa houlette d'orichalque étincelant*. Les héros pouvaient voir de leurs yeux les bêtes paître près des eaux du fleuve, à travers la plaine et la prairie marécageuse : parmi elles, il n'en était aucune qui eût un pelage noir ; toutes, blanches comme lait, portaient fièrement des cornes d'or*. Ils passaient devant elles pendant le jour ; puis, pendant la nuit, ils traversaient le grand large[3], pleins d'allégresse, jusqu'à l'heure où l'Aurore, fille du matin, apporta de nouveau sa lumière aux navigateurs.

Il y a devant le détroit Ionien, dans la mer Keraunienne, une île vaste* et fertile sous laquelle, dit-on, repose la serpe — pardonnez-moi, Muses ; je rapporte contre mon gré le récit des Anciens[4] —, la serpe dont Cronos trancha sans pitié la virilité de son père*. — Selon d'autres, ce serait la faucille avec laquelle Déô,

1. Αὖτις indique qu'Argô est de nouveau conduite par le vent et non plus par les Néréides ; il ne signifie pas que le vent ait cessé pendant le passage des Planctes.

2. G. Giangrande, *Hermes*, 94, 1966, 425, rapproche Callim., *Hymnes*, 4, 34, καὶ τὰς μὲν κατὰ †βυθόν† (βένθος *coni.* Giangrande). Pour la comparaison, cf. ε 352 s. ; Aratos, 296.

3. Comme en 4, 1694, μέγα λαῖτμα signifie que les Argonautes abandonnent la navigation côtière ; certains lexicographes glosent λαῖτμα par διάστημα τοῦ πελάγους.

4. Cf. Aratos, 637 Ἄρτεμις ἱλήκοι · προτέρων λόγος.

νῆα διὲκ πέτρας πολυηχέας. Οἱ δ' ἀνέμοιο
αὖτις ἐπαυρόμενοι προτέρω θέον · ὦκα δ' ἄμειβον
Θρινακίης λειμῶνα, βοῶν τροφὸν Ἠελίοιο.
Ἔνθ' αἱ μὲν κατὰ βένθος ἀλίγκιαι αἰθυίῃσι
δῦνον, ἐπεί ῥ' ἀλόχοιο Διὸς πόρσυνον ἐφετμάς ·
τοὺς δ' ἄμυδις βληχή τε δι' ἠέρος ἵκετο μήλων
μυκηθμός τε βοῶν αὐτοσχεδὸν οὔατ' ἔβαλλε.
Καὶ τὰ μὲν ἑρσήεντα κατὰ δρία ποιμαίνεσκεν
ὁπλοτέρη Φαέθουσα θυγατρῶν Ἠελίοιο,
ἀργύρεον χαῖον παλάμῃ ἔνι πηχύνουσα ·
Λαμπετίη δ' ἐπὶ βουσὶν ὀρειχάλκοιο φαεινοῦ
πάλλεν ὀπηδεύουσα καλαύροπα. Τὰς δὲ καὶ αὐτοὶ
βοσκομένας ποταμοῖο παρ' ὕδασιν εἰσορόωντο
ἂμ πεδίον καὶ ἕλος λειμώνιον · οὐδέ τις ἦεν
κυανέη μετὰ τῇσι δέμας, πᾶσαι δὲ γάλακτι
εἰδόμεναι χρυσέοισι κεράασι κυδιάασκον.
Καὶ τὰς μὲν παράμειβον ἐπ' ἤματι · νυκτὶ δ' ἰούσῃ
πεῖρον ἁλὸς μέγα λαῖτμα κεχαρμένοι, ὄφρα καὶ αὖτις
Ἠὼς ἠριγενὴς φέγγος βάλε νισομένοισιν.
Ἔστι δέ τις πορθμοῖο παροιτέρη Ἰονίοιο
ἀμφιλαφὴς πίειρα Κεραυνίῃ εἰν ἁλὶ νῆσος,
ᾗ ὕπο δὴ κεῖσθαι δρέπανον φάτις — ἵλατε, Μοῦσαι,
οὐκ ἐθέλων ἐνέπω προτέρων ἔπος — ᾧ ἀπὸ πατρὸς
μήδεα νηλειῶς ἔταμε Κρόνος · — οἱ δέ ἑ Δηοῦς
κλείουσι χθονίης καλαμητόμον ἔμμεναι ἅρπην ·

Test. 972 *EG*ᴮ *EM* s. χαῖον.

966 αἰθυίῃσι(ν) L¹*w*E : -θύῃσιν LA ‖ 967 πόρσυνον Ω : -ναν Platt³ ‖ 972 χαῖον *m* ΣΩᴶ Test. : χαιὸν *w* ‖ 973 ὀρειχάλκοιο Ω ΣΩᴶ : ὀριχ- E ‖ 974 καλαύροπα Ω Σᴸ : καλάβρ- E Σᴶ ‖ αὐτοὶ Ω : -τὰς Lloyd - Jones¹ ‖ 978 χρυσέοισι Ω : -έοις E ‖ κεράασι S (cf. Nonn. 12, 360) : -άεσσι Ω ‖ 979 τὰς μὲν *wd* : μὲν τὰς *m* ‖ 981 βάλε Ω : -λοι E ‖ 985 ἔπος *m* : λόγος *w* ‖ 986 οἱ δέ LSᵖᶜGE *ΣΩ : οὐδέ ASᵃᶜ*d*.

la déesse de la terre, a coupé le chaume : car Déô habita jadis dans ce pays et apprit aux Titans à moissonner l'épi généreux, par amour pour Macris. — La Serpe (Drépané) est le nom que porte depuis lors la sainte nourrice des Phéaciens et c'est aussi à la suite de cela que les Phéaciens eux-mêmes naquirent du sang du Ciel[1]. Chez eux donc Argô, retardée par tant d'épreuves[2], arriva, grâce aux vents, de la mer de Thrinacie. Alkinoos et son peuple firent bon accueil aux nouveaux venus en offrant des sacrifices agréables aux dieux ; en leur honneur, la ville entière se livrait à la liesse : on eût dit qu'elle fêtait ses propres enfants[3]. Les héros, de leur côté, étaient aussi joyeux dans cette foule que s'ils s'étaient trouvés au cœur de l'Haimonie*. Mais ils devaient bientôt s'armer pour le combat*, tant fut soudaine l'apparition de l'immense armée des Colques qui avaient franchi la bouche du Pont et passé les roches Kyanées à la recherche des héros* : ils revendiquaient Médée et voulaient, sans rien entendre, la ramener chez son père ; sinon, ils menaçaient avec une rigueur intraitable de livrer une affreuse bataille sur-le-champ, puis avec les renforts dépêchés par Aiétès*. Mais le roi Alkinoos contint leur ardeur belliqueuse, car il se proposait de régler entre eux, sans combat, leur violente querelle*.

La jeune fille était en proie à une mortelle frayeur*. Que de prières elle adressait aux compagnons de l'Aisonide* ! Que de fois elle prenait dans ses mains les genoux d'Arété, l'épouse d'Alkinoos !

« Je suis à tes genoux, souveraine ! Sois miséricor-

1. Sur ces traditions et le choix effectué par Apollonios, voir la Notice, p. 29 s., 35. Pour ὄμπνιος, cf. Philitas, fr. 44 Kuchenmüller ; Callim., fr. 10 ; 287 ; 357 Pf. ; Lycophron, 621 ; Ératosthène, fr. 16, 17 Powell.

2. Ἐνισχομένη rappelle que les Argonautes auraient dû arriver beaucoup plus tôt à Drépané, s'ils n'avaient été détournés de leur route par les dieux : cf. 4, 575 s.

3. Cf. Aratos, 196 φαίης κεν ἀνιάζειν ἐπὶ παιδί. Pour γάνυμαι ἐπί, cf. Quint. Sm., 7, 575. On se gardera d'éliminer une répétition qui souligne la symétrie avec le vers précédent.

Δηὼ γὰρ κείνῃ ἐνὶ δή ποτε νάσσατο γαίῃ,
Τιτῆνας δ' ἔδαεν στάχυν ὄμπνιον ἀμήσασθαι,
Μάκριδα φιλαμένη —. Δρεπάνη τόθεν ἐκλήισται
οὔνομα Φαιήκων ἱερὴ τροφός · ὣς δὲ καὶ αὐτοὶ
αἵματος Οὐρανίοιο γένος Φαίηκες ἔασι.
Τοὺς Ἀργὼ πολέεσσιν ἐνισχομένη καμάτοισι
Θρινακίης αὔρῃς ἵκετ' ἐξ ἁλός. Οἱ δ' ἀγανῇσιν
Ἀλκίνοος λαοί τε θυηπολίῃσιν ἰόντας
δειδέχατ' ἀσπασίως, ἐπὶ δέ σφισι καγχαλάασκε
πᾶσα πόλις · φαίης κεν ἑοῖς ἐπὶ παισὶ γάνυσθαι.
Καὶ δ' αὐτοὶ ἥρωες ἀνὰ πληθὺν κεχάροντο,
τῷ ἴκελοι οἷόν τε μεσαιτάτῃ ἐμβεβαῶτες
Αἱμονίῃ. Μέλλον δὲ βοῇ ἔπι θωρήξεσθαι ·
ὧδε μάλ' ἀγχίμολον στρατὸς ἄσπετος ἐξεφαάνθη
Κόλχων, οἳ Πόντοιο κατὰ στόμα καὶ διὰ πέτρας
Κυανέας μαστῆρες ἀριστήων ἐπέρησαν ·
Μήδειαν δ' ἔξαιτον ἑοῦ ἐς πατρὸς ἄγεσθαι
ἵεντ' ἀπροφάτως, ἠὲ στονόεσσαν ἀυτὴν
νωμήσειν χαλεπῇσιν ὁμόκλεον ἀτροπίῃσιν
αὖθί τε καὶ μετέπειτα σὺν Αἰήταο κελεύθῳ.
Ἀλλά σφεας κατέρυκεν ἐπειγομένους πολέμοιο
κρείων Ἀλκίνοος · λελίητο γὰρ ἀμφοτέροισι
δηιοτῆτος ἄνευθεν ὑπέρβια νείκεα λῦσαι.
Κούρη δ' οὐλομένῳ ὑπὸ δείματι πολλὰ μὲν αὐτοὺς
Αἰσονίδεω ἑτάρους μειλίσσετο, πολλὰ δὲ χερσὶν
Ἀρήτης γούνων ἀλόχου θίγεν Ἀλκινόοιο ·
« Γουνοῦμαι, βασίλεια · σὺ δ' ἵλαθι, μηδέ με Κόλχοις

990 ἐκλήισται Ω Σ[J lem] *Σ[Ω gl] : -στο Fränkel[1-3], cl. *Σ[L(g)J] ad 982-992 ‖ **994** οἱ δ' [ἡ δ' D] ἀγανῇσι(ν) Ω : ἠ δάμνησιν E ‖ **997** ἐπὶ *m* : περὶ *w* ‖ **999** ἴκελοι (sic spirit.) *m* : -λον *w* ‖ ἐμβεβαῶτες *w*E : ἐμμεμα- LA ἐμβεμα- L[2] in ras. ἐγγεγα- D ‖ **1000** ἔπι Hölzlin : ἔνι Ω ἐνὶ E ‖ θωρήξεσθαι *m* : -ξασθαι L[2sl]*w* uide adn. (p. 182) ‖ **1014** με om. *w* ‖ Κόλχοις *m* : -οισιν *w*.

dieuse ; ne me livre pas aux Colques qui me ramèneraient chez mon père, si vraiment tu appartiens toi-même à la race des hommes, dont l'esprit est si prompt à courir vers le malheur en se fourvoyant à la légère*, comme le mien a perdu la raison, — mais pas du moins pour céder à une folle passion[1]. Je le jure par la sainte lumière du Soleil, je le jure par les mystères de la Vierge coureuse des nuits, la fille de Persès. Non ! ce n'est pas par ma propre volonté que je suis partie de là-bas avec des étrangers ; c'est la peur odieuse qui m'a persuadée d'accepter l'idée de cette fuite, parce que j'avais commis une faute et qu'il n'y avait plus d'autre issue[2]. Mais ma ceinture, comme dans la maison de mon père, reste encore inviolée et sans souillure. Aie donc pitié, ô reine ; intercède auprès de ton époux et puissent les Immortels t'accorder longue vie, félicité, enfants et privilège d'une ville à jamais préservée*. »

Elle suppliait ainsi Arété, à ses genoux, en versant des larmes ; puis elle suppliait chacun des héros, l'un après l'autre[3] :

« C'est à cause de vous, ô les plus braves d'entre les preux, et pour servir vos entreprises que je connais ces alarmes[4], moi grâce à qui vous avez mis les taureaux au joug et fauché l'horrible moisson des guerriers nés de la terre, moi par qui vous allez maintenant retourner en Haimonie en rapportant la toison d'or. Moi que voici qui ai perdu ma patrie et mes parents, ma maison et tout ce que la vie compte de joies, alors que je vous

1. Sur le sens de πυκιναὶ ... φρένες, voir la Notice du chant III, p. 40, n. 1. Pour μαργοσύνης, voir la note à 4, 375 (p. 86, n. 5).

2. Reprise du thème initial (4, 1-4) : voir la Notice, p. 3-5. — Sur le sens d'οὐδέ — ἔην, cf. H. Fränkel, *Noten*, 555, n. 216.

3. Le discours reprend souvent les idées et les termes du discours adressé à Jason aux v. 355 ss. : 1032[b]-1035 ∾ 364-367[a] ; 1036 s. ∾ 360-362[a] ; 1038-1041 ∾ 362[b]-363, 381 ; 1042-1043[a] ∾ 359[b]-360, 372[b]-373[a], 385[b]-390 ; 1043[b]-1044 ∾ 378[b]-380[a] ; 1045 s. ∾ 368 s. ; 1047 ∾ 376 σχέτλιε, 387 ἀτροπίῃ, 389 νηλεές ; 1049[b]-1052 ∾ 356[b]-358[a].

4. Tour pléonastique garanti par Soph., *Phil.*, 554 : cf. M. Campbell, *ap.* F. Vian, *Rev. Ét. Anc.*, 75, 1973, 97, n. 6 ; G. Giangrande, *Sprachgebrauch ... des Ap. Rh.* (1973), 38 ; ἀμφί

ἐκδώῃς ᾧ πατρὶ κομιζέμεν, εἴ νυ καὶ αὐτὴ
ἀνθρώπων γενεῆς μία φέρβεαι, οἶσιν ἐς ἄτην
ὠκύτατος κούφῃσι θέει νόος ἀμπλακίῃσιν,
ὡς ἐμοὶ ἐκ πυκιναὶ ἔπεσον φρένες — οὐ μὲν ἕκητι
μαργοσύνης. Ἴστω ἱερὸν φάος Ἠελίοιο,
ἴστω νυκτιπόλου Περσηίδος ὄργια κούρης,
μὴ μὲν ἐγὼν ἐθέλουσα σὺν ἀνδράσιν ἀλλοδαποῖσι
κεῖθεν ἀφωρμήθην · στυγερὸν δέ με τάρβος ἔπεισε
τῆσδε φυγῆς μνήσασθαι, ὅτ' ἤλιτον οὐδέ τις ἄλλη
μῆτις ἔην. Ἔτι μοι μίτρη μένει, ὡς ἐνὶ πατρὸς
δώμασιν, ἄχραντος καὶ ἀκήρατος. Ἀλλ' ἐλέαιρε,
πότνα, τεόν τε πόσιν μειλίσσεο · σοὶ δ' ὀπάσειαν
ἀθάνατοι βίοτόν τε τελεσφόρον ἀγλαΐην τε
καὶ παῖδας καὶ κῦδος ἀπορθήτοιο πόληος. »
Τοῖα μὲν Ἀρήτην γουνάζετο δάκρυ χέουσα ·
τοῖα δ' ἀριστήων ἐναμοιβαδὶς ἄνδρα ἕκαστον ·
« Ὑμέων, ὦ πέρι δὴ μέγα φέρτατοι, ἀμφί τ' ἀέθλοις
οὕνεκεν ὑμετέροισιν ἀτύζομαι, ἧς ἰότητι
ταύρους τ' ἐζεύξασθε καὶ ἐκ θέρος οὐλοὸν ἀνδρῶν
κείρατε γηγενέων, ἧς εἵνεκεν Αἱμονίην δὲ
χρύσεον αὐτίκα κῶας ἀνάξετε νοστήσαντες.
Ἥδ' ἐγώ, ἣ πάτρην τε καὶ οὓς ὤλεσσα τοκῆας,
ἣ δόμον, ἣ σύμπασαν ἐυφροσύνην βιότοιο,

1015 ἐκδώῃς Ω : -δώιης L -δώῃς AwE fort. -δοίης, cl. 91, 1087 || εἴ Ω Σ[Ω] : ἥ E Σ[J] || αὐτοὶ et u. sq. γενεὴ Σ[J] || **1017** κούφῃσι L[4pc]SE : -φαισι AG -φοισι L[ac] || **1018** ἐμοὶ Ω : ἐμοῦ E || **1019** μαργοσύνης Ω : μαχλοσ- *d* || ἴστω *w* : ἴστω δ' *m* || **1022** ἀφωρμήθην Ω : ἐφορμ- E || **1023** τῆσδε *wd* : τῆσγε *m* || τις S quoque || **1026** τε *m* : δὲ *w* || **1028** παῖδας Ω : παισὶν Fränkel[3], frustra || **1030** ἐναμοιβαδὶς Brunck (cf. 1, 380) : ἕν' ἀμ- L[3sl]*w* ἀμ- L (et Ω) ἔτ' ἀμ- A ἐπαμ- E || **1031** ὑμέων ὦ Ω Σ[Jlem]*Σ[Apar] : ὑμείων ὦ *d* ὑμείων Fränkel, cl. *Σ[LJ] ubi ὦ deest || πέρι *w*E Σ[J] : περὶ LA || μέγα ad ἀτύζομαι refert Σ[Ω] || **1032** οὕνεκεν Ω *Σ[J] : νῦν uel ἤδ' ἐγὼ Fränkel[1-3], cl. *Σ[Ω] ἐγώ *Σ[J] αὐτή || **1033** τ' ἐζεύξασθε *w*E *Σ[Ω] : τε ζεύξασθαι LA || **1034** κείρατε *w* *Σ[Ω] : -ρετε [κεῖρέ τε L] *m* || **1036** ὤλεσσα *wd* : -εσα *m*.

ai fait retrouver patrie et demeure et que vos yeux auront encore le doux plaisir de revoir vos parents, — moi, un sort cruel m'a ravi ces félicités et, objet de haine, j'erre à l'aventure en compagnie d'étrangers. Craignez les pactes et les serments, craignez l'Érinys des suppliants et la vengeance des dieux, si je tombe aux mains d'Aiétès pour périr dans d'ignominieux tourments*. Pour défense, je n'ai ni temple ni rempart ni autre protection que vous, et vous seuls[1]. Misérables, cœurs cruels et sans pitié, vous n'avez même pas honte au fond de vous-mêmes à me voir tendre les mains vers les genoux d'une reine étrangère, dans mon désarroi. Ah ! quand vous brûliez de conquérir la toison, vous auriez croisé vos piques avec tous les Colques réunis, avec l'arrogant Aiétès lui-même ; mais aujourd'hui vous avez oublié votre vaillance devant ce détachement isolé[2] ! »

Telles étaient ses supplications et tous ceux qu'elle implorait à genoux la réconfortaient et cherchaient à calmer son angoisse ; ils agitaient dans leur main leurs piques acérées et tiraient l'épée du fourreau ; ils l'assuraient que leur aide ne lui ferait point défaut, si on leur rendait un verdict inique*. Tandis qu'elle se livrait au désespoir au milieu de leur troupe, la Nuit, qui interrompt les travaux des hommes, survint, répandant la quiétude sur la terre entière. Mais le sommeil ne lui apporta même pas un instant de repos[3]. Son cœur

et εἵνεκεν sont déjà rapprochés en 2, 216. Cf. aussi J. Martin, à Libanios, *Autobiographie* (C.U.F.), p. 173, n. 2. — L'apostrophe grandiloquente ὦ — φέρτατοι (cf. 4, 1383) est amèrement ironique : ces fameux héros ont eu besoin d'une femme pour réussir et maintenant ils l'abandonnent.

1. Sur προτιβάλλομαι au sens de προβάλλομαι, cf. A. Wifstrand, *Krit. u. exeg. Bem.* (Bull. Soc. Roy. Lettres Lund, 1928/29), 103-105.

2. Allusion aux propos tenus au chant II devant les fils de Phrixos : 1049[b], 1050[b] ∾ 2, 1225 ; 1050[a] ∾ 2, 1192 s., 1198[a] ; 1051[a] ∾ 2, 1221. Voir le tome 1, p. 235, n. 1.

3. Thème fréquent : cf. 3, 744-751, et la *N. C.* au v. 744.

ὔμμε δὲ καὶ πάτρην καὶ δώματα ναιέμεν αὖτις
ἤνυσα, καὶ γλυκεροῖσιν ἔτ' εἰσόψεσθε τοκῆας
ὄμμασιν — · αὐτὰρ ἐμοὶ ἀπὸ δὴ βαρὺς εἵλετο δαίμων
ἀγλαΐας, στυγερὴ δὲ σὺν ὀθνείοις ἀλάλημαι.
Δείσατε συνθεσίας τε καὶ ὅρκια, δείσατ' Ἐρινὺν
Ἱκεσίην νέμεσίν τε θεῶν, εἰς χεῖρας ἰούσης
Αἰήτεω λώβῃ πολυπήμονι δῃωθῆναι.
Οὐ νηούς, οὐ πύργον ἐπίρροθον, οὐκ ἀλεωρὴν
ἄλλην, οἰόθι δὲ προτιβάλλομαι ὑμέας αὐτούς.
Σχέτλιοι ἀτροπίης καὶ ἀνηλέες, οὐδ' ἐνὶ θυμῷ
αἰδεῖσθε ξείνης μ' ἐπὶ γούνασι χεῖρας ἀνάσσης
δερκόμενοι τείνουσαν ἀμήχανον · ἀλλά κε πᾶσι,
κῶας ἑλεῖν μεμαῶτες, ἐμίξατε δούρατα Κόλχοις
αὐτῷ τ' Αἰήτῃ ὑπερήνορι · νῦν δὲ λάθεσθε
ἠνορέης, ὅτε μοῦνοι ἀποτμηγέντες ἔασιν. »
Ὣς φάτο λισσομένη · τῶν δ' ὅν τινα γουνάζοιτο,
ὅς μιν θαρσύνεσκεν ἐρητύων ἀχέουσαν ·
σεῖον δ' ἐγχείας εὐήκεας ἐν παλάμῃσι
φάσγανά τ' ἐκ κολεῶν, οὐδὲ σχήσεσθαι ἀρωγῆς
ἔννεπον, εἴ κε δίκης ἀλιτήμονος ἀντιάσειαν.
Στρευγομένης δ' ἀν' ὅμιλον ἐπήλυθεν εὐνήτειρα
Νὺξ ἔργων ἄνδρεσσι, κατευκήλησε δὲ πᾶσαν
γαῖαν ὁμῶς. Τὴν δ' οὔ τι μίνυνθά περ εὔνασεν ὕπνος,
ἀλλά οἱ ἐν στέρνοις ἀχέων εἱλίσσετο θυμός,

Test. 1058 *EG* s. στρεύγεσθαι ; (στρευγομένη solum) *EM* s.u.

1038 ὔμμε Campbell[1] : ὔμμι Ω || **1039** ἔτ' om. E || εἰσόψεσθε *w* : ἐσόψ- L ὀσοψ- A ἐποψ- E || **1043** εἰς LA : ἐς *w*E || ἰούσης Wilamowitz[3] : ἰοῦσαν Ω *Σ[ΩJpar] || **1048** γούνασι L[3sl]A*w* : -ατα LA || **1049** κε S[pc] : καὶ Ω || **1051** δὲ λάθεσθε LA : δ' ἐλάθ- *w* δὲ μέθ- E || **1053** τῶν Ω : τὸν E || **1054** ἀχέουσαν Ω : ἐρέ- S || **1055** εὐήκεας *w*D : -ηκέας *m* || **1057** κε *m* : γε S (sic) G[sl] om. G || ἀντιάσειαν [-εια A] *m* : -ειε(ν) L[3sl]*w* || **1058** στρευγομένης Wifstrand[1] : -νοις Ω Σ[ΩJ] -νων S -νη (i.e. -νῃ) Test. (et gl. ap. Test.) || **1061** εἱλίσσετο *w*E : ἑλ- L[2]A ἐλ- L.

tourmenté ne cessait de se retourner en sa poitrine, comme une pauvre fileuse fait tourner son fuseau pendant la nuit, tandis que ses enfants orphelins gémissent auprès d'elle ; elle est veuve de son époux et ses larmes coulent doucement sur ses joues quand elle pleure sur le sort de misère qui l'accable*. Ainsi se mouillaient les joues de Médée et son âme chavirait en elle, transpercée de douleurs lancinantes[1].

En ville, au fond de leur palais, comme naguère[2], le roi Alkinoos et l'épouse très vénérée d'Alkinoos, Arété, tenaient conseil au sujet de la jeune fille ; ils étaient au lit, dans l'obscurité. En femme qui parle à son époux légitime, elle lui disait avec une affectueuse insistance* :

« Oui, très cher, défends[3], je t'en prie, contre les Colques cette jeune fille si malheureuse, par égard pour les Minyens. Argos est proche de notre île[4], ainsi que le peuple d'Haimonie. Aiétès, au contraire, n'est pas notre voisin ; nous ne connaissons pas Aiétès, sinon par ouï-dire. Cette jeune fille, dans son infortune, m'a brisé le cœur par ses supplications : ne va pas, ô roi, la livrer aux Colques pour qu'ils la ramènent chez son père. Elle a commis une faute, au début, quand elle donna à l'étranger les charmes contre les taureaux ; puis bientôt, voulant guérir le mal par le mal, comme il nous arrive souvent dans notre aberration, elle s'est soustraite à la lourde colère d'un père immodéré*. Mais Jason, à ce que j'entends, s'est engagé depuis ce moment par de puissants serments à la prendre dans sa demeure pour épouse légitime. Garde-toi donc, très cher, de rendre toi-même délibérément l'Aisonide parjure à son

1. Cf. Hésiode, *Trav.*, 205 πεπαρμένη ἀμφ' ὀνύχεσσι ; Empédocle, 31 B 112, 12 Diels-Kranz πεπαρμένοι <ἀμφ' ὀδύνησιν> ; Quint. Sm., 12, 403 πεπαρμέναι ἀμφ' ὀδύνησι (et 1, 348, 613 ; 5, 288).

2. Voir la *N. C.* à 4, 1011.

3. Ῥύεο a le sens précis de « défends par les armes » : les v. 1098 s. répondent presque terme à terme aux v. 1073 s.

4. Argos désigne ici l'ensemble de la Grèce et non la seule Argolide.

οἷον ὅτε κλωστῆρα γυνὴ ταλαεργὸς ἑλίσσει
ἐννυχίη, τῇ δ' ἀμφὶ κινύρεται ὀρφανὰ τέκνα,
χηροσύνῃ πόσιος · σταλάει δ' ἐπὶ δάκρυ παρειὰς
μυρομένης, οἵη μιν ἐπισμυγερὴ λάβεν αἶσα ·
ὣς τῆς ἰκμαίνοντο παρηίδες, ἐν δέ οἱ ἦτορ
ὀξείῃς εἰλεῖτο πεπαρμένον ἀμφ' ὀδύνῃσι.
Τὼ δ' ἔντοσθε δόμοιο κατὰ πτόλιν, ὡς τὸ πάροιθεν,
κρείων Ἀλκίνοος πολυπότνιά τ' Ἀλκινόοιο
Ἀρήτη ἄλοχος κούρης πέρι μητιάασκον
οἷσιν ἐνὶ λεχέεσσι διὰ κνέφας · οἷα δ' ἀκοίτην
κουρίδιον θαλεροῖσι δάμαρ προσπτύσσετο μύθοις ·
« Ναί, φίλος, εἰ δ' ἄγε μοι πολυκηδέα ῥύεο Κόλχων
παρθενικήν, Μινύαισι φέρων χάριν. Ἐγγύθι δ' Ἄργος
ἡμετέρης νήσοιο καὶ ἀνέρες Αἱμονιῆες ·
Αἰήτης δ' οὔτ' ἄρ ναίει σχεδόν, οὐδέ τι ἴδμεν
Αἰήτην, ἀλλ' οἷον ἀκούομεν. Ἥδε δὲ κούρη
αἰνοπαθὴς κατά μοι νόον ἔκλασεν ἀντιόωσα ·
μή μιν, ἄναξ, Κόλχοισι πόροις ἐς πατρὸς ἄγεσθαι.
Ἀάσθη, ὅτε πρῶτα βοῶν θελκτήρια δῶκε
φάρμακά οἱ · σχεδόθεν δὲ κακῷ κακόν, οἷά τε πολλὰ
ῥέζομεν ἀμπλακίῃσιν, ἀκειομένη, ὑπάλυξε
πατρὸς ὑπερφιάλοιο βαρὺν χόλον. Αὐτὰρ Ἰήσων,
ὡς ἀίω, μεγάλοισιν ἐνίσχεται ἐξ ἕθεν ὅρκοις,
κουριδίην θήσεσθαι ἐνὶ μεγάροισιν ἄκοιτιν.
Τῶ, φίλε, μήτ' οὖν αὐτὸς ἑκὼν ἐπίορκον ὀμόσσαι
θείης Αἰσονίδην, μήτ' ἄσχετα σεῖο ἕκητι

1063 τῇ Ω : τὴν D ‖ δ' om. L, add. L² ‖ ἀμφὶ L : ἀμφι- L² in ras. A*w*E ‖ post τέκνα dist. Platt¹ ‖ **1064** ἐπὶ Schneider² : ὑπὸ Ω ‖ **1065** μυρομένης *m* : μνωομένης [-νη, i.e. -νῃ G] L²*wd* ‖ ἐπι- L²*w* : ἐπὶ *m* ‖ **1067** εἰλεῖτο Ω ‖ **1071** λεχέεσσι Ω : λέκτροισι *d* ‖ **1072** κουρίδιον *m* : -ιδίη *w* ‖ **1074** Μινύαισι Ω : -ύῃσι Merkel uide 3, 578 ‖ δ' del. Fränkel ‖ **1076** οὐδέ *m* : οὔτέ *wd* ‖ **1077** ἥδε δὲ Ω : ἢ δέ νυ *d* ‖ **1082** ἀμπλακίῃσιν Ω Σ^ΩJlem : ἀτροπίῃσιν Σ^LJγρ ‖ **1083** βαρὺν Ω : δεινὸν E ‖ **1086** αὐτὸς Brunck : -ὸν Ω ‖ ἑκὼν om. E ‖ **1087** θείης Ω : -ῃς Platt¹ cf. 91 (et 1015 ?).

serment[1] ; ne laisse pas non plus, par ta faute, un père infliger à son enfant une punition révoltante en cédant au courroux de son cœur. Car les pères ne sont que trop sévères pour leurs filles : témoin les machinations de Nycteus contre la belle Antiopé* ; témoin aussi les maux endurés sur mer par Danaé, à cause de la méchanceté de son père* ; et naguère, non loin d'ici, le féroce Échétos plongea des aiguilles de bronze dans les yeux de sa fille ; maintenant, ravagée par un destin lamentable, elle moud du bronze dans un grenier obscur[2]. »

Telle était sa supplique. Alkinoos eut le cœur réjoui* d'entendre les paroles de son épouse et lui fit cette réponse :

« Arété, je serais bien aussi disposé à chasser par les armes les Colques, par égard pour les héros, à cause de cette jeune fille. Mais je crains de manquer à la droite justice de Zeus et, d'ailleurs, il ne convient pas de faire fi d'Aiétès, comme tu le dis ; car il n'est point de roi plus grand qu'Aiétès et, s'il le voulait, il pourrait, malgré son éloignement, venir chercher querelle à l'Hellade[3]. Aussi ai-je résolu de rendre un arrêt que l'humanité entière jugera le plus équitable. Je ne te le cacherai point. Si elle est vierge, je la fais reconduire chez son père[4] ; mais, si elle partage le lit d'un homme,

1. Cf. Hésiode, *Théog.*, 232 ὅτε κέν τις ἑκὼν ἐπίορκον ὀμόσσῃ ; *Trav.*, 282 ; et déjà Γ 279 ; Τ 259.

2. Échétos, roi d'Épire, vivait encore quand Ulysse revint à Ithaque et il était célèbre par sa cruauté selon Homère (σ 84-87). L'histoire de sa fille Métopé ou Amphissa, qui avait eu une liaison avec Aichmodicos, n'est rapportée que par des témoignages tardifs ; le scholiaste cite le *Catalogue des impies* de Lysippos d'Épire dont la date est inconnue. — Pour κάρφεται, cf. S. M. Medaglia, *Quad. Urbin.*, nº 25, 1977, 9 s.

3. Sur cette mention de l'Hellade, voir la *N. C.* à 4, 1000[1].

4. Le présent indique, avec une brutalité feinte, qu'Alkinoos donne en principe satisfaction aux Colques. Alors que le premier terme de l'alternative est formulé par un tour affirmatif, le second est présenté sous une forme plus voilée et d'une façon négative. Ces nuances subtilement diplomatiques sont effacées si on introduit le futur ὀτρυνέω par souci de logique.

παῖδα πατὴρ θυμῷ κεκοτηότι δηλήσαιτο.
Λίην γὰρ δύσζηλοι ἑαῖς ἐπὶ παισὶ τοκῆες ·
οἷα μὲν Ἀντιόπην εὐώπιδα μήσατο Νυκτεύς,
οἷα δὲ καὶ Δανάη πόντῳ ἔνι πήματ' ἀνέτλη
πατρὸς ἀτασθαλίῃσι · νέον γε μέν, οὐδ' ἀποτηλοῦ,
ὑβριστὴς Ἔχετος γλήναις ἔνι χάλκεα κέντρα
πῆξε θυγατρὸς ἑῆς, στονόεντι δὲ κάρφεται οἴτῳ,
ὀρφναίῃ ἐνὶ χαλκὸν ἀλετρεύουσα καλιῇ. »
 Ὣς ἔφατ' ἀντομένη · τοῦ δὲ φρένες ἰαίνοντο
ἧς ἀλόχου μύθοισιν, ἔπος δ' ἐπὶ τοῖον ἔειπεν ·
 « Ἀρήτη, καί κεν σὺν τεύχεσιν ἐξελάσαιμι
Κόλχους, ἡρώεσσι φέρων χάριν, εἵνεκα κούρης.
Ἀλλὰ Διὸς δείδοικα δίκην ἰθεῖαν ἀτίσσαι ·
οὐδὲ μὲν Αἰήτην ἀθεριζέμεν, ὡς ἀγορεύεις,
λώιον · οὐ γάρ τις βασιλεύτερος Αἰήταο,
καί κ' ἐθέλων, ἕκαθέν περ, ἐφ' Ἑλλάδι νεῖκος ἄγοιτο.
Τῶ μ' ἐπέοικε δίκην, ἥ τις μετὰ πᾶσιν ἀρίστη
ἔσσεται ἀνθρώποισι, δικαζέμεν · οὐδέ σε κεύσω.
Παρθενικὴν μὲν ἐοῦσαν, ἑῷ ἀπὸ πατρὶ κομίσσαι
ἰθύνω · λέκτρον δὲ σὺν ἀνέρι πορσαίνουσαν,

TEST. **1095** *EG EM* (sed om. EM^{DP}) s. ἀλετρεύουσα.

1089 λίην *m* : αἰὲν G (et *w*) αἰεὶ S ‖ ἑαῖς Ω : ἑοῖς D ‖ ἐπὶ *m* : περὶ *w* ‖ **1092** ἀπο- *w* : ἀπὸ LE Σ^{LJ} ἄπο A Σ^{A} ‖ **1095** ὀρφναίῃ Ω $\Sigma^{\Omega J}$: -αίης TEST. ‖ χαλκὸν A^{pc}*w*E $\Sigma^{\Omega J}$ TEST. : χαλὸν LA ‖ ἀλετρεύουσα A^{pc}*w*E TEST. : ἀλιτρεύοντα LA ἀλ- $\Sigma^{J lem}$ ἀλιτεύοντα $\Sigma^{J\gamma\rho}$ ‖ καλιῇ *wd* Σ^{L} : -λειῇ *m* Σ^{AJ} TEST. ‖ **1096** ἔφατ' *w* : φάτ' *m* ‖ **1099** post u. 1125-1149, deinde 1100-1115 habet L : 1125-1149 del. et 1116-1175 in scheda inserta (fº 256) scripsit L^{1} uide t. I, p. XLVI ‖ **1102** Αἰήταο L^{sl}*w*E : -τεω LA ‖ **1103** κ' ἐθέλων *w*D : κε θ- *m* ‖ ἐφ' Ω : ἐς *d* ‖ Ἑλλάδι Ω : -δα E ‖ ἄγοιτο Ω (cf. Λ 721 ; Pind. *Pyth.* 9, 31) : ἄροιτο E (cf. 420 ; Theogn. 90 ; Eur. fr. 1050 Nauck[2] ; et cett. locos a Livrea allatos) ‖ **1105** κεύσω L^{2sl}A*wd* : κεύθω L E ‖ **1107** ἰθύνω Ω : ἰθυνέω Fränkel ‖ λέκτρον LASE^{2sl}*d* : -τρῳ GE ‖ πορσαίνουσαν Ω : -σύν- AD.

je ne la séparerai pas de son époux et ne livrerai pas à des ennemis l'enfant qu'elle porte peut-être dans son sein. »

Il dit et, sur-le-champ, le sommeil l'assoupit*. Arété mit en son cœur cette prudente réponse. Aussitôt, quittant son lit, elle s'en fut à travers le palais ; ses servantes accoururent, s'empressant derrière leur maîtresse*. En silence, elle manda son héraut pour lui parler. Dans sa sagesse, elle invitait l'Aisonide à s'unir à la jeune fille* ; inutile de supplier le roi Alkinoos, car il viendra en personne rendre aux Colques l'arrêt que voici* : si elle est vierge, il leur livrera Médée pour qu'ils la ramènent dans la demeure de son père ; mais, si elle partage le lit d'un homme, il ne l'arrachera plus désormais à une union légitime[1].

Elle parla ainsi[2]. Vite le héraut quitta le palais, d'un pas pressé, pour transmettre à Jason les paroles bienvenues d'Arété et les desseins du pieux Alkinoos. Il trouva la troupe veillant en armes près de la nef dans le port d'Hyllos voisin de la ville[3] et il leur exposa tout son message. Chacun des héros eut le cœur en joie, tant ce discours leur était agréable.

Aussitôt ils mêlèrent le vin dans un cratère en l'honneur des Bienheureux, selon le rite ; pieusement, ils amenèrent des brebis sur l'autel* ; puis, cette nuit même, ils préparaient pour la jeune fille sa couche nuptiale dans l'antre divin où demeurait autrefois Macris, la fille de ce sage Aristée[4] qui avait découvert

1. Les v. 1118-1120 reprennent avec des variations les propos d'Alkinoos aux v. 1107-1109.

2. On apprendra plus tard que l'initiative d'Arété lui a été suggérée par Héra (v. 1199 s.).

3. Sur Hyllos, voir la Notice, p. 31 s. Le port d'Hyllos est connu de Thuc., 3, 72, 3 ; 81, 2. Anciennement localisé dans la baie de Khalikiopoula (cf. É. Delage, *Géographie*, 249 s.), W. Gomme incline à le chercher au nord de la Fortezza Vecchia : cf. l'éd. R. Weil-J. de Romilly (C.U.F.), livre III, p. 52, n. 1, et la carte hors-texte.

4. Sur la variante περίφρονος et son intérêt pour l'histoire du texte, cf. t. 2, p. x.

οὔ μιν ἑοῦ πόσιος νοσφίσσομαι, οὐδὲ γενέθλην
εἴ τιν' ὑπὸ σπλάγχνοισι φέρει δηίοισιν ὀπάσσω. »
Ὣς ἄρ' ἔφη · καὶ τὸν μὲν ἐπισχεδὸν εὔνασεν ὕπνος.
Ἡ δ' ἔπος ἐν θυμῷ πυκινὸν βάλετ' · αὐτίκα δ' ὦρτο
ἐκ λεχέων ἀνὰ δῶμα · συνήιξαν δὲ γυναῖκες
ἀμφίπολοι, δέσποιναν ἑὴν μέτα ποιπνύουσαι.
Σῖγα δ' ἑὸν κήρυκα καλεσσαμένη προσέειπεν
ᾗσιν ἐπιφροσύνῃσιν ἐποτρυνέουσα μιγῆναι
Αἰσονίδην κούρῃ, μηδ' Ἀλκίνοον βασιλῆα
λίσσεσθαι · τὸ γὰρ αὐτὸς ἰὼν Κόλχοισι δικάσσει,
παρθενικὴν μὲν ἐοῦσαν ἑοῦ ποτὶ δώματα πατρὸς
ἐκδώσειν, λέκτρον δὲ σὺν ἀνέρι πορσαίνουσαν
οὐκέτι κουριδίης μιν ἀποτμήξειν φιλότητος.
Ὣς ἄρ' ἔφη · τὸν δ' αἶψα πόδες φέρον ἐκ μεγάροιο,
ὥς κεν Ἰήσονι μῦθον ἐναίσιμον ἀγγείλειεν
Ἀρήτης βουλάς τε θεουδέος Ἀλκινόοιο.
Τοὺς δ' εὗρεν παρὰ νηὶ σὺν ἔντεσιν ἐγρήσσοντας
Ὑλλικῷ ἐν λιμένι σχεδὸν ἄστεος · ἐκ δ' ἄρα πᾶσαν
πέφραδεν ἀγγελίην · γήθησε δὲ θυμὸς ἑκάστου
ἡρώων, μάλα γάρ σφιν ἑαδότα μῦθον ἔειπεν.
Αὐτίκα δὲ κρητῆρα κερασσάμενοι μακάρεσσιν,
ᾗ θέμις, εὐαγέως τ' ἐπιβώμια μῆλ' ἐρύσαντες,
αὐτονυχὶ κούρῃ θαλαμήιον ἔντυον εὐνὴν
ἄντρῳ ἐνὶ ζαθέῳ, τόθι δή ποτε Μάκρις ἔναιε
κούρη Ἀρισταίοιο περίφρονος, ὅς ῥα μελισσέων

Test. **1128-1135** Π[30].

1109 φέρει Ω : -ροι D ‖ **1111** βάλετ' *m* : -εν *w* ‖ **1113** μέτα L : μετα- A*w*E ‖ ποιπνύουσαι Ω : -σαν E ‖ **1115** ἐπιφροσύνῃσιν *m* : ἐφημοσ- L[2]*w* ‖ ἐποτρυνέουσα Ω : -ύνουσα *d* Fränkel[3] ‖ **1117** ἰὼν Ω : ἰὼν ἐν S ἑκὼν Samuelsson ‖ δικάσσει Ω : -σσαι D ‖ **1119** πορσαίνουσαν Ω : -σύν- D ‖ **1120** ἀποτμήξειν L[1]AS : -ήξας G -ῆξαι E ‖ **1124** ἐγρήσ(σ)οντας Ω : ἀίσσοντας D ‖ **1125-1149** bis habet L : uide ad 1099 ‖ **1129** τ' Π[30] : om. Ω ‖ **1130** αὐτονυχὶ Ω : -χε[ὶ Π[30] P ‖ **1131** ἐνὶ ζαθέῳ Π[30] (cf. Qu. Sm. 10, 127) : ἐν ἠγαθέῳ Ω Σ[AJ] res dubia ‖ **1132** πε̣[ρίφρονος Π[30] L : μελίφρ- L[1]A*w*E.

l'élève des abeilles et le suc de l'olive, fruit d'un dur labeur [1]. Elle avait recueilli sur son sein, dès sa naissance, le fils Nyséen de Zeus dans l'Eubée des Abantes et humecté de miel sa lèvre desséchée quand Hermès lui avait apporté l'enfant sauvé du feu ; mais Héra l'aperçut et, dans son courroux, la chassa de l'île entière ; elle s'en alla donc habiter au loin l'antre sacré des Phéaciens et elle procura au pays une merveilleuse prospérité[2]. C'est dans cette caverne qu'ils étendirent alors un vaste lit sur lequel ils jetèrent la radieuse toison d'or pour honorer ces noces et les rendre mémorables. Les Nymphes apportaient aux époux des bouquets de fleurs variées dans leur sein immaculé[3]. Toutes étaient enveloppées comme d'une lueur d'incendie, si vifs étaient les feux que jetait l'or des flocons. La toison allumait dans leurs yeux un doux désir ; mais un scrupule retenait chacune d'y porter la main, malgré son envie*. Les unes se nommaient les filles du fleuve Aigaios ; d'autres hantaient les cimes du mont de Mélité ; d'autres habitaient les bocages des plaines[4]. C'est Héra elle-même, l'épouse de Zeus, qui les avait conviées pour honorer Jason*. Aujourd'hui encore, on donne le nom de Médée à cet antre sacré où elles consacrèrent l'union des deux époux en éployant leurs voiles parfumés. Cependant les héros, brandissant dans leurs mains leurs piques guerrières — ils craignaient que la troupe des ennemis ne fît inopinément une incursion brusquée —, la tête couronnée de rameaux feuillus, entonnaient à l'unisson l'hyménée devant le seuil

1. Hypallage : πολυκμήτοιο concerne avant tout l'extraction de l'huile, tâche pénible (cf. Quint. Sm., 14, 263-266). Sur Aristée, cf. 2, 506-527 (et t. 1, p. 272, *N.C.* à 2, 513).

2. Sur Macris, voir la Notice, p. 30 s. Les Abantes sont l'ancienne population de l'Eubée : cf. B 536 ; Hésiode, fr. 204, 52 s. ; 296 Merk.-West. L'île elle-même est appelée Μάκρις Ἀβαντιάς par Callim., *Hymnes*, 4, 20.

3. E. Livrea rapproche Callim., *Hymnes*, 2, 81 s. ἄνθεα ...| ποικίλ(α).

4. Sur cette classification des Nymphes, cf. t. 1, p. 108, n. 3, et la *N. C.* à 3, 869. Sur les indications topographiques, voir la Notice, p. 31, n. 5.

ἔργα πολυκμήτοιό τ' ἀνεύρατο πῖαρ ἐλαίης.
Κείνη δὴ πάμπρωτα Διὸς Νυσήιον υἷα
Εὐβοίης ἔντοσθεν Ἀβαντίδος ᾧ ἐνὶ κόλπῳ
δέξατο καὶ μέλιτι ξηρὸν περὶ χεῖλος ἔδευσεν,
εὖτέ μιν Ἑρμείης φέρεν ἐκ πυρός · ἔδρακε δ' Ἥρη,
καί ἑ χολωσαμένη πάσης ἐξήλασε νήσου ·
ἡ δ' ἄρα Φαιήκων ἱερῷ ἐνὶ τηλόθεν ἄντρῳ
νάσσατο, καὶ πόρεν ὄλβον ἀθέσφατον ἐνναέτῃσιν.
Ἔνθα τότ' ἐστόρεσαν λέκτρον μέγα · τοῖο δ' ὕπερθεν
χρύσεον αἰγλῆεν κῶας βάλον, ὄφρα πέλοιτο
τιμήεις τε γάμος καὶ ἀοίδιμος. Ἄνθεα δέ σφι
Νύμφαι ἀμεργόμεναι λευκοῖς ἐνὶ ποικίλα κόλποις
ἐσφόρεον. Πάσας δὲ πυρὸς ὣς ἄμφεπεν αἴγλη,
τοῖον ἀπὸ χρυσέων θυσάνων ἀμαρύσσετο φέγγος.
Δαῖε δ' ἐν ὀφθαλμοῖς γλυκερὸν πόθον · ἴσχε δ' ἑκάστην
αἰδὼς ἱεμένην περ ὅμως ἐπὶ χεῖρα βαλέσθαι.
Αἱ μέν τ' Αἰγαίου ποταμοῦ καλέοντο θύγατρες,
αἱ δ' ὄρεος κορυφὰς Μελιτηίου ἀμφενέμοντο,
αἱ δ' ἔσαν ἐκ πεδίων ἀλσηίδες · ὦρσε γὰρ αὐτὴ
Ἥρη Ζηνὸς ἄκοιτις, Ἰήσονα κυδαίνουσα.
Κεῖνο καὶ εἰσέτι νῦν ἱερὸν κληίζεται Ἄντρον
Μηδείης, ὅθι τούς γε σὺν ἀλλήλοισιν ἔμιξαν,
τεινάμεναι ἑανοὺς εὐώδεας. Οἱ δ' ἐνὶ χερσὶ
δούρατα νωμήσαντες ἀρήια, μὴ πρὶν ἐς ἀλκὴν
δυσμενέων ἀίδηλος ἐπιβρίσειεν ὅμιλος,
κράατα δ' εὐφύλλοις ἐστεμμένοι ἀκρεμόνεσσιν,
ἐμμελέως Ὀρφῆος ὑπαὶ λίγα φορμίζοντος

1137 Ἑρμείης Ω : -είας Merkel (cf. 2, 1145 ; 3, 588 ; 4, 121) || **1139** ἐνὶ S^{pc}E : ἔνι Ω || **1143** τε Ω : ὁ E || **1144** ἀμεργόμεναι Ω : ἀμελγ- E || ἐνὶ LSE : ἔνι L^{1}AG || **1145** ἐσφόρεον Ω : uide 1, 1275 ; 4, 826 || **1147** γλυκερὸν πόθον Ω : γλυκεροῖς γλυκερὸς πόθος E || ἴσχε Ω Σ^{L} : ἔσχε D Σ^{A} || **1148** ὅμως E *Σ$^{\Omega par}$: ὁμῶς Ω || **1157** ἀίδηλος *wd* : ἀρί- *m* || **1158** κράατα Ω : κρᾶτα (et εὐφύλλοις) E || **1159** ὑπαὶ Ω : ὑπὸ Brunck, fort. recte.

nuptial au son clair de la cithare d'Orphée[1]. Ce n'est pas chez Alkinoos que le héros Aisonide aurait souhaité célébrer son mariage, mais dans la demeure de son père, après le retour à Iôlcos ; Médée aussi avait même désir ; mais la nécessité les contraignait à s'unir dès ce moment[2]. Jamais nous autres[3], races de mortels voués au malheur, nous n'abordons le plaisir d'un pied franc : l'amer souci marche toujours à côté de la joie*. C'est ainsi qu'à l'heure même où ils goûtaient aux douceurs de l'amour, ils étaient pris par la crainte en se demandant quelle serait l'issue du verdict d'Alkinoos.

Mais l'Aurore*, à son lever, de sa lumière divine dissipait dans l'air les ténèbres de la nuit ; les rivages de l'île n'étaient que sourire, comme, au loin, les chemins humides de rosée dans la plaine ; les rues s'emplissaient de rumeurs ; l'activité reprenait parmi les gens de la ville et, là-bas, chez les Colques à l'extrémité de la presqu'île de Macris*. Aussitôt Alkinoos, comme il était convenu[4], se mit en route pour prononcer son arrêt au sujet de la jeune fille : il tenait à la main son sceptre en or de juge avec lequel il rendait à son peuple dans la ville de droites sentences[5]. A sa suite, revêtus de leurs armes de guerre, l'élite des Phéaciens s'avançait en rangs serrés.

Pour voir les héros, les femmes sortaient en foule des remparts et les hommes des champs se joignaient à elles en les entendant, car Héra avait répandu la nouvelle véridique*. L'un menait un bélier choisi entre

1. Pour les v. 1158 s., cf. 1, 538 s., 1124 ; 2, 159-162.
2. Voir la Notice, p. 49, n. 4.
3. Ἀλλὰ γάρ implique comme d'habitude une ellipse : « Mais (ils ne jouirent pas pleinement de leur union : cf. 1164 μιγῆναι, et 1168), car ... ».
4. Συνθεσίῃσιν complète les indications données aux v. 1009 s. voir la *N. C.* au v. 1010.
5. Cf. notamment A 237-239, et Hésiode, *Théog.*, 84-86. Πολλοί peut s'autoriser de 2, 1027 ; mais λαοί est très séduisant : ΥΠΟΛΑΟΙ devient aisément par dittographie ΥΠΟΠΟΛΛΟΙ ; cf. aussi 2, 1027, où l'on retrouve le même terme, et Hésiode, *loc. cit.*

νυμφιδίαις ὑμέναιον ἐπὶ προμολῇσιν ἄειδον.
Οὐ μὲν ἐν Ἀλκινόοιο γάμον μενέαινε τελέσσαι
ἥρως Αἰσονίδης, μεγάροις δ' ἐνὶ πατρὸς ἑοῖο
νοστήσας ἐς Ἰωλκὸν ὑπότροπος · ὣς δὲ καὶ αὐτὴ
Μήδεια φρονέεσκε · τότ' αὖ χρεὼ ἦγε μιγῆναι.
Ἀλλὰ γὰρ οὔ ποτε φῦλα δυηπαθέων ἀνθρώπων
τερπωλῆς ἐπέβημεν ὅλῳ ποδί · σὺν δέ τις αἰεὶ
πικρὴ παρμέμβλωκεν ἐυφροσύνῃσιν ἀνίη.
Τῶ καὶ τούς, γλυκερῇ περ ἰαινομένους φιλότητι,
δεῖμ' ἔχεν, εἰ τελέοιτο διάκρισις Ἀλκινόοιο.
Ἠὼς δ' ἀμβροσίοισιν ἀνερχομένη φαέεσσι
λῦε κελαινὴν νύκτα δι' ἠέρος · αἱ δ' ἐγέλασσαν
ἠιόνες νήσοιο καὶ ἑρσήεσσαι ἄπωθεν
ἀτραπιτοὶ πεδίων · ἐν δὲ θρόος ἔσκεν ἀγυιαῖς ·
κίνυντ' ἐνναέται μὲν ἀνὰ πτόλιν, οἱ δ' ἀποτηλοῦ
Κόλχοι Μακριδίης ἐπὶ πείρασι χερνήσοιο.
Αὐτίκα δ' Ἀλκίνοος μετεβήσετο συνθεσίῃσιν
ὃν νόον ἐξερέων κούρης ὕπερ · ἐν δ' ὅ γε χειρὶ
σκῆπτρον ἔχεν χρυσοῖο δικασπόλον, ᾧ ὕπο λαοὶ
ἰθείας ἀνὰ ἄστυ διεκρίνοντο θέμιστας.
Τῷ δὲ καὶ ἑξείης πολεμήια τεύχεα δύντες
Φαιήκων οἱ ἄριστοι ὁμιλαδὸν ἐστιχόωντο.
Ἥρωας δὲ γυναῖκες ἀολλέες ἔκτοθι πύργων
βαῖνον ἐποψόμεναι, σὺν δ' ἀνέρες ἀγροιῶται
ἤντεον εἰσαΐοντες · ἐπεὶ νημερτέα βάξιν
Ἥρη ἐπιπροέηκεν. Ἄγεν δ' ὁ μὲν ἔκκριτον ἄλλων

Test. **1175-1180** Π[38].

1161 μενέαινε Ω : -έηνε E ‖ **1162** μεγάροις Ω : -ρου E -ρῳ *d* ‖ **1170** ἀμβροσίοισιν Ω : -ίῃσιν E ‖ φαέεσσι(ν) Ω Σ[Alem] *Σ[L] : φαρέ- S ‖ **1173** πεδίων Ω : -ίου E ‖ **1175** Μακριδίης Ω Σ[ΩJ] : -ίοις E ‖ ἐπὶ Ω : ἐνὶ G ‖ **1176** μετεβήσετο Ω : -σατο S ‖ **1178** λαοὶ Flor. : πολλοὶ Ω ‖ **1179** ειθειας Π[38] ‖ **1180** δὲ om. E.

toutes les bêtes de son troupeau ; celui-là, une génisse qui n'avait pas encore travaillé ; d'autres dressaient à portée de main des amphores de vin pour faire le mélange et, au loin, montait la fumée des sacrifices[1]. Les femmes, comme il sied, apportaient des voiles richement ouvrés, des joyaux en or et toutes sortes d'ornements, habituelle parure des jeunes mariés. Elles s'émerveillaient en voyant la beauté, la prestance de ces héros sans pareil et, parmi eux, le fils d'Oiagros qui, au rythme de sa cithare sonore et de son chant, battait à coups répétés le sol de sa sandale ouvragée[2]. Toutes les Nymphes, mêlant leurs voix aux leurs chaque fois qu'ils évoquaient le mariage, entonnaient l'aimable hyménée ; puis, parfois, elles chantaient seules, en formant une ronde, pour te célébrer, Héra ; car c'était toi aussi qui avais suggéré à Arété de révéler la prudente réponse d'Alkinoos*.

Le roi, conformément aux termes de la droite sentence qu'il avait proclamée dès l'abord, comme désormais la consommation du mariage était de notoriété publique, maintint fermement jusqu'au bout sa ligne de conduite* sans se laisser émouvoir par la peur funeste ni par le lourd ressentiment d'Aiétès ; il avait d'ailleurs lié chacun par d'infrangibles serments[3]. Aussi, quand les Colques eurent compris la vanité de leur requête, quand Alkinoos leur eut ordonné ou de respecter sa sentence ou d'éloigner leurs navires de ses ports[4] et de son pays,

1. Cf. 1, 389, 437.

2. L'hom. σιγαλόεις est glosé par λαμπρός ou ποικίλος (πεποικιλμένος). C'est le second sens qui convient ici. — La leçon primitive de L est confirmée par 3, 1260 κρούει πέδον, et Nonnos, *Dion.*, 40, 240 πέδον κρούουσα πεδίλῳ. Des leçons de ce genre prouvent que la première main de L a utilisé un modèle indépendant d'Ω, au moins au Chant IV : cf. t. 2, p. IX-XI.

3. Pour le sens des v. 1203[b]-1205[a], voir la Notice, p. 53, n. 1 ; pour le v. 1205[b], cf. E. Livrea, *ad loc.* Ἐπέρχομαι et ἔπειμι sont fréquents au sens moral : cf., outre les exemples cités dans les dictionnaires, Quint. Sm., 2, 263 ; 3, 561 ; 4, 320 ; 5, 214 (τάρβος), 596 ; 7, 280 ; 9, 355 ; 13, 393.

4. Drépané-Corcyre a deux ports : cf. ζ 263 ; Thuc., 3, 72, 3 ; Callim., fr. 15 Pf., et la *N. C.* à 4, 983.

ἀρνειὸν μήλων, ὁ δ' ἀεργηλὴν ἔτι πόρτιν·
ἄλλοι δ' ἀμφιφορῆας ἐπισχεδὸν ἵστασαν οἴνου
κίρνασθαι· θυέων δ' ἀπὸ τηλόθι κήκιε λιγνύς.
Αἱ δὲ πολυκμήτους ἑανοὺς φέρον, οἷα γυναῖκες,
μείλιά τε χρυσοῖο καὶ ἀλλοίην ἐπὶ τοῖσιν
ἀγλαΐην, οἵην τε νεόζυγες ἐντύνονται.
Θάμβευν δ' εἰσορόωσαι ἀριπρεπέων ἡρώων
εἴδεα καὶ μορφάς, ἐν δέ σφισιν Οἰάγροιο
υἱὸν ὑπαὶ φόρμιγγος ἐυκρέκτου καὶ ἀοιδῆς
ταρφέα σιγαλόεντι πέδον κρούοντα πεδίλῳ.
Νύμφαι δ' ἄμμιγα πᾶσαι, ὅτε μνήσαιντο γάμοιο,
ἱμερόενθ' ὑμέναιον ἀνήπυον· ἄλλοτε δ' αὖτε
οἰόθεν οἶαι ἄειδον ἑλισσόμεναι περὶ κύκλον,
Ἥρη, σεῖο ἕκητι· σὺ γὰρ καὶ ἐπὶ φρεσὶ θῆκας
Ἀρήτῃ πυκινὸν φάσθαι ἔπος Ἀλκινόοιο.
Αὐτὰρ ὅ γ', ὡς τὰ πρῶτα δίκης ἀνὰ πείρατ' ἔειπεν
ἰθείης, ἤδη δὲ γάμου τέλος ἐκλήιστο,
ἔμπεδον ὧς ἀλέγυνε διαμπερές, οὐδέ ἑ τάρβος
οὐλοὸν οὐδὲ βαρεῖαι ἐπήλυθον Αἰήταο
μήνιες· ἀρρήκτοισι δ' ἐνιζεύξας ἔχεν ὅρκοις.
Τῶ καὶ ὅτ' ἠλεμάτως Κόλχοι μάθον ἀντιόωντες,
καί σφεας ἠὲ θέμιστας ἑὰς εἴρυσθαι ἄνωγεν
ἢ λιμένων γαίης τ' ἀπὸ τηλόθι νῆας ἐέργειν,

Test. **1187-1197** $Π^{33}$ ‖ **1198** ἀληλάμενοι περὶ κύκλον apud *EM* s. ἀλάλημαι (sine auctoris nomine) non pertinet ad hunc locum, sed ad Arat. 489 (ἐληλ. π. κ.) ut uidit J. Martin ‖ **1206** (ὅτ' — ἀντιόωντες) *EG* s. ἠλέματος ; (ἠλεμάτως solum) *EM* ibid.

1188 δ' Ω : τ' E ‖ ἀπὸ AE : ἀπο- L*w* ‖ **1191** νεόζυγες *w* : -οζυγὲς *m* ‖ ἐντύνονται Ω : -ύονται D ‖ **1192** θάμβευ[ν $Π^{33}$ Ω : -βεον E ‖ **1193** ἐν *m* : σὺν *w* ‖ **1195** πέδον GE : -δῳ LA -δην S ‖ κρούοντα L^{ac} V^{ac} : κροτέοντα L^{4} in ras. A*w*E uide adn. ‖ **1196** μνήσαιντο Ω : -αιτο Brunck ‖ **1198** ἑλισσόμεναι Ω : ἀμειβό- D ‖ **1200** Ἀρήτῃ *w* : -ῃς *m* ‖ Ἀλκι[ras.]όοιο L (cum pr. ι p.c.) Ἀλ]κινόοιο V in ras. ‖ **1203** ἑ *m* : τι *w* ‖ **1204** ἐπήλυθον Ω : ὑπ- Madvig ‖ **1207** ἠὲ *m* : ἠδὲ L^{4pc}*w* ‖ εἴρυσθαι G : εἴ- Ω ‖ **1208** ἀπὸ AE : ἀπο- L*w*.

alors[1], effrayés par les menaces de leur roi, ils demandèrent à être accueillis en alliés[2]. Durant de longues années, ils habitèrent dans l'île même parmi les Phéaciens, jusqu'au jour où les Bacchiades, originaires d'Éphyra*, vinrent s'y installer avec le temps. Ils passèrent alors sur la côte située en face de l'île* ; de là, ils devaient émigrer dans les monts Kérauniens où vivent les Amantes, chez les Nestaiens et à Oricos*. Mais tout ceci arriva bien plus tard dans le cours des siècles[3]. Là-bas, on célèbre encore chaque année des sacrifices aux Moires et aux Nymphes dans le sanctuaire d'Apollon Pastoral, sur les autels que Médée avait élevés[4]. Au départ des Minyens, Alkinoos leur offrit quantité de présents ; Arété aussi et, en outre, elle donna pour suite à Médée douze esclaves phéaciennes de son palais[5].

Le septième jour, ils quittèrent Drépané. Une forte brise s'était levée dès l'aurore dans le ciel serein et, poussés par le souffle du vent, ils poursuivaient leur course. Mais le destin ne permettait pas encore aux héros d'aborder en Achaïe : il leur fallait subir d'abord d'autres épreuves aux confins de la Libye. Déjà pourtant, ils avaient laissé le golfe qui doit son nom à Ambracie[6] ; déjà, ils avaient laissé, voile déployée,

1. Δὴ τότε δή, leçon de *m*, est garanti par la tradition manuscrite unanime dans quatre textes (cf. M. L. West, *Philol.*, 110, 1966, 167) ; mais quelques mss récents le substituent à la leçon originale dans [Orph.], *Arg.*, 1284 et 1345, et il semble fautif dans Ap. Rh., 4, 1400. On hésitera ici à le préférer à μιν, qui paraît utile et confirmé par 1, 650.

2. Συνήμων et συνημοσύνη sont à mettre en rapport avec συνώμεθα (N 381), « conclure un mariage ». Le substantif signifie « pacte conclu », « engagement pris » (cf. 1, 300 ; 3, 1105) ; l'adjectif implique la conclusion d'un pacte officiel d'alliance (et d'allégeance), malgré la scholie et les éditeurs (cf. H. Fränkel, *Noten*, 422, n. 168).

3. Variation sur un vers de Callimaque qui clôt un développement analogue sur la migration des Colques : fr. 12, 6 Pf. (= Ap. Rh., 1, 1309).

4. Voir la Notice, p. 53, n. 3.

5. Voir la Notice, p. 53.

6. Texte gâté. La conjecture de Merkel ποθι est à écarter : voir t. 2, p. 59, n. 3. Παρά est assez séduisant.

δὴ τότε μιν, βασιλῆος ἑοῦ τρομέοντες ἐνιπάς,
δέχθαι μειλίξαντο συνήμονας. Αὖθι δὲ νήσῳ
δὴν μάλα Φαιήκεσσι μετ' ἀνδράσι ναιετάασκον,
εἰσότε Βακχιάδαι, γενεὴν Ἐφύρηθεν ἐόντες,
ἀνέρες ἐννάσσαντο μετὰ χρόνον, οἱ δὲ περαίην
νήσου ἔβαν · κεῖθεν δὲ Κεραύνια μέλλον Ἀμάντων
οὔρεα Νεσταίους τε καὶ Ὤρικον εἰσαφικέσθαι.
Ἀλλὰ τὰ μὲν στείχοντος ἅδην αἰῶνος ἐτύχθη ·
Μοιράων δ' ἔτι κεῖσε θύη ἐπέτεια δέχονται
καὶ Νυμφέων Νομίοιο καθ' ἱερὸν Ἀπόλλωνος
βωμοὶ τοὺς Μήδεια καθίσσατο. Πολλὰ δ' ἰοῦσιν
Ἀλκίνοος Μινύαις ξεινήια, πολλὰ δ' ὄπασσεν
Ἀρήτη, μετὰ δ' αὖτε δυώδεκα δῶκεν ἕπεσθαι
Μηδείῃ δμωὰς Φαιηκίδας ἐκ μεγάροιο.
Ἤματι δ' ἑβδομάτῳ Δρεπάνην λίπον · ἤλυθε δ' οὖρος
ἀκραὴς ἠῶθεν ὑπεύδιος · οἱ δ' ἀνέμοιο
πνοιῇ ἐπειγόμενοι προτέρω θέον. Ἀλλὰ γὰρ οὔ πω
αἴσιμον ἦν ἐπιβῆναι Ἀχαιίδος ἡρώεσσιν,
ὄφρ' ἔτι καὶ Λιβύης ἐπὶ πείρασιν ὀτλήσειαν.
Ἤδη μὲν † ποτὶ † κόλπον ἐπώνυμον Ἀμβρακιήων,
ἤδη Κουρῆτιν ἔλιπον χθόνα πεπταμένοισι

Test. **1214-1215** (κεῖθεν — εἰς ἀφικέσθαι) *EG*^{A} s. Ἀμαντές || **1228** *EG EM* s. Ἀμβρακία.

1209 μιν *w* : δή *m* uide adn. || τρομέοντες L^{ac}(?)SE : -ντας L^{2} in ras. AG || **1210** μειλίξαντο Ω : ἐμειλ- D || **1212** εἰσότε [εἰς ὅτε LE] Ω Σ^{Ω} : -όκε *d* Σ^{J} || ἐόντες *m* : ἰόν- *w*D || **1214** νήσου Pfeiffer (cf. *Σ^{LJ} εἰς Ἤπειρον) : νῆσον Ω *Σ^{LJ} ad 1216 (εἰς τὴν πλησίον uel ἀντιπέραν νῆσον) || Ἁμαντων (sic) Test. : Ἀβάντων Ω Σ^{LJ} (ad 1216) || **1215** Ὤρικον [Ὥ- Test.] AE Test. : Ὠρικὸν [Ὡ- Σ^{J}] *w* Σ^{LJ} Ὥρικὸν L || **1216** τὰ om. E || **1217** δ' ἔτι κεῖσε *m* : δέ τε κ- Σ^{L} δέ τ' ἔκεισε *w* δ' ἔτι κεῖθι Fränkel || **1218** Νυμφέων LAS^{po}G : -φάων SE || **1219** καθίσ(σ)ατο Ω (cf. 2, 947 ; 4, 278 ; Call. *H.* 3, 233) : καθείσατο S || **1224** ὑπεύδιος *w* : ὑπεκδιός [ὑπὲκ Δ- A] *m* || **1228** ποτὶ Ω Test. : ποθι Merkel παρὰ Campbell^{2} || **1229** Κουρῆτιν [-ρῖτ- LA] *m* : -ρήτων *w*.

la terre courète[1], puis les Échinades elles-mêmes et leur chapelet d'îles exiguës* ; la terre de Pélops était en vue depuis peu. C'est alors qu'emportant la nef, une funeste tempête de Borée les entraînait dans leur course[2] vers la mer de Libye, pendant neuf nuits entières et autant de jours, jusqu'au moment où ils eurent pénétré fort loin à l'intérieur de la Syrte d'où les navires ne peuvent plus ressortir[3], dès lors qu'ils ont été contraints de pénétrer dans ce golfe. Là, en effet, il y a partout de la vase, partout un fond couvert de touffes d'algues sur lesquelles l'écume de l'onde se déverse sans bruit[4] ; en bordure, le sable s'étend aussi loin que le ciel* : nulle bête là-bas, nul oiseau ne s'envole[5]. C'est en ce lieu que la marée — car souvent cette nappe d'eau tour à tour reflue de la terre ferme*, puis se déverse à nouveau, grondante, sur la côte dans un violent déferlement — donc la marée les jeta d'un seul coup* jusqu'à la partie la plus reculée du rivage ; seule la base de la quille demeurait dans l'eau*. Ils sautèrent du navire et la douleur les prit au spectacle du ciel et du dos de cette terre immense, semblable au ciel, qui s'étendaient à perte de vue*. Aucune aiguade*, aucun sentier ; ils n'apercevaient au loin aucune étable de pasteur ; sur toutes choses régnait une paix silencieuse*. Dans leur angoisse, ils se demandaient de l'un à l'autre :

« Quel nom ce pays se flatte-t-il de porter* ? Où les tempêtes nous ont-elles jetés ? Ah ! pourquoi n'avoir point osé, sans écouter la peur funeste, nous lancer sur le chemin de l'aller, au travers des Roches ? Même si

1. Le pays des Courètes est l'Acarnanie : cf. É. Delage, *Géographie*, 253 ; sur la leçon Κουρῆτιν, banalisée par *w*, cf. F. Vian, *Rev. Ét. Anc.*, 75, 1973, 95 (et n. 5) ; Livrea, *ad loc.*

2. Cf. 1, 1016 s. ; 4, 579.

3. Bien que l'accord entre L et D plaide en faveur d'ὅθ(ι), nous préférons ἵν(α) qui devait facilement tomber par haplographie, alors qu'ὅτ'/ὅθ' a pu être suggéré par ὅτε au vers suivant.

4. Cf. Callim., *Hymnes*, 4, 14 ὕδατος ἄχνην.

5. *Zeugma* : ἀείρεται ne convient qu'au second sujet. Cf. A. Wifstrand, *Krit. u. exeg. Bem.* (Bull. Soc. Roy. Lettres Lund, 1928/29), 93 s.

λαίφεσι καὶ στεινὰς αὐταῖς σὺν Ἐχινάσι νήσους
ἑξείης, Πέλοπος δὲ νέον κατεφαίνετο γαῖα·
καὶ τότ' ἀναρπάγδην ὀλοὴ Βορέαο θύελλα
μεσσηγὺς πέλαγος δὲ Λιβυστικὸν ἐννέα πάσας
νύκτας ὁμῶς καὶ τόσσα φέρ' ἤματα, μέχρις ἵκοντο
προπρὸ μάλ' ἔνδοθι Σύρτιν, ἵν' οὐκέτι νόστος ὀπίσσω
νηυσὶ πέλει, ὅτε τόνδε βιῴατο κόλπον ἱκέσθαι.
Πάντῃ γὰρ τέναγος, πάντῃ μνιόεντα βυθοῖο
τάρφεα, κωφὴ δέ σφιν ἐπιβλύει ὕδατος ἄχνη·
ἠερίη δ' ἄμαθος παρακέκλιται· οὐδέ τι κεῖσε
ἑρπετὸν οὐδὲ ποτητὸν ἀείρεται. Ἔνθ' ἄρα τούς γε
πλημυρίς — καὶ γάρ τ' ἀναχάζεται ἠπείροιο
ἦ θαμὰ δὴ τόδε χεῦμα, καὶ ἂψ ἐπερεύγεται ἀκτὰς
λάβρον ἐποιχόμενον — μυχάτῃ ἐνέωσε τάχιστα
ἠιόνι, τρόπιος δὲ μάλ' ὕδασι παῦρον ἔλειπτο.
Οἱ δ' ἀπὸ νηὸς ὄρουσαν, ἄχος δ' ἕλεν εἰσορόωντας
ἠέρα καὶ μεγάλης νῶτα χθονὸς ἠέρι ἶσα
τηλοῦ ὑπερτείνοντα διηνεκές· οὐδέ τιν' ἀρδμόν,
οὐ πάτον, οὐκ ἀπάνευθε κατηυγάσσαντο βοτήρων
αὔλιον, εὐκήλῳ δὲ κατείχετο πάντα γαλήνῃ.
Ἄλλος δ' αὖτ' ἄλλον τετιημένος ἐξερέεινε·
« Τίς χθὼν εὔχεται ἥδε ; Πόθι ξυνέωσαν ἄελλαι
ἡμέας ; Αἴθ' ἔτλημεν, ἀφειδέες οὐλομένοιο
δείματος, αὐτὰ κέλευθα διαμπερὲς ὁρμηθῆναι

1230 στεινὰς *m* (sed στεῖναι // L ante ras.) : στενὰς *w* ‖ αὐταῖς : αυται L^{ac} ‖ **1233** δὲ L : -δε AE τε *w*D ‖ Λιβυστικὸν Ω : Λιβυκὸν E ‖ **1235** ἵν' L^{2sl}A*w* : ὅτ' L ὅθ' D ἔνθ' E ‖ **1236** τόνδε Fränkel : τόνγε Ω ‖ βιῴατο L^{2pc}A*w* : βιόατο (?) L^{ac} βιαίατο E ‖ **1239** ἠερίη δ' Ω : ἠέρι, ἠδ' E ‖ **1242** τόδε L*w*E : τότε A τόγε *d* ‖ ἐπερεύγεται Ω : ἀπ- E ‖ **1243** λάβρον Ω : -βρῳ E ‖ -σε τάχιστα *m* : -σεν ἄγεσθαι *w* ‖ **1246** ἠέρι δ' Ω : δ' del. Buttmann ‖ **1248** κατηυγάσ(σ)αντο L^{2sl}*w* : καταυγ- *m* (cf. *Anth. Pal.* 9, 58, 8 ; sed cum augmento, *ibid.*, 2 ; et 7, 726, 9 ; 12, 91, 5) ‖ βοτήρων Ω : -ῆρα E ‖ **1249** αὔλιον L^{2pc}*w* : αὐλίον LA -ίου E ‖ **1250** ἄλλον plerique : -ος $L^{ac}E^{ac}$ ‖ τετιημένος Ω : -ον E.

nous étions allés contre le destin de Zeus, qu'il eût mieux valu périr en méditant un grand exploit[1] ! Mais que faire à présent, si, retenus par les vents, il nous faut rester ici, même peu de temps ? Quelle solitude règne sur la côte qui s'étend le long de cette terre sans limites[2] ! »

Ainsi parlaient-ils et le pilote Ancaios, plein de désespoir dans ce malheur, dit à son tour à ses compagnons affligés :

« C'en est bien fini de nous, victimes du sort le plus misérable ; nul moyen d'échapper au malheur. Tout ce qui nous attend, c'est de connaître les pires épreuves, échoués que nous sommes au bord de ce désert*, même si les vents venaient à souffler de la terre[3] : je ne vois que hauts-fonds de vase, aussi loin que je scrute la mer de tout côté ; à perte de vue, l'eau court éparpillée à la surface des sables blancs d'écume*. Depuis longtemps déjà, notre nef sacrée aurait dû se fracasser misérablement sur le fond, bien au loin ; c'est la marée, venue du large, qui l'a soulevée d'elle-même et portée ici. Mais maintenant, elle a reflué vers la haute mer et il ne reste plus qu'une nappe d'eau serpentant, où l'on ne peut naviguer, tant son niveau est bas. Pour moi, je vous l'assure, tout espoir de navigation et de retour est brisé à jamais ; qu'un autre fasse montre de son habileté[4] : il peut s'asseoir aux gouvernails, s'il veut tenter la route. Mais Zeus refuse, après nos épreuves, de nous accorder le jour du retour. »

Il parlait ainsi en pleurant ; ceux qui s'y connaissaient

1. On sait que les Argonautes ignorent que les Symplégades sont désormais immobiles : cf. 2, 891 s., 1190 s.

2. Cf. Aratos, 404 ὀλίγον μὲν ἐπὶ χρόνον ; pour διωλύγιος, cf. Callim., fr. 713 Pf. — Les Argonautes n'ont pas encore pris toute la mesure de leur infortune : ils craignent de manquer de vivres, mais ne se doutent pas qu'ils ne peuvent plus reprendre leur navigation.

3. Le vent du sud, le simoun, est encore plus redoutable que le vent du nord : cf. Lucain, 9, 319 ss., 447-497.

4. La correction de Madvig s'impose et trouve une confirmation dans le grattage de L. L'abrégement de la désinence d'optatif

πετράων · ἣ τ' ἂν καὶ ὑπὲρ Διὸς αἶσαν ἰοῦσι
βέλτερον ἦν μέγα δή τι μενοινώοντας ὀλέσθαι.
Νῦν δὲ τί κεν ῥέξαιμεν, ἐρυκόμενοι ἀνέμοισιν
αὖθι μένειν τυτθόν περ ἐπὶ χρόνον ; Οἷον ἐρήμη
πέζα διωλυγίης ἀναπέπταται ἠπείροιο. »
῝Ως ἄρ' ἔφη · μετὰ δ' αὐτὸς ἀμηχανίῃ κακότητος
ἰθυντὴρ Ἀγκαῖος ἀκηχεμένοις ἀγόρευσεν ·
« Ὠλόμεθ' αἰνότατον δῆθεν μόρον, οὐδ' ὑπάλυξις
ἔστ' ἄτης · πάρα δ' ἄμμι τὰ κύντατα πημανθῆναι
τῇδ' ὑπ' ἐρημαίῃ πεπτηότας, εἰ καὶ ἀῆται
χερσόθεν ἀμπνεύσειαν · ἐπεὶ τεναγώδεα λεύσσω
τῆλε περισκοπέων ἅλα πάντοθεν, ἤλιθα δ' ὕδωρ
ξαινόμενον πολιῇσιν ἐπιτροχάει ψαμάθοισι.
Καί κεν ἐπισμυγερῶς διὰ δὴ πάλαι ἧδε κεάσθη
νηῦς ἱερὴ χέρσου πολλὸν πρόσω · ἀλλά μιν αὐτὴ
πλημυρὶς ἐκ πόντοιο μεταχρονίην ἐκόμισσε.
Νῦν δ' ἡ μὲν πέλαγος δὲ μετέσσυται, οἰόθι δ' ἅλμη
ἄπλοος εἱλεῖται, γαίης ὕπερ ὅσσον ἔχουσα.
Τούνεκ' ἐγὼ πᾶσαν μὲν ἀπ' ἐλπίδα φημὶ κεκόφθαι
ναυτιλίης νόστου τε. Δαημοσύνην δέ τις ἄλλος
φαίνοι ἑήν · πάρα γάρ οἱ ἐπ' οἰήκεσσι θαάσσειν
μαιομένῳ κομιδῆς · ἀλλ' οὐ μάλα νόστιμον ἦμαρ
Ζεὺς ἐθέλει καμάτοισιν ἐφ' ἡμετέροισι τελέσσαι. »
῝Ως φάτο δακρυόεις · σὺν δ' ἔννεπον ἀσχαλόωντι

1255 μενοινώοντας SE : -νόωντας LA -νώωντας G || ὀλέσθαι Ω : ἐλ- E || **1259** ἀμηχανέων κακότητι, cl. 2, 410 ; 3, 423, malit Fränkel || **1260** ἀκηχεμένοις Ω : -νος O^{ac} || ἀγόρευσεν *m* : -ευε(ν) *w* || **1262** πάρα AS : παρα L παρὰ GE || κύντατα *m* : κύματα *w* || **1263** ὑπ' Ω : ἐπ' Schneider[2] || πεπτηότας L^{2}A*w* : -ηῶτας L^{ac}E || καὶ L^{ac} Köchly[2] : κεν L^{2}A*w*E || **1264** ἀμπνεύσειαν : alt. ά in ras. L || **1270** μετέσσυται : σσυτ in ras. 5 uel 6 litt. L || **1271** εἱλεῖται L : εἰ- A*w*E || **1273** τε *w* : δὲ LE om. A || δέ Ω : γέ E || **1274** φαίνοι ἑήν Madvig : φαίνοι ΄. . . L^{ac} φαίνοιεν L^{2} in ras. A*w* φήνειεν E || θαάσσειν L^{2} in ras. ASE : θοά- L^{ac}(?)G cf. 2, 1026 || **1275** μαιομένῳ L^{4} in ras. A*w*E : -νων L^{ac} || **1277** ἀσχαλόωντι *m* : -ντες *w*.

en navigation approuvaient le pilote accablé[1]. Tous en eurent le cœur glacé et une pâleur livide couvrit leurs joues. Parfois, tels des ombres sans vie, des hommes errent par la ville dans l'attente d'une guerre ou d'une peste ou d'une de ces pluies de déluge qui noient par milliers les labours des bœufs[2], soit lorsque* les statues des dieux laissent d'elles-mêmes couler une sueur de sang et qu'on croit entendre des mugissements dans les enclos sacrés, soit encore quand le soleil, en plein jour, ramène la nuit au firmament, tandis que les astres allument leurs feux dans le ciel. C'est ainsi qu'alors les héros, anxieux, allaient et venaient sur le bord de la grève sans fin. Bientôt survinrent les ombres du soir. Se serrant pitoyablement dans leurs bras, ils se faisaient leurs adieux en larmes pour s'en aller ensuite, chacun de son côté, rendre l'âme en tombant sur le sable*. Puis ils partirent en directions diverses afin de passer la nuit loin les uns des autres. La tête enveloppée dans leur manteau[3], ils restèrent étendus, sans manger ni boire, pendant une nuit entière et un matin, dans l'attente de la mort la plus misérable*. A l'écart, le groupe des jeunes servantes gémissait auprès de la fille d'Aiétès. Parfois, abandonnés après être tombés du roc où ils nichaient, des oisillons incapables de voler poussent des cris aigus[4] ; parfois encore, sur la berge du Pactole au beau cours, des cygnes font vibrer leur chant, tandis que résonnent à l'entour la prairie humide

-οι est attesté au quatrième et au cinquième pied : cf. M. Campbell, *Rev. Phil.*, 47, 1973, 89. En revanche, *φαίνειεν, conjecturé par cet érudit (*ibid.*, 85), manque de parallèles véritables.

1. Cette approbation unanime montre que l'habileté du pilote n'est pas en cause.

2. Λοιμοῖο τέλος = λοιμόν, périphrase fréquente méconnue par de La Ville de Mirmont et Seaton. — L'hiatus après μυρία s'explique par la dislocation de formules du type μυρία ἤδη (β 16) ou σχέτλια ἔργα; cf. déjà φ 408, et Quint. Sm., 11, 66 ; 14, 104 (cf. F. Vian, *Recherches sur les Posthom.*, 1959, 216 s.).

3. Cf. 1, 264, et, dans une situation analogue, 2, 860 s.

4. Cf. I 323 ; Φ 494 s. L'allusion à ce dernier passage suggère que les oiselets sont des colombes.

ὅσσοι ἔσαν νηῶν δεδαημένοι. Ἐν δ' ἄρα πᾶσι
παχνώθη κραδίη, χύτο δὲ χλόος ἀμφὶ παρειάς.
Οἷον δ' ἀψύχοισιν ἐοικότες εἰδώλοισιν
ἀνέρες εἱλίσσονται ἀνὰ πτόλιν, ἢ πολέμοιο
ἢ λοιμοῖο τέλος ποτιδέγμενοι ἠέ τιν' ὄμβρον
ἄσπετον, ὅς τε βοῶν κατὰ μυρία ἔκλυσεν ἔργα,
ἢ ὅτ' ἂν αὐτόματα ξόανα ῥέῃ ἱδρώοντα
αἵματι καὶ μυκαὶ σηκοῖς ἔνι φαντάζωνται,
ἠὲ καὶ ἠέλιος μέσῳ ἤματι νύκτ' ἐπάγῃσιν
οὐρανόθεν, τὰ δὲ λαμπρὰ δι' ἠέρος ἄστρα φαείνει·
ὣς τότ' ἀριστῆες δολιχοῦ πρόπαρ αἰγιαλοῖο
ἤλυον ἑρπύζοντες. Ἐπήλυθε δ' αὐτίκ' ἐρεμνὴ
ἕσπερος· οἱ δ' ἐλεεινὰ χεροῖν σφέας ἀμφιβαλόντες
δακρυόεν ἀγάπαζον, ἵν' ἄνδιχα δῆθεν ἕκαστος
θυμὸν ἀποφθείσειαν ἐνὶ ψαμάθοισι πεσόντες.
Βὰν δ' ἴμεν ἄλλυδις ἄλλος ἑκαστέρω αὖλιν ἑλέσθαι·
ἐν δὲ κάρη πέπλοισι καλυψάμενοι σφετέροισιν,
ἄκμηνοι καὶ ἄπαστοι ἐκείατο νύκτ' ἐπὶ πᾶσαν
καὶ φάος, οἰκτίστῳ θανάτῳ ἔπι. Νόσφι δὲ κοῦραι
ἀθρόαι Αἰήταο παρεστενάχοντο θυγατρί.
Ὡς δ' ὅτ' ἐρημαῖοι, πεπτηότες ἔκτοθι πέτρης
χηραμοῦ, ἀπτῆνες λιγέα κλάζουσι νεοσσοί,
ἢ ὅτε καλὰ νάοντος ἐπ' ὀφρύσι Πακτωλοῖο
κύκνοι κινήσουσιν ἑὸν μέλος, ἀμφὶ δὲ λειμὼν

1282 λοιμοῖο Ω : λιμ- E ‖ **1283** μυρία Ω (S etiam) : -ρί' E -ρίος Fränkel perperam ‖ **1284** ἢ ὅταν Ω Σ$^{\Omega}$: ὁππότ' ἂν Wilamowitz^{3} uide adn. ‖ ἱδρώοντα LSE : ἱδρόωντα AD ἱδρώωντα G ‖ **1285** αἵματι *m* : -τα *w* ‖ καὶ Ω Σ$^{\Omega lem}$: ἢ malit Fränkel^{3} (cf. fort. *Σ$^{\Omega par}$ ἢ ὅταν μυκήσεις κτλ.) ‖ μυκαὶ Ω Σ$^{\Omega lem}$ *Σ$^{\Omega J}$: μῦκαι E Σ$^{J lem}$ ‖ φαντάζωνται S^{pc}G *Σ^{LJ} : -ζονται *m*S^{ac}, recte fort. ‖ **1287** φαείνει *w*E : -νοι LA -νῃ Stephanus res dubia ‖ **1289** ἤλυον Brunck : -υθον Ω ‖ ἐρεμνὴ L^{2s1}A^{2}*w*E : ἐρυμνὴ LA ‖ **1291** ἕκαστος *m* : -στοι *w* ‖ **1292** ἀποφθείσειαν L : -φθίσειαν L^{2s1}A*w* -φθίσειεν IE ‖ **1293** ἑκαστέρω Ω : ἑκατ- GE^{ac} ‖ **1301** κινήσουσιν *m* : -σωσιν *w*D uide adn.

de rosée et les belles eaux du fleuve* : c'est ainsi que, laissant traîner leur blonde chevelure dans la poussière, toute la nuit, elles gémissaient leur plainte pitoyable[1]. Ils auraient tous perdu la vie en ce lieu, sans laisser de nom ni de trace dans la mémoire des hommes de la terre, ces héros braves entre tous, sans avoir achevé leur entreprise[2]. Mais, comme ils se consumaient de désespoir, ils firent pitié aux héroïnes* tutélaires de la Libye qui, jadis, quand Athéna avait jailli, resplendissante, de la tête de son père, étaient venues vers elle pour la baigner au bord des eaux du lac Triton*. C'était l'heure de midi ; le soleil embrasait toute la Libye de ses rayons les plus perçants[3]. Elles se dressèrent alors près de l'Aisonide et, de leurs mains, lui ôtèrent doucement son manteau de la tête*. Il se rejeta de l'autre côté en détournant le regard, saisi de crainte devant les déesses ; mais, visibles de lui, et de lui seul, elles lui dirent ces douces paroles dans son effroi* :

« Malheureux, pourquoi te laisser abattre par tant de désespoir ? Nous savons que vous êtes allés à la conquête de la toison d'or ; nous connaissons tout le détail de vos épreuves, tous ces travaux surhumains que vous avez accomplis sur terre et sur mer dans vos navigations errantes*. Bergères du désert, nous sommes les déesses de ce sol, douées de voix humaine*, les héroïnes tutélaires et filles de la Libye[4]. Allons ! debout, cesse de tant

1. Vers formé de quatre mots, remarquable par le jeu des sonorités et son rythme (clausule spondaïque). Ἰήλεμος est à prendre au sens propre : les femmes s'acquittent de leurs fonctions de pleureuses en lançant par avance leur plainte funèbre sur les héros et sur elles-mêmes.

2. Cf. Empédocle, 31 B 12, 2 Diels-Kranz ἐξαπολέσθαι ἀνήνυστον καὶ ἄπυστον (et π 111).

3. L'heure de midi est propice aux apparitions divines : Callim., *Hymnes*, 5, 72-74 ; Théocr., 1, 15-18 ; cf. R. Caillois, *Rev. Hist. Rel.*, 1937, t. 115, 142-173 ; t. 116, 54-83, 143-186.

4. Libyé est l'épouse de Poseidon : cf. 4, 1558-1561. Les Héroïnes sont donc filles du dieu de la mer et, par conséquent, qualifiées pour parler de son attelage.

ἑρσήεις βρέμεται ποταμοῖό τε καλὰ ῥέεθρα·
ὣς αἱ ἐπὶ ξανθὰς θέμεναι κονίῃσιν ἐθείρας
παννύχιαι ἐλεεινὸν ἰήλεμον ὠδύροντο.
Καί νύ κεν αὐτοῦ πάντες ἀπὸ ζωῆς ἐλίασθεν
νώνυμνοι καὶ ἄφαντοι ἐπιχθονίοισι δαῆναι
ἡρώων οἱ ἄριστοι ἀνηνύστῳ ἐπ' ἀέθλῳ·
ἀλλά σφεας ἐλέηραν ἀμηχανίῃ μινύθοντας
ἡρῷσσαι Λιβύης τιμήοροι, αἵ ποτ' Ἀθήνην,
ἦμος ὅτ' ἐκ πατρὸς κεφαλῆς θόρε παμφαίνουσα,
ἀντόμεναι Τρίτωνος ἐφ' ὕδασι χυτλώσαντο.
Ἔνδιον ἦμαρ ἔην, περὶ δ' ὀξύταται θέρον αὐγαὶ
ἠελίου Λιβύην· αἱ δὲ σχεδὸν Αἰσονίδαο
ἔσταν, ἕλον δ' ἀπὸ χερσὶ καρήατος ἠρέμα πέπλον.
Αὐτὰρ ὅ γ' εἰς ἑτέρωσε παλιμπετὲς ὄμματ' ἔνεικε,
δαίμονας αἰδεσθείς· αὐτὸν δέ μιν ἀμφαδὸν οἶον
μειλιχίοις ἐπέεσσιν ἀτυζόμενον προσέειπον·
« Κάμμορε, τίπτ' ἐπὶ τόσσον ἀμηχανίῃ βεβόλησαι ;
Ἴδμεν ἐποιχομένους χρύσεον δέρος· ἴδμεν ἕκαστα
ὑμετέρων καμάτων, ὅσ' ἐπὶ χθονὸς ὅσσα τ' ἐφ' ὑγρὴν
πλαζόμενοι κατὰ πόντον ὑπέρβια ἔργα κάμεσθε.
Οἰοπόλοι δ' εἰμὲν χθόνιαι θεαὶ αὐδήεσσαι,
ἡρῷσσαι Λιβύης τιμήοροι ἠδὲ θύγατρες.

Test. **1309** (ἥρωσσαι — τιμήοροι) *EG* s. ἥρωσσαι ; (τιμήοροι ἥρωες) *EM* s. τιμήοροι.

1304 ἰήλεμον *m* Σ^{Ω} : ἰάλ- *w* Σ^{J} || **1306** ἐπιχθονίοισι Ω (et G^{sl}) : -ίῃσι GE || **1308** ἐλέηραν [-έειρ- A -αίηρ- E] *m* : -έαιρον *w* || **1309** ἡρῷσσαι *m*S Σ^{AJlem} : -ῷσαι G -ῷαι D -ῷισσαι Σ^{Llem} et Herodian. secundum $\Sigma^{\Omega J}$ ἥρωσσαι EG^{A} (corrupte EG^{B} *EM*) ἡρωῖναι $\Sigma^{L}(^{J})$ (ut uar. lect. -ῷναι ?) || **1311** ἐφ' Ω : ἐν Campbell[1] || **1312** ὀξύταται S*d* : -τατοι LAG -τάτως E || **1315** ἔνεικε(ν) Ω : ἔρεισε *d* || **1318** ἐπὶ Spitzner[1-2] : ἔτι LAG (τίπτ)ε τι SE || **1319** ἐποιχομένους Ω : -όμενον *d* || δέρος LE : -ρας L^{2sl}A*wd* (cf. 3, 404) || ἕκαστα Ω : ἅπαντα *d* || **1320** χθονὸς Ω : χθόνα E cf. 1359 || **1323** ἡρῷσσαι *m*S : -ῷισσαι L^{2pc} -ῷσαι G.

gémir sur tes infortunes et fais lever tes compagnons. Sitôt que tu auras vu Amphitrite dételer le char rapide de Poseidon, payez votre dette à votre mère pour les peines qu'elle endura si longtemps à vous porter dans son ventre et vous pourrez encore retourner dans la très sainte Achaïe. »

Elles parlèrent ainsi et, à l'endroit même où elles se tenaient, elles s'évanouirent aussitôt en même temps que leur voix. Jason s'assit sur le sol, promenant son regard autour de lui, et dit :

« Soyez-nous propices, glorieuses déesses des solitudes. Je suis incapable de comprendre votre oracle sur notre retour ; mais, certes, je vais rassembler mes compagnons et le leur rapporter. Peut-être trouverons-nous un signe pour guider notre route[1] : mieux vaut toujours prendre l'avis de beaucoup[2]. »

Il dit et, se levant d'un bond, hélait à grands cris[3] ses compagnons, noir de poussière, tel un lion[4] qui, dans les bois, rugit en quête de sa femelle et, d'une voix rauque, fait retentir au loin les vallons des montagnes*, tandis que les bœufs aux champs frissonnent d'épouvante ainsi que les bouviers qui mènent les bœufs[5]. Mais pour eux, cette clameur n'avait rien d'effrayant : c'était celle d'un compagnon qui appelle ses amis. Ils s'assemblèrent près de lui, la tête basse. Il les fit asseoir, tout tristes, eux et les femmes, près du lieu où mouillait la nef, puis il prit la parole pour leur raconter tout[6] :

1. Sur le sens de τέκμωρ, voir la *N. C.* à 3, 494.
2. Cf. M 412. La confiance mise dans un avis collectif est un élément constant dans le poème : cf. 3, 171-175 (et 1, 700 s.).
3. Cf. Hermésianax, fr. 7, 5 Powell ἐπὶ μακρὸν ἀυτεῖ.
4. Ulysse est pareillement comparé à un lion battu par le vent et la pluie quand il s'avance vers Nausicaa (ζ 130 s.).
5. Triple répétition d'une forme de βοῦς. Sur ce procédé de style, souvent méconnu, cf. F. Vian, *Rev. Ét. Anc.*, 75, 1973, 86-88.
6. Cf. 1, 1097 ; 3, 1165. La précision « près du mouillage » suggère que Jason, comme il est naturel, est demeuré près du navire, alors que ses compagnons s'étaient dispersés le long du rivage (v. 1290-1293).

Ἀλλ' ἄνα, μηδ' ἔτι τοῖον ὀιζύων ἀκάχησο ·
ἄνστησον δ' ἑτάρους · εὖτ' ἂν δέ τοι Ἀμφιτρίτη
ἅρμα Ποσειδάωνος ἐύτροχον αὐτίκα λύσῃ,
δή ῥα τότε σφετέρῃ ἀπὸ μητέρι τίνετ' ἀμοιβὴν
ὧν ἔκαμεν δηρὸν κατὰ νηδύος ὔμμε φέρουσα ·
καί κεν ἔτ' ἠγαθέην ἐς Ἀχαιίδα νοστήσαιτε. »
"Ὣς ἄρ' ἔφαν, καὶ ἄφαντοι, ἵν' ἔσταθεν, ἔνθ' ἄρα ταί γε
φθογγῇ ὁμοῦ ἐγένοντο παρασχεδόν. Αὐτὰρ Ἰήσων
παπτήνας ἀν' ἄρ' ἕζετ' ἐπὶ χθονός, ὧδέ τ' ἔειπεν ·
« Ἵλατ', ἐρημονόμοι κυδραὶ θεαί. Ἀμφὶ δὲ νόστῳ
οὔ τι μάλ' ἀντικρὺ νοέω φάτιν · ἦ μὲν ἑταίρους
εἰς ἓν ἀγειράμενος μυθήσομαι, εἴ νύ τι τέκμωρ
δήωμεν κομιδῆς · πολέων δέ τε μῆτις ἀρείων. »
Ἦ, καὶ ἀναΐξας ἑτάρους ἐπὶ μακρὸν ἄυτει
αὐσταλέος κονίῃσι, λέων ὥς, ὅς ῥά τ' ἀν' ὕλην
σύννομον ἣν μεθέπων ὠρύεται · αἱ δὲ βαρείῃ
φθογγῇ ὑποβρομέουσιν ἀν' οὔρεα τηλόθι βῆσσαι ·
δείματι δ' ἄγραυλοί τε βόες μέγα πεφρίκασι
βουπελάται τε βοῶν. Τοῖς δ' οὔ νύ τι γῆρυς ἐτύχθη
ῥιγεδανὴ ἑτάροιο φίλοις ἐπικεκλομένοιο ·
ἀγχοῦ δ' ἠγερέθοντο κατηφέες. Αὐτὰρ ὁ τούς γε
ἀχνυμένους ὅρμοιο πέλας μίγα θηλυτέρῃσιν
ἱδρύσας, μυθεῖτο πιφαυσκόμενος τὰ ἕκαστα ·

Tᴇsᴛ. **1339** (σύννομον — ὠρύεται) Philopon. in Aristot. *De anima* 2, 8, p. 379, 11 Hayduck.

1324 μηδ' ἔτι *w*E : μηδέ τι LAD ‖ τοῖον Ω : τοι τοίων E ‖ **1328** ἔκαμε(ν) Ω : ἕνεκά με E ‖ **1331** ἐγένοντο *m* : γείν- *w* γέν- D ‖ **1333** κυδραὶ Ω : -δναὶ A ‖ **1335** ἀγειράμενος Ω : ἀει- E ‖ **1336** δήωμεν *w* : δηίομεν *m* δηίωμεν L^2 post ras. δήομεν *d* δήοιμεν Brunck ‖ ἀρείων *m* : ἀρίστη *w* ‖ **1338** κονίῃσι Ω : -ίῃ E ‖ **1339** δὲ βαρείῃ Wellauer : -είαι L^{2pc} (et -είᾳ I Flor.) -εῖαν L^{2ac} -εία A*w* -εῖαι E δέ τ[ε ......] L^{ac} ‖ **1340** ὑποβρομέουσιν L^{ac}(?) (ὕπο βρ- ci. Fränkel post ἐπιβρ- Castiglioni[1]) : ὑποτρομ- L^2 in ras. A*w*E ‖ **1341** τε Ω : γε E ‖ **1342** τε om. *w* ‖ τι Ω : τις G (et S^{sl} ?) ‖ **1343** φίλοις *m* : -λους L^{2pc}*w*.

« Écoutez-moi, mes amis* ! Comme je me désespérais, trois déesses, ceintes de peaux de chèvres qui, depuis le haut de la nuque, leur enveloppaient le dos et les hanches, pareilles à des jeunes filles*, se sont dressées au-dessus de ma tête, tout près de moi ; elles ont écarté mon manteau en le tirant d'une main légère ; elles m'ont ordonné de m'éveiller[1], d'aller vous faire lever et de vous dire de payer, comme il convient, notre dette à notre mère pour les peines qu'elle endura si longtemps à nous porter dans son ventre, une fois qu'Amphitrite aura dételé le char rapide de Poseidon. Pour ma part, je suis tout à fait incapable de comprendre cette prophétie[2]. En tout cas, elles se disaient les héroïnes tutélaires et filles de la Libye ; en outre, tout ce que nous avons enduré dans le passé sur terre et sur mer[3], elles affirmaient le connaître en détail. Puis j'ai cessé de les voir à l'endroit où elles se tenaient : je ne sais quelle vapeur ou quel nuage m'a dérobé leur apparition. »

Ainsi parla-t-il et tous restaient interdits en l'écoutant. Alors se produisit pour les Minyens le plus extraordinaire des prodiges. De la mer surgit* en direction de la terre un cheval énorme, colossal*, dont la crinière d'or flottait sur sa nuque redressée ; dès qu'il eut secoué de ses membres l'eau de mer ruisselante[4], il prit sa course dans un galop aussi rapide que le vent. Aussitôt Pélée, empli de joie, dit à ses compagnons assemblés :

« C'est le char de Poseidon, j'en suis sûr, que son épouse chérie vient à cette heure de dételer de ses

1. Ἔγρεσθαι (ou mieux ἐγρέσθαι ?) traduit ἀλλ' ἄνα (v. 1324) : cf. t. 1, p. 81, n. 1. Il ne signifie pas que Jason dormait ; son ambiguïté est néanmoins caractéristique de cette scène : voir la Notice, p. 64.
2. Ἴσχω n'équivaut pas à ἰσχύω (*sic* Livrea), mais à ἔχω : sur cet emploi d'ἔχω, cf. Liddell-Scott-Jones, *s.v.*, A III.
3. Pour la leçon ὑγρήν, voir la *N. C.* à 4, 1321.
4. Pour νήχυτον, voir la *N. C.* à 3, 530.

« Κλῦτε, φίλοι · τρεῖς γάρ μοι ἀνιάζοντι θεάων,
στέρφεσιν αἰγείοις ἐζωσμέναι ἐξ ὑπάτοιο
αὐχένος ἀμφί τε νῶτα καὶ ἰξύας, ἠύτε κοῦραι,
ἔσταν ὑπὲρ κεφαλῆς μάλ' ἐπισχεδόν · ἂν δ' ἐκάλυψαν
πέπλον ἐρυσσάμεναι κούφῃ χερί, καί μ' ἐκέλοντο
αὐτόν τ' ἔγρεσθαι ἀνά θ' ὑμέας ὄρσαι ἰόντα ·
μητέρι δὲ σφετέρῃ μενοεικέα τῖσαι ἀμοιβὴν
ὧν ἔκαμεν δηρὸν κατὰ νηδύος ἄμμε φέρουσα,
ὁππότε κεν λύσῃσιν ἐύτροχον Ἀμφιτρίτη
ἅρμα Ποσειδάωνος. Ἐγὼ δ' οὐ πάγχυ νοῆσαι
τῆσδε θεοπροπίης ἴσχω πέρι. Φάν γε μὲν εἶναι
ἡρῶσσαι Λιβύης τιμήοροι ἠδὲ θύγατρες ·
καὶ δ' ὁπόσ' αὐτοὶ πρόσθεν ἐπὶ χθονὸς ἠδ' ὅσ' ἐφ' ὑγρὴν
ἔτλημεν, τὰ ἕκαστα διίδμεναι εὐχετόωντο.
Οὐδ' ἔτι τάσδ' ἀνὰ χῶρον ἐσέδρακον, ἀλλά τις ἀχλὺς
ἠὲ νέφος μεσσηγὺ φαεινομένας ἐκάλυψεν. »
Ὣς ἔφαθ' · οἱ δ' ἄρα πάντες ἐθάμβεον εἰσαΐοντες.
Ἔνθα τὸ μήκιστον τεράων Μινύαισιν ἐτύχθη.
Ἐξ ἁλὸς ἤπειρον δὲ πελώριος ἔκθορεν ἵππος,
ἀμφιλαφής, χρυσέῃσι μετήορος αὐχένα χαίταις ·
ῥίμφα δὲ σεισάμενος γυίων ἄπο νήχυτον ἅλμην
ὦρτο θέειν, πνοιῇ ἴκελος πόδας. Αἶψα δὲ Πηλεὺς
γηθήσας ἑτάροισιν ὁμηγερέεσσι μετηύδα ·
« Ἅρματα μὲν δή φημι Ποσειδάωνος ἔγωγε
ἤδη νῦν ἀλόχοιο φίλης ὑπὸ χερσὶ λελύσθαι ·

Test. **1348** *EG* s. στέρφος.

1349 ἰξύας LA : -ύος *w*E ‖ **1350** μάλ' ἐπισχεδόν Ω : μάλα σχ- E ‖ ἀν (sic) L in ras. A*w*E : ἐκ D res dubia ‖ **1351** ἐρυσσάμεναι L[2pc]A*w* : -υσά- E ἐρύσαμεν L[ac] ‖ **1352** ὑμέας Ω et E[2] : ἡμ- E ‖ ὄρσαι Ω : ὦρ- E ‖ **1355** κεν *m* : δὴ *w* ‖ **1357** τῆσδε *m* : τῆσγε *w* ‖ θεοπροπίης *m* : -ίας *w* ‖ **1358** ἡρῶσσαι Ω : -ῶσαι *d* ‖ **1359** ὑγρὴν *m* : -ῆς *w* cf. 1320 ‖ **1361** οὐδ' ἔτι E[2] : οὐδέ τι Ω ‖ τις Ω : πη *d* ‖ **1364** Μινύαισιν LSE : -ύῃσιν L[2sl]AG uide 3, 578 ‖ **1365** ἔκθορεν LAD : ἄνθ- *w* ἔνθ- E ‖ **1371** φίλης Ω : -ησ' S.

mains ; et notre mère, je présume, n'est autre que notre nef elle-même ; car c'est elle qui, en nous portant dans son ventre, sans cesse*, peine en de dures épreuves. Allons ! avec une ténacité indomptable, avec des épaules jamais lassées, après l'avoir chargée sur le dos, portons-la vers l'intérieur de cette région de sables, dans la direction où ce rapide cheval a conduit ses pas. Car il ne va pas s'enfoncer dans l'aride désert et je suppose que ses traces nous guideront dans l'arrière-pays vers quelque golfe marin*. »

Il dit et tous approuvèrent ce plan qui comblait leurs vœux[1]. Tel est le récit des Muses : moi, je suis docile aux Piérides dans mes chants*. Je les ai entendues sans mentir me révéler que vous, ô les plus braves d'entre les fils des rois, avec votre force, avec votre vaillance, vous avez chargé et porté en l'air sur vos épaules, à travers les dunes du désert de Libye[2], votre navire et tout ce que contenait votre navire, pendant douze jours entiers et douze nuits*. Mais qui pourrait dire les peines ou les souffrances dont ces héros eurent leur pleine mesure dans cette épreuve* ? Il fallait vraiment qu'ils fussent du sang des Immortels, si prodigieux est l'exploit qu'ils entreprirent sous la contrainte de la nécessité. Au loin enfin, toujours portant leur navire droit devant eux, ils entrèrent — avec quelle joie ! — dans les eaux du lac Triton* et le déposèrent de leurs solides épaules[3].

Alors, pareils à des chiens enragés, ils couraient partout à la recherche d'une source ; car la soif desséchante les accablait à la suite de leurs fatigues et de leurs souffrances*. Leurs errances ne furent pas vaines :

1. Cf. 1, 717 ; 2, 1068 ; 3, 912.
2. Sur ces dunes, voir la Notice, p. 61.
3. Les Argonautes ne tirent pas le navire à l'eau, ils l'y portent sur leurs épaules comme ils l'avaient porté dans le désert : sur ὡς ... ὥς ... comparatif, cf. H. Fränkel, *Noten*, 598 ; E. Livrea, *ad loc.* ; le tour a sa valeur temporelle habituelle en 4, 1201-1203 (voir la *N. C.*). L'ordre des mots crée un chiasme expressif : cf. t. 1, p. 85, n. 2, et la *N. C.* à 4, 948.

μητέρα δ' οὐκ ἄλλην προτιόσσομαι ἠέ περ αὐτὴν
νῆα πέλειν· ἣ γὰρ κατὰ νηδύος αἰὲν ἔχουσα
ἡμέας ἀργαλέοισιν ὀιζύει καμάτοισιν.
'Αλλά μιν ἀστεμφεῖ τε βίῃ καὶ ἀτειρέσιν ὤμοις
ὑψόθεν ἀνθέμενοι ψαμαθώδεος ἔνδοθι γαίης
οἴσομεν ᾗ προτέρωσε ταχὺς πόδας ἤλασεν ἵππος.
Οὐ γὰρ ὅ γε ξηρὴν ὑποδύσεται· ἴχνια δ' ἡμῖν
σημανέειν τιν' ἔολπα μυχὸν καθύπερθε θαλάσσης. »
  Ὣς ηὔδα· πάντεσσι δ' ἐπήβολος ἥνδανε μῆτις.
Μουσάων ὅδε μῦθος, ἐγὼ δ' ὑπακουὸς ἀείδω
Πιερίδων. Καὶ τήνδε πανατρεκὲς ἔκλυον ὀμφήν,
ὑμέας, ὦ πέρι δὴ μέγα φέρτατοι υἷες ἀνάκτων,
ᾗ βίῃ, ᾗ ἀρετῇ Λιβύης ἀνὰ θῖνας ἐρήμους
νῆα μεταχρονίην ὅσα τ' ἔνδοθι νηὸς ἄγεσθε
ἀνθεμένους ὤμοισι φέρειν δυοκαίδεκα πάντα
ἤμαθ' ὁμοῦ νύκτας τε. Δύην γε μὲν ἢ καὶ ὀιζὺν
τίς κ' ἐνέποι, τὴν κεῖνοι ἀνέπλησαν μογέοντες ;
Ἔμπεδον ἀθανάτων ἔσαν αἵματος, οἷον ὑπέσταν
ἔργον ἀναγκαίῃ βεβιημένοι. Αὐτὰρ ἐπιπρὸ
τῆλε μάλ' ἀσπασίως Τριτωνίδος ὕδασι λίμνης
ὡς φέρον, ὧς εἰσβάντες ἀπὸ στιβαρῶν θέσαν ὤμων.
  Λυσσαλέοις δῆπειτ' ἴκελοι κυσὶν ἀίσσοντες
πίδακα μαστεύεσκον· ἐπὶ ξηρὴ γὰρ ἔκειτο
δίψα δυηπαθίῃ τε καὶ ἄλγεσιν. Οὐδ' ἐμάτησαν
πλαζόμενοι· ἶξον δ' ἱερὸν πέδον, ᾧ ἔνι Λάδων

Test. **1394** *EG* s. μαστεύω.

1373 ἣ LAG : ἡ SE ‖ αἰὲν ἔχουσα *w* : ἄμμε φέρουσα *m* ‖ **1374** ἡμέας Ω : νωλεμές E uide adn. ‖ **1382** ὀμφήν Ω : αὐδήν D ‖ **1384** θῖνας Ω $Σ^{J}$*$Σ^{Lgl}$: δίνας E ‖ **1385** ἄγεσθε Flor. : -σθαι Ω ‖ **1388** ἀνέπλησαν Ω : ἀνέτλ- S ‖ **1390** βεβιημένοι Ω : βεβολημ- E ‖ **1391** ὕδασι Ω : οἴδμασι E ἔνδοθι D ‖ **1392** ὡς AGD : ὧς LSE ‖ φέρον, ὧς [ὡς L^{2}] L^{2sl}*w* : φέρον LA*d* φέρων E ‖ **1394** ξηρὴ E^{2} : -ρῇ Ω *EG*^{B} -ρη *EG*^{A} ‖ ἔκειτο Ω Test. : -ειντο S ‖ **1395** δίψα Ω et S quoque ‖ οὐδ' ἐμάτησαν Ω : οὐδὲ μάτ- VW.

ils parvinrent sur le sol sacré où, la veille encore, dit-on, Ladon, le dragon né de la terre, gardait les pommes en or massif[1] dans le domaine d'Atlas, tandis que les Nymphes Hespérides officiaient à l'entour en d'aimables psalmodies*. Maintenant, terrassé par Héraclès, il était étendu contre le tronc du pommier ; seul, le bout de sa queue remuait encore ; mais, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de sa noire échine, il gisait sans vie et, comme les flèches avaient imprégné son sang de l'amer venin de l'Hydre de Lerne*, les mouches se desséchaient sur ses plaies putrides[2]. Près de lui, les Hespérides se prenaient leur tête blonde dans leurs blanches mains en poussant des plaintes aiguës*. Les héros survinrent tous ensemble, à l'improviste. Aussitôt, devant cette arrivée soudaine, elles se changèrent sur place en terre et en poussière. Mais Orphée remarqua ce prodige divin et, s'arrêtant, il les implorait par ces prières* :

« O belles et bienveillantes divinités, soyez-nous propices, dames vénérables, que vous comptiez parmi les déesses du ciel ou celles des enfers, ou qu'on vous donne le nom de Nymphes, bergères du désert* ! Oui, venez, ô Nymphes, race sacrée d'Océan ; pour répondre à nos vœux, montrez-nous, en paraissant à nos regards, soit quelque eau de roche[3] soit, déesses, quelque rivière sacrée jaillie du sol, que nous puissions étancher le feu ardent de notre soif. Si, un jour enfin, nos navigations nous ramènent en terre achéenne, nous vous offrirons alors, parmi les premières des déesses, des présents à foison, des libations et des banquets, pour vous témoigner notre reconnaissance. »

1. L'expression qu'on retrouve au v. 1434 vient d'Hésiode, *Théog.*, 335.

2. Les mouches se dessèchent et meurent à la surface des plaies, parce que le venin de l'Hydre devient particulièrement actif quand il est échauffé par le soleil : cf. Soph., *Trach.*, 696-704, 714 s. Malgré E. Livrea, *ad loc.*, il n'est pas question ici de mouches naissant d'une charogne par génération spontanée.

3. E. Livrea (*add.*, p. 546) compare Aratos, 383 ὀλίγη χύσις ὕδατος.

εἰσέτι που χθιζὸν παγχρύσεα ῥύετο μῆλα
χώρῳ ἐν Ἄτλαντος, χθόνιος ὄφις · ἀμφὶ δὲ Νύμφαι
Ἑσπερίδες ποίπνυον ἐφίμερον ἀείδουσαι.
Δὴ τότε γ' ἤδη κεῖνος ὑφ' Ἡρακλῆι δαϊχθεὶς
μήλειον βέβλητο ποτὶ στύπος · οἰόθι δ' ἄκρη
οὐρῇ ἔτι σκαίρεσκεν, ἀπὸ κρατὸς δὲ κελαινὴν
ἄχρις ἐπ' ἄκνηστιν κεῖτ' ἄπνοος · ἐν δὲ λιπόντων
ὕδρης Λερναίης χόλον αἵματι πικρὸν οἰστῶν,
μυῖαι πυθομένοισιν ἐφ' ἕλκεσι τερσαίνοντο.
Ἀγχοῦ δ' Ἑσπερίδες, κεφαλαῖς ἔπι χεῖρας ἔχουσαι
ἀργυφέας ξανθῇσι, λίγ' ἔστενον. Οἱ δ' ἐπέλασσαν
ἄφνω ὁμοῦ · ταὶ δ' αἶψα κόνις καὶ γαῖα, κιόντων
ἐσσυμένως, ἐγένοντο καταυτόθι. Νώσατο δ' Ὀρφεὺς
θεῖα τέρα, στὰς δέ σφε παρηγορέεσκε λιτῇσι ·
« Δαίμονες ὦ καλαὶ καὶ ἐύφρονες, ἵλατ', ἄνασσαι,
εἴ τ' οὖν οὐρανίαις ἐναρίθμιοί ἐστε θεῇσιν
εἴ τε καταχθονίαις, εἴ τ' οἰοπόλοι καλέεσθε
Νύμφαι · ἴτ', ὦ Νύμφαι, ἱερὸν γένος Ὠκεανοῖο,
δείξατ' ἐελδομένοισιν ἐνωπαδὶς ἄμμι φανεῖσαι
ἤ τινα πετραίην χύσιν ὕδατος ἤ τινα γαίης
ἱερὸν ἐκβλύοντα, θεαί, ῥόον, ᾧ ἀπὸ δίψαν
αἰθομένην ἄμοτον λωφήσομεν. Εἰ δέ κεν αὖτις
δή ποτ' Ἀχαιίδα γαῖαν ἱκώμεθα ναυτιλίῃσι,
δὴ τότε μυρία δῶρα μετὰ πρώτῃσι θεάων
λοιβάς τ' εἰλαπίνας τε παρέξομεν εὐμενέοντες. »

Tᴇsᴛ. **1409** (νώσατο δ' Ὀρφεύς) *EG EM* s. νώσατο.

1400 γ' ἤδη κεῖνος *w* (cf. χ 186) : δὴ τῆμος *m* δὴ τημοῦτος nos olim ‖ **1401** μήλειον Par. : μήλιον L^{ac}(?) μείλιον L in ras. A*w* μήλινον E ‖ ἄκρη | οὐρὴ Ω : ἄκρη | οὐρῇ E ‖ **1402** σκαίρεσκεν Ω : σπαί- Brunck ‖ **1403** ἄπνοος A*w* : ἄ[.]πνοος L ἄυπνος E ‖ ἐν Seaton : ἐκ Ω ‖ **1404** πικρὸν *w*E : -κρῶν LA ‖ **1407** λίγ' ἔστενον *m* : λίγα στ- *w* ‖ **1409** καταυτόθι A*w*E : κατ' αὐ- LD ‖ **1410** στὰς E Brunck : τὰς Ω τὼς Platt[3] ‖ σφε Brunck Platt[3] : σφι Ω ‖ **1418** κεν *w* : καὶ *m*.

Telle était la prière qu'il leur adressait d'une voix pressante[1] et bientôt elles prenaient en pitié leurs souffrances[2]. De terre, elles firent tout d'abord lever des herbes ; de ces herbes germaient de longues pousses qui montaient en l'air ; puis de jeunes arbres verdoyants croissaient, dressant leur fût bien au-dessus du sol* : Hespéré devenait un peuplier, Érythéis un orme et Aiglé le tronc sacré d'un saule*. Alors, d'arbres qu'elles étaient, elles prirent de nouveau exactement[3] leur aspect de naguère : étonnante merveille ! Aiglé, d'une voix douce, leur fit la réponse qu'ils espéraient :

« Ah ! certes, il est d'un bien grand secours dans vos épreuves, le scélérat qui vint ici, cet inconnu qui, après avoir ôté la vie au dragon placé en sentinelle, est parti avec les pommes en or massif des déesses et ne nous a laissé qu'une amère douleur. Oui, hier est arrivé un homme, redoutable entre tous par son insolence et sa stature ; ses yeux flambaient sous son front terrible, le sauvage ! Il était vêtu de la peau brute, non tannée, d'un énorme lion ; il tenait un solide tronc d'olivier et un arc avec lequel il fit périr ce monstre à coups de flèches. Bref[4], lui aussi est arrivé, comme quiconque chemine à pied sur cette terre, exaspéré par la soif. Il battait tout le pays en quête d'eau. Il ne devait en voir nulle part ; mais il y a ici un rocher, près du lac Triton : soit de sa propre initiative soit par une inspiration divine, il en frappa la base d'un coup de pied et en fit jaillir de l'eau en abondance. Alors, les deux mains et la poitrine appuyées contre le sol, il but à

1. Cf. *H. hom. Dém.*, 67 ἀδινὴν ὄπ(α).

2. Ἐγγύθεν au sens local est une cheville, ce qui a suggéré à Fränkel la conjecture γειόθεν. L'adverbe a plutôt une valeur temporelle : cf. K 251 ; et peut-être Ap. Rh., 2, 137, 1121. Voir la *N. C.* à 3, 295.

3. Sur ἔμπεδον, voir F. Vian, *Rev. Ét. Anc.*, 75, 1973, 97, n. 1.

4. Δ' οὖν clôt une digression. Comme l'observe M. Campbell *(per litt.)*, il s'accorde parfaitement avec le contexte et il n'y a pas lieu de le suspecter, bien que cet emploi ne soit pas homérique.

Ὣς φάτο λισσόμενος ἀδινῇ ὀπί· ταὶ δ' ἐλέαιρον
ἐγγύθεν ἀχνυμένους. Καὶ δὴ χθονὸς ἐξανέτειλαν
ποίην πάμπρωτον, ποίης γε μὲν ὑψόθι μακροὶ
βλάστεον ὅρπηκες, μετὰ δ' ἔρνεα τηλεθάοντα
πολλὸν ὑπὲρ γαίης ὀρθοσταδὸν ἠέξοντο·
Ἑσπέρη αἴγειρος, πτελέη δ' Ἐρυθηὶς ἔγεντο,
Αἴγλη δ' ἰτείης ἱερὸν στύπος. Ἐκ δέ νυ κείνων
δενδρέων, οἷαι ἔσαν, τοῖαι πάλιν ἔμπεδον αὔτως
ἐξέφανεν, θάμβος περιώσιον. Ἔκφατο δ' Αἴγλη
μειλιχίοις ἐπέεσσιν ἀμειβομένη χατέοντας·
« Ἦ ἄρα δὴ μέγα πάμπαν ἐφ' ὑμετέροισιν ὄνειαρ
δεῦρ' ἔμολεν καμάτοισιν ὁ κύντατος, ὅς τις ἀπούρας
φρουρὸν ὄφιν ζωῆς παγχρύσεα μῆλα θεάων
οἴχετ' ἀειράμενος· στυγερὸν δ' ἄχος ἄμμι λέλειπται.
Ἤλυθε γὰρ χθιζός τις ἀνὴρ ὀλοώτατος ὕβριν
καὶ δέμας, ὄσσε δέ οἱ βλοσυρῷ ὑπέλαμπε μετώπῳ,
νηλής· ἀμφὶ δὲ δέρμα πελωρίου ἕστο λέοντος
ὠμόν, ἀδέψητον· στιβαρὸν δ' ἔχεν ὄζον ἐλαίης
τόξα τε, τοῖσι πέλωρ τόδ' ἀπέφθισεν ἰοβολήσας.
Ἤλυθε δ' οὖν κἀκεῖνος, ἅ τε χθόνα πεζὸς ὁδεύων,
δίψῃ καρχαλέος· παίφασσε δὲ τόνδ' ἀνὰ χῶρον,
ὕδωρ ἐξερέων. Τὸ μὲν οὔ ποθι μέλλεν ἰδέσθαι·
ἥδε δέ τις πέτρη Τριτωνίδος ἐγγύθι λίμνης·
τὴν ὅ γ', ἐπιφρασθεὶς ἢ καὶ θεοῦ ἐννεσίῃσι,
λὰξ ποδὶ τύψεν ἔνερθε· τὸ δ' ἀθρόον ἔβλυσεν ὕδωρ.
Αὐτὰρ ὅ γ', ἄμφω χεῖρε πέδῳ καὶ στέρνον ἐρείσας,

1425 τηλεθάοντα Ω : -θόωντα S -θέοντα E ‖ **1427** Ἐρυθηὶς Ω : -θρηὶς E ‖ **1428-1561** in scheda nunc deleta habuit L ; 1428-1559 in scheda inserta (f° 260) et 1560-1561 in proximae schedae initio denuo scripsit L^{1} uide t. I, p. XLVI ‖ **1429** ἔμπεδον Ω : ἔμπαλιν D ‖ **1435** ἀειράμενος *m* : -ρόμ- L^{1sl}*w* ‖ **1437** δέμας Ω : μένος $Campbell^{2}$ ‖ **1438** πελωρίου Ω : -ώριον E ‖ **1441** ἤλυθε δ' $L^{1}S^{pc}$GE : -θεν AS^{ac} ‖ **1442** καρχαλέος Ω : καρφα- W ‖ **1444** ἥδε δέ Ω : ἦν δ' ἄρα E ‖ **1445** τὴν Ω : τὴν δ' E ‖ **1447** πέδῳ Ω : πόδας E.

grands traits à la fente du rocher jusqu'à ce que, couché de tout son long, il eût rassasié sa vaste panse, comme une bête au pacage*. »

A peine Aiglé eut-elle parlé que, dans la direction où elle leur avait montré la source bienvenue[1], ils couraient aussitôt, exultants, jusqu'au moment où il la trouvèrent. Comme des fourmis, fouisseuses du sol*, assiègent en masse l'étroite issue de leur trou, ou comme des mouches, agglutinées autour d'une gouttelette de miel sucré, s'affairent insatiablement, les unes contre les autres[2], de même alors la foule compacte des Minyens tournoyait autour de la source du rocher[3]. Et l'un d'eux dut dire, dans sa joie, les lèvres humides :

« O merveille ! Tout loin qu'il est, c'est Héraclès qui a sauvé ses compagnons morts de soif. Ah ! si nous pouvions le rencontrer sur sa route en parcourant le pays ! »

Il dit et, acquiesçant à ses paroles, les héros faits pour cette tâche se séparèrent et se lancèrent à la recherche, chacun de son côté*, car les vents de la nuit avaient effacé les traces en remuant le sable. Les deux fils de Borée prirent le départ, confiants dans leurs ailes, et Euphémos, qui comptait sur l'agilité de ses jambes, et Lyncée, dont la vue perçante portait au loin ; avec eux, un cinquième, Canthos, se mit en route[4]. Lui, c'est le destin des dieux qui l'entraînait dans cette expédition, ainsi que sa vaillance : il voulait apprendre d'Héraclès, en toute certitude, le lieu où il avait laissé l'Eilatide Polyphémos, car il avait à cœur de connaître

1. Cette source doit correspondre à l'un des points d'eau (petits lacs ou gouffres) qu'on trouve dans l'arrière-pays d'Euhespérides : cf. S. Ferri, *Quad. di Arch. d. Libia*, 8, 1976, 14 (et fig. 3).

2. Pour les v. 1452-1455, cf. B 469 ; Π 641-643 ; et Callim., *Hymnes*, 2, 112 ὀλίγη λιβάς.

3. Bien que la source soit abondante (v. 1446), on peut croire que son eau se perd aussitôt dans les sables ou dans le lac ; aussi les Minyens doivent-ils sans cesse se relayer auprès du rocher.

4. Sur ces héros, cf. 1, 77-85 (Canthos), 153-155 (Lyncée), 179-184 (Euphémos), 211-223 (Boréades), et les notes *ad locc.*

ῥωγάδος ἐκ πέτρης πίεν ἄσπετον, ὄφρα βαθεῖαν
νηδύν, φορβάδι ἶσος, ἐπιπροπεσὼν ἐκορέσθη. »
Ὣς φάτο· τοὶ δ' ἀσπαστὸν ἵνα σφίσι πέφραδεν Αἴγλη
πίδακα, τῇ θέον αἶψα κεχαρμένοι, ὄφρ' ἐπέκυρσαν.
Ὡς δ' ὁπότε στεινὴν περὶ χηραμὸν εἱλίσσονται
γειοτόροι μύρμηκες ὁμιλαδόν, ἢ ὅτε μυῖαι
ἀμφ' ὀλίγην μέλιτος γλυκεροῦ λίβα πεπτηυῖαι
ἄπλητον μεμάασιν ἐπήτριμοι· ὣς τότ' ἀολλεῖς
πετραίῃ Μινύαι περὶ πίδακι δινεύεσκον.
Καί πού τις διεροῖς ἐπὶ χείλεσιν εἶπεν ἰανθείς·
« Ὢ πόποι, ἦ καὶ νόσφιν ἐὼν ἐσάωσεν ἑταίρους
Ἡρακλέης δίψῃ κεκμηότας. Ἀλλά μιν εἴ πως
δήοιμεν στείχοντα δι' ἠπείροιο κιόντες. »
Ἦ· καὶ ἀμειβομένων οἵ τ' ἄρμενοι ἐς τόδε ἔργον,
ἔκριθεν ἄλλυδις ἄλλος ἀναΐξας ἐρεείνειν·
ἴχνια γὰρ νυχίοισιν ἐπηλίνδητ' ἀνέμοισι
κινυμένης ἀμάθου. Βορέαο μὲν ὡρμήθησαν
υἷε δύω πτερύγεσσι πεποιθότε, ποσσὶ δὲ κούφοις
Εὔφημος πίσυνος, Λυγκεύς γε μὲν ὀξέα τηλοῦ
ὄσσε βαλεῖν, πέμπτος δὲ μετὰ σφίσιν ἔσσυτο Κάνθος.
Τὸν μὲν ἄρ' αἶσα θεῶν κείνην ὁδὸν ἠνορέη τε
ὦρσεν, ἵν' Ἡρακλῆος ἀπηλεγέως πεπύθοιτο,
Εἰλατίδην Πολύφημον ὅπῃ λίπε· μέμβλετο γάρ οἱ

Test. **1453** et **1455** (ἄπλητον — ἐπήτριμοι) *EG* s. ἐπήτριμοι ‖ **1470** (Εἰλατίδην Πολύφημον solum) *EG EM* s.u.

1450 τοὶ E : τοῖς Ω ‖ ἵνα Ω : ἔνθα E ‖ **1452** χηραμὸν Ω Σ[J] : χειρ- E ‖ **1453** γειοτόροι Vian (post Brunck et Gerhard) : -ομόροι *m* Σ[J] -οτόμοι L[1s1]*w* Test. ‖ ἢ ὅτε E : ἠύτε Ω *Σ[S] Test. ‖ **1458** ὦ Ω : ὢ AD ‖ **1460** δήοιμεν *m* Σ[J] *Σ[Ωgl] : δήωμεν *w* ‖ στείχοντα Ω : -ντες E ‖ **1461** ἐς Ω : εἰς E ‖ **1462** ἀναΐξας Campbell[1] : ἐπα- Ω ‖ ἐρεείνειν *m* : -έεινον *w* ‖ **1463** ἐπηλίνδητ' Ω Σ[J] : ἀπ- Schneider[2] ‖ **1465** πεποιθότε S[pc]E : -ότες Ω ‖ δὲ Ω : τε S ‖ **1469** πεπύθοιτο Ω et E[2] : -πίθ- IE[ac]*d* ‖ **1470** Εἰλατίδην Ω Σ[Ω] Test. : Εἰ- E ‖ μέμβλετο Ω : μέμφετο E.

en détail le sort de son compagnon. Mais celui-ci, après avoir fondé une ville illustre chez les Mysiens, soucieux de coopérer à l'expédition[1], était parti en quête d'Argô, bien loin, à travers le continent, jusqu'à ce qu'il eût atteint le pays des Chalybes voisins de la mer ; c'est là que le Destin l'avait terrassé : son tombeau a été édifié sous un haut peuplier blanc, au bord du rivage*. Pour lors, seul Lyncée crut voir Héraclès dans le lointain, sur la terre illimitée, ainsi qu'on voit ou qu'on pense voir la lune, voilée de brume, au premier jour du mois* ; de retour auprès de ses compagnons, il leur jura qu'aucun de ceux qui le cherchaient ne pourrait plus le rattraper sur sa route[2]. A leur tour revinrent Euphémos aux pieds rapides et les deux fils du Thrace Borée, après de vaines fatigues.

Mais toi, Canthos, tu fus pris en Libye par les funestes Kères. Tu rencontrais des moutons au pacage que suivait un berger et lui, en te chassant pour défendre son troupeau que tu voulais mener à tes compagnons affamés[3], te tua d'un coup de pierre. Car il n'était pas un piètre adversaire, ce Caphauros, petit-fils de Phoibos Lycôréen et d'Acacallis[4], la vierge pudique que jadis Minos avait exilée en Libye[5], bien qu'elle fût sa fille, parce qu'elle portait le lourd fruit du dieu. Elle donna à Phoibos un fils illustre qu'on nomme Amphithémis et Garamas ; puis Amphithémis s'unit à une Nymphe

1. Sur νόστος dans le sens d'« expédition », cf. F. Vian, *Rev. Ét. Anc.*, 75, 1973, 92 s.

2. Avec μή, μυθήσατο prend la valeur d'un verbe de serment : faudrait-il lire μέν au lieu de μιν ?

3. Κομίσειας = κομίσαι ἐβούλου. Tours similaires, quoique un peu différents, réunis par A. Gow, *Class. Rev.*, 52, 1938, 215 s. ; id., *Theocritus*, 2, 284 (à *Id.*, 15, 70 s.).

4. Lycôreus ou Lycôreios est une épiclèse d'Apollon Delphien, en rapport avec la localité de Lycôreia : cf. Callim., *Hymnes*, 2, 18 (qui pourrait suggérer que l'épiclèse avait cours à Cyrène) ; fr. 62 Pf. ; Euphorion, fr. 80, 3 Powell (= 85, 3 Groningen). Le terme a été mis en relation avec le loup : cf. la *N. C.* à 4, 1497. Voir en général Höfer et Schirmer, dans Roscher, *Myth. Lex.*, 2 (1897), *s.* Lykoreios, Lykoreus.

5. Cf. Callim., *Hymnes*, 3, 190 ἧς ποτε Μίνως ; pour ἀπένασσε, cf. id., fr. 43, 51 Pf.

οὗ ἕθεν ἀμφ' ἑτάροιο μεταλλῆσαι τὰ ἕκαστα.
Ἀλλ' ὁ μὲν οὖν, Μυσοῖσιν ἐπικλεὲς ἄστυ πολίσσας,
νόστου κηδοσύνῃσιν ἔβη διζήμενος Ἀργὼ
τῆλε δι' ἠπείροιο, τέως ἐξίκετο γαῖαν
ἀγχιάλων Χαλύβων· τόθι μιν καὶ Μοῖρ' ἐδάμασσε,
καί οἱ ὑπὸ βλωθρὴν ἀχερωίδα σῆμα τέτυκται
τυτθὸν ἁλὸς προπάροιθεν. Ἀτὰρ τότε γ' Ἡρακλῆα
μοῦνος ἀπειρεσίης τηλοῦ χθονὸς εἴσατο Λυγκεὺς
τὼς ἰδέειν, ὥς τίς τε νέῳ ἐνὶ ἤματι μήνην
ἢ ἴδεν ἢ ἐδόκησεν ἐπαχλύουσαν ἰδέσθαι·
ἐς δ' ἑτάρους ἀνιὼν μυθήσατο μή μιν ἔτ' ἄλλον
μαστῆρα στείχοντα κιχησέμεν. Οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ
ἤλυθον Εὔφημός τε πόδας ταχὺς υἷέ τε δοιὼ
Θρηικίου Βορέω, μεταμώνια μοχθήσαντες.
Κάνθε, σὲ δ' οὐλόμεναι Λιβύῃ ἔνι Κῆρες ἕλοντο.
Πώεσι φερβομένοισι συνήντεες, εἵπετο δ' ἀνὴρ
αὐλίτης· ὅ σ' ἑῶν μήλων πέρι, τόφρ' ἑτάροισι
δευομένοις κομίσειας, ἀλεξόμενος κατέπεφνε
λᾶι βαλών· ἐπεὶ οὐ μὲν ἀφαυρότερός γ' ἐτέτυκτο,
υἱωνὸς Φοίβοιο Λυκωρείοιο Κάφαυρος
κούρης τ' αἰδοίης Ἀκακαλλίδος, ἥν ποτε Μίνως
ἐς Λιβύην ἀπένασσε θεοῦ βαρὺ κῦμα φέρουσαν,
θυγατέρα σφετέρην· ἡ δ' ἀγλαὸν υἱέα Φοίβῳ
τίκτεν, ὃν Ἀμφίθεμιν Γαράμαντά τε κικλήσκουσιν·
Ἀμφίθεμις δ' ἄρ' ἔπειτα μίγη Τριτωνίδι Νύμφῃ·

Test. **1486-1487** (εἵπετο — περι) et **1490** *EG* s. Λυκώρεια.

1473 ἔβη Ω : ἐμήσατο E ‖ **1474** τέως Fränkel : τέως δ' Ω ‖ **1478** μοῦνος E² : -ον Ω ‖ **1482** οἱ Ω : ὡς (i.e. ὧς) E ‖ **1484** μοχθήσαντες ASE (sic) : -ντε L¹G ‖ **1487** αὐλίτης [-ην *EG*^A] Test. : -λείτ- Ω Σ^ΩJ -λήτ- E ‖ ὅ σ' Brunck : ὅς Ω Test. ‖ τόφρ' *m* : ὄφρ' *w* ‖ **1488** ἀλεξόμενος Ω : -ον I² ‖ **1489** μεν (sic) E : μιν Ω ‖ **1490** υἱωνὸς Ω : οἰω- *d* Test. ‖ Κάφαυρος Ω : -αυλος Test. (cf. Hyg. *Fab.* 14, 48 *a pastore Cephalione*).

Tritonide et celle-ci lui enfanta Nasamon et ce robuste Caphauros qui avait alors tué Canthos pour défendre son troupeau*. Mais l'homme n'évita point le bras redoutable des héros, quand ils eurent appris son forfait. Puis les Minyens (...), relevant le corps de Canthos, l'emportèrent et l'ensevelirent en le pleurant*. Quant aux brebis, on les ramena vers la troupe[1].

C'est là aussi que, le même jour, un destin implacable frappa l'Ampycide Mopsos : il ne put échapper à un amer coup du sort, malgré ses dons prophétiques[2], car il n'existe aucun moyen de détourner la mort. Dans le sable dormait, évitant l'heure de midi, un serpent redoutable* : trop indolent pour vouloir faire du mal à qui ne veut pas lui en faire, il serait même incapable de s'attaquer de front[3] à qui prendrait la fuite ; mais, une fois que son noir venin a atteint l'une quelconque des créatures que nourrit la terre vivifiante, le chemin de l'Hadès mesure pour elle moins d'une coudée de long[4], quand bien même Paiéôn[5] — s'il m'est permis de parler sans détour — la soignerait avec ses drogues : c'est assez que le serpent l'ait mordue de ses crocs*. En effet, quand au-dessus de la Libye volait Persée pareil aux dieux, cet Eurymédon — car sa mère lui donnait aussi ce nom — qui rapportait au roi la tête fraîchement coupée de la Gorgone, toutes les gouttes de sang noir qui tombèrent sur le sol firent germer l'engeance de ces serpents*. Or Mopsos marcha sur le bout de la queue du reptile en avançant la plante du

1. Seuls quelques Argonautes (οἵ γε) ont capturé le troupeau qu'ils ramènent ensuite vers le gros de la troupe (μετὰ σφέας) : cf. H. Fränkel, *Noten*, 603, n. 323.

2. Expression analogue au moment de la mort du premier devin en 2, 815-817. Sur l'ambiguïté d'ἀδευκής, que la traduction tâche de rendre, voir E. Livrea, *ad loc.*

3. Ἐνωπαδίς n'est pas clair : de La Ville de Mirmont le construit avec ὑποτρέσσαντος (« à sa vue »).

4. Cf. Mimnerme, fr. 2, 3 Diehl[3] πήχυιον ἐπὶ χρόνον.

5. Apollon. Sur ce type d'hyperbole, cf. P 398 s., et W. Headlam, *Herodas* ([2]1966), 103 s.

ἡ δ' ἄρα οἱ Νασάμωνα τέκε κρατερόν τε Κάφαυρον,
ὃς τότε Κάνθον ἔπεφνεν ἐπὶ ῥήνεσσιν ἑοῖσιν.
Οὐδ' ὅ γ' ἀριστήων χαλεπὰς ἠλεύατο χεῖρας,
ὡς μάθον οἷον ἔρεξε. Νέκυν δ' ἀνάειραν ὀπίσσω
† πυθόμενοι † Μινύαι, γαίῃ δ' ἐνὶ ταρχύσαντο
μυρόμενοι · τὰ δὲ μῆλα μετὰ σφέας οἵ γ' ἐκόμισσαν.
Ἔνθα καὶ Ἀμπυκίδην αὐτῷ ἐνὶ ἤματι Μόψον
νηλειὴς ἕλε πότμος · ἀδευκέα δ' οὐ φύγεν αἶσαν
μαντοσύναις · οὐ γάρ τις ἀποτροπίη θανάτοιο.
Κεῖτο δ' ἐνὶ ψαμάθοισι μεσημβρινὸν ἦμαρ ἀλύσκων
δεινὸς ὄφις · νωθὴς μὲν ἑκὼν ἀέκοντα χαλέψαι,
οὐδ' ἂν ὑποτρέσσαντος ἐνωπαδὶς ἀίξειεν ·
ἀλλ' ᾧ κεν τὰ πρῶτα μελάγχιμον ἰὸν ἐνείη
ζωόντων, ὅσα γαῖα φερέσβιος ἔμπνοα βόσκει,
οὐδ' ὁπόσον πήχυιον ἐς Ἄιδα γίνεται οἶμος,
οὐδ' εἰ Παιήων — εἴ μοι θέμις ἀμφαδὸν εἰπεῖν —
φαρμάσσοι, ὅτε μοῦνον ἐνιχρίμψῃσιν ὀδοῦσιν.
Εὖτε γὰρ ἰσόθεος Λιβύην ὑπερέπτατο Περσεὺς
Εὐρυμέδων — καὶ γὰρ τὸ κάλεσκέ μιν οὔνομα μήτηρ —
Γοργόνος ἀρτίτομον κεφαλὴν βασιλῆι κομίζων,
ὅσσαι κυανέου στάγες αἵματος οὖδας ἵκοντο,
αἱ πᾶσαι κείνων ὀφίων γένος ἐβλάστησαν.
Τῷ δ' ἄκρην ἐπ' ἄκανθαν ἐνεστηρίξατο Μόψος
λαιὸν ἐπιπροφέρων ταρσὸν ποδός · αὐτὰρ ὁ μέσσην

1496 Νασάμωνα Ω : -αμῶνα E utrumque habent Herodoti codd. || **1497** Κάνθον ἔπεφνεν A*w*E : κάνθὲπεφνεν L[1], unde Κάνθε σ' ἔπεφνεν conieceris || **1498** ὅγ' Ω : ἄρ' E || χεῖρας Ω et S[pc] : κῆρας S || **1500** πυθόμενοι Ω : πευθ- E πυθόμενον Wifstrand[1] κευθόμενον Giangrande ἀχθόμενοι exspectes uel simile || ἐνὶ D : ἐνι- *m*G ἔνι S || **1501** τὰ δὲ Hölzlin : δὲ τὰ Ω || **1502** Ἀμπυκίδην Ω : -ης E[2] || Μόψον Ω : -ος E[2] || **1503** πότμος Ω : -ον E || **1505** ἐνὶ Wifstrand[1] : ἐπὶ Ω ὑπὸ Bigot || **1508** ἀλλ' ᾧ κεν Merkel : ἀλλά κεν ᾧ Ω || μελάγχιμον L[1]AS : -χυμ- GE || ἐνείη *m* : ἐνίει *w* || **1510** ὁπόσον Ω : ὅσ(σ)ον *d* || **1512** φαρμάσσοι Ω : -σση E || **1514** κάλεσκέ L[1]AG : καλέεσκε SE || **1516** κυανέου Ω : -άνεαι E || **1518** ἐνεστηρίξατο Ω : ἐστηρ- E.

pied gauche ; la bête, sous la douleur, enlaçant par le milieu son tibia et son mollet, lui laboura la chair de sa morsure[1]. Médée prit la fuite[2], ainsi que ses servantes. Lui palpa la blessure sanglante sans broncher, car sa blessure ne le faisait pas trop souffrir*, le malheureux ! En fait, déjà sous sa peau s'insinuait une torpeur qui lui paralysait le corps et un épais brouillard s'épandait sur ses yeux[3]. Bientôt, laissant choir sur le sol ses membres alourdis, il devint glacé, irrémédiablement. Autour de lui s'assemblaient ses compagnons et le héros fils d'Aison, stupéfaits de ce lamentable malheur. Après sa mort, il ne devait pas rester, même un bref instant, exposé au soleil, car ses chairs se putréfiaient bientôt intérieurement sous l'action du venin et ses poils, liquéfiés, se détachaient de sa peau*. Vite, ils se hâtaient de creuser une fosse profonde avec leurs pioches de bronze ; ils se coupèrent des mèches de cheveux*, eux et les jeunes filles, en pleurant sur le sort pitoyable du défunt. Après avoir fait trois fois en armes le tour du cadavre pour lui rendre les honneurs selon le rite, ils répandirent sur lui un tertre de terre[4].

Ils embarquèrent alors, comme le vent du sud soufflait sur la mer, et tâchaient de découvrir des passes pour sortir du lac Triton ; mais, pendant longtemps, ils ne trouvaient aucune solution et, toute la journée, ils croisaient à l'aveuglette*. Parfois un serpent, lové sur lui-même, suit un chemin sinueux, quand le soleil le brûle de ses rayons les plus perçants[5] ; il tourne, en sifflant, la tête de-ci de-là et ses yeux, pareils à des

1. Nous adoptons pour cette phrase l'interprétation proposée par J. Martin : πέριξ est une préposition placée après son régime à l'accusatif comme dans Esch., *Pers.*, 368.

2. Sur le sens de τρέω, voir la *N. C.* à 4, 12. Médée a aussitôt compris le danger et le caractère irrémédiable de la blessure (cf. v. 1511 s.) ; la réaction des Argonautes est plus lente et différente (v. 1527 s.).

3. Voir les *N. C.* à 3,282 et à 4, 1512.

4. Cf. 1, 1059 s.

5. Le serpent redoute l'ardeur du soleil comme en 4, 1505.

κερκίδα καὶ μυῶνα πέριξ ὀδύνῃσιν ἑλιχθείς,
σάρκα δακὼν ἐχάραξεν. Ἀτὰρ Μήδεια καὶ ἄλλαι
ἔτρεσαν ἀμφίπολοι· ὁ δὲ φοίνιον ἕλκος ἄφασσε
θαρσαλέως, ἕνεκ' οὔ μιν ὑπέρβιον ἕλκος ἔτειρε,
σχέτλιος. Ἦ τέ οἱ ἤδη ὑπὸ χροῒ δύετο κῶμα
λυσιμελές, πολλὴ δὲ κατ' ὀφθαλμῶν χέετ' ἀχλύς.
Αὐτίκα δὲ κλίνας δαπέδῳ βεβαρηότα γυῖα
ψύχετ' ἀμηχανίῃ· ἕταροι δέ μιν ἀμφαγέροντο
ἥρως τ' Αἰσονίδης, ἀδινῇ περιθαμβέες ἄτῃ.
Οὐδὲ μὲν οὐδ' ἐπὶ τυτθὸν ἀποφθίμενός περ ἔμελλε
κεῖσθαι ὑπ' ἠελίῳ· πύθεσκε γὰρ ἔνδοθι σάρκας
ἰὸς ἄφαρ, μυδόωσα δ' ἀπὸ χροὸς ἔρρεε λάχνη.
Αἶψα δὲ χαλκείῃσι βαθὺν τάφον ἐξελάχαινον
ἐσσυμένως μακέλῃσιν· ἐμοιρήσαντο δὲ χαίτας
αὐτοὶ ὁμῶς κοῦραί τε, νέκυν ἐλεεινὰ παθόντα
μυρόμενοι· τρὶς δ' ἀμφὶ σὺν ἔντεσι δινηθέντες
εὖ κτερέων ἴσχοντα, χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔθεντο.
Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἐπὶ νηὸς ἔβαν, πρήσσοντος ἀήτεω
ἂμ πέλαγος νοτίοιο, πόρους τ' ἀπετεκμαίροντο
λίμνης ἐκπρομολεῖν Τριτωνίδος, οὔ τινα μῆτιν
δὴν ἔχον, ἀφραδέως δὲ πανημέριοι φορέοντο.
Ὡς δὲ δράκων σκολιὴν εἰλιγμένος ἔρχεται οἶμον,
εὖτέ μιν ὀξύτατον θάλπει σέλας ἠελίοιο,
ῥοίζῳ δ' ἔνθα καὶ ἔνθα κάρη στρέφει, ἐν δέ οἱ ὄσσε
σπινθαρύγεσσι πυρὸς ἐναλίγκια μαιμώοντι

Test. ad **1525** non pertinere uidetur Varro Atac. fr. 11 Morel ‖ **1531** (μυδόωσα — λάχνη) *EG EM* s. μυδόωσα uel μυδᾶν.

1523 ἕνεκ' Ω W^γρ : ἐπεὶ W Σ^LJγρ ‖ ἕλκος Ω Σ^LJγρ : ἄλγος Brunck, frustra ‖ **1525** χέετ' Ω : κέχυτ' E (ex E 696 ?) ‖ **1531** λάχνη Ω Test. (cf. Nic. *Ther.* 328-331) : -ε]ν ἄχνη *d* ‖ **1537** πρήσσοντος L¹AS : πρήσο- E Σ^J p.c. πρόσο- G Σ^J a.c. πρήθο- Brunck uide 819 ‖ **1538** πόρους Ω : -ρον E ‖ ἀπετεκ- *m* : ἀποτεκ- *w* ‖ -μαίροντο E : -μήραντο Ω ‖ **1544** μαιμώοντι L¹SE : -μόωντι A*d* -μώωντι G.

étincelles de feu[1], flamboient dans sa fureur jusqu'à ce qu'il pénètre dans un trou par une fissure du sol : ainsi Argô, cherchant une bouche navigable du lac, allait et venait pendant longtemps[2]. Soudain Orphée suggéra de tirer du navire le grand trépied d'Apollon afin d'en faire offrande pour leur retour aux divinités du pays[3]. Tandis que, descendus à terre, ils dressaient le présent de Phoibos, sous les traits d'un homme dans la force de l'âge, survint le puissant Triton[4] : prenant une motte de terre, il la tendit aux héros en présent d'hospitalité et leur dit :

« Amis, acceptez ce don : je n'ai pas ici sous la main de plus beau présent à offrir à mes visiteurs*. Mais, si vous voulez connaître les passes de cette mer, comme en ont souvent besoin les hommes qui naviguent vers une terre étrangère[5], je vous les indiquerai. Mon père Poseidon m'a instruit de ces parages marins ; quant à moi, je règne sur le littoral : peut-être, bien que vous veniez de loin, avez-vous ouï parler d'un certain Eurypylos né dans la Libye nourrice des bêtes venimeuses*. »

Il dit ; Euphémos s'empressa de mettre ses mains sous la motte et lui adressa ces paroles à son tour[6] :

« Si par hasard, héros, l'Apis[7] et la mer de Minos te sont connues, réponds en toute vérité à nos questions*. C'est bien malgré nous que nous sommes venus ici : jetés aux confins de ce pays par les tempêtes de Borée, nous avons porté sur nos épaules le navire jusqu'à

1. Σπινθαρύγεσσι : le terme se retrouve dans un fragment lyrique : *P. Oxy.*, 39 (1972), n° 2879, 5.
2. Ἀμφεπόλει reprend φορεόντο (v. 1540) et σκολιὴν ... ἔρχεται οἶμον (v. 1541). Ce sens est omis dans les dictionnaires.
3. Sur ce trépied, cf. t. 1, p. 4 ; et la Notice du ch. IV, p. 58 s. ; voir aussi 4, 528-533.
4. Cf. Hésiode, *Théog.*, 931 Τρίτων εὐρυβίης.
5. Sous-entendre γῇ (« vers une terre étrangère ») plutôt que θαλάσσῃ (« sur une mer étrangère ») : ἀλλοδαπός ne semble pas se dire de la mer.
6. Sur Euphémos, cf. t. 1, p. 248 (*N.C.* à 1, 184).
7. Le Péloponnèse : cf. Théocr., 25, 183 ; Rhianos, fr. 13

λάμπεται, ὄφρα μυχὸν δὲ διὰ ῥωχμοῖο δύηται·
ὣς Ἀργὼ λίμνης στόμα ναύπορον ἐξερέουσα
ἀμφεπόλει δηναιὸν ἐπὶ χρόνον. Αὐτίκα δ' Ὀρφεὺς
κέκλετ' Ἀπόλλωνος τρίποδα μέγαν ἔκτοθι νηὸς
δαίμοσιν ἐγγενέταις νόστῳ ἔπι μείλια θέσθαι.
Καὶ τοὶ μὲν Φοίβου κτέρας ἵδρυον ἐν χθονὶ βάντες·
τοῖσιν δ' αἰζηῷ ἐναλίγκιος ἀντεβόλησε
Τρίτων εὐρυβίης, γαίης δ' ἀνὰ βῶλον ἀείρας
ξείνι' ἀριστήεσσι προΐσχετο, φώνησέν τε·
« Δέχθε, φίλοι, ἐπεὶ οὐ περιώσιον ἐγγυαλίξαι
ἐνθάδε νῦν πάρ' ἐμοὶ ξεινήιον ἀντομένοισιν.
Εἰ δέ τι τῆσδε πόρους μαίεσθ' ἁλός, οἷά τε πολλὰ
ἄνθρωποι χατέουσιν ἐπ' ἀλλοδαπῇ περόωντες,
ἐξερέω. Δὴ γάρ με πατὴρ ἐπιίστορα πόντου
θῆκε Ποσειδάων τοῦδ' ἔμμεναι· αὐτὰρ ἀνάσσω
παρραλίης, εἰ δή τιν' ἀκούετε νόσφιν ἐόντες
Εὐρύπυλον Λιβύῃ θηροτρόφῳ ἐγγεγαῶτα. »
Ὣς ηὔδα· πρόφρων δ' ὑποέσχεθε βώλακι χεῖρας
Εὔφημος, καὶ τοῖα παραβλήδην προσέειπεν·
« Ἀπίδα καὶ πέλαγος Μινώιον εἴ νύ που, ἥρως,
ἐξεδάης, νημερτὲς ἀνειρομένοισιν ἔνισπε.
Δεῦρο γὰρ οὐκ ἐθέλοντες ἱκάνομεν, ἀλλὰ βορείαις
χρίμψαντες γαίης ἐνὶ πείρασι τῆσδε θυέλλαις,

Test. **1561** ' feta feris Libye ' ap. Varronem Atac. fr. 12 Morel ; θηροτρόφῳ respicit schol. **LJ** Ap. Rh. 4, 1515 *a* (in fine).

1549 -σιν ἐγγενέταις Ω : -σι γηγε- E ‖ ἔπι L^{1}AG : ἐπι- SE ‖ **1556** τῆσδε Ω : τούσδε A ‖ **1559** ἀνάσσω Ω : -σσει E^{2} ‖ **1561** θηροτρόφῳ Ω Σ$^{J lem}$ Test. : μηλοτρ- Σ$^{L1 lem par}$ Σ$^{J γρ}$ ‖ **1562** ὑποέσχεθε Madvig : ὑπερέσ- Ω (sed έσχε uel ὑπερέσχε in ras. L ; antea ὑποί ... ?) Σ^{LJ} ‖ χεῖρας Ω : -ρα Platt^{1}, cl. Pind. *Pyth.* 4, 37, fort. recte ‖ **1564** Ἀπίδα S Σ$^{Ω γρ}$*Σ^{ΩJ} : Ἀτθίδα Ω S^{mg} Σ$^{ΩJ lem}$ ‖ **1565** ἀνειρομένοισιν Ω : ἀειρ- E ‖ ἔνισπε Ω : ἐνίσπες Merkel uide 3, 1 ‖ **1566** βορείαις *w* : βαρ- *m* ‖ **1567** ἐνὶ *m* : ἐπὶ *w*, usitatius quidem, sed cf. 1, 81 ; Coll. 278 ‖ τῆσδε SE : ταῖσδε L^{2pc}AG*d* τοῖσδε L^{ac}.

l'eau de ce lac[1], à travers les terres, accablés sous le poids ; mais nous ne savons par où gagner la haute mer pour faire voile vers la terre de Pélops*. »

A ces mots, Triton étendit la main[2] et leur montra au loin par ces mots le large et la bouche profonde du lac :

« Elle est là-bas, l'issue vers le large, à l'endroit où l'onde immobile des grands fonds est la plus noire ; de chaque côté luit la blancheur des brisants qui frissonnent* : c'est là, entre ces brisants, qu'une route étroite mène au dehors. Là-bas, sous la brume, la mer s'étend jusqu'à la divine terre de Pélops, par-delà la Crète. Mais quand, au sortir du lac, vous aurez gagné la houle marine, dirigez-vous à main droite en serrant la terre de près[3] aussi longtemps qu'elle remonte vers le nord ; puis, quand la terre fait un coude pour s'infléchir en direction opposée, elle est alors sans danger la route qui s'ouvre à vous depuis l'avancée du cap. Allez donc joyeusement et que ne survienne aucune épreuve assez pénible pour accabler des corps pleins de jeunesse[4]. »

Telles furent ses paroles bienveillantes. Aussitôt ils embarquèrent, pressés de sortir du lac à la rame. Déjà, dans leur ardeur, ils se mettaient en route quand Triton, prenant le grand trépied, leur sembla entrer dans le lac*. Puis personne ne le vit plus, tant il avait disparu soudainement avec le trépied[5]. Leur cœur se réjouit, persuadés qu'ils étaient d'avoir rencontré quelque Bienheureux, porteur d'un bon présage. Ils invitaient

Powell ; Ératosthène, fr. 5 Powell. La forme habituelle, 'Απία, est attestée depuis Esch., *Suppl.*, 260. Il faut en rapprocher le nom des Apidanéens (4, 263).

1. Sur le sens de χεῦμα, voir la *N. C.* à 4, 1242.
2. Cf. 1, 344 et la note (t. 1, p. 66, n. 1).
3. 'Εεργμένοι : sans doute « en vous tenant constamment à l'écart (de la haute mer) ».
4. Allusion discrète aux épreuves qui attendent encore les héros : v. 1631-1635, 1651 s.
5. Sur le sens temporel de σχεδόν, voir la *N. C.* à 3, 295.

νῆα μεταχρονίην ἐκομίσσαμεν ἐς τόδε λίμνης
χεῦμα δι' ἠπείρου, βεβαρημένοι · οὐδέ τι ἴδμεν
πῇ πλόος ἐξανάγει Πελοπηίδα γαῖαν ἱκέσθαι. »
῝Ως ἄρ' ἔφη · ὁ δὲ χεῖρα τανύσσατο, δεῖξε δ' ἄπωθεν
φωνήσας πόντον τε καὶ ἀγχιβαθὲς στόμα λίμνης ·
« Κείνη μὲν πόντοιο διήλυσις, ἔνθα μάλιστα
βένθος ἀκίνητον μελάνει · ἑκάτερθε δὲ λευκαὶ
ῥηγμῖνες φρίσσουσι διαυγέες · ἡ δὲ μεσηγὺ
ῥηγμίνων στεινὴ τελέθει ὁδὸς ἐκτὸς ἐλάσσαι.
Κεῖνο δ' ὑπηέριον θείην Πελοπηίδα γαῖαν
εἰσανέχει πέλαγος Κρήτης ὕπερ. Ἀλλ' ἐπὶ χειρὸς
δεξιτερῆς, λίμνηθεν ὅτ' εἰς ἁλὸς οἶδμα βάλητε,
τόφρ' αὐτὴν παρὰ χέρσον ἐεργμένοι ἰθύνεσθε,
ἔστ' ἂν ἄνω τείνῃσι · περιρρήδην δ' ἑτέρωσε
κλινομένης χέρσοιο, τότε πλόος ὔμμιν ἀπήμων
ἀγκῶνος τετάνυσται ἀπὸ προύχοντος ἰοῦσιν.
Ἀλλ' ἴτε γηθόσυνοι, καμάτοιο δὲ μή τις ἀνίη
γινέσθω, νεότητι κεκασμένα γυῖα μογῆσαι. »
῎Ισκεν ἐυφρονέων · οἱ δ' αἶψ' ἐπὶ νηὸς ἔβησαν,
λίμνης ἐκπρομολεῖν λελιημένοι εἰρεσίῃσι.
Καὶ δὴ ἐπιπρονέοντο μεμαότες · αὐτὰρ ὁ τείως
Τρίτων, ἀνθέμενος τρίποδα μέγαν, εἴσατο λίμνην
εἰσβαίνειν · μετὰ δ' οὔ τις ἐσέδρακεν, οἷον ἄφαντος
αὐτῷ σὺν τρίποδι σχεδὸν ἔπλετο. Τοῖσι δ' ἰάνθη
θυμός, ὃ δὴ μακάρων τις ἐναίσιμος ἀντεβόλησε ·
καί ῥά οἱ Αἰσονίδην μήλων ὅ τι φέρτατον ἄλλων

Tᴇsᴛ. ad **1589** non pertinere uidetur εἴσατο γὰρ λίμνην ap. *EM* s. εἴδω.

1568 ἐς Ω : εἰς S ‖ **1570** ἐξανάγει *d* : ἐξανέχει Ω ἐξενάγει E uide adn. ‖ **1571** τανύσσατο Ω : -ύσα- AE ‖ **1574** μελάνει LE : -ανεῖ L²A*w* ‖ **1577** ὑπηέριον S : ὑπ' ἠέ- Ω ‖ **1582-1652** post 1719 transp. G ‖ **1583** τετάνυσται Brunck : τ. ἰθὺς Ω τέτατ' ἰθὺς Merkel³.

l'Aisonide à prendre la plus belle de leurs bêtes et à la sacrifier en implorant le dieu. Aussitôt il se hâta de faire son choix ; il souleva la brebis et l'égorgea du haut de la poupe tout en faisant cette prière[1] :

« O dieu, qui que tu sois qui nous es apparu sur les bords de ce lac, que tu sois Triton*, le monstre de la mer, ou qu'on te nomme Phorkys ou Nérée chez les filles de l'onde marine[2], sois-nous propice et accorde-nous le terme du retour si doux à nos cœurs. »

Il dit et*, pendant sa prière, il trancha la gorge à sa victime qu'il précipita dans les flots du haut de la poupe. Alors le dieu sortit des profondeurs et se manifesta sous son aspect véritable*. Quand un homme mène un cheval fringant[3] dans le vaste cirque destiné aux jeux, après avoir saisi l'animal docile par son épaisse crinière, il prend aussitôt le pas de course[4] ; l'encolure fièrement dressée*, l'animal le suit et le frein blanchi dont il mord les extrémités cliquette des deux côtés de sa bouche* : le dieu saisit ainsi par son étrave la creuse Argô[5] et l'entraînait en avançant vers la mer. Du haut de la tête jusqu'au ventre, en passant par le dos et les hanches, son corps avait tout à fait l'apparence de celui des Immortels par sa merveilleuse prestance[6] ; mais, au-dessous des flancs, se déployait de part et d'autre la fourche à deux pointes d'une queue de monstre marin[7] et il fendait la surface de l'onde de ses épines dorsales qui se divisaient à leur extrémité en aiguillons recourbés

1. Il faut sans doute admettre avec A. Ardizzoni un verbe ἐπεννέπω ici et en 3, 780.

2. Ἁλοσύδνη est une épithète de Thétis en Υ 207, et un nom de la mer (ou d'Amphitrite) en δ 404. Callim., fr. 545 Pf., connaît une Néréide Ὑδατοσύδνη. Ici, malgré la mention de Phorkys, le terme doit désigner les Néréides.

3. Sur ce type de comparaison, cf. la *N. C.* à 3, 1261.

4. Ἐπιτροχάων, suspecté par Fränkel, suggère que Triton conduit rapidement Argô vers la mer.

5. Sur la construction d'ἐπισχόμενος, discutée par H. Fränkel, cf. 1, 472 ; 2, 274.

6. Cf. 4, 1348 s. — Ἔκπαγλον est ici adjectif.

7. Sur la leçon ἀλκαίη, cf. E. Livrea, *ad loc.*

ἤνωγον ῥέξαι καὶ ἐπευφημῆσαι ἑλόντα.
Αἶψα δ' ὅ γ' ἐσσυμένως ἐκρίνατο, καί μιν ἀείρας
σφάξε κατὰ πρύμνης, ἐπὶ δ' ἔννεπεν εὐχωλῇσι·
« Δαῖμον, ὅ τις λίμνης ἐπὶ πείρασι τῇσδε φαάνθης,
εἴ τε σύ γε Τρίτων, ἅλιον τέρας, εἴ τέ σε Φόρκυν
ἢ Νηρῆα θύγατρες ἐπικλείουσ' ἁλοσύδναι,
ἵλαθι καὶ νόστοιο τέλος θυμηδὲς ὄπαζε. »
Ἦ καὶ ἅμ' εὐχωλῇσιν ἐς ὕδατα λαιμοτομήσας
ἧκε κατὰ πρύμνης. Ὁ δὲ βένθεος ἐξεφαάνθη
τοῖος ἐὼν οἷός περ ἐτήτυμον ἦεν ἰδέσθαι.
Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ θοὸν ἵππον ἐς εὐρέα κύκλον ἀγῶνος
στέλλῃ ὀρεξάμενος λασίης εὐπειθέα χαίτης,
εἶθαρ ἐπιτροχάων, ὁ δ' ἐπ' αὐχένι γαῦρος ἀερθεὶς
ἕσπεται, ἀργινόεντα δ' ἐπὶ στομάτεσσι χαλινὰ
ἀμφὶς ὀδακτάζοντι παραβλήδην κροτέονται·
ὣς ὅ γ' ἐπισχόμενος γλαφυρῆς ὁλκήιον Ἀργοῦς
ἦγ' ἅλα δὲ προτέρωσε. Δέμας δέ οἱ ἐξ ὑπάτοιο
κράατος ἀμφί τε νῶτα καὶ ἰξύας ἔστ' ἐπὶ νηδὺν
ἀντικρὺ μακάρεσσι φυὴν ἔκπαγλον ἔικτο·
αὐτὰρ ὑπαὶ λαγόνων δίκραιρά οἱ ἔνθα καὶ ἔνθα
κήτεος ἀλκαίη μηκύνετο· κόπτε δ' ἀκάνθαις
ἄκρον ὕδωρ, αἵ τε σκολιοῖς ἐπινειόθι κέντροις

1594 καὶ ante ῥέξαι L[ac] ut uid., corr. L[2] ‖ ἐπευφημῆσαι *w*E : -ήμησαν LA ‖ **1595** ἐκρίνατο *m* : -νετο *w* ἐπεκρίνατο D ‖ **1596** σφάξε Ω : -άζε prop. Fränkel ‖ **1597** τῇσδε φ- Ω : τῇσδ' ἐφ- E ‖ **1598** εἴτε (pr.) [ἤτε E] Ω : εἴτ' οὖν Köchly[2] ‖ σύγε *w* : σε *m* σέγε Merkel ‖ Τρίτων L[pc]*w*E : -των' L ante ras. A ‖ **1599** ἁλοσύδναι Ω : -δνης, cl. δ 404, Hölzlin, haud male ‖ **1601** καὶ ἅμ' Brunck, cl. 1, 425 : ῥ' ἅμα δ' *m* : ῥα καὶ *w* ‖ ὕδατα Ω : οἴδματα E ‖ **1603** ἐτήτυμον Flor. : -ος Ω ‖ **1604** ἐς Ω : ἐπ' E ‖ **1605** στέλλῃ Ω : -λλει S ‖ **1606** ἐπ' om. *w* ‖ **1607** ἐπὶ *m* : ἐνὶ *w* ‖ **1613** ὑπαὶ *m* SG[pc] Σ[Ωlem] : ὑπὲκ *d* ὑπὸ G, fort. recte, cl. Theocr. 22, 121 ; 25, 246 ‖ δίκραιρά *m* Σ[Ω] : δικραῖρά S δικραίρα G Σ[J] ‖ **1614** ἀλκαίη Flor. *Σ[ΩJpar] (et cf. *EG*, s. ἀλκαία) : ὁλκαίη [ὀ- L[ac]] Ω Σ[ΩJlem] ‖ ἀκάνθαις L[2pc]A*w*E : -θας L ‖ **1615** ἐπι- LAGD : ἐπὶ SE.

à la façon des cornes d'un croissant de lune*. Il menait le navire jusqu'à ce qu'il l'eût conduit sur les routes de la mer. Alors il plongea soudain dans le grand abîme et les héros poussèrent des cris en voyant de leurs yeux cet étrange prodige[1].

En ce lieu se trouvent Port-Argô, des traces du navire ainsi que les autels de Poseidon et de Triton[2] : ce jour-là, en effet, ils firent relâche. Mais à l'aurore, voile déployée, ils poursuivaient leur course au souffle du Zéphyr, en gardant toujours à leur droite la même terre désertique. A l'aube suivante, ils aperçurent à la fois le cap et le renfoncement de la mer situé au-delà de l'avancée du cap[3]. Soudain le Zéphyr cessa et survint une brise du Notos Argestès* : son sifflement mit les cœurs en joie. Mais quand le soleil se coucha, quand se leva l'étoile du berger qui apporte le repos au malheureux laboureur*, le vent les abandonna dans la nuit noire : ils détachèrent la voile, couchèrent le grand mât et, de toutes leurs forces, peinaient sur les rames pendant une nuit entière et une journée, puis encore, après ce jour, pendant la durée d'une nouvelle nuit[4]. Au loin, la rocheuse Carpathos les accueillit*. De là, ils se disposaient à passer en Crète, de toutes les îles celle qui est le plus au large dans la mer*. Mais Talôs, l'homme d'airain, avec des blocs détachés d'une solide falaise, les empêchait d'attacher les amarres à la terre au moment où ils arrivaient au mouillage abrité du Dicté*. C'était un survivant, demeuré parmi les

1. Sur le sens d'αἰνός, cf. H. Fränkel, *Noten*, 611.

2. Pour l'expression, cf. 4, 554, 658. Sur ce Port-Argô, voir la Notice, p. 62, n. 2 ; il est sans doute identique au λιμὴν (λίμνη *corr.* Dodwell) Ἑσπερίδων de Strabon, 17, 3, 20 (836).

3. Cf. 4, 1578-1583. Μυχάτη θάλασσα désigne soit la vaste baie ouverte d'Apollonia soit plutôt le golfe profond qu'abrite le cap Phycous (Ras Sem) ; sur ce site et l'identification du cap Phycous, cf. R. G. Goodchild, *Libyan Studies* (1976), 249 s. ; S. Stucchi, *Quad. di Arch. d. Libia*, 8, 1976, 21-23 (et fig. 1) ; V. Purcaro Pagano, *ibid.*, 292, 344.

4. V. 1632-1634 : cf. 2, 660 s., 1255, 1262-1264 ; v. 1634 s. : cf. 4, 979 (et 1, 1015 s. ; 2, 631, 660, 945 ; ainsi que 1, 1358 ; 2, 1000 s. ; 4, 1295 s.).

μήνης ὡς κεράεσσιν ἐειδόμεναι διχόωντο.
Τόφρα δ' ἄγεν, τείως μιν ἐπιπροέηκε θαλάσσῃ
νισομένην. Δῦ δ' αἶψα μέγαν βυθόν · οἱ δ' ὁμάδησαν
ἥρωες, τέρας αἰνὸν ἐν ὀφθαλμοῖσιν ἰδόντες.
Ἔνθα μὲν Ἀργῷός τε λιμὴν καὶ σήματα νηὸς
ἠδὲ Ποσειδάωνος ἰδὲ Τρίτωνος ἔασι
βωμοί, ἐπεὶ κεῖν' ἦμαρ ἐπέσχεθον. Αὐτὰρ ἐς ἠῶ
λαίφεσι πεπταμένοις, αὐτὴν ἐπὶ δεξί' ἔχοντες
γαῖαν ἐρημαίην, πνοιῇ Ζεφύροιο θέεσκον.
Ἦρι δ' ἔπειτ' ἀγκῶνά θ' ὁμοῦ μυχάτην τε θάλασσαν
κεκλιμένην ἀγκῶνος ὕπερ προύχοντος ἴδοντο.
Αὐτίκα δὲ Ζέφυρος μὲν ἐλώφεεν, ἤλυθε δ' αὔρη
ἀργεσταο Νότου · χήραντο δὲ θυμὸν ἰωῇ.
Ἦμος δ' ἠέλιος μὲν ἔδυ, ἀνὰ δ' ἤλυθεν ἀστὴρ
αὔλιος, ὅς τ' ἀνέπαυσεν ὀιζυροὺς ἀροτῆρας,
δὴ τότ' ἔπειτ', ἀνέμοιο κελαινῇ νυκτὶ λιπόντος,
ἱστία λυσάμενοι περιμήκεά τε κλίναντες
ἱστόν, ἐυξέστῃσιν ἐπερρώοντ' ἐλάτῃσι
παννύχιοι καὶ ἐπ' ἦμαρ, ἐπ' ἤματι δ' αὖτις ἰοῦσαν
νύχθ' ἑτέρην. Ὑπέδεκτο δ' ἀπόπροθι παιπαλόεσσα
Κάρπαθος. Ἔνθεν δ' οἵ γε περαιώσεσθαι ἔμελλον
Κρήτην, ἥ τ' ἄλλων ὑπερέπλετο εἰν ἁλὶ νήσων.
Τοὺς δὲ Τάλως χάλκειος, ἀπὸ στιβαροῦ σκοπέλοιο
ῥηγνύμενος πέτρας, εἶργε χθονὶ πείσματ' ἀνάψαι
Δικταίην ὅρμοιο κατερχομένους ἐπιωγήν.
Τὸν μὲν χαλκείης μελιηγενέων ἀνθρώπων

1618 *μέγαν m* : *μέσον w* ‖ **1619** ἐν *w* : ἐπ' *m* ‖ **1621** ἰδὲ SD : ἠδὲ *m*G ‖ **1626** ὕπερ Ω : ὑπὸ Bigot (cf. 2, 371, 984) ‖ **1628** ἀργέσταο (sed hic -εσταο leg.) *m* : πρυμνήταο *w* ‖ χήραντο LE (cf. 4, 55) : κεχάραντο L[2pc] -ρηντο A -ροντο *w* ‖ **1630** ἀνέπαυσεν Ω : -πνευσεν E ‖ **1634** ἰοῦσαν E : ἰοῦσι(ν) Ω ‖ **1635** δ' om. AG ‖ **1637** ἄλλων plerique : ἀλλ[.]ων L[ac] ἀλλέων Rzach ‖ **1640** ἐπιωγήν LG Σ[LJ] : ἐπ' ἰω- ASE.

demi-dieux, de la race d'airain des hommes nés des frênes* ; le Cronide l'avait donné à Europé pour garder son île[1] : il faisait par trois fois le tour de la Crète avec ses pieds d'airain[2]. Son corps et ses membres étaient faits d'un airain infrangible ; mais à sa cheville, sous le tendon, il avait une veine pleine de sang[3] et c'est de la fine membrane qui la fermait que dépendaient sa vie et sa mort*. Bien qu'ils fussent recrus de fatigue, les héros effrayés écartaient aussitôt le navire de la terre à force de rames. Ils auraient dû fuir pitoyablement loin de la Crète, malgré la soif et la souffrance qui les accablaient, si Médée ne leur avait dit au moment où ils s'apprêtaient à partir* :

« Écoutez-moi : je pense que je puis toute seule terrasser pour vous cet homme, quel qu'il soit, bien que tout son corps soit d'airain, à moins qu'il ne possède par surcroît l'immortalité*. Allons, mettez la nef en panne, en ramant doucement*, loin de la portée des pierres, jusqu'à ce qu'il se laisse terrasser par moi. »

Ainsi parla-t-elle. Les héros, une fois le navire tiré à l'abri des traits, le maintenaient sur les rames* en attendant de voir quel plan mystérieux elle allait exécuter. Alors Médée ramena sur ses deux joues un pan de sa tunique de pourpre* et se dirigea vers le tillac : l'Aisonide, la tenant la main dans la main[4], guidait sa marche à travers les bancs. Là, elle se conciliait par ses incantations, puis célébrait les Kères

1. Cf. Dosiadas, *Autel*, 6 τὸν γυιόχαλκον οὗρον.

2. Évidemment trois fois par jour : cf. la schol. *ad loc.* ; Agatharchidès, *Pér. Mer Érythrée*, 7 (C. Müller, *Geogr. Gr. Min.*, 1, 115, 25-28) ; Apollod., *Bibl.*, 1, 9, 26. Les monnaies de Phaistos symbolisent la rapidité de Talôs en lui donnant des ailes. Dans la version rationalisée de [Platon], *Minos*, 320 *c*, Talôs est un juge itinérant qui parcourt la Crète trois fois par an pour y faire observer les lois. — Pour l'expression, cf. 1, 1059.

3. Selon Apollod., *Bibl.*, 1, 9, 26, la veine partait du cou et aboutissait à la cheville où son extrémité était fermée par un clou d'airain.

4. Cf. Pind., *Pyth.*, 4, 37 χειρί οἱ χεῖρ' ἀντερείσαις (épisode de Triton).

ῥίζης λοιπὸν ἐόντα μετ' ἀνδράσιν ἡμιθέοισιν
Εὐρώπῃ Κρονίδης νήσου πόρεν ἔμμεναι οὖρον,
τρὶς περὶ χαλκείοις Κρήτην ποσὶ δινεύοντα.
Ἀλλ' ἤτοι τὸ μὲν ἄλλο δέμας καὶ γυῖα τέτυκτο
χάλκεος ἠδ' ἄρρηκτος, ὑπαὶ δέ οἱ ἔσκε τένοντος
σῦριγξ αἱματόεσσα κατὰ σφυρόν · αὐτὰρ ὁ τήν γε
λεπτὸς ὑμὴν ζωῆς ἔχε πείρατα καὶ θανάτοιο.
Οἱ δέ, δύῃ μάλα περ δεδμημένοι, αἶψ' ἀπὸ χέρσου
νῆα περιδδείσαντες ἀνακρούεσκον ἐρετμοῖς.
Καί νύ κ' ἐπισμυγερῶς Κρήτης ἑκὰς ἠέρθησαν,
ἀμφότερον δίψῃ τε καὶ ἄλγεσι μοχθίζοντες,
εἰ μή σφιν Μήδεια λιαζομένοις ἀγόρευσε ·
« Κέκλυτέ μευ · μούνη γὰρ ὀίομαι ὔμμι δαμάσσειν
ἄνδρα τόν ὅς τις ὅδ' ἐστί, καὶ εἰ παγχάλκεον ἴσχει
ὃν δέμας, ὁππότε μή οἱ ἐπ' ἀθάνατος πέλοι αἰών.
Ἀλλ' ἔχετ' αὐτοῦ νῆα θελήμονες ἐκτὸς ἐρωῆς
πετράων, εἵως κεν ἐμοὶ εἴξειε δαμῆναι. »
Ὣς ἄρ' ἔφη · καὶ τοὶ μὲν ὑπὲκ βελέων ἐρύσαντο
νῆ' ἐπ' ἐρετμοῖσιν, δεδοκημένοι ἥν τινα ῥέξει
μῆτιν ἀνωίστως. Ἡ δὲ πτύχα πορφυρέοιο
προσχομένη πέπλοιο παρειάων ἑκάτερθεν
βήσατ' ἐπ' ἰκριόφιν · χειρὸς δέ ἑ χειρὶ μεμαρπὼς
Αἰσονίδης ἐκόμιζε διὰ κληῖδας ἰοῦσαν.
Ἔνθα δ' ἀοιδῇσιν μειλίσσετο, μέλπε δὲ Κῆρας

1642 ἡμιθέοισι(ν) *m*G : ἡιθ- S*d* || **1644** χαλκείοις Ω : -είης E[ac] || Κρήτην ποσὶ [-ὶν L] Ω : ποσὶν ἤματι prop. Fränkel || **1647** σῦριγξ Platt[1] : σύ- Ω || αὐτὰρ ὁ τήνγε susp. multi, frustra uide adn. || **1650** ἀνακρούεσκον Ω : ἀνεκρ- E || **1651** νύ κ' *m* : νύκτ' *w* || **1652** ἀμφότερον *m* : -οτέροις *w* || **1653** λιαζομένοις *m* : λιλαιο- *w* || ἀγόρευσε(ν) *m* : -ευε *w*D || **1654** δαμάσσειν Ω : -σσαι *d* || **1655** παγχάλκεον L[s1]A*w*E : -εος L || ἴσχει Ω : ἴσχοι anon.[2] || **1656** ἀθάνατος Vian : ἀκάματος Ω || πέλοι Ω : πέλει A || **1659** ἐρύσαντο *m* : ἐρύοντο *w* || **1660** post νῆ' dist. Bigot || ῥέξει Ω : -ξοι E || **1663** βήσατ' Ω : -σετ' E || **1664** κληῖδας Brunck : -δος Ω || **1665** μέλπε *m* : θέλγε *w* || δὲ Ω : τε Wellauer.

dévoreuses de vie, les promptes chiennes d'Hadès[1] qui rôdent partout dans l'air en donnant la chasse aux vivants*. Elle les implorait en les appelant trois fois dans ses incantations, trois fois dans ses prières. Puis, se chargeant d'un esprit maléfique[2], elle fascina de ses regards pernicieux les yeux de Talôs, l'homme d'airain : les dents grinçantes, elle lançait sur lui sa funeste colère et lui envoyait des hallucinations malignes avec une haine exaspérée*.

Zeus père ! une immense stupeur affole mon cœur* ! Quoi ! les maladies et les blessures ne sont pas les seules voies de la mort ? Un ennemi peut donc aussi nous faire du mal à distance, comme cet être, tout d'airain qu'il était, s'est laissé terrasser par le terrible pouvoir de Médée, la maîtresse magicienne[3] ! Au moment où il soulevait de lourds rochers pour interdire l'accès au mouillage, il heurta de sa cheville une arête de pierre ; de sa blessure coulait son sang qui avait l'aspect du plomb fondu*. Il ne devait plus rester longtemps debout, posté sur l'avancée de la falaise. Tel, au sommet d'une montagne, un pin gigantesque que les bûcherons ont abandonné en redescendant de la forêt après l'avoir coupé à demi de leurs cognées affûtées ; pendant la nuit, il est d'abord secoué par les rafales, puis il s'abat, brisé à sa base[4] : ainsi Talôs demeurait un moment

1. Cf. Eur., *Él.*, 1252 Κῆρες ... αἱ κυνώπιδες θεαί ; Théodoridas, *Anth. Pal.*, 7, 439, 3 Κῆρας ... βίου ('Αΐδου Ruhnken) κύνας, et le commentaire de W. Seelbach, *Epigr. d. Mnasalkes ... u. d. Theod.* (1964), 90 s. L'image est sans doute continuée au vers suivant : ἐπάγειν signifie « lancer les chiens sur un gibier » ; cf. E. Livrea, *ad loc.*

2. Cf. 3, 641, et la note *ad loc.* ; par une espèce de dédoublement de la personnalité, Médée entre dans un état second.

3. Comme en 4, 445-449, l'action est retardée par une interruption dans laquelle Apollonios exprime son pessimisme concernant la fragilité de la condition humaine. Cette parenthèse sert aussi à justifier la version adoptée malgré son invraisemblance apparente : cf. 4, 1388-1390.

4. Pour cette comparaison, cf. Δ 482-487 ; N 389-391 (= II 482-484) ; [Hésiode], *Boucl.*, 421 ; Ap. Rh., 1, 1003-1005, 1196-1204.

θυμοβόρους, 'Αΐδαο θοὰς κύνας, αἳ περὶ πᾶσαν
ἠέρα δινεύουσαι ἐπὶ ζωοῖσιν ἄγονται.
Τὰς γουναζομένη τρὶς μὲν παρεκέκλετ' ἀοιδαῖς,
τρὶς δὲ λιταῖς · θεμένη δὲ κακὸν νόον, ἐχθοδαποῖσιν
ὄμμασι χαλκείοιο Τάλω ἐμέγηρεν ὀπωπάς ·
λευγαλέον δ' ἐπὶ οἱ πρῖεν χόλον, ἐκ δ' ἀίδηλα
δείκηλα προΐαλλεν, ἐπιζάφελον κοτέουσα.
Ζεῦ πάτερ, ἦ μέγα δή μοι ἐνὶ φρεσὶ θάμβος ἄηται,
εἰ δὴ μὴ νούσοισι τυπῇσί τε μοῦνον ὄλεθρος
ἀντιάει, καὶ δή τις ἀπόπροθεν ἄμμε χαλέπτει,
ὡς ὅ γε, χάλκειός περ ἐών, ὑπόειξε δαμῆναι
Μηδείης βρίμῃ πολυφαρμάκου. Ἂν δὲ βαρείας
ὀχλίζων λάιγγας ἐρυκέμεν ὅρμον ἱκέσθαι,
πετραίῳ στόνυχι χρίμψε σφυρόν · ἐκ δέ οἱ ἰχὼρ
τηκομένῳ ἴκελος μολίβῳ ῥέεν. Οὐδ' ἔτι δηρὸν
εἱστήκει προβλῆτος ἐπεμβεβαὼς σκοπέλοιο ·
ἀλλ' ὥς τίς τ' ἐν ὄρεσσι πελωρίη ὑψόθι πεύκη,
τήν τε θοοῖς πελέκεσσιν ἔθ' ἡμιπλῆγα λιπόντες
ὑλοτόμοι δρυμοῖο κατήλυθον, ἡ δ' ὑπὸ νυκτὶ
ῥιπῇσιν μὲν πρῶτα τινάσσεται, ὕστερον αὖτε
πρυμνόθεν ἐξεαγεῖσα κατήριπεν · ὣς ὅ γε ποσσὶν

Test. **1671** (λευγαλέος — χόλος) *EG EM* s. πρίε ‖ **1672** *EG EM* s. δείκελον (δείκ. πρ. solum *EM*) ‖ **1677** (Μηδείης — πολυφαρμάκου) *EM* s. βρίμη, satis corrupte ‖ **1678-1679** (ὀχλίζων — σφυρόν) *EG* s. ὀχλίζω ; (πετραίῳ — σφυρόν) *EM* s. στόνυξ.

1666 περὶ πᾶσαν Ω : περ ἐπ' αἶαν prop. Fränkel, cl. *Σ[sgl] γῆν (ad πᾶσαν) ‖ **1668** παρεκέκλετ' *w*E : παρακ- LA ‖ **1669** ἐχθοδαποῖσιν LAG : -δοπ- SE (e coni. ?) ‖ **1671** λευγαλέον — χόλον Ω : λευγαλέος δέ οἱ [οἱ om. *EG*[A]] πρίε(ν) χόλος [λόχος *EG*[B]] Test. ‖ ἐκ *m* : ἐν *w* ‖ **1672** δείκηλα A*w* : δίκ- LE Σ[J] cf. 1, 746 ‖ **1673** ἐνὶ φρ. θ. *w* : θ. ἐνὶ φρ. *m* ‖ **1674** μοῦνον Ω : λυγρὸς *d* ‖ **1675** χαλέπτει Ω *Σ[J](t) : -πτοι E ‖ **1678** ὅρμον *w*E Test. : ὅρκον LA ‖ **1679** χρίμψε Ω : κρύψε *d* τρίψε Test. ‖ σφυρόν *m* Test. : σχεδόν *w* ‖ **1680** μολίβῳ Ω : -λύβδω E -λίβδω D ‖ οὐδ' ἔτι Brunck : οὐδέ τι Ω ‖ **1683** τήν *m* : ἥν *w* ‖ **1685** πρῶτα *m* : πρώτιστα *w* ‖ **1686** ἐξεαγεῖσα Ω : ἐξαγ- G.

vacillant* sur ses pieds infatigables ; puis, vidé de sa force, il tomba dans un immense fracas.

Donc, cette nuit-là, les héros pouvaient camper en Crète. Ensuite, aux premières lueurs de l'aurore, ils consacrèrent un sanctuaire à Athéna Minoenne, firent provision d'eau, puis s'embarquèrent pour doubler à la rame, dès que possible[1], le cap Salmônis[2]. Mais soudain, pendant qu'ils voguaient au grand large sur la mer de Crète, ils furent terrifiés par une espèce de nuit qu'on qualifie de « sépulcrale »[3] : cette nuit sinistre, ni les étoiles ne la perçaient ni la clarté de la lune ; ce n'était qu'une noire béance émanée du ciel ou bien je ne sais quelles ténèbres surgies du plus profond des abîmes*. Naviguaient-ils dans l'Hadès ou sur les flots ? Ils n'en avaient eux-mêmes pas la moindre idée. Ils s'en remirent pour leur route au gré de la mer*, incapables qu'ils étaient de savoir où elle les menait. Alors Jason éleva les mains et, d'une voix forte, invoquait Phoibos en l'appelant à leur secours ; dans son angoisse, ses larmes ruisselaient. Combien d'offrandes il promit, sans compter, de lui apporter à Pythô, combien à Amyclées, combien à Ortygie* ! Létoïde, tu l'entendis aussitôt et descendis du ciel vers les rocs Mélantiens, plantés en pleine mer* : parvenu d'un bond sur la cime de l'un des deux écueils, tu brandis en l'air ton arc d'or de la

1. Νέον et παμπρώτιστα expriment la hâte des Argonautes, pressés d'achever leur voyage.

2. Le cap Sa(l)mônion est l'actuel cap Sidero, qui possède un sanctuaire d'Athéna Samônia : cf. *Stad. M.M.*, 318 ἔστι δὲ ἱερὸν Ἀθηνᾶς, ἔχει ὕφορμον καὶ ὕδωρ ; Bürchner, dans *Real-Encykl.*, I A (1920), *s.* Σαλμώνη (3), 1986 ss. ; É. Delage, *Géographie*, 292 s. ; M. Guarducci, *Inscr. Cret.*, 3 (1942), 156-158, et les inscriptions II, xxv, 2 ; III, v, 13 ; vii, 3. La région était occupée par Ptolémée Philadelphe.

3. Cf. Soph., *Nauplios*, fr. 433 Pearson (= Radt) νυκτὶ τῇ κατουλάδι. Le terme a été rapproché par les lexicographes de κατίλλω, κατειλέω, « envelopper » et d'ὀλοός. Apollonios admet la seconde interprétation d'après la glose qu'il donne au v. 1696. — Sur le sens de λαῖτμα, voir p. 112, n. 3.

ἀκαμάτοις τείως μὲν ἐπισταδὸν ᾐωρεῖτο,
ὕστερον αὖτ' ἀμενηνὸς ἀπείρονι κάππεσε δούπῳ.
Κεῖνο μὲν οὖν Κρήτῃ ἐνὶ δὴ κνέφας ηὐλίζοντο
ἥρωες · μετὰ δ' οἵ γε νέον φαέθουσαν ἐς ἠῶ
ἱρὸν Ἀθηναίης Μινωίδος ἱδρύσαντο,
ὕδωρ τ' εἰσαφύσαντο, καὶ εἰσέβαν, ὥς κεν ἐρετμοῖς
παμπρώτιστα βάλοιεν ὑπὲρ Σαλμωνίδος ἄκρης.
Αὐτίκα δὲ Κρηταῖον ὑπὲρ μέγα λαῖτμα θέοντας
νὺξ ἐφόβει, τήν πέρ τε κατουλάδα κικλήσκουσι ·
νύκτ' ὀλοὴν οὐκ ἄστρα διίσχανεν, οὐκ ἀμαρυγαὶ
μήνης · οὐρανόθεν δὲ μέλαν χάος ἠέ τις ἄλλη
ὠρώρει σκοτίη μυχάτων ἀνιοῦσα βερέθρων.
Αὐτοὶ δ' εἴ τ' Ἀίδῃ εἴ θ' ὕδασιν ἐμφορέοντο
ἠείδειν οὐδ' ὅσσον · ἐπέτρεψαν δὲ θαλάσσῃ
νόστον, ἀμηχανέοντες ὅπῃ φέροι. Αὐτὰρ Ἰήσων
χεῖρας ἀνασχόμενος μεγάλῃ ὀπὶ Φοῖβον ἀύτει,
ῥύσασθαι καλέων · κατὰ δ' ἔρρεεν ἀσχαλόωντι
δάκρυα. Πολλὰ δὲ Πυθοῖ ὑπέσχετο, πολλὰ δ' Ἀμύκλαις,
πολλὰ δ' ἐς Ὀρτυγίην ἀπερείσια δῶρα κομίσσειν.
Λητοΐδη, τύνη δὲ κατ' οὐρανοῦ ἵκεο πέτρας
ῥίμφα Μελαντείους ἀριήκοος, αἵ τ' ἐνὶ πόντῳ
ἧνται · δοιάων δὲ μιῆς ἐφύπερθεν ὀρούσας,
δεξιτερῇ χρύσειον ἀνέσχεθες ὑψόθι τόξον ·

Test. 1695 *EG EM* s. κατουλάς ‖ 1700 (ἠίδειν [sic]) schol. T ad Π 8 *b*¹ ‖ 1706-1708 (ἵκεο — ἀριήκοος) *EM* s. ἀριήκοος ; (1707-1708) *EG*ᴬ ibid. ; (ῥίμφα — ἀριήκοος) *EG*ᴮ ibid.

1689 οὖν om. E ‖ ἐνὶ E : ἔνι Ω ‖ **1691** ἱρὸν S*d* : ἱερὸν *m*G ‖ **1695** τε om. *EG* ‖ **1696** οὐκ (alt.) *m* : οὐδ' *w* ‖ **1697** μέλαν LS^{pc}GE : μέγαν S^{ac} μέγα AD ‖ ἠέ Ω : ἠδέ Fränkel ‖ **1698** βερέθρων Ω : βαράθρων *d* ‖ **1699** εἴθ' *w* : εἴτ' *m* ‖ ἐμφορέοντο *m* : -φορ- *w* ‖ **1700** ἠείδειν Ω Σ^{ΩJ} : ἠήδ- S ‖ **1701** φέροι Ω : -ον S ‖ **1706** οὐρανοῦ *m* : -νὸν *w* ‖ **1707** Μελαντείους NRC *EM* : -τίους Ω Σ^{ΩJ} *EG* ‖ **1709** ἀνέσχεθες *m* : ἀνέσχεθεν [ἐν- G] *w*.

main droite et l'arc alluma tout à l'entour une éblouissante clarté*. A leurs yeux apparut l'une des Sporades, minuscule îlot proche de la petite île d'Hippouris*. Ils y jetèrent leurs pierres-amarres* et firent escale. Bientôt brillait l'aurore à son lever* : pour Apollon, ils aménageaient dans un bosquet ombreux un splendide enclos et un autel de cailloux[1] en invoquant Phoibos sous le nom d'Éblouissant (Aiglétès) à cause de l'éblouissante lueur qui avait guidé leur regard[2] ; quant à l'île escarpée*, ils l'appelaient Ile de l'Apparition (Anaphé), parce que Phoibos la leur avait fait apparaître dans leur angoisse*. Ils sacrifiaient ce que des gens peuvent bien se procurer pour sacrifier sur une côte déserte[3]. Aussi, quand elles les virent faire des libations d'eau sur des tisons ardents, les servantes phéaciennes de Médée ne purent plus contenir leur rire en leur poitrine, car elles voyaient toujours immoler force bœufs chez Alkinoos*. Eux, à leur tour, leur lançaient de gaillards quolibets[4], mis en joie par leurs railleries ; et, entre eux, s'allumait un plaisant assaut d'injures et de brocards*. En souvenir de ce jeu des héros, les femmes luttent encore dans l'île

1. Tout le passage abonde en répétitions : cf. v. 1712, 1719, 1725 ∾ 1728, sans compter celles qui sont stylistiquement nécessaires. Mais un autel « ombreux » ne signifie rien et H. Fränkel a raison de le suspecter. Il faut lire στιόεντα (cf. 2, 1170-1172) : M. Campbell, à qui est due cette conjecture, l'écartait pour des raisons métriques (*Class. Rev.*, 21, 1971, 423, n. 1) ; mais l'abrégement de l'ι est nécessaire et constant en pareil cas : cf. ἐμπριόεις (?), ἠιόεις (?), ἰόεις II (et ἰοειδής II), μνιόεις (?), ὀργυιόεις, χλιόεις (∾ χλίω) ; ἀχλυόεις, ἰλυόεις, ἰχθυόεις. G. Giangrande suppose que σκιόεις équivaut à ὑψηλός (*Quad. Urb.*, 24, 1977, 101-104).

2. Le contexte suggère ce sens d'ἐύσκοπος qu'admet de La Ville de Mirmont ; la traduction du Liddell-Scott-Jones « far-seen » est moins satisfaisante et ne s'autorise que d'une variante sans doute erronée d'Aristoph., *Eccl.*, 2.

3. Le récit suppose que les Argonautes n'ont plus de vivres ni de vin. Version différente chez Conon : voir la Notice, p. 67.

4. Ἐπεστοϐέεσκον : en L, le second ε ne semble pas dû à une correction, bien qu'il soit moins large qu'à l'ordinaire. En revanche, le ϐ (de forme *u*) est sûrement issu d'un μ dont le bas de la haste initiale a été gratté.

μαρμαρέην δ' ἀπέλαμψε βιὸς περὶ πάντοθεν αἴγλην.
Τοῖσι δέ τις Σποράδων βαιὴ ἀνὰ τόφρα φαάνθη
νῆσος ἰδεῖν, ὀλίγης Ἱππουρίδος ἀγχόθι νήσου·
ἔνθ' εὐνὰς ἐβάλοντο καὶ ἔσχεθον. Αὐτίκα δ' ἠὼς
φέγγεν ἀνερχομένη· τοὶ δ' ἀγλαὸν Ἀπόλλωνι
ἄλσει ἐνὶ σκιερῷ τέμενος στιόεντά τε βωμὸν
ποίεον, Αἰγλήτην μὲν ἐυσκόπου εἵνεκεν αἴγλης
Φοῖβον κεκλόμενοι· Ἀνάφην δέ τε λισσάδα νῆσον
ἴσκον, ὃ δὴ Φοῖβός μιν ἀτυζομένοις ἀνέφηνε.
Ῥέζον δ' οἷά κεν ἄνδρες ἐρημαίῃ ἐνὶ ῥέζειν
ἀκτῇ ἐφοπλίσσειαν· ὃ δή σφεας ὁππότε δαλοῖς
ὕδωρ αἰθομένοισιν ἐπιλλείβοντας ἴδοντο
Μηδείης δμωαὶ Φαιηκίδες, οὐκέτ' ἔπειτα
ἴσχειν ἐν στήθεσσι γέλω σθένον, οἷα θαμειὰς
αἰὲν ἐν Ἀλκινόοιο βοοκτασίας ὁρόωσαι.
Τὰς δ' αἰσχροῖς ἥρωες ἐπεστοβέεσκον ἔπεσσι
χλεύῃ γηθόσυνοι· γλυκερὴ δ' ἐνεδαίετο τοῖσι
κερτομίη καὶ νεῖκος ἐπεσβόλον. Ἐκ δέ νυ κείνης
μολπῆς ἡρώων νήσῳ ἔνι τοῖα γυναῖκες

Tᴇsᴛ. **1716-1718** respicit Elias in Porph. *Isag.* 22, p. 63,9 Busse ‖ **1725** paraphrasis B (Coisl. 345) Lycophr. 395.

1710 μαρμαρέην ... αἴγλην Ω : -ρέη ... -γλη E ‖ **1711** ἀνὰ L^{ac} (secundum Merkel) : ἀπὸ L^{2} in ras. A*w*E ὑπὸ Bigot ‖ τόφρα φ- L^{ac}D : τόφρ' ἐφ- L^{2pc}A*w*E ‖ **1712** ἀγχόθι *w* : ἀντία *m* ‖ **1715** στιόεντα prop., sed noluit Campbell[2] : σκι- Ω uide adn. ‖ **1718** μιν Y Stephanus : μὲν Ω ‖ **1719** οἷά κεν *w* (cf. 2, 688) : ὅσ(σ)α περ *m* (cf. 2, 1019 ; 4, 247) res dubia ‖ **1720** ἐφοπλίσσειαν LASD : -ίσειαν GE ‖ ὃ *m* : αἳ *w* ‖ **1721** αἰθομένοισιν L^{2pc}AS : -νοις L^{ac}GE ‖ ἐπιλλείβοντας LA : ἐπιλει- *w*E ‖ **1723** ἴσχειν Ω : ἰσχέμεν Rzach[1], perperam, cl. I 256 (et I 352 ; Ω 404) ‖ ἐν A*w* : ἐνὶ LE ‖ γέλω *wd* : -ωι L -ων AE res dubia ‖ **1725** ἐπεστ- Ω (sic) $\Sigma^{\Omega J}$: ἐπιστ- D Tᴇsᴛ. cf. 3, 687 ‖ -στοϐέεσκον L^{4} in ras. *wd* Σ^{L} : -στομέ- *m* (sic) Σ^{AJ} -στρεϐέ- Tᴇsᴛ. uide 3, 663 ‖ **1726** ἐνεδαίετο Vian (cf. 3, 286 ; de ἐν, cf. Ω 107 ; Hes. *Theog.* 782 ; Ap. Rh. 1, 1284) : ἐναιδ- L^{ac} (?) ἀνεδ- L^{2} in ras. A*w*E (de ἀν-, cf. Theocr. 22, 172 ; Nonn. *Dion.* 19, 328) ‖ τοῖσι(ν) *m* : μέσσῳ L^{2sl}*w* (cf. Δ 444 ; Ap. Rh. 2, 120).

avec les hommes en de pareilles joutes, quand on offre des sacrifices propitiatoires à Apollon l'Éblouissant, patron de l'Ile de l'Apparition[1].

Quand ils eurent, avec le beau temps, délié les amarres pour repartir, Euphémos se souvint de son rêve de la nuit[2], par égard pour le fils glorieux de Maia[3]. Il lui avait semblé que la motte, don d'un dieu[4], qu'il tenait dans la main contre son sein, était arrosée par de blanches gouttes de lait* ; la motte, toute petite qu'elle était, se changeait en une femme qui paraissait être une jeune fille et il s'était uni d'amour à elle, pris d'un désir incoercible[5] ; il se repentait alors en se figurant avoir eu commerce avec sa fille qu'il avait nourrie de son propre lait ; mais elle le rassurait par ces douces paroles :

« Née du sang de Triton, je suis, ami, la nourrice de tes enfants et non ta fille : oui, j'ai pour parents Triton et Libyé. Mais confie-moi aux filles de Nérée, que j'habite la mer près de l'Ile de l'Apparition ; je monterai plus tard vers les rayons du soleil afin d'accueillir tes neveux*. »

Euphémos se souvint en son cœur de ce songe* et il en fit le récit à l'Aisonide. Celui-ci se remémora tous les oracles du Dieu qui frappe au loin, il soupira longuement et dit* :

« O merveille* ! quel grand et splendide honneur t'accorde le destin ! Si tu jettes cette motte à la mer, les dieux en feront une île où s'établiront les cadets des fils de tes fils[6], car c'est Triton qui t'a offert en présent

1. L'indicatif présent est défendu par G. Giangrande, *Hermes*, 98, 1970, 268.

2. La nuit passée à Anaphé.

3. Hermès est le dieu des songes ; il est aussi celui des trouvailles, des bonnes aubaines (ἕρμαια).

4. Cf. Pind., *Pyth.*, 4, 37 βώλακα δαιμονίαν.

5. Un *Oneirocriticon* mentionné par D. Gigli, *Prometheus*, 4, 1978, 178, donne la « clef » suivante à ce type de songe : μετὰ παρθένην συνδυᾶσθαι ἐὰν ἴδῃς, κέρδος σημαίνει.

6. Ὁπλότεροι signifie que de nombreuses générations — dix-sept selon Pind., *Pyth.*, 4, 10 — s'écouleront avant la réalisation de l'oracle.

ἀνδράσι δηριόωνται, ὅτ' Ἀπόλλωνα θυηλαῖς
Αἰγλήτην Ἀνάφης τιμήορον ἱλάσκωνται.
Ἀλλ' ὅτε δὴ κἀκεῖθεν ὑπεύδια πείσματ' ἔλυσαν,
μνήσατ' ἔπειτ' Εὔφημος ὀνείρατος ἐννυχίοιο,
ἁζόμενος Μαίης υἷα κλυτόν. Εἴσατο γάρ οἱ
δαιμονίη βῶλαξ ἐπιμάστιος ᾧ ἐν ἀγοστῷ
ἄρδεσθαι λευκῇσιν ὑπὸ λιβάδεσσι γάλακτος,
ἐκ δὲ γυνὴ βώλοιο πέλειν ὀλίγης περ ἐούσης
παρθενικῇ ἰκέλη · μίχθη δέ οἱ ἐν φιλότητι
ἄσχετον ἱμερθείς · ὀλοφύρετο δ' ἠύτε κούρην
ζευξάμενος, τὴν αὐτὸς ἑῷ ἀτίταλλε γάλακτι ·
ἡ δέ ἑ μειλιχίοισι παρηγορέεσκεν ἔπεσσι ·
« Τρίτωνος γένος εἰμί, τεῶν τροφός, ὦ φίλε, παίδων,
οὐ κούρη · Τρίτων γὰρ ἐμοὶ Λιβύη τε τοκῆες.
Ἀλλά με Νηρῆος παρακάτθεο παρθενικῇσιν
ἂμ πέλαγος ναίειν Ἀνάφης σχεδόν · εἶμι δ' ἐς αὐγὰς
ἠελίου μετόπισθε, τεοῖς νεπόδεσσιν ἑτοίμη. »
Τῶν ἄρ' ἐπὶ μνῆστιν κραδίῃ λάβεν, ἔκ τ' ὀνόμηνεν
Αἰσονίδῃ · ὁ δ' ἔπειτα, θεοπροπίας Ἑκάτοιο
θυμῷ πεμπάζων, ἀνενείκατο φώνησέν τε ·
« Ὢ πόποι, ἦ μέγα δή σε καὶ ἀγλαὸν ἔμμορε κῦδος.
Βώλακα γὰρ τεύξουσι θεοὶ πόντον δὲ βαλόντι
νῆσον, ἵν' ὁπλότεροι παίδων σέθεν ἐννάσσονται
παῖδες, ἐπεὶ Τρίτων ξεινήιον ἐγγυάλιξε

1730 ἱλάσκωνται LA : -κονται *w*E ‖ **1731** κἀκεῖθεν Ω : uide t. I, p. LXXIV ‖ **1734** ἐπιμάστιος Ω $Σ^J$: -αστίγιος (γ expuncto) E ‖ **1735** ὑπὸ E : ὑπαὶ Ω ‖ **1738** ὀλοφύρετο *m* : -ρατο *w* ‖ κούρην Ω : -ρη E ‖ **1739** τὴν *w*E : τὴν δ' LA ‖ **1741** τεῶν *m* : θεῶν *w* ‖ **1743** παρακάτθεο Flor. : -θετο Ω ‖ **1744** εἶμι *w* : εἰμὶ *m* ‖ **1745** μετόπισθε *w*E : -εν LA ‖ **1746** τῶν L^{ac} ut uid. Merkel³ : τῷ δ' L^s in ras. A*w*E ‖ ἐπὶ Ω : ἐνὶ Campbell⁵ ‖ κραδίῃ *m* : -ίη *w*D ‖ λάβεν Vian : βάλεν Ω ‖ **1747** Αἰσονίδῃ L^s in ras. A*w* : -δην L^{ac}(?) E ‖ δ' in ras. L ‖ **1749** πόποι *m* : πέπον *w* ‖ **1751** ἐννάσ(σ)ονται L^s in ras. A^{pc}SE : νάσονται A^{ac} ἀνάσσονται G (et L^{ac} ?).

d'hospitalité ce morceau de terre libyenne : c'est bien lui et nul autre Immortel qui t'a fait ce don quand nous l'avons rencontré[1]. »

Il dit et Euphémos n'eut garde de dédaigner la réponse de l'Aisonide. Heureux de cette prédiction, il jeta la motte que l'abîme engloutit. Il devait en surgir une île, la Très-Belle (Callisté), nourrice sacrée des fils d'Euphémos[2]. Ceux-ci habitaient d'abord la Lemnos des Sintiens[3] ; puis, chassés de Lemnos par les Tyrrhéniens, ils venaient à Sparte s'installer avec droit de cité* ; ensuite ils quittèrent Sparte, emmenés par le noble fils d'Autésion, Théras, vers la Très-Belle et tu changeas le nom de l'île, Théras, pour lui donner le tien*. Mais ces événements sont arrivés longtemps après Euphémos.

Lors donc, traversant à tire-d'aile l'immensité du large*, ils le laissèrent derrière eux pour s'arrêter sur les côtes d'Égine. Aussitôt, pour faire de l'eau, ils se livrèrent entre eux une lutte loyale : c'était à qui puiserait et rapporterait l'eau le premier au navire, car, tout à la fois, le besoin et la forte brise les pressaient*. Là-bas, encore aujourd'hui, les fils des Myrmidons[4], avec des amphores pleines posées sur l'épaule, luttent dans un concours, de toute la vitesse de leurs jambes, pour remporter la victoire*.

Soyez-moi propices, héros, race des Bienheureux[5] ;

1. Cette insistance surprend : elle semble supposer que les Argonautes n'ont pas encore identifié le dieu (*sic*, H. Fränkel, *Noten*, 619). Celui-ci leur est pourtant apparu sous sa forme véritable (v. 1603) et tout porte à croire que l'autel de Triton a été fondé par les Argonautes eux-mêmes (v. 1621).

2. Sur la descendance d'Euphémos, cf. C. Robert, *Heldensage*, 857, n. 6, qui réunit les différentes traditions.

3. Cf. 1, 608, et la *N.C.* (t. 1, p. 256).

4. Zeus avait métamorphosé les fourmis (μύρμηκες) en hommes pour donner des compagnons à Aiacos dans l'île d'Égine : cf. Hésiode, fr. 205 Merk.-West. Par jeu étymologique, ces hommes prirent le nom de Myrmidons : cf. C. Robert, *Heldensage*, 75 s.

5. En faveur de la correction de Fränkel, cf. S. West, *Hermes*, 93, 1965, 491 (qui allègue Catulle, 64, 22-24) et M. Campbell,

τήνδε τοι ἠπείροιο Λιβυστίδος · οὔ νύ τις ἄλλος
ἀθανάτων ἢ κεῖνος, ὅ μιν πόρεν ἀντιβολήσας. »
"Ως ἔφατ' · οὐδ' ἁλίωσεν ὑπόκρισιν Αἰσονίδαο
Εὔφημος, βῶλον δὲ θεοπροπίῃσιν ἰανθεὶς
ἧκεν ὑποβρυχίην. Τῆς δ' ἔκτοθι νῆσος ἀέρθη
Καλλίστη, παίδων ἱερὴ τροφὸς Εὐφήμοιο ·
οἳ πρὶν μέν ποτε δὴ Σιντηίδα Λῆμνον ἔναιον,
Λήμνου τ' ἐξελαθέντες ὑπ' ἀνδράσι Τυρσηνοῖσι
Σπάρτην εἰσαφίκανον ἐφέστιοι · ἐκ δὲ λιπόντας
Σπάρτην Αὐτεσίωνος ἐὺς πάις ἤγαγε Θήρας
Καλλίστην ἐπὶ νῆσον, ἀμείψατο δ' οὔνομα, Θήρα,
ἐκ σέθεν. 'Αλλὰ τὰ μὲν μετόπιν γένετ' Εὐφήμοιο.
Κεῖθεν δ' ἀπτερέως διὰ μυρίον οἶδμα λιπόντες
Αἰγίνης ἀκτῇσιν ἐπέσχεθον. Αἶψα δὲ τοί γε
ὑδρείης πέρι δῆριν ἀμεμφέα δηρίσαντο,
ὅς κεν ἀφυσσάμενος φθαίη μετὰ νῆα δ' ἱκέσθαι ·
ἄμφω γὰρ χρειώ τε καὶ ἄσπετος οὖρος ἔπειγεν.
"Ενθ' ἔτι νῦν, πλήθοντας ἐπωμαδὸν ἀμφιφορῆας
ἀνθέμενοι, κούφοισιν ἄφαρ κατ' ἀγῶνα πόδεσσι
κοῦροι Μυρμιδόνων νίκης πέρι δηριόωνται.
"Ιλατ', ἀριστῆες, μακάρων γένος, αἴδε δ' ἀοιδαὶ

Test. **1765** *EG* s. πτερέως ‖ **1766-1772** paraphr. ap. *EG EM*, s. 'Αμφιφορίτης.

1753 τήνδε [-ῆ- L] LD : τὴν δὲ A*w*E ‖ οὔ νύ *m* : οὐδέ *w* ‖ **1759** Σιντηίδα Brunck et fort. L[ac] : -τ[.]ιάδα [ιά in ras.] L -τιάδα A*w*E ‖ **1760** Τυρσηνοῖσι(ν) Ω : Τυρρη- E ‖ **1761** εἰσαφίκανον *w*E : ἐσ- LA ‖ **1762** Θήρας L[2] in ras. A*w* : Θῆρης L[ac](?) Θήρης E fort. recte, cl. Αὐγείης 'Ερμείης ‖ **1763** om. *w* ‖ Θήρα Fränkel, cl. *Σ[Lpar] (quod mutauit *Σ[Apar]) : -ρης *m* ‖ **1764** ἐκ σέθεν Wendel, cl. *Σ[Lpar] : ἐξ ἕθεν L*w*E Σ[Llem] ἐξέθεν AD ‖ **1765** δ' ἀπτερέως Ω Σ[J] : δὲ πτ- Test. ‖ λιπόντες Ω : θαλάσσης Test. ταμόντες Maas ‖ **1767** πέρι A*w* : περὶ LE ‖ δηρίσαντο *m* : -ιόωντο *w* ‖ **1768** ἱέσθαι habuit L[ac] ‖ **1771** ἀνθέμενοι Brunck (cf. *par. ap. Test.) : ἐνθ- Ω ‖ **1773** ἀριστῆες Fränkel : -ήων Ω ‖ δ' LAS : om. GE.

puissent ces chants, d'année en année[1], être pour les hommes toujours plus doux à chanter. Me voici en effet parvenu au terme glorieux de vos travaux : aucune nouvelle épreuve ne vous est arrivée après votre départ d'Égine, ni aucune tempête ne s'est levée[2]. Après avoir longé paisiblement la terre de Kécrops et Aulis qu'enserre l'Eubée, et les cités des Locriens d'Oponte[3], vous avez — avec quelle joie ! — mis le pied sur la côte de Pagases[4].

Gnomon, 48, 1976, 338. J. Martin allègue Hés., *Trav.*, 159, pour défendre le texte des mss.

1. Cf. Théocr., 18, 15 ; 25, 124.
2. Faute de parallèle, il est difficile de choisir entre ἀν- et ἐν-έσταθεν ; mais le premier préverbe semble plus approprié.
3. Oponte est la principale ville des Locriens de l'est : cf. 1, 69.
4. Cf. 1, 237 et la *N.C.* (t. 1, p. 250). Sur ce vers final, voir la Notice, p. 68.

εἰς ἔτος ἐξ ἔτεος γλυκερώτεραι εἶεν ἀείδειν
ἀνθρώποις. Ἤδη γὰρ ἐπὶ κλυτὰ πείραθ' ἱκάνω
ὑμετέρων καμάτων, ἐπεὶ οὔ νύ τις ὔμμιν ἄεθλος
αὖτις ἀπ' Αἰγίνηθεν ἀνερχομένοισιν ἐτύχθη,
οὔτ' ἀνέμων ἐριῶλαι ἀνέσταθεν, ἀλλὰ ἕκηλοι
γαῖαν Κεκροπίην παρά τ' Αὐλίδα μετρήσαντες
Εὐβοίης ἔντοσθεν Ὀπούντιά τ' ἄστεα Λοκρῶν,
ἀσπασίως ἀκτὰς Παγασηίδας εἰσαπέβητε.

Τεστ. **1780** *EG EM*V s. Ὀποῦς (Εὐβοίης ἔντοσθεν om. *EM*V).

1774 ἔτεος *w*E : ἔτος LA || **1775** ἀνθρώποις · ἤδη *w* : -οισι [-οισιν E] · δὴ *m* || **1776** νύ *m* : γε *w* Σ[Llem] || **1777** ἀνερχομένοισιν Ω *Σ[Lpar] : -νων E -νοις E[2sl] || **1778** οὔτ' [οὐτ' L] Ω *Σ[Lpar] : οὐδ' Platt[1] || ἐριῶλαι Wellauer : -ωλαὶ Ω Σ[Ω] uide 1, 1132 || ἀνέσταθεν *w*E *Σ[Lpar] : ἐνέ- LA || **1779** γαῖαν *m* : γαίην *w*.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Page 70.

2. L'expression est homérique : cf. α 1 et 10 ; mais l'idée est d'inspiration callimachéenne. Le poète avoue son embarras et son ignorance ; il interroge la Muse qui lui répond : cf. *Aitia*, fr. 3 ; 7, v. 19-22 (et peut-être v. 15) ; 43, v. 46-57 ; 759 ; et, sans invocation à la Muse, *Hymnes*, 1, 4-5.

5. Cf. 4, 748 ἀεικέα φύξιν. Mais φύζα a un sens plus fort : c'est, selon Aristarque, ἡ μετὰ δειλίας φυγή, une fuite due à la peur, la panique. D'autre part, si ἀεικής implique condamnation morale, ἀεικέλιος comporte souvent une nuance de commisération : cf. surtout 2, 1126 ; mais aussi 3, 754 ; 4, 637 ; et même 1, 304 ; 4, 724. Cette nuance apparaît déjà chez Homère, par ex., en θ 231 ; τ 341 ; υ 259. Par ce terme, Apollonios plaint Médée et l'excuse.

10. Les arguments en faveur de τετελέσθαι (en dernier lieu, cf. M. Campbell, *Gnomon*, 48, 1976, 337, n. 18) ont du poids, sans être décisifs. Τελέεσθαι, inf. prés. comme en 2, 1135, donne à τάδε une valeur plus « actuelle » : Aiétès a l'impression qu'un complot, dont le premier acte s'est joué, continue à se tramer autour de lui.

12. En 4, 12, 1522, τρέω a le sens de « fuir » que possède clairement ὑποτρέω en 1, 1049, 1050 ; 4, 1507. L'intervention d'Héra est seulement annoncée aux v. 11-13 ; elle ne se produira qu'aux v. 21-23, après l'analyse des états d'âme de Médée qui ont failli la conduire au suicide (composition « circulaire »).

13. Cf. peut-être Callim., *Hymnes*, 4, 158 s. ὑπ' ὁμοκλῆς | ... φοβέοντο. L'image de la biche aux abois remonte à K 360-362.

14. Μή donne à δίσσατο la valeur d'un verbe de crainte : cf. τ 390.

17. Comparer Sappho, fr. 31, 10-12 Lobel-Page (en particulier ἐπιρόμ|βεισι δ' ἄκουαι) ; mais le contexte est différent.

Page 71.

23. Le sens d'« agité », « hésitant », généralement admis ici pour πτερόεις, ne convient pas au contexte. Un revirement total et soudain se produit dans l'âme de Médée comme lors de sa première tentative de suicide (3, 802-824) et la jeune fille ne changera plus de résolution, malgré les larmes que lui inspire

la perspective de l'exil (v. 29, 34) et sa crainte d'être aperçue dans sa fuite. Πτερόεις, associé à ἰάνθη, exprime le brusque envol de l'âme vers la joie ou du moins le soulagement ; on retrouve une image semblable en 3, 724, et l'on peut rapprocher les emplois d'ἠερέθομαι (3, 368, 638) et d'ἀείρομαι (3, 1010) ; comparer aussi ἀπτερέως en 4, 1765. Πεπότημαι, au contraire, traduit l'idée d'un vol sur place qui n'aboutit à rien (3, 447, 684, 1151).

29. Les jeunes filles consacraient une boucle de leurs cheveux au moment du mariage : cf. Livrea, *ad loc.*, et C. Vatin, *Recherches sur le mariage* (1970), 208. D'autre part, la chevelure peut être laissée à un être cher au moment de la mort comme substitut du défunt : Eur., *Iph. Taur.*, 820 s. (noter ἀντὶ σώματος τοὐμοῦ). Le geste de Médée a cette double signification : la jeune fille est perdue à tout jamais pour sa mère et, en même temps, elle va se marier. — Ῥηξαμένη est inadéquat, qu'on le rende par « couper » ou « arracher » ; la correction τμηξαμένη s'impose : cf., par ex., Esch., *Choéph.*, 198 ; Callim., fr. 110, 51 Pf. ; et surtout Nonnos, *Dion.*, 11, 240 ; 15, 49 ; 37, 43 ; 44, 147.

38. Cf. Semon., fr. 7, 58 West δούλι' ἔργα καὶ δύην.

39. Cf. Callim., *Hymnes*, 6, 62 δεσποτικὰν ὑπὸ χεῖρα. — Médée ne quitte pas sa maison de plein gré, par amour pour Jason, mais contrainte par la nécessité, comme une captive emmenée de force par l'ennemi ; les errances et l'exil sont pour la princesse aussi lourds de menaces que la servitude qui sera le lot de la jeune prisonnière jusqu'alors habituée à l'opulence. Au v. 35, la correction διελκυσθεῖσα donne le sens attendu ; pour éviter tout pléonasme, on traduira ἀπονοσφίζω par « priver de », « enlever », sans lui laisser son sens concret (« éloigner de »). Même valeur figurée de νοσφίζω en 2, 793 ; 4, 182 (autres exemples donnés par E. Livrea *ad loc.*) ; au contraire, en 4, 361 s., πάτρην ... νοσφισάμην signifie « j'ai quitté ma patrie ». G. Pompella, *Annali Fac. Lett. Napoli*, 19, 1976/77, 53-61, comprend autrement la comparaison : la jeune fille serait une captive fuyant en cachette de la riche maison de ses nouveaux maîtres. Cette interprétation, qui est déjà celle de la scholie au v. 35, rend compte d'une façon satisfaisante des v. 35-36 et légitime διειλυσθεῖσα ; mais le v. 39 fait alors difficulté et l'image, ainsi comprise, convient moins bien à la situation présente de Médée.

Page 72.

42. Ὠκείαις paraît équivaloir à un adverbe : comparer 3, 1318 (et 3, 393 ; 4, 77). Les Anciens avaient noté cet emploi adverbial d'ὠκύς en Ξ 418 (*var. lect.* admise par Aristarque) et en Ψ 880. Cf. M. Campbell, *Class. Quart.*, 19, 1969, 282 s. — Sur le thème de l'ouverture des portes dans les textes littéraires et les papyrus magiques, cf. O. Weinreich, *Gebet u. Wunder* (Genethl. W. Schmid, 1929), 342-362 ; Hopfner, dans *Real-Encykl.*, 14, 1 (1928), *s.* Μαγεία, 377, 27 ss.

50. La conjecture de E νειόν, adoptée par Fränkel et Livrea, est inadmissible, puisque la jachère est de l'autre côté du fleuve ; *νηύν (Maas) n'est pas meilleur et suppose une diérèse insolite (Moschos, *Eur.*, 104, est corrompu). Il faut garder νηόν : le temple d'Hécate est le domaine de Médée ; la jeune fille peut espérer y trouver un asile et surtout elle se souvient que Jason lui a donné rendez-vous à cet endroit (3, 1145). En réalité, elle s'arrêtera avant d'être arrivée à destination, quand elle apercevra le feu de camp sur l'autre rive.

53. Quelle que soit la destination de Médée (voir la *N. C.* préc.), elle évite par précaution de prendre la route directe (sur le sens de μάλ' ἐφράσατ(ο), cf. H. Fränkel, *Noten*, 457) ; elle fait des détours (cf. v. 51, ὁδῶν au plur.) et donne l'impression d'errer (51 ἀλωμένη, 55 φοιταλέην ; cf. 57 ἀλύσκω). Au v. 53, δέ est fortement adversatif : la magicienne est habituée à errer seule dans la nuit sombre ; *mais*, cette fois, la peur fait battre son cœur.

58. Les traditions relatives à Endymion sont anciennes et diverses. Selon le *Corpus* hésiodique, ce fils de Calyké aurait été puni d'un sommeil éternel pour s'être épris d'Héra : Hésiode, fr. 14 (?), 245, 260 Merk.-West ; Épiménide, 3 B 14 Diels-Kranz. D'après la version la plus courante qui remonte à Sappho (fr. 199 Lobel-Page), c'est un berger du Latmos (montagne de Carie) dont la Lune s'était éprise et qu'elle venait visiter pendant son sommeil : Théocr., 3, 49 s. ; [Théocr.], 20, 37-39 ; Apollod., *Bibl.*, 1, 7, 6 ; Quint. Sm., 10, 127-137, 454 s. (voir nos notes *ad locc.*, éd. C.U.F.) ; *al.* Cf. L. Robert, *Bull. Corr. Hell.*, 102, 1978, 481-490.

59. Après ἦ θαμὰ δή, μνησαμένη est un nominatif exclamatif : cf. A 231 ; K 437, 547, et R. Kühner-B. Gerth, *Griech. Gramm.*[4], 1, 41, Rem. 2 ; 46, § 3. G. Giangrande, *Sprachgebrauch ... des Ap. Rh.* (1973), 30, sous-entend sans nécessité εἰμί en se fondant sur des tours qui ne sont pas comparables. La Lune visite habituellement son berger pendant le jour (cf. schol. à 4, 57-58, p. 265, 8-13 Wendel) ; mais les incantations de la magicienne l'obligent à descendre sur terre *même* (v. 59 καί) pendant la nuit et à abandonner ainsi sa mission contre son gré ; d'où les reproches contenus dans κύον et δολίησιν. Sur le thème de la lune attirée sur terre par les magiciennes, cf. Ch. Mugler, *Rev. Ét. Anc.*, 61, 1959, 48-56 ; A.-M. Tupet, *Magie dans la poésie latine*, 1 (1976), 92-103.

Page 73.

65. La Lune se trompe sur les pensées profondes de Médée : elle croit à une escapade amoureuse, alors que Médée fuit pour échapper au châtiment ; ses prédictions se révéleront néanmoins exactes.

72. C'est par pudeur que Médée s'adresse au plus jeune de ses neveux. Les Argonautes le comprennent et, d'un signe, ils

chargent Phrontis de lui répondre (v. 75 s.). Comparer le silence courtois qui accueille l'arrivée des retardataires en 1, 322 s., 327 s. — Pour περαιόθεν, cf. Aratos, 606, 645, 720.

Page 74.

91. On sait qu'Apollonios a différé le serment que, chez Sophocle, Médée exigeait de Jason dès la première rencontre : cf. la Notice du ch. III, t. 2, p. 6-7. Les paroles qu'elle prononce aux v. 87-91 ont une valeur juridique précise. Après sa fuite, Médée n'a plus de tuteur légal, de *kyrios* (v. 91 κηδεμόνων) ; pour échapper à cette situation précaire qui ne lui vaudra que mépris *(ibid.)*, elle réclame un engagement de mariage par consentement mutuel qui la fera passer sous la tutelle de son futur mari : sur ce type d'engagement qui apparaît à l'époque hellénistique en remplacement de l'*engyesis* classique, cf. C. Vatin, *Recherches sur le mariage* (1970), 70, 170-180. Selon l'usage, Médée apporte sa dot, en l'espèce la toison (cf. Vatin, 6, 155, 180 ss.) et demande en échange une promesse solennelle, sanctionnée par un serment, en présence de témoins (sur ces témoins, cf. Vatin, 151 s.). Jusqu'à cet engagement, Jason n'est pour elle qu'un étranger, ξεῖνε (v. 89), terme dont elle a constamment usé jusqu'ici (3, 619, 630, 638, 905 ; 4, 33) ; désormais, elle l'appellera par son nom (4, 355 Αἰσονίδη).

93. Cette attitude n'a rien d'étrange ni de déplacé (cf. E. Livrea, notes aux v. 82 et 93). Jason ne se réjouit pas seulement, d'une façon égoïste, à la pensée d'obtenir la toison ; c'est la présence de Médée qui le rend heureux. Il a aussitôt reconnu sa voix (v. 73) ; il devance les Phrixides pour sauter à terre et fait preuve d'égards affectueux (v. 94 ἦκα, προσπτύξατο). En ce qui concerne ce dernier terme que les scholies glosent ici par περιέβαλε, on notera qu'il signifie plutôt « parler affectueusement » chez Apollonios comme chez Homère (sauf en λ 451) ; il est remarquable qu'il soit employé ici pour Jason, alors qu'il était réservé auparavant à l'amoureuse Médée (3, 782, 1025, 1104). Voir aussi la note p. 74, n. 1.

95. La conjecture ἴστω est séduisante : (1) l'expression est traditionnelle dans les serments et souvent suivie de l'inf. fut. : ε 184 ; Ap. Rh., 1, 466 ; 3, 714 ; (2) Ὅρκιος est une épiclèse de Zeus (voir E. Livrea, *ad loc.*), ce qui peut inciter à lui donner ici valeur d'épithète. Le tour supposé par le texte transmis est isolé ; il paraît néanmoins préférable : ἴστω est normalement en début de phrase (cf. cependant Callim., fr. 7, 33 Pf.) ; en outre le groupe ὅρκιος ἔστω semble garanti par la diérèse bucolique.

98. Cf. 3, 1128-1130 ; 4, 194 s., 1084 s. L'engagement de mariage est un acte juridique consistant en un transfert de tutelle ; mais la consommation du mariage peut n'avoir lieu que beaucoup plus tard : cf. C. Vatin, *Recherches sur le mariage* (1970), 5, 145 ss. Jason, en accord avec Médée (cf. 4, 1161-1164), entend différer les noces jusqu'au retour pour leur donner toute leur

légitimité : l'installation de la femme au domicile conjugal est en effet un des éléments essentiels du mariage (Vatin, 146). Les événements en décideront autrement.

100. Geste analogue en 1, 842, 1330 s. ; 3, 1067 s. Comme dans le premier passage, il sanctionne un engagement : comparer Φ 286. Le geste nuptial de prise de possession se situe dans un contexte différent : cf. θ 291 ; *Hymne hom. Aphr.*, 155.

107. Cf. Ap. Rh., fr. 12, 9 Powell χεῖρας ἔτεινεν. Médée, reprise par l'amour de son pays, fait un geste instinctif pour sauter à terre, alors que le navire est déjà au large et Jason doit la retenir (ἴσχανεν). Comparer les larmes de Jason quittant le port de Pagases : 1, 534 s.

111. Cf. Callim., fr. 260, 64 στιβήεις ἄγχαυρος (ἄγχουρος *pap.*) et le commentaire de R. Pfeiffer. Ἄγχαυρος, litt. « qui précède la brise du matin » (sur ce sens d'αὔρα, cf. ε 469), est considéré comme substantif par Callimaque et, à sa suite, par les lexicographes.

113. Pour le spécialiste qu'est Xénophon (*Cyn.*, 4, 6 ; 5, 1-7), les conditions dans lesquelles l'odeur du gibier demeure perceptible à l'odorat du chien sont plus complexes ; aussi l'heure la plus propice pour la chasse varie-t-elle avec la saison : le lever du soleil en hiver, avant le jour en été (6, 13 ; cf. 6, 4 et 6 ; 9, 17). Cf. encore [Opp.], *Cyn.*, 1, 114-116, 135 (πρώτῃ ὑπ' ἀμφιλύκῃ). — Apollonios distingue la trace et l'odeur du gibier : cf. Nonnos, *Dion.*, 5, 232 θηρὸς ... ὀδμήν, 235 s. θηρῶν | πρώιον (!) ἀτρίπτῳ κεχαραγμένον ἴχνος ἀρούρῃ. H. Fränkel, pour éviter une répétition, corrige θηρῶν en θερμόν, qui appartient en effet au vocabulaire de la cynégétique : cf. Xén., *Cyn.*, 5, 4 et 5 (et É. Delebecque, *ad loc.*, C.U.F., p. 155) ; *Anth. Pal.*, 9, 371, 2. Mais Apollonios aime ces répétitions que les éditeurs modernes expulsent à tort : cf. *Rev. Ét. Anc.*, 75, 1973, 87.

Page 75.

132. Selon le scholiaste, Aia serait dite Titanienne à cause d'un fleuve Titan connu d'Ératosthène (fr. III B 76 Berger) ; on croira plutôt qu'Apollonios fait allusion à l'ascendance titanique d'Aiétès fils du Soleil ou à celle d'Hécate, fille de Persès.

135. Apollonios imagine une connexion entre le Phase et l'Araxès par l'intermédiaire du Lycos : sur le sens d'ἀποκιδνάμενος, cf. Denys le Pér., 48. De fait, l'un des affluents méridionaux de la Dzirula (affluent de la Kvirila qui se jette dans le Rioni ou Phase) prend sa source au col de Suram (949 m), distant à peine de 10 km du cours du Kyros (Kyra) qui se jette dans la Caspienne : sur cette passe, cf. Strabon, 11, 2, 17 (et F. Lasserre, C.U.F., p. 55, n. 2) ; 11, 3, 4. Ce col forme la limite orientale du bassin du Phase et donc de la Colchide. Il est probable qu'Apollonios a confondu le Kyros et l'Araxès qui se réunissent avant de se jeter dans la mer : cf. Strabon, 11, 4, 2 (et Lasserre, p. 62, n. 1

et 4) ; l'épithète de κελάδοντος peut convenir à tous les fleuves de la région : cf. Strabon, 11, 3, 2 (Kyros), 4 (Phase) ; 4, 2 (Araxès). La mention du Lycos repose peut-être aussi sur une erreur due à une mauvaise interprétation d'une notice aussi succincte que celle de Strabon, 11, 14, 7 (cf. É. Delage, *Géographie*, 182). Les Anciens ont commis des confusions analogues entre le Lycos et le Thermodon (Ératosthène, III B 84 Berger) ou entre l'Araxès et le Thermodon (Métrodoros, 184 F 1 Jacoby). — La mer Caucasienne ne peut être que la partie orientale du Pont-Euxin : cf. É. Delage, *Géographie*, 183 ; les scholies « laurentiennes » parlent à tort de la Caspienne, erreur corrigée par les scholies « parisiennes ».

138. Cf. X 502 s. ; Eur., *Troy.*, 557-559 ; Callim., *Hymnes*, 3, 70 s. ; Théocr., 2, 108 s. ; 14, 32 s. ; Virg., *Én.*, 7, 518. — Λεχωίς est callimachéen.

Page 76.

145. Texte difficile corrigé de façons diverses. La conjecture d'E. Livrea κατ' ὄμματ' ἀείσατο suppose une infraction au « pont » de Hermann que les parallèles homériques allégués par ce savant n'excusent pas chez Apollonios. Nous nous en tenons à la leçon de l'archétype, κατόμματον, qui est maintenant bien établie grâce à une meilleure connaissance de E. Cet adverbe est un *hapax* et sa formation est singulière (cf. cependant G. Marxer, *Sprache des Ap. Rh.*, 1935, 49 ; et A. Debrunner, *Indogerm. Forsch.*, 53, 1935, 315) ; mais son sens est clair : presque synonyme d'ἐναντίον, il indique que Médée, dont le regard a un pouvoir magique, fixe les yeux du monstre ; comparer les tours fréquents κατ' ὄμμα (ὄμματα), κατ' ὀφθαλμούς, et cf. ci-dessous 4, 158. — Εἴσατο est ailleurs l'aoriste d'εἴδομαι ; mais le sens de « paraître » est ici exclu par les v. 127-129 ; il faut y reconnaître avec le scholiaste l'aoriste homérique d'ἵεμαι, « s'élancer », « se hâter ».

148. Sans recourir au style direct, Apollonios conserve quelques éléments des litanies qui accompagnaient les prières au Sommeil et à Hécate : même procédé en 1, 1098-1102, 1125-1131, (1151) ; 3, 861 s., (1035) ; 4, 708 s. (cf. la *N. C.*), 1665-1667. Bien qu'εὐαντέα soit correctement compris par les scholies (εὐάντητον καὶ εὐεξίλαστον ἢ εὐαπάντητον), il est singulier que les traducteurs le rapportent en général à ἐφορμήν ; il qualifie évidemment Hécate comme les autres épithètes : cf. 1, 1141 ἀνταίη, et les emplois d'εὐάντητος dans les *Hymnes orphiques* (2, 5 ; 3, 13 ; 36, 7, 14 ; *al.*) et dans un *Hymne à Hécate* (E. Heitsch, *Griech. Dichterfragm.*, 1 (²1963), n° 54, v. 8). — Sur le sens d'ἐφορμή, cf. la *N. C.* au v. 205.

153. Κῦμα μέλαν forme une expression qui est complétée par les deux adjectifs suivants (cf. 4, 322). Apollonios décrit une vague non déferlante qui n'écume pas (appelée parfois κολόκυμα, sans doute à tort, selon P. Chantraine, *Dict. Étym.*, *s.v.*). Il paraît s'inspirer de Ξ 16-19, et d'un commentaire analogue à celui que donnent la schol. *b*T à Ξ 16 *d* ; en outre il prend parti dans la querelle concernant le sens d'ἄδρομος en N 41, puisqu'il glose l'adjectif par κωφός : cf. M. Campbell, *Class. Quart.*, 19, 1969, 283 s., et E. Livrea, *ad loc.*

155. Une coupe à figures rouges du Vatican représente Jason inerte que le dragon avale ou régurgite en présence d'Athéna : L. Radermacher, *Mythos u. Sage* (1938), 204 s., fig. 10. On ne peut plus en rapprocher le cratère de Perugia qui figure un guerrier pénétrant dans la gueule d'un monstre, l'épée nue (*ibid.*, 205, fig. 12) : il s'agit d'Héraclès luttant contre le *ketos* : J. D. Beazley, *Etruscan Vase-Painting*, 1947, 124, n° 1.

159. Ἀκήρατος : « rituellement pur » (cf. t. 1, p. 259, *N.C.* à 1, 852) ou « dont le pouvoir est intact », donc « efficace », d'après [Orph.], *Lith.*, 663 s. ἀκήρατα ... |φάρμακ(α) (ce parallèle, cité par Livrea, figure dans une phrase obscure ; mais le sens du mot ne semble pas douteux d'après le contexte). E. Livrea rapproche ἀκήριος et comprend « qui ne produit pas la mort » ; mais les deux termes ne doivent pas être confondus et d'ailleurs ἀκήρια φάρμακα ne pourrait signifier que « des drogues dépourvues d'effet », « anodines » (cf. Hésiode, *Trav.*, 823 ; Nic., *Thér.*, 771) et non « des poisons non mortels ». — Sur νήριτος, voir la note à 3, 1289 (t. 2, p. 105, n. 1).

161. Composition circulaire : τετάνυστο, au pl.-q.-pf., rappelle l'effet déjà produit par les premières incantations (v. 149-153), avant l'aspersion opérée au v. 156.

Page 77.

166. Médée a jusqu'alors mené toute l'opération ; mais, dès que Jason a pris la toison, celui-ci retrouve son autorité : noter αὐτός, ἤνωγεν (qui contraste avec le déférent κεκλομένης) et le possessif ἑήν (qui, apparemment superflu, ajoute une note humoristique). On pourrait même envisager de garder λεῖπεν : Médée resterait courageusement à son poste (ἔμπεδον ἑστηυῖα), couvrant la retraite de Jason, jusqu'à ce qu'il se sente en sûreté. Le pluriel λεῖπον paraît pourtant plus naturel et la proximité d'ἤνωγεν rend assez vraisemblable une faute des mss.

168. Les appartements des femmes sont souvent situés à l'étage, notamment celui de Pénélope : cf. aussi B 514 ; Moschos, *Europé*, 6 (et W. Bühler, *ad loc.*). — La conjecture de E ὑψόθεν ἐξανέχουσαν, « surplombant de haut », a un bon parallèle en 2, 369 s. (noter ὑπείροχος ~ ὑψόθεν) ; cf. aussi Théocr., 22, 207. Ἀντέλλουσαν (Livrea) serait séduisant (cf. 1, 776), si on pouvait expliquer l'origine de la faute. Εἰσανέχουσαν, proposé par M. Campbell, *Gnomon*, 48, 1976, 338, n'est pas admissible. Avec ce verbe, le gén. a, comme il est normal, valeur d'ablatif : cf. 1, 1360 « (cap) s'avançant dans (la mer) depuis la terre » ; 4, 291 « (golfe)

s'avançant dans (les terres) depuis la mer de Trinacrie » ; en sens inverse, le verbe construit avec l'acc. signifie « s'avancer en direction de » (4, 1578).

175. Ἀγρώστης est rare et semble isolé dans le sens de « chasseur » : sur ce terme, cf. P. Chantraine, *Études sur le vocab. grec* (1956), 57-59 ; sur son accentuation, qui est discutée, cf. E. Fraenkel, *Gesch. d. griech. Nomina agentis*, 1 (1910), 139 n. 2 (l'accent paroxyton est en accord avec l'enseignement d'Hérodien) [renseignement communiqué par O. Masson]. — Ἧνις est la jeune vache d'un an, la « génisse », à proprement parler. — Ἀχαιϊνεή(ς) désigne une espèce de grand cervidé. Les Anciens mettaient le terme en relation avec une ville crétoise d'Achaia ; les Modernes traduisent tantôt par « daguet », cerf âgé de deux ans (cf. P. Chantraine, *Dict. Étym.*, *s.v.*), tantôt par « grand vieux cerf » (P. Louis, éd. d'Aristote, *Hist. An.*, C.U.F., t. 1, p. 170).

Page 78.

189. H. Fränkel, *Noten*, 467, n. 31, traduit correctement ἀνθέμενος par « auf das Schiff hebend » ; mais son commentaire est inexact : Médée n'est pas un colis qu'on charge sur un navire. Après avoir reçu la dot de sa future épouse, Jason accomplit le geste symbolique du rapt nuptial : cf. Fustel de Coulanges, *Cité antique*, 45 (et n. 1). Bientôt il confirmera d'une façon explicite son intention de prendre Médée pour femme : v. 194-197, où l'on notera ἀνάγειν, « emmener sa future épouse au domicile conjugal ».

190. Le premier hémistiche du vers sonne comme un appel au combat : il prélude ici en réalité à la fuite : voir la *N. C.* au v. 205.

205. Les dictionnaires faussent le sens en traduisant ἐφορμή par « entreprise ». Le terme appartient au vocabulaire militaire : χ 130, « (issue pour une) attaque par surprise », d'où Ap. Rh., 4, 148, « possibilité d'effectuer un coup de main » ou plus simplement « moyen d'approcher » ; Thuc., 6, 90, 3, « raid », « incursion », d'où ici, « sortie » (au sens militaire). — Comme dans tout le passage, Jason parle le langage du chef qui exhorte ses troupes avant l'attaque ; ses paroles ont le même accent guerrier que celles des Grecs avant Salamine : cf. Esch., *Perses*, 401-405. Mais le conflit qui oppose Grecs et Barbares chez Apollonios (cf. Notice du chant III, p. 19-23) est traité sur le mode mineur. Ici comme dans le reste du poème, le thème de l'armement du guerrier ou des préparatifs de combat ne débouche jamais sur un véritable affrontement : voir l'étude détaillée de tous les passages dans H. Fränkel, *Noten*, 468-472.

208. D'ordinaire, les Argonautes détachent les amarres. Le geste expéditif de Jason marque la précipitation ; il a aussi valeur symbolique : Jason rompt tout lien avec la Colchide, il « coupe les ponts ». — Pour la forme νεώς, cf. M. Campbell, *Rev. Phil.*, 47, 1973, 74 (et n. 2).

Page 79.

213. Les v. 212-235 s'inspirent de Callim., fr. 7, 27-34 Pf. Aiétès découvre la trahison de sa fille : v. 27 ὁ δ' ὡς ἴδεν ἔργα θυγατρ[ός (∾ Ap. Rh., 4, 213) ; il prononce un discours au style direct : v. 28 (∾ Ap. Rh., 4, 230-236, au style indirect) ; mais, au lieu de proférer des menaces contre Médée et de donner des ordres, il semble n'accuser que les Argonautes qu'il entend faire périr avec leur navire : v. 33 αὔταν[δρον (∾ Ap. Rh., 3, 582 ; 4, 223) ; puis il prend à témoin le Soleil et le Phase : v. 33 s. (∾ Ap. Rh., 4, 229).

225. Comparer le départ d'Aiétès en 3, 1225-1245. Le roi brandit une torche pour mettre le feu au navire (cf. 3, 581-583) ; ayant les deux mains occupées, il a posé sa pique (sur cette pique, cf. 3, 1231-1234) contre la rambarde du char, la pointe en avant (ἀντικρύ). — Apsyrtos mène le char depuis le départ du palais : l'ao. γέντο exprime ici « un procès antérieur à celui qui est noté par la proposition voisine » (P. Chantraine, *Synt. hom.*, 184, § 271).

227. Καταβλώσκειν signifie en général « descendre rapidement » et Hésychius le glose par κατατρέχειν : cf. par ex. 1, 322. Sur la force du courant à l'estuaire du Phase, cf. 2, 1265 s.

228. Πολυπήμονι a son sens propre : il indique la succession des malheurs qui ont frappé Aiétès ; cf. 2, 673 (et t. 1, p. 208, n. 3).

230. Aiétès, qui s'estime lésé, en appelle aux deux divinités « qui voient tout », le Soleil, qui est de surcroît son père, et Zeus (cf. 2, 1123 Ζηνὸς Ἐποψίου).

235. Aiétès a proféré des menaces analogues en 3, 377-381, 437 s., 606-608. On notera qu'il ne songe qu'au châtiment de Médée sans se soucier des Argonautes et de la toison ; Apsyrtos exécutera ses consignes en 4, 341-349 ; son attitude était différente chez Callimaque (voir la *N. C.* à 4, 213). — La syntaxe heurtée des v. 231-235 exprime heureusement la fureur du roi (cf. les remarques de M. Campbell, *Class. Quart.*, 21, 1971, 419) ; mais le passage n'est pas exempt d'obscurités. (1) Αὐτάγρετος n'a pas son sens habituel « qu'on prend de soi-même » (π 148 ; Ap. Rh., 2, 326 ; *al.*) ; E. Livrea tire avec raison des lexicographes le sens de « capturé séance tenante ». C'est la seule interprétation qui convienne au contexte : « capturé par leurs propres mains » (Seaton, Mooney, Liddell-Scott) serait une simple cheville. Ajoutons qu'Apollonios aime donner une valeur temporelle à des termes dont le sens premier est différent (voir la *N. C.* à 3, 295) et que le sens d'« immédiat » ne serait pas déplacé en 2, 326, où le poète joue peut-être sur l'ambiguïté. (2) A côté d'ἀνὰ γαῖαν, on peut sous-entendre κούρην ἐοῦσαν ou κ. εὑρόντες : le tour dissymétrique est bien conforme au style du passage et de l'auteur. Γαῖαν ne peut désigner la Colchide, car Aiétès est persuadé que Médée s'est enfuie avec les Argonautes. On ne peut pas non plus sous-entendre νῆα εὑρόντες avec

M. Campbell *(loc. cit.)*, car la préposition ne convient pas pour un navire accosté *au* rivage. (3) E. Livrea, *ibid.*, justifie avec bonheur πλωτῆς par référence à des formules d'exécration telles que μὴ γῆ βατή, μὴ θάλασσα πλωτὴ ἔσται. (4) Δαήσονται est sans doute employé absolument, comme souvent ; E. Livrea semble supposer une construction participiale : « avrebbero appreso ... a scontare ». (5) On se gardera de toucher à ἄτην qui clôt le développement par un renvoi au v. 228 (composition circulaire).

Page 80.

245. Sur l'Halys, cf. 2, 366, 963 ; sur les frontières de la Paphlagonie, cf. t. 1, p. 193, n. 4, et p. 281 (*N.C.* à 2, 964).

250. Le sacrifice à Hécate se rattache à la conquête de la toison : voir la Notice, p. 16. Les rites accomplis par Médée sont secrets et ne peuvent être révélés : formule analogue en 1, 921. Comparer *H. hom. Dém.*, 478 s. ; Soph., fr. 570 Pearson (et la note *ad loc.*) ; Callim., fr. 75, 4 ss. ; Théocr., 3, 51 (et le commentaire de Gow).

252. Ἐξέτι κείνου (cf. déjà 2, 782) est callimachéen ; cf. *Hymnes*, 2, 47, 104 ; 4, 275. Pour le v. 252, cf. 1, 1062 ; 2, 842 ; sur τῆμος, cf. E. Livrea, *ad loc.*, qui rapproche Callim., *fr. inc. auct.* 781 Pf. — Apollonios revient aux sources héracléotes qu'il avait utilisées au chant II (cf. t. 1, p. 156-163) : Nymphis, 432 F 8 Jacoby, mentionnait un *hieron* d'Hécate élevé par Médée en Paphlagonie. Le sens d'ἕδος n'est pas clair : plutôt que d'un autel (*sic*, Livrea), il s'agit soit d'un *temenos* entouré d'une enceinte soit d'un temple ou d'une chapelle.

257. Le vers soulève deux problèmes indépendants. Pour l'établissement du texte, nous avons donné notre sentiment dans la note citée par E. Livrea, *ad loc.* Mais, même si l'on préfère νισ(σ)όμεθ', la question reste posée de savoir s'il s'agit d'un futur ou d'un imparfait. La première solution, généralement retenue, nous paraît inadmissible. (1) Les Argonautes retournent à Iôlcos et non à Orchomène et, même s'il est vrai qu'Argos veut se rendre personnellement à Orchomène, on ne voit pas pourquoi il mettrait en avant cette destination précise. (2) Un futur est dépourvu de sens : Argos n'a pas qualité pour décider ; tout au plus pourrait-il user d'un subjonctif (interprétation préférée par A. Platt, *Journ. of Philol.*, 35, 1920, 80). Le fils de Phrixos n'est pas non plus, croyons-nous, malgré J. Martin *(per litt.)*, « la voix de la volonté divine, qui se manifeste providentiellement au moment voulu (λιλαιομένοις) en *révélant* la route inconnue ». Comme dans la scène parallèle du chant III (v. 474-489, 521-543), il se borne à émettre un avis personnel fondé sur une expérience et des informations que les Argonautes ne possèdent pas et c'est seulement *après* que la divinité intervient pour approuver son intuition humaine. En fait, comme les scholies et H. Fränkel

l'ont reconnu, Argos présente l'itinéraire qu'il avait envisagé lors de son premier départ (2, 1152 s.) : peu soucieux de se risquer au travers des Symplégades, il avait découvert dans les archives d'Aia une route plus longue, mais moins périlleuse, par l'Istros. C'est elle qu'il propose maintenant. H. Fränkel juge abrupt le début du discours et croit à une lacune. L'hypothèse est inutile : cette brusquerie s'explique parce qu'Argos intervient en cours de discussion. L'entrée en matière de son discours en 2, 1141, n'est pas sans analogie ; si elle ne choque pas, c'est parce que le dialogue précédent a été rapporté au style direct.

260. Ἐκγέγαα sert à marquer la parenté et non l'origine. A. Platt, *Journ. of Philol.*, 34, 1918, 139, voit avec raison dans Thébé l'éponyme de la Thèbes d'Égypte, fille du Nil (= Triton). Sur cette héroïne, cf. Nonnos, *Dion.*, 41, 270 ; E. Heitsch, *Griech. Dichterfragm.*, 1² (1961), n° 40, v. 1 ; schol. *b* T à I 383 *c* (Th. fille du Nil, de l'Asôpos ou de Protée) ; Tzetzès, à Lycophron, 1206 (avec une généalogie différente).

Page 81.

265. Cette tradition, fort répandue (cf. schol. à 4, 263-264 *ab*), remonterait d'après Étienne de Byzance à Hippys de Rhégion (554 F 6-7 Jacoby), dont la date est discutée : voir l'état de la question dans la *Kleine Pauly, s.v.* Cf. Aristote, fr. 591 Rose³ ; Eudoxe de Cnide, fr. 315 Lasserre ; Callim., fr. 191, 56 Pf. ; Lycophron, 482. Sur l'autochthonie des Arcadiens, cf. Hellanicos, 4 F 161 Jac. ; Hérod., 8, 73 ; Aristoph., *Nuées*, 398, et fr. 55 Dem. (J. Taillardat, *Images d'Aristoph.*, 1965, 262, n° 466). Sur les Arcadiens mangeurs de glands, cf. Alcée (?), fr. 91 Bergk ; Hérod., 1, 66. — Ἀπιδανῆες désigne les habitants du Péloponnèse appelé aussi Ἀπία ou Ἀπίς (cf. 4, 1564) ; le terme est callimachéen (*Hymnes*, 1, 14), de même que le verbe ὑδέω (*Hymnes*, 1, 76 ; fr. 371, 372 Pf.).

267. Ἠερίη désigne déjà l'Égypte chez Esch., *Suppl.*, 75. Le terme a été diversement interprété : « brumeux » (d'où « obscur » : cf. Aratos, 349), « matinal » (d'où « oriental »), « immense » (cf. 4, 1239), voire « qui a une terre noire » (cf. C. Froidefond, *Mirage Égyptien* [1971], 79, n. 63, qui note que les Égyptiens appellent leur pays *kêmi*, « la noire »). On ne sait comment Apollonios l'entendait ici, d'autant plus que ἠερίη πολυλήιος est employé en 1, 580 pour la Thessalie. Nous inclinons pour « brumeux » : le terme qualifie heureusement l'atmosphère lourde et humide de la vallée du Nil. En outre, on a pu le mettre en rapport avec les théories selon lesquelles les premiers hommes seraient nés en Égypte grâce à un air saturé d'humidité et à l'eau fécondante du Nil : Hippys de Rhégion, 554 F 6 Jacoby ; Diod. Sic., 1, 7 ; 1, 10, 1 ; cf. D. Bonneau, *La crue du Nil* (1964), 118-123. On trouve un écho de ces théories en 4, 676-680 (voir les *N. C. ad loc.*).

271. Sur l'emploi d'ἄρδειν au sujet du Nil, cf. Hérod., 2, 13 s., 18 ; Bonneau, *op. cit.*, 114, n. 1 ; sur l'opposition entre l'arrosage dû aux eaux du Nil et les pluies de Zeus, cf. Hérod., 2, 13 ; Eur., *Hél.*, 1-3 (dont se souvient peut-être Apollonios) ; sur les moissons d'Égypte dues au Nil, cf. Esch., fr. 193, 6-8 Mette ; sur le Nil dont les crues tiennent lieu de pluie, cf. Bonneau, 129 (n. 5), 316-319. — Pour le v. 271ᵇ, cf. 3, 1354, et Aratos, 1050 συνασταχύοιεν ἄρουραι. — Bien que le mythe du *Timée* accorde la priorité à une Athènes antédiluvienne sur la ville égyptienne de Saïs (23 *d-e*), les analogies sont remarquables entre les deux textes. Solon se fonde sur l'autorité des prêtres égyptiens (22 *a* ∾ v. 259 s.) qui connaissent un passé antérieur au déluge de Deucalion (22 *a* ∾ v. 265 s.), parce que, grâce au Nil, l'Égypte n'a connu ni conflagration ni déluge (22 *c-e* ∾ v. 267-271). Προτερηγενέων peut désigner d'une façon précise les hommes de la génération antérieure au déluge : le terme qualifie les Titans chez Antimaque, fr. 45 Wyss (cf. Hésiode, *Trav.*, 160 προτέρη γενεή, au sujet de la race des héros ; Aratos, 16 et la note de J. Martin), alors qu'il a une valeur plus affaiblie chez Callim., *Hymnes*, 1, 58. Le parallèle du *Timée* invite aussi à revenir au texte de l'archétype au v. 271 et à rattacher ἅλις à ὄμβρος (pour l'ordre des mots, cf. 2, 87 = 4, 656) : Apollonios ne prétend pas qu'il ne pleut jamais en Égypte, mais qu'il n'y a ni pluies excessives ni déluge ; outre la schol. à 4, 269-271 *b*, cf. *Timée*, 22 *e* ; Diod. Sic., 1, 10, τῆς χώρας αὐτῶν οὔσης ἀνόμβρου κατὰ τὸ πλεῖστον.

276. Cf. Hérod., 2, 102-110. D'après l'historien, Sésostris avait traversé l'Asie et s'était avancé en Europe jusque chez les Scythes et les Thraces (cf. v. 288) ; après chaque victoire, il élevait des stèles dont la plupart ont disparu depuis (106 αἱ μὲν πλέονες οὐκέτι φαίνονται : cf. v. 275 s.). A son retour, il avait laissé sur les bords du Phase des colons égyptiens qui étaient devenus des Colques. Sauf pour la Colchide, Hérodote ne parle pas de fondations de villes ; il ne fait pas allusion non plus à la carte du monde qu'Argos a vue à Aia. Sésostris est appelé aussi Sésonchosis (Dicéarque, fr. 57 s. Wehrli) ou Sésoosis (Diod. Sic., 1, 53-58). Dans cette figure légendaire se mêlent les souvenirs de plusieurs pharaons conquérants de la XIIᵉ et de la XIXᵉ dynastie ; son expédition, imaginée pour rabaisser la gloire de Darius (Hérod., 2, 110), sera influencée plus tard par celle d'Alexandre (cf. Diod. Sic., 1, 55).

278. Sur l'origine égyptienne des Colques, cf. surtout Hérod., 2, 104 s. Voir en outre Callim., fr. 383, 14 ; 672 Pf. ; Skymnos, fr. 3 Gisinger ; Hécatée d'Abdère, 264 F 25 ; Strabon, 1, 3, 21 (61) ; 11, 2, 17 (498) ; *al.* Pind., *Pyth.*, 4, 212, considérait déjà les Colques comme des Noirs (κελαινώπεσσι). Voir E. Diehl, dans *Real-Encykl.*, 19, 2 (1938), *s.* Phasis, 1892, 29 ss. ; 1893, 11 ss.

280. Les κύρβεις étaient à Athènes des pyramides tournantes à trois faces portant des textes de lois. Il s'agit ici de cartes. Sur les débuts de la cartographie ancienne, cf. P. Pédech, *Géogr. des Grecs* (1976), 32-38, 67-70, 96-107. — Pour la forme γραπτῦς, cf. ω 229 ; Ératosthène, dans *P. Oxy.*, 3000, col. 2, 2.

Page 82.

288. L'Istros forme la frontière entre la Scythie et la Thrace : cf. Hérod., 4, 48 s. ; 5, 9 ; Ap. Rh., 4, 320. — Ἐνι- ou ἐπι-βήσεται fait difficulté pour un fleuve : cf. peut-être, dans des expressions en général militaires, ἐμβαίνειν γῆς ὅρων (Soph., *Oed. Col.*, 400), κέλευθον (Eur., *Suppl.*, 989) ; ἐπιβαίνειν τῶν οὔρων (Hérod., 4, 125 ; cf. Platon, *Lois*, 6, 778 *e*), γῆν (Hérod., 7, 50). Le scholiaste (à 282-291 *b*, *in fine*) paraphrase φθάσῃ ἐπί, « arriver rapidement à ».

291. Nous construisons : ἔνθα διχῇ σχιζόμενος, τὸ μὲν ἔνθα ... τὸ δ' ὄπισθε : cf. t. 1, p. 85, n. 2 et ci-dessous la *N. C.* à 4, 948 ; pour l'ordre des mots, comparer aussi 1, 623-626. — La « mer Orientale » désigne le Pont-Euxin : cf. 2, 744 s., et la note *ad loc.* ; sur cette conjecture, cf. É. Delage, *Géographie*, 200 s., et E. Livrea, *ad loc.* — Διά a gêné Fränkel, sans raison, à notre avis : dans cette géographie fabuleuse, Argos laisse entendre que l'Istros occidental coule à travers le golfe (c'est-à-dire l'Adriatique) jusqu'à la mer de Trinacrie ou mer de Sicile, à la manière de l'Alphée ou d'autres fleuves : cf. la discussion dans Strabon, 6, 2, 4 (271), qui cite entre autres au sujet de l'Inachos Soph., fr. 271 Pearson [= Radt] (noter διὰ κῦμα τεμών) ; voir aussi peut-être Callim., fr. 407, V Pfeiffer. Callim., fr. 11, 1 Pf., donne à l'Adriatique le nom d'Ἰλλυρικὸς πόρος. — Sur la dénomination de Trinacrie, cf. Callim., fr. 40 Pf., et la note d'E. Livrea au v. 291. — Sur εἰσανέχοντα, cf. 4, 310, et la *N. C.* à 4, 168.

293. La carte sommaire dont disposait Argos ne devait mentionner en Grèce que l'Achélôos, le fleuve le plus célèbre : le golfe traversé par l'Istros étant voisin de celui-ci, Argos en conclut que l'Istros les mène à destination. Une note obscure du scholiaste (à 292-293 *b*) laisse supposer que, selon Apollonios, l'Istros se jetterait dans l'Achélôos : ce nouvel exemple de connexion entre les fleuves serait intéressant, mais notre texte ne dit rien de tel.

Page 83.

306. Litt., « en se séparant (des Argonautes) ». Sauf en 4, 353 qui est ambigu, λιάζομαι signifie toujours chez Apollonios « se séparer de qqn » et non « faire un détour », comme on traduit ici en général contre toute évidence. Par cette rapide indication, il apparaît que les Colques ont repéré les fugitifs ; comprenant leur erreur de manœuvre, ils prennent la voie directe pour leur barrer la route. On rectifiera sur ce point les remarques de H. Fränkel, *Noten*, 477 s. (à 328-337).

308. C'est le golfe mentionné au v. 290 ; il porte ailleurs le

nom de « mer de Cronos » : cf. Notice, p. 24. Αὐχήν et son synonyme ἰσθμός peuvent désigner de larges bandes de terre entre deux mers : cf. F. Vian, *Rev. Ét. Gr.*, 91, 1978, 99, n. 21. Les géographes anciens supposaient un étrécissement de la péninsule balkanique entre l'Adriatique et le Pont-Euxin : cf. Théopompe, 115 F 129-130 Jacoby ; [Aristote], *Mir. Ausc.*, 104 ; Liv., 40, 21, 2 ; R. L. Beaumont, *Journ. Hell. Stud.*, 56, 1936, 198-201 ; et nos cartes hors-texte I et III.

313. Le nombre des bouches de l'Istros varie de trois à sept selon les auteurs. Apollonios n'en mentionne que deux et commet une erreur à leur sujet : la Belle Bouche est en réalité au nord de la bouche nommée *Narakon* ou *Narakion* (dans notre texte, Νάρηκος peut être un génitif : cf. la schol. à 315-318 *a*). D'après la schol. à 4, 303-306 *a*, le poète paraît s'inspirer du traité *Sur les ports* de Timagétos ; Ératosthène, III B 98 Berger, mentionnait aussi l'île triangulaire des pins, Peuké. Cf. en général É. Delage, *Géographie*, 204 s. ; sur le Narakon, cf. M. Fluss, dans *Real-Encykl.*, 16, 2 (1935), 1698, *s. Naracu Stoma* ; D. Detschew, *Thrac. Sprachreste* (1957), 327 s. ; — sur la localisation de Peuké, cf. E. H. Minns, *Scythians and Greeks* (1913), 12 ; J. et L. Robert, *Rev. Ét. Gr.*, 73, 1960, 178, n° 270.

Page 84.

326. Sur les v. 320-326, cf. en général É. Delage, *Géographie*, 205-210. Se reporter aussi à notre carte hors-texte III.

(a) Thraces et Scythes sont séparés par l'Istros : cf. 4, 288 et la *N. C.*

(b) Selon Hérod., 5, 9, les Sigynnes habitent au nord de l'Istros dans une « contrée immense et désertique », ἔρημος χώρη ... καὶ ἄπειρος (cf. v. 322, au sujet de la plaine du Laurion) ; ils sont à l'ouest limitrophes des Énètes de l'Adriatique. Sur ce peuple, cf. J. Wiesner, *Jahrb. der Alb.-Univ. Königsberg*, 7, 1957, 240-249 ; J. Harmatta, *Acta Arch. Acad. Sc. Hung.*, 20, 1968, 153-157.

(c) Les Traucéniens (*codd.* Τραυχένιοι) sont « un peuple du Pont-Euxin limitrophe des Sindes » d'après Ét. Byz., 631, 20. Le rapprochement avec notre passage a été fait par A. E. Housman, *Class. Quart.*, 10, 1916, 136, n. 1, puis par R. Kassel, *Rhein. Mus.*, 112, 1969, 98 s., qui a rétabli l'orthographe correcte du nom de ce peuple.

(d) Les Sindes habitent le Bosphore cimmérien selon Hérod., 4, 28, 86 ; mais d'autres auteurs localisaient chez eux la bifurcation de l'Istros : peut-être Timônax, s'il faut lui attribuer l'indication donnée dans la schol. à 4, 321-322 (fr. 1 Müller ; mais *contra* Jacoby, 842 F 1) ; sans doute Hipponax, cité dans la même scholie, qui détourne l'expression Σινδικὸν διάσφαγμα (fr. 2 Masson) de son sens géographique pour lui donner une interprétation obscène. Apollonios suggère par ἤδη que les Sindes

de l'Istros ont connu des migrations. La plaine du Laurion n'est pas connue : rapprocher le nom de Lauriacum, ville d'Autriche, aujourd'hui Enns, dans le haut bassin du Danube ?

(e) Le mont Angouron était cité par Timagétos, l'une des sources principales du passage (voir la *N. C.* à 4, 313). Son nom rappelle celui de l'Angros (Hérod., 4, 49), affluent illyrien de l'Istros (la Morava serbe ou la Drina ?).

(f) Le rocher Cauliacos, mentionné après Apollonios par le Périégète Polémon (env. 202-181 av. J.-C.) (fr. 38 Müller [*Fragm. Hist. Graec.*, 3, 126]), doit être en rapport avec les Καυλικοί, « peuple de la région du golfe ionien, appelé ainsi d'après une montagne » (Hécatée de Milet, 1 F 92 Jac.). Selon E. Wikén, *Kunde der Hellenen* (Lund, 1937), 48-51, ce serait le Birnbaumerwald ou mont Ocra qui forme la ligne de partage des eaux entre le Timavus et l'Istros.

329. Aux v. 329-337, Apollonios se complaît à un cliquetis verbal fondé sur une profusion de répétitions. Il n'y a pas lieu de suspecter ce procédé par principe (H. Fränkel marque trois passages de la *crux*) ; néanmoins, il a pu égarer les copistes, en sorte que l'établissement du texte demeure hypothétique. (1) Eubule, fr. 10, 5 Kock, fournit un parallèle isolé à la construction et au sens d'ἐκπερᾶν (v. 329) ; mais cf. l'app. crit. L'emploi adjectival d'ἀγχόθι est hardi ; cf. cependant R. Kühner-B. Gerth, *Griech. Gramm.*[4], 1, 609 s., § 462 *m.* (2) D'une manière analogue, il faut sous-entendre au v. 333 (ἄτε) ἐούσας à côté d'ἔνδοθι. L'ordre des mots serait plus satisfaisant si on lisait νήσων avec Livrea ; en tout cas, ἔνδοθι est assuré : c'est parce que les deux îles sont entourées de beaucoup d'autres que les Colques peuvent se dispenser de les occuper. (3) Au v. 336, la correction νήσων est aisée (νήσους, issu des v. 330 et 333, a provoqué la correction d'ἀκτάς en ἄλλας) ; mais on est surpris de trouver à quelques vers de distance (v. 333, 336) λίπ(εν) employé avec deux valeurs différentes. Une corruption plus grave est possible.

Page 85.

342. Κεῖνοι, justifié en 4, 1388, n'est pas ici à sa place. La conjecture de Fränkel κέν οἱ est paléographiquement préférable à κείνῳ (KENOI a été corrigé à tort *metri causa* en KEINOI) ; on retrouve le datif éthique dans le même contexte chez Pindare (*Pyth.*, 4, 230, 243) et il est inexact de soutenir avec H. Erbse (*Gnomon*, 35, 1963, 23) qu'εἴ κεν ne peut pas marquer « la condition qui permettrait de réaliser ce qu'exprime la proposition principale » : cf. P. Chantraine, *Synt. hom.*, 278, citant E 273 ; Θ 196 ; cf. aussi Hésiode, *Trav.*, 361 ; Ap. Rh., 1, 827.

[348 *a*]. On pourrait concevoir que le second terme de l'alternative fût à son tour divisé en deux (Orchomène ou Iôlcos) : cf. H. Fränkel, *Noten*, 479 ; il suffirait alors de corriger le troisième εἴτε en καί τε (*sic* E) ou mieux en ἤ τε. Mais l'adjonction du v. 348 *a*

ne ferait qu'alourdir la phrase et introduirait une anomalie : Ἑλλάς désignerait la seule Thessalie par opposition à Orchomène, alors que le terme désigne ailleurs la totalité du monde grec (malgré les schol. à 1, 416, 904-906 *a* ; 3, 993). Malgré Wilamowitz, *Hell. Dichtung* (1924), 2, 200, n. 4, on ne peut pas non plus considérer le v. 348 *a* comme une variante d'auteur : Jason souhaite emmener Médée à Iôlcos et non à Orchomène où il n'a rien à faire.

354. Στονόεντα : « désolées » (de La Ville de Mirmont), « broken with sobs » (Seaton), « fra i gemiti » (Livrea). L'adjectif a le plus souvent un sens actif, « qui cause des sanglots » (même en Ω 721) ; cette interprétation est à conserver dans notre passage : Médée ne gémit pas, elle menace (cf. v. 391).

Page 86.

366. L'éditeur « crétois » (E), gêné par un texte rendu incompréhensible par une fausse coupure, a librement conjecturé ἐφ' ᾧ πλόος ὔμμιν ἐτύχθη, (la toison), « but de votre expédition ». Si le sens est satisfaisant, le texte de l'archétype est sans aucun doute *lectio difficilior* (cf. H. Fränkel, *Noten*, 480) et doit être préféré. Pour bien l'entendre, il faut considérer que Médée arrange les faits d'une façon tendancieuse. Jason a triomphé grâce à elle des épreuves probatoires ; mais, le subterfuge étant découvert, il n'a plus aucun moyen d'obtenir la toison conformément aux conventions passées avec Aiétès (cf. 4, 85 οὐδέ τι μῆχος ἱκάνεται) ; seule Médée, dans sa folie, lui a fourni un μῆχος à son ἀμηχανίη. L'expression au neutre transpose exactement celle des v. 84 s. Médée passe seulement sous silence son propre affolement et l'appel désespéré au secours qui introduit ses paroles (v. 83). Corriger avec *w* le neutre en féminin (ἐπάιστος ἐτύχθην) rétablit la vérité, mais ruine le sens : si Médée avoue avoir agi parce qu'elle était découverte, elle perd le mérite d'avoir donné la toison à Jason.

369. Médée reprend à son compte la célèbre formule prononcée par Andromaque en Z 429-430 ; mais elle lui donne une signification froidement juridique que souligne τῶ φημι. Ayant rompu avec sa famille à cause de Jason, elle n'a plus que lui comme tuteur légal : son devoir est de le suivre et celui de Jason, de la protéger « sans réticence » : pour πρόφρων, cf. Ξ 357 (P. Mazon traduit : « prête-moi franchement ton aide »), X 303 ; αὔτως, au v. 372, a à peu près le même sens (« purement et simplement », « sans chercher de faux-fuyant »).

373. Δίκη καὶ θέμις caractérise les deux aspects de l'accord : la promesse de mariage assortie d'une remise de dot (la toison) est un acte civil (δίκη), sanctionné par un serment (θέμις). Sur le sens de ces termes, cf. É. Benveniste, *Vocab. des inst. indo-europ.*, 2 (1969), 99-110. Apollonios observe avec soin la distinction entre δίκη, qui a un caractère humain, et θέμις, qui a valeur

religieuse, même dans des formules en apparence équivalentes : 3, 193 = 4, 700, Ζηνὸς θέμιν concerne le droit des suppliants ; au contraire, 4, 1100 Διὸς ... δίκην désigne un verdict juste conforme à la volonté de Zeus.

376. Σχέτλιος exprime la commisération en 1, 1302 ; 2, 1028 ; 3, 1134 ; 4, 916, 1524 ; mais il a valeur péjorative en 1, 807 ; 4, 445, 739 (?), 1047. Le deuxième sens est ici préférable (cf. v. 389 νηλεές ∾ 4, 1047), ce qui conduit à placer une ponctuation forte à la fin du v. 375. Pour rétablir le mètre, on peut supposer εἰ <γάρ> κεν (cf. 2, 1028, et, dans un contexte analogue, ο 545 ; *H. hom. Ap.*, 51) ou εἰ <μέν> κεν (cf. l'emploi de μέν après σχέτλιος en 1, 807 et 3, 1133 ; pour εἰ μέν κεν, cf. α 287). — Pour l'hiatus après σχέτλιε, cf. Quint. Sm., 3, 114 ; 6, 388.

Page 87.

387. Ἀτροπίη désigne proprement l'insensibilité, l'absence de pitié : cf. H. Fränkel, *Noten*, 483, et E. Livrea, *ad loc.* — Le passage fait écho aux paroles prononcées par Médée lors de son premier entretien avec Jason : v. 383 ∾ 3, 1069, 1110 ; v. 385-387 ∾ 3, 1111-1117 (et 3, 703 s.). Mais quelle différence entre le μνώεο douloureusement affectueux du chant III et le μνήσαιο ... ποτε menaçant de notre passage ! Dans ses imprécations, Médée fait allusion aux malheurs futurs de Jason qui sera contraint à l'exil : cf. H. Fränkel, *Noten*, 482 (aux v. 384-389). La menace d'une disparition de la toison a peut-être aussi une signification. Aucun texte ne précise ce qu'est devenue la toison après le retour à Iôlcos (cf. C. Robert, *Heldensage*, 865) ; mais Pind., *Pyth.*, 4, 159-162, donne à entendre qu'elle s'identifie à l'âme de Phrixos. Il est donc normal que l'une et l'autre s'évanouissent dans l'Érèbe, une fois achevée l'expédition destinée à apaiser « le ressentiment des puissances infernales », μᾶνιν χθονίων (Pind., *ibid.*).

392. Apollonios donne à διὰ ... κεάσσαι le sens de *comburere* admis par les Anciens en ο 322 : cf. l'app. crit. de Fränkel et Livrea, *ad loc.* (*contra*, M. Campbell, *Class. Quart.*, 21, 1971, 420). — Ἔμπεδα est obscur et sans doute fautif. (1) Le mouvement de la phrase suggère une gradation dans le second hémistiche, ce qui interdit de traduire « la masse solide (du navire) » (de La Ville de Mirmont, cf. Mooney) ou de corriger avec Livrea ἔμπεδα en ἄρμενα. Ces précisions seraient d'ailleurs oiseuses dans un contexte aussi dramatique. (2) Ἔμπεδον signifie parfois « assurément », « indiscutablement » : cf. F. Vian, *Rev. Ét. Anc.*, 75, 1973, 87, n. 1. On peut à la rigueur en tirer le sens d'« absolument (tout) » : cf. R. C. Seaton, « utterly » ; D. A. Van Krevelen, *Studi ital. filol. class.*, 25, 1951, 102. (3) Mais la correction de M. Campbell *(loc. cit.)*, ἀμφαδά, « aux yeux de tous », donne un meilleur sens : il y a chez Médée le désir d'une action ostentatoire, thème qu'exploitera Virgile dans la mort de Didon (*Én.*,

4, 661 s. ; 5, 1-7). En tout cas, H. Fränkel, *Noten*, 483, doit avoir raison d'apercevoir dans πάντα une allusion à la toison (cf. v. 384 s.).

400. Sur le sens d'οἷά τε, cf. H. Fränkel, *Noten*, 485, n. 62. Les indigènes croient que Médée a été enlevée de force ; ils ont donc pris fait et cause pour elle (v. 398 εἵνεκα σεῦ) et sont prêts à aider Apsyrtos à la délivrer. — Ἄγοιντο a pour sujet les Colques (cf. M. Campbell, *Gnomon*, 48, 1976, 339) ; mais ἄγοιτο est peut-être préférable.

403. Le raisonnement est subtil et obscur. Jason veut-il dire que Médée serait plus mal traitée après la défaite des Argonautes que si elle était restituée aux Colques après l'arbitrage prévu par le pacte ? Ce serait alors avouer que le pacte est sincère. Les v. 402ᵇ-403 signifient plutôt que Médée, considérée actuellement à tort comme la captive de Jason par les indigènes (voir la *N. C.* préc.), deviendrait alors une authentique prise de guerre.

Page 88.

407. Ἀοσσητήρ, « protecteur », « allié », a ici le sens juridique de « tuteur légal » : cf. δ 165. L'arbitre prévu par le pacte doit décider si Médée « appartient à son frère » (cf. v. 376 s.) ; celui-ci mort, le litige devient sans objet.

409. Aux v. 405-409, nous revenons au texte de Gerhard, malgré Fränkel et Livrea. 1. *(a)* Ἀντιόωσι considéré comme un datif crée une ambiguïté inadmissible après περιναιέται ; *(b)* il introduit une idée superflue (« à la demande des Colques »), qui fait d'ailleurs double emploi avec ἦρα φέρειν ; *(c)* si ἀντιόωσι est le verbe principal, la construction d'ὁμῶς devient plus naturelle ; *(d)* l'objection grammaticale contre ἄν ... ἀντιόωσι tombe si l'on observe que ce présent a souvent valeur de futur chez Homère et encore chez Apollonios (cf. 4, 859, et peut-être 1, 703 ; 3, 880). — 2. *(a)* La correction ΥΠΕΙΞΩΜΗ est plus simple qu'ΥΠΕΙΞΑΙΜΙ (*codd.* ΥΠΕΙΞΟΜΑΙ) et permet de ne pas toucher à πτολεμίζειν ; *(b)* le sens attendu est : « Je n'hésiterai pas à combattre contre les Colques face à face » (cf. v. 338 s., 396 ss.), plutôt que : « Je ne céderai pas devant les Colques, dans un combat face à face » ; *(c)* (ὑπ)είκω +inf. est bien attesté : cf. ε 332 ; Soph., *Oed. Col.*, 1184 ; Ap. Rh., 4, 1658, 1676 ; [Opp.], *Cyn.*, 2, 514 ; dans tous les cas, l'inf. a valeur consécutive (« le céder à qqn en sorte que »).

414. Après l'exorde (v. 411-413), le discours présente une composition circulaire qui a été méconnue : H. Fränkel, *Noten*, 487, corrige ἀλέξεο en ἀλεύεο ; G. Giangrande, *Sprachgebrauch ... des Ap. Rh.* (1973), 32, donne à ἀλέξομαι le sens d'ἀλεύομαι. Jason a accepté de combattre contre les Colques s'il réussit d'abord à éliminer Apsyrtos (v. 408 s.). Médée encadre son plan par un double rappel de cet engagement : « Livre donc bataille, puisque tu y consens (v. 414 ∾ 420ᵇ) ; auparavant, je te livrerai Apsyrtos comme tu le souhaites (v. 415-420ᵃ) ».

418. Quand un personnage fait porter un message, Apollonios ne mentionne le rôle du messager que d'une façon elliptique et il formule ensuite moins la teneur du message que l'intention secrète ou avouée de celui qui l'envoie. Le cas le plus clair se trouve en 4, 1114 s., où l'on gardera le futur ἐποτρυνέουσα qui exprime l'intention d'Arété. En 4, 435 ss., on développera ainsi le tour employé : κηρύκεσσιν ἐπεξυνώσατο μύθους <ὥστε κεῖνον> θελγέμεν <ὥστ'> ἐλθέμεν. Dans notre passage, on rétablira pareillement : κήρυκας πεπίθοιμι <ὥστε κεῖνον> συναρθμῆσαι. Mais le tour est en fait plus complexe encore, car Médée s'exprime constamment par prétérition ou à demi-mot : (1) après avoir désigné son frère par un imprécis κεῖνον au v. 415, elle omet tout pronom de rappel au v. 418 et surtout au v. 420 (κτεῖνε sans complément !) ; (2) πεπίθοιμι n'est pas déplacé pour les hérauts à qui il convient d'inspirer confiance, mais il vise plus encore le destinataire du message (même ambiguïté au v. 436 pour θελγέμεν, qui a pour sujet Médée et non les hérauts) ; (3) l'invitation essentielle à *venir* au rendez-vous est passée sous silence au v. 418 et ressort seulement du contexte ; (4) ἐμοῖσι ... ἐπέεσσι est une litote moins compromettante qu'ἐμοί : « tomber d'accord avec mon plan » (et non « avec moi » !) ; au vers suivant, τόδε ἔργον est une autre litote.

Page 89.

434. Comparer les v. 424-434 à B 100-108. Apollonios complète la généalogie d'Hypsipylé (cf. t. 1, p. xxvi, n. 2, et p. 19 s.) et la légende d'Ariadne (cf. la *N. C.* à 3, 1006). Dia est déjà associée à la fille de Minos en λ 325. Callimaque l'identifie à Naxos (fr. 601 Pf.) et ses *Aitia* rapportaient sans doute que les Charites étaient filles de Dionysos et de la Nymphe naxienne Corônis (cf. schol. flor. aux fr. 3-7 Pf.) ; il peut être la source d'Apollonios. — Sur les présents des Lemniennes dont le chant I ne parle pas, cf. t. I, p. 23 s. Le péplos rappelle le manteau pourpre que Jason revêt pour rendre visite à Hypsipylé : v. 424 ∾ 1, 722 ; v. 428 s. ∾ 1, 725 s., 765-767. Sa beauté divine ainsi que le parfum qu'il dégage ont un pouvoir ensorcelant (cf. v. 428 s.) dont Médée renforcera les effets par les drogues qu'elle répandra dans l'air (v. 442-444). Cf. le commentaire et les parallèles donnés par H. Fränkel, *Noten*, 490 s. Le manteau a quelque analogie avec la parure de mort que la Médée d'Euripide offre à Glauké ; mais le rapprochement demeure assez vague.

435. La phrase est claire malgré la longue protase résumée par τοῖα παραιφαμένη (v. 442) et la parenthèse introduite par γάρ (v. 440 s.) ; elle ne comporte ni anacoluthe ni omission du verbe principal, malgré E. Livrea. Le discours indirect des v. 436-441 développe le terme μύθους, ce qui exige le maintien de l'infinitif θελγέμεν. Pour θέλγειν +inf., cf. Esch., *Prom.*, 865 ; Soph., *Trach.*, 355 ; *al.* On trouve une semblable accumulation d'infinitifs en 3, 610 s.

446. Πόνοι est préférable à γόοι, dû à une réminiscence de π 144 ; il annonce les épreuves qui attendent Médée et les Argonautes. Cf. Hésiode, *Théog.*, 226 s. Ἔρις ... τέκε ... Πόνον ...|... καὶ Ἄλγεα (et *Trav.*, 113) ; *H. hom. Ap.*, 532 s. μελεδῶνας |... ἀργαλέους τε πόνους καὶ στείνεα.

449. Cette invocation est l'un des rares passages de l'œuvre où le poète exprime ses sentiments personnels. Elle comporte de nombreuses réminiscences : cf. Théognis, 390 οὐλομένας τ' ἐρί-δας, 1231-1234 σχέτλι' Ἔρως ..., ἐκ σέθεν ... ; Simonide, fr. 575 Page σχέτλιε παῖ δολομήδεος Ἀφροδίτας ; Esch., *Sept*, 653 μέγα στύγος ; Philitas, fr. 7 Powell ἀμφὶ δέ τοι νέαι αἰὲν ἀνῖαι τετρήχασιν ; Aratos, 15 χαῖρε, πάτερ, μέγα θαῦμα, μέγ' ἀνθρώ-ποισιν ὄνειαρ. Sur ce passage, voir les commentaires de H. Fränkel, *Noten*, 493-495, et de E. Livrea, *ad loc.* (et *add.*, p. 541).

Page 90.

455. Les hérauts colques (v. 417, 435) ont accompagné Argô sur leur navire jusqu'à l'île d'Artémis ; puis ils sont allés rendre compte à Apsyrtos, cependant que les Argonautes regagnaient la seconde île Brygéide (cf. v. 330-333). Le récit ne précise pas comment Jason a pu tromper la surveillance des Colques et se mettre en embuscade à leur insu. — La correction de Fränkel νηῷ semble nécessaire, puisque l'autre île appartient aussi à la déesse. En outre, on doit supposer que le temple se trouve assez loin du rivage pour que le meurtre d'Apsyrtos n'attire pas l'attention de l'équipage ennemi : cf. 454 ἧεν, 455 ἐξαῦτις (Jason s'attend à ce que les Colques se portent au secours de leur chef), 459, 482-491 et notamment 489 ὀψέ (Jason tarde à la fois parce qu'il a dû ensevelir le cadavre et parce qu'il a mis un certain temps à regagner le port). On ne peut donc penser que les Argonautes et les Colques se contentent de déposer Médée dans l'île sans la conduire jusqu'au temple.

472. Θυμὸν ἀναπνείων, dans le sens de « rendre l'âme », ne peut s'autoriser que de Quint. Sm., 3, 160, et 13, 90, passages généralement corrigés conformément à l'usage de l'auteur (ἀποπνέω : 1, 199 ; 6, 211, 228 ; 8, 334 ; 10, 116 ; 13, 124 ; 14, 540 ; ἐκπνέω : 1, 349 ; 3, 352 ; 11, 47 ; 13, 148) ; dans Antimaque, fr. 47, 2 Wyss, le texte est conjectural. Il est peu admissible de traduire « exhalant son courroux » ; aussi faut-il sans doute préférer la leçon du papyrus ἀποπνείων, bien qu'elle puisse résulter d'une « homérisation » du texte.

Page 91.

476. La phrase est remarquable par son quadruple chiasme. La correction trop rationaliste de Fränkel νηλειεῖς détruit l'effet et introduit une forme correcte, mais, semble-t-il, non attestée. Pour ὀξὺ ... ἴδεν, cf. l'hom. ὀξὺ νόησε et Pind., *Ol.*, 2, 45 ἰδοῖσα ὀξεῖ' Ἐρινύς. Pour λοξῷ ... | ὄμματι, cf. Callim., fr. 1, 37 ; 374, et les parallèles donnés par Pfeiffer ; λοξός désigne le regard oblique de l'ennemi depuis Solon, fr. 23, 17 Diehl[3], et Anacréon, fr. 78, 1-2 Gentili ; il correspond à l'hom. ὑπόδρα.

477. Le μασχαλισμός ou ἀκρωτηριασμός consiste à amputer les extrémités du cadavre, mains, pieds, nez, oreilles, et, parfois, à les attacher en un collier autour de ses aisselles : cf. E. Rohde, *Psyché* (trad. franç.), 599-603 ; R. Jebb, à Soph., *Él.*, 444 ss. (et l'appendice, p. 211 s.) ; A. Gotsmich, « Der Maschalismos », *Festgabe f. B. Kraft* (1955), 349-366. Il est bien attesté dans la légende d'Agamemnon (Esch., *Choéph.*, 439 ; Soph., *loc. cit.*) et ailleurs (Esch., *Perrhaib.*, fr. 310 Mette ; Soph., *Troilos*, fr. 623 Pearson [= Radt]). A l'origine, il avait pour objet d'ôter sa force au mort et d'empêcher sa vengeance ; mais les termes d'ἀπάργματα ou ἐξάργματα, « prémices », qui sont employés à ce propos, semblent indiquer que le mort a été considéré ensuite comme une victime expiatoire consacrée aux dieux infernaux. Apollonios l'entend ainsi s'il vise au v. 479 aussi bien la mutilation que le lèchement du sang.

478. Ce second rite apotropaïque est attesté dans les *Perrhaibides* d'Eschyle et peut-être dans son *Laïos* (fr. 173 et 310 Mette) ; le scholiaste d'Apollonios précise que le sang était craché dans la bouche du mort. Une coutume analogue consistait à essuyer l'épée sanglante sur la tête de la victime : Soph., *Él.*, 445 s. Dans les deux cas, le meurtrier rejette sur la victime la souillure du sang versé. Sur la signification apotropaïque du crachat, cf. Théocr., 6, 39, et le commentaire de Gow ; R. Muth, *Träger der Lebenskraft* (1954), 26-64, 143-154.

481. La sépulture sommaire (cf. κρύψεν) donnée au mort est un moyen d'apaiser sa colère. Ὑγρός, appliqué à un corps, signifie « mou », « souple », « flasque » (cf. Liddell-Scott, *s.v.* II, 1-3) ; il n'y a pas lieu de l'interpréter ici autrement. — Sur les îles Apsyrtides, cf. Strabon, 2, 5, 20 (123) ; 7, 5, 5 (315) ; Pline, *Hist. Nat.*, 3, 140, 151 ; Ét. Byz., *s.* Ἀψυρτίδες ; [Orph.], *Arg.*, 1034. Sur le problème posé par leur localisation chez Apollonios, voir la Notice, p. 26, n. 2 ; 27, n. 1.

Page 92.

502. Les Colques tiennent les îles et la côte au sud de l'estuaire adriatique de l'Istros (v. 336 s.). Pélée propose une manœuvre de diversion vers le nord (v. 505 s.) pour diviser leurs forces. Il imagine que, faute d'un chef capable de donner des ordres, les uns décideront de continuer la poursuite plus avant (προτέρωσε δίεσθαι), tandis que les autres souhaiteront abandonner (et peut-être rentrer). La réalité sera différente ; mais, grâce à l'intervention d'Héra, le résultat sera le même. H. Fränkel, *Noten*, 499, ne tient pas un compte suffisant de προτέρωσε. L'éventualité qu'envisage Pélée rappelle la situation des Grecs

après la prise de Troie : cf. γ 131 ss. (noter 131 ἐκέδασσεν, 150 δίχα δέ σφισιν ἥνδανε βουλή).

512. Ce thème est bien attesté dans la légende de Cadmos et des autres fils d'Agénor envoyés à la quête d'Europé : cf. F. Vian, *Origines de Thèbes* (1963), 81, n. 3-5. C'est sans doute de là qu'il s'est introduit dans la légende des Argonautes. Callimaque attribue l'abandon des Colques à la simple lassitude : fr. 10 Pf. μαστύος, ἀλλ' ὅτ' ἔκαμνον ἀλητύι ; cf. Denys le Pér., 489 s.

518. Cf. Callim., fr. 11 Pf. οἱ μὲν ἐπ' Ἰλλυρικοῖο πόρου σχάσσαντες ἐρετμὰ | λᾶα παρὰ ξανθῆς Ἁρμονίης ὄφιος | ἄστυρον ἐκτίσσαντο, ... | οἱ δ[. Apollonios imite Callimaque pour la forme et donne comme lui un catalogue des installations colques ; mais il corrige aussi les « erreurs » géographiques de son maître : voir la Notice, p. 34 s.

Page 93.

521. Cf. Callim., *Hymnes*, 2, 47 ἐξέτι κείνου | ἐξότε. Sur les monts Kérauniens, voir la Notice, p. 23.

533. On est tenté de mettre en rapport cette fable avec le lieu nommé Δέλφιον qui est situé entre l'Istrie et la Mentorique : [Aristote], *Mir. Ausc.*, 104. Ce type de talisman est bien connu : citons par ex. le *palladion* de Troie, la dépouille d'Oedipe (Soph., *Oed. Col.*, 1520-1532) ou le cheveu de la Gorgone détenu par Tégée (Paus., 8, 47, 5 ; Apollod., *Bibl.*, 2, 7, 3). Le meilleur parallèle est fourni par Hérod., 4, 179 : le trépied donné par les Argonautes à Triton en Libye confère à son possesseur la souveraineté sur le pays. Ces deux traditions argonautiques sont manifestement des doublets.

539. Le v. 539 *a*, omis en E, est un résumé incolore des v. 540-547. Il a dû être forgé dans une édition ancienne pour remplacer ces vers qui avaient été omis par suite d'un homéotéleute : cf. H. Fränkel, *Einleitung zur krit. Ausgabe der Arg. d. Ap.* (1964), 37, et E. Livrea, *ad loc.* H. Erbse, *Gnomon*, 35, 1963, 25, préfère voir dans le v. 539 *a* le souvenir d'une rédaction antérieure.

Page 94.

550. Nausithoos facilite le départ d'un concitoyen gênant, de même qu'Aiétès avait encouragé ses petits-fils à aller en Grèce (3, 601 s.). Sur ce thème dans les légendes de fondation, cf. F. Vian, *Origines de Thèbes* (1963), 80-82.

551. Les Mentores sont voisins des Liburnes (Hécatée de Milet, 1 F 94 Jacoby) qui habitent au nord des Hylléens : voir la Notice, p. 28. La légende sur la mort d'Hyllos n'est pas autrement connue ; il est donc imprudent de corriger avec L. Castiglioni ἀλεξόμενον en ἀλεξόμενοι, d'autant plus qu'Apollonios rapporte une tradition favorable à Hyllos qui pouvait le présenter en état de légitime défense. Les parallèles ne permettent pas de faire un

choix : cf., en faveur de la correction, 4, 1488 (et λ 401-403) ; mais, en sens inverse, 1, 749. — Pour μιν ἔπεφνον, cf. Ap. Rh., fr. 12, 20 Powell.

555. H. Fränkel, *Noten*, 446, 501, rapproche περιώσιος de περίειμι et lui donne ici le sens de « encore subsistant », qui n'est pas attesté. En réalité, l'adjectif équivaut le plus souvent à μέγας : 1, 590 (cf. 3, 1329 μέγα λαῖφος), 1307 = 4, 1430 (cf. 1, 943 μέγα θαῦμα) ; 2, 434 (cf. ε 57 μέγα σπέος), 865 (cf. ι 381 θάρσος ... μέγα), 1063 (cf. 1, 1272 μεγάλη ... ἀυτῇ) ; etc. — ou à πολύς : 2, 394 (cf. 2, 1242 s. ἀπειρεσίην τε Βεχείρων | γαῖαν) ; 3, 1326 (cf. Callim., fr. 732 Pf. πολλὰ ... θυμήναντα, dans un contexte analogue ; comparer *H. hom. Dém.*, 362 δυσθύμαινε ... περιώσιον) ; — pour 4, 1554, voir la *N. C. ad loc.* Le second sens convient ici. Apollonios mentionnera ces « nombreux » vestiges des Argonautes qui sont encore « visibles » (πέφαται, de φαίνω plutôt que de φημί, malgré νημερτές) : 4, 651-658, et, en Libye, 1620-1622.

557. De La Ville de Mirmont construit μεγαλωστί avec λάδεν ; mais, en poésie, l'adverbe est normalement employé avec un verbe relatif à la mort (Homère) ou aux funérailles (Ap. Rh., 2, 838).

Page 95.

580. Comparer 1, 1016 s. Les v. 579 s. se rapportent au moment où les Argonautes, arrivés en vue des monts Kérauniens, sont obligés de rebrousser chemin *vers* Électris qu'ils avaient atteinte précédemment (v. 505 s.) ; sur ce sens, rare en poésie, d'ἐπί+gén., « en direction de », cf. γ 171. Voir aussi la *N. C.* à 4, 596.

583. Reprise en partie littérale de 1, 524-527 : cf. t. 1, p. 74, n. 4. Sur ce procédé, injustement suspecté, cf. F. Vian, *Rev. Ét. Anc.*, 75, 1973, 98 s. La répétition met en valeur les deux interventions de la poutre parlante dans le récit.

585. Cf. 4, 576 s. ; on retrouve la même concision en 2, 1194 s., et 3, 337-339. La traduction laisse à φθογγήν son ambiguïté : la voix d'Argô est aussi celle de Zeus.

586. L a bien πόνους, corrigé au xve siècle en πόρους, comme dans sa copie V. C'est la *lectio difficilior* (cf. πόρους ἁλός en 1, 21, 361, 986 ; 4, 1556 ; et déjà en μ 259) et la seule qui convienne au contexte : comparer Opp., *Hal.*, 1, 470 λευγαλέους τε πόνους καὶ φρῖκα θαλάσσης. Même purifiés par Circé, les Argonautes n'éviteront pas les longues errances (πόρους) ; mais ils échapperont sains et saufs (ἀλύξειν) à la tempête et au naufrage (πόνους) sur les côtes libyennes.

Page 96.

596. Voir la Notice, p. 36. L'épisode de l'oracle voile les obscurités du récit. Il prend place sans doute en Adriatique,

pendant le retour vers Électris. Les héros, avertis par Argô, renoncent à diriger eux-mêmes leur navire et laissent le vent les conduire à son gré : ils doivent s'engager dans l'Éridan au v. 595 (ἧ δ' ἔσσυτο ...) et en atteignent le cours supérieur au vers suivant. Hypothèse un peu différente chez H. Fränkel, *Noten*, 504 (à 4, 596).

603. Cf. [Aristote], *Mir. Ausc.*, 81, 3 : ὀσμὴ δ' ἀπ' αὐτῆς (= λίμνης) ... ἀποπνεῖ, ... οὔτε ὄρνεον ὑπερίπταται, ἀλλὰ πίπτει καὶ ἀποθνῄσκει. L'oiseau asphyxié donne l'impression de piquer dans les flammes. Le texte est correct malgré H. Fränkel, *Noten*, 504 s., suivi par E. Livrea : cf. M. Campbell, *Rev. Phil.*, 47, 1973, 84. Les Anciens connaissent d'autres lacs que les oiseaux ne peuvent survoler, par exemple chez les Sarmates (Callim., fr. 407, XXIV Pf.) ; le plus célèbre est le lac Averne appelé Ἄορνος ou Ἄορνις.

604. Texte obscur et corrompu. Comme l'observe Wilamowitz, *Hell. Dichtung* (1924), 2, 252, les Héliades ne sont pas métamorphosées en peupliers puisqu'elles pleurent (v. 606) et gémissent (v. 624 s.) ; on écartera donc des conjectures telles que ἀλίγκιαι ou *εἰγμέναι (Fränkel). On peut envisager ἐελμέναι, « enveloppées dans » (Gerhard ; cf. ἐλιγμέναι D) ; mais E. Livrea, *ad loc.*, et G. Giangrande, *Sprachgebrauch ... des Ap. Rh.* (1973), 34 s., se sont rencontrés récemment pour proposer ἀήμεναι / ἀείμεναι, « battues des vents (dans les peupliers) » : cf. v. 609. Le tour reste néanmoins hardi.

607. Cf. [Aristote], *loc. cit.* : (ἤλεκτρον) λέγουσιν ... ἀποσκληρύνεσθαι ... ὡσανεὶ λίθον.

Page 97.

626. Les Argonautes suivent l'Éridan, mais sans passer par le lac. Les Héliades ne révèlent leur présence que par leurs lointains gémissements et par les larmes d'ambre qu'emporte le courant selon le processus indiqué aux v. 605-611. Ces perles d'ambre qu'ils voient au fil de l'eau sont la preuve tangible des pleurs des Héliades : μυρομένῃσιν, que conteste Fränkel, est garanti par P 437 s. — E. Livrea (note au v. 635) paraît admettre avec d'autres interprètes que les Argonautes côtoient les peupliers : pour éviter que le passage ne contredise les v. 605-611, il suppose que les héros entendent les plaintes nocturnes des Héliades, mais voient les perles d'ambre qui se sont solidifiées la veille au soleil.

Page 98.

634. Sur ce réseau fluvial et les sources d'Apollonios, voir la Notice, p. 17-19, et notamment la n. 2 de la p. 19. — Au v. 634, L avant correction avait ἱείς comme *w* : c'est donc la leçon ancienne, corrigée ensuite en ἵει pour normaliser la syntaxe. Mais il n'y a aucune raison d'éliminer le participe qui introduit

dans la phrase une dissymétrie voulue : cf. par ex. 1, 764, 1007-1011 ; 2, 38-41, 373-376 ; 3, 876 s., 1240-1244 ; 4, 680 (et la *N. C. ad loc*).

644. Les Argonautes ont constamment bénéficié d'une chaîne de guides et d'informateurs : cf. F. Vian, *Gnomon*, 46, 1974, 348 s. Le dernier avertissement qu'ils ont reçu est celui d'Argô aux v. 580-592. Parvenus au carrefour celtique, ils sont pris au dépourvu faute d'information (v. 638 οὐ προδαέντες) et Héra doit intervenir pour leur faire voir (ou comprendre) la route à suivre (v. 643 ἐνόησαν). Cette intervention d'Héra, la seule qui ait lieu sur terre, rappelle celle d'Athéna en 2, 538-548 ; le cri de la déesse fait pendant à celui d'Argô en 4, 581, 592.

648. Cf. 3, 210-211. Sur le sens d'αἰνός, cf. H. Fränkel, *Noten*, 611 (à 4, 1619) ; pour πάντ' ἤματα, cf. Callim., fr. 260, 51 Pf. ; Aratos, 20.

653. Les Stoichades ou « îles alignées » sont les îles qui bordent le littoral de Marseille à Antibes : cf. É. Delage, *Géographie*, 237. Apollonios y transfère le culte des Dioscures qui, selon Timée (566 F 85 Jac.), avait été institué chez les Celtes riverains de l'Océan après le passage des Argonautes. Sur le culte des « Dieux d'Amyclées sauveurs des marins » à Marseille, cf. *IG*, 14, n° 2461, 4 (= Kaibel, 650). — Castor et Pollux, qui sont toujours nommés Tyndarides, bien qu'ils soient tous deux fils de Zeus (cf. t. 1, p. 246 ; *N.C.* à 1, 150), reçoivent un culte en qualité de dieux sauveurs des marins (v. 650) dans les Stoichades comme précédemment à Héraclée : cf. 2, 806-810 (et t. 1, p. 215, n. 2). Leur apothéose, qui était alors le fait du roi des Mariandynes, reçoit désormais la sanction de Zeus : de Τυνδαρίδαι (2, 806) qu'ils étaient, ils deviennent officiellement les Dioscures, κοῦροι Ζηνός (4, 650 s.). Cette double mention dans le poème atteste la popularité dont jouissait le culte des Dioscures en Égypte : cf. C. E. Visser, *Götter u. Kulte im Ptol. Alexandrien* (1938), 17 s., 83 s. ; A.S.F. Gow, *Theocritus*, 2, 385.

Page 99.

658. Aithalia est l'île d'Elbe connue depuis Hécatée de Milet (1 F 59 Jacoby) ; Port-Argô est l'actuel Portoferraio. Les galets ferrugineux de l'île sont mis en rapport avec le passage des Argonautes depuis Timée (566 F 85 Jac. = Diod. Sic., 4, 56) : cf. [Aristote], *Mir. Ausc.*, 105 ; Strabon, 5, 2, 6 (224) ; É. Delage, *Géographie*, 237 s. De son côté, Lycophron, 874 s., localise l'épisode en Sicile (l'une de ses scholies le transfère en Libye par confusion avec le second Port-Argô d'Apollonios, 4, 1620). D'après ces textes, les Argonautes, après s'être livrés à des jeux, s'étaient baignés, oints d'huile, puis avaient râclé leur peau selon l'usage des athlètes ; ces râclures se seraient solidifiées en gravier (Strabon) ou auraient coloré les galets (Lycophron, [Aristote]). Le texte d'Apollonios est plus obscur et sans doute partiellement gâté :

(1) Καμόντων est généralement compris « fatigués (par la navigation) ». Mais ce sens de κάμνω est rare dans le poème en dehors du parfait (un seul exemple en 1, 1247) et l'indication surprend après une étape relativement courte et sans incident. On attend plutôt une allusion à des compétitions sportives (cf. v. 657). Nous adoptons ce sens, bien qu'il soit peu attesté pour κάμνω pris absolument (cf. cependant Callim., *Hymnes*, 4, 187, avec une valeur militaire).

(2) La phrase χροιῇ δὲ ... est d'une telle « brièveté cryptique » (*sic* Livrea) qu'elle est proprement inintelligible : le sujet manque et εἴκελ(αι) reste en l'air. La chute d'un vers est probable et l'on aimerait de surcroît corriger (ε)ἴκελοι en ποικίλαι, d'après [Aristote] et Strabon.

(3) Τρύχεα est *lectio difficilior* ; mais le sens de « haillons » ne convient pas. Malgré l'absence de parallèles convaincants (cf. Livrea, *ad loc.*), on peut penser qu'il désigne ici les râclures ou (ἀπο)στλεγγίσματα des héros. — Sur l'utilisation des pierres en guise de strigiles, cf. S. Naber, *Mnemosyne*, 34, 1906, 19.

675. Cf. H. Fränkel, *Noten*, 523 s. Chez Homère, les visiteurs de Circé sont changés en animaux « normaux » et conservent seulement un νοῦς humain (κ 239 s.). Les artistes figurent au contraire des êtres hybrides, apparemment pour suggérer que la métamorphose est en train de s'effectuer : cf. O. Touchefeu-Meynier, *Thèmes odysséens dans l'art antique* (1968), 85-114. Apollonios part de cette représentation, mais l'interprète à la lumière des théories d'Empédocle : voir la *N. C.* au v. 681. — Ὠμηστής : « qui mange cru » plutôt que « carnassier » comme en 2, 1259 ; 3, 852 ; le terme caractérise ici l'espèce animale par opposition à l'homme dont les aliments sont cuits : cf. M. Detienne, *Dionysos mis à mort* (1977), 135-160.

Page 100.

676. C'est le *princeps limus* (Horace, *Odes*, 1, 16, 13) qui a servi à façonner Pandore selon Hésiode, mais aussi, selon une tradition attestée depuis Aristoph., *Ois.*, 686, toute l'espèce humaine : voir les textes réunis par R. Pfeiffer, à Callim., fr. 493. Il faut néanmoins écarter προτέρης ; Apollonios ne confond pas πρῶτος et πρότερος.

680. Malgré E. Livrea, *ad loc.*, la correction αἰνυμένου est inévitable. Le limon aqueux se change en terre compacte parce que le soleil fait évaporer son humidité et non parce qu'il lui permet de l'absorber. La phrase comporte une construction dissymétrique : cf. 3, 380 s., et la *N. C.* à 4, 634.

681. Apollonios résume brièvement une zoogonie tirée pour l'essentiel d'Empédocle. Elle met en œuvre les quatre éléments : la terre et l'eau, d'abord confondues en limon, l'air et le feu (= le soleil). Sur l'ἰλύς d'où naissent les êtres vivants, cf. (dans Diels-Kranz, *Fragm. d. Vorsokr.*[6]) Anaximandre, 12 A 11 et 30 ; Parménide, 28 A 1 (?) ; Archélaos, 60 A 1 et 4 ; Diod. Sic., 1, 7 et 10. Cette première germination (ἐβλάστησεν : cf. Empédocle, 31 B 57, 1 ; Ap. Rh., 1, 1131 ; 4, 1517) produit des êtres hybrides et monstrueux : cf. Emp., 31 B 57-62 (= fr. 490-494, 500-510 Bollack) ; et peut-être Anaximandre, 12 A 10. Puis la terre subit une condensation (πίλησις) par évaporation de son humidité (ἰκμάς) : pour la πίλησις, cf. Parm., 28 A 37 ; Emp., 31 A 49 et 66 ; pour ἰκμάς, cf. Anaximène, 13 A 7 ; Emp., 31 B 56 et 73 ; Diog. Apoll. 64 A 18 ; sur l'action combinée de l'air et du feu, cf. Chrysippe, *Stoic. Vet. Fragm.*, 2, 440 (p. 145, 9-11 Arnim) ; Diod. Sic., 1, 7 (et 10). A la suite de cette dessiccation, l'Amour et la Haine selon Empédocle, le Temps (αἰών) selon Apollonios, opèrent une mise en ordre des éléments hétérogènes (σύγκρισις, terme technique familier aux philosophes), qui aboutit à la classification des êtres vivants en espèces (στίχες ; cf. Platon, *Timée*, 30 *a*).

693. Cf. 3, 503, 967. Ici le silence est une obligation rituelle pour les meurtriers qui désirent être purifiés : cf. Esch., *Eum.*, 277 ss. (et la schol. *ad loc.*), 448-450. Cf. P. Stengel, *Griech. Kultusaltertümer* ([3]1920), 159.

697. Dans Esch., *Eum.*, 41 s., Oreste garde à la main son épée sanglante ; selon H. L. Lorimer, *Class. Rev.*, 35, 1921, 143, les deux gestes ont la même signification et impliquent que l'épée doit être purifiée comme le meurtrier.

Page 101.

698. Sur l'attitude du suppliant assis au foyer, la tête voilée ou les yeux baissés, cf. Stengel, *op. cit.*, 159.

703. Νηληεῖς (νηλειεῖς) est une banalisation pour le terme rare νηλητεῖς (-λιτ-, -λειτ-) : cf. hom. νηλείτιδες et Antimaque, fr. 177 Wyss. Ce terme formé de νη- privatif et d'ἀλιταίνω signifie chez Homère « innocent » ; mais Aristarque — et Apollonios avant lui — comprend πολυαμάρτητος. C'est le sens attendu ici : l'idée de culpabilité est indispensable dans le contexte. E. Livrea résume les tentatives faites pour conserver νηλειεῖς ; il traduit lui-même par « spietati » tout en éditant νηλιτεῖς.

709. Texte incertain. (1) Παλαμναῖον n'a que l'autorité faible de G ; mais ce manuscrit conserve une glose τὸν ἀπὸ (*leg.* αὐτο-) χειρὶ φονεύσαντας τιμωρούμενον qui se retrouve chez les lexicographes ; c'est un indice que des scholies plus complètes connaissaient cette variante. En outre, le *De mundo* ps.-aristotélicien (7, 401 *a* 23 s.) paraît viser notre passage quand il écrit : καθάρσιός τε καὶ παλαμναῖος καὶ ἱκέσιος καὶ μειλίχιος, ὥσπερ οἱ ποιηταὶ λέγουσι. En ce cas, la leçon serait attestée dès le IIe siècle av. J.-C. et pourrait légitimement prévaloir sur celle d'Ω. Zeus Παλαμναῖος, « Zeus Meurtrier », est celui qui, tout à la fois, châtie et secourt les meurtriers, comme Apollonios semble le gloser par avance au v. 701 : textes réunis par A. B. Cook, *Zeus*, 2, 2, 1097, n. 2 ;

1098, n. 5 et 7. Comme ailleurs (voir la *N. C.* à 4, 148, et H. Fränkel, *Noten*, 524 s.), le poète rapporte au style indirect l'invocation de Circé ; pour cet emploi d'ἀγκαλέω, cf. 1, 1125 s. ; 3, 861 s. (et 4, 146-148). L'accumulation des épithètes, loin de faire difficulté comme le croit E. Livrea, est normale dans ce genre de litanies. (2) Le datif ἱκεσίῃσι est faiblement garanti par Pind., *Ol.*, 9, 84, où la construction isolée est néanmoins justifiée (cf. Liddell-Scott, « to pay honour to ... »), ce qui n'est pas le cas ici. La variante est née plutôt d'une fausse interprétation de τιμήορον compris comme « vengeur » (cf. *supra* τιμωρούμενον, et Zeus Timôros, dans Cook, *op. cit.*, 1099, n. 0) ; le datif permettait de construire le mot avec ἀγκαλέουσα.

717. La magicienne, qui ignore tout de ses visiteurs, envisage les deux types de crimes qu'ils ont pu commettre, mais espère — ou veut espérer — qu'ils n'ont pas tué un parent, comme l'indique la corrélation εἴτ' οὖν ... εἴτε καί. Pour le dernier hémistiche, cf. 3, 588, où προσκηδής a le sens suggéré par son emploi homérique (φ 35 ξεινοσύνης προσκηδέος) ; ici, à moins d'une correction improbable en προσκηδέος, l'adjectif a l'un des sens de πολυκηδής (cf. 4, 1073, avec valeur passive).

Page 102.

725. 'Ομφή a ailleurs le sens de « voix prophétique », « oracle » (3, 939 ; 4, 1382). — Si ἴδμεναι équivalait à ἀκοῦσαι, comme le croit la scholie, ἐμφύλιον déterminerait κούρης par hypallage ; mais ce serait fausser le sens du verbe (comparer *H. hom. Aphr.*, 113, 116). Circé n'éprouve pas la nostalgie du pays natal ; elle veut connaître l'identité de l'étrangère. Le tour équivaut à une interrogation indirecte : « savoir si la jeune fille parlait la langue de sa race ».

Page 103.

764. La forge d'Héphaistos, qu'Homère place dans l'Olympe (Σ 369-371), a été localisée en diverses régions volcaniques, notamment l'Etna (Callim., *Hymnes*, 4, 141) et les îles Lipari (Thuc., 3, 88, 3 ; Pythéas, fr. 15 Mette ; Callim., *Hymnes*, 3, 46-49 ; fr. 115, 11-21 Pf. ; Théocr., 2, 133 ; Strabon, 6, 2, 10 [275 s.]). Apollonios se rattache à cette dernière version (cf. déjà 3, 41-43) ; mais il transfère les Planctes dans le détroit de Messine : cf. Notice, p. 43-46. Aussi ne précise-t-il pas si la forge se trouve à Lipara-Méligounis (Callimaque) ou à Hiéra-Thermessa (Thuc., Strabon). Formellement, il fait des emprunts à Callimaque : v. 761ᵇ ∾ *Hymnes*, 3, 48 (= fr. 115, 17) ; v. 762 s. ∾ *Hymnes*, 3, 54-56 ; 4, 109 s. ; fr. 110, 50 τυπίδων. Mais sa principale originalité est de donner une interprétation physique de la forge homérique. Homère parlait des φῦσαι ... εὔπρηστον ἀυτμὴν ἐξανιεῖσαι (Σ 470 s.). Ces « soufflets » deviennent des φῦσαι πυρός (v. 763), des « jets de flammes » (cf. déjà *H. hom. Herm.*, 114), voire des cratères en éruption (Strabon atteste ce sens en 13, 4, 11 [628], et parle des trois ἀναπνοαί de Thermessa en 6, 2, 10). Εὔπρηστον, de son côté, a suggéré πρηστῆρες (v. 777 ; cf. v. 819 πρήσσοντα πυρὸς μένος), qui sont à la fois les soufflets d'Héphaistos et des « nuées ardentes » (cf. Strabon, 13, 4, 11 [628]). Dans la suite, Apollonios ne s'intéresse plus qu'aux phénomènes physiques : cf. v. 787 s., 818 s., 834, 924-929 (sur le brouillard opaque qui enveloppe les îles, cf. Strabon, 6, 2, 10), 955 (sur la mer en ébullition, cf. Pythéas, *loc. cit.* ; Théophr., fr. 164 Wimmer = Callim., fr. 407, II). Héphaistos reparaît seulement à la fin de l'épisode (v. 956 s.). L'intervention d'Héra auprès d'Aiolos n'est pas non plus une simple réminiscence d'Homère : d'après Strabon, 6, 2, 10, l'activité volcanique de Thermessa cesse quand tombent les vents.

Page 104.

777. Héphaistos arrête le travail séance tenante, bien que les Argonautes ne doivent arriver que vingt-quatre heures plus tard. Ce laps de temps est nécessaire pour que la température de la mer devienne supportable : cf. v. 929. — Sur les πρηστῆρες, voir ci-dessus la *N. C.* à 4, 764.

791. 'Αλλὰ ... γάρ introduit une longue parenthèse où Héra rappelle les liens qui l'unissent à Thétis (v. 790-809), puis prend un nouvel engagement à son égard (v. 810-815) afin d'obtenir son concours. 'Αλλά est repris par σὺ δέ au v. 815 : cf. la note à 4, 818 (p. 105, n. 3).

Page 105.

809. Sur ce discours d'Héra, cf. H. Herter, *Symb. Osl.*, 29, 1959, 47-54. Les versions du mariage de Thétis et de Pélée sont nombreuses et contradictoires ; en particulier, celle des *Chants Cypriens* pose des problèmes inextricables : pour un essai de conciliation entre les différents témoignages, cf. F. Jouan, *Euripide et les légendes des Chants Cypriens* (1966), 41-54, 66-87. Apollonios paraît combiner et arranger plusieurs sources :

(1) D'après le fr. 2 Allen des *Chants Cypriens*, dont on retrouve la teneur dans la troisième variante rapportée par Apollod., *Bibl.*, 3, 15, 5, Thétis, courtisée par Zeus, l'éconduit par respect pour Héra qui l'avait élevée (sur ce dernier point, cf. Ω 59 s.) ; dans son courroux, Zeus jure alors qu'elle deviendra l'épouse d'un mortel. Apollonios (v. 790-799) part de cette version, mais transforme le serment de Zeus en un simple moyen de chantage, puisque le dieu continue à poursuivre Thétis de ses assiduités.

(2) Il introduit alors les prophéties de Thémis (v. 800-804) qui appartiennent à une autre version. D'après celle-ci, Zeus et Poseidon se disputaient la main de la Néréide et Thémis mit

fin à leur querelle en les avertissant que le fils de Thétis serait supérieur à son père : Pind., *Isthm.*, 8, 27-47 ; Apollod., *loc. cit.* (première variante). Eschyle (*Prom.*, 920-925), substitue à Thémis son fils Prométhée : cf. Apollod., *loc. cit.* (deuxième variante). Sur cette version, cf. A. Lesky, *Studi Ital. Filol. Class.*, 27/28, 1956, 216-226 ; F. Jouan, *Rev. Ét. Gr.*, 69, 1956, 292-297 (qui l'attribue aux *Catalogues* hésiodiques) ; A. Köhnken, *Bull. Inst. Class. Stud.*, 22, 1975, 25-36 (qui y voit une invention de Pindare). Apollonios a naturellement éliminé Poseidon.

(3) Selon Pind., *Isthm.*, 8, 39 ss., c'est Thémis qui propose de donner Thétis à Pélée. Mais, d'ordinaire, Zeus ou les dieux devaient décider seulement de la marier à un mortel (cf. *Chants Cypriens*) et c'est Héra qui, par affection pour elle, obtenait qu'elle épousât Pélée à cause des qualités éminentes du héros : telle était déjà la version homérique (Ω 59 s., qui n'est pas contredit par Σ 84 s., 431-434). Apollonios suit cette tradition. En raison de la situation, il ne fait pas état de la répugnance que Thétis avait éprouvée selon Homère pour cette mésalliance. A plus forte raison, il ne parle pas de ses métamorphoses : l'épisode eût été déplacé et d'ailleurs il était sans doute étranger aux versions mentionnées ci-dessus (opinion différente, en ce qui concerne les *Chants Cypriens*, chez F. Jouan, *Euripide*, 68-72). Comme Homère (Ω 61), Apollonios ne justifie guère l'honneur qui est fait à Pélée (v. 805) ; d'autres auteurs étaient plus explicites : cf. J. Schwartz, *Ps.-Hesiodeia* (1960), 393-396 ; F. Jouan, *op. cit.*, 64-65.

(4) Les noces de Thétis ont été souvent chantées : cf. F. Jouan, *op. cit.*, 76-85. Apollonios introduit un détail peut-être original : c'est Héra elle-même qui tient la torche nuptiale, rôle habituellement dévolu à la mère de l'épousée : cf. v. 808 s. et la schol. *ad loc.* Cette substitution est doublement légitime : non seulement Héra a élevé Thétis ; mais surtout, en sa qualité de déesse du mariage, elle veut rendre hommage à celle qui a refusé de se prêter à des amours adultérines. Tel est bien en effet le sens du v. 809, malgré E. Livrea : si εἵνεκα τιμῆς a valeur finale chez Homère (P 92 ; ξ 70, 117 : « en vue d'honorer »), κείνης, suspecté à tort par H. Fränkel, oblige à comprendre : « en raison de *cette* considération affectueuse que tu m'avais témoignée ». Héra se comporte donc comme la mère de Thétis. La situation n'est pas sans analogie avec celle que suppose Eur., *Iph. Aul.*, 703, où Zeus est présenté comme le *kyrios* qui procède à l'*engyesis* de Thétis (cf. Jouan, *op. cit.*, 70, n. 3) : dans l'épisode des noces, les parents naturels de Thétis sont toujours curieusement absents.

816. Héra, après avoir rappelé à Thétis les liens anciens qui l'unissent à elle, prend un engagement nouveau pour obtenir son concours (v. 810-815). Le contexte de la promesse a au moins autant d'importance que celle-ci. Alors que Thétis a abandonné son fils faute d'avoir pu lui conférer l'immortalité (cf. v. 869-879), Héra ravive son sentiment maternel (v. 813), lui rappelle (ou lui apprend ?) qu'Achille est élevé par des êtres quasi-divins, Chiron

et les Naïades (c'est-à-dire Philyra et Chariclô, mère et épouse du Centaure) et, avant tout, elle lui prédit qu'il accédera à une quasi-immortalité. L'échec de Thétis sera donc réparé dans la mesure du possible. Sur les enfances d'Achille, cf. 1, 553-558 (et la *N.C.* p. 254). La tradition selon laquelle Achille épouse Médée aux Champs Élysées remonte à Ibycos et à Simonide (fr. 291 et 558 Page) ; cf. encore Lycophron, 174 s., et la schol. *ad loc.* ; Apollod., *Épit.*, 5, 5. Selon d'autres, il était transporté à Leuké, l'Ile Blanche, dans le Pont-Euxin (version attestée depuis l'*Éthiopide*), où il épousait Hélène (Paus., 3, 19, 13 ; *al.*), ou encore dans les îles des Bienheureux (Pind., *Ol.*, 2, 77-90). Sur ce vers et le sens intensif de περ, cf. H. Herter, *Symb. Osl.*, 29, 1959, 50-52.

Page 106.

831. Sur l'antre de Skylla, cf. μ 80-85 ; sur ses six gueules qui dévorent les six meilleurs compagnons d'Ulysse, cf. μ 90-100, 109 s., 245-259. Skylla est issue de Crataïis selon μ 124 s., de Phorkys et d'Hécate selon Acousilaos, 2 F 42 Jacoby. Apollonios combine les deux traditions : certains commentateurs anciens considéraient d'ailleurs κραταιίν (oxyton) comme une épithète dans le passage homérique. C'est par mégarde que plusieurs éditeurs ou traducteurs (Shaw, Lehrs, de La Ville de Mirmont, Fränkel) considèrent que dans notre passage Crataïis désigne Skylla. — Pour νυκτιπόλος, voir la *N. C.* à 3, 862.

837. Cf. δ 567 Ζεφύροιο λιγὺ πνείοντας ἀήτας. D'après le contexte, λίγα signifie ici « doucement », « modérément » (cf. v. 821) ; de même en 3, 463, λιγέως doit s'entendre de paroles prononcées à voix basse pour ne pas éveiller les soupçons (cf. ἦκα au même vers).

841. Quoi qu'elle en dise, Thétis aura vite fait d'exécuter sa mission malgré la distance (v. 842-850) ; mais elle prend prétexte de la longueur de la route pour écourter la conversation. Elle obéit par docilité, tout en gardant rancune à Pélée ; c'est pourquoi elle lui interdira de révéler sa présence à ses compagnons (v. 862-864).

Page 107.

846. Mélange de merveilleux et de réalisme « humain ». Thétis, tel un lieutenant, sonne le rassemblement (v. 843), transmet les ordres (v. 845) et donne le signal du départ (v. 846). Αἶψα laisse entendre que les Néréides n'auront pas trop de vingt-quatre heures pour parvenir aux Planctes en temps voulu ; mais leur sœur est dégagée de ces contingences et il lui suffit d'un instant pour atteindre le domaine de Circé.

853. L'anacoluthe peut exprimer l'embarras de Thétis qui, contrainte de se manifester à des mortels, n'a d'autre ressource

que de le faire par l'intermédiaire de son époux en dépit du passé. La sécheresse et la concision de son discours, l'ordre assorti de menaces qui le clôt traduisent bien sa gêne. L'ellipse d'ἰοῦσα à côté d'ἄσσον a un parallèle en 3, 253. Si l'on refuse l'anacoluthe, on préférera la correction στῆ à ἴε ; elle est plus simple paléographiquement et introduit le verbe attendu dans une « scène typique » d'apparition divine : cf. par ex. B 18 ss. βῆ..., ἐκίχανεν (∼ εὗρεν)..., στῆ δ'..., ἐεισάμενος προσεφώνεεν ... εὕδεις (∼ ἧσθε μένοντες) (et ci-dessous la *N. C.* au v. 863) ; voir aussi A 197 ss., qui a inspiré les v. 854 s., et, en général, W. Arend, *Typischen Scenen bei Homer* (1933), 28 ss., 61-63.

863. On peut comprendre : « Garde en ton cœur (ce que tu verras) » ; cf. 3, 903. Nous préférons suivre de La Ville de Mirmont : « Garde mes paroles en ton esprit » ; cf. B 33 (= 70) ἀλλὰ σὺ σῇσιν ἔχε φρεσί.

Page 108.

879. La brouille entre Thétis et Pélée ne semble pas connue d'Homère : cf. A. Severyns, *Cycle épique* (1928), 254-259. Selon certaines versions, Thétis avait eu plusieurs enfants de Pélée : elle les faisait périr tour à tour en les soumettant à l'ordalie de l'eau (*Aigimios*, fr. 300 Merk.-West) ou du feu (Lycophron, 178) pour savoir s'ils étaient mortels, jusqu'au jour où Pélée intervenait et sauvait Achille, le dernier-né. Pour Apollonios et pour Apollodore (*Bibl.*, 3, 13, 6), au contraire, elle n'a eu qu'un enfant qu'elle a voulu soumettre à une procédure d'immortalisation par le feu. A. Severyns, *loc. cit.*, attribue cette variante aux *Chants Cypriens* : cf. aussi F. Jouan, *Euripide*, 90. Si la référence aux Νεώτεροι dans les scholies homériques semble favorable à cette thèse, il convient de remarquer qu'on ne peut tirer argument ni d'Apollodore ni d'Apollonios. Le mythographe s'inspire d'Apollonios à qui il emprunte plusieurs expressions ; il ne peut être considéré comme un témoin indépendant. Quant à Apollonios, il est manifestement tributaire de l'*Hymne hom. à Déméter* (cf. à ce sujet l'édition de N. J. Richardson, 1974, p. 237 s.) : v. 866a ∾ *H. Dém.*, 40, 90 ; v. 869 s. ∾ *H. Dém.*, 239 νύκτας δὲ ... πυρὸς μένει (et Apollod., *Bibl.*, 1, 5, 1 περιῄρει τὰς θνητὰς σάρκας αὐτοῦ) ; v. 871 ∾ *H. Dém.*, 237 χρίεσκ' ἀμβροσίῃ ; v. 872 ∾ *H. Dém.*, 242 ἀγήρων τ' ἀθάνατόν τε ; v. 874 ∾ *H. Dém.*, 252 = 261 παῖδα φίλον, 289 ἀσπαίροντα ; v. 875 μέγα νήπιος ∾ *H. Dém.*, 256 ss. ; ἀίουσα ∾ *H. Dém.*, 250 ἄιε ; v. 876 ∾ *H. Dém.*, 253 s. θῆκε πέδον δὲ | ἐξανελοῦσα πυρός ; v. 878 ∾ *H. Dém.*, 281 βῆ δὲ διὲκ μεγάρων ; v. 879 χωσαμένη (et v. 863 s., 868) ∾ *H. Dém.*, 251 χολωσαμένη. Cf. aussi v. 817 ἀάσθη ∾ *H. Dém.*, 246, 258.

892. Apollonios emprunte cette dénomination à Hésiode, *Cat.*, fr. 27 Merk.-West ; Homère parlait seulement d'une « prairie fleurie » (μ 159). Les Sirènes ont été localisées soit au cap

Pélôros en Sicile, soit plus fréquemment aux Sirénousses, éperon rocheux proche de Sorrente près duquel trois îlots se nommaient « les Sirènes » : cf. Strabon, 1, 2, 12-14 et 18 (et Timée, 566 F 98 Jacoby). Sur une localisation possible de la plage des Sirènes, cf. J. Bérard-A. C. Blanc, *Mél. d'Arch. et d'Hist. de l'Éc. fr. de Rome*, 66, 1954, 7-12.

Page 109.

898. Même généalogie : schol. VHQT à μ 39 : Eust., à μ 47 (1709, 39) ; schol. et Tzetzès, à Lycophron, 712. La Muse est anonyme chez Lycophron *(loc. cit.)* ; elle se nomme ailleurs Melpomène (Apollod., *Bibl.*, 1, 3, 4 ; *Épit.*, 7, 18 ; Hygin, *Fables*, *Préf.*, 30 ; 125, 13 ; 141) ou Calliope. Les Sirènes sont associées à Perséphone dans Eur., *Hél.*, 167-178. Elles avaient été ses compagnes avant son rapt, puis avaient été métamorphosées en femmes-oiseaux, soit parce que Déméter les avait châtiées pour n'avoir pas su protéger sa fille (Hygin, *Fables*, 141), soit parce qu'elles avaient souhaité pouvoir voler afin de rechercher Perséphone (Ovide, *Mét.*, 5, 552-563). Apollonios est le premier témoin de cette légende bien attestée à l'époque romaine ; on notera qu'il ne précise pas la cause de la métamorphose ni d'ailleurs le nom et le nombre des Sirènes (elles sont deux chez Homère, habituellement trois). — Μελπόμεναι fait ici allusion aux jeux habituels des jeunes filles (Nausicaa, Médée, Europe ; pour Perséphone, cf. *H. hom. Dém.*, 5 ss.), alors que μολπῇσιν au v. 894 désigne des « chants ». Apollonios joue sur l'ambiguïté de ces termes dont le sens homérique était discuté : cf. E. Livrea, au v. 894 (mais nous n'adoptons pas sa traduction pour le v. 898).

906. Sans doute expression abrégée pour « tendre les cordes de sa cithare » : cf. φ 407 ; *H. hom. Herm.*, 51. On pourrait aussi comprendre : « levant sa cithare » ; cf. 1, 495. Sur Orphée, Oiagros et la Bistonie, cf. t. 1, p. 240 (*N.C.* à 1, 25 et 34), et ci-dessus la Notice, p. 40, n. 3.

909. Humour. Orphée ne se livre pas à une joute musicale avec les Sirènes, mais à une opération de brouillage des sons : au v. 908, κλονέω signifie « jeter la confusion » ; le second hémistiche rappelle Sappho, fr. 31, 11 s. ἐπιρρόμβεισι δ' ἄκουαι (qui traduit le trouble causé par la passion). La cithare aux cordes tendues (voir la *N. C.* préc.) joue un *allegro molto vivace* (cf. κραιπνόν, à préférer sans aucun doute à τερπνόν ; ἐυτροχάλοιο) qui résonne très fort (καναχῆσεν) : malgré *H. hom. Ap.*, 185, καναχή insiste habituellement sur l'intensité du son plus que sur sa musicalité.

913. H. Fränkel, *Noten*, 913, se demande si Boutès saute avant que ses compagnons aient pu le retenir ou avant que la voix des Sirènes soit devenue indistincte. Ni l'un ni l'autre, car ce serait dans les deux cas un échec pour Orphée. Boutès se jette à la mer avant même qu'Orphée ait pris sa lyre. Le v. 912 marque

un retour en arrière chronologique ; mais la suite des idées reste claire grâce au jeu des corrélations : ἔμελλον..., εἰ μὴ ἄρ(α)... · ἀλλὰ καὶ ὣς ... προφθάμενος.

Page 110.

918. Apollonios contredit Homère selon qui un calme plat règne dans les parages des Sirènes (μ 168-172) : cf. v. 910 s., 915, 918. Il ne semble pourtant pas croire que Boutès coure le risque de se noyer : Cypris l'enlève quand il se trouve *encore* dans les remous (v. 918), donc avant qu'il aborde (v. 915) dans l'île où il aurait péri de consomption (v. 902). Ce n'est que plus tard que les Sirènes passeront pour causer des naufrages et symboliseront les mauvaises passes : références dans Roscher, *Myth. Lex.*, *s.* Seirenen, 614, 66 à 615, 3 ; 615, 15-46.

926. Comparer 2, 569-570. Ὑψόθι πέτρης indique le lieu *d'où* jaillit la flamme (le sommet du cratère en feu), alors qu'au chant II ὑψόθι... ὄχθης indique celui *jusqu'où* parviennent les gerbes d'écume ; dans les deux passages, le sens est déterminé par le préverbe voisin, ἀπο- dans un cas, ἀνα- dans l'autre : on se gardera donc de corriger le texte avec Fränkel sur la foi d'une apparente analogie. On ne peut davantage retenir la correction πυριθαλπέας... πέτρας, qui supposerait une projection de bombes volcaniques : le détail serait déplacé, car la flamme n'est autre que celle qui jaillit de la forge d'Héphaistos ; en outre, l'emploi intransitif de πτύω est garanti par le passage parallèle du chant II.

936. Cf. 1, 572-574 ; Moschos, *Europé*, 117-119, et le commentaire de W. Bühler, p. 159. Παρβολάδην est emprunté à Aratos, 318 (description du Dauphin céleste). Pour χάρμα τέτυκται, cf. *H. hom. Dém.*, 269.

Page 111.

947. Les Planctes se comportent comme des navires ou des naufragés au milieu de la tempête : comparer Quint. Sm., 14, 492-495, 553-556 (et nos *Recherches sur les Posthom.*, 82) ; voir la Notice, p. 45 s. Πυθμήν ne désigne pas seulement le fond (solide) de la mer, mais aussi les profondeurs de l'eau : cf. Solon, fr. 1, 19 s. Diehl[3] ; Théogn., 1035 ; Platon, *Phédon*, 109 *c* ἐν μέσῳ τῷ πυθμένι τοῦ πελάγους (cf. ici νεάτῳ). Il n'y a donc pas lieu de conjecturer ἐπὶ πυθμένι ou ὑπὸ κεύθεϊ (cf. G κευθμῶνι), malgré H. Fränkel, *Noten*, 545.

948. Cf. Ο 362-364, et la scène de Nausicaa jouant à la balle (notamment ζ 100, 138). Dans le jeu évoqué par Apollonios, les adversaires sont partagés en deux camps : cf. G. Lafaye, dans Daremberg-Saglio, *Dict. Ant.*, 4, 1 (1907), *s. Pila*, 476 s. ; la balle doit rebondir de main en main sans jamais tomber à terre : cf. Pétrone, *Satir.*, 27. Sur le geste de la tunique relevée, cf. p. 72, n. 1. — Le sens et l'utilité de δίχα (v. 949) apparaissent mal si on le rapporte à εἱλίξασαι : il porte plutôt sur ἀθύρουσιν. Chiasmes analogues en 1, 934 (διάνδιχα) ; 2, 36 (δίχα) ; 3, 309 (ποτε) ; 4, 289-291 (διχῇ) ; cf. t. 1, p. 85, n. 2, et ci-dessous la *N. C.* à 4, 1648. On trouve parfois une ponctuation faible après le deuxième pied, devant un vocatif (1, 1 ; 3, 467 ; 4, 2) ou en d'autres cas (4, 757).

955. Les hommes sont totalement absents de cette scène, alors qu'ils étaient au premier plan lors du passage des Symplégades. Nous ne savons rien de leurs actions ni de leurs sentiments ; nous ignorons même s'ils voient les Néréides, comme les v. 862-864 le laisseraient supposer.

960. Ces spectateurs, étagés sur plusieurs niveaux comme en 1, 547-558, font songer aux procédés des peintres postérieurs à Polygnote. L'évocation plastique d'Héphaistos s'inspire aussi de l'iconographie et rappelle par exemple le type fameux de l'Héraclès Farnèse : cf. Ch. Picard, *Manuel de sculpture grecque*, 4, 2, 587-592, fig. 249 s. Ce « décor » immobile encadre avec bonheur, d'un point de vue esthétique, une scène pleine d'animation ; mais il comporte une invraisemblance. Héphaistos n'est pas affecté par le mouvement des Planctes qui sont par moments englouties sous la mer : on le croirait plutôt dressé sur une cime stable, comme le serait celle de l'Etna.

Page 112.

963. Ὅσση ... τοσσάτιον ... a une valeur restrictive et ne signifie pas, comme on l'a cru (scholie, de La Ville de Mirmont, Mooney), que la traversée a exigé une journée entière : cf., après Seaton, H. Fränkel, *Noten*, 549 s.

970. Cf. Hésiode, *Trav.*, 530, ἀνὰ δρία βησσήεντα. Selon G. Giangrande, *Class. Rev.*, 17, 1967, 21, Apollonios pourrait se souvenir d'Anyté (vers 300 ?), *Anth. Plan.*, 231, 3 ἑρσήεντα κατ' οὔρεα ταῦτα νέμοιντο.

974. Χαῖον désigne le bâton simple du berger, par opposition à la καλαῦροψ, sorte de gourdin que le bouvier lançait (cf. ici πάλλεν) pour rameuter son troupeau (cf. Ψ 845 ; Antimaque, fr. 91 Wyss ; Ap. Rh., 2, 33 ; *al.*). Ce terme rare est employé par Callimaque (fr. 292 Pf.) et peut-être par Alcman (cf. fr. 16 Page, et le commentaire de l'éditeur). L'orichalque est un métal ou un alliage non identifié, peut-être le laiton ; notre passage suggère que les Anciens lui attribuaient une valeur supérieure à celle de l'argent. État de la question et bibliographie dans E. Livrea, *ad loc.*

978. L'épisode de Thrinacie comporte plusieurs rappels homériques : v. 965 ∾ μ 127 s. ; v. 968 s. ∾ μ 264-266 ; v. 971-974 ∾ μ 131-136. Les bêtes consacrées au Soleil ont souvent une robe blanche : Γ 103 s. ; Théocr., 25, 129-133 ; Philostr., *Hér.*, 309, p. 177, 23 ss. Kayser ; *IG*, 12, 1, 892. Cf. en général Jessen, dans *Real-Encykl.*, 8, 1 (1912), *s.* Helios, 71. Les animaux sacrifi-

ciels reçoivent parfois un placage d'or sur leurs cornes : cf. K 294 (= γ 384) ; Platon, *II Alc.*, 149 *c* ; G. Dittenberger, *Syll. Inscr. Gr.*[3], 1, n° 83, 37 et 40 ; n° 398, 25.

983. Ἀμφιλαφής signifie « vaste », « grand », et Apollonios ne l'entend pas autrement : cf. 2, 733 ; 4, 1366 (et la *N. C.*). Mais un grammairien mal avisé a tenté d'y voir un synonyme d'ἀμφίδυμος employé par Callimaque pour qualifier le « double port phéacien », ἀμφίδυμος Φαίηξ (fr. 15 Pf. ; cf. ζ 263). Oubliant que l'adjectif qualifie l'île chez Apollonios, la schol. *d*, résumée dans la schol. *c*, écrit : « (Apollonios) qualifie d'ἀ. le port (!) doté d'un mouillage de deux côtés (ἀμφοτέρωθεν πρόσορμον ἔχοντα) que Callimaque appelle ἀμφίδυμος ; conformément à la vérité historique (ἱστορικῶς), Apollonios appelle ἀ. le port (!), parce qu'il a un mouillage de tout côté (! πανταχόθεν) ». La paraphrase (schol. *a*), rectifiant l'erreur en partie, glose l'expression par νῆσος εὐλίμενος, « île dotée de bon(s) port(s) ». Il n'y a pas lieu non plus de retenir l'interprétation de la schol. *e*, ξυλώδης, « boisée », qui repose sur une mauvaise interprétation de Callim., *Hymnes*, 6, 26. Cf. A. Wifstrand, *Krit. u. exeg. Bem.* (Bull. Soc. Roy. Lettres Lund, 1928/29), 103.

986. Pour l'expression et la légende, cf. Hésiode, *Théog.*, 179 ; Antimaque, fr. 45 Wyss. Apollonios se sépare de Timée : voir la Notice, p. 29, n. 5.

Page 113.

1000[1]. Apollonios insiste sur la parenté ethnique qui unit les Phéaciens aux héros. Tous appartiennent à la communauté panhellénique (cf. 1, 243 ; 2, 209 ; 3, 347). Arété en a conscience (v. 1073-1077), de même qu'Alkinoos qui envisage l'éventualité d'un conflit entre Grecs et Barbares (v. 1103). Dans ce dernier passage, Ἑλλάς désigne, comme d'habitude, l'ensemble de l'Hellade et non la seule Drépané, malgré H. Fränkel, *Noten*, 562.

1000[2]. Après μέλλω Apollonios préfère en apparence l'inf. ao. à l'inf. fut. : on note 14 exemples contre 9 (mis à part les 5 cas examinés ci-dessous) ; en fait la balance se ramène à 3 exemples (2, 1051 ; 3, 46, 972) contre 2 (1, 78 ; 2, 747), si l'on se limite aux formes rigoureusement interchangeables. Naturellement, l'inf. fut. moyen (à sens passif) est adopté quand l'inf. ao. moyen, métriquement équivalent, est inusité ou ne convient pas pour le sens : 1, 1309 ἐκτελέεσθαι ; 2, 117 δῃώσεσθαι ; 3, 837 ἀεξήσεσθαι ; 4, 1636 περαιώσεσθαι. On adoptera en conséquence 3, 261 πλάγξεσθαι (contre Ω), 1066 -πλάγξεσθαι (avec Ω contre E) ; 4, 939 -χρίμψεσθαι (avec Ω contre GE : ἐχριμψάμην est faiblement attesté), 1000 θωρήξεσθαι (avec *m* contre L[2]*w* : θωρήξαιο est un *hapax* de Nicandre et a le sens actif). Seul le cas de 3, 1133 est douteux : nous suivons *m*, bien que l'ao. ἀρνήσασθαι soit homérique. Sur μέλλω dans l'épopée archaïque, cf. L. Basset, *Les emplois périphrastiques de...* μέλλειν (1979), 33-107.

1003. Reprise de l'expression employée en 1, 2-3 ; cf. aussi 4, 303 s. Sur ces redites qui ont surpris sans raison, cf. F. Vian, *Rev. Ét. Anc.*, 75, 1973, 98 s. — Ἀγχίμολον : il est sans intérêt de souligner la proximité de l'armée colque ; c'est la soudaineté de son arrivée qui est remarquable, puisqu'elle se produit le jour même où les Argonautes débarquent à Drépané. L'adverbe de lieu a valeur temporelle, comme sans doute en 2, 357 (on évite ainsi le pléonasme avec ἐπὶ τῇ) : cas analogues réunis dans la *N. C.* à 3, 295.

1007. En accord avec les scholies mineures à M 320, Apollonios rapproche ἔξαιτος d'ἐξαιτέω, « réclamer (un coupable) », comme l'a vu de La Ville de Mirmont. Comparer Hérod., 1, 2 ἀπαιτέειν τὴν θυγατέρα (au sujet d'Aiétès et de Médée). — Sur ἀπροφάτως, cf. F. Vian, *Rev. Ét. Anc.*, 72, 1970, 91, n. 5 ; E. Livrea préfère comprendre « d'une façon implacable ». — Pour σὺν ... κελεύθῳ, cf. Livrea, *ad loc.*, et la rectification apportée par M. Campbell, *Gnomon*, 48, 1976, 337, n. 15.

1010. La phrase résume le discours par lequel Alkinoos obtenait que les deux parties s'en remissent à son arbitrage. C'est seulement au cours du récit qu'on apprend d'une façon indirecte qu'un accord a été conclu, engageant toutes les parties (cf. notamment le v. 1176).

1011. Les v. 1011-1057 constituent deux tableaux dont la symétrie est soulignée par les v. 1011-1013 et 1029 s. Comme dans tout le passage, Apollonios ne se soucie pas de préciser le lieu de l'action. La prière de Médée à Arété ainsi que la première rencontre entre les Colques et Alkinoos ont lieu en ville (cf. v. 994-1000) et plus précisément au palais (cf. v. 1068) ; au contraire, c'est dans le port d'Hyllos que Médée supplie à tour de rôle les Argonautes qui montent la garde autour du navire (cf. v. 1125, et le commentaire de Fränkel à 4, 1030-1057, dans *Noten*, 559-561).

1012. Faut-il croire que Médée ne supplie pas Jason ? Le poète soulignerait ainsi l'antithèse avec la scène des îles Apsyrtides où elle ne s'adresse qu'à lui (4, 350-420) : cf. H. Herter, *Jahresber. ü. die Fortschr. d. klass. Alt.-wiss.*, 285, 1944/1955, 396. Mais peut-être doit-on comprendre « l'Aisonide et ses compagnons » (cf. R. Kühner-B. Gerth, *Griech. Gramm.*[4], 1, 269 s., § 403 *d*) ou corriger αὐτὸν | Αἰσονίδεω <θ'>.

Page 114.

1017. Cf. Pind., *Pyth.*, 4, 139 s. De La Ville de Mirmont construit ἀμπλακίῃσιν avec ὠκύτατος ; le tour, isolé, peut s'autoriser de Pind., *loc. cit.* (ὠκύτεραι + inf.). Il est plus simple d'y reconnaître un datif de cause dépendant de θέει : ce type de datif est fréquent chez Apollonios. Κοῦφος signifie « (faute) vénielle » chez Platon, *Lois*, 9, 863 *c* ; mais, malgré E. Livrea, le poète l'emploie plutôt ici dans le sens d'« irréfléchi » : cf. κουφόνοος et Pind., *Ol.*, 8, 61 κουφότεραι ... φρένες.

1028. Dans l'*Odyssée*, Arété a des enfants qui ont entre quinze et trente ans. Sans s'astreindre à une chronologie arbitraire, Apollonios a imaginé une reine très jeune au moment où se place le récit. Il est normal que Médée lui souhaite d'avoir des enfants comme à une jeune mariée. La conjecture de Fränkel παισίν (*Noten*, 557) détruit l'ordonnance de la phrase et la gradation logique des termes : longévité, bonheur personnel, descendance, pérennité de la cité.

Page 115.

1044. Texte difficile. On ne peut retenir ni la construction admise par les scholies (ἰοῦσαν rapporté à νέμεσιν) ni la correction (ἰοῦσα) et la ponctuation de H. Fränkel qui éliminent l'asyndète au v. 1045. On ne peut davantage se fonder sur Γ 156 pour considérer δηωθῆναι comme une apposition à νέμεσιν (Brunck, Mooney, Erbse). G. Giangrande, *Sprachgebrauch ... des Ap. Rh.* (1973), 39, sous-entend με devant 'Ερινύν et comprend : « Craignez que je ne sois une Érinys (cf. 3, 704 ; 4, 386) ..., si je tombe au pouvoir de mon père en sorte que je périsse ... » L'hypothèse se heurte à deux objections : (1) si 'Ερινύς désigne souvent la personne en qui s'incarne le pouvoir de l'Érinys, ce n'est pas le cas pour νέμεσις et encore moins pour v. θεῶν ; on pourrait tourner la difficulté en rattachant directement ἰοῦσαν à 'Ερινύν par-delà une parenthèse — νέμεσίν τε θεῶν — ; mais (2) l'anaphore de δείσατε n'a de raison d'être que si les quatre compléments désignent les quatre *forces extérieures* qui se ligueront pour venger Médée. Aussi convient-il de revenir à la correction de Wilamowitz ἰούσης qui satisfait la grammaire et donne à la phrase le sens attendu. La faute des manuscrits a été provoquée par les accusatifs voisins ; le génitif absolu sans sujet est fréquent : cf. 1, 513 ; 2, 449 ; 4, 908.

1057. Médée excite tour à tour les Argonautes au combat par ses sarcasmes et ceux-ci protestent de leur détermination. La scène rappelle l'*epipolesis* de l'*Iliade* (Δ 250-421) ; mais, comme d'habitude chez Apollonios, elle ne débouchera pas sur une bataille : cf. H. Fränkel, *Noten*, 559 s. — Le pluriel ἀντιάσειαν, abandonné par les éditeurs récents, est la meilleure leçon : (1) Médée n'est que l'enjeu d'un procès qui met aux prises les Colques et les Argonautes (cf. v. 1009 ἀμφοτέροισι) ; (2) psychologiquement, les Argonautes doivent montrer à Médée que sa cause est aussi la leur.

Page 116.

1065. Certains éléments de la comparaison sont homériques : cf. M 433-435, υ 25-30. — La correction de Schneider au v. 1064 est confirmée par Léonidas de Tarente, *Anth. Pal.*, 9, 322, 6 ἱδρῶς ... στῆθος ἐπισταλάει (ou ἔπι στ. : cf. le commentaire de Gow-Page, *Hell. Epigr.*, v. 2118). *Contra*, M. Campbell, *Gnomon*, 48, 1976, 340. — Μυρομένης, que H. Fränkel, *Noten*, 562, incline à préférer à cause du jeu des assonances, est garanti par le tour parallèle de 3, 1064 s. : παρηίδα (!) δάκρυσι (!) δεῦε | μυρομένη, ὅτ' (! cf. οἵη). Μνωομένης paraît être la correction d'un grammairien gêné par la syntaxe.

1072. En observant qu'il est *naturel* (οἷα) qu'une femme s'adresse à son époux *légitime* (même rejet en 4, 194 s., et déjà en τ 265 s.) sur un ton *affectueux* (sens habituel de προσπτύσσομαι) quand elle est au lit, Apollonios transforme ce « conseil nocturne » annoncé avec emphase (v. 1069) en une « conversation sur l'oreiller » empruntée à la vie quotidienne. *Mutatis mutandis*, la scène évoque dans un registre anti-épique la Διὸς ἀπάτη d'Homère. Voir ci-dessous la *N. C.* à 4, 1110.

1083. Arété reprend, parfois en termes analogues, le plaidoyer de Médée : 1079 ∾ 1014-1015ᵃ ; 1080-1082ᵃ ∾ 1015ᵇ-1019ᵃ, 1023ᵇ-1024ᵃ ; 1082ᵇ-1083ᵃ ∾ 1022ᵇ-1023ᵃ. Sur le thème de l'erreur qui est le lot des hommes et même des dieux, cf. aussi 4, 817. L'expression « guérir le mal par le mal » est proverbiale : cf. Esch., fr. 695 Mette et les autres exemples cités par E. Livrea, *ad loc.* — Σχεδόθεν a un sens temporel : voir la *N. C.* à 3, 295. — Pour la parenthèse οἷά τε — ἀμπλακίῃσιν, comparer 2, 541 s. ; 4, 1556 s.

Page 117.

1090. Antiopé fut aimée de Zeus dont elle eut deux jumeaux, Amphion et Zéthos. D'abord fille d'Asôpos (cf. 1, 735), elle devient fille de Nycteus dans l'*Antiopé* d'Euripide. Son père la chasse quand il découvre sa grossesse ; puis, avant de mourir, il confie à son frère Lycos le soin de le venger d'Épopeus chez qui Antiopé avait trouvé refuge. Sur cette légende et ses multiples transformations, cf. F. Vian, *Origines de Thèbes* (1963), 194-198.

1092. Danaé, fille d'Acrisios, fut visitée par Zeus dans la prison où son père l'avait enfermée. Devenue mère de Persée, son père la plaça, ainsi que son fils, dans un coffre qu'il fit jeter à la mer. L'histoire était contée notamment par Simonide, fr. 543 Page et dans les *Dictyoulcoi* d'Eschyle (fr. 463-474 Mette) ; cf. aussi Phérécyde, 3 F 10 et 12 Jacoby.

1096. 'Ιαίνομαι garde son sens habituel ; il ne signifie pas qu'Alkinoos s'est laissé « amollir » ou « attendrir » par les prières d'Arété, comme traduisent de La Ville de Mirmont, Seaton et Livrea. Voir la *N. C.* à 4, 1110.

Page 118.

1110. Alkinoos s'endort aussi brusquement que Zeus dans les bras d'Héra sur le mont Gargaron (Ξ 352 s.) ; cf. l'Αἰήτου ἀπάτη qui figurait dans les *Naupactica* (Notice du ch. IV, p. 6 s.).

Mais ici Alkinoos est victime consentante et l'on ne peut parler d'une intrigue d'Arété contre son époux (*sic*, H. Fränkel, *Noten*, 563, au v. 1123). Le roi *se réjouit* d'entendre la prière de son épouse (cf. v. 1096 et la *N. C.*), parce que celle-ci s'accorde avec ses sentiments intimes ; aussi dévoile-t-il son plan avec l'espoir, au moins inconscient, qu'Arété mettra la révélation à profit. Il arrive ainsi à ses fins, tout en respectant — pour la forme — la justice de Zeus (v. 1100). Cette jolie scène de comédie rappelle par le ton le prélude du chant III.

1113. Les servantes doivent dormir dans le vestibule de la chambre conjugale : cf. 3, 838-840. Sans doute vont-elles quérir le héraut ; mais tant de remue-ménage convient mal à l'accomplissement d'une mission secrète (v. 1114 σῖγα) : la comédie continue.

1116. Sur le tour, voir la *N. C.* à 4, 418. Ἐφημοσύνῃσιν nous semble être moins une « Echoschreibung » mécanique (*sic*, Fränkel, *Noten*, 562) qu'une médiocre correction de grammairien.

1117. Ἰών est justifié par μετεβήσετο (v. 1176) et ἐστιχόωντο (v. 1181). Il faut observer en outre qu'Apollonios emploie volontiers ce participe d'une façon presque explétive : 1, 650 (?), 653, 1348 ; 3, 918 (?), 1176, 1200 ; 4, 533, 644, 1352.

1129. Les v. 1128 s. comportent des expressions « formulaires » (cf. 1, 516 s. ; 2, 699 s.) ; mais le récit est d'une extrême concision comme souvent au ch. IV : il sous-entend l'érection de l'autel et ne précise ni comment les Argonautes se sont procuré les victimes ni à qui ils les sacrifient. Sur toute la scène des noces (v. 1128-1169), voir la Notice, p. 49-52 ; sur la composition des v. 1128-1155 et sur la variante ζαθέῳ / ἠγαθέῳ au v. 1131, cf. aussi A. Zumbo, *Scritti S. Pugliatti*, 5 (1978), 1035-1041.

Page 119.

1148. Comparer 4, 172-178, 184-188 ; pour περ ὅμως, voir t. 2, p. 90, n. 5. On peut se demander si la fulguration de la toison ne remplace pas la lueur des torches dont l'absence est remarquable dans cette scène nuptiale : cf. la Notice, p. 50 s. — Plusieurs expressions sont des réminiscences pindariques : v. 1142, 1146 ∾ *Pyth.*, 4, 230 s. ἄφθιτον στρωμνὰν ... κῶας αἰγλᾶεν χρυσέῳ θυσάνῳ ; — v. 1147 ∾ *ibid.*, 184 γλυκὺν ... πόθον ἔνδαιεν Ἥρα ; cf. en outre, pour αἴγλη ... φέγγος, *Pyth.*, 8, 96 s.

1152. Bien que le poète se contente de touches très discrètes, c'est Héra qui mène l'action d'un bout à l'autre : elle a déjà incité Arété à révéler le plan du roi (cf. p. 118, n. 2) et sans doute, auparavant, endormi Alkinoos dès la fin de ses confidences (v. 1110 et la *N. C. ad loc.*) ; le lendemain matin, elle répandra la nouvelle du mariage par des moyens qui ne sont pas précisés (v. 1184 s.). Ici, elle procure à la jeune épousée l'escorte féminine qui lui est nécessaire. Les Nymphes jouent en effet le rôle de dames d'honneur, νυμφοκόμοι, θαλαμοποιοί : cf. K. Kost, *Musaios* (1971), 489 s., note au v. 280. Elles apportent des fleurs (v. 1144 s.), tendent devant le lit une espèce de *pastos* (v. 1155 : cf. Notice, p. 50, n. 5) et chantent l'hyménée (v. 1196 s.). On notera l'emploi fort et insolite d'ἔμιξαν au v. 1154 : elles président à l'union des deux époux ; à ce titre, elles sont les véritables fondés de pouvoir d'Héra, déesse du mariage (interprétation différente chez H. Fränkel, *Noten*, 566, au v. 1154).

Page 120.

1167. Même considération pessimiste chez Callim., fr. 298 ; autres parallèles cités par R. Pfeiffer, *ad loc.* On notera la cohérence de l'image ἐπέβημεν ... ποδί, παρμέμβλωκεν. Sur ὅλῳ ποδί, cf. E. Livrea, *ad loc.*

1170. Le tableau de l'éveil progressif de la nature et des hommes fait pendant au célèbre tableau de la tombée de la nuit en 3, 744-750 (remarquer l'emploi de θρόος dans les deux passages) ; il avait été esquissé en 3, 823 s. (cf. aussi 1, 1280-1282) et rappelle quelques vers de l'*Hécalé* (Callim., fr. 260, 63-69 Pf.). Selon H. Fränkel, *Noten*, 568 (à 4, 1170-1175), les v. 1173-1175 signifieraient que les Phéaciens et les Colques se dirigent vers l'assemblée ; mais κίνυντ(ο) ne peut avoir ce sens d'après 3, 824 : il signifie seulement, d'une façon vague, que les uns et les autres s'éveillent et reprennent leur activité. Voir la Notice, p. 52.

1175. Sans doute la presqu'île de Palaeopoli sur laquelle était bâtie la ville antique : cf. la schol. à 4, 1174-1175 *a*, et É. Delage, *Géographie*, 251. D'autres situent d'une façon invraisemblable la presqu'île sur le continent en se fondant sur la schol. à 4, 1174-1175 *b* : G. W. Mooney, *ad loc.* ; R. L. Beaumont, *Journ. Hell. Stud.*, 56, 1936, 165, n. 42. Il n'y a pas lieu en tout cas d'harmoniser cette scholie avec la précédente en sous-entendant τῆς Ἠπείρου après ἀντικρύ, comme le fait C. Wendel.

1185. L'intervention d'Héra rappelle celle, plus explicite, d'Athéna en θ 7 ss., où la déesse convoque les Phéaciens à l'agora en prenant l'aspect d'un héraut : cf. H. Färber, *Zur dichter. Kunst in Ap. Arg.* (1932), 83. Il y a tout lieu de penser que l'avertissement s'adresse aux femmes comme aux paysans et nous ponctuons en conséquence. Εἰσαΐοντες signifie sans doute que les paysans accourent en entendant passer les femmes.

Page 121.

1200. Reprise de ἔπος ... πυκινόν (v. 1111) désignant les propos d'Alkinoos qu'Arété a révélés aux Argonautes : cf. la note p. 118, n. 1. Καί (v. 1199) indique qu'Héra est célébrée à un double titre, comme déesse du mariage, par le chœur mixte chantant l'hyménée, et comme protectrice des Argonautes, par les rondes des Nymphes : cf. H. Fränkel, *Noten*, 574.

1203. H. Fränkel, *Noten*, 575 s., suivi par E. Livrea, donne à

ὡς ... ὥς... une valeur comparative et comprend : Alkinoos agit en tout point (v. 1203) *comme* il l'avait dit dès l'abord à Arété (v. 1201). Cette interprétation se heurte à deux difficultés : (1) ἀνεῖπον, « proclamer publiquement », est impropre pour une simple confidence ; (2) ἤδη — ἐκλήιστο, régi par ὡς comme la proposition précédente, n'a pas sa place pour le sens dans une proposition comparative. Il faut donner ici une valeur temporelle à la corrélation : sur ce tour, cf. P. Chantraine, *Synt. hom.*, 255, § 375 ; W. Bühler, *Europa des Moschos* (1960), 119 s. (et 216-218). Les v. 1201-1203 énumèrent dans l'ordre chronologique trois moments de l'action présente : voir la Notice, p. 52 s.

Page 122.

1213. Éphyra, ville située aux confins de l'Argolide selon Z 152, a été identifiée à Corinthe déjà chez Eumélos (fr. 1 Kinkel). Sur la colonisation de Corcyre par Corinthe et les sources d'Apollonios, voir la Notice, p. 31, n. 1. Sur les Bacchiades, cf. Éd. Will, *Korinthiaka* (1955), 295-362.

1214. Sur la correction νήσου, cf. H. Fränkel, *Noten*, 578 s. G. Giangrande, *Sprachgebrauch ... des Ap. Rh.* (1973), 40 s., garde νῆσον ; il pourrait s'agir alors de l'une des Othronoi voisines de Corcyre (cf. E. Livrea, p. 545, *ad loc.*). On objectera qu'Apollonios connaît le substantif περαίη (1, 1112 : cf. t. 1, p. 264, *N.C.* à 1, 1116) et surtout que περαίη et les termes apparentés ont toujours un sens clair dans le poème : ils s'emploient à propos des rives opposées d'un golfe, d'un fleuve ou d'un détroit (6 exemples) ou pour opposer une île à la terre ferme et inversement (9 exemples, outre notre passage).

1215. Les Amantes habitent au sud d'Apollonia dans les monts Kérauniens, à proximité d'Oricon (ou Oricos), fondation colque selon Pline, *Hist. Nat.*, 3, 145. Une tradition, favorisée par l'homonymie, les identifiait aux Abantes d'Eubée qui se seraient installés dans la région sous la conduite d'Éléphénor après la guerre de Troie ; mais Apollonios se garde des anachronismes et l'on doit rétablir l'orthographe donnée par l'*Etymologicum Genuinum*. Sur Amantia, cf. S. Anamali, dans *L'Illyrie* (Univ. Tirana, Inst. Hist., Secteur Arch., 1972), 67-148, analysé par L. Robert, *Rev. Ét. Gr.*, 86, 1973, 111, nº 261 (cf. aussi 87, 1974, 236, nº 321).

Page 123.

1231. Στεινάς : « étroites », « exiguës » (Mooney), et non « entassées » (A. Platt, *Journ. of Philol.*, 35, 1920, 85, « crowded »), sens pour lequel les parallèles manquent. Il s'agit des îlots de l'archipel des Échinades plutôt que des grandes îles situées au large comme Ithaque, Céphallénie ou Zacynthe. Ἑξείης peut signifier que ces îles font suite au pays des Courètes ; nous préférons comprendre qu'elles sont à la suite les unes des autres : cf. 4, 564.

1239. Sur ἠερίη, voir la *N. C.* à 4, 267. Son sens est éclairé ici par les v. 1245 s. : voir la *N. C.* au v. 1247[1].

1242. Χεῦμα désigne chez Apollonios une nappe d'eau peu profonde. Τόδε (= πλημυρίδος) χεῦμα est justifié par 4, 1568 s. τόδε λίμνης | χεῦμα. — Καί (v. 1241) est en corrélation avec le καί du vers suivant ; *contra*, C. J. Ruijgh, *Autour de τε épique* (1971), 956, qui l'associe à γάρ.

1243. La violence et la masse du flux ont porté le navire « très rapidement » (τάχιστα) à l'extrême fin du golfe, sans que le pilote ait pu intervenir, mais aussi sans que le navire heurte les hauts-fonds (v. 1267-1269). L'adverbe est utile, alors que la leçon de *w* ἄγεσθαι est une simple cheville, peut-être une conjecture destinée à compléter une fin de vers mutilée : cf. t. 1, p. LX, n. 2. H. Fränkel, *Noten*, 589, n. 290, refuse sans raison le sens de *celerrime* à τάχιστα.

1244. La description de la Syrte est complétée aux v. 1264-1271. Comparer Strabon, 17, 3, 20 (836) : πολλαχοῦ τεναγώδης (cf. v. 1237, 1264) ἔστιν ὁ βυθὸς καὶ κατὰ τὰς ἀμπώτεις καὶ τὰς πλημμυρίδας (cf. v. 1241-1243, 1269) συμβαίνει τισὶν ἐμπίπτειν εἰς τὰ βράχη καὶ καθίζειν. Sur les raz de marée qui sévissent sur cette mer et « que les Anciens expliquaient à tort par le flux et le reflux », cf. Tissot, cité par É. Delage, *Géographie*, 259. Sur les bancs de sables mouvants qui interdisent la navigation, voir la description de Lucain, 9, 303-318, 335-344. Sur la topographie de cette région, cf. R. G. Goodchild, *Libyan Studies* (1976), 155-172, fig. 45 et 57.

1247[1]. Ἀήρ, « air », « atmosphère », peut désigner le ciel par opposition à la terre (3, 207) ou à la mer (2, 608). Cf. 4, 767, « sous le ciel » ; 945 (où ἠέρι équivaut à αἰθέρι : cf. 2, 363, et *H. hom. Dém.*, 37). Ὑπερτείνοντα porte pour le sens sur les deux accusatifs.

1247[2]. Cf. Strabon, 17, 3, 20 (836) ὑδρεῖά τε σπάνια.

1249. E. Livrea rapproche Callim., *Hymnes*, 5, 74. Dans les deux passages, l'oppressante sérénité de la nature est présage de malheur.

1251. Sarcastique. C'est habituellement un être vivant qui peut s'enorgueillir de son nom (εὔχομαι) ; ici seul le désert pourrait dire comment il s'appelle. Cf. H. Fränkel, *Noten*, 589.

Page 124.

1263. Ὑπό signifie « au pied de », « en bordure de » : 2, 795 (cf. M. Campbell, *Class. Quart.*, 21, 1971, 414) ; en 3, 321, la préposition est construite aussi avec πεπτηῶτας (voir la *N. C.* au v. 323).

1266. Ἤλιθα : « à l'infini » (cf. 4, 177) plutôt qu'« inutilement » (cf. 2, 283). — Ξαινόμενον : litt. « cardé », « déchiré » ; cf. *Anth.*

Pal., 6, 223, 4 (Antip. Sid.) ξανθὲν ὑπὸ σπιλάδι et les autres parallèles cités par E. Livrea. — Denys le Pér., 203, démarque le v. 1266.

Page 125.

1284. Ἦ ὅταν = ὅταν ἤ : cf. M. Campbell, *Gnomon*, 48, 1976, 340, qui observe que les phénomènes célestes (v. 1286 s.) sont opposés à ceux qui se produisent dans les lieux de culte. Sur ces catalogues de prodiges, cf. F. Vian, *Recherches sur les Posthom.*, 69 s., et la note d'E. Livrea au v. 1280. Le scholiaste rapproche les prodiges précurseurs de la bataille de Chéronée (Plut., *Dém.*, 19); mais Apollonios se souvient plutôt de ceux qui ont précédé le sac de Thèbes par Alexandre (Diod. Sic., 17, 10 : statues couvertes de sueur, mugissements, sang ruisselant) ; cf. déjà les prophéties de Théoclymène (υ 351-357 : sang ruisselant sur les murs, εἴδωλα [cf. v. 1280], éclipse de soleil). Malgré Livrea, les σηκοί sont les enceintes sacrées qui résonnent de bruits mystérieux et non des étables : cf. Virg., *Géorg.*, 1, 476 (et non 478, où il est question d'animaux *qui parlent*).

1292. De La Ville de Mirmont a bien vu le sens fort d'ἀγαπάζω. La proposition finale rapporte au style indirect les propos tenus au moment des adieux. Habituellement, les Argonautes dorment les uns près des autres ; ici ils se séparent pour mourir. Seules les femmes restent groupées.

1296. Cf. T 346 ἄκμηνος καὶ ἄπαστος ; les deux termes sont synonymes et se disent de la boisson comme de la nourriture : T 320 s., δ 788. Les Argonautes n'ont plus de vivres et ne disposent même pas d'un point d'eau (v. 1247). — Les Héroïnes apparaîtront à midi (v. 1312) ; φάος désigne donc ici la matinée : cf. 2, 720, où φάος se dit de l'aurore.

Page 126.

1302. Cf. B 459-463, et, pour les cygnes du Pactole, Callim., *Hymnes*, 4, 249 s. ; Denys le Pér., 831-835. D'après les Anciens, le cygne produit son chant au cours de son vol par le battement de ses ailes : cf. schol. Aristoph., *Ois.*, 771, διὰ τῆς τῶν πτερῶν κινήσεως ὕμνουν τὸν Ἀπόλλω ; Cramer, *Anecd. Graeca*, 4, 350, 3 s. καλὸν ἀποθλίβει μέλος ἀερόμολπον ; Pamprépios, fr. 3, 12 Livrea ; T. Allen - W. Halliday - E. Sikes, *Hom. Hymns*, p. 411 s. ; H. Gerstinger, *Sitz.-ber. Ak. Wiss.*, *Wien*, 208, 3, 1928, 46 s. Tel est ici le sens de κινεῖν μέλος : cf. M. Campbell, *Class. Quart.*, 21, 1971, 421 s., et le manège de la corneille en 3, 930 s. On sait que, pour les Anciens, le cygne chantait au moment de sa mort : cf. Allen-Halliday-Sikes, *loc. cit.* — Nous gardons la curiosité κινήσουσιν qu'autorise la variante homérique bien attestée ὡς δ' ὅτε κινήσει (B 147 ; cf. B 395, et aussi Π 264, 297 s.) ; il peut s'agir d'un type de subj. à voyelle brève disparu de notre vulgate : cf. P. Chantraine, *Gramm. hom.*, 1, 454, § 216 ; *w* a normalisé la morphologie. — Pour ἑὸν μέλος, cf. Bion, *Chant funèbre*, 89. Pour la répétition de καλά suspectée à tort, cf. Campbell, *loc. cit.*

1309. Ἡρῶσσα est bien attesté dans le vocabulaire de Théra (*IG*, XII, 3, n[os] 882, 887 s., 890-892, 1340 [restitué], 1626 s.) et de Cyrène (cf. Callim., fr. 66, 1 Pf. ; Nicainetos, *Anth. Pal.*, 6, 225, 1). L'orthographe correcte est sans doute ἡρῷσσα ; mais l'iota souscrit manque sur le papyrus de Callimaque, dans la plupart des manuscrits d'Apollonios et sur les inscriptions de Théra (sauf le n° 1626).

1311. Les v. 1309-1311 sont tributaires de Callimaque : (1) fr. 602 Pf. δέσποιναι Λιβύης ἡρωΐδες, αἳ Νασαμώνων | αὖλιν καὶ δολιχὰς θῖνας ἐπιβλέπετε ; pour δολ. θ., cf. v. 1288 ; pour les Nasamons, cf. v. 1496 ; pour la forme ἡρῶσσαι, voir la *N. C.* préc. — (2) fr. 37 οἵη τε Τρίτωνος ἐφ' ὕδασιν Ἀσβύσταο |...| βρέγματος ἐκ δίοιο σὺν ἔντεσιν ἥλαο πατρός ; fr. 584 (marais libyen nommé *Pallantias* où coule le fleuve Triton) ; χυτλώσαντο peut venir de Callim., *Hymnes*, 1, 17. — Les Héroïnes libyennes vêtues de peaux de chèvres (v. 1348) sont connues aussi de Nicainétos (*Anth. Pal.*, 6, 225) qu'on date de la seconde moitié du III[e] siècle et qui pourrait donc s'inspirer d'Apollonios. — La naissance d'Athéna, sortie tout armée (ici παμφαίνουσα) de la tête de Zeus, remonte à Stésichore (fr. 233 Page) : cf. *H. hom. Ath.*, 4-6 ; Pind., *Ol.*, 7, 35-37 ; Callim., fr. 37. L'événement est situé sur les bords du Triton libyen depuis Esch., *Eum.*, 292 s. ; cf., outre Callimaque, Chrysippe, fr. 908, 20 s. Arnim ; Dion. Skytobrachion, 32 F 8 Jacoby (= Diod. Sic., 3, 69 ; 70, 3-4) ; Lucain, 9, 350-354 ; Apollod., *Bibl.*, 1, 3, 6. Hérod., 4, 180, rapporte une variante indigène qu'il situe près du lac Triton de Tunisie.

1314. La visite des Héroïnes est une variation sur la « scène typique » homérique du songe (cf. W. Arend, *Typischen Scenen bei Homer*, 1933, 61-63) :

a) 1314 ἔσταν ; 1350 ἕ. ὑπὲρ κεφαλῆς : cf. B 20, *al.* στῆ δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς.

[*b)* 1347-1349 (description de l'apparition) : cf. B 20 s., 57 s. ; Ψ 65-67 ; δ 795-798 ; ζ 22 s. ; υ 31.]

c) 1318 : cf. B 23, *al.*

d) 1324 ἀλλ' ἄνα (formule hom. : Z 331, *al.*) : cf. B 26-34 ; Ψ 71 ss. ; ζ 31, 36 ; ο 14.

e) 1330 s. (disparition de la vision) : cf. B 35 ; Ψ 100 s. ; δ 838 s. ; ζ 41 ; ο 43 ; υ 55.

f) 1332 (le héros réveillé s'assoit) : cf. B 41 s. ; δ 839 ; ζ 48-50.

g) 1333-1336 (paroles adressées à la vision) : cf. Ψ 94-107 ; δ 808-837.

h) 1337-1346 (convocation des Argonautes) : cf. B 50-52.

i) 1347-1362 (la vision est relatée, avec rappel des paroles des Héroïnes) : cf. B 56-75 (noter surtout 1347 = B 56 κλῦτε, φίλοι ; 1350 ∾ B 59).

Si le schéma est homérique, les différences de détail sont nombreuses et significatives :

a) Jason est éveillé ; il a une vision plutôt qu'un songe : cf. ci-dessus la Notice, p. 64, et Livrea au v. 1347 ; sur ἔγρεσθαι, voir la note au v. 1352 (p. 128, n. 1).

b) Bien que les Héroïnes aient l'aspect de jeunes filles (v. 1349), elles apparaissent en tant que déesses ; d'où la terreur éprouvée par Jason (v. 1315 s.) et la prière qu'il leur adresse (v. 1333).

c) Alors que le héros homérique aperçoit une figure connue, les Héroïnes doivent révéler leur identité (v. 1319-1323).

d) L'apparition homérique vient de l'Olympe, puis y retourne ; les Héroïnes, déesses indigènes, surgissent du sol, puis y disparaissent sans changer de place (v. 1313 s., 1330 s.). Les Hespérides s'évanouiront de la même façon (4, 1408 s.).

e) Si Agamemnon rapporte au style direct le discours du Songe (B 56-75), Apollonios, selon sa coutume, recourt au style indirect et le discours de Jason recompose le récit antérieur avec de subtiles variations : voir la *N. C.* au v. 1347.

1317. Comparer l'apparition de Thétis devant Pélée : 4, 852-855. Ἀμφαδόν, détaché de προσέειπεν, prend une valeur verbale forte qu'il ne possède pas dans des tours voisins (I 369 s. ; Ap. Rh., 1, 475 ; 3, 982 ; 4, 1511) : il équivaut à ἐν ὀφθαλμοῖσιν ἐείσατο (4, 855). — Αὐτόν = μόνον ; le terme renforce οἶον, comme en ξ 449 s. (Van Krevelen, *per litt.*).

1321. Les Héroïnes ont dû être informées par Athéna dont elles sont les envoyées : voir la Notice, p. 56 s. Les v. 1320b-1321 ne comportent pas de pléonasme : les Argonautes, au cours de leurs navigations (πλαζ. κ. πόντον), ont connu des épreuves à la fois sur terre et sur mer. Malgré le gén. ἐπὶ χθονός, on peut garder l'acc. ὑγρήν : le tour ἐπί+acc. sert souvent à marquer l'extension (cf. P. Chantraine, *Synt. hom.*, 110, § 156) ; le poète a varié intentionnellement les cas. Au v. 1359, *w* a sans doute normalisé la syntaxe.

1322. Οἰοπόλοι signifie « solitaires » (cf. v. 1333 ἐρημονόμοι) et « bergères » (les Héroïnes en ont le costume d'après les v. 1348 s.). Sur le double sens du mot, dont la traduction tente de garder l'ambiguïté, voir la note d'E. Livrea *ad loc.* — Χθόνιαι signifie « indigènes » comme en 2, 504, et non « infernales ». — Pour θεαὶ αὐδήεσσαι, cf. κ 136 ; μ 449 ; *al.* En reprenant le qualificatif homérique de Circé et de Calypsô, Apollonios a sans doute suggéré comment il l'interprétait. Selon A. Platt, *Journ. of Philol.*, 33, 1914, 50, il aurait compris « habitant sur la terre » ; mais le sens d'ἐπίγειος n'est admissible que si on lit chez Homère οὐδήεσσα avec Aristote, fr. 171 Rose². Il faut s'en tenir à l'interprétation habituelle : aucun des Olympiens n'adresse la parole aux hommes dans les *Argonautiques* ; seules les divinités mineures sont « douées d'une voix humaine » (Glaucos, Thétis, les Héroïnes, les Hespérides, Triton), de même qu'Argô (4, 582).

Page 127.

1340. La leçon originale de L est apparemment -δρομέουσιν, qui a été retrouvé par conjecture par L. Castiglioni, puis adopté par H. Fränkel, H. Erbse (*Gnomon*, 35, 1963, 20) et E. Livrea. Le terme, qui fait allitération avec βαρείῃ et βῆσσαι, exprime l'écho produit par le rugissement : sur ce thème, cf. M. Kaimio, *Character. of Sound* (1977), 85-87. Des parallèles invoqués en faveur de -τρομέουσιν par M. Campbell (*Class. Quart.*, 21, 1971, 422 ; *Gnomon*, 48, 1976, 340), on ne peut retenir que Callim., *Hymnes*, 4, 137 ; mais on trouve dans le même contexte ἔδραμεν et βρέμουσιν ὑπό (v. 140, 144).

Page 128.

1347. Le discours reprend, dans un ordre différent, l'essentiel du récit antérieur : 1347-1351a ∾ 1313 s. ; 1351b-1352 ∾ 1324-1325a ; 1353-1356a ∾ 1325b-1328 ; 1356b-1357a ∾ 1333 s. ; 1357b-1360 ∾ 1319-1323 ; 1361 s. ∾ 1330 s. Comme il est fréquent, cette seconde narration complète la précédente : elle précise le nombre des Héroïnes, leur costume (v. 1348 s.) et la façon dont elles ont disparu (v. 1361 s.). — Pour ἀνιάζοντι, cf. Callim., fr. 18, 5 Pf. (à propos de Jason).

1349. Arrangement d'un motif typique du songe : voir la *N. C.* à 4, 1314 *(b)*. L'expression ἠύτε κοῦραι, de prime abord étonnante, est éclairée par Hérod., 4, 189, selon qui les Libyennes sectatrices d'Athéna portaient sur leur vêtement des peaux de chèvres ornées de franges ; cf. encore Nicainetos, *Anth. Pal.*, 6, 225.

1365. La reprise du préverbe ἐκ- par la préposition ou l'adverbe est fréquente : cf. pour Homère, H. Ebeling, *Lex. Hom.*, *s.* ἐκ, p. 379 G *c* (et K 94 s.) ; Quint. Sm., 1, 578, 655 ; 3, 157, 318 ; 5, 106, 160 ; 6, 28 ; 8, 45, 203, 313 (ἔκθορεν ἐκ μελέων) ; 12, 198 corr. ; 13, 58. La variante de *w* ἄνθορεν est une conjecture de grammairien qui ne convient pas au sens : le cheval ne bondit pas en l'air ; il surgit de la mer (v. 1365) ; puis, après s'être ébroué un instant (v. 1367), il prend sa course.

1366. Πελώριος est synonyme de μέγας : cf. F. Vian, *Rev. Ét. Anc.*, 75, 1973, 96, n. 2 ; *contra*, H. Fränkel, *Noten*, 284 s. Ἀμφιλαφής a un sens analogue : cf. la *N. C.* à 4, 983 ; toutefois, d'après la suite de la phrase, il n'est pas exclu que le poète joue aussi sur une interprétation différente donnée par les scholies : ἀμφοτέρωθεν θριξὶ στεγαζόμενος, « (qui a une nuque) couverte des deux côtés par sa crinière ».

Page 129.

1374. Malgré H. Fränkel, suivi par E. Livrea et M. Campbell, nous croyons le pronom indispensable : en ce cas, on a le choix entre αἰὲν ἔχουσα | ἡμέας *(w)* et ἄμμε φέρουσα | νωλεμές (E),

deux variantes anciennes qui remontent peut-être à l'auteur et que LA ont contaminées. Nous préférons la première : (1) ἄμμε φέρουσα répète une formule antérieure (v. 1328, 1354), alors que Pélée varie l'expression dans le reste de son discours ; (2) ἡμέας en rejet prend plus de relief et explique pourquoi Argô est la mère des Argonautes.

1379. Καθύπερθε : « au nord » (Fränkel, Livrea) ou plutôt, quoique paradoxalement, « dans le haut pays », « à l'intérieur des terres » ; cf. 1, 924, 928, « vers le large », à propos de la mer. En effet, le cheval s'est dirigé de la mer vers le continent (v. 1365) et Pélée invite ses compagnons à le suivre en s'enfonçant dans les terres (v. 1376 ἔνδοθι γαίης). De fait, les héros ne suivront pas le rivage ; ils passeront par des dunes (v. 1384) qui les mèneront à travers l'arrière-pays, au lac Triton et non à son goulet ouvrant sur la mer libre. — Sur le raisonnement qui permet à Pélée d'interpréter le prodige, cf. H. Fränkel, *Noten*, 595 s.

1382. Sur les Muses inspiratrices du poète, cf. t. 1, p. 239 (*N.C.* à 1, 22). L'invocation du poète aux Muses lui permet de voiler une invraisemblance : les Argonautes, sans eau ni vivres, croient leur mort proche dès leur échouage dans la Syrte (v. 1257 s., 1295) ; ils marcheront néanmoins pendant douze jours entiers le ventre vide. On retrouvera plus loin une inconséquence analogue : voir la *N. C.* à 4, 1769.

1387. Chiffre conventionnel (cf. Pind., *Pyth.*, 4, 25-27), mais vraisemblable : les Argonautes ont dû couvrir 250 km ; cf. V. Purcaro Pagano, *Quad. di Arch. d. Libia*, 8, 1976, 285 ss. (notamment p. 296, 299, 300). D'après Strabon, 17, 3, 20 (836), l'armée de Caton d'Utique met trente jours en 47 av. J.-C., pour aller de Béréniké à Leptis Magna, c'est-à-dire pour couvrir une distance plus de deux fois supérieure. Il est vrai que les auteurs diffèrent sur ce point : deux mois selon Lucain, 9, 940 s. ; sept jours (!) selon Plut., *Cat. Min.*, 56, 3.

1388. Apollonios ne conteste pas l'exploit surhumain des héros; il s'avoue seulement incapable de le narrer en détail : γε μέν marque une opposition forte comme d'habitude. Lucain sera plus prolixe en des circonstances analogues (9, 294-949). Formules semblables pour clore un développement ou une digression : B 484-493 ; Ap. Rh., 1, 648 s., 1220 ; *al.*

1391. Sur ce lac, cf. Pind., *Pyth.*, 4, 21 ; Phérécyde, 3 F 75 Jac. ; Timée, 566 F 85 Jac. ; Callim., fr. 37 et 584 Pf. ; Strabon, 17, 3, 20 (836), qui y mentionne un îlot occupé par un sanctuaire d'Aphrodite ; Lucain, 9, 345-354 ; A. Hermann, *Rhein. Mus.*, 86, 1937, 69.

1395. Cf. 4, 1387 δύην ... ἢ καὶ διζύν, qui garantit δυηπαθίη (cf. aussi 4, 1649). Avec de La Ville de Mirmont et M. Campbell *(per litt.)*, nous laissons à ἐπὶ ... ἔκειτο son sens habituel (« peser sur », « accabler ») et nous considérons le datif suivant comme un complément de cause. D'autres comprennent : « La soif s'ajoutait aux souffrances... » Quelle que soit l'interprétation, le texte fait difficulté à cause de γάρ en troisième position après deux termes qui ne constituent pas une unité.

Page 130.

1399. Les Hespérides sont localisées en général à l'extrême occident, parfois aussi au nord, chez les Hyperboréens. La variante libyenne se retrouve chez Agroitas, 762 F 3 Jacoby ; Diod. Sic., 4, 26 ; Lucain, 9, 355-367 ; Apollod., *Bibl.*, 2, 5, 11 (qui la condamne) ; et sans doute aussi chez Asclépiade de Mendès, 617 F 1 Jac. Cf. en outre S. Ferri, *Quad. di Arch. d. Libia*, 8, 1976, 14 s., et S. Stucchi, *ibid*, 19-25, 58-61 (qui discute les témoignages de [Skylax], 108, et de Pline, *Hist. Nat.*, 5, 31 s.). Le récit d'Apollonios s'accorde souvent avec la vulgate, mais il en diffère sur certains points :

(1) Conformément à la tradition, les Hespérides sont associées à Atlas (v. 1398 : cf. Hésiode, *Théog.*, 517-520 ; Eur., *Hipp.*, 742-751 ; et *passim*) et présentées comme des chanteuses (v. 1399 : cf. Hés., *Théog.*, 275, 518 ; Eur., *Héraclès*, 394 ; *Hipp.*, 743 ; *al.*). Mais leur généalogie, qui était discutée, est passée sous silence : pour les v. 1411-1414, voir la *N. C. ad loc.* Apollonios les qualifie de Nymphes (v. 1398 : cf. Aristoph., *Nuées*, 271) et paraît les considérer comme des déités indigènes de la végétation puisqu'elles se métamorphosent en arbres (v. 1423-1428). Les noms qu'il leur donne (Hespéré, Érythéis et Aiglé) peuvent remonter à Hésiode : le *fr. dub.* 360 Merk.-West les appelle Aiglé, Érytheia et Hespéréthoussa ; mais le texte et l'authenticité du fragment font difficulté (outre la note des éditeurs, cf. J. Schwartz, *Pseudo-Hesiodeia*, 110 s. ; M. L. West, éd. de la *Théog.*, 228 s.). Il paraît néanmoins probable qu'Apollonios n'a pas inventé ces noms qu'on retrouve, plus ou moins corrompus, chez Apollod., *Bibl.*, 2, 5, 11, et Tzetzès, *Théog.*, 118 (cf. aussi schol. Ap. Rh., 4, 1396-1399 *d*).

(2) D'après la légende la mieux attestée, Zeus et Héra ont célébré leurs noces au pays des Hespérides et c'est en leur honneur que la Terre a fait pousser les arbres aux fruits d'or : Phérécyde, 3 F 16 Jacoby ; Eur., *Hipp.*, 742-751 ; Asclépiade de Mendès, 617 F 1 Jac. ; Apollod., *Bibl.*, 2, 5, 11, 2. Apollonios paraît faire allusion à une version différente quand il parle des « pommes des déesses » (v. 1434). On notera que le domaine des Hespérides est présenté comme un sanctuaire (v. 1396 ἱερὸν πέδον) dont elles sont les desservantes (v. 1399 ποίπνυον) : cf. Soph., *Ion*, fr. 320 Pearson (= Radt) ; Phérécyde, 3 F 16 Jacoby ; Aristoph., *Nuées*, 271.

(3) Le dragon est né de Phorkys et de Kétô selon Hésiode, *Théog.*, 333, ou de Typhon et d'Échidna selon Phérécyde, 3 F 16 Jac. D'après le v. 1398, il est χθόνιος, donc fils de la Terre comme chez un Pisandre (16 F 8 Jacoby), qui pourrait être le poète épique de Camiros. Il est toujours anonyme sauf chez Apollonios où il se nomme Ladon. Ce nom est peut-être d'origine arcadienne (cf. C. Robert, *Heldensage*, 491) ; mais, en Cyrénaïque, il a dû être mis en rapport avec le « fleuve » d'Euhespérides, le

Λάθων (Strabon, 17, 3, 20 [836] ; Ptol., 4, 4, 3 et 5) ou *Lēthon* (Ptol. Éverg. II, 234 F 1 Jac. ; Lucain, 9, 355 ; Pline, *Hist. Nat.*, 5, 11 ; Solin, 27, 54 Mommsen), déjà connu de [Skylax], 108, sous le nom corrompu (?) d'Ekkeios. Il s'agit, au vrai, d'un cours d'eau souterrain : cf. S. Ferri, *loc. cit.*, 14 (et fig. 3).

(4) Le meurtre du dragon par Héraclès est une variante ancienne et bien attestée de la légende : cf. Panyassis, fr. 10 Kinkel (et V. J. Matthews, *Panyassis*, 1974, 66-71) ; Eur., *Héraclès*, 394-400 ; *al.* Chez Panyassis, comme sur certains monuments figurés, Héraclès combat avec sa massue.

1404. Χόλος désigne ici le venin comme χολή dans Diod. Sic., 4, 11 ; Apollod., *Bibl.*, 2, 5, 2 ; Paus., 2, 37, 4 (toujours pour l'Hydre de Lerne) ; cf. Soph., *Trach.*, 573 s. μελαγχόλους | ἔβαψεν ἰοὺς θρέμμα Λερναίας ὕδρας. Comparer Nic., *Alex.*, 247 s., πικρὸς ... Ὕδρης | ἰός.

1407. Les Hespérides cachent leur tête dans leurs mains. Les artistes figurent plutôt des personnages appuyant leur tête ou leur front sur la paume d'une main : cf. G. Neumann, *Gesten u. Gebärden* (1965), 145-150, fig. 72-76.

1410. Τὰς δέ σφι (LASG) est possible ; mais σφι, datif d'intérêt, semble « misérable » (M. Campbell, *Gnomon*, 48, 1976, 339). Le pléonasme τὰς δέ σφε est inadmissible : cf. la *N. C.* à 3, 741. Nous revenons au texte de Brunck fondé sur la leçon de E στάς. Le participe, loin d'être *prorsus otiosum* (Wellauer), est bien à sa place : les Argonautes marchent hâtivement (v. 1408, 1409) et ils seraient passés au-delà si Orphée ne s'était arrêté. Le mécanisme de la faute s'explique aisément : στὰς δέ σφε > τὰς δέ σφε > τὰς δέ σφι (correction destinée à éviter le double accusatif).

1414. Orphée ne distingue pas trois groupes de Nymphes comme le pense E. Livrea à la suite du scholiaste (voir ses notes aux v. 1322 et 1412). Il envisage successivement toutes les éventualités possibles : *déesses* célestes ou infernales ; *Nymphes* indigènes appelées οἰοπόλοι en souvenir des Héroïnes (v. 1322) ; puis, par un mouvement qui rappelle celui de 2, 212, il se reprend en espérant que les inconnues sont des Nymphes filles d'Océan et donc préposées aux sources. Bonne analyse de H. Fränkel, *Noten*, 599, qui corrige néanmoins sans raison le texte ; cf. G. Giangrande, *Class. Quart.*, 18, 1968, 54. Apollonios ne révélera pas en définitive la généalogie des Hespérides ; mais, grâce à Orphée, il rappelle à sa façon qu'elles étaient en rapport avec les « jardins d'Océan » (Aristoph., *Nuées*, 271).

Page 131.

1426. Ποίη ne désigne pas un tapis de gazon, mais les plantules qui donneront naissance à des pousses, puis à des arbres : cf. H. Fränkel, *Noten*, 600 s. ; γε μέν marque la succession comme en 4, 1466 (cf. Livrea, *ad loc.*). Ὑψόθι est adverbe (« vers le haut ») : cf. 1, 590 ; 2, 354 ; 3, 221, 257, 368 ; 4, 46, 154, 1709. On ne peut le construire avec ποίης en lui donnant le sens nonnien de « à la surface de », « sur » (cf. G. Giangrande, *Sprachgebrauch ... des Ap. Rh.*, 1973, 43 s.) ; chez Apollonios, ὑψόθι et les termes apparentés signifient « au-dessus », sans contact (2, 1079 ; 3, 957 ; 4, 848) ou avec l'idée d'une hauteur importante (2, 569, 806 ; 3, 931 ; 4, 926, 941, 1376).

1428. Ces arbres caractérisent moins l'Afrique qu'un *locus amoenus* : cf. Φ 350 (ormes et saules en Troade) ; κ 510 (peupliers et saules au pays des morts ; cf. Ap. Rh., 3, 201) ; Théocr., 7, 8 et 135 (peupliers et ormes). Les peupliers sont néanmoins attestés dans une variante locale de la légende des Héliades : « D'après Théomène (inconnu par ailleurs), il y a près de la Grande Syrte le jardin des Hespérides et l'étang Électrum (= lac Triton), où se dressent des peupliers dont les cimes laissent tomber du succin dans l'étang ; il est recueilli par les filles des Hespérides » (Pline, *Hist. Nat.*, 37, 38, trad. de Saint-Denis).

Page 132.

1449. Quiconque boit à un ruisseau se couche sur le sol comme le fait Héraclès au v. 1447 ; mais ce n'est pas ainsi que boivent les bêtes. Pour lever la difficulté qui a gêné H. Fränkel (*Noten*, 601), il faut modifier la ponctuation du v. 1449. Héraclès ressemble à une génisse non par sa posture, mais par sa vaste panse et sa façon animale de boire. Sur le double caractère d'Héraclès, à la fois sauveur des Argonautes et monstrueux, voire bestial, cf. E. Livrea, note au v. 1449. La comparaison a inspiré Nic., *Alex.*, 495 s. ; *Thér.*, 340-342.

1453. Γειομόρος (et les termes apparentés) désigne le cultivateur, parfois le laboureur (il peut qualifier alors le bœuf ou la charrue). Γειοτόμος (et les termes apparentés) se dit pour un laboureur, un mineur (Ap. Rh., 2, 1005) ou pour un instrument servant à fendre le sol (charrue, bêche, trident). Si le premier terme est impropre pour une fourmi, le second peut convenir : cf. Philippe de Thess., *Anth. Pal.*, 9, 438, 1 βωλοτόμοι μύρμηκες. Mais les deux variantes semblent issues en réalité d'une leçon γειοτόροι, « qui percent la terre », que Brunck avait cru lire en G. De son côté, E. Gerhard, *Lect. Apoll.* (1816), 58, rapprochait Christodoros, *Anth. Pal.*, 2, 226, qui, jouant sur les mots, parle des γυιοτόρους μύρμηκας, « les cestes qui traversent les chairs ». C. Buck-W. Petersen, *Reverse index*, p. 332, signalent cet *hapax* avec la référence « Diogenian. ap. Tim. Gaz. », que nous n'avons pas réussi à identifier.

1462. Apollonios avoue en employant που (v. 1457) qu'il se contente d'imaginer comment les choses ont pu se passer : cf. H. Fränkel, *Noten*, 601 s. Un anonyme *a dû* (που) faire quelques réflexions (cf. 2, 145-153) et formuler un vœu en l'air. Mais les coureurs d'élite l'ont pris au mot et *ont répondu* favorablement à sa suggestion (ἀμειβομένων, que confirme 2, 449). Le texte

présente deux anomalies : (1) pour οἵ τ' ἄρμενοι (s.e. ἦσαν), cf. C. J. Ruijgh, *Autour de τε épique* (1971), 942 ; comparer peut-être 1, 1227 ; (2) le génitif absolu et le verbe principal ont le même sujet : cf. R. Kühner-B. Gerth, *Griech. Gramm.*[4], 2, 110.

Page 133.

1477. Sur la destinée de Polyphémos que ses compagnons ont abandonné en Mysie ainsi qu'Héraclès, cf. 1, 1321-1323, 1345-1347. Sur l'amitié unissant Canthos à Polyphémos, cf. t. 1, p. 45 s. D'après le scholiaste, Apollonios est tributaire d'Autocharis (?) (249 F 1 Jacoby) pour la fondation de Kios et de Nymphodoros (fr. 18 Müller [*Fragm. Hist. Graec.*, 2, 380]) pour la mort de Polyphémos dans un combat chez les Chalybes. Le poète a dû emprunter à ce dernier auteur la description du tombeau du héros.

1480. J. Martin note : « La belle imitation de Virg., *Én.*, 6, 453 s., rend très exactement le sens du passage :

qualem primo qui surgere mense
aut uidet aut uidisse putat per nubila lunam.

Contrairement à ce qu'écrit E. Livrea, ἐπαχλύουσαν signifie qu'il y a des nuages (cf. Arat., 906). Si la lune est difficile à voir, c'est à la fois parce qu'elle est en son tout premier quartier (tel est bien le sens de νέῳ ἐνὶ ἤματι) et parce qu'elle est cachée par les nuages. Mais elle peut être très claire dès sa première apparition (Arat., 778 ss.). » Pour νέον ἦμαρ (= νουμηνία), cf. Platon, *Lois*, 8, 849 *b* μηνὸς τῇ νέᾳ.

Page 134.

1497. Les Crétois ont participé à la fondation de Cyrène et, selon certains, Battos lui-même était fils d'une Crétoise d'Oaxos : cf. Hérod., 4, 151, 154,161 ; F. Chamoux, *Cyrène sous la monarchie des Battiades* (1952), 95, 99-102 ; d'après Agroitas (762 F 1 Jacoby), la Nymphe Kyréné avait été conduite par Apollon en Crète avant d'être installée en Libye. Aussi les Crétois ont-ils fabriqué des légendes de précolonisation qui rattachaient à Minos les éponymes de divers peuples libyens (S. Ferri et S. Stucchi, *Quad. di Arch. d. Libia*, 8, 1976, 11-73, croient à une authentique colonisation minoenne). Ils ont utilisé à cette fin la figure d'Acacallis, Nymphe ou fille de Minos, à qui des traditions locales attribuaient une progéniture de héros éponymes, nés d'Hermès ou d'Apollon : Kydôn, Naxos, Milétos, Oaxos. On contait en général que son père la chassait au moment où il s'apercevait de sa maternité et que ses enfants étaient allaités par des bêtes, des loups selon Ant. Lib., 30 (à rapprocher de la mention d'Apollon Lycôreios ?). Son fils libyen Amphithémis-Garamas est l'éponyme des Garamantes habitants de la Libye intérieure (Fezzan) dont la capitale est Garama (Djerma). Uni à des Nymphes, Amphithémis

engendre à son tour divers éponymes : voir la liste corrompue donnée par Agroitas, 762 F 2 Jac., dans laquelle seul le nom de Psyllos est assuré. Apollonios mentionne l'ancêtre des Nasamons, peuple voisin des Psylles, habitant en bordure de la Grande Syrte dans le territoire que les Argonautes ont traversé à pied. Son frère n'est connu que par sa rixe avec Canthos ; son nom est mal établi (cf. l'app. crit.), mais on préférera l'orthographe donnée par les manuscrits, s'il faut mettre Caphauros en rapport avec le roi libyen Kaper : cf. A. Hermann, *Rhein. Mus.*, 86, 1937, 70 (et Chamoux, *op. cit.*, 53 s.).

1501. La suite des idées est obscure. Comment les Argonautes sont-ils informés (μάθον) ? Que signifie ἀνάειραν ὀπίσσω (Fränkel : « hoben auf <und brachten> zurück » ; Livrea : « poi presero il corpo ») ? Comment comprendre ou corriger π(ε)υθόμενοι ? (1) La conjecture de Wifstrand πυθόμενον, séduisante à première vue, fait difficulté : tous les événements des v. 1393-1504 se déroulent en une seule matinée avant midi (v. 1505) ; même sous le soleil de la Libye, le corps de Canthos n'a pas eu le temps de se décomposer. Les cas de putréfaction rapide, voire instantanée (v. 1405, 1530), s'expliquent par l'action conjuguée du soleil et du venin : cf. D. A. Van Krevelen, *Mnem.*, Nouv. sér., 4, 6, 1953, 48 s. ; H. Fränkel, *Noten*, 603 s. (2) En conjecturant κευθόμενον, G. Giangrande, *Sprachgebrauch ... des Ap. Rh.* (1973), 45-47, rétablit une apparente cohérence : les Minyens découvrent le corps enfoui de Canthos, comprennent (μάθον) ce qui est arrivé, vengent leur compagnon, puis l'ensevelissent. Malgré E. Livrea (*add.*, p. 546), il est normal qu'un meurtrier ensevelisse sommairement sa victime pour éviter sa vengeance (et non par peur de représailles, comme le dit Giangrande) : cf. 4, 480 s. Mais l'interprétation proposée ne tient compte ni de δέ (v. 1499), qui implique succession dans le temps, ni du sens d'ἀνάειραν ; elle supposerait un texte tel que : νέκυν γὰρ ἀνεῦρον κευθόμενον. (3) En fin de compte, la solution de H. Fränkel (*Noten*, 603, au v. 1499) paraît préférable, bien qu'elle laisse subsister la *crux* : les Argonautes <découvrent le cadavre>, comprennent ce qui est arrivé, tuent Caphauros, puis (δέ) prennent le corps de leur compagnon (ἀνάειραν, avec la valeur « héroïque » d'ἀείρω, « enlever un corps sur le champ de bataille »), le ramènent (ὀπίσσω : cf. Ω 583 νόσφιν ἀειράσας) et l'ensevelissent.

1506. Cf. Hésiode, fr. 204 Merk.-West, v. 132 ἀ[λυσ]κάζων ... πάτον ἀνδρῶν et v. 136 δεινὸς ὄφις (voir à ce sujet W. Morel, *Hermes*, 61, 1926, 231-235). Ἀλύσκων rend inévitable la correction ἐνί : cf. Nic., *Thér.*, 262. La situation est différente en X 93-95 (allégué par M. Campbell, *Class. Quart.*, 21, 1971, 414 s.), où le serpent est *sur* son trou à l'affût de l'homme, au contraire du serpent libyen qui n'a aucune intention belliqueuse.

1512. V. 1508-1512 : passage imité par Euphorion, fr. 50 Powell (= 56 Groningen). Le serpent appartient à la catégorie des ἀμμοδύται qui vivent dans les sables désertiques : cf. Strabon, 17, 1, 21 (803). Sa description concorde sur de nombreux points

avec celle que Nicandre donne du redoutable *aspis* (ou cobra) dont la piqûre est « incurable » (Aristote, *Hist. An.*, 8, 607 *a* 22) : son indolence (v. 1506 νωθής ∾ *Thér.*, 161-163, 165 νωθρόν [νωθρή Π, *quod malit J.-M. Jacques*]), sa façon de se redresser en s'enroulant (v. 1519 s. ἑλιχθείς ∾ *Thér.*, 166 s. εἰλίξατο), le caractère indolore de sa piqûre (v. 1523 ∾ *Thér.*, 187 s.), qui provoque un engourdissement léthargique (v. 1524 s. κῶμα ∾ *Thér.*, 189 νῶκαρ) ; ὀδοῦσι (v. 1512) peut faire allusion aux quatre dents venimeuses mentionnées dans *Thér.*, 182-185. Deux différences néanmoins : le cobra a une attitude offensive (*Thér.*, 164-167, 180 s.) au contraire du serpent d'Apollonios (v. 1506 s.) et sa blessure n'est pas apparente (*Thér.*, 187 ; cf. au contraire Ap. Rh., 4, 1522, où φοίνιος pourrait cependant signifier « meurtrier » plutôt que « sanglant »). W. Morel, *Philol.*, 83, 1928, 362-366, pense qu'Apollonios est, comme Nicandre, tributaire du Θηριακόν de Nouménios d'Héraclée ; il observe en outre que le poète a attribué au serpent certaines caractéristiques du *seps* : voir la *N. C.* à 4, 1531.

1517. Persée, fils de Danaé, porte aussi le nom d'Eurymédon dans Euphorion, fr. 19 e, v. 44 Groningen (= fr. 18 et 86 Powell). Sur l'expédition de Persée ordonnée par le roi de Sériphos Polydectès (v. 1515), cf. Phérécyde, 3 F 11 Jacoby. Apollonios a parlé à plusieurs reprises des serpents venimeux. Dans *Canôbos* (fr. 3 Powell), il racontait la mort du pilote de Ménélas, Canôbos, victime en Égypte d'une αἱμορροΐς. Dans la *Fondation d'Alexandrie* (fr. 4 Powell, à compléter par la fin de la schol. à 4, 1515 *a*, telle qu'elle est restituée par H. Fränkel, *Noten*, 606 s.), il assurait que tous les serpents étaient nés du sang de la Gorgone, alors que d'autres les faisaient naître du sang de Typhon (Acousilaos) ou de celui des Titans (cf. schol. à Nic., *Thér.*, 12) : même version dans Ovide, *Mét.*, 4, 617-620 ; Lucain, 9, 619-733. Il est probable que Nicandre s'est inspiré parfois de son prédécesseur : cf. E. Livrea, au v. 1506 (avec bibliographie).

Page 135.

1523. La répétition d'ἕλκος peut être volontaire (à ajouter à la liste donnée dans *Rev. Ét. Anc.*, 75, 1973, 87 s.) : pour φοίνιον ἕλκος, cf. Nonnos, *Dion.*, 17, 323 ; pour ἕ. ἀφάσσων, cf. *ibid.*, 29, 102, 154 ; 35, 58 (et Opp., *Hal.*, 2, 597 ; 5, 328 s.) ; pour ἕ. ἔτειρεν, cf. Π 510 s. (et Quint. Sm., 9, 461 ; 10, 253 s.). En ce cas, ὑπέρβιον serait un adverbe comme chez Homère (cf. aussi 3, 583 ὑπέρβια). On note la même répétition dans un fragment iologique de Nouménios (fr. XXI Bussemaker) : le second ἕλκος a été corrigé en οἶδος (Meineke), conjecture proposée également dans notre passage par Fränkel. Sur ce fragment, cf. J.-M. Jacques, *Nicandre de Colophon* (thèse manuscr., Paris, 1979), 281 s.

1531. Ce trait ne caractérise pas le cobra, mais le *seps* dont le venin, selon Lucain, « détruit non seulement la vie, mais aussi

le cadavre lui-même » : cf. Nic., *Thér.*, 327-331 (à propos du σηπεδών) ; Lucain, 9, 762-787 ; Élien, *Hist. An.*, 15, 18 (καὶ ἡ θρὶξ καὶ ἐκείνη μυδῶσα ἀφανίζεται) ; Paus., 8, 4, 7 ; 8, 16, 2 (mort d'Aipytos qui a dû être enseveli sur place comme Mopsos) ; cf. aussi Esch., fr. 478, 4 Mette. Il est vrai qu'on rencontre des indications analogues pour d'autres serpents venimeux comme le basilic. Voir en général W. Morel, *Philol.*, 88, 1927, 359-368, 386 s. ; J.-M. Jacques, *op. cit.*, 51 (Aipytos), 122 (basilic), et *passim*.

1534. Ἐμοιρήσαντο signifie ici « accorder une part de ». Les Argonautes se coupent des mèches de cheveux pour en couvrir le cadavre (cf. Ψ 135 s. ; ω 46) ; ils ne se les arrachent pas, comme on traduit souvent : cf. t. 1, p. 100, n. 1 (où l'on corrigera κ 267 en κ 567).

1540. Voyant le vent favorable, les Argonautes s'embarquent parce qu'ils sont persuadés que le lac communique avec la mer (cf. v. 1569 s.) : son eau est salée, puisqu'ils n'ont pas songé à en boire (v. 1393 ss.) et peut-être y observe-t-on les phénomènes de la marée. L'*hapax* ἀποτεκμαίρομαι signifie donc non « conjecturer (l'existence des passes) », mais « découvrir par conjecture (les passes) » (cf. Liddell-Scott-Jones, *s.* τεκμαίρομαι, II 2). Dès lors, l'imparfait conatif s'impose, à moins qu'on ne donne à ἀπο- la valeur d'ἀ- privatif (cf. ἀπογιγνώσκω) ; le sens serait alors « ne pas réussir à trouver les passes » et l'aoriste serait préférable : les vaines errances indiquées dans la proposition principale seraient la conséquence de l'échec initial. En tout cas, on notera que, dans une région désertique dépourvue de tout relief, l'œil n'est d'aucun secours ; seuls des indices matériels auraient pu mettre les navigateurs sur la voie : τεκμαίρομαι, μῆτις, ἀφραδέως insistent sur cet aspect intellectuel de la recherche.

1541. Cf. X 93 ὡς δὲ δράκων ... ; Hésiode, fr. 70, 23 Merk.-West (à propos d'un fleuve) εἰλιγμένος εἶσι δράκων ὥς. Au lieu du parfait, on attendrait plutôt εἰλεύμενος : cf. Nic., *Thér.*, 478 ; [Opp.], *Cyn.*, 1, 486 ; Denys le Pér., 123. Le parfait, garanti par le passage d'Hésiode, signifie sans doute que le serpent est constamment roulé sur lui-même quand il se déplace : cf. Aristote, *Marche des animaux*, 705 *b* 27, 707 *b* 21-28.

Page 136.

1555. Apollonios paraphrase Pind., *Pyth.*, 4, 35 προτυχὸν ξένιον. Sur περιώσιος, cf. la *N. C.* à 4, 555. On traduit habituellement ici par « extraordinaire », « magnifique » ; peut-être faut-il sous-entendre τοῦδε, « plus grand (que celui-ci) » : cf. 1, 466 ; 3, 334 (et *H. hom. Dém.*, 362 ; Pind., *Isthm.*, 5, 3).

1561. Παρραλίη avec géminée se retrouve dans Callim., *Hymnes*, 3, 238. Pour le tour εἰ δή τιν' ἀκούετε, cf. t. 2, p. 65, n. 5. — Θηροτρόφῳ est confirmé par τὴν Λιβύην πολύθηρον, qu'Apollonios employait sans doute dans la *Fondation d'Alexandrie* : cf.

H. Fränkel, *Noten*, 606 s. Le terme est traduit par Varron d'Atax *feta feris* ; il pourrait faire allusion au lion qui ravageait le bétail d'Eurypylos et que tua Kyréné ; mais, dans Nic., *Ophiaca*, fr. 32, 3, Σύρτις... θηροτρόφος signifie sûrement « la Syrte, nourrice des venimeux ». C'est sans doute le même sens qu'il convient d'adopter dans notre passage. La variante μηλοτρόφῳ, qui peut remonter au poète, s'autorise de l'oracle rapporté par Hérod., 4, 155. Sur Eurypylos, voir la Notice, p. 59, n. 5.

1565. Croyant avoir affaire à un homme, Euphémos veut le rassurer pour obtenir de lui une réponse « dépourvue de mensonge » (v. 1565). Aussi justifie-t-il la présence de ses compagnons : ils ne sont pas des aventuriers en quête d'un pays étranger (cf. v. 1557 et la note, p. 136, n. 5), mais des naufragés.

Page 137.

1570. Les v. 1577 s. font écho à notre passage et εἰσανέχει pourrait être la reprise voulue d'ἐξανέχει ; mais ces deux verbes ne s'emploient que dans un contexte géographique (« s'avancer depuis » ou « jusqu'à », pour une mer ou un cap) et un sujet tel que πλόος serait surprenant. Comme Fränkel, nous adoptons ἐξανάγει qui donne un sens excellent ; cette leçon de D doit être une conjecture : ἐξανέχει Ω > *ἐξενάχει > ἐξενάγει E > ἐξανάγει D.

1575. De La Ville de Mirmont traduit : « de blanches falaises se hérissent » ; c'est fausser le sens de ῥηγμίν (cf. 1, 1004 ; 2, 348, 532 ; 4, 251) et de φρίσσω (cf. φρίξ en H 63 s., dont s'inspire Apollonios). D'après Lycophron, 889 s., le goulet du lac est semé d'écueils dangereux.

1590. Malgré une ambiguïté peut-être voulue (cf. θ 283), εἴσατο est une forme d'εἴδομαι (et non d'ἵεμαι), comme dans les passages parallèles (4, 855, 1733) : les Argonautes croient d'abord voir Triton entrer dans le lac, puis il disparaît soudain. Opinion différente dans les scholies qui glosent ὥρμησε et chez G. R. McLennan, *Quad. Urb.*, 15, 1973, 55.

Page 138.

1598. Le texte de *w* semble meilleur : il met mieux en évidence l'hypothèse qui se révélera exacte ; il crée un effet de style grâce à une dissymétrie syntaxique (comparer 4, 1412-1414) ; il élimine une élision relativement rare et en tout cas unique pour un nom propre.

1601. Dans l'épopée, la proposition suivant le verbe ἦ n'est introduite par δέ ou un synonyme qu'en cas de changement de sujet (une exception en X 77). En outre, δέ n'intervient en général que lorsque ἦ est suivi d'une adjonction (cf. pour Ap. Rh., 2, 19 ; 3, 947) : font exception Ω 643 ; Hésiode, fr. 165, 4 Merk.-West (conj.) ; Callim., fr. 80, 5 Pf. (conj.). On corrigera donc ici le texte d'après 1, 425, en combinant les variantes de *m* et de *w*.

1603. Comparer 4, 1429 s. Le nominatif ἐτήτυμος est grammaticalement incorrect.

1607. Xén., *Equ.*, 10, 4-5, évoque le cheval qui se pavane. Sur le cheval « qui prend un air superbe » (γαυριώμενος), cf. *ibid.*, 10, 16 ; comparer Opp., *Hal.*, 5, 479 κεφάλην τ' ἀνὰ γαῦρος ἀείρων, et Nonnos, *Dion.*, 7, 353, *al.* αὐχένα γαῦρον ἄειρε. Le tour employé ici résulte peut-être d'une contamination entre des expressions telles que κεφαλὴν ἐπαείρας (K 80) et εὐδαιμονίῃ ἐπαρθέντες (Hérod., 5, 81) ; G. W. Mooney y voit un équivalent de γαῦρος ἐπ' αὐχένι ἀερθέντι.

1608. Ἀργινόεις, qui qualifie la mer écumante (Opp., *Hal.*, 5, 797), signifie sans doute que le cheval écume : cf. Esch., *Sept*, 393 ; Virg., *Én.*, 4, 135 ; Opp., *Hal.*, 5, 185 s. ; Quint. Sm., 4, 511, 548 ; 7, 319 ; Nonnos, *Dion.*, 36, 229 ; il pourrait aussi indiquer l'éclat métallique du mors : cf. Callim., *Hymnes*, 3, 112 ; Virg., *Én.*, 7, 279 ; [Opp.], *Cyn.*, 2, 140 Βορέαο ... ἀργῆντα χαλινά. Le motif du cheval qui mord son frein est banal ; il est plus rare qu'on précise que la bête en mord les deux extrémités : cf. cependant Quint. Sm., 4, 560. Ἀμφίς est renforcé par παραβλήδην, qui signifie « de (chaque) côté » (cf. 4, 936 παρβολάδην) et non « en réponse (au crissement des dents) ». Sur le tintement du mors, cf. Aristoph., *Paix*, 155 ; sur les deux parties articulées du mors, cf. Éd. Delebecque, éd. de Xén., *Art équestre* (1950), 175 s. (et fig. 5). Formellement, on peut rapprocher Nic., *Alex.*, 223 παραφρίζει δὲ χαλινοῖς (où χ. désigne les commissures des lèvres).

Page 139.

1616. Sur le pléonasme ὡς ... ἐειδόμεναι, cf. F. Vian, *Rev. Ét. Anc.*, 75, 1973, 97 ; G. W. Mooney et M. Campbell *(per litt.)* rapprochent Ψ 430, et Aratos, 848. Pour -όμεναι διχόωντο, cf. Aratos, 857. La comparaison entre une nageoire caudale et un croissant de lune est attestée : cf. W. Bühler, *Europa des Moschos* (1960), 136, n. 8 ; mais l'emploi de κέντροις dans un tel contexte est remarquable.

1628. Πρυμνήταο fait l'impression d'être *lectio difficilior* ; mais, si les Argonautes avaient le Notos en poupe, ils auraient atteint le Péloponnèse comme l'annonçait Triton (4, 1577). Puisqu'ils dévient vers Carpathos, ils sont poussés en fait par un vent de sud-ouest, le Leuconotos, intermédiaire entre le Lips et le Notos, qui prend naissance en Libye (cf. Agathémère, dans Müller, *Geogr. Gr. Min.*, 2, 473, 7 ss.) ; sur ce vent, cf. Strabon, 17, 3, 21 (837) ; Rehm, dans *Real-Encykl.*, 12, 2 (1925), 2284-2286 ; R. Böker, *ibid.*, 8 A, 2 (1958), *s.* Winde, fig. 13-14. Pour le désigner, Apollonios utilise la « traduction » homérique ἀργεσταο Νότοιο (Λ 306 ; Φ 334), expression qu'il comprend comme le faisait Ératosthène selon Strabon, 1, 2, 21 (29) qui fournit le meilleur commentaire à notre passage. Chez Homère (Λ 305 s.), le Zéphyr

succède à l'Argestès Notos, c'est-à-dire au Leuconotos selon Ératosthène/Strabon (même opinion dans les scholies) ; la situation est exactement inverse dans les v. 1627 s. Une fois de plus, Apollonios se livre à une exégèse savante d'Homère.

1630. Cf. Callim., fr. 177, 5 s. Pf. ἀστὴρ δ' εὖτ'] ἄρ' ἔμελλε βοῶν ἄπο μέσσαβα [λύσειν | αὔλιος], ὅς δυθμὴν εἶσιν ὑπ' ἠελίου. Αὔλιος était déjà une variante pour οὔλιος en Λ 62 ; la schol. A commentait ainsi le terme dans un contexte d'ailleurs obscur : εἰς ἀνάπαυσιν ἄγων τὰ ζῷα ; comparer ἀνέπαυσεν au v. 1630. — La nuit, qui apporte le repos aux laboureurs, va par contraste marquer le début d'une dure épreuve pour les rameurs, qui sont d'autres laboureurs (cf. 2, 662-668).

1636. Le sens d'ὑπέδεκτο ressort de I, 954. Les Argonautes *atteignent* au matin Karpathos ; mais, constatant qu'ils ont dévié de leur route (ἀπόπροθι) et que l'île est d'accès difficile (παιπαλόεσσα), ils décident (ἔμελλον), malgré leur fatigue, d'effectuer de là la traversée (ἔνθεν ... περαιώσεσθαι) jusqu'à la Crète voisine. H. Fränkel, *Noten*, 612, pense que les Argonautes changent de cap en haute mer et traduit ainsi le v. 1635 : « (Karpathos) erwartete sie aus der Ferne ». Mais les parallèles allégués pour donner à (ὑπο)δέχομαι le sens d'« attendre » ne sont pas comparables : Ap. Rh., 4, 790 ; Hérod., 7, 176 (autres exemples, *ibid.*, 135, n. 166) ; à quoi on ajoutera ξ 275. En outre, ἔνθεν implique un point de départ précis et περαιόω, une traversée d'un point à un autre ; cf. par ex. Lucien, *De luctu*, 5 περαιωθέντας δὲ τὴν λίμνην εἰς τὸ εἴσω λειμὼν ὑποδέχεται μέγας.

1637. L'*hapax* ὑπερέπλετο équivaut à ὑπερέκειτο. La Crète est de toutes les îles celle qui est située le plus au large : cf. ν 257 (Κρήτῃ) τηλοῦ ὑπὲρ πόντου ; Ap. Rh., 4, 1578 ; et les emplois de καθύπερθε en 1, 924, 928 (t. 1, p. 93, n. 6) ; indication géographique analogue pour Électris en 4, 506. Rapprocher pour l'expression : Callim., *Hymnes*, 4, 3 ; Ap. Rh., 1, 830 s. (κεῖνται et ναιετάουσιν équivalent à ἔπλετο). Autres traductions proposées : « surpasser en grandeur » (de La Ville de Mirmont, Mooney) ou « en hauteur » (Giangrande, Campbell).

1640. Si le terme de Dicté n'a en général qu'une signification géographique vague pour Apollonios comme pour d'autres poètes hellénistiques (cf. t. 1, p. 253, *N.C.* à 1, 511, *in fine*), la localisation est ici exacte. En effet le Dicté, autrefois identifié au mont Lassithi, est en réalité le mont Modi, à l'extrémité orientale de la Crète, près d'Itanos (rectifier sur ce point la carte donnée au t. 1) : cf. A. B. Cook, *Zeus*, 2, 2, 927-931 ; M. Guarducci, *Inscr. Cret.*, 3 (1942), 5-9. Une scholie à Aratos, récemment publiée par J. Martin (*Scholia vetera*, p. 86, 5-7), confirme que le Dicté « est un promontoire s'avançant en direction de la mer de Libye » (renseignement communiqué par J. Martin).

Page 140.

1642. Apollonios se souvient du mythe des races hésiodique : la race d'airain est née des frênes ((ἐκ μελιᾶν) et a été remplacée par la race des demi-dieux à laquelle appartiennent les Argonautes (1, 548) : cf. Hésiode, *Trav.*, 143-160. Sur les Nymphes des frênes nées du sang d'Ouranos, cf. *Théog.*, 187 (et le commentaire de M. L. West, p. 221, 323 s.). Cf. aussi Euphorion, fr. 193 *b*, 2 Groningen μ]ελιηγ[ενέ ...

1648. Comme l'ont vu H. Köchly, *Philol. Schriften*, 1, 306 s., et de La Ville de Mirmont (p. 403), le texte n'appelle aucune correction. Ὁ a valeur possessive ; on traduira en tournant par le passif : « Mais cette veine <n'> était maintenue <que> par *sa* fine membrane », c'est-à-dire le tissu normal de la veine, à l'exclusion de la peau et des chairs. La seule « anomalie » est constituée par le chiasme créé par l'ordre des mots dans ζωῆς ἔχε ; mais cf. 1, 831, et la *N. C.* à 4, 948. — Πείρατα (comme τέρμα : cf. Liddell-Scott-Jones, *s.v.*) a le sens fréquent de « conditions dont dépend qqech. » (d'où parfois « instructions à suivre dans une expédition ») : cf. H. Fränkel, *Noten*, 72 s., et nos notes t. 2, p. 100, n. 4 ; t. 3, p. 81, n. 5. On le trouve en ce cas associé à ἐν+dat. : cf. 2, 424, et *Anth. Pal.*, 12, 158, 8 (Méléagre) ἐν σοί μοι ζωῆς πείρατα καὶ θανάτου (rapprocher Sotadès, fr. 4 *c* Powell).

1653. Pour les v. 1649, 1652, cf., dans une situation analogue, 4, 1387, 1395. — Λιλαιομένοις *(w)* est une banalisation malheureuse du texte : après avoir fait rapidement marche arrière (v. 1650), les Argonautes sont sur le point de partir définitivement quand Médée prend la parole.

1656. Μούνη est ironique : une nouvelle fois, le sort des héros dépend d'une femme : cf. 3, 488, 559 s. — Le présent ἴσχει est nécessaire : bien qu'Apollonios ne le dise pas explicitement, les Argonautes ont reconnu à l'éclat du corps de Talôs qu'il était en airain et donc que tout combat était d'avance voué à l'échec. — Ἀκάματος semble sans parallèle dans le sens d'« immortel » : ἀθάνατος paraît nécessaire.

1657. Sur le sens de θελήμων, cf. A. Wifstrand, *Krit. u. exeg. Bem.* (Bull. Soc. Roy. Lettres Lund, 1928/29), 88, et Ap. Rh., 2, 557 (et la note *ad loc.*).

1660. Pour ἐρύω I, « tirer », Apollonios emploie les formes ἐρύξω, ε(ἴ)ρυσ(σ)α, ε(ἰ)ρυσ(σ)άμην ; pour ἐρύω II, « protéger », ε(ἴ)ρυμαι, ε(ἰ)ρύμην, εἰρύοιτο (4, 804). Ici ἐρύσαντο (ἐρύοντο) vient d'ἐρύω I, d'après Σ 232 ὑπὲκ βελέων ἐρύσαντες, malgré Wifstrand, *loc. cit.* Le sens est : « Ils tirèrent le navire hors des traits <afin de le maintenir> sur les rames. » Il n'y a pas contradiction avec le v. 1657 qui n'implique pas que le navire soit déjà hors d'atteinte quand Médée prend la parole. On trouve une construction analogue en 2, 1282, où Wifstrand conjecture sans raison ἔρυσθαι (cf. la note *ad loc.*) « Il ordonna de tirer le navire au large (ὑψόθι) <afin de le maintenir> sur ses pierres d'ancre. »

1663. Médée ne se voile pas par pudeur ; elle commence à se concentrer intérieurement : cf. G. Paduano, *Studi Class. e Orient.*, 19/20, 1970/71, 58. Elle veut aussi éviter que son mauvais œil

ne soit maléfique pour ses compagnons : cf. 3, 886, et surtout Plut., *Quaest. conv.*, 5, 7, 682 *ab*.

Page 141.

1667. Cf. 4, 146-148; dans les deux cas, le poète résume au style indirect l'incantation de Médée. D'après les v. 1668 s., Médée prononce tour à tour des ἀοιδαί et des λιταί, c'est-à-dire des formules magiques contraignantes (cf. 4, 42, 59, 157, où ἀοιδαί équivaut aussi à ἐπαοιδαί) et des supplications ; comparer la vieille formule à asyndète λιτὰς ἐπαοιδάς dans Pind., *Pyth.*, 4, 217 (voir P. Chantraine, *Rev. Phil.*, 27, 1953, 16-20). Cette opposition fortement marquée invite à conserver δέ au v. 1665. Au même vers, on préférera μέλπε à θέλγε : l'action de θέλγειν vise l'être qu'on veut subjuguer sous un charme (cf. 1, 27 θέλξαι ἀοιδάων ἐνοπῇ, et *passim*) ; le terme ne convient pas pour les Kères qui ne sont qu'un instrument. Une formule du type μέλπεν ἀοιδῇ est attestée trois fois dans des contextes où ἀοιδή n'a pas de valeur magique (1, 569, 1225 ; 2, 714).

1672. D'après Démocrite, 68 A 77 Diels-Kranz (= Plut., *Quaest. conv.*, 5, 7, 6, 682 *f*-683 *a*), l'homme maléfique émet des fantasmes, εἴδωλα, qui pénètrent dans sa victime et jettent le trouble en elle en ravageant son corps et son âme : cf. G. Paduano, *Studi Class. e Orient.*, 19/20, 1970/71, 55. Démocrite connaît aussi le terme δείκελον, « image » (fr. B 123). Le jeteur de sorts est particulièrement dangereux quand il regarde sa victime d'un œil irrité : Pline, *Hist. Nat.*, 7, 16.

1673. Pour ἄηται, cf. 3, 288, 688, et la Notice du chant III, p. 40, n. 1.

1680. Ἰχώρ, terme médical désignant une humeur blanchâtre (sérum, lymphe, pus), est également le nom du « sang » des êtres qui ne consomment ni pain ni vin : les dieux selon Homère (E 339-342), mais aussi Prométhée (Ap. Rh., 3, 853) ou les Géants (Strabon, 6, 3, 5 [281]). Comme ailleurs (voir les notes à 4, 144, 941, et les *N. C.* à 4, 1512, 1523), Apollonios s'inspire de Nouménios : cf. le fragment cité par la schol. Nic., *Thér.*, 257 *b* Crugnola ἰχὼρ ἠερόεις ... μολίβῳ ἐναλίγκιον εἶδος (W. Morel, *Philol.*, 83, 1928, 364 s.).

Page 142.

1687. Ἠιωρεῖτο, qui reprend τινάσσεται, interdit de traduire ἐπισταδόν par « debout » ; l'adverbe garde son sens homérique « successivement (sur un pied, puis sur l'autre) ». Un sens analogue doit être préféré en 1, 293 γοάασκον ἐ., « gémissaient à leur tour » (cf. T 301, *al.* ὣς ἔφατο κλαίουσ', ἐπὶ δὲ στενάχοντο γυναῖκες). De même, en 2, 84, ἐ. οὐτάζοντες signifie plutôt « se frappant à tour de rôle » (cf. v. 81 ἐπ' ἄλλῳ δ' ἄλλος et peut-être au v. 80 ἐπιβλήδην).

1698. Comparer 2, 1102-1105. Des nuits opaques sont fréquentes dans ces parages : cf. ξ 301-304 ; É. Delage, *Géographie*, 273. Apollonios veut suggérer l'idée d'un phénomène surnaturel en se référant aux ténèbres primordiales : le χάος, vide béant et noir, est conçu ici comme supra-terrestre (sur cette conception, cf. M. L. West, éd. d'Hésiode, *Théog.*, p. 193), par opposition aux ténèbres infernales. L'image est continuée au v. 1699, où εἴτε ... εἴτε confirme ἠέ. H. Fränkel corrige ἠδέ en alléguant (dans l'app. crit.) des parallèles latins qui, en fait, ne sont pas comparables : cf. H. Erbse, *Gnomon*, 35, 1963, 23. On observera qu'Apollonios ne fait aucune allusion à des nuages ou à de la brume ; il se sépare sur ce point de Callim., fr. 18, 8 ; 20 (malgré R. Pfeiffer, p. 17, *in fine*). Les Argonautes naviguent dans une nuit totale que viendra éclairer l'arc fulgurant d'Apollon (v. 1710) ; l'aurore ne paraîtra qu'ensuite (v. 1713 s.), sans que soit dissipée une quelconque nuée.

1701. Cf. Callim., *Hymnes*, 4, 194 ὅπῃ φορέῃσι θάλασσα.

1705. Cf. Callim., fr. 18, 5-8 Pf. ἀλλ' ὅ γ' ἀνι]άζων ὃν κέαρ Αἰσονίδης | σοὶ χέρας ἠέρ]ταζεν, Ἰήιε, πολλὰ δ' ἀπείλει | ἐς Πυθὼ πέ]μψειν, πολλὰ δ' ἐς Ὀρτυγίην, | εἴ κεν ἀμιχθαλόεσσαν ἀπ' ἠέρα νηὸς ἐλάσσῃς. Ce passage des *Aitia* a été utilisé plusieurs fois : cf. t. 1, p. 66, n. 2 ; p. 69, n. 1 ; *N.C.* à 1, 401, 419, 423 ; t. 3, p. 96, n. 1 ; *N. C.* à 4, 1347.

1708. Comparer l'apostrophe à Apollon dans Callim., fr. 18, 6-15 ; sur les rocs Mélantiens, cf. id., fr. 19 Μελαντείους δ' ἐπὶ πέτρας. Ἀριήκοος est employé aussi par Callimaque (*Hymnes*, 4, 308), mais dans un sens différent. — Les scholies mettent en rapport les Rocs Mélantiens avec Mélas, fils de Naxos, qui avait fait naufrage près de ces écueils en se rendant de Naxos à Théra. Strabon, 14, 1, 13 (636), donne leur nom à des îlots situés plus au nord entre Myconos et Icaria. Cf. É. Delage, *Géographie*, 273 ; R. Pfeiffer, commentaire au fr. 19.

Page 143.

1710. Cf. Conon, 26 F 1, 49 Jacoby Ἀπόλλων τόξον αὐτῶν ὑπερανασχὼν τὰ δεινὰ διέλυσεν ἅπαντα (sur ce texte, voir la Notice, p. 67). Le fr. 20 Pf. de Callimaque (ἐτμήγη δὲ κύφελλα) s'insère sans doute à ce moment du récit. Sur les divergences entre Callimaque et Apollonios, voir la *N. C.* à 4, 1698.

1712. Pour l'expression, cf. peut-être Callim., fr. 470 *b* Pf. ὀλίγην νησῖδα Καλυψοῦς. Hippouris était mentionnée selon le scholiaste par Timosthénès et Pythainétos ; sa localisation fait difficulté : cf. É. Delage, *Géographie*, 273. Sur Anaphé, la moderne Anáphi, cf. *Kleine Pauly*, *s.v.* ; sur les diverses versions concernant son apparition, voir la Notice, p. 67.

1713. Cf. Callim., *fr. inc. auct.* 727 Pf. εὐναιάς τ' ἐβάλοντο.

1714. Même indication de temps, mais plus développée et plus savante, chez Callim., fr. 21, 3-5 Pf.

1717. Homère glose λίς par περίξεστος (μ 79) et le sens d'« uni », « lisse », convient à tous les passages où il emploie λισσός. Mais l'adjectif a pris chez les Tragiques le sens d'« escarpé ». Les schol. à 2, 382, mentionnent les deux interprétations. La première est évidemment exclue ici : l'île a des forêts (v. 1715) et culmine à 584 m. C'est donc le sens d'« escarpé » qu'il faut apparemment généraliser : cf. 2, 382 et 731 (où l'on rectifiera la traduction) ; 4, 922, 956. La suite du texte pourrait inciter à traduire par « pauvre », « désolé » : cf. Liddell-Scott-Jones, *s.v.*, n° 2, et λισσόω ; mais ce sens, mal attesté, est improbable.

1718. Cf. Callim., fr. 7, 23 Pf. Αἰγλήτην Ἀνάφην τε Λακωνίδι γείτονα Θήρῃ. Le sanctuaire d'Apollon Aiglétès (Aiglatas ou Asgelatas dans les inscriptions) se trouve à l'extrémité orientale de l'île : cf. *IG*, XII, 3, n°s 248, 27 ; 249, 25 ; 259 ; 260 (Anaphé) ; — 412 (Théra).

1724. Même intervention des servantes phéaciennes chez Callim., fr. 21, 5-7 Pf. et chez Conon, 49, 3.

1726. C'est pour expliquer les « aischrologies » d'Anaphé que Callimaque avait longuement résumé le retour des Argonautes : cf. fr. 7, 19 ἐπ' αἰσ[χροῖς ; 21, 8 τερπ[..., ἠδομέναις, 9 χλεύ[ης (et fr. 603 ?). Callimaque en rapprochait les géphyrismes d'Éleusis (fr. 21, 10-12), puis il rapportait l'origine des imprécations qui marquaient le culte d'Héraclès Bouthoinas à Lindos.

Page 144.

1735. La traduction ne peut rendre l'ambiguïté voulue des termes : ἐν ἀγοστῷ signifie à la fois « dans le creux de la main » et « dans son bras replié » (comme on porte un enfant) : voir la *N. C.* à 3, 1394. Ἄρδω, « arroser », signifie aussi « abreuver » (un animal).

1745. Νέποδες, *hapax* hom. qualifiant les phoques (δ 404). L'interprétation « descendants », probable chez Homère, est admise par Callimaque, Théocrite et Apollonios. Cf. P. Chantraine, *Dict. Étym.*, *s.v.*

1746. Ἐπὶ ... κραδίῃ(-ίῃ) βάλεν est isolé : le rapprochement avec Opp., *Hal.*, 3, 503 s., n'est qu'apparent. (Ἐμ)βάλλειν ou (ἐμ)βάλλεσθαι s'emploie dans le sens de « mettre (une pensée, un sentiment) dans l'esprit d'un autre » ou « mettre (la parole d'un autre) dans (son cœur) ». La correction ἐνί, proposée par M. Campbell (*Gnomon*, 48, 1976, 340), ne serait acceptable que si le texte signifiait : « Il mit en son cœur les paroles de la jeune fille. » Mais μνῆστιν renvoie évidemment à μνήσατο (v. 1732) et il faut comprendre : « Il se remémora tout ce songe. » Dès lors, λάβεν paraît nécessaire : cf. les tours périphrastiques du type λαμβάνειν ὀργήν = ὀργίζεσθαι ; en outre μνήμην (ἀνάμνησιν) λαβεῖν (Lysias, 2, 3 ; *IG*, II-III², 1338, 20), ἐν μνήμῃ λ. (Plat., *Timée*, 26 *b*), εἰς μνήμην ἀναλαβεῖν (Platon, *Lois*, 9, 864 *b*). Mais, au lieu d'ἐπί, on attendrait soit ἀνά (« de nouveau ») soit ἐνί.

1748. Sur les oracles d'Apollon que Jason a recueillis avant le départ, cf. t. 1, p. 4. — Pour ἀνενείκατο, cf. T 314, « il se souvient, longuement soupire et dit » (trad. P. Mazon). Le terme s'emploie quand un personnage se remémore qqech. et parle tristement après un silence : cf. 3, 463, 635 ; Moschos, *Eur.*, 20 (et W. Bühler, *ad loc.*). Ici il exprime au moins le long silence qu'implique πεμπάζων. Il en dit peut-être plus encore : Euphémos a devancé tout le monde, quand Triton a tendu la motte d'hospitalité que le chef de l'expédition aurait dû normalement saisir ; Jason se rend compte maintenant de l'occasion qu'il a manquée, avec une tristesse vite refoulée par l'amitié.

1749. Ὦ πέπον, qui exprime une affectueuse condescendance (1, 1337 ; 3, 485), est moins en situation qu'un ὢ πόποι admiratif (4, 1458). — Sur le sens de κῦδος, cf. É. Benveniste, *Vocab. des inst. indo-eur.* (1969), 2, 57 ss.

Page 145.

1761. Ἐφέστιοι est glosé ἔποικοι par les scholies. Cf. Pind., *Pyth.*, 4, 257 s. ; Hérod., 4, 145 : les Minyens sont admis dans les tribus lacédémoniennes et reçoivent une part de territoire. Au lieu des Tyrrhéniens, Hérod., *ibid.*, et Paus., 7, 2, 2, mentionnent les Pélasges ; les deux termes sont équivalents selon Thuc., 4, 109, 4. Sur l'occupation de Lemnos par les Pélasges, cf., d'après Hécatée de Milet, Hérod., 6, 137-140.

1764. Autésion est le descendant de Polynice : cf. F. Vian, *Origines de Thèbes* (1963), 218-220. Sur la fondation de Théra, cf. Pind., *Pyth.*, 4, 6-56, 256-262 ; 5, 72-81 ; Hérod., 4, 145-149 ; Callim., *Hymnes*, 2, 72-76. D'après le scholiaste, on trouvait une relation plus complète chez Théochrestos et Akésandros. Sur le changement de dénomination de l'île, cf. Callim., fr. 716, 1 Καλλίστη τὸ πάροιθε, τὸ δ' ὕστερον οὔνομα Θήρη, et le commentaire de R. Pfeiffer.

1765. Sur ce vers, cf. M. Campbell, *Gnomon*, 48, 1976, 340. La phrase comporte une brachylogie : les Argonautes traversent (διά) rapidement, puis abandonnent μυρίον οἶδμα. Cette expression, isolée, peut avoir une valeur technique : elle désigne la haute mer, où les vagues se succèdent à l'infini, plutôt qu'elle ne souligne la longueur du trajet, qui est comparativement faible par rapport à certaines traversées antérieures. A partir d'Égine, les héros reviennent à la navigation côtière.

1769. Dans la fin de son poème, Apollonios est peu explicite sur les questions d'intendance. Les Argonautes ont conquis le troupeau de Caphauros (v. 1501) et ont utilisé l'une des bêtes aux v. 1593-1602 ; mais ils paraissent n'avoir plus de vivres à Anaphé (v. 1719 s.). Après avoir souffert de la soif (v. 1652), ils se ravitaillent en eau en Crète (v. 1692 ; cf. 1721 pour Anaphé) ;

mais leur provision est épuisée à Égine, trois jours plus tard. Voir déjà la *N. C.* à 4, 1382.

1772. Cet Ἀμφορίτης ἀγών, appelé aussi Hydrophorie, était célébré pendant le mois Delphinios en l'honneur d'Apollon ; les concurrents puisaient l'eau à la source Asôpis. Callimaque contait en détail cette fête et son *aition* dans l'*Iambe VIII* dont on a le résumé : cf. fr. 198 (et 596 ?) Pf., et le commentaire *ad loc.* — Apollonios parle d'un vent très fort (v. 1769) : Callimaque se contente plus justement d'un « doux Notos » (ἐμπνέοντος ἤκαλον Νότου). — Ἄφαρ est intensif comme en P 417 ; β 169.

INDEX NOMINVM

L'*Index* suit l'ordre alphabétique des transcriptions adoptées dans la traduction. Des articles récapitulent les ANTRES, BOIS, CAPS, CONSTELLATIONS (ou ÉTOILES), FLEUVES, GOLFES, ILES, LACS (ou MARAIS), MONTS, PLAINES, ROCS, SOURCES mentionnés dans le poème ; les mers ont été regroupées sous un lemme unique (MER) pour faciliter une vue d'ensemble sur la terminologie de l'auteur. Nous ne renvoyons pas nécessairement aux vers où un nom propre est cité, mais, notamment pour les personnages, aux passages où ceux-ci interviennent dans l'action. Les articles ne s'astreignent pas à suivre l'ordre du texte : ils tentent de classer les faits selon un ordre logique ou chronologique ; les événements antérieurs ou postérieurs au temps du récit sont présentés au passé simple ou au futur.

Sigles.

adj.	adjectif ou tout autre dérivé, lorsque la forme grecque entre parenthèses n'est pas la traduction exacte du lemme français.
Arg.	Argonautes.
f. var.	fausse variante.
var.	variante.
( )	un lemme entre parenthèses signale un terme qui ne figure pas dans le texte grec.
[ ]	les termes ou articles entre crochets concernent des variantes qui n'ont pas été retenues dans l'édition.

A

D

E

I

M

P

T

4, 1254 ; et interdit aux devins de le révéler avec trop de précision : 2, 313-316. Surveille les actions humaines : 2, 1123 (Ἐπόψιος ; cf. 1179-1184) ; et châtie les coupables : 1, 1070 s. ; 4, 229, 1100 (cf. *infra* C). Veille sur les hôtes, les suppliants et les fugitifs : 2, 215 s. (Ἱκέσιος), 378 (Ἐὔξεινος, adoré à ce titre au cap Génétéen : cf. 2, 1009 Γενηταῖος), 1131-1133 (Ξείνιος, Ἱκέσιος), 1147 (Φύξιος) ; 3, 192 s. (Ξείνιος), 986 ; 4, 119 (Φύξιος), 358 (Ἱκέσιος), 700 s. (Ἱκ.). Est invoqué par les meurtriers (Παλαμναῖος) et préside à leur purification (Καθάρσιος, Τιμήορος ἱκεσιάων) : 4, 707-709. Pris à témoin en diverses circonstances : 1, 242 ; 2, 215 s. ; 4, 95, 229, 1673 ; *alibi*.

C. *Rôle dans l'action.* Courroucé contre Athamas et les Éolides à cause de Phrixos : 2, 1195 ; 3, 337-339. Sauva Phrixos : 2, 1181 s. Phrixos lui sacrifia le bélier : 2, 1146 s. ; 4, 119-121. Ordonna à Aiétès d'accueillir Phrixos : 3, 587 s. — Idas le méprise : 1, 467 s. Les Arg. lui offrent un sacrifice avant le départ : 1, 516-518. Favorise leur expédition par un vent favorable : 1, 518* (?) ; 2, 993 ; [4, 1224 (var.)]. Héraclès et Polyphémos sont abandonnés conformément à ses desseins : 1, 1315 s., 1345-1348 ; 2, 154. Châtia Phinée pour ses fautes, mais consent qu'il soit délivré des Harpyies : 2, 181 s., 195 s., 215 s., 274-277, 289, 313-316, 461. Sauve les fils de Phrixos : 2, 1183 s. ; 3, 328 (cf. 2, 1098 s., 1120). Héra et Athéna se concertent à son insu : 3, 8-10. Courroucé contre les Arg. après le meurtre d'Apsyrtos : 4, 557-561, 577, 585. En Libye, les Arg. redoutent encore son courroux : 4, 1275 s.

ZÔNÉ (Ζώνη). Lieu de la côte thrace où Orphée mena les chênes avec sa lyre : 1, 29.

INDEX VOCABVLORVM

L'Index recense les termes qui font l'objet de remarques particulières. Les références en italique signalent que la note est au bas de la traduction ; les autres renvoient aux Notes Complémentaires ; pour les Notices, on mentionne le tome et la page.

NOTABILIA VARIA

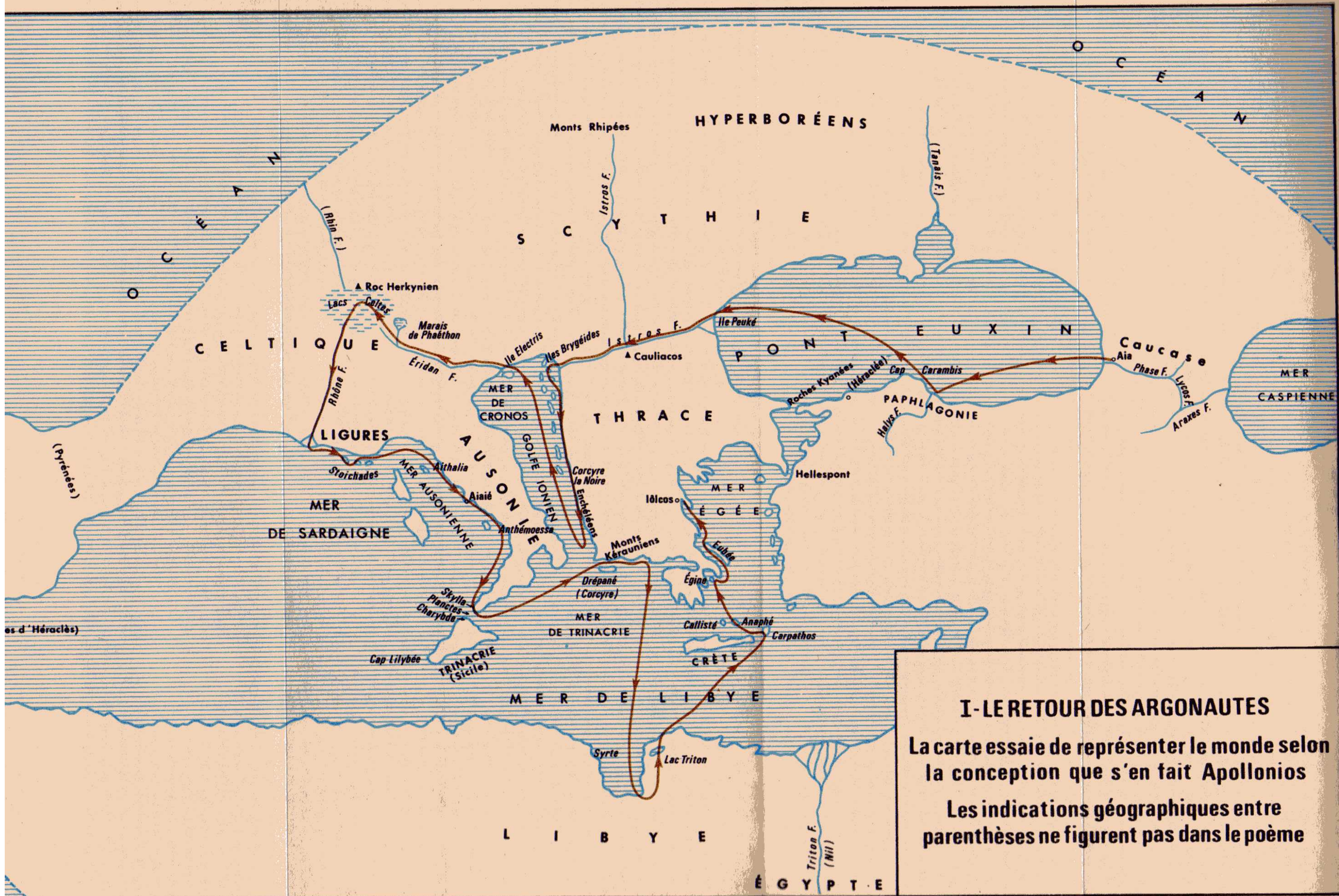
Pour le système de références, se reporter aux indications placées en tête de l'*Index Vocabulorum*.

TABLE DES MATIÈRES

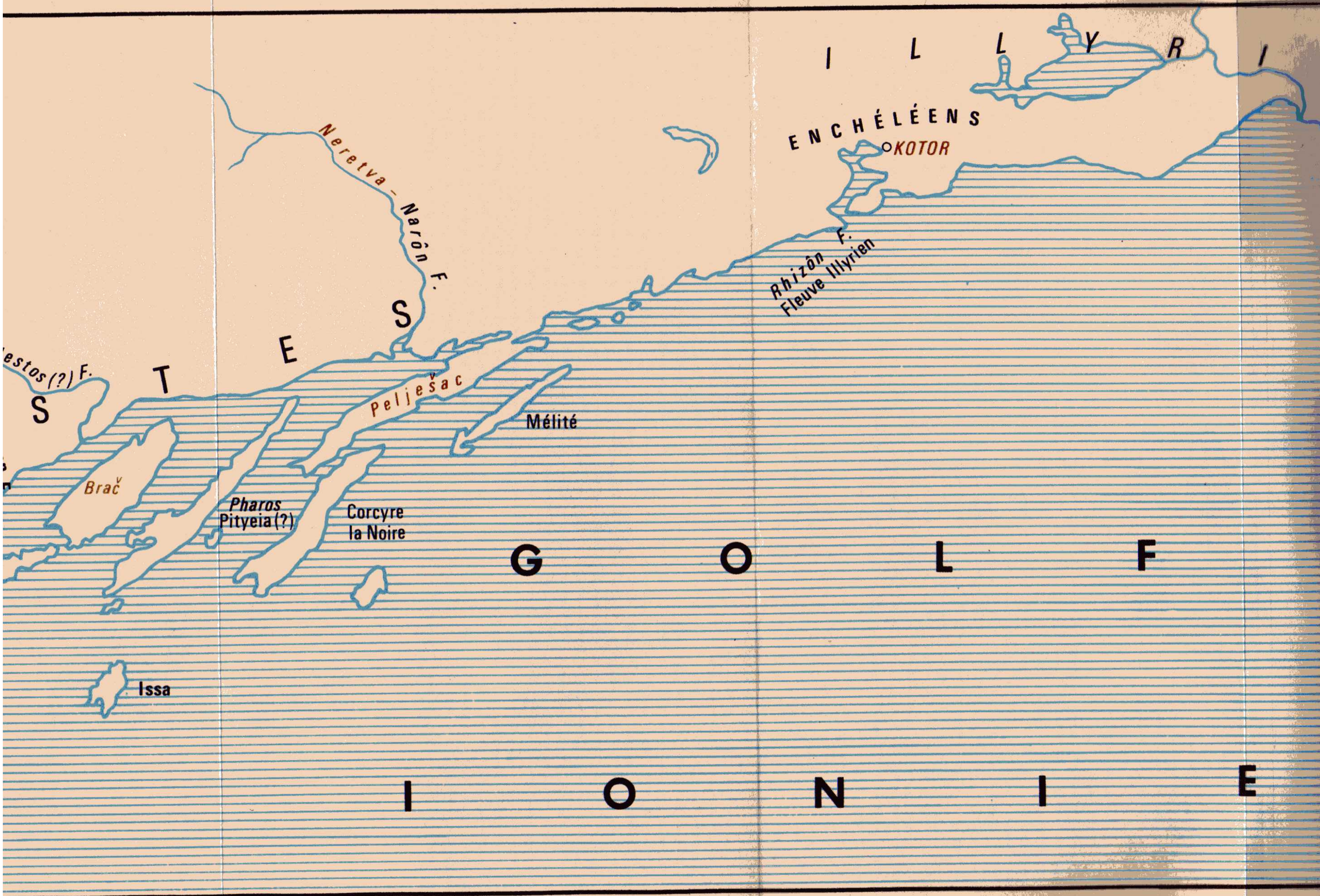
Cartes (hors-texte)

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN NOVEMBRE 1980
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE A. BONTEMPS
LIMOGES (FRANCE)

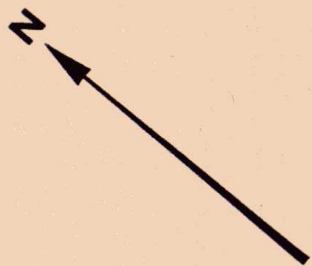
DÉPÔT LÉGAL : 1er TRIMESTRE 1981
IMPR. N. 6086 ÉDIT. N. 2191

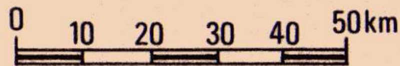

O C É A N
O C É A N
HYPERBORÉENS
Monts Rhipées
(Tanais F.)
Istros F.
(Rhin F.)
S C Y T H I E
Roc Herkynien
Lacs Celtes
Marais de Phaéthon
C E L T I Q U E
Ile Electris
Iles Brygéides
Istros F.
Ile Peuké
P O N T E U X I N
Caucase
Aia
Phase F.
Lycos F.
Araxes F.
MER CASPIENNE
Cauliacos
Éridan F.
Rhône F.
MER DE CRONOS
THRACE
Roches Kyanées
(Héraclée)
Cap Carambis
PAPHLAGONIE
Halys F.
Hellespont
LIGURES
(Pyrénées)
A U S O N I E
GOLFE IONIEN
Stoichades
Aithalia
MER AUSONIENNE
Aiaié
Corcyre la Noire
Enchéléens
Iôlcos
MER ÉGÉE
MER DE SARDAIGNE
Anthémoessa
Monts Kérauniens
Eubée
Égine
Drépané (Corcyre)
Skylla
Planctes
Charybde
(Colonnes d'Héraclès)
MER DE TRINACRIE
Callisté
Anaphé
Carpathos
CRÊTE
Cap Lilybée
TRINACRIE (Sicile)
MER DE LIBYE
Syrte
Lac Triton
L I B Y E
Triton F. (Nil)
ÉGYPTE
I - LE RETOUR DES ARGONAUTES
La carte essaie de représenter le monde selon la conception que s'en fait Apollonios
Les indications géographiques entre parenthèses ne figurent pas dans le poème


II - LES ARGONAUTES EN ADRIATIQUE
En noir, les noms anciens non mentionnés dans le poème.
En rouge, les noms modernes.
E
EPIDAMNE
É P I R E
Amantes
Nestaiens
ORICOS
Monts Kérauniens
Ile Sasôn
Nymphaié (?)
E
N
GOLFE
D'AMBRACIE
COURÈTES
Port d'Hyllos
DRÉPANÉ
(CORCYRE)
DETROIT
IONIEN
MER
KÉRAUNIENNE
MER
DE TRINACRIE

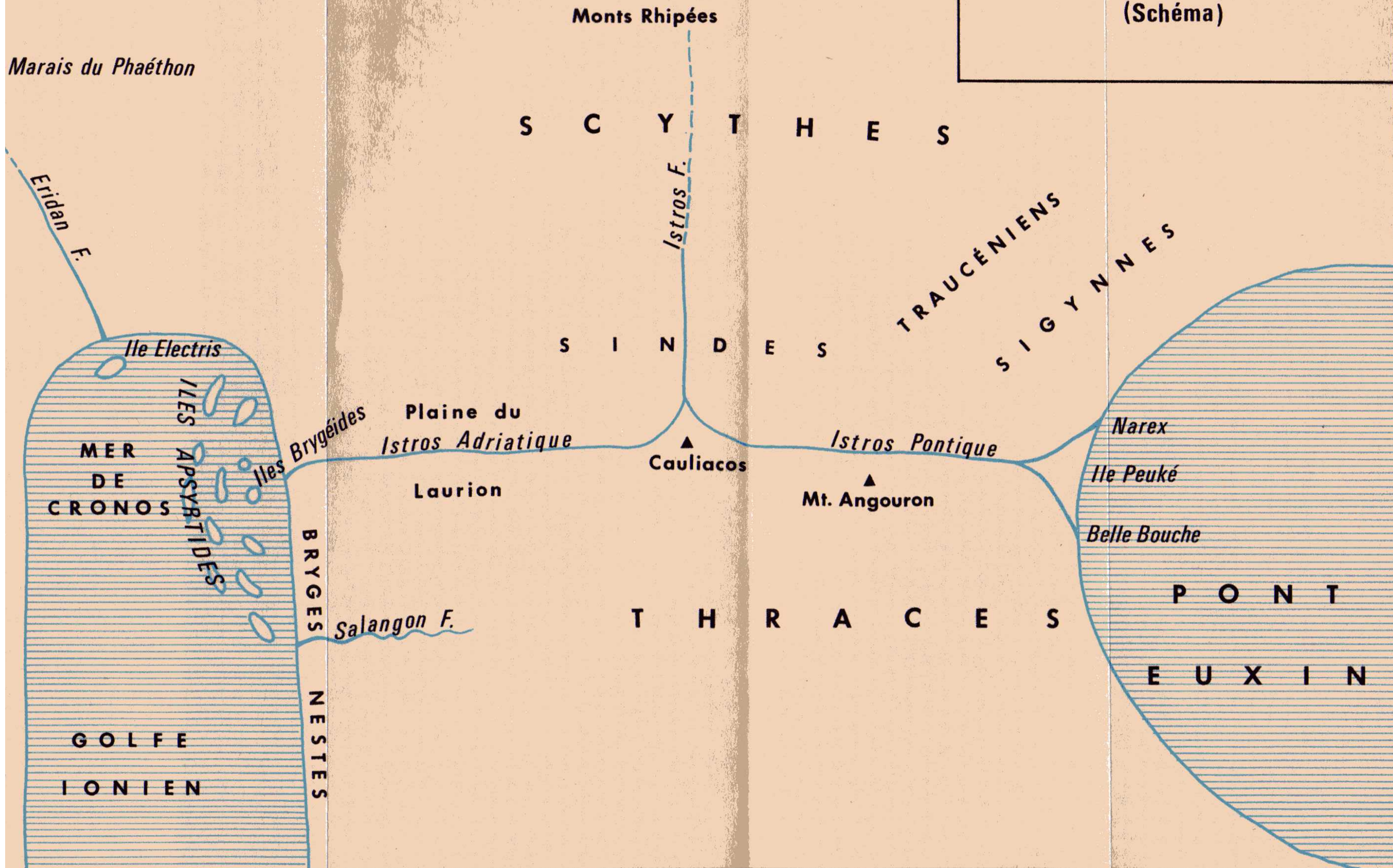


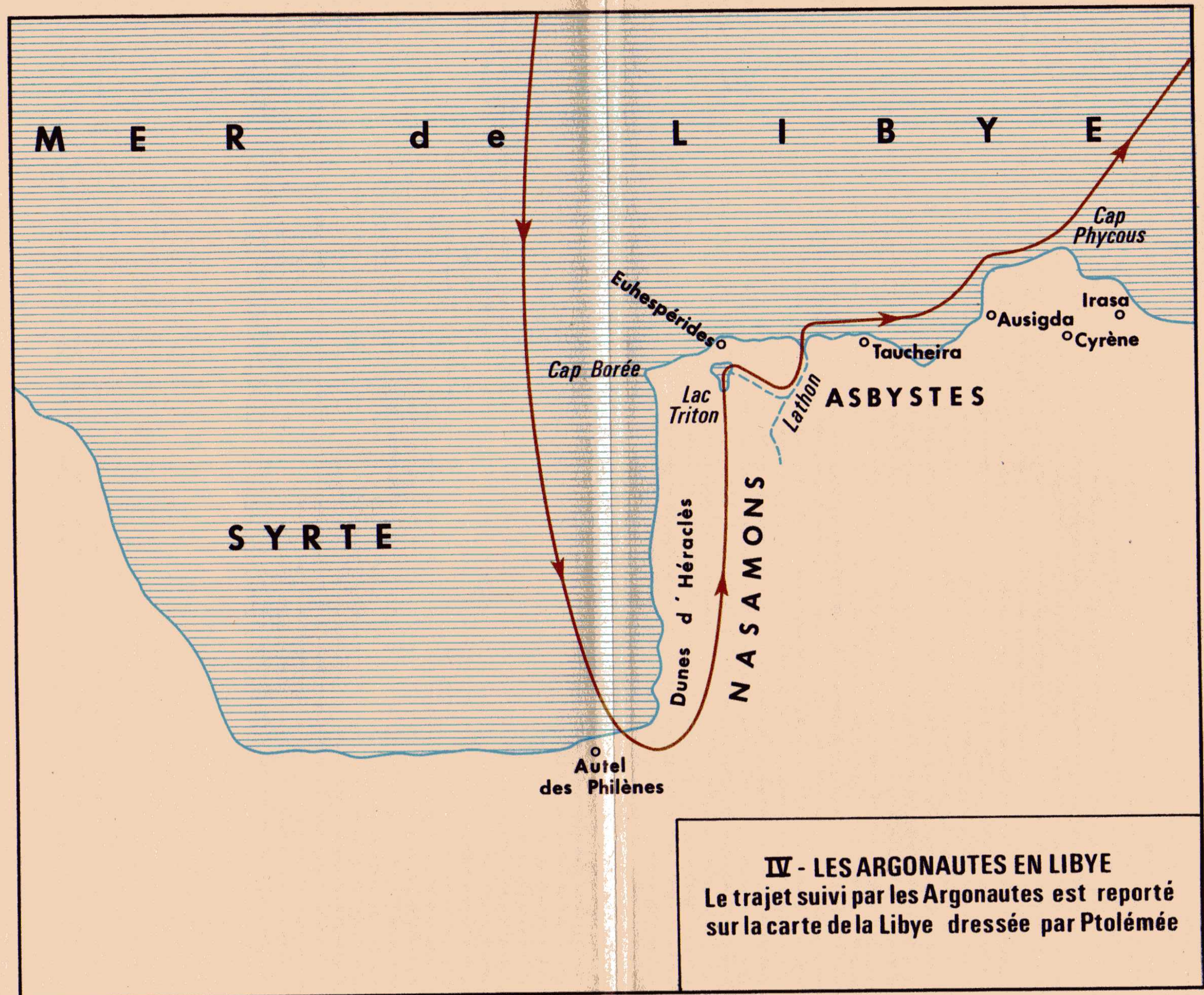
I L L Y R I
ENCHÉLÉENS
KOTOR
Neretva – Narôn F.
S T E S
estos (?) F.
Rhizôn F.
Fleuve Illyrien
Pelješac
Mélité
Brač
Pharos
Pityeia (?)
Corcyre
la Noire
Issa
G O L F E
I O N I E





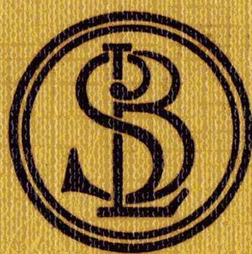
Istros selon Ap. Rh. (?)
Unac F.
Sučevići
Krka F.
Zrmanja F.
Golfe de Kvarner
RIJEKA
I. Electris (?)
Krk
TERGESTE
ISTRIE
Raša F.
Istros (?)
BRYGES MENTORES
HYLLÉENS
Pag
Cres
ILES BRYGÉIDES (?)
Vir
ZADAR
Dyskélados (?)
Osor
ILES APSYRTIDES
Lošinj
ILES LIBURNIENNES
POLAI
N
MER DE CRONOS


III - LA TRAVERSÉE
DE " L'ISTHME " DES BALKANS
(Schéma)
Monts Rhipées
Marais du Phaéthon
S C Y T H E S
Istros F.
Eridan F.
TRAUCÉNIENS
SIGYNNES
Ile Electris
S I N D E S
ILES APSYRTIDES
Iles Brygéides
Plaine du
Istros Adriatique
Cauliacos
Istros Pontique
Narex
Ile Peuké
MER
DE
CRONOS
Laurion
Mt. Angouron
Belle Bouche
BRYGES
PONT
Salangon F.
T H R A C E S
EUXIN
NESTES
GOLFE
IONIEN
Cartographe



IV - LES ARGONAUTES EN LIBYE
Le trajet suivi par les Argonautes est reporté sur la carte de la Libye dressée par Ptolémée

M.BARBY Cartographe



ISBN : 2-251-00353-3 cartonné
2-251-10353-8 relié